

COLLOQUE DE RECHERCHE
EN ABANDON CORPOREL
2005

SUBJECTIVITÉ
ET
RENCONTRE

QUÉBEC
25, 26, 27 et 28 août 2005

ISBN : 2-9809294-0-9

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006

Bibliothèque et Archives Canada, 2006

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

Danielle Huot, Gilbert Moisan et René Pelletier7

INTRODUCTION

Clémence Dubé et Gilles Deshaies9

ÉNONCÉS D'OUVERTURE

LA SUBJECTIVITÉ ET LA RENCONTRE

Roch Pelletier.....13

TERMINOLOGIE : SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

Jean-Michel Atlani17

DE L'ABSENCE DE SOI À LA RENCONTRE : LE CONSENTEMENT À LA SUBJECTIVITÉ

Clémence Dubé23

COMMENTAIRES

Aimé Hamann29

VÉRITÉ, SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

COÏNCIDER AVEC SOI-MÊME... UN ESPACE POUR LA RENCONTRE

Renée Dauphinais35

LA DÉNONCIATION : COMME VÉRITÉ, COMME SUBJECTIVITÉ

Anne-Marie Lauterburg.....41

ENTRE VÉRITÉ ET SUBJECTIVITÉ : LA RENCONTRE

Brigitte Ortiz49

SOI, L'AUTRE ET LA RENCONTRE

LA COUPURE DE SOI : L'ABSENCE À SOI COMME PRÉSENCE

Charlotte Hébert57

LIEN ONTOLOGIQUE

Madelyne Bérubé65

L'IMPACT DE SA SUBJECTIVITÉ SUR L'AUTRE : L'ACCÈS À SOI

Gilles Desmarais71

LA SUBJECTIVITÉ DU CHERCHEUR ONTOLOGIQUE

EXPÉRIENCE D'INTERDÉPENDANCE DANS UN TRAVAIL DE PSYCHOTHÉRAPIE AVEC DES ENFANTS HYPERACTIFS

Jimmy Ratté..... 81

LES ALÉAS DE LA SUBJECTIVITÉ DANS LA RENCONTRE

Micheline Dalpé..... 87

LA PARENTALITÉ COMME LIEU DE RENCONTRE

Claude Hamel et Guylaine Simard..... 95

RENCONTRER SA SUBJECTIVITÉ : ENJEU DE VIE ET DE MORT

Céline Lacoste 101

LA SUBJECTIVITÉ ET LA DÉMARCHE

RÉFLEXION SUR LE PÈLERINAGE ET LA DÉMARCHE THÉRAPEUTIQUE (MARCHE-DÉMARCHE)

Gisèle Legault 109

REGARD ONTOLOGIQUE SUR LA SPIRITUALITÉ

Claude Larochelle 115

LE REFUS DE VIEILLIR

Pierre Poupart..... 121

DES BÉNÉFICES DE MA DÉMARCHE PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE

Hélène Marchand..... 127

GROUPE, SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

LA PSYCHOTHÉRAPIE DE GROUPE ET LA CO-THÉRAPIE COMME LIEU D'ÉMERGENCE DE LA SUBJECTIVITÉ

Hubert Massé..... 145

QUESTIONNEMENT SUR LE RÔLE DES INÉGALITÉS DANS UN GROUPE DANS LE PROCESSUS D'ACCÈS À LA CONNAISSANCE

Lyse Latraverse..... 155

LA SPÉCIFICITÉ DE L'ABANDON CORPOREL À LA LUMIÈRE DES GROUPES D'ÉCRITURE : UNE RECHERCHE ONTOLOGIQUE

Francine Chabot et Jacqueline Comeault..... 163

SUBJECTIVITÉ, PARADOXALITÉ ET RENCONTRE

L'APPROCHE DE LA MORT : UN LIEU POUR RECEVOIR TOUTE LA VIE

Colette-Madeleine Casier.....181

LA MISE EN ABYME : LE NON-LIEU DE LA RENCONTRE COMME RENCONTRE?

Denis Matthey-Claudet.....187

CHAOS ET APOCALYPSE

Simone Fiorini-Atlani.....193

SUBJECTIVITÉS MENAÇANTES ET MENACÉES

L'EXPÉRIENCE DE LA RENCONTRE DE SOI, DE L'AUTRE FAISANT PARTIE DE SOI

Murielle Plamondon-Ataman.....203

SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE : SEUL ET AVEC D'AUTRES

Hervé Bélanger.....213

DE LA MENACE D'ÊTRE SOI

Marie-Josée Guimont219

LA RÉACTION PARANOÏDE : UNE EXPÉRIENCE SUBJECTIVE ÉVOQUANT LA MENACE DE LA RENCONTRE OU DE LA CO-NAISSANCE

Jean-Yves Levasseur223

AU RISQUE DE TOUTES LES SUBJECTIVITÉS

SUBJECTIVITÉ ET INSTITUTION

Gérard Quintin.....235

LA SALUTAIRE INTERDÉPENDANCE : S'ACCOMPLIR PAR L'AUTRE

Monique Saint-Jules243

JUSTICE ET SUBJECTIVITÉ

Marcelle Maugin.....253

À PROPOS DU RÊVE ET DE LA SUBJECTIVITÉ

Jean-Michel Atlani259

LE CHOC DES SUBJECTIVITÉS

L'INDÉFINITION : UNE VOIE D'ACCÈS À SOI-MÊME

Claire Fréchette271

CHEMINEMENT	
Rémy Bonnevey.....	277
DE LA FRAGILITÉ APPRIVOISÉE À L'ANGOISSE HABITÉE	
Pierre-Paul Poirier.....	285
SUR LE RAPPORT DE PRISE EN CHARGE	
Madeleine Azar	291
PAROLE, ÉCRITURE ET RECHERCHE	
À PROPOS D'ÉCRITURE	
André Stark.....	303
LA PAROLE : LIEU DE SUBJECTIVITÉ ET TÉMOIN DE LA RENCONTRE AVEC SOI	
Richard Boutet.....	311
DÉTRESSES D'ÊTRE, ÊTRE DÉTRESSE SUR UN MODE PLUS QUE SUB...JECTIF	
Denis Létourneau.....	319
LA SUBJECTIVITÉ COMME LIEU DE RECHERCHE	
Gilles Deshaies.....	321
CAUSERIE DE CLÔTURE	
Aimé Hamann	333
SYNTHÈSE ET REGARDS SUBJECTIFS SUR LE COLLOQUE	
SYNTHÈSE ET IMPRESSIONS SUBJECTIVES	
Jacqueline Comeault.....	345
REGARD SUBJECTIF SUR LE COLLOQUE DE QUÉBEC OU MON COLLOQUE	
Gisèle Moisan.....	349
ANNEXE	
L'AMBIVALENCE	
Michèle Gigandet	353

AVANT-PROPOS

Danielle Huot, Gilbert Moisan et René Pelletier

Alors que le colloque prenait fin et que les participants rentraient chez eux, pour nous trois du comité des Actes, le boulot ne faisait que commencer. C'est avec grand intérêt que nous nous sommes mis au travail, soit celui de mettre en forme « Les Actes du colloque de recherche en abandon corporel de Québec 2005 ». Mais nous ne savions pas encore jusqu'à quel point nous étions remplis des expériences que nous venions de vivre et jusqu'à quel point le colloque allait se poursuivre en nous dans tous les méandres que comportent les thèmes de la « subjectivité » et de la « rencontre ».

Notre aventure

C'est au printemps 2005 que Clémence Dubé et Gilles Deshaies nous ont proposé la tâche d'assembler les Actes du colloque. Sensibles à la confiance qui nous était faite et fiers des compétences qui nous étaient reconnues, c'est avec promptitude et une certaine *naïveté* - avouons-le - que nous avons accepté ce mandat.

Comment refuser cette opportunité? L'occasion nous était offerte à travers ce travail d'apprendre et d'approfondir sur nous-mêmes. Là-dessus, nous pouvons dire que notre cheminement a été au-delà de toutes nos attentes. De même, nous étions enthousiastes à l'idée de travailler ensemble. Nous nous connaissions déjà dans le cadre de la démarche en abandon corporel, mais cette expérience était l'occasion pour nous de nous connaître autrement et de nous ouvrir à un autre mode de rapport. Mais peut-être plus important encore, l'occasion nous était offerte d'apporter notre contribution au colloque et de nous relier à tous ceux et celles qui se sont engagés avec rigueur et ténacité au cours des années à la recherche qu'est l'abandon corporel.

Bien qu'à la sortie du colloque nous ayons eu unanimement l'impression que le travail qui nous attendait se ferait avec une certaine aisance, c'est tout aussi unanimement que nous avons été frappés de plein fouet lorsque à l'automne, nous nous sommes mis à la tâche. En peu de temps, en effet, nous avons réalisé l'ampleur du travail et la diversité des tâches à accomplir : se rencontrer en tenant compte des disponibilités de chacun, déterminer les étapes de travail, lire et corriger les textes, transcrire les échanges, uniformiser la forme des différentes communications, faire des devis d'impression, communiquer avec les maisons d'édition, répondre au courrier électronique, compiler les commandes, réviser les adresses de chacun... enfin un ensemble d'obligations et d'activités auxquelles nous n'étions pas nécessairement familiers.

En lisant et en corrigeant un texte ou en écoutant et en transcrivant des échanges, certes, nous avons touché des lieux importants et sensibles en nous-mêmes. Mais être rejoint, comme chacun sait, ne va pas sans moments de refus ou sans mouvement d'évitement. Habités de paroles bouleversantes et de mots remplis de sens, nous nous efforcions d'accomplir notre mandat. Peut-être qu'ici Aimé Hamann nous dirait que « tout cela a à être ». En bout de ligne, nous sommes toujours sous le choc de cette « rencontre »...

En même temps, sous le poids du travail à accomplir et des initiatives à prendre, chacun a été éveillé dans ses enjeux personnels. Nous nous sommes ouverts à nos « subjectivités » enchevêtrées et avons mis à jour certaines de nos connivences, de même qu'abordé des thèmes importants de nos vies.

Notre engagement

Cela dit, après un colloque riche en émotions et en expériences, nous nous devons d'en assurer la mémoire, la conservation et la traduction sous la forme d'un recueil propice à la réflexion et à la découverte.

C'est avec attention que nous avons relu les textes que nous ont fait parvenir les conférenciers et conférencières du colloque et, lorsque cela semblait nécessaire, nous en avons parfait la forme. Autant que possible, nous nous sommes assurés du respect de la langue française, tout en préservant les mots de l'auteur. Les choix que nous avons faits reflètent – il va de soi – nos propres subjectivités et nous en prenons l'entière responsabilité. Nous espérons ne froisser personne – par trop d'initiative ou par trop de prudence – en remplissant ce qui nous semble être le mandat qui nous a été confié.

Nous avons aussi la tâche de consigner par écrit les échanges qui ont eu lieu durant le colloque. Il importe pour nous de souligner ici la profondeur des interventions et l'implication qu'elles peuvent représenter pour tous ceux et celles qui ont pris la parole. C'est dans cet esprit que nous avons eu le souci de retranscrire, le plus fidèlement possible, le contenu des échanges dans un format qui d'une part, en facilite la lecture (selon les règles de la langue française) et qui d'autre part, préserve l'intimité de la vie de chacun. De cet exercice, nous espérons avoir traduit les pensées, les idées et les expériences de chacun.

Nous sommes arrivés au terme de notre aventure. Si notre entreprise a été une réussite, c'est que notre équipe s'est alliée quelques nouveaux membres à certains passages plus laborieux de notre périple. Nous désirons remercier Claire Fréchette et Gisèle Moisan qui nous ont aidés dans la lecture et la correction des textes. Nous remercions aussi Lyne Côté pour son aide et ses judicieux conseils à l'édition et à l'impression des actes. Nous remercions Clémence Dubé et Gilles Deshaies pour leur appui, leur temps et leur implication à différentes étapes de la réalisation de ce travail. Finalement, nous remercions tous ceux et celles qui nous ont soutenus durant l'automne par leurs bons mots et par leurs bons soins.

Bonne lecture!

INTRODUCTION

Clémence Dubé et Gilles Deshaies

Les colloques en abandon corporel se suivent et se lient entre eux dans la quête d'une formulation et d'une description rigoureuses des processus associés à la position de recherche ontologique. Cette position offre un angle de regard inédit, non seulement sur la psychothérapie, son terreau privilégié de recherche, mais aussi sur la recherche et la connaissance qu'elle permet d'entrevoir comme des lieux de rencontre et de co-naissance. En prenant le risque de sa propre subjectivité reçue et habitée, le chercheur est amené à une possibilité de tout recadrer ontologiquement : soi, l'autre, la relation, la société, la vérité, les savoirs, la recherche, la morale, la spiritualité, etc.

C'est sous le thème de la subjectivité et de la rencontre que le colloque 2005 a lancé une invitation à tous et à toutes de venir présenter et discuter les compréhensions auxquelles leur expérience en abandon corporel les a conduits ces dernières années. Fait inusité en terre d'Amérique, cette invitation s'adressait non seulement aux psychothérapeutes, mais aussi à toute personne engagée dans une démarche en abandon corporel. En lui-même, ce décloisonnement constitue une ouverture nouvelle dans les us et coutumes des colloques de recherche en sciences humaines.

Les présents Actes témoignent d'une activité de recherche riche et diversifiée. Il nous a fallu même étendre les limites du temps pour faire une place à tous ceux et celles qui désiraient prendre la parole. À cette fin, plusieurs conférenciers et conférencières ont dû présenter une version condensée de leur texte. Toutefois, la version intégrale de tous les textes fait partie de la présente publication. On y retrouve aussi la très grande majorité des interventions et des réactions formulées à la suite de chacune des présentations. Nous avons fait un élagage léger dans un souci de préserver l'intimité de moments particulièrement affectifs. Nous avons aussi soustrait certains échanges inaudibles dans les enregistrements disponibles.

Nous sommes très heureux de vous présenter « Les Actes du colloque de recherche en abandon corporel de Québec 2005 ». Nous le faisons en remerciant haut et fort tous les conférenciers et conférencières ainsi que les modérateurs et modératrices de chacun des ateliers, pour leur contribution substantielle à la réussite de ce colloque. Des remerciements particuliers s'adressent à Roch Pelletier, Jean-Michel Atlani et Clémence Dubé qui ont contribué à l'énoncé d'ouverture, de même qu'à Jacqueline Comeault et Gisèle Moisan pour leurs commentaires de clôture.

Notre gratitude va à Aimé Hamann pour avoir accepté de commenter les énoncés d'ouverture et l'ensemble du colloque lors de la clôture. Ses propos attentifs et nuancés nous ont permis d'identifier plusieurs lieux cruciaux de rencontre et de co-naissance.

Il nous est agréable de remercier tous ceux et celles qui ont collaboré, chacun à leur manière, à la réalisation concrète du présent colloque. Au niveau du contenu, Murielle Plamondon-Ataman, Francine Chabot et Gilles Rioux ont travaillé avec nous à la structuration du programme. Jean-Yves Levasseur a assumé, très efficacement, l'encadrement financier. Le support informatique a été assuré par Robert Charron. La

préparation concrète et logistique de l'inscription et de l'accueil a été prise en charge par Marie-Josée Guimont, Claude Larochelle et Hubert Massé. Ils ont formé une équipe attentionnée avec Camilla Anctil, Claire Fréchette, Marianne Levasseur, Ariane Meyenberg et Lionel Brassard.

C'est enfin avec une gratitude admirative que nous remercions Danielle Huot, Gilbert Moisan et René Pelletier qui ont encadré la mise en forme des présents Actes avec beaucoup de rigueur et de ténacité. Ils ont réalisé un document d'une grande qualité.

Le colloque 2005 fait déjà partie de notre histoire. Tous les processus qui l'ont constitué continuent toutefois de nous habiter et de nous mouvoir vers le futur. Avec enthousiasme, nous passons le relais à une nouvelle équipe déjà engagée dans l'organisation du colloque 2007 qui se tiendra dans la région de Montréal.

ÉNONCÉS D'OUVERTURE

Modératrice : Marcelle Maugin, Nantes

LA SUBJECTIVITÉ ET LA RENCONTRE

Roch Pelletier

« Rien de ce qui est humain
ne m'est étranger »

Térence

À travers les années de démarche, je crois avoir compris ce qu'est la subjectivité. Ma subjectivité, c'est qui je suis, c'est d'où je viens, cette incarnation spécifique et unique d'humanité devenue moi. Tout mon être est le devenu organisé de ce long cheminement de la matière jusqu'à moi, chemin qui a marqué et organisé mon corps, mes perceptions, ma manière d'être en rapport avec la vie, avec les autres et toute réalité.

Également, je crois avoir compris que recevoir sa subjectivité, c'est se rencontrer, c'est coïncider avec soi-même, c'est prendre la position d'ouverture, de disponibilité à la globalité de soi-même et, ce faisant, d'être ouvert à l'autre et à toute l'humanité. Cette compréhension, cependant, a été ponctuée de beaucoup de questionnement.

Qu'arrive-t-il quand un ou des aspects importants de cette subjectivité ne peuvent être rencontrés, ressentis, réappropriés? Peut-on encore parler de coïncider avec soi-même quand une partie de soi est amputée, supprimée, évacuée de sa conscience, parce que trop menaçante, difficilement « *ressentable* »?


Une telle difficulté d'être entraîne inévitablement des conséquences importantes dans le rapport à soi et aux autres. Par exemple, si je ne peux sentir en moi et m'approprier la violence qui m'habite, je peux la nier, la mettre à l'extérieur de moi, la projeter chez l'autre, et ainsi, me retrouver dans un rapport à l'autre empreint de méfiance et d'accusation.

Occulter ainsi un aspect important de soi, c'est se couper d'une partie de soi, c'est être dans l'absence, dans le manque de soi, qui constitue peut-être le plus grand des manques. Plus la menace est grande, plus la coupure sera importante, pouvant même aller jusqu'à la psychose.

Laisser les autres m'approcher, me sentir, éveille cette menace. Je m'en protège, soit en les tenant à distance, avec toutes les conséquences qu'entraîne cet isolement, soit en les séduisant, en les manipulant pour qu'ils ne sentent pas ce que je refuse de moi. Une telle entreprise fausse les rapports avec les autres ou du moins les complique.

Ne pouvant vivre avec cette réalité intérieure de moi, j'ai de moi une perception faussée, tronquée, déformée : c'est l'univers du narcissisme avec ses fragilités, ses vulnérabilités et ses contradictions intérieures. (cf : Colloque de Nantes : Narcissisme et subjectivité)

Si je ne peux m'empêcher de sentir en moi quelque chose que je vis comme intolérable, *qui est en moi comme ne devant pas y être*, il y a risque que je plonge dans une culpabilité ou une angoisse très grande, qui exprimerait, malgré tout, d'un peu plus proche, ce ressenti intérieur insupportable.

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

La proximité d'une réalité intérieure aussi ébranlante pourrait également se manifester par la somatisation ou la maladie, le corps tentant d'exprimer ce que la conscience ne peut encore ni tolérer ni porter.

Alors, comment concilier une telle menace, une telle coupure avec la rencontre de soi et des autres? La possibilité de la rencontre semble bien compromise quand elle s'accompagne de telles impasses. Y aurait-il donc impossibilité de rencontre pour certains humains pour qui le consentement à leur subjectivité est plus difficile?

Je me suis longtemps débattu et je me débats encore avec ces questions, tentant de trouver un chemin qui réhabiliterait cette humanité marquée en moi et trouverait un passage vers la rencontre de moi et des autres. Car pour éviter le désespoir et l'exclusion, il faut bien que cette humanité, cette subjectivité soit possibilité de rencontre.

La position en abandon corporel

La position de l'abandon corporel vient éclairer ce qui semble une impasse et rendre possible cette ouverture et cette rencontre. Dans cette position, c'est ce qui est qui a à être, et non à agir ou changer. C'est donc tout ce qui est moi, tout ce qui m'habite et me constitue, autant le refus que l'ouverture, autant la coupure et l'isolement que l'accusation et la culpabilité qui, consentis comme mon organisation d'être incontournable, deviennent coïncidence avec soi et, de ce fait, ouverture et rencontre avec soi et avec l'autre. Comme le disait Aimé Hamann lors du séminaire de mai 2005 : « se refuser » et « se recevoir » ne sont pas des contraires. Il n'y a donc pas contradiction entre le refus et l'ouverture. Coïncider avec soi-même, dans ce sens, ce n'est pas avoir une connaissance ou une acceptation totale de soi; c'est simplement poser les conditions et se placer dans une position d'ouverture à ce qui est, comme c'est, sans obligation de changer ou d'être autrement pour être.

« Mettre en place les conditions d'ouverture à soi et les habiter comme siennes à chaque moment, coïncider avec soi-même, consentir, mettre tout de soi à contribution comme son être même en ne changeant rien, n'empêchant rien, ne se conformant à aucun modèle et par là, demeurer dans la globalité de l'humanité sous la forme particulière de soi : c'est là l'essentiel de l'abandon corporel. »¹

Il n'y a pas d'humanité qui ne porte les marques du processus d'hominisation, qui ne vienne de l'indéfinition et de l'ambivalence constitutives. Porter les traces de ce devenu marque mon appartenance à l'humanité et ma fraternité avec les autres. En d'autres termes, il est possible de voir la coupure, l'accusation ou la culpabilité non pas comme un empêchement d'être vraiment soi ou un mécanisme de protection, mais comme la réalité du fond de soi à habiter, un mode incontournable de rapport à soi et à toute réalité organisé de telle façon en soi, à recevoir, à être. Rencontrer ma subjectivité, c'est consentir à ce que tout de moi, même ma fermeture ou mon refus, ce soit moi. On entre alors dans une expérience paradoxale où c'est consentir à sa culpabilité comme constituant de soi qui déculpabilise, porter son accusation qui fait le minimum de charge, reconnaître sa propre violence qui rend possible une rencontre moins menaçante ou même intime avec soi et avec l'autre.

¹ Hamann, Aimé, *De la relation psychothérapeutique à l'expérience ontologique*, Colloque 2003, p.20.

Pendant longtemps, je crois, j'avais fait de l'ouverture à soi quelque chose qui ressemblait d'assez près à la « *sainteté* » que j'essayais en vain d'atteindre dans mon enfance, c'est-à-dire un idéal de pureté et de transparence jamais atteint, mais auquel on tend à l'infini. Il ne s'agissait pas alors d'être humain, d'assumer sa condition d'humain pécheur, mais de tenter d'y échapper en devenant quelque chose d'autre, de plus, de mieux.

Entretenir un tel espoir peut conduire au désespoir et à la colère. En effet, que peut-on être d'autre que soi-même? Pourquoi les autres attendraient-ils de moi autre chose que ce que je peux être? Et pourquoi l'exiger de moi-même?

Il reste vrai, cependant, que le consentement à sa subjectivité, pour chacun et davantage pour certains plus marqués dans leur être, est une expérience longue et difficile. La rencontre avec les autres qui, par leurs réactions, nous révèlent à nous-mêmes peut être vécue comme menaçante et ébranlante. Quand ce que l'on croit être la vérité sur soi est questionnée, quand ce qui tenait les morceaux ensemble est ébranlé, quand les connivences sont dénoncées, quand le contrôle sur les perceptions des autres nous échappe, quand les autres refusent de se laisser contrôler, quand les autres nous révèlent et dénoncent ce qui passe de nous à notre insu, oui, il y a rencontre, mais cette rencontre peut être brutale. Elle peut ressembler davantage à un débarquement, à un échec défensif, à une trahison, à une humiliation, qui ne peuvent se vivre autrement que sadiques. Mais peut-être est-ce un passage nécessaire, une étape vers l'appivoisement de sa subjectivité, là où l'impact de soi sur l'autre et de l'autre sur soi peut faire exister l'autre et soi-même.

Il me semble avoir expérimenté à quelques reprises que c'est l'évitement même de quelque chose qui m'y a plongé si efficacement. Comme si l'organisation de la vie en moi avait cherché à se rejoindre presque malgré moi et à mon insu avec une très grande force. Ce sont parfois les « échappées », les actes manqués qui nous révèlent le plus et le mieux. Et s'il y a un autre, présent, pour ne pas laisser s'échapper cette fuite, c'est peut-être un peu plus de soi qui est possible.

Car, il peut même arriver que cette ouverture ne puisse se faire qu'en l'autre, alors qu'en moi, ça continue de résister, de refuser. C'est l'espoir et l'attente que nous plaçons dans nos thérapeutes et possiblement dans les autres, qu'ils soient pour un temps un lieu pour recevoir et appivoiser ce qui de nous ne peut encore nous appartenir.

La position et le rôle du thérapeute.

L'abandon corporel place la compétence du thérapeute dans sa capacité à se recevoir, à recevoir comme lui-même tout ce qui est éveillé en lui-même à l'occasion de son client. Il reconnaît que l'expérience qu'il fait de ce client, c'est la forme qu'il lui donne. C'est cette forme que l'autre prend en lui qu'il reçoit et accueille comme lui-même. La vie de l'autre, du client, quelle qu'elle soit, devient donc capable d'éveiller la vie dans son thérapeute, de lui donner la vie. Et par là même, ça lui donne la sienne. Le client entre ainsi dans le monde de la rencontre et de l'interdépendance. Il se sent reçu, accueilli comme il est, sans aucune obligation de se transformer de quelque manière pour être valable et recevable. C'est dans le thérapeute que cette ouverture a d'abord à se faire, même si chez le client, ça résiste, ça refuse. Même ce refus, reçu par le thérapeute, donne son être au client, lui donne sa vie, et reconnaît que cette vie, cette expression est sa subjectivité à accueillir, à appivoiser.

Conclusion

La rencontre, c'est le passage à l'ontologique et la possibilité que tout de moi devienne mon histoire, ma vie, mon rapport, mon désir, mon corps, mon être. Mais la rencontre, ce n'est pas nécessairement se tomber dans les bras... Elle peut être ébranlante, impliquer momentanément la désorganisation, la rupture. Mais, elle peut être aussi un lieu pour se sentir reçu, réconcilié avec soi et avec les autres, l'occasion de faire l'expérience de l'unification de soi, de faire vivre d'appartenir, de faire corps avec son humanité, avec sa subjectivité.

Marcelle Maugin : Roch nous a indiqué que c'est justement à l'occasion de nos évitements et au moment de nos échappées que nous pouvons avoir accès à nous-mêmes, mais surtout, a-t-il ajouté, si un autre, présent, est là pour accueillir en lui ce que cela peut éveiller et recevoir cet écho comme parlant de sa propre subjectivité.



TERMINOLOGIE : SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

Jean-Michel Atlani

Je voudrais dire quelques mots pour commencer à propos de ce qui nous rassemble ici dans un colloque d'abandon corporel, c'est-à-dire un parler ensemble, autour et à partir du thème « subjectivité et rencontre ». L'abandon corporel n'est pas une démarche, pas une approche, pas une philosophie, pas une psychologie, pas une science, pas une institution, pas une croyance. Chacun de nous, pourtant, en a une expérience à sa façon. Qu'est-ce qui nous tient et nous fait tenir ensemble depuis si longtemps? Est-ce la recherche? Est-ce le sens que cela a pour chacun? Un colloque en abandon corporel, n'est-ce pas un parler ensemble bien particulier qui nous engage chacun dans l'expérience de ce dont nous parlons. La recherche qu'est l'abandon corporel se fonde dans l'expérience, permettant des formulations qui vont venir étayer, approfondir, affiner l'expérience qui va à son tour permettre de nouvelles compréhensions? Le colloque n'est-il pas l'occasion de partager toute la dynamique de cette réflexion, sa vivacité et ainsi de faire connaissance avec l'état actuel de la recherche.

Quand Clémence et Gilles m'ont demandé de participer à la session d'ouverture de ce colloque, il m'est apparu qu'il serait intéressant d'essayer de retracer *comment ces deux termes « subjectivité et rencontre » sont apparus et se sont imposés dans la recherche qu'est l'abandon corporel*, recherche de l'humain sur lui-même a-t-on pu dire. En même temps, comment parler de subjectivité et de rencontre sans en faire immédiatement quelque chose, sans objectiver l'expérience qui fonde la recherche qu'est l'abandon corporel.

En parler de manière métaphorique pourrait être une façon de rendre compte de l'expérience dans sa qualité propre. Ainsi, il m'est parfois venu la sensation que la subjectivité était le paysage particulier que nous sommes chacun. L'image que j'en ai est certaines peintures chinoises dans lesquelles on voit des montagnes, de l'eau coulant en cascade entre des rochers, quelques arbres enracinés depuis des temps et des temps aux flancs des montagnes, des nuages; on sent le vent doux qui souffle et, dans un coin, on découvre un homme silencieux qui est là assis, regardant le ciel. Ce paysage est là de tout temps, immémorial, intemporel, sans limites, reconnaissable, c'est celui-là et pas un autre, stable et pourtant sans cesse changeant du fait de son mouvement propre et de l'état dans lequel je me trouve moi-même le rencontrant. Sa qualité particulière n'apparaît que dans l'expérience qu'il me donne à vivre et pourtant il existe aussi en dehors et indépendamment de moi. Sa présence me donne accès au fait que je suis moi-même paysage.

La recherche en abandon corporel est toute fondée dans l'expérience, elle ne peut pas ne pas passer par le langage pour formuler peu à peu des compréhensions qui se font nécessairement en chacun habitant qui il est. Son but n'est jamais de faire une théorie, une vision du monde. Elle est un regard porté sur l'humanité depuis ses origines et dans son devenir. À partir de la spécificité de l'expérience, propre à chacun, cela révèle comment chaque humain est l'humanité tout entière sous sa forme particulière, et comment cette

humanité participe inexorablement, en le sachant et surtout sans le savoir, à l'évolution, dans un grand mouvement qui va de la matière à l'esprit.

La terminologie utilisée pour rendre compte de certaines de ces compréhensions n'a de sens que du fait de l'habiter. Elle ne peut être faite de concepts, d'idées ou d'éléments d'un savoir constitué, ou qui aurait à se constituer. Néanmoins, le risque de faire de certains termes des concepts est permanent, en particulier celui de subjectivité. Si tel était le cas, il deviendrait alors un concept philosophique, ou psychologique, existant en dehors de la personne qui le prononce et, selon moi, il perdrait son sens et nous ne serions plus en abandon corporel. La terminologie de l'abandon corporel a cela de particulier qu'elle ne part ni d'une définition a priori, ni de l'usage courant du mot utilisé, mais de l'expérience vécue; la formulation naissant de l'expérience et de la recherche. *Comme l'expérience ne peut être que subjective, c'est le fait de l'habiter qui donne au terme utilisé son sens à travers la diversité des expériences individuelles.* Cela pose d'emblée que la parole qui naît de l'expérience subjective est relative, en aucun cas elle ne peut être une parole qui passerait pour être vérité.

On a assisté ces dernières années dans les rencontres de recherche, les colloques, les groupes d'écriture, et les échanges informels à l'avènement d'une parole à voix multiples, enracinée dans l'expérience de chacun et en émergeant. Cette parole s'est ouverte, s'est diversifiée, s'est approfondie, s'est élargie à partir de ses points de départ qu'étaient : le toucher, l'apparition de l'involontaire, et le groupe de recherche initial emmené par Aimé Hamann.

Quand, il y a dix ans, à la suite du premier livre, nous avons rencontré Aimé et commencé à travailler avec vous, québécois, le discours de l'abandon corporel, en même temps qu'il m'avait appelé, il m'était apparu dense, compact; comme si vingt ans de démarche et de recherche tenaient en quelques mots extrêmement habités et répétés pour dire toute la profondeur et la complexité de l'expérience. Nous nous sommes vite rendu compte que, même si, d'une certaine manière, nous pouvions nous reconnaître dans l'abandon corporel, nous avions à en partager l'expérience, à y contribuer et qu'il ne s'agissait pas d'en reproduire le discours si nous voulions qu'il soit compréhensible aux personnes, en France, à qui nous proposons de découvrir l'abandon corporel. Il s'agissait de plonger dans l'expérience, en particulier celle d'apprendre à ne pas savoir, pour trouver nos mots qui cherchaient à dire, à la fois cette position particulière de se recevoir et ce à quoi elle nous conduit, quand on peut y être. Parler en abandon corporel est pour moi toujours un exercice à la fois périlleux et exigeant, comme de tenir ensemble l'expérience qui me porte, et, tout en même temps, de rester au plus près de l'instant vécu et de l'intention de ce que je cherche à dire, tout en laissant place à l'incertitude des mots qui viennent. Souvent, la seule parole possible est de rester là en silence. Je pourrais dire aujourd'hui que dans le concret de l'expérience, dans un groupe en tant qu'animateur, je me sens bien souvent maladroit, malhabile, pendant longtemps démuné, avant que, restant là, se révèle que la vie me cherchait dans ces lieux où l'expérience est très incertaine et qu'elle avait du mal à m'y trouver présent. Ce qui fait ma subjectivité est toujours là, mais souvent je n'y suis pas, pas encore.

L'expérience que l'on fait de la subjectivité, plus qu'aucune autre, c'est chacun qui la fait et elle est forcément multiple, singulière, et à l'évidence propre à chacun. La subjectivité n'est

pas quelque chose, elle n'a pas de contour défini, on y accède en la vivant et aussi elle est là à notre insu, indépendamment du fait qu'on la vive.

Le terme de « *subjectivité* » est d'apparition récente en abandon corporel. Approchée auparavant par les termes de « *spécificité* » et de « *singularité* », puis à partir des notions de « *passage à l'ontologique* » et « *d'expérience ontologique* », la subjectivité est apparue comme centrale, car au carrefour de l'expérience individuelle, de la rencontre, du rapport à l'autre vécu de manière singulière en chacun. La notion de subjectivité désigne l'expérience vécue d'être qui on est, en même temps que le lieu où les autres nous éveillent à notre expérience propre. Elle implique tout autant ce qui de nous est directement accessible, conscient que toutes nos coupures, nos absences, nos dichotomies, nos enfermements, dont nous n'avons aucune idée dans l'habitude que nous avons de nous-mêmes.

Nous avons à consentir à cette grande part de notre subjectivité qui nous échappe. C'est la seule espérance d'inclure notre absence à nous-même comme modalité à part entière de notre présence. C'est notre absence-présence qui, malgré nous, dans le mouvement de la co-devenance, peut rejoindre les autres, fût-ce en les dérangeant. Curieusement, de notre subjectivité, on pourrait dire qu'on ne peut pas l'avoir, on ne peut que l'être et si on croit l'avoir, c'est qu'on aurait à y être n'y étant pas, ou que quelqu'un se recevant, reçoive en lui notre absence à nous-même, comme pouvant être. Lieu de solitude à recevoir et à être, elle devient lieu de l'interdépendance et de la paradoxalité quand, habité, le singulier rejoint l'universel.

Le terme « *subjectivité* » est apparu dans ce contexte où l'on disait que le thérapeute avait à faire en lui le chemin de sa propre subjectivité; c'est-à-dire vivre, reconnaître que l'expérience qui s'éveille en lui, à l'occasion de l'autre, des autres, c'est lui, dans ses croyances, ses adhésions, ses connivences, ses a priori, ses refus, et qu'il a à y consentir. De fait, son expérience est relative, subjective, partielle, enfermée, mais tout insuffisante, inadéquate qu'elle soit, elle a à être habitée comme la sienne.

D'une manière plus générale, la notion de subjectivité renvoie au fait que chaque humain est organisé en lui-même d'une façon spécifique, qu'il est à nul autre pareil et qu'on a sans cesse à l'apprendre pour nous-même et pour les autres, à l'intérieur de notre propre expérience. Elle renvoie aussi au fait que le corps humain est bien plus que le seul corps biologique, ou qu'un corps instinctif plus développé que celui des animaux. Émergeant de la vie instinctive, il est un corps co-devenu du rapport et dans le rapport. Il est ainsi constitué de toute l'histoire de l'humanité, sous la forme particulière de chacun. Il est sans cesse en devenir comme organisation de rapport. Cette organisation spécifique est une sorte d'institution intérieure qui nous permet tout en même temps d'être en relation avec les autres tout en restant coupé d'une grande part de notre expérience, ce qui, de fait, garde les autres et nous-mêmes dans une distance suffisante nous donnant le temps et l'espace de nous connaître partiellement et de continuer à nous refuser, voire à nous ignorer. Ce qui se révèle quand on peut habiter un peu plus l'organisation que nous sommes, c'est combien nous connaissons peu la subjectivité que nous sommes. Nous n'en faisons l'expérience que de manière très partielle et notre endroit d'existence est très étroit par rapport à tout ce que nous sommes. Nous faisons beaucoup plus l'expérience de notre subjectivité à partir de nos coupures, nos absences, nos dichotomies, nos refus, nos enfermements, plutôt que dans notre présence habitée. Ce sont souvent les autres qui nous confrontent très

directement à nos mille façons de ne pas y être, ce qu'on désigne souvent comme nos connivences positives et négatives. Ce qu'on découvre surtout, c'est que *notre expérience subjective, même partielle, est entière quand elle est relative.*

Et là, nous entrons dans l'univers de la paradoxalité, de l'interdépendance et de la rencontre. *La subjectivité reçue et la rencontre sont une seule et même expérience.* D'emblée, cela fait apparaître que le terme « *rencontre* » en abandon corporel n'a pas la même valeur, ni la même extension que dans son usage courant, sans pour autant contredire cet usage. Dans son acception usuelle, *rencontre* infère qu'il s'agit du rapport existant entre deux ou plusieurs individus à l'extérieur d'eux mêmes, (« j'ai rencontré untel au marché »), au delà, par exemple dans la phrase « aujourd'hui j'ai fait une très belle (ou une mauvaise) rencontre » ou encore « une rencontre bouleversante », cela introduit que c'est la qualité vécue de l'expérience qui est soulignée. En abandon corporel, non seulement tout l'accent est mis sur l'expérience vécue et éveillée en soi à l'occasion de l'autre, *mais aussi sur la nécessité de la recevoir comme soi.* Cela implique que nous avons à consentir au fait *que nous n'avons aucun savoir sur l'autre et que le seul accès à l'autre c'est en nous qu'il se trouve pour peu que nous fassions place à notre propre expérience.* Autres implications de cela, c'est qu'il peut y avoir rencontre sans pour autant qu'il y ait une réciprocité de l'expérience en chacun. Ce qui fait la rencontre ne dépend pas du fait que l'expérience éveillée en soi soit bonne ou facile à vivre. Il peut arriver qu'elle soit insupportable, violente, fragilisante, que ce soit ce à quoi il y ait à faire place et que ce soit cela la rencontre.

La rencontre, d'une certaine manière, est l'accomplissement de la position prise en abandon corporel de recevoir comme soi tout ce qui est éveillé à l'occasion de l'autre. Pourtant, ce n'est pas un processus, ce n'est pas linéaire, ce n'est pas causal. La rencontre, c'est être là en y étant. « *Là* » et « *y* » désignent non pas un lieu de l'espace ou un moment du temps, mais l'acte d'habiter le lieu d'expérience que nous sommes qui, alors, devient momentanément convergence de tous les espaces et de tous les temps. Ce moment de rencontre surgit la plupart du temps sans prévenir, souvent comme un renversement bouleversant, dans un silence d'une finesse et d'une densité immenses, qui, tout en même temps, rassemble de manière totalement inattendue le disparate de l'expérience vécue dans une cohérence non causale et une étendue sans limite. Il n'est pas très aisé de parler de la qualité très particulière de ces moments, leur paradoxalité est bien plus, que la seule coexistence des contraires. C'est une expérience globale, tout en même temps, humble et magnifique, une expérience essentiellement sensible et corporelle, qui pour autant n'invalide ni la conscience ni la pensée, une expérience totalement inimaginable, inattendue, imprévisible. La tendresse est là, à la mesure de ce qu'il y avait à recevoir, qui n'atténue en rien la difficulté qu'il pouvait y avoir à rester là, mais la rend possible comme pouvant être donnant la vie. C'est momentanément la fin de toutes les batailles; tout et chacun peut avoir sa place, le droit d'être. C'est dans ces moments-là que toute subjectivité reçue, toute subjectivité se recevant comme soi, apparaît comme *l'humanité-une* et donne d'être à chacun.

Marcelle Maugin : Merci Jean-Michel de nous rappeler que la subjectivité est toujours là, qu'on y consente ou pas, qu'on en soit conscient ou pas. Moi, ça me frappe que tu dises qu'elle est toujours là et qu'elle est dans le corps – qu'elle est corporelle – et aussi que même lorsqu'elle est relative, elle est entière.

DE L'ABSENCE DE SOI À LA RENCONTRE : LE CONSENTEMENT À LA SUBJECTIVITÉ

Clémence Dubé

La démarche en abandon corporel m'a appris à reconsidérer attentivement plusieurs grandes réalités de l'humanité telles que la liberté, le déterminisme, l'involontaire, le changement, l'interdépendance, etc. Plus récemment, ces dernières années, la subjectivité s'est imposée à notre réflexion de manière incontournable. Dans tous les séminaires qui se sont tenu chez-nous ou en Europe, il a été question de cette dimension inéluctable qu'est la subjectivité. J'aimerais, aujourd'hui, l'aborder sous un angle particulier qui est celui du consentement à la subjectivité pour la reconnaissance de l'existence de l'autre ou des autres. Le sens commun nous apprend que la centration sur sa propre subjectivité ne laisse que peu ou pas de place à l'autre. Ma démarche en abandon corporel me fait entrevoir cette expérience dans une tout autre perspective où la place donnée à sa propre subjectivité, si elle est *habitée et consentie*, devient le lieu même de l'existence de l'autre, de l'interdépendance et de la possibilité de la rencontre.

Le manque de nous-mêmes et l'interdépendance

C'est en nous donnant accès à nos manques et à nos absences que la démarche en abandon corporel nous a progressivement permis d'intuitionner que l'humanité, dont nous faisons partie, serait née et se serait développée à travers l'absence d'elle-même et le manque d'elle-même. Il est parfois difficile de réaliser cela tant est ancré en nous et autour de nous la certitude d'un monde qui était complet au départ et non pas celle d'un monde qui est devenu et qui devient toujours, portant en lui tout le poids des manques et des efforts pour les contrer et y échapper. Ainsi, nos efforts pour échapper à nous-mêmes n'ont rien de très loin de tous les efforts de ce monde en voie de se réaliser. Ils sont *même les premiers pas du difficile processus d'habitation de soi*.

Là où nous n'avons que peu ou pas d'existence, l'autre ne peut pas être un autre pour nous. De plus, dans ce manque, nous avons besoin que le sens vienne d'ailleurs, d'en dehors de nous. Les institutions nous sont non seulement très utiles, mais nécessaires en ce sens. Elles portent ce que nous ne pouvons pas porter. À ce niveau, la vérité est elle-même une institution peu importe qu'elle prenne la forme d'une croyance, d'un dogme, d'une théorie, etc. Elle est l'énoncé de ce qu'il faut croire, de ce à quoi il faut adhérer, la norme d'existence, la bonne forme de vie. Elle est le fruit d'un accord, plus ou moins large entre nous, pour expliquer la vie en dehors de nous. Elle éveille des adhésions ou des oppositions et dans les deux cas, on pourrait dire que nous en avons absolument besoin pour nous poser et savoir minimalement qui nous sommes. Quand la vérité n'est pas en dehors de nous pour que nous y adhérons, elle peut être en nous, en ce sens que nous nous posons comme étant la norme, la vérité. Elle prend aussi la forme de différentes institutions intérieures. Nous sommes pour nous-mêmes des institutions. La démarche en abandon corporel ne cesse toutefois de nous révéler que nous ne sommes habités que par

des interprétations très subjectives de nous-mêmes, des autres et de toutes réalités. Nous ne sommes pas des lieux de vérité et d'objectivité (A. Hamann, Actes du colloque 2003).

Il m'a fallu du temps pour commencer à envisager qu'il pouvait y avoir plusieurs façons de penser, de parler, de croire, de ressentir, de se conduire. Du temps pour que plus spontanément vienne l'envie de questionner ce qui était présenté comme une vérité, La Vérité dont il ne fallait pas déroger. Pendant tout ce temps, je cherchais la vérité quelque part, sans réaliser que chaque fois que je croyais la trouver, il s'agissait d'une expression de quelqu'un ou de quelques-uns. La réalité, apparemment la plus objective, ne pouvait qu'être vécue par chacun d'une manière différente. Personne ne la recevait de la même façon. Du temps pour réaliser que chacun voit et expérimente la réalité, le monde extérieur et intérieur à sa manière. Ce temps, qui me semble actuellement incontournable, tient entre autres, à l'intolérable du rapport à soi, au risque de la vie subjective, à l'attrait du monde des connivences, à la difficulté d'exister comme des êtres distincts et différenciés, au manque fondamental de nous-mêmes.

Il m'a fallu du temps aussi pour réaliser que dans cette façon de penser, de croire, il y avait peu de conscience de l'existence de l'autre. Bien sûr, les autres étaient là, mais ils y étaient comme une menace à la fragilité que constituait pour moi leur existence. S'ils se manifestaient, ils avaient raison sur moi et je disparaissais. Il n'y avait plus que l'autre avec sa position. S'ils étaient en accord avec moi ou ne se manifestaient pas, il n'y avait que ma position et pas les autres avec leur position. Dans un cas comme dans l'autre, nous étions en connivence positive ou négative.

Il m'a fallu du temps pour consentir à ce que la vérité ne soit pas objective, mais qu'elle soit l'expression de chacun comme il est organisé. Pendant longtemps, la plupart du temps, il y avait soit la vérité des autres et j'y adhérais, soit la mienne et ils devaient y adhérer. Si chacun de nous demeurait dans sa manière de voir, ce pouvait être l'incompréhension et le conflit. Dans un cas comme dans l'autre, soit j'étais dans l'autre soit ils étaient en moi et, alors, nous n'étions pas deux. Ou nous étions deux et c'était la guerre. Or la guerre, dans ce monde, peut être le début de l'existence d'un autre, l'autre de la paranoïa d'origine, l'autre méchant, mais l'autre tout de même. Le monde de la violence incontournable.

Il m'a fallu du temps aussi pour ressentir les connivences incontournables comme des conditions humaines et non comme des fautes ou des tares. Du temps aussi pour comprendre que la connivence est une première manière de se situer avec les autres. *Serait-ce là un fondement de l'interdépendance ou de la nécessité de l'autre pour être?* Personne n'aurait survécu seul, il fallait s'allier à d'autres et produire des façons de voir comme des vérités auxquelles se rattacher sans se douter que chacun, même en adhérant à ces normes, avait sa manière unique de les concevoir. On pourrait dire que la connivence, qu'elle soit positive ou négative, suppose les autres et contient en elle-même l'interdépendance. Cette forme de rapport a dû être première, c'est-à-dire fondatrice des premiers liens humains. Pour survivre dans l'univers menaçant des premiers groupes humains, il a fallu faire des alliances, des normes de clan, de famille et de tribu, normes qui ont défini les premiers rapports entre les êtres. Il a fallu aussi faire la guerre à d'autres clans, en éliminer même. Être avec ou être contre; en connivence positive ou négative. Nous sommes tous tributaires de ces connivences nécessaires.

Nous faisons régulièrement l'expérience de nous situer en accord ou en désaccord avec les autres pour savoir qui nous sommes. Nous faisons aussi l'expérience d'une effraction, d'une brisure dans la connivence, d'un affrontement qui sépare, d'une violence qui définit. Une effraction que nous voulons parfois éviter à tout prix. Cette effraction met en évidence les subjectivités réciproques. La révélation de soi par l'autre. Il faut du temps pour que cette révélation reprenne sa dimension réelle, c'est-à-dire qu'elle appartienne à la vie des deux personnes en rapport. Il faut du temps pour apprivoiser que l'effraction est faite dans la subjectivité de l'un et de l'autre et non dans la vérité de l'un et l'erreur de l'autre, que l'un et l'autre sont des subjectivités qui voient, sentent et expérimentent chacun selon ce qu'ils sont. *Du temps pour que la connivence devienne le lieu même de l'interdépendance et de la rencontre.*

La sortie de la connivence ou plutôt la plongée dans le consentement à la connivence est la reconnaissance du plus subjectif de soi. Du plus particulier de soi. Ma manière à moi d'être et de me relier aux autres dans le monde. Pour cela, il me faut être confrontée aux autres, aux manières différentes dont les autres expérimentent le monde et se situent dans le monde.

Il a fallu prendre le temps nécessaire à l'expérience de cette position subjective. Une expérience qui ne peut se satisfaire d'aucune théorie établie, d'aucune compréhension faite d'avance. Une expérience progressive toute faite du risque de soi-même.

Le temps de ne pas exiger de l'autre qu'il évite son être en lui demandant de se changer pour être reçu; le temps de ne pas nous demander la même chose, c'est-à-dire de changer.

Le temps de consentir à la vie subjective qui est la mienne en ressentant tout l'effort pour la nier et ainsi en masquer les difficultés. Car, pour chacun de nous, cette vie subjective est faite à des degrés divers de lieux intérieurs intolérables, de douleurs incontournables. Le temps de consentir à la vie éveillée en soi dans toutes les formes qui émergent: refus, accusation, violence, etc.

Ce temps qui a été nécessaire et qui le demeure toujours, car il est toujours à faire et à refaire, prend tout son sens à travers la position de « se recevoir » en abandon corporel. Cette position consiste essentiellement à se rendre disponible à ressentir tout ce qui est éveillé en soi, dans le rapport aux autres, comme étant moi, mon être, ma subjectivité. Un temps pour le ressenti qui surgit sans qu'il ne soit nécessaire de l'agir. Un temps pour que prenne existence en moi que l'autre qui éveille cela en moi me donne ma vie et que recevant cela de lui, je lui donne la sienne. Un temps pour que les connivences négatives ou positives se reconnaissent et se consentent. Un temps pour reprendre et reprendre fois sur fois la même position. Le temps de s'ontologiser, c'est-à-dire de coïncider avec soi-même.

La rencontre

Traditionnellement, la rencontre avec les autres a été comprise comme un échange entre soi et l'autre, les deux parties étant dans un processus d'échange interpersonnel intense et impliquant. Dans la perspective ontologique, c'est-à-dire fondamentalement subjective, la rencontre est d'abord et avant tout la rencontre que je fais de l'autre en moi. C'est l'autre

constitué en moi de ma subjectivité. C'est l'autre dans la forme de ma subjectivité. C'est moi, fait de l'autre, moi formé par l'autre.

C'est d'abord le consentement à moi-même, à ma manière subjective d'entendre, de voir, de ressentir, à ce que tout cela soit ma forme, mon être. Consentir à sa subjectivité, c'est consentir à l'être que l'on est comme il est. C'est le consentement à l'interdépendance, à ce que tout cet éveillé en moi me soit donné par l'autre qui l'éveille. En abandon corporel, cela donne un sens particulier à cette position que l'on dit centrée sur le thérapeute. C'est d'abord dans le thérapeute que la subjectivité a à être consentie. Ce n'est pas une position égocentrique, mais une position qui reconnaît que la subjectivité du thérapeute est son lieu le plus sûr pour que l'expérience subjective du client ait toute sa place subjective et ce, même si ce dernier n'en fait pas l'expérience. Dans la situation groupale, cette position progressivement peut être prise à l'occasion par les participants qui deviennent, les uns pour les autres, des lieux de rencontre.

Cela rend plus compréhensible que cette position ontologique n'exige pas que l'autre, le client, soit différent de ce qu'il est pour que la rencontre existe. Au contraire, elle tente de donner toute sa place à la subjectivité de l'un et de l'autre, d'abord à la subjectivité du thérapeute comme lieu de rencontre ontologique. Ainsi, la rencontre n'est pas nécessairement un événement facile, ce qui n'exclut pas l'heureux de la rencontre, ou une exaltation car elle ne fait en rien l'économie des lieux difficiles et souffrants des personnes en présence. Elle est un lieu où les deux peuvent exister dans leur subjectivité. Un lieu, un espace, un moment où les différences co-existent. La rencontre *ne serait-elle pas fondamentalement le « se recevoir »*, c'est-à-dire un lieu où quelqu'un, allant au fond de lui-même, ne peut pas ne pas faire exister tous les autres?

C'est une expérience particulière de se rendre compte que, dans cette position prise et reprise, il peut se produire réellement une différenciation entre le thérapeute et l'autre personne. Momentanément, pas toujours et pas constamment, ce sentiment d'être deux personnes différenciées se produit. L'autre est un autre, comme il est, et on ne lui demande pas d'être autrement qu'il n'est. Cette place centrale et incontournable donnée à la subjectivité, et du même coup à l'être que nous sommes, met en évidence la singularité des expériences qui, si elles sont reconnues et reçues, sont une porte sur l'universel, l'interdépendance et la paradoxalité en donnant priorité à l'être sur le connaître. Là où le singulier peut exister réellement, tous peuvent exister et paradoxalement, l'un et l'universel se confondent.

Cela met aussi en évidence que, même s'il se réfère en lui à des compréhensions théoriques issues de connaissances à propos d'approches thérapeutiques, le thérapeute d'abandon corporel le fait toujours à travers sa propre subjectivité. Il n'a donc pas à récuser ses connaissances et ses acquis, mais à les recevoir comme étant lui et non pas comme des vérités.

Alors que la recherche en général se méfie de la subjectivité pour assurer la fiabilité de ses découvertes, la recherche ontologique ou la position de l'abandon corporel met l'accent sur la subjectivité incontournable pour avoir accès à soi, à l'autre et aux autres. Curieusement, cela ne dit en rien qu'il ne faut pas se méfier de la subjectivité, mais plutôt qu'il faut lui donner toute sa place pour être, co-naître et co-devenir. Personnellement, une plus grande conscience de ma subjectivité me permet progressivement une conscience plus nette à la

fois de la précarité et de la solidité de mes ressentis et de mes perceptions. Je peux à la fois me fier à moi et me méfier de moi sans que cela ne soit contradictoire. Il devient possible de consentir à ce que l'autre soit réellement un autre pour moi. Cela m'apparaît essentiel pour qu'il y ait rencontre.

Écrire pour se rencontrer et pour rencontrer l'autre

Tout au long de ces pages, j'ai été en contact avec l'exigence que comporte cette position ontologique pour écrire. Écrire en reconnaissant ma subjectivité et en y consentant fera une écriture qui ne demande pas à l'autre, au lecteur d'adhérer. Une écriture qui laisse l'autre exister comme il est. Cela pourrait le conduire à lui-même. C'est une écriture qui ne peut être définitive. Une écriture non terminée, en route, qui parle de la subjectivité présente. Écrire ainsi soulève en moi l'angoisse d'apparaître, l'angoisse d'être vue. Si j'y consens, elle pourrait être occasion de rencontre. Alors, on écrirait pour être, et ceci étant, l'écriture ferait être.

J'ai été consciente aussi de la disposition dans laquelle j'ai à me mettre pour lire ou pour entendre les écrits des autres, les recevant dans la subjectivité qui est mienne. Cela ne fait pas de moi une croyante, mais une personne à l'écoute de ce qui est éveillé en moi comme étant moi. Alors, lire les autres devient une occasion d'être et de rencontre.

Marcelle Maugin : J'entends beaucoup dans ce que tu dis, combien tu as insisté sur la notion du temps, surtout le temps qu'il faut – qu'il nous faut – pour nous convaincre que nous ne détenons pas la vérité et, aussi, sur le prix que cela peut nous coûter. J'apprécie aussi beaucoup quand tu dis – il me semble – quand tu réhabilites la connivence qui, au fond, pourrait être perçue comme vilain, pas beau, pas bien. Elle prend toute sa place dans ce que tu dis. J'entends aussi beaucoup, dans ce que tu dis, que « la rencontre » peut se concevoir comme la rencontre avec l'autre en moi – ça, ça m'a touchée beaucoup – et que cette rencontre à ce moment-là n'exige plus, n'attend plus que l'autre change pour le rencontrer. Tout ça m'a parlé beaucoup.



COMMENTAIRES

Aimé Hamann

Je vais dire des choses assez brèves, parce que ce sont déjà des textes brefs et très denses. C'est très difficile de dire plus brièvement autant de choses qui ont été dites dans cet espace. Je dirais d'abord que *ce sont* trois textes qui parlent de la même chose, qui essaient de dire, à partir de soi, ce qu'est la subjectivité et la rencontre. Je pense que ça, pour moi, c'est quelque chose qui demeure, qui est présent et qui est important, je dirais. On ne peut pas - il me semble que c'est ce que j'ai entendu - parler de la subjectivité autrement que subjectivement et, donc, à partir de l'expérience que l'on en a, à partir de ce que cela éveille en soi.

Il me semble que si on regarde le texte de Roch, j'ai l'impression que c'est un texte qui nous parle d'une expérience personnelle prolongée, exigeante, et courageusement apportée, donnée, sur comment ça été difficile de mettre ensemble ces deux réalités, subjectivité et rencontre, sur comment peut-on quand on a, qu'on porte des lieux plus difficiles, presque pas recevables, parler de la possibilité de tout habiter ça - et c'est ainsi il me semble que tu comprenais ça au départ - de tout habiter ce que l'on porte et habitant ça, pouvoir rencontrer et soi et les autres. Il me semble que c'est très important.

C'est vrai que ce que l'on apporte en abandon corporel - ce que l'on essaie d'apporter en tout cas - ça fait appel à tout ce que l'on est. Et, c'est vrai que ce n'est pas la même chose pour l'un et pour l'autre d'avoir accès à soi; et ce à quoi on a accès en soi, c'est unique à chacun et, à la limite, c'est irrecevable. Et, en fait, l'abandon corporel ne demande pas ça. Et c'est ça que tu as vraiment apporté et compris, il me semble. C'est que l'abandon corporel, il me semble que ça ne demande rien, si ce n'est d'être là. Et dans ce sens, je peux dire que c'est une place faite à toute la réalité parfois effroyable de la vie. Parce que ça n'a pas à se faire en soi nécessairement, mais cela a à se faire quelque part en quelqu'un. Ça va? Il me semble que c'est comme ça.

Pour moi, ça pose la question très fondamentale - je vais parler en terme religieux - je dirais que le salut, ça ne peut pas se faire tout seul et ça ne peut pas se faire dans tout le monde. Je ne sais pas si c'est clair ce que je dis? On aura l'occasion d'en parler. Si nos vies, nous avons à les porter tous et chacun de nous comme elles sont, il me semble que ça nous conduirait au désespoir. Il me semble que c'est dans le fait que quelqu'un - quelques-uns, autant que c'est possible - puisse lentement s'approprier à sa propre vie et ça devient une place pour toute la vie des autres. Ça permet, me semble-t-il, la rencontre avec tous et en tous, même si ça ne peut s'expérimenter en plusieurs. Alors, il me semble que c'est que j'ai entendu de ton texte. Ça va ça?

Ton texte Jean-Michel, il me semble que, ce qu'il apporte beaucoup on peut dire, c'est la difficulté d'entrer dans l'expérience, de la communiquer aux autres, de la partager. Tu es venu au Québec il y a une dizaine d'années, on a parlé de toutes sortes de choses. Puis, finalement tu t'es aperçu que même si les mots étaient chargés de sens - d'expériences disons - ça ne faisait pas que tu pouvais éviter d'en faire toi-même l'expérience pour que ça

commence à prendre sens. Ça va? En retournant en France, tu t'es rendu compte qu'il fallait introduire les gens dans l'expérience.

Pour ces mots qu'on avait - subjectivité, c'est un mot – ce sont des mots qui ont surgi; on ne les a pas choisis. On les a utilisés; ils ont commencé à prendre du sens. Comme tu dis, cela a mis du temps. Ça fait 30 ans, 32 ans, qu'on travaille et on est parti de presque rien, si ce n'est que d'une expérience. On est parti de nos vies, la vie qu'on avait. C'est bien correct aussi! Mais on est parti de presque rien sauf d'une expérience et puis, on est entré dedans et cela a pris du temps à sentir, à comprendre, à trouver des mots, à ne pas trop savoir ce que contenaient les mots, à les approfondir en parlant ensemble. Et on est là, évidemment, autour de mots, de deux mots qui sont très simples. La subjectivité, c'est courant. Tout le monde sait qu'on est tous subjectifs. Nous savons tous que l'humanité est subjective. Ce n'est pas pour rien qu'il y ait autant de religions, de philosophies, de psychologies, de toutes sortes de choses. La subjectivité, c'est un mot banal. Et la rencontre, c'est banal. On en fait tous les jours. On va au marché. Mais, ce sont des mots qui ont pris sens lentement à force d'en parler, de se rencontrer, de faire des rencontres comme celle qu'on fait actuellement, de faire des rencontres de groupe, des groupes d'écriture, des séminaires de recherche, et toutes ces conversations qu'on a eu depuis 32 ans. Ça fait que ces mots-là qu'on a trouvés, ils ont pris corps à partir de nos expériences. Et on peut faire, par exemple, une rencontre de trois jours ensemble et parler de deux mots qui sont pour nous devenus essentiels.

Il semble que pour toi Clémence – tu répètes le temps, le temps – comme on sent bien que cela a pris tout ce temps pour que, petit à petit, on se rende compte de choses, comme par exemple qu'on est pas des êtres de vérité. C'est quelque chose de découvrir et de consentir au fait que nous ne sommes pas des êtres de vérité. Cela ne veut pas dire qu'on est des menteurs, mais ça veut dire qu'on est des êtres, on est des lieux d'expériences prédéfinis, pré organisés, des lieux d'expériences qui font que, même si on rencontrait la vérité, le seul fait qu'on y adhère, ça ne serait plus la vérité. Cela serait autre chose. On en ferait quelque chose. Je ne sais pas si vous comprenez. C'est clair ce que je dis? Il me semble que tu parles beaucoup de ça, comment ça a pris du temps, des petites choses qui nous ont amené à consentir à la subjectivité, à consentir à ce que nous ne soyons pas des êtres de vérité et, donc, qu'on pouvait adhérer à des choses, qu'on pouvait croire qu'on avait la vérité et penser que les autres ne l'avaient pas, et toutes sortes de choses comme ça.

Et tu introduis Clémence la vérité dans les rapports, dans nos rapports. Il me semble que c'est quelque chose de très important pour moi, ce que tu apportes dans ton texte, à savoir qu'au fond la vérité qui a été essentielle pour devenir humain, c'est aussi le lieu de la guerre, le lieu des guerres, le lieu des batailles. Là, la vérité je ne l'ai pas ou je l'ai et il ne l'a pas, et autour de la vérité on s'est battu. C'est comme ça que l'humanité a pu devenir. L'humanité, je pense, n'a pu devenir sans la vérité, sans l'adhésion à la vérité, sans l'institution, et ce n'est que graduellement que l'être humain a pu laisser un petit peu d'espace au mensonge, non, plutôt à la non-vérité, à la subjectivité. Je pense qu'au point de départ, il n'y avait pas de place pour ça. C'est dans la mesure où l'être humain s'est fait une place en lui-même. Moi, c'est comme ça que je comprends l'humanité comme devenue de l'animalité, de la matière, de la vie instinctive, et puis accédant – je ne sais pas si c'est toi qui as dit ça Clémence? – accédant dans l'absence de soi à la possibilité d'un mode de rapport absent qui inclut dans l'exclusion tous les autres, du fait de l'absence de soi à soi et,

de ce fait, de l'absence de soi aux autres. Peu à peu, le chemin s'est fait et cela a pris du temps, des millions d'années et ce qu'on fait, me semble-t-il, ne fait que continuer tout ce processus.

« Se recevoir », ce n'est pas nouveau. L'humanité est devenue en se recevant minimalement, mais en se recevant tout de même. Ce que l'on fait, et seulement cela, c'est peut-être pousser plus loin cette expérience de se recevoir globalement, de s'habiter et d'avoir toujours à s'habiter et de ne jamais y parvenir, mais de toujours avoir à le refaire. Ce faisant, on découvre alors quelque chose, d'assez incroyable. Ce qui a fait que l'humanité a tellement souffert et souffre tellement - on peut dire est si horrible, c'est horrible quelque part - cela même reçu c'est la rencontre. Il y a là quelque chose dont on va parler.

Ce dont je me suis rendu compte, c'est que l'humanité a commencé dans l'absence, dans le manque et puis, elle s'est développée graduellement à travers les institutions, à partir de la vérité – mais vous comprenez que le mot vérité prend un certain sens ici – on en vient quand même avec cette humanité si souffrante pour moi, tout à coup, à avoir des moments que l'on appelle « la rencontre » qui est que, dans certaines conditions, à certains moments, on se trouve ensemble, on se trouve tous ensemble. Je me réfère aux expériences de groupe - on peut se retrouver ensemble et n'avoir rien à se reprocher les uns les autres, ni à soi-même - se trouver touchant - et, tout à coup, découvrir que cela même qui a fait l'humanité si douloureuse et si souffrante, reçu et habité, c'est « la rencontre ». Et tout donne à être dans ces moments-là.

C'est ça qui est au cœur de la recherche qu'on essaie de faire, c'est-à-dire se placer dans des conditions de « se recevoir » et aller plus loin et plus loin et plus loin et, tout à coup, découvrir que c'est un lieu de recherche vraiment, qu'on appelle recherche ontologique. Ça veut dire quoi? C'est une recherche qui part, non pas d'un a priori, non pas d'une définition, d'une institution, d'une théorie, mais qui part juste de se laisser être et se laissant être, la vie que l'on est nous dit qui elle est. Autrement, on est les professeurs de la vie. On a à se placer, et on essaie de le faire, comme élève de la vie. Cette expérience que l'on poursuit depuis 30 ans, 32 ans, elle nous mène à des compréhensions. C'est pour cela qu'on dit que c'est une recherche ontologique, c'est une recherche qui part de tout nous-même et qui nous remet constamment en contact avec nous-même et, dans cela, on se met à découvrir des choses; il se met à se passer des événements qui nous ont nourris tout ce temps-là nous autres, qui nous éveillent, qui nous donnent le goût de nous rencontrer différemment. Comme par exemple, il nous vient l'idée de faire des groupes d'écriture. On parle des groupes de lecture; se mettre ensemble et lire des textes, et n'en prendre qu'un et passer plusieurs heures sur un seul texte. Et on le fera.

Ce soir, c'est qui me vient. Il s'agit de trois textes qui parlent subjectivement de la subjectivité et de la rencontre.

VÉRITÉ, SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

Modératrice : Johanne Archambault, Montréal

COÏNCIDER AVEC SOI-MÊME... UN ESPACE POUR LA RENCONTRE

Renée Dauphinais

J'aimerais arriver à mieux appréhender cet espace fait dans la rencontre, par la possibilité de s'habiter, de coïncider avec soi-même, et comprendre comment les lieux aveugles de soi, et plus particulièrement ce que je nommerais les angles morts, entrent ou n'entrent pas en contradiction avec cette possibilité de coïncider avec soi-même.

Coïncider avec soi

Coïncider avec soi et se recevoir, est-ce la même expérience? Est-ce qu'on ne coïncide pas avec soi-même de toute façon, qu'on habite ou pas sa subjectivité, qu'on le conscientise ou pas?

Dans une rencontre de groupe de septembre 2004, Aimé Hamann a nommé cet espace d'une façon qui m'a fait entrevoir une perspective nouvelle, qui me permettait à ce moment de faire un chemin qui sort momentanément de la dichotomie et de la causalité. Ce matin-là, cet espace n'était ni la culpabilité ni l'accusation et, pourtant, il permettait d'habiter toute la culpabilité et l'accusation impliquées, sans cesse « agissantes », et de ce fait, la rencontre devenait possible.

C'est dans l'expérience du rapport avec les autres que nous apprenons qui nous sommes et expérimentons de s'habiter, de coïncider avec soi-même. C'est identique à l'ouverture à l'involontaire comme l'a défini Aimé dans le séminaire théorique d'avril 2004 : « L'involontaire, c'est la coïncidence avec soi, c'est le mouvement. Il n'y a aucune pré-définition, ça n'empêche rien, ne protège rien, ne s'enferme pas dans aucune institution et n'en refuse aucune, ça fait place au devenir. L'abandon corporel, c'est la position prise qui est coïncidence avec tout l'être... ». C'est ici que commençait pour moi la difficulté. À chaque fois qu'Aimé a parlé de coïncider avec soi-même, de s'habiter, j'ai toujours entendu que ça impliquait de recevoir tout ce qui était éveillé, donc ça sous-entendait une clarté d'accès à soi. Comment alors mettre ça en rapport avec nos angles morts, et plus globalement, ce qui nous reste toujours et sans cesse aveugle.

Coïncider avec soi-même n'est certainement pas posséder la connaissance de soi-même et de ce qui est rejoint, à tout moment, en soi-même et dans la rencontre avec l'autre. Ce serait plutôt l'espace possible dans le rapport qui permet de l'apprendre sans cesse et de se l'approprier : sans cesse se mettre dans la position de s'apprendre, même minimalement, et de s'habiter. Ça permettrait de mettre ensemble coïncidence avec soi-même et angle mort.

Pour moi, c'est plus aisé de penser que l'on coïncide avec soi-même quand on a l'impression que l'être subjectif que nous sommes nous apparaît clairement. Quand les enjeux de fond émergent dans des pertes de contrôle par exemple, ou des « agirs » aveugles, ce n'est pas facile de l'apprendre ainsi et de parler encore de coïncidence avec soi. Pourtant, on pourrait dire que quels que soient les chemins pour exprimer l'être subjectif de chacun, ça implique sans cesse le « se recevoir » et le refus, le touchable et l'intouchable... Est-ce qu'on coïncide encore avec soi-même dans l'impossibilité de se recevoir?

Touchable et intouchable...

Dans la rencontre, coïncider avec soi-même pourrait seulement être de sentir soudainement une raideur intérieure, un état de vigilance et, en même temps, d'arrêt qui nous informent que la rencontre approche un intouchable... De quoi est-il fait?

Avec certains clients, j'ai dû aller chercher l'implication d'un et d'une collègue en co-thérapie pour apprendre que les vécus impliqués me faisaient vivre une peur viscérale, de la frayeur : je ne sentais pas ma peur, j'ai fondé la demande de collaboration sur un autre rationnel. On constate, dans cet exemple, que l'angle mort signifie ce qui est tellement proche qu'on ne le voit pas, mais la collision ou la catastrophe peut avoir lieu.

Dans les deux situations de thérapie mentionnées précédemment, ça concernait des univers psychotiques très risqués, non accessibles à ma conscience. Mes démarches auprès de mes collègues disent pourtant que je le savais sans le conscientiser, et ces démarches se sont révélées très importantes, on pourrait même dire essentielles.

À travers ces expériences, j'ai réalisé que la psychose quotidienne, on pourrait dire ordinaire, pas celle qui se désorganise dans des délires ou décompensations repérables, me reste longtemps étrangère dans la relation thérapeutique. On dirait que c'est le point central de mon « angle mort », un intouchable bien encapsulé, probablement autant pour moi-même que dans ma perception de l'autre.

Apprendre cela en me laissant agir des demandes inusitées auprès de mes collègues a été très précieux, même si cela a fait éclater le lien de thérapie, ce qui m'a désolée. Cependant, ça n'exclut pas que, pour moi, la sortie de l'enfermement à deux a pu aussi donner beaucoup aux clients, même si je ne sais pas la suite pour eux.

Est-ce que coïncider avec moi-même, dans cette perspective, ce fut d'apprendre la terreur occultée et l'intouchable qui restent encapsulés en soi, que seul un passage à l'acte pouvait révéler en y donnant accès? Il me semble, en effet, que cette expérience ouvre un espace nouvellement possible dans la rencontre. On peut dire que l'accès à la frayeur est minimal et que ça ne résout pas l'impasse de l'intouchable, mais ça l'a beaucoup approché et en a fait exister les implications dans le rapport pour moi et pour l'autre. Les frayeurs et les angoisses que je ne peux pas ressentir auront toujours à être agies. Ça réhabilite aussi ces « agirs » et autres pertes de contrôle, comme chemin incontournable de ma subjectivité.

Je ne serais pas étonnée que certains arrêts de thérapie, décidés par mes clients aient à voir avec cet angle mort lié à l'univers de la psychose : y échapper devait agir une connivence très forte, incontournable. On pourrait dire que l'expérience faite d'aller chercher des collègues, avant que la thérapie ne s'arrête, m'a permis d'aller beaucoup plus loin dans la coïncidence avec moi-même que je comprendrais, ici, comme l'ouverture à ce qui est agi à son insu. Ça m'a beaucoup touchée et, paradoxalement, ça m'a apaisée. À la lumière de ces expériences, je comprendrais mieux le sens de coïncider avec moi-même, c'est-à-dire l'incontournable de mon chemin pour, à la fois, échapper et révéler les lieux intouchables. Ça me permet alors de comprendre beaucoup plus profondément le sens de « se recevoir » : cette subjectivité qui reçue, constitue pour chacun le seul lieu possible pour la rencontre et, donc, le chemin pouvant donner la vie.

Points aveugles et angles morts

En discutant de ce texte, en groupe d'écriture, nous avons essayé de comprendre la différence que je fais entre, d'une part, ce que l'on nomme la tache aveugle en parlant de l'inconscient, et, d'autre part, le sens que j'ai essayé de donner aux angles morts.

On pourrait dire que la tache aveugle est constitutive. C'est notre subjectivité incontournable, ce qui va constituer notre façon d'être dans le rapport à la vie, à soi et aux autres; et nous approchons notre subjectivité, petit à petit, par et avec les autres. L'angle mort fait appel pour moi à une métaphore; il fait référence à un point de vue. Ça implique donc l'idée que, par un déplacement, un changement d'angle, il ne sera plus aveugle. Il sera donc momentanément résolu, et il s'en formera de nouveaux encore et encore... Est-ce qu'on pourrait dire que l'angle mort est à mi-chemin entre l'intouchable et l'accès? Il pourrait signifier ce qui est le plus proche, ce qui révèle l'intouchable immédiatement « mobilisé » et qui, du fait même d'être si proche tout en restant aveugle, implique le risque que l'agir qui en découle et qui l'exprime, donne la vie ou cause la mort. Ça fait apparaître comme vitale, la présence des autres qui vont, possiblement, avoir un autre angle de vue.

Ça soulève d'une manière très précise l'importance du tiers, là où mettre plusieurs subjectivités ensemble donne la possibilité de faire apparaître et de faire exister l'enfermement que constitue la connivence des points aveugles et des angles morts.

Cette expérience d'aller chercher des co-thérapeutes ou encore de suggérer une rencontre familiale m'a fait réfléchir nouvellement sur les motifs qui nous poussent à suggérer ou ne pas suggérer une thérapie de couple ou de groupe pour les personnes que nous suivons en thérapie individuelle.

Quelques réflexions sur « l'agir »...

Le groupe d'écriture m'a permis de réfléchir davantage sur ce que je nomme « l'agir ». Des fois, cet agir m'apparaît comme une perte de contrôle et, à ce moment, il risque vraiment l'accident. D'autres fois, surtout à partir des deux exemples apportés, il semble émerger d'un instinct assez sûr, tout en étant aveugle. À d'autres moments, cet agir m'apparaît comme une recherche, sans relâche, de solutions pour résoudre les impasses avec lesquelles mes clients sont aux prises. Il arrive alors que ce n'est pas seulement la peur qui soit aveugle, mais aussi l'incontournable des traces irréparables de certaines blessures. Si mon agir m'amène à chercher le chemin ailleurs que là où il y a à faire de la place à l'incapacité réelle, à l'impossible, on comprend bien alors la connivence qui s'établit entre mon client et moi-même, connivence bien fragile puisqu'elle amène à vivre de façon plus irrecevable encore la répétition de l'impuissance et de l'échec.

On pourrait peut-être dire alors que la frayeur d'une catastrophe, dont l'agir découle - que cette frayeur soit plus ou moins occultée - n'est pas avant tout celle qui va arriver, mais celle qui a déjà eu lieu, laissant des traces définitives et incontournables, des fois, plus apparentes dans certaines détresses et vulnérabilités, des fois, plus encapsulées dans une adaptation sociale efficace.

Cette énergie irrépessible d'agir, de chercher un chemin à tout prix, des fois, en occultant l'impossible, c'est identiquement mon être et, y coïncider, ouvre un espace nouvellement habité dans la rencontre avec l'autre et me donne beaucoup dans mon travail de thérapeute.

Conclusion

Cette écriture si exigeante, commencée il y a un an, que je n'aurais pas pu mener à terme sans les groupes d'écriture, m'a permis de mettre plusieurs choses ensemble et de réaliser qu'une compréhension beaucoup plus profonde s'était faite en moi en rapport avec le sens qu'on donne à la subjectivité en abandon corporel et à la position de « se recevoir » comme seul lieu possible pour la rencontre. Cette subjectivité est constitutivement faite d'intouchable, de zones aveugles avec ses multiples angles morts et de ces façons d'agir particulières à chacun qui les occultent et les expriment. On pourrait dire que la position de « se recevoir » tend vers la coïncidence avec soi-même, jamais acquise, toujours à apprendre.

Pour revenir aux apparentes contradictions de départ, coïncider avec soi implique alors l'absolue nécessité de faire place à l'obscurité incontournable qu'il y a à rencontrer dans notre rapport à nous-mêmes et à l'autre. À mesure que s'éclairent les angles morts, il me paraît important de savoir la tentation d'en faire des vérités, et de, sans cesse, se remettre en position de recherche.

Clémence : Il me semble que tu fais bien ressortir que l'irrépessible de l'agir, c'est aussi un chemin et qu'il est incontournable. On pourrait vouloir ne pas y habiter, que ce soit autrement. Ça m'a beaucoup éclairée que tu fasses ressortir cet aspect-là, que c'est une façon de chercher un chemin à tout prix et pourquoi pas.

Murielle. J'ai particulièrement entendu, les points morts, les angles morts. Il me semble que ce sont des dimensions importantes de soi-même à recevoir. Ça ouvre toujours le goût d'aller dedans. C'est peut-être le contraire de se recevoir. J'ai aimé entendre parler de ça et j'ai été touchée de la façon dont c'était donné.

Johanne : Il y a quelque chose qui m'a frappée, c'est la frayeur de la catastrophe. Ce n'est pas nécessairement facile à vivre, celle qui a eu lieu, puis, on ne le sait pas, bien sûr, celle qui a laissé des traces qu'on ne connaît pas, mais qui sont là et qui ressortent parfois à travers des agirs. C'est un mouvement de vie qui se cherche.

François : J'ai trouvé l'image du point mort très, très éclairante. Je te remercie pour ça, c'est vraiment quelque chose.... Merci pour cette belle image-là.

Anonyme : Moi, ce que je retiens finalement, c'est le sens de la recherche et de l'écriture qui est comme une porte d'entrée sur tout l'univers qui était là en arrière, et qui peut continuer à se conscientiser, se dire, se donner. J'y rejoins la fin des groupes de recherche et d'écriture.

Jimmy : L'angle mort me rejoint aussi. C'est comme quelque chose qui s'impose. Souvent, je suis en train de vivre des choses, depuis hier soir, qui s'imposent par le corps, pas toujours dans un espace que je voudrais voir s'ouvrir, mais qui s'ouvre quand même. Je suis un peu surpris de voir qu'il y a des choses qui s'ouvrent pour moi. Il y a un nouvel angle, comme tu disais tantôt, un nouvel angle mort, quelque chose qui apparaît, je ne sais pas quoi, par le corps. Il me semble qu'en abandon corporel, on donne énormément de place à ça et c'est important.

Renée Dauphinais : Je veux rajouter que c'est vrai que la frayeur est là avant. Il y a quelque chose de très rejoignant, de le lire là avec vous tous. Je dirais seulement ça, ça me donne beaucoup.

LA DÉNONCIATION : COMME VÉRITÉ, COMME SUBJECTIVITÉ

Anne-Marie Lauterburg

Ma réflexion autour de la dénonciation s'est faite au fil du temps, mais particulièrement à l'occasion d'une expérience de groupe, où j'ai eu à contacter l'ampleur, l'incontournable de mon élan de dénoncer. Même si je n'étais pas seule au moment de l'incident, j'ai eu à sentir par la suite que le lieu intérieur, où je restais habitée par cet élan de dénonciation, était un lieu seul, donc subjectif. Il y avait quelque chose de mon expérience spécifique à moi dont j'avais à chercher le sens.

Des expériences du même ordre ont surgi du passé, je les avais vécues comme violentes, certes, mais j'en avais sûrement moins senti l'impact. Pour moi, la dénonciation est un état plutôt qu'une décision, un état de dureté, d'implacable, momentanément sans merci, sans compassion ni sensibilité pour la vulnérabilité de l'autre. L'impact de la dénonciation sur l'autre et sur soi peut provoquer une atteinte quasi mortelle, comme le retrait, le risque de bris relationnel absolu, la rupture.

J'ai été propulsée dans des questionnements autour de la dénonciation tels que : d'où émerge-t-elle, qu'est-ce qu'elle protège et révèle en même temps? Est-ce que la clarté de la dénonciation dit en même temps son obscurité? Comment relier la dénonciation aux connivences, à la dépendance? Est-ce que l'élan de dénonciation est là depuis le début de mon existence et fait donc partie de mon organisation?

Je me suis d'abord arrêtée à ma façon d'entendre qui prend énormément de place dans ma vie et qui, pour moi, est fortement reliée à la dénonciation. Ce qui m'amène à parler de l'oreille absolue.

L'oreille absolue

Avoir l'oreille absolue, le diapason parfait, « *c'est la faculté d'identifier et/ou fournir la hauteur exacte des notes de musique sans repère préalablement fourni* »¹. C'est aussi entendre que les fréquences qui vibrent ne sont pas tout à fait un « *La* » ou un « *Sol* », mais juste un peu au-dessus ou au-dessous de la note.

J'ai eu, enfant, beaucoup d'admiration pour une petite fille de ma classe qui avait l'oreille absolue. Comme elle entendait l'absolue justesse de la note, elle entendait aussi tout ce qui n'était pas juste. Ce qui nous fascinait tous dans la classe, c'est qu'elle-même chantait faux, très faux. Je ne saurais pas à ce jour si elle s'entendait chanter faux, si elle était plus interpellée par les autres que par elle-même, comme si la vie possible venait d'abord de l'extérieur.

Je n'ai pas l'oreille absolue telle que définie plus haut. Pourtant j'ai l'impression d'avoir, dans ma façon d'entendre, d'écouter, de sentir et donc, de me relier au monde, une sorte « d'oreille absolue », décelant les « fausses notes », les dissonances. J'ai l'impression

¹ De Veziens, Véziane. *Plaisir et souffrance de l'oreille absolue*, Le Figaro/Aurore, 30/10/1996

également que ma dénonciation est intimement liée à cette façon particulière d'appréhender le monde.

J'entends les dissonances, pas seulement en musique, je pourrais dire que ce sont elles qui me guident en premier quand je suis en contact avec mon entourage. L'oreille semble « heurtée » par le manque de justesse et ça donne l'impression profonde que « quelque chose est juste un peu à côté ». Ce n'est pas identifiable électroniquement comme le serait un « La » à la fréquence 440 en musique. Mais la notion de justesse impliquerait qu'il existe quelque part en moi une fréquence idéale et fiable qui serait la bonne place, la place juste.

La vérité

J'ai longtemps pensé que cette « justesse » de la note était la même pour tout le monde, car cette information était tellement absolue, incontestable, incontournable. Je pouvais m'y fier et même concevoir que ce soit la vérité, puisque c'était la seule information à laquelle j'avais accès. Ma quête pour la « note juste » était donc légitime.

Je ne peux pas m'empêcher de déceler, de dénoncer les « fausses notes ». Je dirais que je le fais par nécessité, c'est le point de repère dont je dispose. De plus, cette « justesse » a souvent été confirmée dans ce qui a été rejoint dans les recoins obscurs de l'autre.

Cette façon d'entendre, de sentir, a des conséquences importantes dans le rapport à soi et aux autres. Tenir à la vérité de la justesse dirait probablement que ça émerge de quelque chose de vital, donc subjectif. Au moment où cette vérité commence à être ébranlée, la question se pose : pointer la note qui n'est pas juste chez l'autre, n'est-ce pas aussi faire apparaître et apprivoiser ce qui est éveillé en moi par la note de l'autre, c'est à dire qu'à la limite, n'importe quelle note risquerait de toucher en moi le désorganisant et donc le vital?

Mettre à l'extérieur

Je comprends que la dénonciation, tout comme l'accusation, mettent en dehors de soi ce qui ne peut pas, ou pas encore, être porté par soi. Malgré cette compréhension, j'ai parfois l'espoir que si j'étais assez évoluée, avancée, je n'aurais plus à mettre en dehors de moi des aspects de moi-même qui sont insupportables. En effet, comment ne pas vouloir dépasser quelque chose d'aussi inacceptable que la dénonciation, comment ne pas souhaiter s'en débarrasser comme d'un corps étranger? Je touche ici au désir de changer, de ne pas être qui je suis, ce désir qui est à la fois une prison et un moteur de vie et de recherche de sens.

La mise en dehors se fait souvent instantanément, sans délai, émergeant d'un trop plein ou de ce qui peut difficilement être mis en veilleuse. Quelque chose est agi, mis à l'extérieur et, dans un premier temps, soulagé. Or, ce qui semble soulagé, mis ailleurs, reste en dedans et fait des ravages sournois et souvent, ce non porté de soi fait une expérience relationnelle violente. La dénonciation peut désarmer l'autre; elle me protège d'une menace de l'extérieur, d'une menace parfois mortelle.

Une protection, un appel

La perfection contribue à garder protégé ce qui serait à toucher de moi, en moi. J'ai été beaucoup confrontée à mon exigence de perfection à l'égard de l'autre. C'est quelque chose

qui m'atteint et qui pourrait m'enfermer, non pas que c'est inexact, mais j'ai l'impression que j'arrive difficilement à communiquer qu'entendre une note « fausse » est une souffrance réelle. La protection reste forcément défensive; en même temps, elle pourrait aussi être un appel. Dénoncer pourrait donner l'impression d'un contact direct avec l'autre. Mais n'est-ce pas plutôt un direct *sur* l'autre qui n'inclut pas vraiment soi avec l'autre?

Dénoncer donne souvent une place au caché, moins vu, moins entendu de l'autre. La clarté, la lumière sont mises sur lui, un peu comme une lampe de poche qui éclaire l'autre, mais qui garde dans l'obscurité celui qui la tient. Pendant tout un temps, la dénonciation semble donner la vie à l'autre; le « dénonçant » et le « dénoncé » se sentent reliés. Pourtant, il apparaît petit à petit que cette justesse d'éclairage n'invite pas beaucoup à un retour à moi; elle me garde dans une solitude d'enfermement et elle laisse l'autre seul, car ramené à lui-même. C'est un circuit fermé qui ne peut s'ouvrir sans l'impact de l'autre. Car, sans doute, malgré la protection, il y a aussi un appel de ma part à être dénoncée, c'est à dire qu'on me voie et qu'on puisse être dans des lieux à moi pas facilement accessibles ni pour moi, ni pour les autres. Un collègue nous a dit dernièrement dans un groupe : « vous ne savez pas ce que vous touchez en moi ». Je crois vraiment qu'on ne le sait pas et que la personne concernée ne le sait pas non plus. Nos expériences de groupe nous font sentir à quel point toucher l'autre et être touché par l'autre est profondément impliquant pour les deux parties.

Les connivences

J'ai trouvé, au fil du temps, des connivences avec des gens qui étaient sensibles aux mêmes « fausses notes » que moi; aujourd'hui je dirais plutôt sensibles aux dissonances éveillées en moi par les notes des autres. Ça me donnait l'impression d'être moins seule. Or, rechercher le « *La* » parfait me colle inévitablement à l'autre, c'est son « *La* » qui va déterminer si je peux respirer ou non. C'est comme un nouveau-né qui survit mal sans symbiose.

La justesse de mes dénonciations était souvent confirmée dans des connivences positives. Tant qu'il y a une personne qui parle au nom de la vérité et une autre qui adhère à cette vérité, il y a connivence. Leurs subjectivités respectives restent alors interdites et protégées, ni l'un ni l'autre ne sentant la solitude dans laquelle ça les laisse.

L'appriivoisement de nos subjectivités ne peut pas se faire en dehors des connivences, positives et négatives. Elles sont essentielles dans notre survie et dans les relations humaines. Pour ma part, sortir des connivences ne peut pas se faire sans menace de rupture ou de brutalité et ça reste quelque chose de momentané, toujours à recommencer, sans cesse à retrouver, en apprivoisant toujours un peu plus ma subjectivité.

L'absence de soi, la recherche de l'autre

Dans un des textes sur « l'oreille absolue », il y a un passage qui m'a beaucoup interpellée : « *Qu'en est-il de celui qui écoute de la musique (...)? S'il est vraiment « pris » par la musique, il désactivera automatiquement son « oreille absolue » et ne se concentrera plus sur une suite de*

hauteurs, mais sur les lignes générales de la mélodie. S'il commence à mettre des notes sur ce qu'il entend, c'est qu'il s'ennuie »².

J'ai l'impression que la désactivation n'est pas aussi simple ni automatique que l'auteur le prétend, mais la notion de l'ennui me parle beaucoup. N'est-ce pas dans un ennui, une absence de soi que j'entends chaque note chez l'autre et que la ligne générale de la mélodie ne trouve pas sa place? N'est-ce pas dans un vide de soi non habité que je suis portée à aller vers l'extérieur? La dénonciation, émergeant de ce vide, serait alors comme une bouée de sauvetage se raccrochant à l'extérieur; ce serait ma façon subjective de m'intégrer aux autres. Une collègue m'a donné à sentir la profondeur de cette absence à soi, en citant le début d'un poème d'Emily Dickinson : « *I heard a fly buzz – when I died* »³

Le monde fusionnel, le monde de rapport

J'ai l'impression qu'il y a une quête, une recherche d'un endroit de « note parfaite » qui nourrit l'illusion d'une place avec l'autre où on vibrerait exactement à la même fréquence, au même diapason, sans interférence aucune. Tout en sachant que ça n'existe pas, je me rends compte que dénoncer garde cet espoir que la vie pourrait être dans le « *La* » parfait et que je pourrais y être avec l'autre, en même temps que l'autre. C'est une invitation à la fusion.

J'ai un souvenir de groupe d'il y a 25 ans où il y avait un autre participant qui vivait dans un monde semblable au mien. J'avais compris, à l'époque, qu'après un instant d'une telle perfection, il ne resterait qu'à mourir ou à tuer.

Est-ce que ça se pourrait que, dans ce monde fusionnel, la possibilité d'être ensemble repose sur la justesse d'une seule note, sur une seule place possible? L'oreille est tendue vers l'autre dans une absence à soi. La note juste aurait à venir de l'autre. Mais le monde fusionnel de la note parfaite est d'une telle fragilité, d'un tel enfermement que d'y rester, c'est mortel. Et, pourtant, essayer de sortir de cet enfermement peut être également dangereux et mortel.

Dans un monde de rapport, mon oreille ne changerait pas ni ma quête pour la note juste. Ce qui changerait, c'est de pouvoir être cela, en présence de l'autre, car les dissonances, je les éprouve réellement et j'ai à y tenir absolument pendant tout un temps. Consentir à l'absolu me paraît tellement essentiel dans l'appropriation de la subjectivité, c'est comme un fil qui passe de la Vérité à ma vérité, à la subjectivité.

Paradoxalement, c'est à partir de cet absolu que je parviens, de temps en temps, à rester avec les dissonances en moi. C'est une expérience de durcissement intérieur, un implacable, une distance, une vigilance et un retrait. C'est souvent comme ça que je suis touchée à l'occasion de l'autre, dans un premier temps.

Quand je peux habiter un peu plus cet espace, la note juste de l'autre perd alors momentanément de son importance, même si mon « oreille absolue » reste la même.

2 Ernould, Franck. *L'oreille absolue*, 1998, [http : perso.club-internet.fr.fernould](http://perso.club-internet.fr.fernould)

3 Dickinson, Emily. *The complete Poems*, Boston-Toronto, Little,Brown & Company, 1960, p.223.

Consentir à cette dureté, cette exigence, qui sont mon chemin d'accès à moi et à l'autre, touche souvent un refus et une bataille en moi.

Et pourtant ça me semble être une ouverture possible à soi. Cette ouverture pourrait aussi devenir mon ouverture à l'autre, comme autre, dans ses propres vulnérabilités. Elle pourrait alors devenir une expérience d'interdépendance plutôt que de dépendance à ce que l'autre soit dans le même univers que soi. C'est un chemin qu'on ne peut pas faire tout seul.

La subjectivité

À mesure que la vérité de la justesse s'effrite, la culpabilité s'impose davantage; elle fait ressentir minimalement ce que je porte; elle me semble essentielle dans le long apprivoisement de ma subjectivité, afin que quelque chose de moi existe vraiment et commence à m'appartenir comme subjectivité, comme responsabilité. Dans l'ébranlement de la vérité, il y a des pertes à consentir; la désorganisation de la vie intérieure est réelle.

« Chacun est un lieu unique d'écoute, d'expérience, de perception et de discours, déterminant son rapport à soi et aux autres »⁴. J'ai l'impression que la compréhension de cette phrase se fait très graduellement en moi et j'ai à en découvrir le sens encore et encore.

La dénonciation serait cette forme particulière à moi, cette mise en dehors, avec toutes sortes de racines et de ramifications. Elle émerge à la fois du vide et du trop plein, elle est à la fois clarté et obscurité, protection et appel. Elle permet une gestion de la terreur du contact, autant que de la terreur d'être exclue de la vie et du mouvement.

A travers tous ces méandres, il y a quelque chose qui se dessine et que je ne saurais pas vraiment nommer encore : à un moment donné, d'une façon inattendue, l'expérience de dénoncer prend corps; je dirais qu'elle se passe dans le corps, avec une conscience que c'est moi et que c'est une voie d'accès possible à moi et donc à l'autre.

Cette voie d'accès dit mon rapport à la vie, elle est présente dans tous mes liens, y compris dans mon rapport à mes clients. Comme thérapeute, j'ai à faire une place à ma dureté de dénonciation, j'ai à la sentir comme étant moi, en la recevant parfois, en la refusant souvent, en essayant de l'agir le moins possible et de la porter un peu plus tous les jours. C'est là l'espoir de la rencontre et ça me donne, paradoxalement, d'être touchée par mes clients dans des lieux inattendus.

Johanne Archambeault : Tu dis que c'est un chemin qu'on ne peut pas faire tout seul. Je dirais que le fait que tu présentes, que tu donnes ça, pour moi, ça ouvre un certain chemin. Merci.

⁴ Hamann, Aimé. *Être psychothérapeute en abandon corporel*, Colloque 2001, p. 11.

Claude Larochelle : Premièrement, ce que j'ai compris, c'est que la dureté qui est sous la dénonciation camoufle une fragilité et un enfermement et la terreur du contact. Je trouve important de conserver ça dans mon contact avec certaines personnes desquelles je me protège parce que je les trouve dures. Ça me donne beaucoup de comprendre qu'il y a quelque chose à découvrir en dessous. Deuxièmement, ça m'amène à ce que j'appelle l'auto-dénonciation ou le mépris de soi. J'en comprends que c'est une façon de mettre en dehors de soi, ce qui est irrecevable et qu'on fait ça soi-même. La culpabilité aussi est reliée à cela. On peut être aussi dénonciateur de soi-même et pour les mêmes raisons.

Denis : Il me semble qu'il y a « rencontre » ou une profonde fraternité d'être entre les angles morts énoncés par Renée et la dénonciation nommée par Anne-Marie. La dénonciation nommée comme un état d'être et non comme une décision prise à tel moment de notre vie ou à telle circonstance. Pour moi, il y a « rencontre » là-dedans.

Geneviève : J'ai été très, très touchée. Parce que dénoncer les fausses notes comme vous avez dit, c'est une de mes spécialités. C'est plus fort que moi. Dès que je sens un décalage, je crois que je tombe dedans, pas du tout au niveau de la musique parce que plus nulle que moi en musique on n'en trouve pas beaucoup. Pour moi, la difficulté, c'est comme si c'était mon mode d'entrer en communication avec l'autre. Il résulte de cela que comme ça fait du mal, ça fait des choses que je ne saurais pas trop dire, mais en tout cas pas forcément du bien. Donc, je suis entre deux alternatives, soit me taire, donc, rester dans une espèce d'enfermement avec moi, soit effectivement pointer, dénoncer finalement. Je suis un peu enfermée là-dedans. Je qualifiais cela pour moi comme étant beaucoup d'intolérance et d'en entendre parler comme vous en avez parlé, ça m'a touchée profondément comme s'il y avait quelque chose qui n'est pas une fin... Ça m'a donné de l'ouverture, j'ai hâte de lire votre texte.... Merci.

Louise : Ce que je voulais dire, c'est évidemment que le texte m'a beaucoup touchée. J'entends tout le côté de la dénonciation telle que vous, vous le vivez, le sens que cela a pour vous. C'est comme si j'étais de l'autre côté; moi, j'en ai besoin de cette dénonciation. Quelquefois, je pense que je joue juste; quelquefois, je pense que je chante juste. Ce sont mes points aveugles quelquefois, et si personne ne dénonce, si personne n'ose dire que ça sonne pas juste, je n'ai pas accès et j'aimerais faire l'éloge de la dénonciation.

Jacqueline : Anne-Marie, tu sais bien que ton texte me touche beaucoup. Je voulais te dire aussi que l'expression « gérer la terreur du contact » m'a frappée beaucoup et ça ne m'avait pas frappée avant. Ça parle de toutes sortes de choses, entre autres de subjectivité et d'institution. C'est une expression qui ramasse beaucoup de choses « gérer la terreur du contact ».

Pierre : Ce texte me renvoie à moi-même et d'une certaine façon me laisse presque anéanti. D'un autre côté, je ne peux m'empêcher de regarder ce vitrail et de vous mettre dessus.

Marcelle : Ta présentation me porte à réfléchir sur nos lieux d'absolu, sur la note absolue et sur mon lieu d'absolu.

Fernande : Tout au cours de cette présentation, j'ai pensé à une amie musicienne qui a l'oreille absolue. Un jour, elle m'a dit : « tu n'as pas idée comme d'avoir l'oreille absolue, c'est une punition. Même quand je ne veux pas dénoncer, que je n'ai pas l'intention de

dénoncer, à maintes reprises, les personnes se sentent accusées et je ne sais pas que faire avec cela ». J'ai hâte de rencontrer cette personne pour lui en parler.

Rémy : Je suis musicien. Tout ce que tu dis me parle des dissonances, des ratés, et de ce qu'on considère devoir être vraiment. Je crois que j'aurai besoin de relire ton texte en profondeur.

ENTRE VÉRITÉ ET SUBJECTIVITÉ : LA RENCONTRE

Brigitte Ortiz

*Le lieu du secret
où cela se sépare à l'intérieur de soi pour
se refermer à l'extérieur de soi*

Dès très petite, j'ai dû me taire, faire face à ces silences imposés, à ces cris ravalés, aux secrets à garder ou bien gardés autour de moi.

Comment apprendre et parler cette langue commune à tous alors qu'il me fallait me taire et taire?

J'ai inventé une langue « *étrangère* » pour m'adresser aux autres, qui me rendait inaccessible comme me l'était le rapport aux membres de ma famille et à l'histoire familiale. Et moi qui ai toujours eu le sentiment de ne rien pouvoir garder, retenir, de tout dévoiler. Je ne savais pas que j'avais vécu en secret, dans le silence d'une autre langue qui s'inventait au plus profond de moi, mais que personne ne pouvait parler ni comprendre autour de moi. Un langage que je découvre aujourd'hui, unique, mien, encore plus à chaque fois que je ressens combien cela me serait vital d'en protéger l'accès. Tout ce que je savais alors, c'est qu'on me disait qu'il ne se comprenait pas du dehors, mais je ne savais pas ce que cela voulait dire. Je vivais dans ce monde du dedans, dans l'incapacité de me frayer un chemin vers le dehors, alors que je pensais communiquer avec tout le monde dans un langage de signes et de sons qui me semblait universel.

Je faisais du langage « *un usage que nul ne pouvait comprendre, mais aussi que nul ne pouvait me dérober* », mais ça je ne le savais pas. J'étais exilée dans un endroit de moi, à l'intérieur de moi, alors que je me vivais comme exposée et à la merci de tout et de tous, comme un lieu de passage que chacun empruntait sans me voir. Je ressentais seulement la crainte et l'isolement.

Tout un univers pour éviter de sentir combien j'étais perdue, abandonnée, isolée au milieu des autres et que je ressens si fortement corporellement aujourd'hui, dès que je dois me mettre « en route », c'est-à-dire quitter un endroit pour aller « *ailleurs* »... et que je pourrais me retrouver coincée « *sans échappatoire* »...

Un univers d'où j'imaginai le monde, combien il était immense et combien il me faisait envie, mais aussi un univers autosuffisant qui m'enveloppait corporellement comme « une bonne mère » et me protégeait de toute proximité. Il m'a bien fallu pourtant apprendre à parler, savoir utiliser cette langue commune et essayer d'en maîtriser les usages, mais c'était prendre le risque permanent d'être menacée par ma propre parole qui pouvait tout le temps m'échapper, me trahir, m'exclure.

Pourtant, je n'imaginai pas, ne pas pouvoir, ne pas savoir communiquer avec les autres, que cela pouvait aussi venir de moi, que les mots se perdaient malgré moi au fond de moi. La parole était fermée, refermée, enfermée.

L'autre en soi ou la violence meurtrière : subjectivité subie

Il me fallait faire avec cette parole dont j'avais le sentiment qu'elle ne touchait jamais l'autre, qu'elle s'y perdait, jamais ne l'atteindrait. Une parole étrangère, à moi comme à l'autre alors que je mettais autant d'application à vouloir la saisir.

Une parole impuissante, sourde et aveugle, qui me faisait entrer dans des états de rage folle et désespérée, comme une rencontre impossible avec moi, avec l'autre, enfermée à l'intérieur, exclue de l'extérieur.

C'est dans ce lieu d'enfermement, à travers ces cris du désespoir que se cherchait pourtant la vie, et j'y mettais toute mon énergie. Je sentais confusément quelque chose de très proche et à la fois d'inaccessible, une sensation d'étrangeté, quelque chose qui m'échappait tout le temps, mais qui me sollicitait dans toute cette impuissance que je ressentais à faire face à la violence qui me submergeait.

Cette violence meurtrière, ancestrale, m'habitait de plus en plus, détruisant la vie autour de moi dans ce que j'avais de plus proche, me sentant coupable et responsable de la perpétuer, je me suis mise en route très tôt, tellement le danger d'un passage à l'acte était grand et réel et qu'il était nécessaire qu'un autre, un thérapeute (une institution) vienne m'aider à porter ce qui m'habitait.

Le désespoir : au centre du rapport

C'est cette organisation de moi que je rencontrais peu à peu, dans les groupes d'abandon corporel.

L'être social poli et lisse s'effritait vite dans la proximité, laissant à nouveau la place au vide, à ce désespoir sans nom qui m'habitait si souvent depuis toujours. Je me retrouvais sans voix, sans mot, sans importance, sans intérêt, épuisée à chercher cette parole qui me relierait, abandonnée, mais ça ne « se voyait pas, ça ne s'entendait pas » du dehors.

Un désespoir non entendable, non entendu, intraduisible, comme un lieu immense de déraison et de folie au plus profond de moi. Un lieu de chaos, sans repère où je suis perdue et pourtant au centre de tous mes rapports, de ce qui me constitue; lieu d'une subjectivité incontrôlable, inhabitée en confrontation et en lien permanent avec cette recherche d'une vérité absolue qui ferait exister, être quelqu'un, quelque part; que s'arrête l'errance.

Le groupe éveillait ce désespoir, le rejet, l'abandon, l'errance, toute une violence qui s'activait quand l'autre s'approchait. Cette peur panique quand on s'adressait à moi comme prise en flagrant délit, qu'il me fallait à tout prix me sauver comme je le pouvais, sur ce mode d'évitement qu'est l'adhésion. Alors coller l'autre au plus près, essayer à tout prix de le satisfaire vite avant qu'il ne me touche et que je ne m'effondre tellement il me fait peur.

Tout faire pour qu'il me lâche alors que je cherche à tout prix la rencontre, ne lui laisser aucun lieu où se glisser pour me rencontrer ailleurs...

Ce que l'autre pouvait pressentir de moi, je ne pouvais rien en sentir tellement la peur était la plus forte. J'assistais alors désespérée à ma propre fuite et, dans cet isolement, je vivais toute cette incapacité à me dire, *pas la voix, pas les mots ou tellement de mots qu'ils ne veulent*

plus rien dire, pas de chemin pour me rejoindre et quand parfois je le trouvais, ce n'était qu'explosion de douleur, lieux dévastés, de dévastation.

Consentir, le lieu de la rencontre

Serait-il possible de consentir à être toujours inadéquate, ne pas sentir, ne pas savoir que ça se cherche toujours entre les deux? Serait-il possible de consentir à la peur permanente de perdre l'autre et à un rapport de privation? Serait-il possible de consentir à être avec cette peur existentielle face à l'autre et rien ne pouvoir en dire, en faire, *que cela n'aurait pas à se résoudre?*

C'était là le lieu de la rencontre, alors qu'on pourrait croire qu'elle ne pouvait pas avoir lieu, là, dans la violence de mon refus de laisser l'autre entrer, dans cette conscience nouvelle de mon incapacité à partager tout cet univers émotionnel que je ne peux nommer, mais qui m'habite et que je découvre et qui se découvre, peu à peu à moi, à l'occasion des autres.

C'est dans tous ces mouvements d'évitement, tellement le face à face émotionnel est douloureux, dont je suis à la fois l'acteur et le spectateur, que se dessinent les contours de ma réalité et celle de l'autre.

Je me retrouvais à accueillir comme mien, ce lieu en moi de l'enfermement où se mêlent intimement la vie et la mort, d'où rien ne peut s'échapper sans risque de rupture et dont l'accès est si douloureux.

Émue par cette autorisation soudaine que j'osais me donner, sans me sentir coupable, je découvrais qu'à l'intérieur de moi j'avais un chez moi sur lequel je pouvais compter, même si je ne savais pas vraiment de quoi il était fait.

L'attachement comme lieu d'une subjectivité habitée

Je prends conscience peu à peu, en faisant et en refaisant tout ce chemin, combien je suis « attachée » malgré moi à ce que je suis. C'est à dire qu'à force d'y être attachée, ligotée, liée à cette organisation que je suis, que je ne peux pas changer, dont je ne peux pas me séparer, elle me devient familière.

Que dans cette façon brutale et systématique d'y être renvoyée, enfermée dans mon rapport avec l'autre, je découvre à chaque fois un peu plus combien elle est mienne et combien elle est importante pour moi, elle est ce que je suis et je n'ai rien d'autre qui me rattache au monde.

C'est comme si dans la violence de la confrontation à ce mouvement désespéré, de collage et d'isolement, dans ma rencontre avec l'autre, je me mettais en route, je faisais l'expérience de me recevoir et, qu'à force « de me recevoir » dans tous les sens du terme, je m'apprenais, je me découvrais, je prenais possession de moi. C'est comme si cette expérience « m'attachait » à moi, au corps, en me reliant aux autres, en me donnant de la consistance, en me permettant d'acquérir de la valeur, ainsi que les autres autour de moi. Une valeur certes fragile, fluctuante, douloureuse, difficilement habitable, mais sensible et tenue comme un fil qui relie et qui me fait venir jusqu'à vous pour essayer de vous en parler, pour prendre le risque de sortir du silence et du secret.

Et c'est ce fil qui me relie aussi à ceux que j'accompagne en tant que psychothérapeute, qui fait que je reste là, de plus en plus là, à faire et à refaire le chemin, qui me rend de plus en plus sensible à tous ces mouvements d'évitement comme d'un espace de rencontre où il n'y aurait rien à changer, mais à être, à se re-connaître soi et l'autre dans notre façon unique et singulière d'être au monde, d'appartenir à l'humanité.

Conclusion

Depuis longtemps, je m'interroge sur l'origine des lieux de désespoir et de violence qui habitent si profondément les humains, mettant en cause la qualité de l'attachement premier, parental, comme l'élément déterminant de notre rapport au monde.

Aujourd'hui, je découvre combien ces lieux sont constitutifs de ma condition d'être humain; ils me relient au monde; ils sont mes lieux d'appartenance, de filiation.

Je ne pensais pas qu'un attachement au monde, au mien et à celui des autres, se construisait ici peu à peu, dans cette confrontation permanente avec l'autre, dans cette recherche sur l'ontologique et qu'il s'enracinerait dans toutes ces tentatives difficiles et douloureuses d'habiter et d'assumer ma subjectivité.

Johanne Archambault : C'est très touchant, je ne sais pas pourquoi, je découvre en moi, comment sûrement à ma manière, j'ai inventé une langue étrangère et je ne le savais pas. Ça me touche beaucoup. La terreur, la frayeur qu'on ne connaît pas.

Marcelle : Je suis sensible au terme d'attachement que tu répètes souvent dans ton texte. Je trouve que ça donne une dimension. C'est un terme un peu à la mode, dans les courants psychologiques actuels, l'attachement, l'attachement dans les situations d'adoption, dans tout ça. Mais là, ça prend une dimension justement ontologique c'est-à-dire, l'attachement dans le rapport à soi, dans le rapport à l'humanité et à travers soi. On n'est plus dans la même dimension. Je trouve un mot baigné dans l'ontologique et il prend une autre dimension tout d'un coup.

Noëlla : Vous devez avoir l'expérience de quelques catastrophes de l'angle mort pour parler comme cela, toutes les trois. Ça me rejoint énormément. Plusieurs choses ont été dites, la dénonciation, le langage que je ne connais pas. Il y a beaucoup, beaucoup de choses. J'ai de la difficulté à en parler, mais c'est étonnant comme la mort et la vie sont proches. Ça, c'est très touchant.

Clémence : Tu nous as dit, Brigitte, que tu as inventé une langue étrangère. Tu nous as déjà parlé de comment, dans ton enfance, tu avais inventé une langue. Aujourd'hui, tu parles vraiment une langue que nous pouvons comprendre.

Gilles Deshaies : Brigitte, il y a une phrase que tu as dite et que moi, j'ai entendue très, très fort, c'est « comment je suis attachée malgré moi à ce que je suis ». Ça me semble quelque chose de très ouvrant. Il me semble qu'il n'y a pas d'autre chemin. C'est fondamental de

sentir malgré tout ce qu'on fait pour s'éviter, on est attaché à soi. Même que c'est en s'évitant qu'on arrive à soi.

Lyse : Merci pour ton texte. Ça m'a mise en contact avec le fait qu'il y a eu un moment, tôt dans l'enfance, mon langage s'est divisé je me suis mise à dire ce qu'ils voulaient entendre et je me suis mise à me dire ce que je pensais. Cette division, ce lieu-là, cet univers-là pour moi, est très important.

Rémy : Je ne sais pas si c'est vraiment ce que tu as dit, mais ce que j'ai entendu, en tout cas, je le vis pour moi, finalement, c'est « je n'ai rien d'autre que moi pour me rattacher au monde ». Tout à coup, ça me fait du sens, je n'ai rien d'autre que moi, comme c'est, comme je suis, pas forcément comme je voudrais que ce soit, mais c'est bien ça qui est là, avec quoi j'ai à faire, mais qui me rattache au monde.

Roch : C'est une expérience très bouleversante, je dirais, d'entendre quelqu'un d'autre parler, par-delà les mers, par-delà les différences, d'entendre parler si intimement d'une expérience personnelle et que quelqu'un d'autre la nomme. Tu as nommé des choses dans le rapport à l'autre : l'ambivalence radicale du contact à l'autre, avoir besoin de l'autre à tout prix et tout faire pour l'éviter, tout faire pour ne pas qu'il approche. Tu as nommé cela d'une façon qui me parle beaucoup. Merci.

Andrée : En m'adressant à Brigitte, j'aimerais inclure Renée et Anne-Marie. C'est exigeant pour moi de comprendre certains passages, de rester en ouverture à ce que vous nommez. Je me suis trouvée, à partir de ce que vous avez offert, un chemin bien simple : une image. Ce sont vos images, votre langue étrangère, des fausses notes, l'angle mort. Cela simplifie et c'est avec ça que je pars. Simple et tout riche.

Claude Langlois : J'ai pris quelques notes pour me sécuriser un peu. Le premier mot, c'est « m'autoriser », donc, c'est fait. Je me suis autorisé à parler. Ça m'amène assez loin quand tu as dit « me taire ». Pour moi, ça faisait, me taire ou me faire taire. Pour moi, c'est un peu la même chose. Je le dis comme cela, mais je ne le sens pas vraiment. J'imagine que si je le sentais, je ne vous le dirais pas comme cela, mais ça m'amène loin. Me taire ou me faire taire, c'est être en prison. Je voudrais dire aussi, - question d'apprendre une autre langue - au début de ma démarche en abandon corporel, je me disais et je disais aux membres de mon groupe : « de quelle langue parlez-vous », « quel langage utilisez-vous »? Aujourd'hui, c'est encore la même chose, mais avec un peu plus d'expérience, c'est un peu moins étranger.

Colette : Les fausses notes ne sont-elles pas un cri de désespoir pour chercher sa vie, la vie dans les angles morts?

France Lussier : Je me sens très rejointe tout au long des trois présentations. Ce qui m'est venu principalement, la phrase qui m'est venue lors de la dernière présentation, où tu parlais de ta violence et de tes espoirs, il m'est venu des lieux qui cherchent désespérément à se dire et ça fait sens pour moi à travers les angles morts de Renée et la dénonciation d'Anne-Marie. Ça m'a vraiment rejointe dans ce lieu-là. Des lieux qui cherchent désespérément à se dire. Parfois, il n'y en a même pas de chemin et on le cherche.

Claude St-Amand : Je veux particulièrement dire à Renée ce qui se passe pour moi, suite à la présentation de ton texte dans ce colloque. Je vis ça comme un espace pour ressentir ma

frayeur pour une des premières fois, et ça me donne beaucoup de la ressentir corporellement.

Céline : J'ai de la difficulté à faire une synthèse rapide, mais j'ai été très émue par les trois textes et par la proximité de ce qui était dit par chacune de vous et par la manière dont vous le disiez. La coïncidence était là et ça passait beaucoup. En ce qui concerne Brigitte, j'étais rejointe, entourée des mots parce qu'ils me touchaient beaucoup. L'univers autosuffisant, le désespoir, la panique, l'incapacité à se dire.

Suzanne : J'ai été rejointe par mes propres angles morts, par les dénonciations, par la parole qui ne touche pas. Je n'ai peut-être pas tous les mots, mais je voudrais remercier tous ceux qui ont pu être touchés par ma parole qui n'arrivait pas à toucher, pour qu'enfin, je trouve un chemin.

Jacqueline : Je voulais te dire Brigitte deux choses, mais peut-être que c'est une même chose, mais c'est à deux niveaux. Le langage, ça m'a fait penser à tous les mots ou toutes les expressions interdites de l'enfance que l'on sent beaucoup à un moment donné, les choses que l'on ne peut pas dire, les mots que l'on ne peut pas utiliser. Puis, à un autre niveau, cela m'a fait penser aussi à quelqu'un qui me disait dernièrement : « Je pense que si les gens ont un différent langage ce n'est pas qu'ils vivent dans des pays différents. S'ils étaient dans un même pays, ils se développeraient un langage chacun pour eux-mêmes. Ce que tu as dit m'a éclairée, a éclairé des aspects de ce questionnement-là qui m'était resté beaucoup : comment on s'invente un langage.

SOI, L'AUTRE ET LA RENCONTRE

Modérateur : Gilles Rioux, Sherbrooke

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

LA COUPURE DE SOI : L'ABSENCE À SOI COMME PRÉSENCE

Charlotte Hébert

Le début de cette réflexion fut le retour à mon groupe du mercredi, après deux ans d'absence et vingt-deux années de travail ensemble. J'ai parlé dans mon groupe d'une expérience intérieure, peut-être pour la première fois, d'une expérience qui me constitue réellement. J'ai très peu de choses qui me restent de notre vécu ensemble, de mon vécu avec vous. Des bouts de phrase, des petits moments... Je me suis mise à réfléchir à ce qui me reste et à ce qui m'échappe : aux souvenirs que j'ai gardés et aux événements disparus.

Je sors des groupes, des colloques, dans une adhérence complète à tout ce qu'on fait. Je veux écrire, continuer mes réflexions, aborder tout ceci en moi, continuer le travail amorcé. Je me sens nourrie, pleine. Je veux arriver à soutenir cette nourriture. Je veux garder cet état, l'alimenter et faire en sorte que ça continue de grandir en moi.

Arrivée chez moi, ça se met à disparaître : « Je devrais lire les Actes des colloques... Je devrais écrire, il faut que je m'y mette, il faut que je me concentre sur ce qu'on m'a dit ». Rien de ceci ne se fait. Le fil coupe. Tout ce qui me semblait avoir du sens n'en a plus. Ce qui était si clair se dissipe. Dans un premier temps, je fais beaucoup d'effort pour tenter de retrouver des paroles, un état, une adhérence. Lors des sessions, souvent je prenais des notes le soir... En les relisant, je me donnais une impression de présence et de vécu. Après quelques semaines, rien ne me fait plus de sens. Tout est coupé... même par moments, les liens avec les gens, avec vous.

Ce vécu est très réel. Dans cette coupure, je suis réelle. Parler de ça, je parle de moi. C'est ma constitutivité à moi, ma subjectivité à moi. Dans ce lieu, j'ai ma place à moi, ma place réelle. Je n'ai plus à la chercher dans l'approbation et la validation des autres. C'est une expérience de paradoxalité. Au coeur d'un lien à moi, dans mon absence à moi, je suis présente, entièrement, momentanément. Je me sens touchée par moi dans cette place-là et, pour un moment, je ne suis pas dépendante des autres pour qu'ils me donnent ma vie. Je suis là, en moi, avec vous. C'est ma façon d'entrevoir l'interdépendance. Comment on fait pour recevoir cette vie-là? Et pourtant, dans ce lieu, momentanément, je n'ai pas honte.

Cette coupure et la façon dont elle s'exprime pour moi sont ma constitutivité à moi, mon corps à moi.

Comment je suis arrivée à voir cette coupure comme essentielle et vitale – et comme presque recevable

Dans ma vie à moi, l'agir a une fonction vitale pour me rejoindre. En quittant mon groupe, une rupture s'est agie. Il m'a fallu cet agir pour arriver à ressentir ce qui y était contenu. L'agir est un lieu de rencontre avec moi, un lieu d'appropriation. Dans un premier temps, il semble que quelque chose doit sortir de moi, se décharger, se déplacer. Ceci se passe à toutes sortes de niveaux dans ma vie. L'organisme est organisé pour que tout sorte... il y a une musculature qui permet une efficacité et une force de réaction à toutes sortes de situations.

L'agir est une expression importante, et peut aussi être une décharge d'un inconfort.

Lors de ma rupture d'avec mon groupe, j'ai exprimé toutes sortes de choses en quittant.

Je crois que je ne sais pas encore tout ce que je tentais de dire en partant de cette façon-là. Ce qui me vient le plus en ce moment, c'est que longtemps, sans le savoir, je venais aux groupes dans un effort de ne pas être coupée de moi. J'ai souvent parlé des efforts que je faisais pour assister aux groupes : la route, les heures de préparatifs, les exigences de ma vie, etc. Au-delà de ces exigences extérieures, il y avait aussi une exigence intérieure très grande que je m'imposais. Je me suis longtemps forcée à écouter, à retenir les contenus et les vécus dont les gens parlaient. Je me forçais à retenir ce qu'Aimé disait. Je commence seulement à comprendre ce que j'essayais de dire quand je parlais de l'exigence que c'était pour moi d'être dans les groupes. Souvent, j'ai compté les heures, les nuits qui restaient, les repas, le temps... Je m'attendais, ne me rendant pas compte que j'étais toute là, comme ça, dans mon absence. (Ce n'est pas par accident qu'une des phrases qui m'est toujours restée en mémoire, c'est quelqu'un qui avait dit « j'ai un physique, mais je n'ai pas de corps ». Je me souviendrai toujours de la position de la personne debout dans un travail corporel. Debout, sans bouger, sans broncher pendant une heure et demie. Et cette personne m'a atteinte dans un lieu de moi qui m'était étranger et qui ne fait que commencer à s'approprier.

Je crois que je suis constituée de beaucoup d'absence à moi. Je crois que cette absence est loin au fond du corps, dans les cellules même. Et que tout l'effort que j'ai fait, à travers les années, ne tenait pas compte de cette réalité subjective que je porte. Je me « rendais » présente par un effort d'écoute, de parole, de compréhension. Pour me prouver que j'étais présente, je parlais... et je l'espérais, dans le sens. J'ai longtemps écouté et appris les formulations des autres lorsqu'ils parlaient d'eux, et si les gens étaient touchés, je me disais que ce devaient être de bonnes formulations. J'exagère à peine quand je parle de ceci. Je ne veux pas caricaturer car je crois que, dans tout ça, j'ai eu une forme de présence à moi et aux autres qui fut très importante. Mais ma présence fut souvent appréhendée par l'agir, le passage à l'acte.

Que peut-on faire d'autre que d'agir quand on porte de l'absence à soi à ce point, et qu'on ne le sait pas du tout! Il ne reste que des gestes à poser dans l'espoir que quelqu'un va nous parler, nous reconnaître, nous redonner à nous-même.

Il fut des moments où je crois que j'étais réellement présente dans des choses, mais je crois que le souvenir ne m'est presque pas restée parce que même cette présence était imprégnée d'une absence à moi pas reçue, pas appréhendée. Alors, une grande partie de moi a toujours manqué. Je crois aussi que de vivre coupé de sa coupure peut éveiller beaucoup de fatigue... (Fatigue, insomnie, constipation...).

De dire que de recevoir son absence à soi peut rendre plus présent est très paradoxal, mais je crois que, dans mon cas, c'est réel.

Il y a eu quand même des expressions qui eurent un impact. D'avoir agi mon départ de mon groupe, par exemple, a eu un impact sur moi, et sur vous. Cet impact-là m'est resté. Et c'est à partir de ce départ que je me suis mise à ressentir tout ce que le geste pouvait contenir et exprimer. Il se peut que dans un premier temps, l'agir dit l'intolérable, l'insupportable.... l'intolérable d'une absence à soi, d'un manque à soi pas senti... donc un

manque double. À partir de cette compréhension, je peux ressentir de la tendresse pour les lieux d'agir, l'irrépressible du passage à l'acte. Ce fut une survie! Des actes de survie, de respiration, de début de conscience de moi.

Lorsque le geste est sorti, il existe maintenant en l'autre. L'impact est ressenti par l'autre, et je me mets à exister dans l'autre à partir du geste que j'ai posé.

Les sorties que j'ai faites, au fil des ans, m'ont déchargée de tout un inconfort, un inhabitable de moi, un intolérable, mais elles m'ont révélée en même temps. Ces sorties ou gestes donnent accès à des lieux en moi sur lesquels je n'ai aucune prise. L'agir a comme fonction de faire exister des lieux en moi qui n'auraient aucune existence en moi autrement.

Je pourrais dire que vous vous êtes mis à avoir plus d'existence pour moi, à partir du moment où j'ai quitté le groupe. Le sens du groupe pour moi m'est devenu plus clair, plus corporel à partir de mon départ. Ce fut dans ce geste que je pus me rendre compte de mon absence constitutive.... En revenant vous voir, et en vous parlant du peu qui me restait de toutes ces années et de l'angoisse que ça m'éveillait.... À partir de ce moment, je crois que je fus beaucoup plus présente avec vous, dans un sens très réel pour moi. Mais quel chemin pour m'y rendre!

Autre exemple :

En tant que thérapeute, j'ai voulu dissoudre un de mes groupes de semaine. Ce groupe m'emmenait à un lieu irrecevable en moi, mon lieu de coupure, mon lieu où il n'y a aucun corps de rechange pour moi. Dans ce lieu, il y a ma désolation, ma coupure, mon impuissance, le lieu où je ne sais rien.... Je ne suis qu'inefficacité. Ce lieu m'est insupportable. Imaginez ce que ce peut être, pour un corps agissant, de n'avoir rien à dire ou à faire! C'est l'intolérable complet. J'ai passé très près d'agir mon désarroi en cassant ce groupe une fois pour toutes. Les lieux de silence, de lourdeur, de non-sens, de fermeture, d'arrêt, d'hostilité et d'accusation non-dites m'étaient insupportables. J'étais convaincue que rien n'allait jamais se passer, et que j'allais y laisser ma peau! Je crois que ce groupe m'emmenait à mes lieux d'absence à moi, à mes coupures, à mon lieu de psychose à moi... rejoint par la leur... et que le fait d'avoir réussi à retenir mon geste de brisure m'a fait ressentir davantage le lieu difficile éveillé en moi à leur occasion.

Lorsque j'ai parlé de ma coupure, et que j'ai parlé de l'exemple de ce groupe avec mon groupe d'écriture, j'ai eu un ressenti très fort que si je brisais ce groupe, je brisais aussi quelque chose de vital en moi, tout en leur faisant quelque chose de violent à eux aussi.

Ceci ne veut pas dire que j'ai un devoir de les garder là, ni que j'ai à me forcer à continuer ce groupe. Le fait de vivre en moi tout l'irrecevable et l'intolérable qui est sous-jacent pourrait faire une place à une autre forme de décision, un autre univers d'où viendrait la décision. Ou bien qu'il n'y aurait aucune décision à prendre... (décision et coupure se ressemblent beaucoup en moi)

Faire éclater, agir, décider pour ne pas vivre l'entièreté de l'expérience en moi. Penser de faire éclater, de briser, m'a aidée à apprivoiser ce lieu en moi.

J'en suis venue à avoir une tendresse pour moi dans mes lieux d'agir, car dans ma

constitutivité à moi, « agir », « faire », « accomplir », « décider » font partie d'un chemin qui me donne accès à une intériorité impossible à rejoindre autrement.

Je ne peux pas dire que je n'ai jamais honte des gestes que je pose, ou que j'ai posés, mais il y a un petit espace qui s'est fait à l'intérieur de moi pour recevoir tout ce qui me constitue dans tout ça. Lorsque je ressens ça, je suis dans l'interdépendance. Mais j'ai souvent à vivre la connivence et la dépendance pour pouvoir avoir accès de nouveau aux petits moments d'interdépendance. Je crois que les connivences sont vitales pour moi, pour apprivoiser tous ces lieux si ténus qui sont enfouis si loin dans mes cellules.

Mémoire et corps

Dans quoi certains souvenirs se gardent et d'autres se perdent, disparaissent?

Je me rends compte que c'est aussi investi de tout moi d'un côté ou de l'autre.

Il y a des gens de qui je me dissocie. Ceci m'arrive dans toutes sortes d'expériences.

Les souvenirs qui me restent des personnes dont je me dissocie me semblent me rester davantage... Quelque part les personnes investies pour moi de rejet, de mépris ont davantage de corps (ou me reviennent davantage en souvenir) que ceux des personnes qui font partie de « mon » groupe d'appartenance, ceux qui sont « mes amis ». Eux sont protégés en moi de l'ambivalence, ne portant que le « bon ». Cependant, tout ceci reste très fragile.

Dans cette polarisation du « mauvais » de moi à un endroit et du « bon » à l'autre, je ne suis entière nulle part. Les liens sont fragiles partout. Le mauvais de moi, placé ailleurs, me reste en mémoire.

Même les moments où j'ai vécu une grande implication, où j'avais l'impression d'être rejointe dans tout mon être, ces vécus ne me sont pas restés. Le fil a coupé... Et ceci me fait réfléchir à ce qui ne peut pas se porter.

Il se peut que lorsque j'ai l'impression d'être complètement impliquée, je ne ressente plus l'ambivalence qui m'habite nécessairement, constitutivement à partir des lieux constitutifs de coupure intérieure. Les lieux de coupure, d'absence, d'arrêt, de perte de mémoire existent dans tous mes vécus, et je suis présente de cette façon là. (Ici il y aurait à parler de la différence de souvenirs quand on est en « recevoir » de sa coupure, et quand on ne sait même pas qu'on est coupé... et qu'on se croit très ouvert.)

Même quand c'est « très » rejoint, dans mon cas, ce n'est pas fiable. Il n'y a que peu de place pour l'ambivalence et la réserve... lieux qui existent et qui font partie de ma subjectivité. La mémoire est donc aussi très subjective, liée à tout notre être, incluant nécessairement nos lieux de coupure. Il serait intéressant de voir quels souvenirs nous restent dans toutes sortes d'expériences, pas seulement celles qui sont polarisées comme étant « bonnes » ou « mauvaises ».

Quand ça coupe aussi complètement à la suite d'une expérience, ça fait que quand c'est tout là, ce n'est pas fiable, ça reste fragile. Il doit y avoir un apprivoisement qui se fait même lors d'une perte de mémoire... la coupure doit être importante dans quelque chose...

Notes additionnelles pas tellement intégrées

Le mépris et l'accusation sont peut-être des lieux qui apprivoisent ou qui disent les lieux de coupure existants à l'intérieure de soi. Ils sont une forme de langage, de décodage nécessaire au recevoir, à la coupure qui est primaire à l'intérieur de soi.

On protège nos amis de ça, et ça va très fortement chez ceux qu'on exclut. Ni l'un ni l'autre n'est un lieu sûr.

La polarisation protège de la psychose.

Pour moi, il se peut que le fil coupé soit une formulation recevable de la psychose. La coupure est beaucoup plus constitutive que ça. Elle n'est pas un accident de parcours... elle est mon état le plus familier, le plus primaire. C'est coupé d'emblée... tout autre expérience est un effort, prend une rigueur très grande... représente, pour moi, une exigence presque pas tenable. (Exemple de mes moments de repos au bord de la cuisinière... mes partenaires les plus fidèles et les moins exigeants sont ma cigarette et mon verre de vin).

La psychose et la coupure existent autant dans les lieux d'amitié et de connivence « positive » que dans les lieux de dénonciation et de rejet... Il y a autant d'irrecevable dans les lieux dits « positifs » et autant de vécus pas portés. Les lieux de connivence pourraient porter une parenté dans la dissociation? Peut-être que la coupure protège de la désolation et de la désespérance.

Conclusion

En même temps, le point de départ que j'ai nommé le fil coupé et la paradoxalité que j'ai vécue ou apprivoisée en nommant ça ainsi m'a donné la place, un début d'espace intérieur pour habiter tous ces vécus de plus en plus définis et étoffés.

Je peux, à partir de cette première expérience de paradoxalité, avoir accès à l'étoffe et aux étages à l'intérieur de moi, dans tous mes liens et dans mon rapport à la vie.

P.S.

J'aimerais peut-être inclure une section qui parlerait de la coupure vécue en tant que thérapeute, ce que cette coupure peut amener, ce qu'elle peut donner. Ce n'est pas très clair pour moi, ni en moi, mais il y a quelque chose qui arrive avec mes clients lorsque j'arrive à ressentir ma coupure, mon absence... et à y consentir un peu... J'arrive alors à la recevoir un peu en présence d'eux et pour eux...

Gilles Rioux : Merci Charlotte. Après avoir vécu l'expérience, l'histoire, toute cette histoire avec toi, c'est touchant de l'entendre revenir à cette expérience.

Claude Larochelle : C'est un parcours qui me rejoint; j'y reconnais le sentiment de ne pas savoir, d'être loin de soi. Je nommais cela être dans les coulisses de ma vie, toujours avec

une espèce de vague malaise d'insatisfaction qui ne peut se nommer, mais qu'on traîne lourdement avec soi..

Georgette : Je veux vous dire un grand merci. J'ai dormi au cours des trois premières présentations ce matin. Je ne sais pas dans quoi je dormais. Je me suis dit, ce n'est pas important, je vais avoir les actes. Là, ça m'a amenée à cette présentation-là et je suis très reconnaissante parce que j'ai aussi coupé avec un groupe pendant deux ans. Je suis partie dans de la colère, colère qui ne s'est pas dite. Je suis partie aussi dans une tristesse qu'il y avait au fond de moi et j'ai cherché, depuis deux ans, comment je pouvais utiliser ce que j'avais à l'intérieur et où je pouvais aller pour m'aider à traverser ça, et je ne le trouvais pas. Là, je me dis, peut-être que c'est de revenir. Je ne le sais pas. Je me donne le temps pour y penser. J'ai réalisé que la tristesse et la peine dans lesquelles j'étais, me raccrochent directement à ce que j'ai entendu dans les trois premières présentations car le seul mot qui me venait était « erreur ». Je pense que j'ai à traverser ça, je ne sais pas si je réussirai, je ne sais quels sont les événements de ma vie qui vont m'aider à le faire. La seule chose que j'avais tout à l'heure, c'était une grande gratitude, un merci beaucoup.

Monique Provencher : Tout ce dont vous avez parlé, pour moi, c'est difficile d'en parler parce que je le vis là. Depuis hier, j'écoute et tout me rentre dans le corps, mais je ne sais pas de quoi on parle, mais ça rentre dans le corps et ce que je ressens, c'est une grande, grande révolte. Je me sens comme une bombe à retardement. Ce n'est pas le groupe qui va exploser, c'est moi. Puis, de vous entendre, je tremble et je me sens en même temps apaisée. Ça me fait du bien.

Claude Larochelle : J'ai aussi quitté un groupe et je me suis rendu compte que c'était une nécessité pour sentir un désir. Je voulais me changer, je voulais être quelqu'un d'autre, je voulais guérir, et de partir m'a permis un contact avec moi plutôt que de venir par effort.

Claude Hamel. : Charlotte, merci. En t'écoutant, ça me faisait revivre tout un pan d'expérience, Ça fait réhabiliter, d'une certaine façon, toute l'expérience de l'absence, de la coupure, du retrait.

Pierre Poupart : J'ai aussi quitté un groupe. C'est fait dans l'« agir ». C'est vrai pour moi, mais j'aurais de la difficulté à enfermer ça dans la seule capsule de l'agir. Il me semble qu'il y aurait autre chose. Je ne regrette pas du tout d'avoir fait ça. Il y avait probablement de l'« agir » là-dedans. J'aurais les mêmes impulsions, tout le temps, depuis ce temps-là, et cet « agir » là, je suis toujours en menace de l'« agir », de tout ce qui m'a amené à faire ça et que je pourrais appeler, le fil coupé, à ma façon. C'est encore là, ce n'est pas quelque chose qui s'est passé, il y a dix ans, c'est quelque chose qui se passe, je ne sais pas, peut-être que ça fait sens pour toi.

Madeleine : J'ai envie de dire quelque chose à Charlotte. Je suis restée comme ça, arrêtée. Je ne sais pas si c'est ça que tu as dit, mais c'est comme ça que c'est venu résonner en moi : la rupture pouvait être la seule façon d'être présente. J'ai l'impression que ça me bouleverse dans toute ma compréhension et mon appréhension aussi de moi et de la relation. Rares sont les temps où je peux être sans attendre le moment où je vais m'en aller. Il y a quelques moments où c'est possible, quelques personnes avec qui c'est possible, mais c'est toujours de l'ordre du miracle que je ne sois pas habitée de cette compulsion de partir. Tu m'as donné un autre regard sur la rupture comme si ça pouvait être un cadeau de

présence. Mais ça pouvait être un acte de présence. Depuis ce moment-là, je suis arrêtée, je ne sais pas du tout où ça va me mener ou si ça va me mener quelque part, mais je voulais te le dire. Merci.

Gisèle Legault : Charlotte, certains mots m'ont beaucoup rejointe à cause des parentés : fatigue, insomnie, constipation, décider, faire, accomplir. Ça me rejoint beaucoup et je voulais dire à ce sujet-là, c'est grâce aux parentés – je trouve entre autres moi avec toi - que j'ai pu avancer dans la démarche en abandon corporel. S'il n'y avait pas eu ces parentés-là...

LIEN ONTOLOGIQUE

Madelyne Bérubé

Complexité du rapport

En abandon corporel, nous définissons le *Corps Humain* comme un mode de rapport. « *Le corps, c'est le rapport* » avons-nous dit en 1988. Rapport à soi, rapport aux autres et rapport à la vie. Rapport qui est une organisation de tous les rapports ayant eu lieu de l'origine du corps humain jusqu'à nos jours. Et donc *Histoire* porteuse de toute l'histoire de l'humanité que chacun de nous a hérité.

Façonné de la matière et de l'énergie du Cosmos, le corps humain s'est développé à travers les âges, depuis les siècles d'évolution de sa conscience, à travers la mouvance des civilisations, des cultures, des religions, etc. Nous parlons alors du « *devenu* », du « *co-devenu* », du « *devenant* » humanité en chacun des individus. Nous découvrons l'ambivalence radicale du désir d'être et de l'existence, les connivences inévitables - négatives et positives - des uns avec les autres, et la paradoxalité et l'interdépendance qui sont au cœur de l'énergie interagissant à l'intérieur de nos liens les plus intimes. Les amitiés, les amours, les rencontres ne se font pas au hasard, au gré des circonstances, puisque nous sommes porteurs d'un désir organisé d'une manière spécifique et unique, éveillant toutes sortes de réactions chez les autres et en nous-même, qui définissent nos rapports et qui créent les événements.

Sachant cela, nous n'avons pas le choix d'inclure la subjectivité constamment en cause dans les rapports humains et de l'impliquer. Visions de niveaux de réalité différents selon son appartenance à l'humanité et selon l'organisation de ses liens. Il va sans dire qu'il s'agit ici de l'ensemble de l'affectivité à l'intérieur de l'organisation que chacun/chacune est, l'*Univers* relationnel du désir d'être et d'existence constitutif et constituant la forme de concrétude et la direction que la vie empruntera en nous pour accomplir ce pourquoi elle est et existe.

Démarche vers l'ontologique

Le propre de la démarche en abandon corporel est d'habiter ce corps, cette organisation, de s'y abandonner pour pouvoir s'y recevoir ainsi que nous sommes, fondé d'un mode de rapport particulier et unique à la vie affective en soi-même en premier lieu. Rapport déterminé du désir hérité de l'humanité, y incluant l'héritage de la matière et de l'énergie du *Cosmos* en sa forme particulière de corps en processus d'humanisation ...délimitant les modes de penser, de réagir, de se comporter, d'agir et même de ressentir... dans un temps circonscrit à l'intérieur d'un espace individuel plus ou moins habitable et recevable.

Temps/espace relatif à l'expérience intérieure potentiellement réalisable, où le risque à prendre cette position rigoureuse d'ouverture globale à tout soi-même, sans contrôler ni fabriquer le contenu affectif, donc sans *a priori* définissant le rapport à l'avance, sans savoir ce qu'on y découvrira de bienfaisant ou de malencontreux pour assurer la survie de notre organisation, peut être plus ou moins dangereux pour la stabilité de notre vie immédiate.

Sur le coup de l'ouverture à de profondes douleurs enfermées depuis les siècles au fond de soi, soudées aux résistances dans les défenses qui protégeaient tant bien que mal la vie vulnérable de l'être, ce contact de mémoires inscrites dans le rapport peut éveiller des paniques terrifiantes, des colères démentielles ou des angoisses suffocantes qui menacent l'organisation en place de destruction et de mort, en proportion directe avec les enjeux impliqués dans la rencontre avec soi.

Ah! Si on pouvait aménager l'histoire pour n'y choisir que le côté qu'on aime de nous-même et se soustraire à celui-là qui ne fait pas notre affaire! Mais l'humanité n'existerait pas et rien n'aurait survécu jusqu'à nous dans une telle fermeture à l'essentiel de soi-même, puisque l'affectivité est et existe à l'intérieur d'une organisation corporelle d'autant plus solidement instituée qu'elle doit faire face à la fragilité de sa forme d'existence. Son déterminisme finit par nous rattraper et se faire ressentir de toutes sortes de manières plus ou moins accablantes et révélatrices de nos détresses et de nos douleurs non-reçues, quand on n'y est pas présent/présente à l'entendement de son gouvernement. La *Vie* est plus forte que la volonté de puissance des humains sur Elle, et heureusement.

Univers relationnel de l'être

Dans l'expérience répétée d'abandon à la vie du corps que nous sommes, on y reçoit la paradoxalité de l'*Univers* relationnel de l'être, puisque ce sont en ces énergies complexes de refus de tout ordre, pour ne pas dire à tout ordre, qui, reçues, nous permettent d'accéder au dénouement de la passion de l'être humain, en son rapport le plus originel qui puisse être et avoir été de tout temps indivisible, c'est-à-dire à son unicité. Car, c'est justement à l'intérieur de nos batailles les plus féroces contre nous-mêmes, et les autres comme nous-mêmes, que l'aventure de la spiritualisation de la matière dont nous sommes commence et nous donne de plus en plus accès à ses lois incontournables et à son déterminisme implacable. Une quête d'être et d'existence qui dure depuis l'aube du souvenir...

Héritage de la rupture avec le déterminisme

Revenons au risque à prendre pour être soi, qui n'est pas le même pour chacun et chacune. Le chemin à parcourir en soi et les distances à franchir surtout, pour que s'ouvre enfin le monde qui donne accès à la vie intérieure de l'être et à sa conscience profonde d'y participer, c'est-à-dire à l'énergie du désir inscrit au fond de soi qu'on nomme « l'involontaire » en abandon corporel, sont souvent des passages très éprouvants aux frontières de la vie et de la mort à ce qui est et existe pour apprivoiser la nature gigantesque de l'entreprise. Dimensions multiples et complexes des éléments éveillés dans le rapport qui peuvent toujours s'y déchaîner sans qu'on ait prévu le coup!

Quand il y a l'éternité de la matière cosmique et l'absolu de son déterminisme à s'affranchir pour s'y recevoir, afin d'atteindre au cœur de soi l'origine du mouvement de la matière contenue dans l'atome... Quand le corps est morcelé à ce point que tout n'y est que lambeaux de sa chair, quand tout est dévasté, il n'est et n'existe plus rien qui puisse empêcher l'inéluctable.

C'est ici et maintenant seulement, lorsque nous y sommes acculés aux abords du gouffre effroyable de notre anéantissement et du non-sens de notre vie entière dépossédée de l'être

que nous sommes réellement, alors qu'aucune vie ne peut y assurer l'issue de la fin des temps, dans l'implacabilité de la limite des limites qu'est l'Absence d'être... dans sa bêtise la plus avilissante et son aliénation la plus profonde... qu'entre en jeu la *Foi* qui transporte les montagnes, l'espérance d'un *Amour Grandiose* qui transcenderait toute vie et qui fonderait le Lien ontologique.

Quête de l'absolu

Sans ce lien à l'*Autre* qui amène à l'être, qu'il puisse y ressentir son mouvement particulier de vie souterraine, qu'il puisse y plonger dans l'expérience d'ouverture à tous les temps et à tous les espaces de son fort intérieur, dans l'intimité de son rapport à la Vie qui bat la pulsation de l'angoissante présence à l'inconnu en soi, aussi indéfini puisse-t-il être... il n'y a pas d'espoir de rencontre qui dévoilerait les mystères de son incarnation.

Cette « rencontre » avec la *Vie* en soi qui nous est plus ou moins insupportable et irrecevable corporellement, porte les racines de la *Conscience Universelle* de la véritable condition humaine, l'interdépendance de tous les éléments de la matière et de l'énergie du *Cosmos* dont le corps humain est l'accomplissement par excellence.

Et nous y cherchons l'auteur à l'origine d'une telle création qui dépasse tout ce à quoi on pourrait être en droit de s'attendre, d'autant qu'elle nous demeure étrangère et hermétiquement fermée à l'entendement de notre subjectivité.

Pas mal plus simple d'y être et d'y exister à l'extérieur de cette terrifiante implication de notre affectivité... dans le discours causal de la logique, d'une intelligence, qui prône la liberté de penser, et par conséquent, d'agir comme s'il fallait faire abstraction de notre corps animal pour y faire valoir l'esprit scintillant, d'autant plus détaché de tout ce qui le garde en vie qu'il tente de s'immoler l'âme qui le ravage et lui cause autant de troubles... et ainsi de suite, chercher à démontrer de plus en plus objectivement, pour ne pas dire farouchement, la valeur et l'intégrité de notre propre quête de la *Vérité*, comme si *Elle* pouvait exister en-dehors de notre regard sur *Elle*.

Recevoir la dichotomie

Être un corps n'est pas avoir un corps comme s'il s'agissait là d'une chose qu'on utilise et dont on se sert pour contrôler la *Vie*. Bien au contraire, puisque c'est l'affectivité qui détermine le chemin, la direction que prend l'énergie en nous-mêmes, pour accomplir son humanité convoitée, d'autant plus idéalisée qu'elle lui reste inconnue et inaccessible.

L'humain a la capacité de projeter sa vie entière dans l'*Autre* et les autres, et dans le futur, sans même se rendre compte de ce qu'il agit en fantasmes. Il a la possibilité de créer l'autre et les autres à son image et à sa ressemblance, leur attribuant des rôles, des fonctions, des places, des réactions, des jugements, des mondes de ressemblances et de différences selon ses besoins d'amour infinis et sans limites et sa soif d'absolu pour exister au monde et y être reçu par lui.

C'est donc dire que la « rencontre » avec l'*Autre* peut déterminer sa survie si elle n'a jamais lieu. Et lorsqu'elle a lieu, le contact rétabli avec le fond de son soi peut être au seuil des frontières de la fragilité de sa vie et de sa mort, encore plus dramatiquement ressenties. Sa

détresse peut prendre des proportions toutes aussi absolues que le drame qu'elle tente d'exprimer dans sa folie, en accusant la terre entière d'être sourde et de ne pas la recevoir, de ne rien comprendre et de demeurer fermée à sa dérision.

Au seuil de la psychose et de la sagesse

Quand la forme est le fond et le fond la forme, et qu'il n'y a aucun espace entre les deux niveaux d'expérience pour pouvoir y prendre du recul, respirer par le nez et réfléchir calmement à ce qui se passe en soi dans le rapport... quand le soi n'est pas au monde encore et qu'il n'y a pas de lien à l'essentiel de ce qu'on est, pas « d'avec », donc pas d'avant ni d'après, pas de mouvement intérieur, quand tout a toujours été placé à l'extérieur de soi et défini de l'extérieur, qu'il n'y a jamais eu de contact intime qui traverse le mur du son et atteint l'origine du désir d'être et d'existence en soi-même, tellement bien tapissé tout au fond de sa propre conception du monde, au fond de sa subjectivité... quand le risque à prendre pour être soi est de donner sa propre folie, pas en fantasmes, pas en jeux de rôles, pas sur une scène de théâtre, pas sur une toile, pas en caricature, mais bel et bien en direct dans la « rencontre » avec l'Autre qui est présent, qui a ses certitudes et ses références confirmées par sa vie et par la vie, et qui y tient comme à la prunelle de ses yeux, et avec raison...cette implication de tout l'être dans son rapport à l'Autre, qui peut dévoiler les mystères de son rapport problématique à lui-même et lui permettre d'accéder à la complexité de sa vie intérieure, de devenir responsable de sa propre histoire au-delà de sa conscience coupable, et ainsi, maître de suivre le mouvement de son désir, qu'il apprend à découvrir sans que le fil coupe à tout moment et qu'on s'y perde dans la violence indifférenciée et l'agir du meurtre de l'Autre... cette implication exige que la rencontre se fasse en présence du psychothérapeute, dans des conditions qui protègent la vulnérabilité en cause dans le processus d'abandon à la vie de l'involontaire, là où le lien à l'être est inexistant et où il est en rupture avec le fond de lui-même et avec la vie qui passe en lui, par lui et de lui, qu'il le veuille ou non.

Dépossédé et fragilisable à l'infini, il demeure étranger à lui-même et aux autres, dans les douleurs de son indéfinition, tant et aussi longtemps qu'il n'est pas ancré dans l'expérience concrète de la « rencontre » qui fonde le lien ontologique, c'est-à-dire l'être avec soi, l'Autre et la vie.

Recevoir la Vie de l'être

Établissant le contact avec le désir d'être et d'existence en soi, prenant la position d'ouverture globale à ce qui est et existe en suivant rigoureusement le mouvement souvent indicible de sa vie intérieure qu'il donne, et qui se nomme de plus en plus vulnérable comme elle est réellement à l'intérieur de l'organisation qui sous-tend son rapport, il lui devient possible alors de chercher avec l'Autre, et tous les autres en soi, à rencontrer la vie qui lui manque afin d'y recevoir l'être dont il a ultimement besoin pour devenir l'humain qu'il est et s'y accorder avec la vie... et peut-être arriver à consentir à y être, dans la paradoxalité et l'interdépendance, avec l'implacabilité de son déterminisme.

Claire : Je suis rejointe dans un lieu désertique. Je n'ai presque pas entendu les mots; j'ai entendu « au cœur de soi ». Et la voix, la manière dont ça été présenté, résonnait en moi comme une voix d'outre-tombe. Je ne sais pas ce que ça veut dire. J'ai vraiment l'impression d'être profondément touchée. Ce qui me confirme là-dedans, c'est qu'au début de la présentation, je suis devenue affolée et je sentais que j'avais envie de m'en aller. Ça s'est déposé dans un lieu que j'essaie de nommer. J'ai été là-dedans tout au long de la présentation, merci.

Mireille : J'ai cru entendre « menace de destruction et de mort » dans la rencontre de soi. Ça me touche beaucoup, j'ajouterais menace de vie. Je pense que je suis allée vraiment dans ce danger de mort dans la rencontre de moi. Ça s'est présenté par la maladie. En tout cas, ça venait me chercher là-dedans, et ça donne aussi beaucoup de vie.. Comme si la vie était aussi affolante.

Jean-Yves : J'ai le sentiment que tu nous parles de très loin, en nous.

Lyse : Je suis rejointe dans un endroit sans mot, mais où c'est très plein.

Madelyne Bérubé : C'est rassurant.

L'IMPACT DE SA SUBJECTIVITÉ SUR L'AUTRE : L'ACCÈS À SOI

Gilles Desmarais

La recherche continue en abandon corporel nous a amenés graduellement à découvrir la nature foncièrement subjective de l'expérience humaine. Cette prise de conscience a ouvert un chemin d'exploration, particulièrement riche et lourd de sens, dans l'évolution de notre compréhension de la vie et du rapport humain. Bien que ce soit relativement récent (à la rencontre de réflexion en octobre 2000, à Bois-le-Roi en France et au premier colloque de recherche en abandon corporel en août 2001, à Saint-Marc-sur-Richelieu au Québec) que la notion de subjectivité apparaisse de façon aussi centrale, elle est présente au cœur de notre réflexion depuis trente ans.

L'évolution de la compréhension de la subjectivité en abandon corporel

La notion de subjectivité s'est manifestée de maintes façons pendant l'évolution de la position de l'abandon corporel, depuis le groupe de recherche initial jusqu'à maintenant. Voici certaines manifestations :

- Se donner un lieu de recherche sans *a priori*;
- Ne pas façonner de modèle à suivre;
- Ne rien faire de volontaire et faire toute sa place à ce qui émerge en soi, à ce qui est là;
- Consentir à la vie telle qu'elle est, telle qu'elle existe en nous;
- L'involontaire comme manifestation de la structure énergétique de chacun;
- Chaque humain est une manifestation concrète et unique de l'évolution de la matière et de l'humanité à travers sa lignée d'appartenance;
- « Se recevoir »;
- Ce qui est éveillé dans le thérapeute en présence du client est à lui et, à la rigueur, n'est qu'à lui;
- Le rôle des connivences dans les rapports humains, y compris les connivences du thérapeute;
- L'expérience humaine n'est pas une vérité objective, absolue; elle est fondamentalement subjective.

La subjectivité et la notion de « structure »

Il est possible de suivre l'émergence de la notion de subjectivité à partir de l'intuition qu'avaient les premiers chercheurs en abandon corporel, à savoir que chaque être humain est un être structuré. La matière en évolution, dans le déploiement constant de son potentiel d'origine, est arrivée à se donner des formes de plus en plus complexes et différenciées. À partir de particules, d'atomes, de molécules, la matière est arrivée à prendre des formes de vie minérales, végétales, animales, animales-humaines et humaines.

Cette matière, devenue vivante, prenait toujours des formes de plus en plus organisées, interagissant avec leur environnement, à « leur façon », non choisie, mais déterminées par leur évolution particulière, par leur propre lignée d'appartenance.

La structure de chaque humain est cette manière organisée d'être, cette manière de vivre, de sentir, de réagir qui *est* chaque personne. Elle est, si l'on veut, le récepteur, le décodeur et l'émetteur de toutes expériences. Il n'y a rien d'autre que cette matière organisée que l'on est. En abandon corporel, on a nommé cette structure le corps organisé, le corps de rapports : un corps qui est en rapport comme il est fait. Il n'y a pas de rapport qui ne soit pas un rapport organisé par la spécificité de l'être qui est en rapport. La vie ne passe jamais n'importe comment. Dans le contact à l'autre, la vie ne peut que passer comme elle est faite en chacun. Si cette notion de structure est fondée, on est toujours sa structure : tout comportement, toute expérience en est son expression.

En chacun, cette structure est aussi l'expression de la coupure fondamentalement constitutive de l'humanité. L'humanité fut possible à travers la capacité qu'avaient ces premiers êtres, émergeant de l'animalité, de prendre et de garder en eux une distance avec les aspects de leur être qui menaceraient leur viabilité. Ces êtres ont dû garder ces éléments inhabités afin de rester viables, intacts, afin de survivre comme organisme. Tout ce qui ne peut pas être porté, ressenti, expérimenté comme étant soi est mis à distance et est souvent projeté en dehors de soi; il n'est pas vécu comme étant soi. Ces êtres humains ont tenté de gérer le conflit de leur ambivalence constitutive en écartant d'eux, en éloignant d'eux, le pôle négatif de cette ambivalence. Les éléments non-portables ne s'identifient pas de façon objective. Dès les origines de l'humanité, ce qui a été perçu comme un danger à la viabilité devait déjà être une expérience subjective de chacun de ces êtres. Chacun investit le pôle positif et le pôle négatif de son ambivalence à partir de sa spécificité. La grande variété de vécus menaçants que l'on constate chez les membres d'un groupe de thérapie peut nous amener à déduire que le non-portable des premiers humains se façonnait aussi subjectivement et avec une variété similaire. Ce qui est pressenti comme étant menaçant et dangereux, pour l'un, ne l'est pas nécessairement pour l'autre.

Chaque humain est une institution particulière. Le corps humain est institution. Il a une expérience de lui, limitée par ce qui n'est pas portable, par ce qui ne peut pas être soi. Ce corps-institution est la manifestation concrète de la structure. Cette structure, appartenant à chacun, lui parvenant à travers sa lignée d'appartenance, organise chacun dans sa forme spécifique, dans sa particularité. Elle est l'expérience de la vie qu'on fait, qu'on a, qu'on est. Il suit nécessairement que l'expérience humaine est toujours une expérience subjective, l'expérience de sa subjectivité.

L'accès à moi : l'autre et les connivences

L'accès que j'ai à moi et la connaissance que je peux avoir de moi sont toujours des expériences subjectives. L'expérience que je fais d'être moi, mon accès à ma subjectivité, ne peut être connue, en direct, que par moi. C'est un accès à mon être, une expérience de moi, qui est en même temps un accès limité par ma structure d'être, en partie défensive, aveugle par définition de ce qui n'est pas portable d'être moi. Si ma structure d'être, par protection nécessaire, limite mon expérience, je n'ai alors qu'un accès partiel à qui je suis. Mon expérience de moi n'est qu'une connaissance partielle de mon être. Comment puis-je

arriver à inclure dans mon expérience ce qui est tenu à distance? Comment l'intolérable, le non-sentable, le non-senti, le « mort » de moi en moi arrivent-ils à faire partie intégrante de l'expérience que j'ai de moi? Ce qui ne m'est pas portable est en dehors de mon ressenti direct, mais vit dans mes rapports aux autres. Ce qui me semble mort existe et fait son chemin, malgré et aussi à travers mes défenses. À mon insu, le non-portable existe et passe de façon incontournable dans mes actions, dans mes liens; mon agir l'exprime dans mes rapports. Je suis fondamentalement dépendant de l'autre pour élargir l'accès à moi.

L'incontournable de ma subjectivité a un impact sur les autres, vécu dans leur propre subjectivité, à travers leur structure, subjective oui, mais aussi « autre que moi ». Cet impact forme progressivement une partie importante de l'expérience que les autres ont de moi. Il façonne des expériences dans les autres qui sont des expériences de moi, autres que celle que j'ai de moi-même. Le non-senti, le non-portable, passe et existe en eux. À ces endroits « morts en moi », ce qui ne m'est pas portable existe plus en eux qu'en moi. L'autre a un accès partiel, subjectif mais réel, à des aspects de moi qui ne peuvent encore faire partie intégrante de mon image de moi, de mon sens de moi. Cette expérience en l'autre rend manifestes des aspects de moi, les exprime en dehors de moi. Ce qui ne m'est pas accessible m'est renvoyé par le vécu de l'autre. À ces moments, il est possible de dire qu'il y a un moi, plus large que moi, qui existe dans les autres. Ce qui ne m'est pas habitable commence à faire corps dans les autres. Ce processus peut momentanément ralentir un genre d'écoulement de mon être. Cet écoulement est une façon de décrire le dynamisme de l'absence de soi et l'indéfinition qui en suit nécessairement. N'ayant pas *ma* coupure, les autres ont la possibilité de m'introduire aux frontières, peut-être même au-delà, du tolérable de moi, de mes limites. L'impact de ma subjectivité m'est renvoyé et la subjectivité de l'autre a son impact sur moi, un impact qui a le potentiel de me révéler à moi. Les ressentis des autres risquent de me donner une expérience élargie de moi qui m'amène plus près de l'intolérable, ou dans l'intolérable de moi.

Dans ces moments de démarche, où les autres risquent leurs réactions à l'impact de ma subjectivité sur eux, il arrive que se révèle, plus que jamais, la réalité de l'organisation des connivences dans mes rapports. On voit mes lieux de connivences positives où les gens sont définis comme étant plutôt comme moi, préservant une image tolérable de ma façon d'être. Il y a aussi mes connivences négatives où les gens sont définis comme n'étant pas comme moi, formant une image moins recevable ou même irrecevable de leur façon d'être, déplaçant sur eux l'irrecevable de ma façon d'être. Je soupçonne qu'il y a aussi des connivences qu'on pourrait nommer intermédiaires : une sorte de zone grise où les connivences sont plus fluctuantes, manifestant plus de mélange. Qu'elles soient positives, négatives ou intermédiaires, les connivences jouent un rôle de gestionnaire du « pas portable ». Elles reflètent, de façon dynamique, l'organisation de l'ambivalence d'être qui existe au fond de nous. Elles rallient des partenaires de nos défenses pour maintenir la meilleure forme possible de protection et de viabilité. Elles définissent nécessairement des frontières de vie sécurisantes, mais restrictives et contraignantes aussi.

L'impact de la réaction de l'autre sur moi

Lorsque survient l'impact de la réaction de l'autre à ma subjectivité, il semble exister, même si c'est temporairement, un élargissement de mes contours habituels. Ce qui ne doit

pas trop apparaître dans mon contact à moi apparaît plus à travers l'autre. L'expérience risque d'être atteignante, secouante, même désorganisée; une brèche se fait qui ébranle la sécurité de mon institution. Je me trouve dans ce qui me semble être, à mon insu, une expérience soudainement plus ramassée et plus élargie de moi. De prime abord, je peux le vivre comme étant « trop » : une attaque, une intrusion, un viol, un bris de confiance, une brèche dans la protection des connivences. À certains moments, il y a un risque de rupture, quand une certaine précarité de structure fait que seulement la connivence ou la rupture semblent tolérables. À vrai dire, on ne peut jamais complètement connaître les enjeux profonds d'un moment de contact; on ne peut pas savoir tout ce que ça touche; on ne peut pas savoir où ça va mener; on ne peut pas savoir d'avance que ce qui est appréhendé comme mortel ne le soit pas.

Dans ma propre démarche, et dans un premier temps de cette réflexion, j'examinais surtout un côté de ce contact : la position de celui qui entend les réactions de l'autre. Dans un moment important de ma démarche, une de mes partenaires de groupe m'a fait prendre conscience que l'inconnu, l'incertain et le risque existaient des deux côtés du rapport. Réagissant à moi, elle ne savait pas où ça pouvait *me* mener ni où ça pouvait *la* mener. Sa réaction la révélait et impliquait l'impact de *sa* subjectivité sur moi et sur les autres. Le contact se passait dans un mouvement de rapport plus large que chacun de nous.

L'autre comme « autre » : un accès à plus de moi

L'autre risque sa réaction à mon impact sur lui. Il exprime sa subjectivité. Je témoigne en lui d'une atteinte éveillée par qui je suis. Il a un impact sur moi. Dans ces moments de contact, il me semble que l'autre arrive à apparaître comme autre. Je me rends compte que j'ai atteint l'autre et, parfois, que j'ai fait mal à l'autre. À travers l'apparition de l'autre, quelque chose de moi qui m'était inaccessible devient accessible. Ce qui ne pouvait pas vivre dans mon accès à moi, ce qui de moi était « mort à moi », ce qui était pressenti comme mortel pour moi, surgit dans l'impact de ma subjectivité sur l'autre et m'est renvoyé dans sa réaction subjective à mon égard. Ce qui de moi est « mort en moi » vit dans l'autre et, dans son contact, « vit en moi ». C'est un accès à moi, du moins temporaire, qui dépasse ce qui m'était connaissable de moi, limité par ma subjectivité, par ma structure d'être. Il arrive que l'expérience fasse surgir en moi un moment de reconnaissance : « *C'est moi!* ».

J'ai longtemps pensé que l'expérience de « se recevoir » était un genre d'ultime accomplissement visé dans la démarche en abandon corporel, un idéal d'une grande rareté. « Se recevoir » n'est pas un accueil idéalisé. C'est une expérience concrète de recevoir que j'existe « comme ça » et, de ce fait, que l'autre aussi existe dans son « comme ça ». « Se recevoir » est un moment particulier, un vécu particulier, une rencontre particulière. C'est un apprivoisement possible de mes peurs, de mes vulnérabilités, de mes colères, de mes agressions. À ces moments, je ne vis pas que c'est soudainement correct d'être vulnérable, d'avoir peur ou d'être en colère. C'est plutôt une expérience brute de vulnérabilité, de peur, de colère et, parfois, de me trouver poussé à la limite possible de moi. C'est aussi la constatation que, pour ce moment, je suis au-delà du tolérable habituel et ce n'est pas mortel. Je le vis. Et si c'était ça l'enclenchement du mouvement intérieur : être là avec l'impact comme ça se passe.

Un « plus de vie » ne peut pas se définir objectivement dans un cadre extérieur. Connaître « un plus de moi » peut faire, par exemple, que je respire mieux. Je peux sentir aussi comment l'inhabité en moi se manifeste par des atteintes corporelles, possiblement irréversibles. N'importe quel vécu reçu est un plus de vie, pas la vie en théorie, mais ma vie subjective façonnée comme elle est façonnée et comme elle me façonne. *Je suis là.*

« Se recevoir » : l'accès à sa structure

Dans mon expérience de psychothérapeute et dans ma propre démarche, je suis frappé par l'évidence de la structure d'être de chacun. Comme j'ai écrit plus haut, si notre notion de structure est fondée, on est toujours sa structure : tout comportement, toute expérience en est son expression. L'accès progressif à soi que nous offre la démarche en abandon corporel nous ramène, de façon implacable, à nos structures d'être. On n'en sort jamais; on n'a pas à en sortir; on entre dedans; on y est.

Depuis plus de trente ans, des chercheurs scientifiques explorent le rôle de la « complexité » et du « chaos » dans la matière, ainsi que leurs effets sur des systèmes vivants. Ils font des observations et des découvertes fascinantes que je trouve souvent pertinentes à notre recherche en abandon corporel. Le mathématicien, Benoît Mandelbrot, a inventé « la géométrie fractale » en 1975. Il a utilisé une opération mathématique simple et itérative, c'est-à-dire une opération qui se répète des multitudes de fois, reprenant le résultat d'une séquence comme point de départ de la prochaine séquence. À partir de cette opération, il a créé des formes géométriques d'une immense complexité qu'il a nommées « fractales ». Ces objets fractals contiennent souvent des formes en branche qui se divisent, et se redivisent presque à l'infini, un peu comme un arbre avec son tronc, ses branches, ses tiges et ses rameaux. C'est le propre de ces objets de répéter un motif à toutes les échelles. Parfois, l'ordre d'amplification peut monter dans les milliards de fois l'échelle de base. À la première échelle, on voit le dessin d'une forme complexe, mais spécifique. On agrandit une région de cette image, obtenant une plus grande résolution de cette partie de l'image et l'on y retrouve la reprise du motif originel. On agrandit de nouveau l'échelle et on examine une autre région du dessin qui ne semble pas contenir le motif originel. On voit initialement d'autres détails, d'autres formes et, parfois, un genre de flou. Immanquablement, comme s'il sortait du vide, le motif originel réapparaît. Le processus peut continuer et continuer, toujours avec le même résultat : la structure d'origine refait surface. Quel rapprochement avec notre démarche!

La recherche continue en abandon corporel nous amène dans l'exploration, de plus en plus profonde, de nos structures d'être particulières. S'habiter plus, consentir à soi ne change pas sa structure. Ça crée un espace relationnel pour l'être; peut-être par moment, pour l'être plus directement, pour la découvrir plus, pour l'habiter plus consciemment. La structure d'être, donc la subjectivité, est indéfiniment explorable. L'accès à soi se fait comme ça à l'infini.

Le poète, T.S. Eliot, a écrit :

*Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois.*

(Extrait tiré de "Little Gidding" dans *Quatre quatuors.*)

Les moments de rencontre vécus dans les groupes me semblent souvent avoir la qualité d'expérience décrite dans ce poème. On naît, on est, on co-naît et on connaît, une fois de plus pour la première fois.

La subjectivité : l'accès à l'être

Le point de départ de ma réflexion a été un questionnement sur l'impact de ma subjectivité sur les autres comme un lieu d'une plus grande connaissance de moi. En cours de route, il m'est devenu évident qu'il est toujours question de deux subjectivités, ou plus, qui se rencontrent. La rencontre a un impact révélateur de toutes les subjectivités en cause. Chaque personne recevant sa vie, éveillée dans le contact à l'autre, lui étant renvoyée par son impact sur l'autre, pose les autres comme étant autre et, de ce fait, reçoit sa vie comme venant des autres. Il est toujours question de faire l'expérience de vécus bien concrets et spécifiques. Recevoir cette expression concrète de vie, dans cet ici et ce maintenant, est identiquement recevoir toute l'évolution de la vie qui l'a précédée, qui l'a façonnée et qui l'a menée à ce moment particulier d'expérience. Un tel moment de contact donne accès à la vie de tous les partenaires de ce contact dans leur subjectivité, comme étant leur subjectivité, venant de leur propre lignée d'appartenance. « Se recevoir » n'est jamais l'expérience d'un individu isolé, c'est le rapport : une expérience de co-sujet, de co-subjectivité, d'intersubjectivité et donc d'interdépendance. L'impact de ma subjectivité sur l'autre est effectivement un chemin d'accès à *moi*, à ma structure d'être; c'est également un chemin d'accès à *l'autre* et à sa structure d'être, à sa subjectivité.

La prise de conscience de la subjectivité est encore plus que ça. À des moments de rencontre, on se trouve dans l'expérience paradoxale puisque ces expériences particulières et subjectives de nos vies, reçues, nous font accéder momentanément à l'expérience de la Vie. Cette réflexion m'amène à mieux saisir la profonde interdépendance des rapports humains, du rapport humain et de la matière même.

Il y a des physiciens qui explorent l'interdépendance de la matière. Comme l'on a vu, l'exploration des objets fractals a apporté un éclairage surprenant sur la structure de la matière. Certaines recherches en physique sur l'interdépendance de la matière ont amené une réflexion scientifique qui me semble converger avec la compréhension de l'interdépendance qui émerge de notre recherche ontologique. David Bohm, par exemple, a souvent référé à une qualité particulière de l'hologramme pour se représenter l'interdépendance dans la matière et pour communiquer sa vision holistique de la vie. Le rayonnement d'une lumière laser éclaire un objet, frappe une plaque photographique et produit une image particulière sur la plaque. Lorsqu'un laser est projeté à travers cette plaque, une image tridimensionnelle de l'objet apparaît dans l'espace. On peut se

promener autour de l'hologramme et voir « l'image de l'objet » de tous ses côtés comme l'objet lui-même. C'est comme si l'ensemble de l'objet s'était inscrit sur la plaque. Si cette plaque photographique est cassée en plusieurs morceaux et qu'un laser est de nouveau projeté à travers un de ces morceaux, on pourrait s'attendre de ne voir qu'une partie de l'image originelle, mais ce n'est pas le cas. On voit de nouveau l'image tridimensionnelle complète. C'est le cas pour chaque morceau. Le tout est dans chaque morceau, chaque morceau contient le tout.

L'humanité entière est en chaque humain et chaque humain contient toute l'humanité. Recevoir ma subjectivité, l'aboutissement de ma lignée d'appartenance, est un accès à moi, un accès à l'autre, un accès à l'ensemble de l'humanité. L'angle spécifique de ma subjectivité me donne accès à l'ensemble de la matière et de la vie. C'est l'accès à l'Être.

Ces réflexions m'amènent à comprendre de plus en plus la prise de conscience d'Aimé Hamann : « il n'y a qu'un seul corps, il n'y a qu'un seul être ».

Références

- Briggs, J. & Peat, F. D. (1989). *Turbulent Mirror: An Illustrated Guide to Chaos Theory and the Science of Wholeness*. New York: Harper & Row.
- Briggs, J. & Peat, F. D. (1997). *Un miroir turbulent : Guide illustré de la théorie du chaos*. Traduit de l'anglais par D. Stoquart. Paris : Interéditions.
- Eliot, T. S. (1969). *Poésie*. Edition bilingue, traduction de Pierre Leyris. Paris : Éditions du Seuil.
- Hamann, A. (août 2001). Être psychothérapeute en abandon corporel. In R. Dauphinais et H. Marchand (Eds.), *Actes du Colloque de recherche en Abandon Corporel : Être Psychothérapeute en Abandon Corporel* (pp. 7-34). Montréal, Québec.
- Hamann, A. (2005). *La subjectivité*. Texte inédit d'une entrevue avec Aimé Hamann, le 29 juillet 2004, rédigé par Nicole Racine-Lazure et révisé par Gérard Quintin.

Gilles Rioux : Au terme des présentations, il me vient quelque chose que je n'avais peut-être jamais compris de cette façon-là; nous sommes soi, l'autre et la rencontre. Ça me fait comprendre tout le mystère de la trinité qu'on a toujours attribué à Dieu. Ce mystère de la trinité pourrait être vrai pour chaque être humain, soi, l'autre et la rencontre, et c'est dans cette mouvance-là que vient la vie et que vient l'espérance. Il me semble que ça m'ouvre. Ce qu'on a toujours décrit pour nommer Dieu, pourrait nommer chaque être humain fondamentalement. Je pense qu'il y a tout là.

Lorraine : La référence à la physique, et le lien avec ce que nous faisons, m'ont interpellée. Les deux exemples sont, pour moi, très puissants.

Jean-Michel : Il y a un aspect de la tradition chinoise qui définit l'esprit individuel comme l'impalpable, le silencieux et l'invisible, c'est-à-dire quelque chose qui a à voir avec le creux de soi. Il me semble que le creux de soi, ça a vraiment quelque chose à voir avec cette capacité humaine de « se recevoir » et de faire toute la place, à l'unicité de chacun en tant que spécifique, en tant qu'unique.

Renée : Gilles, tu arrives à rendre cette compréhension des particularités dans un ensemble qui touche l'universel. C'est quelque chose qui me laisse encore nourrie, peut-être ébahie aussi, nourrie de tous les liens que tu arrives à faire. Puis, il y a quelque chose dans cette ouverture sur l'universel qui me touche beaucoup.

Céline : J'ai parfois de la difficulté avec les textes théoriques. Mais je trouvais le texte dense, simple, mais très complexe, c'était une alliance réussie. Entre le théorique et l'expérience, je trouvais qu'il y avait une largeur, une profondeur, une solidité dans ce texte-là. C'est à relire bien sûr. C'est un texte qui me donnait beaucoup et qui élargissait mes compréhensions.

LA SUBJECTIVITÉ DU CHERCHEUR ONTOLOGIQUE

Modératrice : Ariane Meyenberg, Genève

QUÉBEC 2005



COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

EXPÉRIENCE D'INTERDÉPENDANCE DANS UN TRAVAIL DE PSYCHOTHÉRAPIE AVEC DES ENFANTS HYPERACTIFS

Perspective de recherche ontologique


Jimmy Ratté

*« J'ai été, je porte en moi, un enfant souffrant.
Cet enfant a besoin de dire, de se dire
de toutes sortes de façons, créatives ou non »*

J'aimerais témoigner d'un cheminement de recherche réflexive sur le processus d'accompagnement de personnes qui souffrent et plus particulièrement quand il s'agit d'enfants. Ce mouvement est grandement inspiré par mon expérience de psychothérapie en abandon corporel.

Je pars d'un cadre théorique et clinique très psychanalytique, freudien et kleinien, donc d'une compréhension particulière de la nature humaine et de l'accompagnement du souffrant. Dans un tel positionnement, qui me permet d'entrer dans un rapport privilégié avec les enfants, j'en arrive à comprendre et à décoder le sens symbolique de leurs symptômes et même à repérer certains déterminismes transgénérationnels qui pèsent sur eux. Mais ce faisant, je m'aperçois toujours que je me place à *distance* de leur souffrance: je suis dans un rôle de spécialiste du sens du comportement humain. De par ma formation aux théories psychodynamiques du rapport psychothérapeutique, j'ai appris à me placer dans la position symbolique du *Père* qui *sait* et qui guide le *Fils* qui *apprend* sur lui. Ce positionnement, qui a une valeur certaine, reste toutefois dans un cadre de connaissance plutôt que de co-naissance.

C'est ainsi qu'un jour, il y a de cela près de vingt ans, alors que je recevais un enfant hyperactif en évaluation, il s'ouvrit tout à coup, sans que je le décode alors, un espace inattendu en moi à l'occasion de cette rencontre avec un enfant de six ans. Ce dernier venait d'abattre tous les personnages de la salle de jeu avec une figurine de lutteur qu'il appelait « Hulk Hogan » et auquel il s'identifiait. Ce « Hulk Hogan épuisé », aux dires de l'enfant, pouvait enfin se reposer dans sa chambre de la maisonnette « après s'être battu toute la journée ». Je ne manquai pas d'interpréter à l'enfant, fier de mes connaissances psychanalytiques fraîchement acquises, le lien de parenté entre la symbolique du jeu et son agitation chronique. Mon interprétation porta, l'enfant s'arrêta quelques secondes, juste assez pour que nous soyons en rapport plus direct, et il reconnut qu'en effet quand il avait passé toute une journée « à s'agiter et à mal agir », il se retrouvait dans son lit le soir « épuisé » et il ajouta « triste ». J'interprétai à nouveau, cette fois sur le sens affectif de ses agirs, à l'effet que, derrière son agitation, il y avait une grande tristesse. Je me suis trouvé pas mal bon au plan technique... Mais la réponse très sentie de cet enfant me bouleversa quand il me dit: « Tu sais quand je m'arrête, j'ai l'impression que le cœur va me tomber en morceaux ». Je fis alors un beau reflet, bien que j'aie eu le souffle coupé affectivement, à l'effet que son agitation lui permet de ne pas s'effondrer et être lui-même ainsi détruit. Il fut rejoint et se mit à pleurer, mais ajouta aussitôt une question qui m'interpella et me fit tomber de ma chaise de « Père-thérapeute » si je puis dire; il me demanda: « Toi, comment ça se fait que tu sais ça? ».

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

Sa question me plaça d'emblée dans la position du *fil*s, comme il m'est souvent arrivé depuis d'ailleurs, surtout avec des enfants hyperactifs. Ce fut le début d'un repositionnement. Tout d'abord, je me suis aperçu, dans ma propre démarche en abandon corporel et concurremment dans plusieurs cheminements d'enfants hyperactifs que j'ai accompagnés depuis, que je saisissais en effet quelque chose de la souffrance de ces enfants, douleur qui ne peut s'exprimer que par l'agitation, la distractibilité, la coupure avec leur corps et l'immaturation. Me l'approprier fut, par ailleurs, tout un processus qui n'est pas fini, mais cette ouverture à un lien de *parenté ontologique* fit que je me mis à entendre autre chose et à leur dire autre chose que des interprétations issues d'un cadre de connaissances.

En tentant de me positionner ontologiquement dans la rencontre, l'accès à ma propre subjectivité me permit alors de repérer des éléments essentiels de la subjectivité de l'Autre reçu en moi, dans une espèce de *résonance existentielle*. Plusieurs années d'un tel accompagnement d'enfants présentant des traits d'hyperactivité plus ou moins marqués, dont plusieurs avaient été diagnostiqués « hyperactifs d'origine endogène », me firent entrer dans un univers constitué de crainte, construite précocement et très vivace, d'être détruit. L'expérience subjective de l'imminence de la mort pour ces enfants est en effet un élément qui transparait dans leurs angoisses et qui sous-tend leur agitation. L'importance de cette angoisse fondamentale, que partage tout humain, mais qui est très vivace en eux, m'est apparue de plus en plus en moi-même.

Grâce à mon cheminement en abandon corporel, en me permettant d'explorer mon propre univers de déterminismes, la rencontre psychothérapeutique est devenue pour moi un lieu de compréhension et de sens, ainsi que d'émergence. En thérapie d'enfants, à partir d'une position ontologique qui plonge dans ma subjectivité et dans laquelle j'essaie le plus possible de me positionner en *fil*s vis-à-vis de l'enfant que j'accompagne, la thérapie m'est apparue de plus en plus comme un lieu de co-naissance plutôt que de guérison de l'autre. Plus encore, j'en viens à décloisonner le mouvement d'émergence de l'Être qui constitue pour moi le but premier de la psychothérapie, et la recherche sur la personne humaine. Ce positionnement particulier, qu'est l'abandon corporel, fonde d'abord une ouverture à ma subjectivité, qui permet d'abord de recevoir mes réactions à l'Autre comme étant moi et, partant de là, d'être en résonance de l'Autre, c'est-à-dire pouvant davantage faire en sorte qu'il puisse recevoir sa vie comme étant sienne.

Ce positionnement ouvre donc un autre espace que j'appellerais *interdépendant* et que je décrirai expérimentalement comme étant la possibilité de recevoir quelque chose de l'essence humaine de l'Autre, cachée derrière mes projections premières et l'angoisse qu'il a pu éveiller en moi, lorsque je peux habiter ces réactions comme étant miennes. L'expérience de l'Autre en moi, reçue, m'apparaît ainsi être un lieu de contact privilégié avec Soi, tout en ouvrant une possibilité de grande intimité avec l'Autre. Le philosophe Allemand Heidegger (cf. : *L'Être et le Temps*) définit ainsi l'Être comme étant « ... ce qui est caché dans ce qui se montre d'abord, mais qui en constitue le fondement ». Je pense que le mouvement de *se recevoir*, à l'occasion de l'Autre, ouvre une telle possibilité d'être touché et de toucher l'Autre dans son essence.

Dans un cadre de thérapie d'enfants, ce positionnement qui ouvre à la subjectivité de chacun et à des moments intenses de rencontre à la fois de Soi et de l'Autre, m'a amené au

cours des années à opérer des changements substantiels dans la façon dont j'envisage d'aider les enfants à déposer des rigidités qu'ils ont construites, souvent très jeunes, pour organiser et couper l'accès à des lieux de souffrance. Ce plongeon en eux permet toutefois, paradoxalement, que ces lieux potentiellement morbides deviennent de l'Être.

Ainsi, tout en ne reniant pas les connaissances fondamentales que j'ai acquises sur l'enfant et sur les fondements de la relation d'accompagnement, je me suis mis, en tentant d'être le *fil*s plutôt que le *Père* symbolique, dans une position de recherche et de compréhension plutôt que de guérison. J'ai essayé d'entendre quelque chose de leur être à partir de la résonance que leur souffrance avait en moi, en me recevant à l'occasion de mes jeunes *co-chercheurs de sens*. Comme dans ma propre thérapie, j'essaie de leur communiquer qu'ils n'ont pas à être autrement. La disposition à *se recevoir* qui se développe dans un tel positionnement fait apparaître non seulement leurs angoisses, mais en même temps leur désir de vivre et d'être en rapport.

Me positionner davantage en co-chercheur avec les jeunes que j'accompagne en psychothérapie me renvoie toutefois, constamment, dans une rencontre interdépendante, à la nécessité d'habiter ce qu'occasionne l'Autre en moi et à le prendre d'abord comme étant moi. Ainsi, je ne demande pas aux enfants hyperactifs de ne plus être « hyperactif », mais je tente d'abord d'habiter ce que leur agitation caractéristique touche en moi; parfois, c'est très dérangent et je comprends alors leur entourage de vouloir les médicamenter. Mais quand je peux leur permettre d'être ce qu'ils sont, je remarque que la souffrance derrière cette agitation devient progressivement habitable et il apparaît fréquemment une énorme peine souvent liée à un sentiment précoce de vide; une terreur qui parfois va jusqu'à la certitude qu'ils seront anéantis s'ils s'arrêtent; une grande dévalorisation liée à leur parcours scolaire souvent marqué d'incompréhension, d'intolérance, de rejet, d'insuccès académique et social.

Un autre enfant hyperactif, âgé de dix ans quand nous avons débuté, m'a beaucoup touché et conduit à moi-même au cours d'une psychothérapie qui a duré près de trois ans. Il venait de revenir de vacances d'été, après un an de démarche, quand il entra dans mon bureau sans dire un mot; il ne voulait pas que je lui parle. Il s'est mis tout de suite à un travail de création élaboré. Il confectionna un patron de papier immense, s'allongea dessus et me demanda de faire le tour de son corps avec un crayon. Il obtint ainsi un canevas grandeur nature de son corps, qu'il remplit d'organes comme l'estomac, le cœur, le cerveau et les muscles. Puis, il dessina un petit bonhomme dans la cavité de l'estomac et des arcs électriques qui partaient de ce petit bonhomme et rejoignaient les différentes parties internes qu'il avait dessinées. La mise en mots qu'il fit ensuite fut très surprenante: « Le petit bonhomme c'est un menteur; il est dans l'estomac; il stimule mon cœur, mes poumons, etc. pour masquer ma peine et ma colère ». Je me suis senti tout d'abord un peu mal à l'aise, moi qui essaie beaucoup et souvent de me présenter aux autres sous un jour où mes angoisses demeurent cachées; puis, me sentant rejoint justement là, je réussis à dire quelque chose de son essence à lui: l'agitation est un système de mensonges, qui sert à remplacer des sensations liées à une vulnérabilité; il ne sait plus lui-même ce qui l'habite car c'est le menteur qui contrôle tout.

Dans les rencontres suivantes, nous avons souvent reparlé de son « menteur », qui deviendra d'ailleurs une façon d'imager ce qu'il décrira, dans son rapport à son corps, comme un

« système automatique » (cf. involontaire). Cette prise de conscience de lui-même fut déterminante, lui permettant entre autres de moins se dévaloriser lors des demandes récurrentes de son entourage - autant scolaire que familial - de se corriger de son agitation. Ne lui demandant pas de ne pas s'agiter, mais l'invitant plutôt à décrire ce qu'il ressent, il se mit à parler de sensations corporelles étranges, mais auxquelles il n'avait jamais porté attention.

Il commença à me parler d'une forte douleur qu'il avait souvent derrière la tête, du côté droit, qui part de la base du cou et se rend jusqu'à l'œil, en passant par le dessus de la tête. Il lui fut d'abord difficile de mettre des mots et encore plus pénible de devoir s'y arrêter pour le faire. Mais il y parvint, d'abord en liant la sensation à ce qu'il ressentait, d'abord ici et maintenant avec moi, puis dans sa vie: « J'ai peur. Il y a trois peurs cachées derrière mon agitation: J'ai peur de toi, d'être attaqué (Il m'avoue avoir rêvé que je l'agressais sexuellement); J'ai peur d'être « rejet » (Il réfère à sa famille et aussi à l'école avec ses pairs), d'être ridiculisé; J'ai peur de « sentir » (Il fait référence à son absence à lui-même, thème marquant de sa première année de démarche où se déposer lui était impossible). Me parler de cela, sans qu'il ait à se départir de quoi que ce soit, fut très soulageant pour lui. De façon très flagrante, mais tout à la fois inattendue, il devint tout à coup très calme. Ce calme revint d'ailleurs de plus en plus souvent par la suite au cours des rencontres. Quelques mois plus tard, au tout début d'une séance, il alla s'asseoir dans l'un des fauteuils où je reçois habituellement les adultes. Il se mit à parler de sa semaine, de trois amies qu'il s'était fait à l'école et qui étaient venues chez lui, une première. Après une dizaine de minutes de récit intensif de sa semaine, il se surprit lui-même et éclata en un étonnement; il me dit: « Hé, tu sais pendant que je te parlais de tout ça, je t'ai vu comme dans un couloir. Je n'ai pas été distrait par quelque chose dans la pièce. C'était comme s'il n'y avait que toi et moi ». Et il ajouta: « Est-ce que c'est ça être concentré? »

Je suis persuadé que de tels enfants se voient refuser ce qu'ils ont le plus besoin: être accueillis dans des lieux de souffrance pour que, paradoxalement, la peur de la mort devienne de l'Être. Mais pour que cet accueil puisse avoir lieu, le thérapeute doit se départir de ses certitudes sur l'hyperactivité et se placer dans une position pour recevoir ses réactions comme étant siennes d'abord, l'agitation étant pour ces enfants essentielle, jusqu'à ce qu'un moment d'interdépendance existentielle - ou de filiation réciproque - puisse advenir.

Denis Létourneau: Je trouve cela très touchant ce que vous faites avec les enfants et je veux revenir sur la première parole que vous avez dite et que vous n'auriez pas dite ailleurs: « Je suis un enfant blessé ». Il m'est venu tout aussitôt, mais vous n'êtes pas le seul.

Pierre Poupart : Je venais de dire à mon voisin à côté: « J'irais m'asseoir à côté de lui et discuter de toutes sortes de choses qui me passent par la tête ». On ne le fera pas là, mais - c'est peut-être théorique - une des choses qui me vient quand je t'écoute, - tu en as parlé un peu quand tu parlais de l'organicité, mais pas en ces termes-là et, ça m'interroge beaucoup. Ça me renvoie à l'enfant hyperactif que j'ai connu, mais à cette époque-là, ce n'était pas à la mode ce diagnostic-là. Qu'est-ce qui est de la tristesse, de la peur, de l'agitation et dont l'hyperactivité protège? Qu'est-ce qui est enregistré corporellement et qui fait en sorte que ça se produit comme ça aussi? Et quel est le lien entre les deux? Moi,

ce sont des questions qui m'habitent beaucoup. Je ne pense pas que l'on puisse dire que c'est un ou c'est l'autre, mais quel est le lien entre les deux? C'est là que j'irais m'asseoir avec toi pour discuter. C'est le genre de questions, pour moi, qui sont là dans mon hyperactivité d'aujourd'hui. C'est la même chose. Il est bien évident que quand on a cinq ans, ce n'est pas tout à fait pareil. Je dirais que pour moi, par exemple, dans mon agitation au travail, ça procède des mêmes mécanismes. Qu'est-ce que cette angoisse que j'essaie de juguler par l'hyperactivité et quelles sont ces connexions des neurones qui ne se font pas et qui se font, et comment j'ai créé ça dans mon développement? Enfin, pour moi, ce sont des questions dont j'aimerais discuter avec toi plus tard.

Pierre-Paul : Je travaille aussi avec des enfants hyperactifs et on essaie de faire des choses semblables. Mais ce que vous avez apporté me donne beaucoup de mots pour nous permettre de pousser plus loin notre travail. Je voulais vous remercier.

Hervé : Je voulais dire à Jimmy que je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer que je rencontrais quelqu'un comme toi, il y a une cinquantaine d'années ou un peu plus.

Martine : Je trouve les enfants très chanceux de pouvoir rencontrer un thérapeute comme ça et de pouvoir parler de leur détresse alors qu'ils sont très jeunes.

Marielle : Merci beaucoup pour ce témoignage. Ce qui m'interpelle plutôt c'est l'envers de la médaille, dans le sens que le même univers pourrait exister si on est plus amorphe qu'hyperactif. Il me semble dans ce que vous avez décrit que, peut être, d'être un peu plus amorphe, c'est – entre guillemets – socialement plus accepté. L'hyperactivité est vue comme quelque chose qu'il faut enlever et être sans activité, ça peut être pris plus facilement. Merci.

Roch : Au-delà du fait que c'est de la thérapie d'enfants et de l'hyperactivité, c'est la formulation très précise et très concrète du lieu thérapeutique et de la transformation qui s'est opérée pour toi là-dedans qui est remarquable. On pourrait en parler tout autant avec nos clients, avec des adultes. Il me semble que tu as traduit de façon très précise et très concrète, la mutation à opérer avec nos clients : plutôt que d'être des spécialistes, des guérisseurs, devenir le « fils de... ». Tu l'as très bien illustré ça à l'occasion de ce jeune enfant.

Francine : C'est un peu dans ce sens-là que je voudrais intervenir aussi. Peut-être que c'est plus frappant quand ce sont des enfants, on s'attend moins à vouloir leur faire une place aussi grande et j'ai beaucoup apprécié que tu nous fasses part du cheminement et de l'évolution que tu as eu dans ton travail. Je trouve que ça nous apporte beaucoup.

LES ALÉAS DE LA SUBJECTIVITÉ DANS LA RENCONTRE

Micheline Dalpé

Introduction

Comme intervenante, je me suis longtemps perçue comme ayant des difficultés particulières à prendre la position qui est la nôtre. Je me voyais incapable d'offrir les conditions favorables pour initier, chez les clients, le processus ontologique. Je n'arrivais pas bien à comprendre comment ce qui était éveillé, en moi, dans mon rapport à eux, pouvait représenter un lieu d'ancrage fondant, d'une manière ou d'une autre, mon intervention comme thérapeute. Ma manière d'être était pressentie de l'intérieur et approchée, non pas comme une subjectivité à être, mais plutôt à résoudre, si je voulais offrir à mes clients la qualité de présence que je recevais dans cette même position. Quand cette perception sur moi-même est arrivée à se nommer aussi explicitement, j'ai bien réalisé que je faisais fausse route. La subjectivité, intrinsèquement liée à notre condition humaine, n'est justement pas à résoudre. Nous sommes invités à lui faire toute la place. Ce rappel à la réalité, loin de me permettre un réajustement comme on pourrait s'y attendre de l'extérieur, venait plutôt confirmer une fois de plus mon idée d'une subjectivité problématique. Je me sentais enfermée ainsi dans une impasse qui me donnait la sensation angoissante d'un tournage à vide désespérant. Mon premier sujet d'écriture, le déterminisme, portait déjà cette préoccupation d'une subjectivité inadéquate.

Quoi faire alors avec une telle subjectivité, qui est irrémédiablement déterminée en plus, et qui semble par surcroît résistante à la lucidité? Comment sortir d'une telle impasse?

Mon présent propos se veut une tentative de mettre en mots ma compréhension actuelle autour de cette question délicate, mais essentielle, de la subjectivité comme lieu d'intervention avec les aléas impliqués. Ma trajectoire faite de questionnements, doutes, partages, expériences m'a amenée à m'ouvrir progressivement à l'importance du lieu de la paradoxalité, comme possibilité de connaissance et de rencontre.

La subjectivité : une réalité ontologique incontournable

Suite au constat de l'impasse, il m'a semblé essentiel de me coller encore de plus près aux questions qui s'imposaient en moi, aussi triviales et peu avouables qu'elles pouvaient m'apparaître. Malgré ma peur, ma frayeur, j'ai fait le choix d'en prendre également le risque avec les autres, tout en essayant d'entendre ce qu'elles suscitaient comme réactions. Mes échanges, avec plusieurs et, plus particulièrement, avec Aimé et les personnes du groupe d'écriture, m'ont donné beaucoup même si le chemin a eu souvent à se faire dans un ébranlement corporel éprouvant, à la limite du supportable.

Avec eux, j'ai touché à mon univers intérieur, fois après fois, et de manière qui m'apparaissait impitoyablement répétitive. Mon déterminisme se présentait à toutes les fois, tout à fait fidèle à lui-même, malgré mon exacerbation. De ce fait, ce qui s'exprimait de moi, ce qui était ressenti par les autres, ne pouvait de moins en moins revêtir, à mes propres yeux, le caractère d'un événement fortuit, anodin, de l'ordre de l'anecdote. J'ai pu

percevoir, de plus en plus clairement, de quel lieu intérieur mes questions surgissaient. C'est cela même qui m'a donné un accès palpable à la spécificité de mon organisation intérieure, en particulier à la force de mon énergie de disqualification. Ces échanges m'ont aussi apporté un éclairage sur des incompréhensions théoriques, découlant de mes points aveugles structurels, liés justement à cette énergie particulière. J'ai pu, paradoxalement, me sentir plus en parenté dans mes expériences que je n'aurais pu le soupçonner. À des degrés divers, nous avons tous des difficultés particulières à prendre et à garder la position du consentement à être comme c'est. Mais surtout, j'ai pu progressivement mieux prendre en compte ma subjectivité et, par là, en subir moins les effets destructeurs, de façon massive.

Toute subjectivité est une institution qui, à la fois, protège et exprime les dimensions de la vie. Nous avons donc besoin les uns des autres pour connaître, pour rejoindre la vie dans sa complexité et dans sa globalité. Plus encore, c'est dans le rapport à l'autre que se révèlent les particularités protégées de nos êtres. Constitutivement, nous sommes des êtres de co-devenance.

La subjectivité : une institution

Affirmer la subjectivité comme une réalité ontologique incontournable, nous prépare au consentement à en faire le seul lieu de travail possible, réaliste. Il nous faut alors se mettre en processus de renoncer à la connaissance reposant sur un pouvoir d'expert qui sait sans l'autre, qui sait sans la nécessité de le rencontrer à l'intérieur de soi.

C'est tout de même audacieux comme projet. On ne peut pas y consentir aussi facilement. La subjectivité semble n'offrir ni la fiabilité ni la sécurité que nous attendons normalement d'un point d'appui ou d'ancrage. En fait, quand on considère cette question du lieu de l'institution que nous sommes, l'incontournable s'avère être justement l'inconcevable. En effet, nous prêtons peu de fiabilité à la subjectivité pour appréhender le réel. En plus, elle représente une potentialité de menaces et de dangers dans le rapport à l'autre, en contradiction apparente avec la raison même de l'aménagement de l'espace thérapeutique. Aussi, la tentation est forte de contraindre l'incontournable à se soumettre à ce que nous estimerons être de l'ordre de la nécessité, particulièrement dans un tel contexte.

Ainsi, par exemple, que le client ait la possibilité de s'appuyer sur des personnes qui ont développé une expertise fondée sur des connaissances éprouvées, peut nous sembler la voie évidente à suivre pour éviter les pièges impliqués dans la subjectivité. Et encourager le thérapeute à trouver des moyens pour se maintenir dans une distance émotive de son client peut nous sembler une condition nécessaire pour qu'il ne s'épuise pas à entendre autant de détresse, de souffrance, jour après jour. Et se référer au savoir scientifique pour intervenir peut nous sembler sécuritaire compte tenu de sa prétention à l'objectivité. On pense pouvoir opposer ainsi une solution à chacun des problèmes que nous repérons. On pense pouvoir arranger la vie au mieux, en éradiquant le mal et la souffrance.

Le risque perçu, ressenti, de la subjectivité est tout de même bien réel. On y trouve le meilleur comme le pire, la guerre comme l'amour, la mort comme la vie. Objectivement, on ne peut attendre de la subjectivité que le relatif et la complexité plutôt que l'évidence de la vérité. Nous sommes des êtres de subjectivité radicale et d'ambivalence profonde. C'est, tout de même, dans tout ce que nous faisons pour ne pas que la subjectivité et

l'ambivalence soient, que nous nous exposons le plus au danger imminent, auquel nous cherchons à échapper.

Faire de la subjectivité la pierre angulaire de l'intervention, implique nécessairement le risque pris à être dans la présence à soi avec tout ce que cela comporte de partiel, de danger, d'angoisse, de vulnérabilité, de fragilité.

Paradoxalement, prendre la position humble de ne pas savoir a priori, favorise une attitude d'ouverture à entendre le client pour l'apprendre dans la complexité de sa réalité intérieure singulière. Être dans une position de recherche de coïncidence avec notre réalité intérieure, protège le client du danger de l'abus de pouvoir, bien plus que si nous pensions posséder la connaissance objective sur lui. Être dans l'attitude de présence globale à soi-même nous donne la possibilité de nous nourrir à l'occasion de la rencontre avec notre client, bien plus que si nous ne le laissions pas nous toucher.

Ainsi, notre expérience nous a amené à constater que ce n'est pas vraiment la subjectivité en elle-même qui est le problème. Paradoxalement, c'est même le risque pris du consentement à notre subjectivité qui représente la meilleure protection que nous puissions offrir. C'est pourquoi, nous recherchons la rencontre plutôt que l'économie du rapport. Nous cherchons à prendre la position de consentement du risque de soi, plutôt que de celle de la protection.

Les résultats des recherches scientifiques vont d'ailleurs dans le même sens. On y reconnaît la force d'impact de ce qui se passe dans le lien à partir de la rencontre des subjectivités, au-delà de l'application d'un savoir. Selon ces études, la qualité du lien a préséance sur l'approche utilisée, quant à l'efficacité.

Les aléas de la subjectivité

Intrinsèquement, l'être humain est incomplet, imparfait, divisé, morcelé à des degrés divers et dans une quête infinie de se récupérer ontologiquement. Chacun de nous, sommes en devenir. Nous devenons, en « étant » continuellement dans un ici et maintenant, à partir du consentement à ce qui est éveillé en soi dans le rapport à l'autre et ce, dans un processus sans fin.

C'est dire que nous n'avons pas à être autrement que ce que nous sommes réellement, y compris avec nos limites, confusion, impasse, refus, angoisse, disqualification, doute, impuissance, détresse, dégoût, absence, impatience, mépris, fermeture, connivence, déni, découragement, errance, colère, somatisation, somnolence, accusation, désespoir, points aveugles, envahissement, indéfinition et tout le reste. Bref, avec tout ce qui peut nous apparaître comme des obstacles, des empêchements, des aléas à pouvoir entendre, apprendre, recevoir la vie de notre client et à l'accompagner dans sa démarche, c'est cela même notre subjectivité à habiter, l'humanité que nous avons tous à rencontrer, intérieurement, sous une forme singulière.

C'est exigeant, terrible même, à vivre par moments. Et plus nous portons une fragilité et une hypersensibilité, plus nous sommes aux prises avec des ressentis corporels douloureux, déséquilibrants, éprouvants, intolérables. Il est d'autant plus important, d'essayer alors, d'avoir la rigueur de prendre le temps d'appivoiser les émotions éveillées avant d'intervenir; prendre le temps nécessaire pour que la parole puisse se prendre dans

un vécu consistant, à partir d'une expérience complexe, intense, profonde, difficile à rejoindre; prendre le temps nécessaire pour que l'espace puisse se faire pour soi et donc pour l'autre. Ainsi, la fragilité, l'hypersensibilité, sont porteuses d'une richesse de vie et de co-naissance.

Il peut aussi arriver que nous éprouvions un tel ébranlement corporel que nous soyons amenés à douter qu'il s'agisse bien là d'un chemin de vie (justement?!), tellement notre intégrité nous semble menacée. On peut avoir l'impression alors que notre corps n'a pas les dimensions pour porter toute l'intensité et l'ampleur de la vie sollicitée en soi. On peut sentir de l'intérieur qu'il y a nécessité de mourir à des parties de soi pour être dans la capacité de faire face aux réalités concrètes de la situation ou aux exigences de notre quotidien. Nous ne pouvons jamais savoir à l'avance l'issue de ce qui se vit dans les profondeurs de notre être et qui nous échappe d'ailleurs en grande partie. Cela dit, ce qui est certain aussi, c'est que l'espace agrandi à l'intérieur de soi passe inévitablement par l'ébranlement de la structure, par la douleur de la mort de quelque chose qui nous a permis de vivre jusque-là.

Comment distinguer alors la mort et la vie? C'est une seule et même réalité enracinée dans notre grande ambivalence constitutive à être. Tout ce processus se fait dans un risque pris de soi d'une grande exigence, dans une expérience de précarité réelle, incontournable, pour certains.

La subjectivité : le passage obligé pour la rencontre

Malgré l'exigence qui demeure, cet espace avec mon client m'est de plus en plus précieux, en raison même du risque pris de ma subjectivité. Ainsi, chacune des rencontres est une occasion de me rejoindre, de m'enrichir et d'apprendre. Mais comment me faire l'alliée du désir d'être de mon client? Comment prendre la parole pour que son désir trouve aussi son chemin?

Je me suis beaucoup demandée et longtemps, par quel processus la rencontre, la connaissance pouvaient se faire à partir de ma seule subjectivité puisque les ressentis éveillés à l'occasion du client m'appartiennent. Je me disais : « C'est moi. Oui, mais alors, où est l'autre dans tout ça? ». L'autre pour qui je suis supposée être là, l'autre qui attend quelque chose de moi, l'autre que je dois rencontrer. J'étais en plein mystère.

Comme cliente, je faisais alors l'expérience que l'accueil du refus même de la vie, par exemple, est paradoxalement un lieu d'être, à respecter et à accueillir, tout autant que d'autres expériences plus valorisées. Mais comment prendre cette même position comme thérapeute? Intérieurement, j'étais le plus souvent envahie par la perception aiguë des aléas évidents de mes mouvements d'arrêt puissants et inévitables ainsi que par les limites probables que ça devait représenter pour mes clients que je n'arrive pas mieux à laisser être et à encourager leurs mouvements de vie quels qu'ils soient. Comment accueillir la vie de l'autre quand l'énergie est toute prise à refuser ce qui est éveillé d'insupportable de soi, d'intolérable de la vie comme elle est? Les résistances étant mobilisées, ça demande une grande vigilance que de ne pas les agir. En fait, elles le sont nécessairement. C'est donc ce qu'il y a à être. Même cette subjectivité-là a à être puisque, de toute façon, elle est incontournable et le seul lieu de rencontre possible.

Un lien en moi n'arrivait pas à se faire. J'avais beau, avec le temps, connaître exactement les mots pour rendre compte de cette expérience particulière, quelque chose d'essentiel semblait glisser à chaque fois. J'ai dû faire un acte de foi et reprendre et revenir constamment à cette position de recevoir son être, de manière à retrouver tout de même une certaine assise. Il arrive que la foi doive prendre en charge, le temps qu'il faut, ce qui ne constitue pas encore une référence intérieure solide. La foi, l'institution ont cette fonction nécessaire et ont à être respectées de ce fait. Et paradoxalement, c'est le consentement à l'expérience même de ne pas comprendre qui permet la sortie momentanée de l'enfermement de l'institution et par là, l'ouverture à soi et à l'autre.

Peu à peu, laborieusement, le chemin a pu se faire. Bien sûr, le client est l'occasion de se rencontrer intérieurement en touchant des aspects de soi connus et parfois même inconnus, jusqu'à lui. C'est moi, mais c'est bien lui qui l'éveille. C'est moi, mais c'est aussi lui. Il y a nécessairement du mélange, impossible à départager. C'est à ce mélange qu'il nous faut consentir. La subjectivité implique que la rencontre de l'autre ne puisse se faire qu'à partir de la forme particulière qu'il prend en soi. Il ne sera toujours que l'interprétation que l'on en fait, compte tenu de notre organisation particulière. Reçue comme étant la nôtre, cette interprétation est identiquement rencontre de l'autre à l'intérieur de soi. Je n'aurai toujours qu'une connaissance partielle de mon client, mais qui pourra s'approfondir à mesure que j'aurai plus d'espace intérieur pour moi-même et, donc, moins d'aspects de moi-même à protéger.

Le consentement à ma subjectivité, à l'occasion de mon rapport à mon client, lui fait une place en moi, lui donne de l'existence du fait même de me donner de mon être. En moi, il se fait un espace pour me faire l'alliée de son désir d'être. Il m'est donné de faire l'expérience qu'il n'a pas à être autrement que comme il est pour avoir de la valeur. En moi, il est cet autre qui m'a donné d'être. En moi, s'accomplit, là tout de suite, ce qu'il souhaite qu'il advienne si je le guérissais, comme il me le demande très souvent. En moi, momentanément, dans l'ici et le maintenant, il y a un début de reconnaissance de l'autre comme autre (non soi), sorti du mélange indifférencié. Me recevant, devenant plus qui je suis, j'ai peu à peu accès à des aspects de l'univers de l'autre dans son unicité. La parole peut alors se prendre. Le sens rejoint, dans la reconnaissance de ce qui est, de qui il est, est plein et vibrant en lui-même. Momentanément, en moi, la recherche d'un coupable ou la causalité des particularités de sa subjectivité ou des événements, ne revêt plus d'intérêt. Nous sommes alors dans une expérience de co-naissance, d'interdépendance, de rencontre, dans le lieu de la paradoxalité.

Cette position est difficile à garder; elle se prend un moment, elle se perd ensuite. Avec ma forte énergie de disqualification, j'ai une conscience aiguë de ce que je considère des ratés, de trop de fois où j'interviens pour arrêter quelque chose, pour induire un changement chez l'autre. Tout à coup, je suis dans un agir pour mes besoins à moi qui me laisse dans une sensation angoissante, déprimante. L'énergie de disqualification se mobilise, peut devenir envahissante, encombrante. Le mouvement est figé là. Il reste à prendre le temps de m'y habituer à nouveau, de l'habiter corporellement.

Dans mon vécu comme intervenante, il y a cet aller-retour continu de l'institution à l'ontologique.

La subjectivité reçue et habitée : le lieu de la paradoxalité

Quand nous sommes dans le lieu de l'institution, nous sommes dans une certaine position d'extériorité par rapport à nous-mêmes, dans une plus ou moins grande absence à soi. « Je me sens à côté de mes souliers », me disait régulièrement une cliente, en début de séance, pour m'exprimer cette réalité. Malgré tout, nous avons alors accès à une fenêtre entrouverte sur tout le possible de la réalité intérieure et extérieure. En cela, la subjectivité, l'institution s'avère être un lieu de lecture appréciable, riche de renseignements pour apprendre la vie. Elle porte aussi une part nécessaire, mais importante, d'illusions, de mythes, de déformations qui nous restreint dans notre perception par rapport à l'infinitude des possibilités que recèle la vie. Ainsi, par exemple, de ce lieu, on pourrait croire que si nous avions eu de bons parents, nous aurions été nous-mêmes des êtres sans problèmes importants, pouvant évoluer dans le cadre d'une vie normale, c'est-à-dire, heureuse, comme il se doit. Ou encore, qu'il s'agit d'assumer nos vies, une fois adultes, et de prendre les mesures pour être ce que nous valorisons. De cette fenêtre rétrécie, il y a les bons et les méchants, il y a les bourreaux et les victimes, il y a les forts et les vulnérables, les sains et les fous, ceux qui ont la vérité et les autres moins évolués. Il peut nous apparaître justifié et même louable de faire la guerre pour que le bien triomphe sur le mal, pour que le bien-être l'emporte sur la souffrance, pour que les coupables soient punis ou éliminés. La fin nous semble justifier les moyens.

Aussi longtemps que nous ne consentons pas à être qui nous sommes, co-devenus sans l'avoir choisi, nous sommes pris ainsi dans un univers clos, fait de violence, de manques et de besoins infinis. Ainsi, les réponses fabriquent d'autres questions, plus on a du pouvoir, plus on a besoin de se sentir en contrôle, la consommation multiplie nos besoins, etc. On accède au monde du désir, souvent par la force des choses, le monde du besoin s'étant épuisé ou ayant épuisé nos forces. Comme si nos protections ne remplissant plus leur fonction, nous nous sentions plus ou moins poussés à les abandonner. C'est vécu intérieurement comme un saut périlleux dans le vide, ou un face à face avec la mort. Toucher à notre finitude donne un accès possible à l'entrée dans l'infinitude.

Quand nous sommes dans une expérience de rencontre, dans le lieu de la paradoxalité, la vie se découvre autre que ce à quoi nous nous attendons. On découvre les formes multiples que prend la vie et que nous portons tous, mais dont nous sommes tous plus ou moins coupés, dépossédés. Aussi, il nous est donné de faire l'expérience que nous sommes tous des êtres dont la forme de vie particulière a une valeur si on parvient à lui faire une place en soi-même ou si quelqu'un peut la recevoir en lui. En cela, nous sommes tous égaux comme possibilité de révéler les formes particulières que peut prendre la vie.

La rencontre permet à la vie de se faire progressivement un chemin en chacun de nous, d'ouvrir les espaces protégés, de recevoir et d'habiter progressivement les formes multiples qu'est la vie, dans sa globalité. Nous sommes un seul corps. La vie cherche le chemin de la paradoxalité pour s'incarner dans sa globalité, là où l'unité de l'être serait présente, existante, ayant intégré toutes les dichotomies de chacun. Elle cherche un lieu d'accomplissement global, un lieu d'intégration où pourraient se résoudre les divisions, les inégalités, les impasses. Ça ne peut se faire qu'en soi dans l'intériorité de nos êtres.

De ce lieu, on réalise, qu'en soi-même, il y a de la vie dans la mort et de la mort dans la vie. On prend conscience que l'énergie de disqualification a de la valeur; que la méfiance est fiable; que c'est normal de ne pas être normal; que prendre la position de ne pas changer, c'est changer; qu'être dans la présence à ce qui est dans le ici et maintenant, c'est rendre momentanément existant le passé et le futur; que les vécus les plus personnels et les plus intimes sont des vécus qui sont partagés universellement; que dans chaque partie se trouve le tout et que le tout contient chacune des parties; que l'énergie de tuer, habitée, reçue peut devenir un lieu vivant de rapprochement et de tendresse; etc.

Ainsi, c'est en portant et en habitant les particularités de notre subjectivité que nous sortons peu à peu de notre enfermement et c'est là un paradoxe important. « L'ontologique ce n'est pas une chose extraordinaire, c'est la subjectivité habitée, c'est l'institution habitée », nous rappelait Aimé au dernier colloque à Nantes. Tout, quoique ce soit, reçu et habité, nous donne d'être. À partir de la place d'existence faite au co-devenu, le devenir peut se faire un chemin, advenir. C'est ainsi que se résolvent de soi, dans l'ici et le maintenant, les impasses, les contradictions, les contraires, les objections nécessairement impliquées dans l'enfermement de l'institution. La subjectivité habitée permet ce passage à la connaissance, à l'esprit. Il nous est donné de vivre alors ce que nous portons profondément comme désirs propres à notre spécificité comme humain : être, connaître, aimer et être aimé. Le lieu de la paradoxalité étonne, il change radicalement la perspective quand on arrive à toucher à ses implications dans la concrétude de nos vies, dans la chair de nos êtres. Les lois de vie ne sont pas les mêmes et inaccessibles quand on n'y est pas ou quand on ne peut pas se référer à cette expérience caractéristique. En effet, on passe d'un univers clos de causalité, de linéarité, de finitude, de dichotomie, d'exclusion à un univers d'ouverture fait d'inclusion, de circularité, d'unification, d'infinitude, propre à la paradoxalité.

Il est particulièrement difficile de rendre compte de la globalité de l'expérience de la rencontre, avec nos corps fragmentés qui ne peuvent y être que par instants, en référence au temps continue. C'est une expérience forte, marquante, qui laisse nécessairement des traces, tout en étant fugace. Je ne peux donc qu'avoir un propos à propos de ce lieu particulier de la paradoxalité. Il reste que les lois de vie sont agissantes même si la conscience de ce qui se passe nous échappe pour une bonne part. Dans cet espace particulier, quelque chose s'accomplit, quelque chose se transforme, se transcende.

Ainsi, le risque pris de tout soi-même, de notre subjectivité, aussi problématique qu'elle puisse nous apparaître, est le seul lieu d'espérance pour que puisse s'accomplir le désir d'être en chacun. Notre expérience consistante, comme groupe, et au fil du temps, nous a appris que l'incarnation de notre subjectivité est simultanément lieu d'existence, lieu de rencontre, lieu de vie et de connaissance.

Notre langage issu de l'institution en épouse les formes et, de ce fait, il est un véhicule limitatif pour rendre compte directement des dimensions de l'univers substantiellement différentes, aperçues de la fenêtre entrouverte de la rencontre. C'est tout de même par les expériences répétées que le corps (et donc le langage) pourra prendre, peu à peu, les dimensions appropriées pour l'approcher de plus près.

Conclusion

Faire autant l'expérience subjective de ne pas comprendre, de douter, de ne pas avoir accès à ce qui semble l'évidence, est angoissant, pénible à vivre. C'est aussi ce qui m'a le plus incitée à reprendre la position de « se recevoir » et à me maintenir dans une attitude de recherche. Reçue, mon énergie de disqualification devient une alliée pour rejoindre mon désir d'accomplissement malgré ma terreur.

Les aléas de la subjectivité m'ont aussi conduite à la paradoxalité. Elle est la clé de ce qui se cherche depuis longtemps à l'intérieur de moi. La position du « se recevoir » représente un guide et un maître pour y accéder. Les aléas rencontrés à prendre et à garder cette position sont paradoxalement autant d'accès et de prises possibles pour nous rejoindre intérieurement dans notre unicité et, donc, pour rencontrer l'autre dans sa singularité, à l'intérieur de soi. Une meilleure compréhension théorique du processus impliqué représente, pour moi, un soutien précieux et un encouragement à prendre et à revenir à la position tellement exigeante et déstabilisante du « se recevoir » sur laquelle se fonde tout le reste. Les termes de « au risque d'être soi » et « l'abandon corporel » pour témoigner de notre spécificité, prennent un sens enrichi à mes yeux. Ils sont le tremplin à notre recherche ontologique.

Il arrive de plus en plus souvent que j'aie le sentiment réconfortant de pouvoir être dans cet espace particulier de la rencontre, de la paradoxalité, dans une expérience habitée d'interdépendance nourrissante qui permet le mouvement de vie, de co-connaissance, de co-devenance. De ce lieu, il y a des évidences qui me semblent solides. J'éprouve alors la sensation que quelque chose de primordial s'est traversée enfin, et que je ne devrais plus connaître de doutes aussi paralysants.

Et ça revient! Sans avoir vu venir, tout semble basculer à nouveau. J'ai alors le sentiment absolu que, décidément, je n'y comprends rien. La compréhension se perd et se gagne ainsi, dans un processus sans fin et qui progressivement laissent des traces et des références de plus en plus profondes et accessibles.

C'est à ce double mouvement de repli et d'expansion qu'il me faut consentir. Je peux sentir de plus en plus que c'est là le chemin possible.

Jean-Yves : J'ai deux mots à dire. Je suis impressionné par la densité et la complexité de ce dont tu nous parles, par le sourire en portant tout cela. Merci beaucoup. Ça me fait de la place pour toutes sortes de choses d'entendre cela.

LA PARENTALITÉ COMME LIEU DE RENCONTRE

Claude Hamel et Guylaine Simard

Introduction

Cette présentation dégagera la trajectoire de l'expérience de parentalité ainsi que les réflexions qui se sont imposées tout au long du chemin parcouru à un, à deux et à trois, et ainsi qu'aux expériences parentales apportées par nos clients en démarche de psychothérapie.

Le fil conducteur, existant tout au long du processus, s'articule dans l'expérience répétée de faire une place à notre subjectivité, ceci allant à l'encontre des modèles institutionnalisés proposés, subjectivité reçue qui a permis de garder le cap et de poursuivre la rencontre. Le point de départ s'inscrit dans l'expérience de la déception éveillée par l'enfant. Celle-ci peut apparaître très tôt, mais risque surtout d'émerger lors du parcours scolaire de l'enfant. Comme parents, nous sommes confrontés et ramenés à nos expériences scolaires à travers ce que notre enfant rencontre de lui-même dans sa propre expérience vis-à-vis de l'école. Force est de constater la différence de nos expériences où le désir de la réussite comme finalité n'a pas la même intensité ni la même concrétude pour le parent que pour l'enfant.

Le puissant désir de vie de l'enfant, dans sa quête d'être, l'amène à prendre tous les risques jusqu'à la limite de l'échec et de l'abandon. Comme parents, nous sommes envahis par l'image d'un enfant marchant au bord d'un précipice ou d'un trapéziste sur un fil de fer sans filet. Les menaces, les demandes, les discussions, tout l'arsenal est mis à contribution dans l'espoir qu'il réalise le risque encouru (selon notre point de vue...). L'inquiétude est une compagne assidue. Si comme parents nous pouvions protéger notre enfant, l'empêcher de se faire mal et de souffrir. Mais nous ne le pouvons complètement, à notre grand désarroi.

Peu à peu, nous apprivoisons des lieux qui nous permettent de rester à côté de notre enfant, de lui laisser progressivement le pouvoir sur sa vie, de l'aider à vivre ce qu'il a à rencontrer de lui-même.

Qu'arrive-t-il lorsque la déception nous entraîne dans des lieux extrêmement difficiles, pour chacun, tels que la dureté, la coupure, le retrait, l'absence, la passivité, la résistance, la violence? À quels types de rencontres sommes-nous conviés lorsque notre subjectivité nous amène dans ces lieux si exigeants de nos vies? Les parents sont tellement coupables, démunis, emprisonnés, seuls, honteux, ils ne peuvent pas le dire ni en parler. L'enfant est investi d'une demande de nous sortir de ces lieux de déception et de honte.

L'incontournable de la parentalité

Comment se fait-il que nos enfants nous rejoignent autant, comme s'ils savaient exactement où nous atteindre dans ces lieux qui nous sont aveugles, inconnus ou refusés? Il nous apparaît que les lieux qu'ils portent ressemblent étrangement à ceux que nous refusons, ces lieux effleurés dans nos contacts avec les autres, mais qui nulle part ailleurs sauf, peut-être, dans les rapports de couple (et encore) sont confrontés aussi intensément

que dans le rapport parent-enfant. Les couples peuvent se séparer et divorcer, mais pouvons-nous nous séparer de nos enfants? Pouvons-nous arrêter d'être un parent, d'être un enfant...? La relation de parentalité nous paraît plus difficile à interrompre que le rapport de couple, même dans les ruptures apparemment les plus radicales incluant même parfois la mort d'un enfant ou d'un parent.

Les modèles institutionnalisés

Il y a toujours des modèles qui visent l'atteinte de comportements adéquats et qui évitent de toucher au rapport, aux structures de chacun. Il y a plusieurs modèles proposés dans les différents secteurs de l'activité humaine. Ces derniers sont surtout présents dans les domaines de la vie de couple, de la sexualité, de la famille et de l'éducation des enfants. Plusieurs ouvrages nous proposent et nous expliquent comment arriver à devenir un bon conjoint, un bon partenaire sexuel, un bon parent, un bon enfant, un bon professeur, un bon éducateur, etc., comme s'il s'agissait bien souvent d'appliquer une technique sans tenir compte du spécifique de chacun. Le modèle proposé qui nous correspond devient la référence et la norme. Plusieurs cherchent à l'appliquer avec beaucoup de difficultés et, le plus souvent même, avec un sentiment d'échec. La pression pour répondre au modèle proposé est forte, autant pour le parent que pour l'enfant. Il est vital de se référer à un modèle qui puisse suppléer au non ressentable de soi dans le rapport.

Dans les difficultés d'être parent, nous cherchons dans des normes et des vérités un support qui puisse nous aider à les traverser. Il y a une référence aux consensus établis. Cette situation peut cependant entraîner que l'un des parents puisse être satisfait du modèle qui lui correspond, alors que ce même modèle ne correspond pas aussi bien à l'autre parent. Il y a des différences selon les époques. Il y a des coupables d'identifiés selon celles-ci. La « faute » a été longtemps mise sur les mères. Présentement, c'est davantage le « père manquant » qui est visé. Le pôle de l'accusation change peut-être uniquement de place, soit qu'il y en a un qui prend trop de place ou que l'autre n'en prend pas assez. Vous devinez que ceci peut faire ressurgir des tensions dans le couple. Il peut y avoir un risque d'éclatement quand l'autre apparaît dans des aspects qui étaient restés protégés. Les agissements de l'enfant éveillent chez l'un des parents l'angoisse, l'inquiétude et le désir que l'autre parent puisse endiguer ces émotions dans une demande d'apaisement. Il y a aussi une demande qui est faite à l'autre parent d'appliquer telle conduite, telle mesure disciplinaire proposées par le modèle. Le parent plein de bonne volonté fournit un effort pour y répondre dans un espace-temps donné. Cependant, l'effort ne pouvant tenir à long terme, la déception réapparaît. Cette expérience répétée de demande de changement et de déception ouvre, progressivement et momentanément, la voie à la possibilité de sortir de l'accusation et d'avoir accès à la spécificité de chacun.

Il y a autant de risques d'adhérer aux modèles que d'en sortir. Si le parent ou l'enfant correspond très bien au modèle reconnu et valorisé, la rencontre est davantage protégée et il y a risque de passer à côté d'aspects importants de soi. Il en est de même si un enfant correspond très bien au modèle du bon élève ou du bon enfant et que ceci convient aux parents, l'enfant pourrait facilement être oublié, confiné dans ce rôle, sans rencontrer des aspects fondamentaux de son être. De leur côté, les parents sont rassurés, satisfaits que tout

va bien. C'est un enfant réussi qui réussit sa vie. Tout ceci questionne le concept traditionnel de la réussite.

Une période intense : l'adolescence.

Dans l'un des modèles proposés pour la période de l'adolescence, il est requis, particulièrement avec un garçon, que la mère se retire progressivement et que le père prenne davantage de place. Il est également requis qu'un consensus parental existe sur cette prémisse. L'application de cette prémisse ne tient toutefois pas compte des structures de chacun. L'attachement et la séparation se vivent différemment pour la mère et pour le père. Il ne s'agit d'ailleurs pas de la mère, du père et de l'enfant, mais de cette mère-là, de ce père-là et de cet enfant-là.

Nous assistons de plus en plus à un éclatement des modèles traditionnels. Les difficultés des jeunes sont plus apparentes, les trajectoires ne sont plus linéaires, les modèles ne peuvent plus les satisfaire et sont contestés. Leur marginalité apparaît davantage et ils interpellent et confrontent les parents et les éducateurs dans des lieux où ces derniers sont menacés, fermés, démunis et impuissants.

En tant que thérapeutes, nous sommes sollicités à faire de la place à la marginalité de nos clients. Cependant, le faire avec nos enfants s'avère plus exigeant dans notre implication. Nous ne sommes pas thérapeutes de nos enfants, mais il y a dans la rencontre avec eux une occasion de tenter de prendre la position de faire place à la vie dans tous ses aspects, même les plus insupportables.

L'expérience de la rencontre : le choc de la rencontre des structures et la gravité des lieux touchés

Les modèles réfèrent à un mode d'être idéal et normatif. Les modèles suggèrent des comportements de remplacement, sans tenir compte du déterminisme des structures tant chez les parents que chez les enfants. Nous sommes parents dans la structure que nous avons, dans la structure que nous sommes. L'enfant, de par sa propre structure, appelle et interpelle ses parents dans leurs organisations. Il les bouscule, les contraint à ressentir au-delà des limites connues. Il les amène à ressentir la déception, l'insatisfaction, la colère, la souffrance, l'impuissance et la violence. Il cherche sans le savoir à rencontrer l'autre, mû par une énergie de mise à jour de ce qui est occulté chez l'autre.

Cette rencontre des structures peut amener les parents à toucher à certains aspects d'eux-mêmes tels que la dureté et l'implacable, faisant une expérience qualifiable de métal contre métal, bois contre bois. Dans ce lieu de dureté, il n'y a pas de mobilité. Tout est fixe et figé en un bloc. Aucun accès à soi et à l'autre n'est possible. C'est un moment où l'étanchéité est assurée. Dans l'expérience répétée de la dureté apparaît peu à peu un accès au désespoir ainsi qu'à la sensibilité extrême qu'elle contient.

Ce choc des structures peut également amener les parents à toucher à d'autres aspects d'eux-mêmes tels que le retrait, l'absence et l'abandon, engendrant une expérience d'errance, de flou et de nulle part. Comment est-ce possible qu'un lieu aussi incontournable que le retrait puisse devenir un lieu pour être, faisant en sorte que la honte et la culpabilité deviennent moins paralysantes? Le retrait, c'est la protection, l'évitement

de la menace du direct, l'isolement et la coupure avec la souffrance. Le retrait, c'est aussi la recherche du soulagement lorsque le trop plein ou le trop lourd de sa vie est atteint. Le mouvement de retrait est omniprésent. Habiter ce désir de se retirer de tout peut amener à ressentir profondément la menace de disparaître et y découvrir le désir d'apparaître.

Ces expériences de dureté ou de retrait nous plongent de fait dans les deux réactions les plus primitives des êtres vivants devant un danger ou une menace que celle-ci provienne de l'intérieur ou de l'extérieur: attaquer ou fuir, confronter ou éviter. Ces deux types de rencontres entraînent des moments de rupture plus ou moins longs où la coupure avec soi est nécessaire lorsque le non-ressentable est évoqué, que la douleur est trop forte. Est-il possible que l'amour et la haine se juxtaposent si intimement? Refaire l'expérience de rupture de plus en plus fréquemment est incontournable et amène à réaliser l'impact des atteintes brutales de part et d'autre. Il est toujours étonnant de constater que c'est précisément le lieu de rupture, reçu, qui puisse être un lieu d'ouverture et de continuité du lien à soi et à l'autre. Cette expérience répétée d'y aller pour nous-mêmes a également permis à nos clients et à nos enfants d'y aller pour eux-mêmes.

Nous sommes dans l'interdépendance, chacun se donnant la possibilité de rencontrer sa vie, l'enfant donnant leur vie aux parents et ces derniers donnant sa vie à l'enfant.

Conclusion

L'expérience de la parentalité est un lieu de rencontre de soi et de l'autre dans un lien intimement relié et apparemment indissoluble. La parentalité fait émerger cette ambivalence que personne ne désire et que tous veulent résoudre. Elle est également un chemin privilégié à l'expérience de l'interdépendance et de la paradoxalité. Ce lieu de rencontre nous a permis de découvrir que le retrait et la dureté sont des lieux vivants d'expérience et qu'ils peuvent exister comme des lieux à habiter et non seulement à condamner comme de l'absence et du meurtre. Étant reçus, ils permettent d'accéder à la blessure fondamentale, à la vulnérabilité et à la sensibilité qu'ils portent et ouvrent l'accès à l'affection, à l'amour et à la continuité du lien. Voilà tout ce à quoi nous sommes conviés, à notre insu, en tant que parents et en tant qu'enfants. Voilà un lieu de rencontre où le chemin n'est jamais fait, mais toujours à faire et à refaire et à refaire...

Monique Provencher : J'ai demandé le micro, mais je pense que là, je ne le veux plus vraiment. C'est comme si on venait de raconter ma vie. Chacun de mes quatre enfants peut m'amener dans mes lieux les plus difficiles. C'est assez récent que je suis dans l'abandon corporel, et je dirais, par rapport à mes enfants, ce que ça a pu m'apporter cette démarche-là, c'est d'être la fille de mes enfants et de me permettre d'être la fille de mes enfants à certaines occasions.

Jean : Moi aussi j'ai deux enfants, une petite fille de cinq mois et une grande fille de cinq ans et nous sommes tous les deux psychologues, sa mère et moi. Je ne sais pas si c'est une chance ou une malchance, mais nous sommes tous les deux psychologues, donc nous

sommes pris avec beaucoup de modèles. Je me rends compte effectivement – ça fait peu de temps que je suis en abandon corporel, mais assez pour l’avoir expérimenté - que quand j’essaie d’être autre chose que moi-même comme parent, ça ne fonctionne pas. Ça m’éloigne de moi bien sûr, ça m’éloigne aussi de ma fille, la plus vieille, et ça m’éloigne aussi de ma conjointe.

Martine : Je n’ai pas d’enfant personnellement, mon conjoint a deux grandes filles et j’ai vécu ce dont vous parlez et je suis surprise. Je me disais, c’est parce que ce ne sont pas mes enfants. Alors, je suis très contente d’entendre ça, ça me fait devenir plus humaine à mes yeux.

Gisèle Moisan : Je voudrais vous remercier. Je suis une mère de deux filles, mais votre témoignage m’a amenée à faire la place à la fille que je suis pour mes parents et me rendre compte que souvent, mes propres manques comme fille m’ont été révélés par mes filles.

Georgette : Je vais me permettre de lire ce que je viens d’écrire parce que ça m’atteint beaucoup. Je veux le lire parce que ça m’atteint. C’est ça! Je considère que ça demande une « saprée » foi en soi pour mettre des enfants au monde et essayer de les humaniser le mieux possible. Je n’ai pas d’enfant biologique, j’ai des enfants affectifs que j’ai choisis et qui m’ont été offerts par deux de mes sœurs. J’ai eu à être avec plus ou moins treize, quatorze mille ados, durant toute ma carrière. En écoutant votre texte, je me suis rendu compte que ce n’était pas un hasard si je n’avais pas d’enfant. Ça m’a permis de passer à côté d’un rapport que je trouvais, que je trouve maintenant difficile pour moi. La coupure que j’effectuais à chaque session avec les ados que j’avais me permettait de me retrouver sans trop m’impliquer. Je considère, en écoutant votre texte, que je n’avais pas cette foi en moi. Ça me fait penser à une amie qui, à l’âge de quarante-huit ans, a adopté deux petites filles. Je lui ai dit : je pense que tu avais une foi en la vie effrayante pour commencer à quarante-huit ans à être avec des enfants et pour commencer à quarante-huit ans à être avec la vie, tout simplement.

RENCONTRER SA SUBJECTIVITÉ : ENJEU DE VIE ET DE MORT

Céline Lacoste

Introduction

Cette présentation comporte deux parties dont la première est un texte écrit spontanément un matin d'hiver 2003 et présenté tel quel. Suite à une suggestion d'Aimé, il est devenu l'occasion d'explorer une longue période de mutation amorcée, il y a près de 25 ans dans les groupes en abandon corporel. Le chemin parcouru avant l'émergence de ce premier texte est le fruit d'une longue gestation alors que la dernière année et demie s'avère une période d'intégration accélérée coïncidant avec le début de ma pratique privée comme psychologue.

1^{ère} partie : État d'âme

Ma fenêtre est complètement givrée ce matin. Je n'y vois rien dehors et c'est tant mieux. Comme ça, je cesse de me perdre dans cet espace extérieur qui de toute façon est d'une laideur consommée. Sœur jumelle de la laideur, la pauvreté est difficile à cacher. Difficile à cacher les maisons à l'abandon de ce quartier, les fenêtres et les perrons tout croches. Je déteste cette rue, ce coin de la ville où je suis venue échouer.

Intérieur et extérieur. Heureusement qu'il y a des frontières. Le laid, mis à l'extérieur de soi-même et que l'on tente de camoufler. La violence de la laideur fait peur. Personne n'en veut, ni moi non plus. Si par hasard, j'ai baissé la garde quelques instants, je m'en dissocie et me rassure tout de suite « ce n'est pas moi, ça ». Quand je regarde la fenêtre givrée, ça me fait rentrer à l'intérieur de moi. Parce que le givre est poétique, il éveille toutes sortes d'images. Parce que c'est flou, tu peux imaginer toutes les formes et les histoires que tu veux, comme dans un Rorschach. Aucun interdit dans une fenêtre. C'est la libre association pour qui le veut. Ce qui ne veut pas dire que ça t'amène dans des lieux de légèreté. Au contraire.

Quand je rentre à l'intérieur de moi, c'est par distraction, par errance, c'est parce que quelque chose m'y a amenée à mon insu. Quand je rentre à l'intérieur de moi, ce n'est pas de tout repos, à cause de tout ce qu'il y a et dont je ne peux me débarrasser. J'ai bien essayé pourtant. J'ai passé le plus clair de ma vie à me cacher à moi-même.

En dedans, c'est étouffé; dans ma gorge, c'est rouge de honte. En dedans, ça grouille, c'est vivant, mais je n'en veux pas, donc en dehors ça dort. Ça dort depuis si longtemps que je me demande si je vais me réveiller avant de m'endormir pour toujours. Dormir, dormir, engourdir, oublier. Amnésique depuis si longtemps que je ne me souviens même pas quand tout cela a commencé. Comme les personnes atteintes d'Alzheimer, ma mémoire emmurée fait des chevauchées, des escapades dans le passé, et semble vouloir renverser le temps pour le ramener au présent. Rien que d'y penser j'arrête de respirer. Je fige net. Je sens bien l'arrêt qui se met en branle. Une injonction familière me répète : « tiens ça mort ». J'avoue être obéissante. C'est comme ça que j'ai fait ma marque dans la vie. Silencieuse, obéissante, soumise. Motus et bouche cousue. Scies et couteaux dans la gorge; si je laisse

être ce qui est, c'est ce qui monte. C'est tellement rouge dans ma gorge à ce moment-là que ce n'est pas "diable" et ce n'est pas montrable non plus. C'est tellement écorché, qu'on se demande si on peut arrêter ça, arranger ça, guérir ça, empêcher ça. Arrêter l'hémorragie. Une hémorragie commencée, il y a si longtemps que ce n'est pas croyable qu'il y ait encore du sang. Comme c'est fort un être humain, beaucoup plus fort que l'on peut se l'imaginer. Mais il peut mourir de cette force. Se faire vider de sa fontaine de sang.

C'est rare que je décide d'aller à l'intérieur de moi à cause de tous les dangers de prise de conscience. Donc, je m'étourdis.

Je vais vite, si vite, que cette fébrilité est à la limite du supportable. Je déboule pour ainsi dire. Ça pense tellement vite en dedans. Ma pensée court au-devant de moi, et moi, à bout de souffle toujours, j'essaie de la rattraper. Ce n'est pas tant la fébrilité qui déroute, fait un effet, que la panique qui la sous-tend.

Pour faire taire le silence, je m'entoure de monde. Ça fait un mur autour de moi. Du bruit et du monde mur à mur. Comme ça, je n'entend rien parmi toutes ces voix. Je me cache derrière cette muraille humaine et je ne vois rien autour de moi. Une horde de protection. Il y a tellement de monde autour de moi que, parfois, ça m'étouffe. Toute cette marée humaine m'étouffe et en même temps, j'en ai besoin. Je ne m'appartiens plus, je ne me possède plus. Appeler, répondre, écrire, me retirer. Quand je n'en peux plus de me retirer, alors, je rappelle et ça s'apaise un peu à l'intérieur. Le mur de protection fait son travail. Je me sens moins seule. Toute la peine que je me donne pour me faire aimer. Ça me tue, ça me torture.

Certains disent que tout se rapporte à la mère; je ne sais pas si c'est vrai, mais l'étouffement maternel, c'est du connu. Étouffée, admirée, adorée comme un trophée, un jouet, une relique. Quelque chose cloche dans le conte de fée. Ça ne tourne pas rond, ça ne va pas ensemble. Être aimée et vouloir en mourir. Haïr l'objet qui vous aime. Ça éclate en dedans. Ça se sépare et ça se morcelle. Pour ne pas être entière. Pour survivre. L'intérieur et l'extérieur, le dedans et le dehors.

Être la préférée, ça ne se refuse pas. Mais ça implique qu'il y a un non préféré et pire, un pestiféré. Et ça vient de tuer ton enfance. Parce que tu te hais, et tu hais celle par qui la haine arrive. Tu ne peux plus jamais être une enfant. Parce qu'il y a des choses graves que tu ne sais pas parce que tu es toute petite, mais en même temps, tu le sais, parce qu'un petit enfant sent tout. Et tu t'enfuis. Chacun s'enfuit. La maison est vide. Toi, tu es partie au pays des morts-vivants, de l'oubli et du sommeil, dans un lieu où tu as fait disparaître tout ce qui a laissé un vide, une crevasse de ton âme, de ton humanité, de ton cœur. Interface entre toi et un schizophrène ou un apatride, sans soi ou sans pays.

Le plus triste c'est de savoir qu'il y a une frontière entre le dedans et le dehors et que ça ne peut rester qu'au niveau de la tête, car sentir vraiment, ce serait déjà que le mur ait disparu, ou soit moins épais, ou que l'unité soit rétablie. Mais cette totalité fait peur. Mettre ensemble est impossible, voire dangereux. Même lorsqu'on pense qu'on le veut, qu'on le désire par-dessus tout.

2^e partie : Passage d'une errance au choc de ressentir

Jusqu'à mon arrivée dans le monde de la thérapie et de l'abandon corporel à 32 ans, j'avais

rencontré peu de limites pouvant me faire croire à l'existence d'un drame intérieur. J'étais drôle, originale, colorée et entourée et je menais une vie en apparence palpitante. Je changeais d'orientation professionnelle et d'études au gré de mes fantaisies et comme tout me réussissait, rien ne semblait devoir m'arrêter. « Qui veut peut » ne pouvait mieux traduire ma vision de la vie d'alors. C'était l'époque où je pouvais dire « Je t'aime » sans rien ressentir de ce qu'il y a d'effroyable dans la rencontre. Derrière ma détermination et ma fébrilité, toutefois, se terraient une errance sans nom, une solitude et un désarroi qui m'échappaient totalement.

Pendant longtemps, le seul accès à ma vie profonde a été une culpabilité massive et omniprésente que j'expliquais à partir de mon histoire familiale. Puis, ce fut la traversée de l'autre côté du miroir, traversée ponctuée d'étouffements, d'endormissements, d'engourdissements et de paralysie. Ce que j'avais cherché à occulter de toutes mes forces commençait à apparaître. Dans l'arrêt du mouvement volontaire, lors du travail corporel dans la piscine et au matelas, montaient des images violentes et dégradantes que je vivais comme étrangères et ne faisant pas partie de moi. Un passé au parcours violent me ramenait en moi tout aussi violemment.

De session en session, mon vécu est devenu une véritable rencontre avec la terreur, une terreur sans objet, sans visage. J'avais peur de rêver, peur de penser, peur de tout ce que j'imaginai que je pouvais porter et qui pourrait m'échapper, peur de décompenser. Une fugitive en fuite, condamnée à se cacher d'elle-même.

Avec les années, ma vie intérieure s'apprivoisait un peu et laissait de plus en plus d'empreintes de son passage. À mesure que ma mémoire prenait de l'expansion, j'en découvrais le fabuleux potentiel tout en réalisant avec effroi que la presque totalité de ma vie avait disparu, ce dont je suis et serai toujours inconsolable. Ma vie entière reposait sur une immense plaque de glace, posée sur du vide et je dérivais.

Malgré tout, bon an mal an, je devenais plus consistante et j'avais le goût de prendre la parole. Réduite à l'expérience du silence pendant des années, je vivais un douloureux sentiment d'exclusion, du fait d'être différente des autres, ces autres qui parlaient, et je ressentais de plus en plus d'impuissance et de frustration par rapport à ma difficulté de prendre ma place dans les groupes. Malheureusement, c'est à ce moment-là qu'a eu lieu le « dernier dix jours ».

C'est dans une jungle toujours en défriche que j'ai entamé, traversé et complété ma maîtrise en psychologie, au prix d'efforts incommensurables. Après cette épreuve quasi inhumaine et mes vingt années de groupe, je pensais que « quelque chose était enfin fait ». Dans un sens, c'était vrai, mais l'ombre du bonheur que j'avais entrevu furtivement sur le seuil de ma porte s'était évanoui et la nouvelle bretelle d'accès que j'allais emprunter, à travers le travail avec mes clients, allait m'amener vers l'incontournable rencontre avec moi-même.

Il y a un an et demi, j'avais presque dix clients déjà et avec le recul, je suis convaincue que c'est à partir de ce moment-là qu'un bouleversement majeur s'est produit. L'exigeant face à face de la relation thérapeutique auquel je ne pouvais échapper — comme durant les dix jours — avait tout pour éveiller et stimuler l'intolérable des ressentis endormis dans le ventre de l'oubli. De jour en jour, j'étais confrontée à l'effet déstabilisant du miroir, à l'écoute en résonance de la désolation, des douleurs et du désespoir et, plus souvent

qu'autrement, à l'impuissance à les changer. En même temps, je touchais de plus en plus à des zones longtemps protégées et pressenties auparavant, à travers les images et les fantasmes éveillés tout au long des années de travail corporel et des sessions de groupe. Ne monte pas de soi ce que l'on veut, mais ce qui y est.

Pendant longtemps, dans l'excitation d'une parole naissante, de la prise des premiers risques relationnels et des changements qui survenaient en thérapie, j'ai vogué sur l'espoir, forte d'un optimisme à toute épreuve, tant pour moi, que pour les autres. Je ne savais pas que ma détresse était à peine effleurée et qu'elle allait bientôt s'installer à demeure. « Ne me secouez pas, je suis plein de larmes » écrit Henri Calet. Parfois, il me semble entendre ces sanglots pétrifiés au tréfonds de moi, en attente d'une abréaction et d'un soulagement qui ne viennent jamais. Et, beaucoup plus creux encore, je devine un hurlement démentiel.

Cette détresse constante et diffuse s'intensifie lors de crises de fatigue aiguës qui me creusent les yeux de l'intérieur, tel un sillon de la mort, laissant à chaque passage une fêlure de plus dans le tissu de mon être. Je me tue à comprendre le pourquoi et le comment de ces fatigues. Certains facteurs observables, tels l'exigence de bâtir une clientèle et les formations dictées par mon insécurité, me semblent y participer, mais vu leur récurrence, je crois qu'elles touchent toute ma structure. Je ne sais trop encore, mais je les perçois comme un mouvement involontaire, une nécessité inéluctable dont je ne saurais dire si elle est contact ou coupure, ancrage ou garde-fou. De par la violence de leur impact, ces crises m'obligent à un lâcher-prise d'urgence suivi d'une plongée intérieure où je peux momentanément rejoindre une profondeur de détresse et de désespoir qui m'échapperait autrement. Plus en contact avec ma vie souterraine, j'observe alors un changement marqué dans le travail auprès de mes clients. Une réceptivité et une vulnérabilité accrues m'amènent à capter la vie d'un peu plus près, en substance et en nuance, et à saisir ce qui m'échappait la semaine auparavant.

La fatigue et la déprime ont ceci en commun qu'elles ralentissent ma course effrénée et me permettent de respirer, comme si j'étais greffée d'un nouveau poumon. Enfin, le silence et le retrait. L'excuse est parfaite et le degré de culpabilité réduit à zéro. Il m'arrive souvent, lorsque je reprends du poil de la bête, d'éprouver une nostalgie de cette intimité perdue avec moi-même.

Lorsque je m'attarde aux changements quantitatifs et qualitatifs qui ont vu le jour, depuis le début de ma démarche en abandon corporel, je suis émue, bouleversée même. Ma pensée s'est structurée, ma capacité de faire des liens, de formuler et de comprendre s'est grandement développée et mes points de repères et de références se multiplient. Un processus d'intégration des concepts d'abandon corporel s'amorce et se matérialise peu à peu. Je crois que ces facultés inestimables se sont étayées sur une plus grande tolérance à ressentir, elle-même forgée par les mots et les ressentis des autres dans les groupes, alors que j'existais si peu encore.

Aujourd'hui, je me sens plus unifiée, je coïncide davantage avec moi-même et je me sens moins coupable. Ma voix est plus posée. Lorsque je me sens plus proche ou vulnérable, ma fébrilité s'évanouit et j'ai le sentiment de frôler la normalité pour quelques instants. Qui l'eût cru? Finalement, ma planète se réchauffe progressivement, bien que trop lentement.

De toute évidence, la vie ne cesse de grandir en moi, mais je me heurte néanmoins à la violence d'être et — qui sait — à la punition d'être. Cherche et tu trouveras. J'ai cherché éperdument et obstinément, en attente d'un repos qui ne veut pas de moi. Je me sens prise au piège, incapable de changer les paramètres de mon existence et je ne sais plus à quel saint me vouer. Ce sentiment d'impuissance éveille en moi une rage incommensurable, nourrie de regrets, de pertes d'illusions et de limites et, fort probablement aussi, de ressentis encore inaccessibles, tissés dans un mélange inextricable de haine et de douleur primitives. Une rage dont l'énergie meurtrière pourrait mettre tout à feu et à sang. Refus, rejet, refus. Ainsi tourne la roue de ma vie. La réconciliation avec moi-même ou le consentement à être qui je suis ne vient pas, ce à quoi j'invite pourtant mes clients au quotidien, position contradictoire s'il en est.

Sur le divan de la solitude, le sentiment de désolation persiste et signe. Je ne me comprends toujours pas, je reste tourmentée et j'ai l'impression terrible que ma vie m'échappe. J'ai changé tant et plus, et pourtant, lorsque l'itinérance reprend à nouveau ses droits, un désir de fuite irrépressible s'empare de moi avec autant de force qu'autrefois. Ma toupie a ralenti. Avant de faire, de m'agiter ou de téléphoner, je m'arrête, comme une droguée qui cherche à réduire sa consommation.

Les années défilent à une allure affolante sous la bannière d'un désespoir de plus en plus présent. Et si c'était trop tard? Comment colmater cette brèche gigantesque, cette brisure irréparable que je sens en moi et dont j'ignore toujours la teneur? Il reste que la souffrance inhérente à cette brisure me relie aux autres et me permet d'entendre les lieux de détresse de mes clients. Ces derniers me touchent profondément, me permettent de rejoindre ma vie à travers la leur, remodelant mon paysage intérieur à l'infini. Et pourtant, même si je me sens reconnaissante et privilégiée de participer à cet échange de vie perpétuel, une voix intérieure s'insurge « So what? Et puis après? ». En dedans, quelque chose continue de mourir; ma vie me paraît vide et vaine et l'absurdité me frappe de plein fouet à répétition. Cela dit, et en dépit de ce non sens, je ne voudrais pour rien au monde — dussé-je en mourir — revenir dans ce lieu désaffecté d'autrefois, là où silence et froidure ne font qu'un.

Je viens d'un pays dont je ne me souviens pas, émergeant de la fragmentation et de l'indéfinition. Durant cette longue traversée chaotique de la nuit, mes premières étoiles ont été mes compagnons de route de l'abandon corporel, corps substitut du mien en attendant que je m'incarne un peu plus. Si l'espoir ne peut venir que du fait de se rejoindre, c'est bien le seul qu'il me reste en ce moment, et encore. Mais aujourd'hui, en ce moment même, je tiens à vous dire merci. Merci à toi Aimé, et à chacun de vous en particulier de m'avoir amenée jusqu'ici.

Jacqueline : Je voulais te dire, là, maintenant je ne me sens plus seule. Merci.

Clémence : Il y aurait certainement beaucoup à dire, mais il me semble, qu'à ce moment, les mots risqueraient d'être des profanations.

LA SUBJECTIVITÉ ET LA DÉMARCHE

Modératrice : Suzanne Pouliot, Saguenay



RÉFLEXION SUR LE PÈLERINAGE ET LA DÉMARCHE THÉRAPEUTIQUE (MARCHE-DÉMARCHE)

Gisèle Legault

Dans cette communication, je me propose de faire un parallèle entre d'une part un pèlerinage au Québec dit Chemins des Sanctuaires en juillet 2003, (330km) et un pèlerinage en Espagne en octobre 2004 (153km) et d'autre part la démarche thérapeutique en abandon en tant que chemin, démarche de vie (combien de kilomètre?). Je développerai trois points soit le questionnement à l'origine de ces pèlerinages, l'aspect « randonnée » de ces derniers et le lien qui peut être fait avec ma démarche en abandon.

Premier aspect : le questionnement

Pourquoi ai-je fait ces pèlerinages? Quel sens ont-ils? Sont-ils liés, et en quoi, au passage à cette étape de la vie qu'est la retraite du travail?

À Nantes, en 2003, j'avais posé la question suivante : à quoi le départ de l'Université me permettra-t-il d'accéder? Et j'avais répondu au voyage, mais aussi à la solitude et à l'angoisse du non-programme. Roch Pelletier avait alors dit : « On ne passe pas du travail au non-travail, mais du travail à autre chose qui nous intéresse et dans lequel on s'engage ». J'ai beaucoup réfléchi à cette phrase.

Au cours de la première année de ma retraite, ce que j'ai priorisé le plus a été le voyage; quatre voyages en un an : France, Turquie, Corse, Inde, Espagne. Le climat de ces voyages et surtout de l'avant-voyage en a été un d'excitation, de planification, de curiosité, d'emballement, mais aussi de peurs, d'insomnie et de traitements pour l'insomnie.

Alors pourquoi ai-je voulu faire ces marches-pèlerinages? Gantelet (2002, 20), un marcheur, a dit ne pas savoir pourquoi on entreprend ces marches difficiles et longues et n'avoir que quelques mots, tels aventure, solitude, retour sur soi, méditation, dénuement, authenticité, quête spirituelle, dépassement pour les décrire. Ces marches ont été symboliques d'entrée dans la retraite, d'entrée dans la mouvance de la retraite, dans la mouvance de ce tournant de vie vers, peut-être, quelque chose de différent qui ne soit pas strictement dans la suite de ce que j'ai fait avant (formation et travail social), qui soit *qualitativement différent*.

Lorsque j'ai initié mes deux marches, j'éprouvais le besoin d'un renouveau, l'envie de tourner la page (du travail), d'en ouvrir une autre (avec la retraite). Dans les deux cas, je sentais que je me dirigeais vers quelque chose dont j'ignorais le sens, quelque chose qui me dépassait, un temps de recherche. Ces marches se sont donc inscrites dans un temps de réflexion personnelle aiguisé, par la solitude, le silence, la nature.

Dans ma recherche de lieux de réponses, j'ai fait ces pèlerinages et certains de mes voyages (l'Inde entre autres en 2003), mais réponses à quelles questions? Il était important d'entreprendre ces chemins afin de me retrouver, il était important de mettre beaucoup en branle pour me rejoindre à travers ces marches. Le cadre de ces marches était toutefois sécuritaire pour moi, car elles étaient « organisées », elles avaient des balises (en groupe, lieux d'arrêt déterminés, infrastructure solide). Elles étaient un compromis pour moi dans

le sens qu'elles contenaient suffisamment de flou et de « liberté d'action » tout en étant structurées et encadrées. Je pouvais y réfléchir, philosopher tout en étant supportée par le cadre de la marche. Au cours de la marche, je ne suis pas dans ce vide qui m'angoisse tant, vide amplifié par ma vie actuelle de retraitée, vide tellement ressenti en janvier 2005 lorsque je crains que ce long hiver soit sans projets. J'y fais alors une liste tellement longue et touffue qu'ensuite, je ne peux réaliser que très peu des projets de cette liste.

Deuxième aspect : la « randonnée » de ces marches

Le pèlerinage québécois consiste en une marche de 15 à 20 km par jour le long du fleuve Saint-Laurent entre Montréal et Sainte-Anne-de-Beaupré pendant dix-huit jours. Celui d'Espagne consiste en une marche de 25 à 30 km par jour sur les routes rurales du Nord (de l'Espagne) pendant quinze jours.

Je pars donc pour Compostelle dans un climat d'excitation et de peur, avec le souvenir de la Marche des Sanctuaires qui s'est faite pour la moitié avec l'aide des *Imovanes* (sommifères). Avant le départ, je suis morte de peur et j'en perds le sommeil, je consulte pour me limiter à des moyens naturels, je dois les intensifier progressivement jusqu'à prendre des anxiolytiques pendant la journée, toute ma vie est programmée en vue de retrouver, peut-être, le sommeil la nuit.

Le climat et l'esprit religieux de ces marches et de plusieurs pèlerins ne me dérange pas et même est aidant en raison de mon *passé religieux* et de l'atmosphère *familière* de ce type de démarche. J'ai déjà fait, à 20 ans, la marche de Magog à Saint-Benoît-du-Lac sur le modèle de Chartres et au son du « Je vous salue Marie, pleine de grâces... Vous êtes bénie entre toutes les femmes... Et Jésus... » Donc, je sais que ces marches créent une atmosphère réflexive, de silence, de méditation.

Je dirais que j'ai fait ces marches pour aller au bout de mes capacités physiques. Habitée à la marche régulière de mise en forme depuis les années 80, j'ai voulu intensifier mon endurance et mes possibilités. Avec l'aide du service de kinésiologie de l'Université de Montréal, j'ai pu progressivement monter mes kilomètres quotidiens jusqu'à atteindre le 15/20 km par jour requis pour la marche de longue haleine. A ce niveau, il y a une griserie de marcher et de se sentir bien parce que marchant, de n'avoir mal nulle part, d'être en possession de ses moyens et de se maintenir en mouvement. Il y avait de cela dans mes deux marches et chez les pèlerins qui m'ont accompagnée. L'aspect *contemplation* de la marche était aussi présent, contemplation de la *lenteur* qui fait qu'on note, qu'on remarque le paysage comme jamais on ne l'a fait. Au Québec : *le fleuve* essentiellement. En Espagne : les Basses-Pyrénées, les montagnes, les pâturages, les troupeaux de moutons à clochettes, la petite route serpentine, l'aspect paisible de tout cela. Les champs de vignes et de mûres que l'on cueille au passage. Les villages de vieilles pierres juchés sur buttes qu'on voit bien à l'avance puis au-delà en se retournant. Les paysages désertiques de la Meseta : le silence, l'immobilité, le pas sans entraves, l'œil libre de vagabonder entre ciel et terre. Et dans les villes : les cathédrales gothiques, les monastères et cloîtres, les icônes, les abbayes, les églises romanes. Voyez cette image saisissante du pèlerin en habits médiévaux, assis sur son socle à Leon, fatigué, sandales enlevées, méditant et se reposant.

L'aspect randonnée est présent, et il est énergisant d'être en contact avec la nature à tous les jours, d'entendre le moindre vent, d'admirer les arbres, d'être attentive au moment présent, de lâcher prise pour accepter ce qui est... Le plus souvent, la marche et l'effort physique débouchent sur la méditation, l'intériorisation, la prière. Des bonheurs simples apparaissent : baignade imprévue, pique-niques le midi où la nourriture devient subitement excellente parce que goûtée, traversée imprévue d'un cours d'eau, gîte particulièrement accueillant. Marcher, c'est humer la campagne, se sentir « en liberté », marcher sans douleur, être en contact avec le Québec et l'Espagne des campagnes et leurs mentalités encore assez religieuses, assister inopinément à un concert imprévu d'orgue dans un lieu d'hébergement, concert très touchant qui me met en contact à la fois avec la nostalgie du passé et la tristesse de ce monde religieux qui s'écroule parce que vide et non renouvelé, absent d'adhérents. Ces pèlerinages furent parmi « mes plus belles vacances ».

« Le pèlerin demeure un être que la route transforme » dit un dépliant de Notre-Dame de Portneuf à l'été 2003. Cette route m'a-t-elle transformée? Que me reste-t-il de la longue route parcourue? Le chemin de Saint-Jacques n'est pas un chemin de randonnée dit Boulès dans *Passants de Compostelle* (Payot, 2001). L'emprunter, c'est vouloir y inscrire une démarche spirituelle au contenu pas toujours très explicite. Je dirais que la marche a été une façon « d'être avec moi », un repos de la vie super occupée de mes années de travail et de début de retraite.

L'arrivée à Santiago de Compostelle ne fut pas accompagnée d'émotions particulières, j'ai trouvé la cathédrale très sombre et très sale à l'extérieur, et n'ai pas particulièrement eu le goût ni l'élan d'aller toucher la statue de Saint-Jacques. L'assistance à la messe m'a touchée toutefois, d'autant plus qu'il a fallu se battre pour entrer à la cathédrale, le balancement d'une nef à l'autre du « botafumeiro » (encensoir géant) m'a beaucoup impressionnée. Geste puissant et emballant qui, accompagné de musique sacrée, « élève l'âme ». De même, la superbe cathédrale de Sainte-Anne-de-Beaupré, digne de celles d'Europe, m'a impressionnée et rappelée les enseignements religieux de papa prodigués avec bonté et considération.

Troisième aspect : la marche, témoin de mes rapports aux autres.

A Compostelle, je marche surtout *seule* et « à la queue » du groupe car cette marche est exigeante et à la limite de mes capacités (ça monte et descend beaucoup, la marche est en altitude, le sac est lourd) tout en me sentant entourée et supportée par le groupe. Ainsi, cette chaleur du groupe ressentie à Molinaseca où tous sont assis au coin du feu *et où j'écris à l'écart*, assise au pupitre de la pièce et où l'on me désigne amicalement de « professeur ». Dans ce type de groupe, on trouve habituellement quelqu'un qui marche au même pas que soi. Ici, en Espagne, mon pas ne semble pas s'accorder avec celui de quelqu'un d'autre. Ceci me renvoie à ma vie où je ne réussis pas à rencontrer quelqu'un qui m'accompagne. Ceci me manque dans ce voyage; le partage au quotidien de certains vécus reliés à la marche, le partage de trajectoires de vie. Je n'ai pas de confident(e). J'ai le sentiment d'errer... Et comme j'avais pu le faire au Québec, c'est-à-dire marcher avec la même personne pendant des kilomètres, je me questionne. Là, je l'avais trop fait toutefois, parlant pendant des heures avec Lise au point d'avoir souvent ce rire bizarre et exagéré, de me sentir *essoufflée*, malaise que j'éprouve assez souvent et lié à cette perte de contact avec moi-

même habituellement. La proximité avec Lise a fait monter beaucoup de choses en moi, des émotions, des nostalgies, des manques qui m'ont submergée finalement et ont fait que mon rythme biologique s'est détracté et que l'insomnie s'est installée, puis incrustée.

D'autre part, je désire faire le chemin seule par bouts car j'éprouve un sentiment de contrainte, de restriction, de pression dans la marche avec les autres. Pression d'être « à la queue », de devoir me dépêcher, de retarder les autres, de retarder le moniteur qui nous accompagne, etc. Je m'enfuis alors et vais marcher plus loin.

Marcher en dépit de la fatigue et de l'insomnie et des médicaments pour l'insomnie qui ont des effets secondaires précis et handicapants. Dans cet état, mes vulnérabilités apparaissent, je ne me sens pas bien, je dois aller me reposer et ne peux participer à ce qui se passe dans le groupe. Ceci donne alors une image de moi à l'opposé de celle que je m'étais construite de personne « invincible », qui peut faire des choses spéciales, de grands et longs voyages par exemple. Et parfois... la tension tombe et l'énergie revient, qu'est-ce qui se passe? Ai-je besoin de cette fatigue pour me ressentir? L'ancrage physique, corporel, la soumission à ces épreuves corporelles permet peut-être de devenir enfin corps et de me ressentir.

Rêve révélateur. Lorsque, en Espagne, je retrouve le sommeil naturel, je fais ce rêve. Je suis hors de l'autobus (celui du voyage en Espagne), dans un champ (semblable à ceux que nous avons vus jusqu'ici), attendant ma sentence car je suis condamnée à mort, mais il y a encore délibérations. Un homme est dans la même situation que moi. Il y a une « gardienne des accusés » qui interdit aux enfants de l'autobus de nous lancer, à nous les accusés, des débris et des insultes car « le respect est dû aux accusés ou aux coupables ». J'apprends que je suis effectivement condamnée à mort, de même que l'homme. Apparaît alors une petite auto de police, avec des numéros style Gestapo et je dois aller avec eux. Je suis d'accord et je quitte les gens de l'autobus (mon groupe actuel). Réveil à 3.00 a.m.

Mon interprétation immédiate : je me sens condamnée à mort de faire ce pèlerinage, c'est-à-dire de marcher « comme une bête de somme » à cœur de journée jusqu'à ce que mort s'ensuive (certains jours). Feedback de mon groupe au retour du voyage . Je me sens toujours « condamnée à mort », c'est-à-dire vivant dans un monde, un environnement hostile. Alors je m'en échappe, je me crée une situation exceptionnelle, chambre seule, je quitte le groupe pour marcher seule et me sens délivrée, libre parce que seule. Il y a même des manifestations physiques de cette délivrance dans le sens de me permettre de vaincre la constipation. Je peux respirer, mais ensuite, je me sens seule, à part, et je veux me réintégrer dans le groupe, me faire des amis(es), trouver un confident(e).

Un parallèle entre mes façons d'être lors de ces marches et ce qui se passe dans mes rapports aux autres dans la démarche d'abandon corporel peut être fait. Je constate que je veux faire partie du groupe d'écriture par exemple, que je veux être « sur les bonnes listes », être incluse, que je crains d'être oubliée, que je suis blessée si je le suis. Cependant, lorsque je le suis (incluse), je commence à vouloir partir, m'en aller, à vouloir m'absenter ou me mettre à l'écart si bien que je crée un mode d'être là où l'on doute toujours de ma présence, où l'on entrevoit l'instant où je ne serai plus là. C'est comme si je ne pouvais être là qu'en m'en allant.

Et lorsque je suis là, je le suis selon certaines modalités, souvent en critiquant, en m'opposant, en revendiquant. Ou encore, je ne suis là qu'en autant que l'on produit de l'écriture, que le groupe est productif et m'est utile. Jacqueline C. parle de « fonction » qui domine dans les rencontres pour moi : se rencontrer pour être ensemble, pour passer du temps ensemble me semblant une perte de temps, du « placotage » inutile et futile d'où je me retire pour lire ou marcher seule.

Ces façons d'être, dans mes rapports aux autres, sont-elles liées aux sentiments de dépendance et d'indépendance, concepts avec lesquels je me débats depuis longtemps? Est-ce que je veux me prouver mon indépendance du groupe et de l'abandon corporel en manquant certains « dix jours », en prouvant que je peux m'en passer et en le faisant de temps en temps, ou est-ce que je ne fais pas plutôt preuve de dépendance par ce besoin urgent d'apparaître, d'être reconnue, par cette peur viscérale de disparaître, de ne pas compter, d'être considérée comme « quantité négligeable »? Je me rappelle cette fête de mes 60 ans que j'ai organisée moi-même dans le menu détail et où j'ai voulu que des « discours » soient prononcés par chacun de mes groupes d'appartenance, de même à ma fête de départ de l'Université où je craignais que ma contribution spécifique ne soit pas assez explicitée et reconnue. Cette quête sans fin de reconnaissance et ce doute font peut-être écho à ce doute suscité chez les autres à mon sujet.

En conclusion, j'ai essayé, à travers ces marches, de me mettre « à la disposition de moi-même », de me donner des moyens « pour être en contact avec moi » et, de ce point de vue, je crois que j'y suis parvenue. J'ai essayé de m'ouvrir aux possibilités que pouvaient offrir ces temps de retrait et de réflexion et j'ai alors rencontré ces espaces de tiraillement et de déchirement dans mes rapports aux autres, espaces que je tente d'habiter, espérant qu'ils créeront aussi un lieu familier pour vous.

Suzanne Pouliot : Je te remercie Gisèle; j'aimerais te dire qu'une des choses qui m'a touchée, c'est que tu tentes de consentir et mettre tellement d'énergie par le biais du corps. Ça me rejoint. Moi, aussi je marche et je crois que je démarche aussi; je suis en démarche. C'est touchant.

François : Je suis un ancien étudiant de Gisèle. J'ai eu beaucoup de plaisir à t'entendre comme j'en ai eu beaucoup à t'écouter lors des cours. Ça été très agréable.

Marcelle : Je ressens quelque chose que j'essaie de saisir, c'est quelque chose de très, très fragile et de très fort et de très puissant dans la même personne, au même endroit. Ça me fait ça en t'écoutant, quelque chose de très délicat, très fragile et toute la puissance de la marche, de la force, de la volonté. De sentir ça dans la même personne, ça me fait un effet.

Gilles Deshaies : J'ai vu le film et j'y pensais en t'écoutant aujourd'hui. Je me disais, ce qui me touche beaucoup dans ta présentation d'aujourd'hui et dans le film, c'est comment tu cherches à te rejoindre éperdument. J'ai le sentiment que tu n'as jamais lâché et que tu arrives à te rejoindre comme ça. Je trouve ça très touchant.

Hervé : J'ai été rejoint beaucoup que tu ne veuilles pas te faire oublier tout en te faisant oublier. J'ai cru comprendre ça et ça me parle beaucoup. Je vais me laisser réfléchir à ça, sentir ça.

Claude Langlois : Tu as parlé de la contemplation de la lenteur et ça me fait du bien de l'entendre dire. La lenteur pour moi, je dirais que je ne sais pas trop ce que c'est encore, mais il me semble avoir vécu à une vitesse excessive et là, ça commence à se calmer, étant retraits moi aussi. Ça me rejoint beaucoup. Et je me disais, elle parle beaucoup de marcher. Marcher pour moi, c'est rouler de ce temps-ci. Je me disais, c'est un chemin aussi. En tout cas, c'est le mien. Je ne peux pas dire autre chose.

REGARD ONTOLOGIQUE SUR LA SPIRITUALITÉ

Claude Larochelle

« Le spirituel est chargé de toutes les ambivalences de la réalité humaine. Il émerge de ses coupures et, de ce fait, il habite un monde spécial, séparé de soi ».

(Hamann, 1996, p.107)

Partager mes réflexions sur la spiritualité, c'est vous donner accès à mes pensées. Par contre, témoigner d'un regard ontologique sur la spiritualité, c'est prendre le risque d'une expérience de révélation de moi et ce geste-là me rend vulnérable émotionnellement, suscitant en moi à la fois l'excitation d'une rencontre authentique, l'angoisse de l'inconnu et la peur du rejet.

Je prends de plus en plus conscience que toute démarche ou expérience spirituelle ne peut se faire qu'à travers ce que l'on est, comme tout ce qui vit en nous. À moins de faire un discours intellectuel ou d'établir un dogme, chaque humain appréhende la spiritualité avec ce qu'il est. Et même le discours intellectuel et le fait de décréter un dogme témoigne de l'humain qui l'accomplit. Ainsi, parler de la spiritualité, c'est parler de ma spiritualité et c'est parler de moi, même malgré moi. C'est angoissant à vivre et c'est angoissant à révéler.

Mes premières versions de ce texte, écrites il y a quelques mois, établissaient des distinctions entre: religion et spiritualité, religion et transcendance, ontologie et sens du sacré, etc. J'écrivais que la religion est une institution, donc une fermeture et que la position ontologique conduit à la spiritualité, donc à l'ouverture. J'étais fier et satisfait car cela signifiait pour moi que cette constatation démontrait ma clarté et mon ouverture. Comme on dit souvent : « Je l'ai l'affaire! ». J'avais beaucoup de recherches, d'idées et d'auteurs, beaucoup de citations et de pages, beaucoup... de mental.

J'étais donc heureux d'être en position de recherche ontologique. Jusqu'à ce que je ressentie un malaise, en prenant conscience que je faisais avec - religion et spiritualité - ce que je faisais aussi avec : abandon corporel et psychothérapie ou abandon corporel et spiritualité. Je les plaçais hors de moi, je les comparais et je trouvais qu'un était meilleur que l'autre ou bien qu'ils étaient inconciliables et qu'il fallait choisir. Dernièrement, j'ai réécrit tout mon texte car j'ai constaté (grâce à d'autres regards) que je projetais à l'extérieur de moi ce que je vivais à l'intérieur.

Aujourd'hui, je dirais donc que prendre une position de chercheur ontologique au niveau de la spiritualité m'oblige d'abord à cheminer par rapport à la notion de recherche ontologique, à me rappeler et à assumer que c'est me recevoir dans tout ce que je suis. Quand j'ouvre ensuite cette question à la spiritualité, cela implique de reconnaître que je vis la spiritualité comme je vis toute ma vie et que je suis habité par les mêmes paradoxes présents dans tous les aspects de ma vie. Cette constatation m'a conduit aux réflexions suivantes:

- La spiritualité est une expérience fondamentalement personnelle, subjective, très intime

qui se manifeste en moi avec toutes mes impulsions et répulsions, mes envies d'accueillir et mes rejets, mes angoisses et mes exaltations, mes espoirs et mes découragements.

- Je désire avoir mes propres convictions et croire en ce que je veux; en même temps, je recherche les règles, les institutions et aussitôt je les rejette. Immédiatement après, je fais des lois et des règles : je crée une institution intérieure que je m'empresse de projeter à l'extérieur.
- Je suis attiré par la perfection, j'ai des élans émotifs élevés et inspirants. Parallèlement, je suis habité par des intérêts matérialistes et des émotions que je ressens comme irrecevables. Au fond, en moi, il y a la guerre entre le Bien et le Mal. Je projette cette lutte hors de moi, alors que le conflit ou l'ambivalence est interne.
- Je ne ressens pas ce que je veux et je ressens ce que je ne veux pas. Le conflit profond que je vis dans la démarche thérapeutique, entre mon désir d'ouverture et le refus de moi-même, se reproduit avec le même modèle dans mon approche de la spiritualité. Ma démarche spirituelle est nourrie par mes idéaux et par l'angoisse de me recevoir sans a priori dans tant d'inconnus.

Plus on prend le risque de la position d'abandon corporel, plus on abandonne la sécurité de l'institution extérieure (avec ses effets limitatifs) et plus on tolère la présence de l'angoisse de l'inconnu (avec ses ouvertures et la sensation de vie). L'institution ne disparaît pas... C'est l'institution extérieure dont l'importance est réduite, laissant alors apparaître ce qui est à soi : l'accueil et le refus, l'institution en soi. « Se recevoir » implique aussi d'accueillir le refus en soi.

Aborder la spiritualité dans une position de recherche ontologique, c'est donc « se recevoir » tout soi dans cette aspiration, cette élévation vers ce qui serait plus que l'humain connu, en reconnaissant que c'est essentiellement une expérience de subjectivité. Cela soulève la question du bien, du mal, de la Foi, de l'expérience mystique. Jusqu'à maintenant, mes pensées oscillaient entre deux pôles: l'abandon corporel, c'est la thérapie et la Foi, c'est la religion. Je percevais donc deux mondes inconciliables et qui s'opposent. Je dirais aujourd'hui que j'avais une position institutionnelle assez rigide qui me conduisait directement en moi-même... Dans le conflit entre ce qui est bon ou mauvais, entre ce qui est autorisé et ce qui est renié. Comme le disait Saint Pierre: «Je ne connais pas cet homme». Et mon analyse de la spiritualité et de l'abandon corporel variait et varie encore. Certains jours, je vois l'abandon corporel comme l'ouverture et la religion est l'opium, le carcan, le contrôle judéo-chrétien. Le lendemain, la religion devient un lieu formé d'êtres inspirés ayant des attitudes nobles, des écrits inspirants et dont l'ouverture est plus englobante que l'abandon corporel qui a des limites et des castrations.

Ce discours dichotomique peut durer aussi longtemps qu'il demeure localisé hors de moi et que je peux croire qu'il s'agit de deux entités différentes que j'observe et dont j'essaie de choisir la meilleure. Par contre, ce même discours est plus difficile à maintenir si j'assume le fait que je suis habité moi-même par ces réactions et positions paradoxales. Ainsi, je ne suis pas aux prises avec deux organisations qui s'opposent. Je suis plutôt cette lutte qui essaie continuellement de réduire au noir et blanc une réalité beaucoup plus complexe.

Si j'assume ma paradoxalité, je peux alors dire que j'ai des pensées, des sentiments, des pulsions, des aspirations qui s'opposent. J'ai aussi des croyances, des convictions sur des

dimensions humaines, sociologiques, écologiques, philosophiques et métaphysiques. J'accorde foi à des dimensions spirituelles, à des expériences mystiques intenses rapportées par certains humains (St Jean de la Croix, Padre Pio, Bouddha, Ibn Arabi...). Je constate qu'il y a des points en commun chez tous ces êtres qui se rapprochent beaucoup de l'abandon corporel : la reconnaissance de l'égalité entre les humains, la nécessité de l'ouverture à soi et aux autres, et surtout, la démarche personnelle avec ses crises intérieures. Je me sens proche de Saint Antoine qui, au III^e siècle, se plaignait continuellement de ses grandes tentations. Je suis touché par des attitudes et des comportements extrêmes d'une grande abnégation qui me troublent (L'abbé Pierre avec les sans-abri, Mère Teresa et les moujris de Calcutta et Sœur Emmanuelle dans les bidonvilles d'Égypte, sans oublier à Québec Gilles Kègle, l'infirmier de la rue). Ce sont mes émotions subjectives devant l'expérience subjective des autres. Et quand je suis troublé positivement ou négativement par les autres, cela ne fait que démontrer que tous les aspects de notre vie ne sont que subjectivité et interdépendance.

Alors que je suis souvent accaparé par un intense travail sur moi-même pour transformer mes colères ou violences en sentiments plus nobles, je constate que certains êtres dont j'envie la spiritualité intense sont alimentés par leur colère contre des situations qu'ils trouvent inacceptables sur un plan humain et moral. Par exemple, Sœur Emmanuelle écrit :

« La pauvreté est un scandale contre lequel j'ai partout et toujours combattu sur la planète (p.6)... Quel abîme d'injustice côtoyons-nous parfois sans nous y arrêter! ... Hurler, c'est protester, ne pas accepter, ne pas rester inerte. Hurler, c'est refuser d'en rester là ... » (Sœur Emmanuelle, 2001, p.13).

Ces expériences et ces comportements, tout comme mes émotions et mes attitudes, sont des subjectivités, des perceptions très personnelles qui manifestent une réalité intérieure que nous connaissons peu et que nous comprenons mal. Ils reflètent aussi tous les aspects de ce qu'est l'humain ... jusqu'à maintenant. Mais que sera-t-il plus tard? Comme le signale Aimé :

« ... Tout le processus d'humanisation est une lente entrée de l'esprit dans la matière jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que l'esprit. La matière, le corps se spiritualisent... On a tendance à penser que les humains ont toujours été à peu près comme ils sont et qu'ils continueront indéfiniment de garder à peu près leur forme actuelle. Mais au rythme où se transforme la vie, dans 10,000 ans, l'humanité aura un aspect autre que celui d'aujourd'hui, qui sans doute est déjà éloigné de celui de l'humanité d'il y a 10,000 ans. Le corps, sous la poussée de l'esprit, évolue sans cesse... » (Hamann, 1996, 109-110)

Je constate qu'il est facile et rapide, pour moi, de refuser tout ce que je crains et déteste en moi pour me plonger dans l'observation extatique de ce que je désire être. Il y a comme deux réalités de la spiritualité : la spiritualité comme expérience et la spiritualité comme fuite de ce que je juge moins noble en moi. Je dois aussi constater que tout en me touchant et m'impressionnant beaucoup, Sœur Emmanuelle m'angoisse aussi par la rigueur de son implication et de son engagement.

Il est facile de croire qu'être en abandon corporel, c'est s'accueillir et que tout refus et toute fermeture sont à rejeter. En fait, « se recevoir » sans a priori dans la paradoxalité, c'est reconnaître comme soi les mouvements d'accueil et de rejet de nos expériences. Si

j'applique cette compréhension à la spiritualité, cela implique de reconnaître comme venant de moi mes mouvements de noblesse, de générosité, de compassion, mais aussi mes réactions de rigidité, de dogmatisme ou d'intégrisme. Tout est subjectivité, mais tout est aussi paradoxalité et interdépendance. Comme le disait le général Dallaire lors de la réception de son prix de personnalité de l'année (Gala de la Presse, le 16 janvier 2005) : «*Tous les humains sont humains*».

L'abandon corporel n'est pas une religion ni une démarche spirituelle, mais n'exclut pas la réflexion spirituelle. La position de recherche ontologique a permis de mettre en lumière certains aspects fondamentaux :

- L'humanité est en devenir et l'on ne connaît pas les limites de l'humain ni toutes les dimensions de l'humanité auxquelles on peut avoir accès en soi.
- Toute expérience humaine est subjectivité et non pas vérité. On ne sait pas, on croit. Et croire que l'on sait, c'est la fermeture de l'objectivité. L'important n'est pas d'éviter toute objectivité ou toute vérité. L'important est de savoir que la vérité n'est que la manifestation de notre subjectivité et de notre pulsion à établir des vérités.

« Se recevoir » sans a priori favorise l'accès à l'expérience d'interdépendance, à l'universalité, à la reconnaissance que chacun de nous porte en soi toute l'humanité, dans toutes ses facettes et ses extrêmes. Comme l'a déjà souligné Aimé, il doit y avoir une place pour l'holocauste dans l'humanité. Si l'holocauste, l'intégrisme, le fascisme et toutes les formes de violence et de domination sont considérés comme des monstruosité inhumaines et ne sont pas reconnus comme des pulsions habitant chaque humain, nous basculons dans l'absurde et le désespoir. Alors, rien n'est plus possible au niveau de l'humanité et l'évolution tombe dans un cul-de-sac.

« C'est la matière qui se spiritualise, le corps qui devient esprit. Il n'y a que la matière, le corps, capable d'atteindre ce niveau d'être qu'est l'esprit. Tout vient de la matière et du corps, et pourtant l'esprit était là dès l'origine, comme une promesse dans la matière ».
(Hamann, 1996, p.118)

Mon cheminement en abandon corporel, mes lectures sur le mysticisme de différentes origines me font croire en une impulsion fondamentale qui anime toute l'évolution (la Vie, le Désir, l'Esprit imprégnant la matière.). L'humain fait partie de cette évolution, avec ses limites et ses ouvertures. L'humanité est l'aboutissement actuel de cette évolution, pour ce que nous en savons. Mais le chemin est encore long et l'humain est encore passablement imparfait pour exprimer l'intensité du Désir à la source de l'évolution. Voilà où se situe actuellement ma démarche spirituelle. Le désir est au cœur de l'humain, il est aussi antérieur à l'homme et complètement indépendant de notre volonté. La quête spirituelle peut être la recherche du sens de cette direction prise par le désir.

La position de recherche développée en abandon corporel est exigeante et angoissante car elle ne résout rien. Elle favorise l'apparition de tout ce qui est irrecevable, paradoxal, intolérable. Elle oblige à tolérer les questions angoissantes sur nos origines et notre devenir, sur l'inégalité et l'injustice, sur la souffrance, la maladie et la mort. Les religions sont structurées par les humains pour résoudre nos angoisses et nous donner des explications et des méthodes salvatrices. La position ontologique nous suggère que ces tentatives de réponses proviennent de nous et sont essentiellement des subjectivités. Poser

un regard ontologique sur la spiritualité, c'est reconnaître qu'il y a à recevoir tous ces vécus comme étant de nous et à y faire un espace sans a priori. C'est une expérience rigoureuse et qui se vit de façon intime. C'est aussi une démarche de toute l'humanité et ça se partage.

« *La démarche intérieure, le risque d'être globalement soi quel que soit le chemin pour s'y engager ne peut être qu'une aventure personnelle, que ce soit à l'intérieur des institutions ou à l'extérieur* ». (Hamann, 1996, p.114)

La spiritualité, dans une perspective ontologique, est une démarche qui part de l'institution pour devenir individuelle, plus intérieure. Comme pour l'abandon corporel, le but est d'aller au bout de soi, au fond de soi et non contre l'autre. Ce peut être angoissant de porter ses questions et d'assumer ses réponses, mais c'est différent du dogmatisme et du fanatisme.

Accueillir sa dimension spirituelle dans une position ontologique, c'est angoissant car tout n'est pas réglé d'avance. C'est aussi responsabilisant et ça oblige à faire des choix.

En même temps, c'est la liberté. La plus grande liberté, c'est la liberté de penser et la liberté de sa propre subjectivité. Le genre de liberté qui donne des vertiges. C'est angoissant, car ça bouge... C'est également émouvant, car ça vit.

« *Nous sommes dans l'obligation de chercher du sens à la vie, à notre vie, en nous plutôt qu'en dehors de nous (...)* Nous n'avons que notre subjectivité comme repère ». (Hamann, 2004, p.56)

« *L'espoir repose plutôt dans le fait que certains d'entre les humains arrivent à recevoir à travers eux-mêmes toute l'humanité, comme elle est, avec son devenu et son devenir* ». (Hamann, 2004, p.57)

RÉFÉRENCES

Hamann, Aimé (1996). *Au-delà des psychothérapies. L'abandon corporel*, Les éditions internationales Alain Stanké, Montréal.

Hamann, Aimé (2004). *Une invitation à être*, Le Guide Ressources, Vol. 19 - No 4, mars 2004, p. 54 à 57

Sœur Emmanuelle (2001). *Richesse de la pauvreté*, Flammarion, Collection "J'ai lu", Paris.

Gilles Deshaies : Il me semble que dans ta façon de parler de ton cheminement, il y a de la place – je ne sais pas trop comment dire – il y a de la place pour le bien et le mal. Et je ne sais pas trop quoi faire avec ça, mais il me semble qu'il y a une grande ouverture à quelque chose, mais il y a de la place pour le bien et le mal quelque part. Je reste avec ça.

Murielle : Tu arrives à parler de spiritualité et d'abandon corporel comme de deux choses qui ne sont pas opposées. Quand tu parles de la vie, du désir, et on pourrait parler de la

recherche spirituelle qui pourrait sembler être autre chose, mais qui, il me semble, est une recherche aussi de la vie et de soi. On peut partir avec des a priori dans une place ou dans l'autre. En abandon corporel, on peut se faire des a priori comme on peut en faire dans une démarche dite spirituelle, mais il me semble que tu arrives à parler d'une façon qui unifie quelque chose que l'on pourrait opposer. J'ai aimé la façon dont tu arrivais à en parler.

Jacqueline : J'ai été, pas intriguée, mais touchée de la façon dont tu as parlé de tout un questionnement qui se faisait, un débat qui se faisait, et qui, tout à coup, dans un univers plus intérieur, s'apaise, et sort de tout ce débat et ce questionnement. C'est quelque chose qui me parle beaucoup.

Geneviève : Je suis très émue par ce que vous avez dit. Je trouve qu'il y a beaucoup de courage à parler ainsi. Personnellement, je suis dans une quête depuis très longtemps. Ça m'intéresse beaucoup, mais je marche sur la pointe des pieds pour ce sujet-là dans le cas de l'abandon corporel. Pour moi, il n'y a aucun hiatus par rapport à mon cheminement spirituel et mon travail en abandon corporel, mais je trouve très difficile d'en parler. Peut-être que ça va me donner le courage d'en parler. Merci.

Philippe : Ce que dit Claude me touche beaucoup. Je suis dans une problématique très comparable. Depuis vingt ans, je suis dans un groupe de réflexion spirituelle et depuis une douzaine d'années, j'ai abordé l'abandon corporel et donc, je suis dans la position d'essayer de réconcilier les deux dans ma propre subjectivité et je n'ai pas eu le courage de Claude de venir derrière la tribune, mais j'ai rédigé un petit texte que vous trouverez en sortant sur la table. J'aimerais en dire quelques mots. C'est un texte qui s'intitule : abandon corporel et spiritualité, une compréhension. C'est un texte qui parle de ma spiritualité, hum! pardon de ma subjectivité... Je vais tout de suite à la conclusion de mon texte en quelque sorte. Donc le texte parle de la subjectivité, dans l'expression que je donne, de ma compréhension de l'abandon corporel et de ma compréhension de la spiritualité et c'est un texte qui parle de la rencontre. Dans la dernière partie, le texte est l'écho d'une rencontre assez merveilleuse à laquelle j'ai eu la chance d'assister et donc, je serais heureux de tout échange avec vous sur ce texte.

Suzanne Pouliot : Merci Claude, ce que tu dis réhabilite les lieux de refus pour moi.

LE REFUS DE VIEILLIR

Pierre Poupart

*Donner ce qu'il y a de plus vulnérable de soi à l'autre
l'oblige à cet autre; tu es responsable de l'ouverture
que tu as permis et provoqué chez l'autre te recevant
et se recevant à l'occasion de toi.*

De tous les sujets qui se forment en moi en ce moment et qui, à l'occasion, éveillent quelques vellétés d'écriture, celui du refus de vieillir prend le plus souvent le pas sur les autres. Ce thème est omniprésent à l'intérieur de moi, dans chacune des articulations de mon corps, dans mon rapport aux autres (conjointe, enfants, amis, clients, collègues de travail...) et dans mon rapport aux événements (activités sociales, travail, activités physiques...).

Vieillir évoque une panoplie de réflexions, émotions, pensées, angoisses, peurs et paradoxalement, à quelques rares occasions, un peu d'apaisement et de satisfaction. Au-delà de toutes les émotions, une est plus tenace que toutes les autres, c'est le refus de me voir vieillir, le refus de sentir ce que ça implique; refus fait de colère, parfois de hargne, de négation, de toutes sortes de tentatives pour y échapper, pour ne pas sentir, pour ne pas vieillir.

Apprentissage

Spontanément et dans un premier temps, je dirais que vieillir est synonyme d'«avoir mal». Mal physiquement certes, mais plus encore mal dans l'âme. C'est l'apprentissage, ou plutôt, la pénible découverte d'un incontournable que j'ai toujours vu chez d'autres mais dont j'étais à l'abri dans un sentiment de jeunesse qui se conjugue maintenant presque uniquement au passé. C'est un inconnu, voire un ennemi, qu'il faut présentement côtoyer au quotidien, qui comme la vie, n'a pas été choisi et qui débarque, s'installe à domicile faisant fi des protestations de l'occupant des lieux, au mépris même des derniers soubresauts de désirs de jeunesse qui s'étiolent.

Pour moi vieillir, c'est l'apprentissage d'un nouveau corps, d'un métabolisme en voie de changement et de déstabilisation. C'est, du moins dans un premier temps, le sentiment d'un grand écart entre ce que la machine que j'ai toujours connue peut produire et le désir de ce que je voudrais qu'elle produise aujourd'hui. C'est skier, dans ma tête, à 100 kilomètres à l'heure pendant que je descends la pente à 20 kilomètres à l'heure. C'est faire une journée de douze heures en étant déjà épuisé à la quatrième.

C'est dire non à la fatigue qui s'accumule sachant bien qu'il faudra lui donner la place qu'elle réclame et qui, en continuant à l'ignorer, sera que plus nocive, pernicieuse et même vengeresse. Vieillir, c'est se faire rattraper par les conséquences du rejet, de la négation de cet état qui s'installe en étant plus souffrant, plus en colère, plus déprimé par l'atteinte qu'on souhaite voir repousser mais qui s'impose de façon aussi inexorable que le temps.

Vieillir, c'est prendre conscience d'un corps qui se manifeste m'obligeant à en tenir compte, ce qui n'avait pas été le cas jusqu'à maintenant. C'est une succession de douloureux rappels; c'est savoir maintenant qu'un signe ou un symptôme n'est plus juste un moment qui est vite oublié, mais bien quelque chose qui devient de plus en plus permanent.

Temps

Vieillir, c'est modifier la notion de temps. Chez l'enfant, le temps est très long, très très long; on pourrait dire : le temps est illimité. Ainsi, subjectivement, une éternité s'écoulera entre une demande de sa part et les quelques minutes nécessaires pour y répondre. Vieillir fait raccourcir le temps. Le passé se résume, se comprime, s'inscrit maintenant sur une toute petite disquette. Il est plein, mais comprimé.

Le présent, quant à lui, s'impose avec plus d'affirmation. On le voudrait quelques fois arrêté. Il passe plus vite, trop vite nous faisant souhaiter que le futur n'existe pas. Et encore une fois le paradoxe s'installe. Le passé reste de plus en plus présent. Le présent inclut le passé et l'avenir. Cependant, ceci permet quelques fois des secondes d'éternité qui juxtaposent passé, présent et futur.

Narcissisme et toute-puissance

Vieillir, c'est un coup dur porté au narcissisme et à la toute-puissance. Cela s'impose d'abord dans le corps. Ce vieillissement est un passage qui ne se fait pas sans douleur, sans renoncement. Comment accepter des limites qui n'ont jamais existé et qui maintenant s'imposent sans crier gare? Comment vivre avec ses oublis, ses trous de mémoire, ses « actes manqués »? Comment résister aux *Wellbutrin*, *Effexor*, *Paxil* et autres tonifiants que la médecine d'aujourd'hui nous propose et qui permettent d'ignorer le plus longtemps possible les affres d'une mécanique qui porte le poids du temps et qui nous le rappelle fatalement? C'est, et cela s'installe sans retour en arrière possible, la perte de l'illusion de la toute-puissance.

Cette désillusion arrive en même temps que l'on côtoie la génération qu'on a engendrée et qui refait les mêmes rêves de grandeur, de changement, de révolution; cette génération qui prend sa place, comme nous l'avons fait, en nous poussant de plus en plus vers un « exit » pour lequel nous ne sommes pas prêts et sûrement, pas pressés d'arriver.

Renoncer à la toute-puissance, c'est aussi commencer à accepter d'être aidé, accompagné, secondé par ceux-là mêmes qui ont d'abord été nos enfants pour devenir nos pairs; c'est faire face à la perte du père qui nous renvoie à notre propre fraternité, à notre propre paternité.

Angoisse

Vieillir, c'est renoncer à retrouver, à recréer le manque de la jeunesse. C'est la colère, la frustration, la rage même de l'impossibilité du retour en arrière en devant assumer que ce qui a été, est. Alors, on se met à envier la force de la jeunesse, son énergie, parfois son innocence, son irresponsabilité... Mais avec un peu de recul, on s'aperçoit que tout cela devient autant de contorsions d'une réalité passée, une idéalisation souffrante dans un

présent qui cherche à sentir de nouveau la sève des premiers fruits, en n'ayant pas encore accès au bienfait et à la richesse du bois vieilli et ambré par l'effet du temps. Et ces moments d'idéalisation accentuent encore plus le décalage entre l'avant et le maintenant.

Vieillir, c'est devoir renoncer au futile, mais combien doux espoir de refaire, revivre, recommencer ce temps de jeunesse en le faisant mieux, avec l'expérience actuelle, mais sans en porter l'inévitable poids des ans. C'est sentir le coup à chaque fois que l'énergie débordante d'un plus jeune vient percuter sa propre baisse d'énergie vécue comme une perte, un déficit... un mal inéluctable. Il n'y a pas de retour possible. Vieillir, c'est regretter ce qui n'a pas pu être avant, avec l'angoisse qu'il est maintenant trop tard pour que cela soit; ou encore, c'est faire le deuil du manque passé avec ce sentiment que ce qui n'a pas pu être avant est perdu à jamais. Vieillir, c'est avoir et être un corps qui vieillit et cela, indépendamment de ma volonté qui en exigerait le contraire.

Un corps que j'ai tellement longtemps ignoré, mais qui maintenant s'impose par sa douleur, ses petits diagnostics qui s'additionnent tous avec leur explication théorique cohérente, mais avec une colère et une impuissance qui s'accumulent en même temps. Vieillir, c'est se réveiller la nuit avec ce hurlement intérieur qui crie que ça ne veut pas vieillir...

Temps d'évaluation

Vieillir, c'est l'instauration d'un mécanisme permanent d'évaluation. Un processus qui soupèse, ausculte, estime, compare... Pourtant ce sont des évaluations contradictoires : sentiment de vie pleine et vide; pleine dans le faire; vide dans le rapport; et encore là, quelle exagération! C'est une relecture du passé qui se lit maintenant au présent, avec le regard, la présence à soi et aux autres d'aujourd'hui, qui donne le goût à l'occasion d'aller se cacher, de retourner en arrière, de défaire tellement de choses.

Combien de regrets il y a? Comment se fait-il que l'expérience et un peu de «sagesse» ne me donnent pas plus de considérations, de pitié, de pardon, de tolérance, de tendresse par rapport à ce passé? Pourquoi ça reste si dur en dedans, par rapport à soi, par rapport aux autres, peu tolérant pour l'erreur, les miennes, celles des autres...?

Mort

Vieillir, c'est également sentir l'approche de la maladie et ultimement de la mort. On pourrait pourtant être rassuré; on nous offre maintenant, pour nous faciliter le passage, toutes les dosettes possible. La médecine occidentale se fait un devoir d'alléger, mais d'allonger, la souffrance des « vieux ». Et sous certains aspects, on en profite abondamment, tout en questionnant le bien fondé de certaines prises de positions de cette même médecine. Ce questionnement nous laisse souvent dans des contradictions qui n'en arrête pas moins l'horloge du temps qui compte et raconte sans cesse l'inévitable chemin.

Envisager la mort, c'est aussi réaliser que dès le lendemain du grand jour, le soleil se lèvera de la même façon, les autoroutes seront aussi congestionnées, l'épicier ouvrira ses portes à la même heure; la vie continuera. Dans les premiers temps, j'occuperai intensément les pensées et le cœur des êtres aimés et, peu à peu, une place se fera à l'intérieur d'eux, me gardant avec eux, pour longtemps, peut-être même pour toujours pour certains et, ainsi, je

revivrai en eux, avec eux en les laissant pleurer l'inaccompli de notre rencontre.

Une telle perception, même si elle est profondément ancrée en moi et porteuse d'espoir n'en allège pas pour autant l'angoisse du passage qui est à faire. Vieillir, c'est se préparer à partir, à laisser un certain présent. Vieillir, c'est sentir de plus en plus là où c'est déjà parti, ou pire encore, vieillir, c'est sentir là où la vie n'est jamais arrivé. C'est sentir l'impossible d'être et la peur panique de ne jamais y arriver... C'est sentir l'inaccompli de soi et du temps de plus en plus court pour y accéder...comme si c'était une question de temps... Le chemin à explorer prend la forme illusoire du futur, mais est cependant toujours présent. Parler de la mort au futur, c'est parler de la vie au présent. Paradoxalement, plus la question de la mort est abordée, plus cela fait de la place à la vie, à ma vie.

Quelques fois, je me dis que j'aimerais bien naître (que j'aimerais bien être) avant de mourir. Mais pour cela, il faudrait laisser être ce qui me semble mort en moi, et cela est une exigence terrible.

Conclusion temporaire...

Il reste alors des questions... Ce qui est mis dans « vieillir » est-il vraiment associé à ce fait ou est-ce le déplacement de l'insupportable du présent? Par exemple, ce sentiment très grand d'être coupé de moi-même, de ne pas arriver à ressentir, se ressentir, me ressentir... Qu'est-ce qu'on fait de ce qui a toujours été quand on prend conscience de cette construction qui a toujours été là, utile, structurante, permettant la vie tout en l'empêchant?

Reste à explorer le paradoxe (ou l'apparante contradiction) de cette position, du doux-amer du temps qui s'écoule, de la peur et de la réassurance, de la folie qui s'assagit, de la sagesse qui s'ennuie de sa folie, de l'expérience ou d'une certaine quiétude qui ne veut pas se perdre même au prix d'une jeunesse retrouvée... C'est tout un paradoxe de toujours vouloir retourner à une jeunesse idéalisée, mais surtout jamais à celle qui a réellement été. Elle est bien mince cette ligne où d'un côté je peux recevoir tout ce que je porte et de l'autre, nier, refuser, rejeter cet être imprenable pour en construire un qui me convient tellement mieux.

Dans le cadre de ce colloque sur la subjectivité, ce n'était pas évident pour moi que cette réflexion sur le refus de vieillir pouvait y trouver sa place. Puis, en discutant avec collègues et amis, en déposant ce texte au groupe d'écriture, je suis arrivé à la conclusion que cette réflexion qui m'accompagne quotidiennement fait partie de ce que j'offre à mes clients comme lieu pour les recevoir. C'est avec ce type de présence à moi que je reçois l'autre. Dans cette perspective, réfléchir avec vous sur ce thème qu'est le refus de vieillir rend compte de la place subjective ou, à tout le moins, d'une facette de la place que j'occupe comme thérapeute en abandon corporel.

Cette subjectivité, qui pour moi, la plupart du temps, n'a pas d'allure, n'est pas prenable, pas donnable... c'est celle-là même qui a à être et à être donnée...

Suzanne Pouliot: Merci d'avoir partagé un sujet qui m'amène presque au silence et à quelque chose de grave à l'intérieur de moi.

Aimé : J'ai un peu l'impression que ce que Gisèle apporte, ce que Claude apporte, ce que Pierre apporte, ça touche en moi les mêmes choses. Il me semble que c'est la quête de nos vies, la recherche de nos vies. Comme la mort par exemple, c'est vrai que c'est atteignant, c'est un cul-de-sac quelque part. La spiritualité, c'est quoi au fond. Dans les pèlerinages - il me semble que j'entendrais ça beaucoup - il y a une recherche de soi, du sens de la vie... Puis, je me demande s'il y a autre chose que ça, que l'on fait de toutes sortes de façons. Je me demande s'il y a autre chose. J'ai l'impression que le petit enfant qui essaie de marcher, il cherche sa vie, le sens de sa vie. Le joueur de hockey qui veut devenir une vedette, il ne cherche rien d'autre. C'est présent partout, tout le temps, à longueur de vie, dans toute vie, chacun à sa manière. Je dirais, j'ai longtemps cherché à l'intérieur de sens donnés a priori; ça été toute ma vie. Il n'y a pas longtemps, d'une certaine façon, j'ai cessé de chercher en dehors, dans les institutions, dans les formulations. Je ne peux pas dire que je cherchais ça en abandon corporel, pas du tout, ça n'avait aucun sens pour moi. Je ne cherchais pas ça, je faisais une expérience qui a eu du sens assez rapidement. Probablement que je cherchais quand même sans le savoir, mais c'est une expérience, je pense, qui, peu à peu, a mis à l'extérieur de moi toutes formulations pré-dites, prénommées, du sens de la spiritualité. Et puis, c'est lentement que ça a commencé presque à m'importuner, le fait que l'on trouvait dans l'expérience de l'abandon corporel même, des similitudes avec des traditions d'il y a longtemps. Puis, j'en suis venu, même en trouvant des similitudes avec la bible, le nouveau testament, à ne pas poser la bible comme première, comme un lieu de sens auquel j'avais à adhérer. Ça m'a amené à placer ma recherche dans le risque d'« être » avant de « connaître », avant que ça ait du sens. On pourrait en parler longuement, mais ça m'a amené à trouver le sens - pas si différent de ce que l'on connaît, de ce que l'on avait avant - à trouver du sens à n'être que subjectivité, quelque chose comme ça, à partir de la subjectivité. Puis, à partir de la subjectivité de chacun, aucune quête de sens n'est pareille, ne passe par les mêmes chemins. C'est inscrit dans nous-mêmes cette affaire-là, on n'a pas le choix. Le spirituel, parfois, on pourrait avoir peur que ça disparaisse, je pense que non, je pense que c'est nous-mêmes; on est recherche de sens. En tout cas, ça me touche profondément; pas seulement ça, bien d'autres choses, mais ça aussi ça me touche beaucoup.

J'ai des choses encore qui me viennent. Je dirais que ça m'a amené à avoir un immense respect pour toutes les quêtes même prédéfinies de la vie. Où qu'on recherche, où qu'on aille, c'est fondamental. Quelques formes qu'elles prennent, c'est fondamental. Et je dirais que même la mort pourrait avoir du sens. En tout cas, j'ai plus d'expérience que toi, elle est plus rapprochée.

DES BÉNÉFICES DE MA DÉMARCHE PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE

Hélène Marchand

Introduction

Dans chacun des deux colloques précédents, je me suis abondamment penchée sur mon mal de vivre. J'ai parlé de mon déterminisme et de ma souffrance; j'ai rendu explicites ma violence, ma haine et ma rage. Cependant, je suis convaincue que ma démarche ontologique a intensément enrichi ma vie. Le plaisir de vivre que j'ai découvert au cours des années, je me suis donné le mandat de le reconnaître, de le traduire en mots et de tenter de vous le communiquer. Ce texte portant sur les bénéfices de ma participation à notre recherche constitue donc le troisième volet d'une réflexion amorcée au colloque de 2001. Je ne peux vous parler de ce que je retire de mon expérience sans mettre en comparaison mon plaisir et mon mal de vivre. Ce qui donne du plaisir à vivre à l'un n'en donne pas nécessairement à l'autre. La subjectivité est d'emblée engagée dans ma réflexion.

Je ne saurais jamais ce qu'aurait été ma vie si je n'avais pas choisi de retourner en psychothérapie et si je ne m'étais pas impliquée dans ce qui est devenu notre recherche ontologique. Mes découvertes auraient probablement été semblables étant donné que ce que je découvre, c'est moi-même. Néanmoins, je pense qu'elles auraient été moins profondes et moins larges. Je serais certainement beaucoup moins consciente de ma pauvreté comme de ma richesse. Quand je me compare à mes deux frères et à mes deux cousines, avec qui j'ai grandi, je déduis ici et là ce qu'aurait pu être ma vie si j'avais fait un autre choix. Je pressens que je serais restée très dépendante de ma famille et que je me serais enfoncée dans la réduction constante de mon univers tout en étant blâmée de ne pas faire suffisamment d'efforts et en étant convaincue de ma culpabilité. Mon implication dans notre recherche m'a donné des ressources pour me différencier progressivement et prendre un peu d'expansion; je me suis réalisée et je me réalise encore.

Je ne peux non plus me concentrer sur les bénéfices de ma propre démarche sans jeter un coup d'œil du côté des psychothérapies en général. Je commencerai donc en synthétisant quelques résumés de recherches concernant l'efficacité et la rentabilité de la psychothérapie en regard de la recherche d'un sens à la vie. Je poursuivrai en faisant état des bénéfices que je retire de ma démarche aux niveaux professionnel, économique et personnel. J'ai pensé finalement qu'il serait intéressant de montrer, en annexe de ce texte, les bénéfices de la démarche de quatre de mes clients, choisis parmi ceux qui travaillent avec moi depuis le plus longtemps, c'est-à-dire depuis 1983 ou 1984.

Des bénéfices pour tous

C'est mesuré et reconnu : les psychothérapies donnent des résultats. Un numéro de *Psychologie Québec*, le magazine de l'Ordre des psychologues du Québec, présente en effet un dossier sur la question. À partir de 1970, les études se sont faites plus nombreuses en ce sens. Howard et al. (1986, 1996) ont utilisé les trois critères suivants : évaluation de

l'amélioration du client par le psychothérapeute; évaluation du mieux-être par le client; évaluation par le chercheur en se fondant sur des grilles d'information clinique. Un des résultats retenus est que 75 % des clients démontraient une amélioration notable de leur état psychologique après six mois d'entrevues hebdomadaires. Enfin, d'autres études réalisées aux États-Unis affirment que la psychothérapie est rentable quand elle est offerte par des professionnels de la santé mentale, et qu'elle est le traitement le moins coûteux pour la société, puisqu'elle diminue de 25 à 39 % le recours des patients aux services médicaux. Les plus récentes études portent davantage sur les facteurs communs aux différentes approches psychothérapeutiques qui mènent à ces bons résultats. Les constantes sont : le facteur client, 40 %; le facteur relation thérapeutique, 30 %; le facteur espoir, 15 %; le facteur méthodes d'intervention, 15 %. Les chercheurs suggèrent de s'orienter vers une meilleure compréhension de ces facteurs communs et de diriger la formation des psychothérapeutes dans le sens de leur réalisation. Finalement, l'implication du psychothérapeute dans la recherche du sens de la vie s'impose de plus en plus, pour eux-mêmes autant que pour leurs clients. Des livres et des articles traitant de ce sujet existent depuis plusieurs années déjà; ils se font de plus en plus nombreux et élaborés. Vous trouverez une courte liste de documents de ce type en référence.

Mes bénéfices d'ordre professionnel

Dans ma famille, j'étais la seule à m'intéresser à l'éducation. Cet intérêt avait peu de valeur en comparaison de l'orientation qu'ont choisie mes frères et mes cousines : le génie, le droit, les affaires et la médecine. Pourtant, je suis fréquemment émue par mon orientation professionnelle. Je me trouve chanceuse d'exercer le métier de psychothérapeute. Mais comme je le dis souvent à mes clients, ce n'est pas que de la chance, j'y ai beaucoup travaillé et j'y ai pris de nombreux risques. C'est une conquête qui me donne bien des satisfactions.

Enfant, je voulais devenir enseignante, puis directrice d'école. Mais lorsque la possibilité de réaliser ce rêve s'est présentée dans ma carrière d'orthopédagogue, ma santé ne me permettait absolument pas de prendre cette responsabilité. Je vivais bien des limites de ce côté, même si ce n'était pas tellement visible aux yeux des autres : je me camouflais bien. Je sais maintenant que mon organisation ne me permet pas de prendre beaucoup d'expansion et que m'acquitter d'une telle tâche aurait été au-dessus de mes capacités. J'ai eu à consentir à ma destinée. Malgré cette déception, j'ai obtenu une promotion en devenant thérapeute conjugale et familiale. Lorsque je termine un groupe ou une journée d'entrevues et que je me retrouve chez moi, je suis généralement contente de mon travail. Je constate mes insuffisances et avec un peu d'analyse, je vois presque toujours comment progresser. Pour moi, c'est la règle de ressentir des manquements, de vivre quelques échecs et d'avoir constamment à m'améliorer dans le travail de psychothérapeute, tout comme dans celui de pédagogue, d'ailleurs. Même si nous progressons sans cesse, ce que nous ne portons pas de nous-mêmes produit des revers qui sont des occasions d'apprendre. Le fait que je ne m'accable plus de mes erreurs est un bénéfice indéniable de ma démarche. J'arrive même spontanément à en voir le côté positif. Ainsi, je tire profit de mes erreurs pour et avec mes clients. Je sens le mouvement en moi, je ressens ma compétence, c'est bon.

Parler couramment l'anglais est un atout professionnel que tous les membres de ma famille possèdent. De mon côté, malgré l'acharnement que j'ai mis pendant de nombreuses années à apprendre cette langue, je suis loin de la maîtriser. Mes connaissances utilisables en cette matière sont demeurées bien pauvres, en dépit du fait que j'ai étudié en anglais et obtenu un diplôme de l'université McGill. Cet effort a été le dernier : j'ai abdiqué. Quelquefois, cependant, je m'étonne de comprendre aisément lorsque des clients bilingues s'expriment en anglais. Ce qui s'est surtout amélioré, c'est que je ne m'énerve plus intérieurement et que je ne perds plus mes moyens. S'il m'arrive de ne pas comprendre, je demande tout simplement une explication. Je ne suis toujours pas bilingue, mais, sans nier ma pauvreté, je tourbillonne peu dans mes blocages. J'ai le bénéfice, immense pour moi, d'être davantage à l'aise en moi-même.

Mes bénéfices d'ordre économique

Bien que l'échelle salariale des enseignants soit plutôt bonne, si on la compare à bien d'autres, ma situation économique était plutôt modeste. Il faut dire que j'ai surtout travaillé à temps partiel, comme orthopédagogue puis comme psychothérapeute. Cette décision était d'abord fondée sur l'importance d'être présente à mon fils. Il avait quitté la maison lorsque j'ai réalisé mes limites face à mes capacités de travailler à temps plein. Les efforts que je déploie constamment afin de fonctionner en société et dans le monde du travail sont coûteux en énergie, alors que je suis justement pauvre en la matière. Je suis donc obligée de faire des choix. De plus, mes capacités de travail comme psychothérapeute en bureau privé sont vite devenues limitées par ma santé; la force nécessaire pour porter un grand nombre de clients, je ne l'ai pas, et je sais maintenant que je ne l'aurai jamais. L'équilibre entre mes capacités et les exigences de ma profession demeure précaire. Cependant, ce jeu d'équilibre et de déséquilibre m'amuse dans une certaine mesure; cela devient presque un divertissement sportif de le sentir à l'œuvre en moi. Il s'ajoute à cela que je suis impérieusement attirée vers le particulier; je suis profondément mobilisée par chaque personne qui me consulte. Le travail de psychothérapeute est bien favorable à cet élan et les revenus d'ordre humain abondent. J'y trouve une immense richesse.

J'ai une grande facilité à gérer mon budget. De plus, je fais montre d'une certaine imperméabilité à la société de consommation et ma façon de vivre est aisément écologique; cela fait partie de mon héritage. Un bénéfice que je retire de ma démarche ontologique, sur le plan économique, c'est la découverte de mon « audace de femme d'affaires ». Enfant, je disais à mes parents que j'investirais dans des terrains quand je serais grande. J'ai plutôt investi dans l'immobilier. Après avoir acheté un petit immeuble à appartements en copropriété avec mes collègues de travail, je voulais faire l'expérience d'être la propriétaire unique d'un immeuble. J'y suis arrivée. J'ai vécu de l'angoisse dans ce processus et je me suis amusée. J'avais l'impression de jouer dans une pièce de théâtre. J'ai ensuite fait l'acquisition de quelques autres propriétés. Évidemment, je n'ai pas fait que des bons coups, mais mon avoir a globalement augmenté.

Mes bénéfices d'ordre personnel

Je me sens plus souvent mal à l'aise que confortable en société, principalement dans les situations nouvelles, mais je ne m'en accable plus. J'arrive à me reconforter avec de bonnes

paroles intérieures qui, tenant compte d'où je viens, me disent que, globalement, je me suis améliorée. Cependant, mon intense malaise à me retrouver en présence des autres est certainement heurtant pour beaucoup de gens. Cela me vaut de me faire fréquemment suggérer de consulter en psychothérapie. Si j'avance alors que j'ai longuement consulté, à coup sûr, je me fais dire que mon psychothérapeute est un incompetent. Quand j'affirme qu'au contraire sa compétence est des plus reconnue, on conclut que cela ne vaut pas la peine de poursuivre une psychothérapie. Heureusement, ces personnes ne savent pas combien d'années j'y ai investi! Aux yeux de ceux qui m'évaluent, les résultats de ma démarche s'avèrent de toute évidence bien médiocres. Pourtant, ils sont extrêmement précieux et d'une richesse inestimable pour moi.

Dans notre monde, l'habileté à s'exprimer verbalement est extrêmement valorisée. La parole a la priorité. Avec la démarche, ma capacité à verbaliser a pris de l'ampleur. Mieux encore, je dispose d'un bien plus grand vocabulaire pour arriver à me traduire. Mon handicap a diminué, mais je suis encore souvent mal à l'aise et cela me bloque. Toutefois, lorsqu'il m'arrive de m'exprimer avec aisance, je ressens un vrai plaisir. Évidemment, j'ai aussi progressé dans l'écriture. Ce qui apporte le plus à ma qualité de vie est, par ailleurs, le développement de l'acuité de mes sens. Il y a bien des années, je pouvais dire : « Je vois bien, je n'ai pas besoin de lunettes; j'entends bien, je suis les oreilles de ma grand-mère complètement sourde; je sens les odeurs, bonnes et mauvaises, réconfortantes et dangereuses; je goûte ma nourriture pour m'assurer une bonne santé; je touche normalement, mes mains sont bien constituées. » Je trouve maintenant que ces définitions étaient bien restreintes. Ma compréhension de ce que sont les sens est aujourd'hui beaucoup plus large : les frontières se recourent, se superposent et se mélangent. Je constate avec émotion que ma façon de percevoir s'est approfondie et élargie. Je vois, j'entends, je sens, je touche, je goûte avec tout moi-même. Chaque partie est le tout. Il m'arrive, lorsque j'écoute de la musique, de vibrer de la tête aux pieds. Je peux alors me mettre à danser avec une aisance, une souplesse et une créativité nouvelles. Le mouvement est abondance et bienfaisance, même jouissance. Il est plein de plaisir de vivre.

J'ai mis de nombreuses années à apprendre à m'habiller. J'étais dans la trentaine quand j'ai décidé de magasiner seule et d'explorer mes goûts. J'ai expérimenté et j'ai réussi à m'amuser. Dans ce domaine, je ressens encore que mon audace est arrêtée par ma peur d'apparaître, mais j'ai parfois le plaisir d'oser un peu plus.

Afin de conserver ma santé, de lutter contre l'accumulation de fatigue et d'améliorer mes capacités de récupération, je me suis développé un programme d'exercices adapté à mes besoins spécifiques. J'y ai inclus du travail corporel qui m'apporte encore énormément en me donnant accès à moi-même. C'est par cette pratique soutenue que j'ai pris conscience du fait que j'étais perpétuellement tendue. Il m'a fallu ressentir maintes et maintes fois les forces d'autodestruction présentes en moi pour arriver à me responsabiliser. Non seulement, j'arrive maintenant à maintenir un bon niveau de mobilité, mais, à chaque session d'exercices, je cherche intérieurement des lieux de tendresse à mon égard et j'ose me laisser bouger, j'innove. Je ne serai jamais une personne détendue, mais j'arrive à me détendre davantage, et c'est déjà beaucoup pour moi. Je considère que c'est surtout à partir du travail corporel que je trouve l'audace de me vivre et que je me fonde en moi-même. C'est là que je ressens le mieux ma vie et son sens. Grâce à ce travail dans lequel le langage verbal est mis de côté, curieusement, j'ai accès à des compréhensions et des formulations

qui émergent de moi comme une source jaillit de la terre. Des liens se font, ma vie s'exprime à moi-même, j'arrive ensuite à dire ou à écrire ces phrases. Davantage en accord avec moi-même, je vis davantage et c'est très agréable!

Je suis une solitaire et une contemplative. J'habite le même petit appartement depuis 1981. Maintenant, j'y vis seule. C'est mon chez moi et c'est généralement une bonne demeure. Au cours des années, j'y ai investi temps et argent et je m'y suis définie. J'ai affirmé mes goûts et mes idées dans l'aménagement de mon espace, en allant même à l'encontre des traditions. Mon modeste appartement est une extension de moi-même et, comme mon côté casanier prend de l'ampleur avec l'âge, j'y passe la majorité de mon temps. Mes meubles et l'aménagement des pièces correspondent à ce que je suis. L'inspiration pour décorer ce lieu a émergé lentement et tardivement dans ma vie. Actuellement, je communique avec mon environnement; il m'appartient, je m'y plais, je suis émue d'y vivre. De plus, il y pénètre beaucoup de soleil. Je me sens privilégiée. C'est une merveille et une rareté en ville. Je déjeune dans mon lit au soleil, je cuisine au soleil, je fais mes exercices au soleil et mes plantes se nourrissent de cette lumière pour mon agrément. Le mieux-être de ma vie intérieure est matérialisé dans cet appartement.

Dès l'enfance, la pratique religieuse a été pour moi un accès important à la vie intérieure. Après un sérieux investissement dans la foi catholique, j'ai cependant interrompu ma pratique. J'en étais arrivée à considérer comme mensongères et dominatrices les réponses formulées par l'Église. Puis, j'ai changé de mensonges et de domination : je me suis mariée. Après mon divorce, j'ai continué activement, et plus consciemment, ma quête de sens. Grâce à ma participation à la recherche ontologique, ma vie intérieure est graduellement devenue mienne. J'ai pu délaissier l'implacable volontarisme par lequel je cherchais à me conformer aux modèles et développer une meilleure écoute de ce que je suis, de même qu'une plus grande confiance en ma force de vie. Les formules religieuses que j'avais autrefois mémorisées comme une automate ont, peu à peu, trouvé un sens véritable, et ce développement se poursuit. Ainsi, j'ai gagné en souplesse. Je me réalise davantage et c'est bon.

Je me suis rendue compte que, même en dehors d'une pratique religieuse, je pouvais favoriser l'accès de mon fils à sa propre vie intérieure. Il y a quelques années, on m'a fait remarquer qu'il n'était pas normal que mon fils aille bien. J'ai compris qu'avec ce que je lui ai fait vivre comme mère responsable de son éducation, il aurait dû rater sa vie. Avec moi, il était voué à l'échec. La lecture des livres de la neuropsychiatre et psychanalyste Françoise Dolto m'a encouragée à développer ma compétence. Mais c'est surtout ma démarche qui m'a aidée à prendre soin de mon enfant. J'ai trouvé mes valeurs et je les lui ai de plus en plus affirmées. Nous avons beaucoup échangé au cours des années. J'ai gagné en fermeté tout en recevant davantage ses expériences; j'ai entendu ses réflexions et respecté ses choix. Cette réussite, si elle semble ordinaire, est pour moi d'une grande valeur. Je suis même grand-mère d'une petite-fille de trois ans qui aura un petit frère ou une petite sœur en mars prochain. Elle est mon trésor. Et, déjà, j'ai entendu mon fils et sa compagne parler à leur fille de sa force intérieure. Que de perles d'émotions!

De parler du développement de mes sens, de l'exploration de différentes formes de langage et de ma vie intérieure me conduit à aborder le délicat sujet de l'intimité. Je pense d'abord à l'intimité avec mon entourage, mes parents et amis. Même lorsque je m'efforce

de rester superficielle dans les échanges sociaux, j'échappe inévitablement un commentaire qui recherche le sens de la vie. L'essentiel s'impose à moi. Mes liens s'approfondissent lorsque je trouve de la réciprocité à ce niveau. Aussi, je ne tente plus d'être légère et ma vie est bien meilleure ainsi. La solitude ne m'apparaît plus de la même manière, puisque j'ai maintenant l'expérience que tous les autres sont en moi. Je ressens à quel point nous sommes liés les uns aux autres, constitués des autres. Mon réseau d'amis est pauvre, je le constate chaque fois que je les rencontre. Celui de chacun de mes amis est tellement plus large que le mien. Je suis peu douée pour créer des liens, mais le mieux que je puisse faire, encore là, c'est de m'habiter. Je ressens souvent la douleur des privations, des distances et des ruptures que j'ai vécues. Cependant, j'ai connu et je connais encore avec quelques personnes une communication d'une grande richesse. Mes amitiés m'importent profondément; elles sont du sens pour ma vie. Et que de rire inoubliables!

Je me sens encore plus vulnérable lorsque je pense à parler de ma sexualité. Comme elle fait partie de tout moi-même, elle est une voie d'accès importante à la connaissance de la personne que je suis vraiment. Dans mon expérience, elle est profondément liée au sens de la vie. Je peux dire maintenant que j'ai été proche de mon mari. Nous avions une vie qui, en toute logique, faisait suite à celle de nos parents. Notre vie sexuelle était importante. Elle était pleine de performance et de pornographie; il y avait là l'engagement dont nous étions capables. Nous avons divorcé et un abondant potentiel est resté inaccompli. Aujourd'hui, nous avons de la considération l'un pour l'autre, mais nos échanges sont, à mes yeux, extrêmement limités. Mes quelques propositions de rapprochement pour partager nos expériences ont rencontré son refus affirmé. C'est bien acceptable ainsi. Nous respectons mutuellement nos choix. Pour moi, c'est un grand bien-être d'être sereine face à cette relation.

Après ma séparation, je ne voulais surtout pas me réengager rapidement, je voulais prendre mon temps. J'étais alors bien inconsciente de mon organisation intérieure, de même que de mon héritage familial qui me faisait croire que l'amour n'est que pureté, douceur et tendresse. Depuis, j'ai longuement réfléchi sur cette conception de l'amour. Je pense que les croyances que nous entretenons face à ce sentiment constituent un barrage pour le mouvement de la vie. Nos phantasmes, qui sont une expression de notre élan de vivre, nous indiquent toute la complexité de notre organisation personnelle, et celle-ci n'est pas pure. C'est à travers la fusion, l'affrontement et le mensonge de même qu'avec notre authenticité que nous nous définissons progressivement et que notre être profond se révèle. Nous sommes tous plus ou moins tordus, selon nos atteintes. Aujourd'hui, je ressens l'ampleur de mon enfermement et l'étroitesse de l'espace dont je dispose. Je suis plus consciente de ma propre complexité. Je ne cesse de constater que je trouve ma vie dans des labyrinthes des plus tortueux. Cette humanisation graduelle de ma personne n'est facile ni à trouver ni à recevoir, mais elle a été et est encore fondamentale pour me réaliser. À partir de mon expérience, je peux dire que la découverte de notre vérité passe par le mensonge, c'est-à-dire que ce qu'il y a de plus profondément possible en soi passe souvent par des situations non conformes à ce qui est défini comme étant le droit chemin. Au fil des années, un flirt avec un de mes professeurs d'université s'est progressivement transformé en une relation imprévisible pour moi, dans laquelle je me suis sentie unifiée et valable. Cette relation a duré plus de vingt ans. Bien que le temps concret pour nous voir ait été très limité, à cause de nos situations respectives inconciliables, ce lien amoureux a

tout de même pris une grande place dans ma vie et a été très précieux. Souvent, les émotions m'ont dépassée et l'intimité m'a déséquilibrée. De ce lieu jaillissait mon goût de vivre. J'y ai vécu d'inestimables moments de rencontre et même quelques rares occasions où ma douleur s'est insérée dans la jouissance et le plaisir de vivre.

Dans le cheminement de la vie, l'ouverture et la fermeture se succèdent. Ainsi, depuis quelques années, je sens que mon univers se rétrécit, et cela, à tous les niveaux. J'essaie de suivre ce mouvement, dans l'impuissance, l'angoisse et la rage qu'il génère. Cependant, il m'arrive de plus en plus fréquemment d'être sereine dans l'étroitesse de mon espace. Il peut même être soulageant de l'habiter. J'y suis chez moi. Je m'y ressens dans mes racines. Mon être s'y définit, s'y unifie. Je perçois que je participe à l'évolution de l'humanité. Je suis souvent moins apeurée qu'il y paraît lorsque je consens à mes vulnérabilités. Paradoxalement, plus j'habite l'exiguïté de mon espace, plus j'ai accès à l'immensité du monde. La profondeur de la compréhension et des connaissances que j'acquiers dans l'expérience de ce à quoi je ne peux échapper me donne accès à l'amplitude de ma vie et de la vie humaine. C'est un lieu de cohérence auquel je peux me fier.

Un bénéfice essentiel de la démarche en psychothérapie en général est le développement d'une plus grande conscience de la personne que nous sommes vraiment. Sans cette conscience, nous sommes dépossédés et aisément exploités par les autres. Plus encore, nous sommes à la merci de nos propres élans destructeurs. Notre valeur individuelle est généralement fondée sur des acquis socialement reconnus, comme un diplôme universitaire ou un talent menant à une performance. Pourtant, la reconnaissance sociale, quelle qu'elle soit, ne suffit pas à faire de nous des êtres valables à nos propres yeux. Pour ma part, c'est dans l'exploration soutenue de mon organisation profonde que j'ai progressivement développé le sentiment d'avoir une valeur personnelle. J'y consens de plus en plus et j'arrive à avoir de la compassion pour moi. En effet, ma démarche dans la recherche ontologique m'a apporté au cours des années une meilleure connaissance et une plus grande estime de moi. En développant ma capacité de m'apprécier, j'ai pu mieux apprécier les autres, la société, le monde. La connaissance de ma réalité propre m'a rendue plus responsable de moi-même et plus apte à prendre des décisions favorables à ma réalisation. Ma marginalité exige beaucoup de force intérieure pour trouver, maintenir et augmenter mon estime de moi. On peut suivre la trace de ma progression en ce sens dans les trois communications que j'ai écrites pour chacun des colloques : en 2001, je m'accrochais au fait que tout le monde, sans exception, a de la valeur et que, par conséquent, je devais en avoir une; en 2003, je considérais mon apport à la vie, et surtout à la recherche ontologique, et je me trouvais valable; en 2005, avec tous mes nœuds qui se relâchent si peu, j'ai la certitude que je suis une personne valable.

Conclusion

Mon désir de vivre a trouvé dans la recherche ontologique bien des réponses que je ne soupçonnais pas au départ. J'étais, comme nous tous, orientée vers le changement. Comme j'en ai parlé au colloque de 2001, j'espérais un changement tel que je voulais être une autre personne, et les autres m'encourageaient en ce sens. Je réalise encore à quel point ce but était impossible à atteindre. Mais c'est dans cette espérance que j'ai pu progressivement m'approcher de tant d'intolérable en moi. C'est là que se trouve généralement ce qu'il y a

de plus accessible pour moi, car il ne m'est pas beaucoup possible de m'assumer et de m'habiter : je me fragilise et tombe en déséquilibre. La souffrance, dont j'ai abondamment parlé au colloque de 2003, reste très présente. À mesure que j'approfondis ma connaissance de moi-même, la douleur devient plus intense. J'ai toujours du mal à l'apprivoiser et j'en ressens de plus en plus l'insupportable. Extérieurement, les bénéfices de tant d'années de démarche restent peu visibles. Il y a en apparence bien peu de différence. Pourtant, ma vie s'est enrichie et élargie. Je suis fréquemment ramenée à cette intériorité où j'ai encore beaucoup à découvrir et je la ressens comme jamais je n'aurais pu l'imaginer. Même si le chemin demeure éprouvant, je me reconnais bien davantage. Je sens continuellement la profondeur de ma souffrance, mais j'arrive, quoique bien lentement, à consentir davantage à ce que je suis. Pour moi, m'habiter un peu est immense. Dans ce gouffre où je tombe fréquemment, je trouve de plus en plus souvent que c'est plutôt bien. La solitude et l'isolement font à ce point partie de ma vie désormais qu'à certains moments, il m'arrive de me dire que j'en manque. Mon fils, qui avait tellement honte de ma personnalité réservée durant son adolescence, m'encourage à présent à être moi-même. Son humour me facilite la vie. Il est bien tendre avec sa vieille mère. Finalement, je trouve important d'affirmer, à l'occasion de ce colloque, que j'éprouve aujourd'hui une réelle joie de vivre, qui est en grande partie le fruit de ma participation à notre recherche ontologique.

Références

- Albom, M. (1997). *Tuesdays With Morrie, An Old Man, a Young Man and the Last Great Lesson*. (A 78 ans, un professeur mourant [M. Schwartz] raconte à son ancien étudiant [M. Albom] tout ce qui a du sens pour lui. Ce ne sont plus les réussites, mais les petits gestes d'amour tendre et fidèle.)
- Biju-Duval, D. (2001). *Le Psychique et le Spirituel*. Paris, Éditions de l'Emmanuel.
- Dolto, F. (1986). *La Difficulté de vivre, Vestiges du Nord/Carrere*.
- Frankl, V. E. (1973). *The Doctor and the Soul: From Psychotherapy to Logotherapy*, Middlesex, England, Penguin Books.
- Frankl, V. E. (1988). *Découvrir un sens à la vie*. Montréal, Éditions de l'Homme.
- Fromm, E. (1968). *L'Art d'aimer*. Paris, Éditions de L'Épi.
- Jung, C. G. (1970). *L'Homme à la découverte de son âme*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 53.
- Lark, S. M., MD et Richards, J. A., MBA. (2000). *The Chemistry of Success: Secrets of Peak Performance*. San Francisco, Bay Books.
- Montbourquette, J. (1999). *À chacun sa mission : Découvrir son projet de vie*. Ottawa, Novalis Université Saint-Paul.
- Montbourquette, J. (2000). *Apprivoiser son ombre : le côté mal aimé de soi*. Ottawa, Novalis Université Saint-Paul.
- Pauchant, T. C. (1996). *La Quête de sens – Gérer nos organisations pour la santé des personnes, de nos sociétés et de la nature*. Montréal, Éditions Québec-Amérique.
- Psychologie Québec*, vol. 20, no 5, septembre 2003, « La psychothérapie est efficace et rentable; des recherches et des analyses le confirment », page 12.
- Psychologie Québec*, vol. 19, no 4, juillet 2002, « Trouver un sens à sa vie : sur la route du bonheur... », pages 14 à 18.

ANNEXE

Des bénéfices de la démarche en psychothérapie pour quatre de mes clients

MIREILLE

Mireille est la cliente qui, pendant un groupe de longue durée, a mentionné qu'elle aimerait entendre parler des bénéfices de la psychothérapie à long terme en abandon corporel, car elle se demandait pourquoi les gens poursuivent si longtemps une démarche si éprouvante. Elle-même me consulte pourtant depuis une vingtaine d'années. C'est ainsi que les bénéfices de la psychothérapie à long terme sont devenus le sujet de mon texte pour ce colloque 2005. J'ai eu l'idée de faire le même exercice avec quatre de mes clients les plus anciens, dont Mireille fait partie.

Les bénéfices d'ordre professionnel

Mireille a souvent fait la blague que sa psychothérapie est un bon placement. Il faut dire qu'elle a étudié à temps partiel durant de nombreuses années, pour enfin devenir comptable générale agréée (CGA). D'un emploi à l'autre, elle a vécu de nombreux conflits de travail, tout en étant reconnue pour ses compétences. Si son cheminement professionnel n'a pas été facile, Mireille occupe maintenant un poste prestigieux qui lui permet de réaliser un rêve de jeunesse, celui de travailler dans un milieu artistique. Avec une angoisse qui ne tarit pas, elle aime de plus en plus souvent son travail et elle s'y réalise.

Les bénéfices d'ordre économique

Mireille jouit d'un bon salaire et de bons avantages sociaux. Elle est aussi une bonne administratrice pour ses propres affaires. Il y a quelques années, son compagnon et elle ont acheté une modeste maison en banlieue. Ils sont heureux d'être propriétaires et ils jouissent de l'environnement que leur maison leur offre : une petite cour où ils mangent et jasant devant un bon feu. De plus, ils ont facilement accès à des sentiers pour faire de la bicyclette l'été et du ski de fond l'hiver. Récemment, ils ont rénové et redécoré leur intérieur. Mireille se sent bien chez elle ; elle parle de sa maison avec émotion. Son conjoint et elle profitent d'une belle qualité de vie : entre autres, ils ont accès à un train pour se rendre au travail et habitent à une courte distance à pied de la gare.

Les bénéfices d'ordre personnel

Mireille a rencontré son conjoint dans un bar, peu de temps avant de commencer à me consulter. Cette relation s'est construite au fil des années, si bien que sa vie intime est riche. Elle me parle régulièrement des découvertes qu'elle fait dans son couple et de moments de plénitude. Son compagnon n'a plus aussi peur de la démarche de Mireille en psychothérapie. La preuve, lors de conflits, il lui dit : « Tu en parleras à ta psychothérapeute. » Cela la fait rire. Cette année, ils ont souligné leur 21^e année de vie de couple. La vie de Mireille trouve de plus en plus de sens.

LUCETTE

Les bénéfices d'ordre professionnel

Depuis quelque temps, Lucette vogue avec aisance dans son travail. Ce fut une éprouvante progression qui a duré de nombreuses années. Aujourd'hui, elle est reconnue pour son sens de l'organisation, ses bonnes idées et la qualité de son travail. Mieux encore, elle reconnaît elle-même sa compétence. Lucette a progressé et progresse encore dans l'affirmation d'elle-même et la conquête de sa vie lui apporte du plaisir à vivre, particulièrement dans son milieu de travail.

Les bénéfices d'ordre économique

Lucette a finalement pris la décision de ne pas acheter de condo. Après avoir fait des calculs et avoir mesuré son angoisse devant la possibilité de devenir propriétaire, elle a décidé de rester locataire. Elle a cependant aménagé son logement d'une manière qui lui plaît. Lucette a transformé son appartement en se concentrant sur les couleurs, l'ameublement et la décoration. Elle en tire beaucoup de plaisir et de bien-être et elle est fière d'inviter quelqu'un chez elle.

De plus, elle a fait restaurer des meubles provenant de sa famille, dont un coffre en cèdre qu'elle affectionne spécialement. Elle prend soin de ses biens, elle prend soin d'elle-même et bénéficie d'une qualité de vie appréciable.

Les bénéfices d'ordre personnel

Lucette était absolument convaincue qu'elle vivrait seule jusqu'à la fin de ses jours. Puis, un homme s'est intéressé à elle et ils ont trouvé un chemin qui les a rapprochés. Je me souviens lorsque nos regards se sont croisés dans la salle d'attente le jour où elle m'a annoncé qu'elle était amoureuse.

J'y ai vu l'expression rayonnante de son plaisir de vivre. Ce lien n'a cependant pas duré longtemps. Actuellement, Lucette est de nouveau amoureuse ; elle croit que cette relation a de l'avenir. En se parlant, son ami et elle arrivent à traverser les difficultés et à se rapprocher. C'est émouvant de penser que sa sensibilité a enfin trouvé de la réciprocité. Même si cela reste exigeant pour elle, Lucette ressent sa valeur et trouve du plaisir à vivre.

MARIANNE

Les bénéfices d'ordre professionnel

Marianne se sentant souvent incompetente, il lui est arrivé à de multiples reprises de vouloir changer d'orientation. Au cours des années, cependant, sa vie professionnelle s'est transformée. Elle réussit mieux désormais à unifier ses nombreux talents et elle se considère davantage en tant qu'artiste. Il lui arrive encore de voir sa confiance en elle

s'effondrer brusquement et de sombrer dans l'angoisse. Malgré tout, Marianne s'adapte mieux qu'avant à cette situation et elle sent davantage les aspects positifs de sa carrière. Elle a fondé une école de chant et a grandement amélioré son enseignement en faisant davantage de place au ressenti de ses élèves. Quand elle se prépare pour une prestation, Marianne pratique ses pièces avec une plus grande légitimité intérieure, et cela a un effet bénéfique sur ses performances. Elle vit des moments de joie où elle ressent sa liberté d'expression. On la reconnaît de plus en plus dans le milieu des chanteurs, des accompagnateurs et des musiciens. Une plus grande détente s'est installée chez elle, ce qui est profitable à tout point de vue. Marianne arrive donc de mieux en mieux à se reconnaître et à travailler avec plaisir. Il lui est enfin possible de dire que sa vie professionnelle lui apporte bien-être, reconnaissance et joie de vivre.

Les bénéfices d'ordre économique

Moins centrée que d'autres sur l'acquisition de biens matériels, Marianne s'est créé un emploi qui tient bien compte de ses besoins. Pour mieux supporter les entrées d'argent irrégulières dans son domaine, elle a diversifié ses sources de revenu. Son studio de chant, qui constitue la base de son revenu, lui permet de bien gagner sa vie. De plus, comme son engagement est plus solide face à sa profession, elle arrive mieux à s'accommoder des inconvénients d'ordre monétaire et autres qui y sont liés.

Même seule avec un enfant entièrement à sa charge, Marianne a réussi à bien se débrouiller et à assurer une sécurité à son fils. Avec son conjoint actuel, elle a acheté un duplex qu'ils ont transformé en cottage. Cette demeure, en plus d'avoir une bonne valeur marchande, a ajouté à sa qualité de vie.

Les bénéfices d'ordre personnel

Dans les nombreux groupes de psychothérapie auxquels elle a participé, Marianne a été rapidement reconnue pour son implication et la pertinence de ses observations. Cependant, le périple a été long pour elle avant qu'on la reçoive dans sa vulnérabilité et sa détresse, qui sont pourtant très grandes. La psychothérapie lui a permis de réaliser qu'elle n'était pas seule à vivre dans l'enfermement.

En prenant conscience de sa vulnérabilité et de sa souffrance et en se laissant toucher par elles plutôt qu'en se concentrant sur celles des autres, Marianne a pu quitter le monde de l'absolu et a eu davantage accès au relatif. Elle affronte maintenant avec plus de confiance les écueils de la vie. Son image d'elle-même s'est améliorée. Elle trouve de plus en plus son droit de vivre et elle ressent des moments de joie. Elle habite davantage sa profonde et solide valeur personnelle.

Mère d'un deuxième enfant à dix ans d'intervalle, Marianne sent combien elle s'habite davantage comme parent. Elle s'affirme de plus en plus dans ses valeurs et dans ses interactions avec son fils et sa fille. Longtemps hésitante face à son engagement dans la famille recomposée avec son conjoint Samuel, elle a graduellement accepté l'appartenance et la durée du lien.

SAMUEL

Les bénéfices d'ordre professionnel

Durant de nombreuses années, Samuel a rêvé de devenir travailleur autonome, mais son insécurité intérieure l'empêchait de franchir le pas. Sa compétence professionnelle était reconnue depuis longtemps, mais sa profonde angoisse le paralysait. Dans la démarche en psychothérapie, il a trouvé un lieu pour exprimer ses peurs et l'irrationnel de ses réactions. Il en est arrivé à accepter de prendre des risques, ce qui n'était pas toujours évident. C'est ainsi qu'il a accepté une promotion, tout en se sentant intérieurement inadéquat. Ainsi soutenu par sa démarche, son comportement s'est graduellement modifié au moment de la recherche d'un emploi : il a pu davantage écouter son désir de trouver un travail où il se sentirait bien et a pu rester lui-même sans se perdre dans le stress des fausses représentations. Sa plus grande authenticité dans le contact avec ses futurs employeurs lui a permis de trouver des emplois toujours plus satisfaisants et plus valorisants. Il a, peu à peu, acquis suffisamment d'assurance pour réaliser enfin son rêve de devenir travailleur autonome. Le passage s'est effectué avec beaucoup plus de facilité qu'il aurait pu l'espérer. S'il doit encore trouver un équilibre dans ce nouveau mode de vie, il ne regrette rien, car il ressent cette étape comme un aboutissement non seulement professionnel mais aussi personnel.

Les bénéfices d'ordre économique

Issu d'un milieu où l'administration des finances avait son importance, Samuel était propriétaire d'une maison lorsqu'il a commencé à me consulter. Cependant, chaque transaction qu'il effectuait générait chez lui beaucoup d'angoisse. Il a fini par aller de l'avant, passant de l'achat d'un condo à l'acquisition d'une propriété qui correspondait davantage à ses goûts. Cette confiance lui est venue de la prise de conscience que toute décision comportait des risques et que le refus d'en prendre avait aussi des conséquences. Renoncer à ses désirs lui est apparu comme quelque chose qui étouffait sa vie. Il arrive donc à mieux profiter de ses acquis.

Les bénéfices d'ordre personnel

Samuel vit maintenant avec sa conjointe Marianne dans une maison dont il est copropriétaire. Il s'y est aménagé un espace bien à lui et a ainsi réalisé un rêve longuement remis à plus tard. Samuel attribue à sa démarche psychothérapeutique l'approvisionnement de ses peurs de même qu'une plus grande affirmation de ce qu'il considère comme essentiel dans la vie.

De nature réservée, son goût des autres et du lien a grandi, et l'objectif qu'il s'est fixé de rester lui-même dans ses échanges avec autrui lui a facilité les choses. Sa grande capacité d'écoute lui est apparue comme une richesse qui a contribué à ce que les autres le reconnaissent.

Bien qu'il ait affronté des situations extrêmement difficiles, Samuel a compris que l'imperfection et la souffrance font partie de la vie. Au lieu de se sentir le jouet d'un sort injuste, il accepte davantage de composer avec ce que la vie lui présente. Il fait moins

porter aux autres les souffrances qu'il a à vivre et prend davantage les problèmes comme une source de réflexion et d'apprentissage. Il arrive ainsi à se sentir moins abattu et à ressentir son évolution comme quelque chose de précieux et de vivant. Il estime avoir moins peur de vivre et sent davantage la solidité des valeurs qui sont les siennes.

MARIANNE ET SAMUEL

Samuel et Marianne se sont connus dans un groupe de psychothérapie. Ils vivent ensemble depuis 17 ans et ont une fille de 16 ans. Ils ont vécu les difficultés d'une famille reconstituée et ils estiment que leur appartenance à un groupe de psychothérapie a été pour beaucoup dans l'évolution positive de leur relation.

Les bénéfices d'ordre professionnel du couple

Travailleurs autonomes tous les deux, Marianne et Samuel se soutiennent dans les défis de leur vie professionnelle respective, en faisant de la place à l'angoisse de l'autre sans nécessairement recourir aux traditionnelles phrases d'encouragement et de motivation qui ont souvent pour effet de freiner l'échange. La richesse de leur communication est un véritable bienfait.

Les bénéfices d'ordre économique

Samuel et Marianne gèrent différemment leur budget, ce qui n'est pas sans susciter des heurts. Ils ont dû revenir de nombreuses fois sur cet aspect de leur vie commune et ont réussi à trouver une entente qui, bien que fragile, leur permet de mieux fonctionner sur ce plan. La production, la distribution et la consommation de leurs revenus trouvent progressivement un meilleur équilibre.

Les bénéfices d'ordre personnel

Comme bien des couples, Samuel et Marianne ont traversé des périodes orageuses. Travaillant à communiquer toujours davantage, ils ont échangé sur leurs expériences de couple antérieures, leurs vulnérabilités et leurs angoisses, développant ainsi une complicité et une tendresse qui continuent d'évoluer. Ils connaissent encore des désaccords au sujet de l'éducation de leur fille, mais ils arrivent à trouver des terrains d'entente. Ils comprennent que le désir de changer l'autre est une utopie et que leurs différences ne sont pas toujours aussi absolues qu'ils le pensaient. Leur élan de vivre trouve son chemin.

Leurs consultations en couple m'ont fait ressentir combien ils vivent une profonde tendresse, pleine de compassion l'un pour l'autre. Je les ai entendus affirmer qu'ils s'aiment, et c'est très émouvant.

Suzanne Pouliot : Merci Hélène de nous donner accès à ton intériorité.

Georgette : Hélène, d'admirable que tu étais pour moi, tu es devenue aimable. Je considère que tu es montée en grade parce que je pense qu'avec le temps, j'ai appris que lorsqu'on admire, on cristallise quelqu'un dans une image. Avec tout ce que tu viens de me donner de toi, ça m'a beaucoup touchée, puis, je veux te dire merci pour ça. J'ai l'impression de te connaître maintenant dans tout ce que tu as de plus humaine.

Charlotte : Hélène, j'aurais beaucoup de choses à dire à partir de ce que tu as donné, mais je vais me concentrer sur deux choses. Tu as dit de toi « impérieusement attirée par le particulier ». Ça m'a fait vivre toute l'exigence de ce que tu nommes aussi l'essentiel qui s'impose à toi, l'exigence que ça a pu être, durant des années, pour moi, d'entendre l'essentiel auquel tu me raménais. Tout ce que tu m'as donné dans ça, aussi, m'est revenu pendant que tu parlais. Ça me touche beaucoup. Tu parles de la douleur des privations et aussi, en même temps, de ce que ça peut te donner de te redonner ça. On dirait que ça me donne un espace intérieur dans mes privations. Merci.

Clémence : J'avais l'impression, en t'écoutant Hélène, d'avoir accès à une expérience paradoxale comme le consentement au plus étroit, au plus petit, qui fait l'extension de ta vie ou le consentement au plus pauvre, au plus démuné, qui en fait aussi la richesse. Ça me fait beaucoup réfléchir.

Brigitte : J'ai souvent repris ton texte de Nantes parce qu'il m'avait donné beaucoup d'espoir. C'est un texte qui m'avait profondément touchée - je ne sais pas comment dire plus que ça - comme si j'avais le sentiment dans ce travail d'être tout le temps là aussi près de soi. Tout le temps, tout le temps, tout le temps comme ça, je l'avais vécu avec beaucoup de violence et à la fois, ça m'avait donné un espoir incroyable.

Jean-Yves : Quand tu as dit « devenir une personne valable à ses propres yeux », je pense que c'est ce qui me touche le plus dans tout ton exposé.

Marie : Depuis tantôt, je me demande si je vais oser parler. Je suis une cliente d'Hélène. J'aurais envie de raconter comment ce texte-là a pris naissance. En groupe de psychothérapie, à un moment donné, une personne a dit, « on n'arrête pas de se « pogner » le vécu » et qui avait dit à Hélène, « il me semble que j'aimerais ça entendre parler de ce que ça donne à long terme cette psychothérapie-là ». Je pense qu'Hélène a pris le souhait au mot. Je suis très émue de voir ce que ça a donné. Je vais faire de la promotion pour ma psychothérapeute en disant de ne pas manquer son texte dans les actes du colloque parce que je trouve très touchant qu'elle ait pensé d'intégrer l'expérience de quatre des clients qui travaillent avec elle depuis longtemps, pour parler de ce que la démarche a donné dans leurs vies.

Gilles Deshaies : Je trouve, Hélène, que la façon dont tu parles de la psychothérapie, ça la place complètement dans la vie et ça la désinstitutionnalise. Ça ne m'impressionne pas tellement les recherches qui ont démontré l'efficacité de la psychothérapie. En lisant ton texte et en écoutant, ça ne me dérange plus du tout qu'on n'arrive pas à démontrer l'efficacité de la psychothérapie et ça pourrait être même important que les thérapies ne soient pas efficaces. Il me semble que ça t'a donnée beaucoup et que ça nous donne beaucoup qu'on ne soit pas du tout dans un monde de compétence et d'efficacité. Je terminerais en disant que je m'ennuie beaucoup de tes textes dans le Guide Ressources.

Gisèle Moisan : J'ai lu longtemps tes textes dans le Guide Ressources; ça m'a permis de te connaître. Je voulais te dire que c'est un accès à la vie qui nous est donné de façon très douce. Je les ai fait lire à plusieurs personnes autour de moi; je les ai relus très souvent et d'entendre ton témoignage aujourd'hui, c'est extrêmement donnant. Je veux t'en remercier et je suis très contente d'arriver à pouvoir savoir qui tu es vraiment en te voyant.

GROUPE, SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE

Modératrice : Louise Lacasse, Québec

LA PSYCHOTHÉRAPIE DE GROUPE ET LA CO-THÉRAPIE COMME LIEU D'ÉMERGENCE DE LA SUBJECTIVITÉ

Hubert Massé

Présentation

C'est à la fois comme participant et comme thérapeute qu'il m'a été donné d'appivoiser, *lentement*, les qualités de la psychothérapie de groupe comme voie d'accès à la subjectivité. Et c'est encore comme participant et comme thérapeute que j'ai pu apprécier, *progressivement*, les enrichissements apportés par la co-thérapie à la psychothérapie de groupe. Mes observations et mes réflexions seront donc autant celles du participant que celles du thérapeute, ou du co-thérapeute. D'ailleurs, même si la position de thérapeute ou de co-thérapeute exige une rigueur particulière, les « accès à soi » permis par l'une ou l'autre de ces positions sont généralement très proches.

Mon propos n'étant pas de faire la démonstration de la spécificité du groupe et de la co-thérapie comme démarches, mais plutôt de témoigner de certaines modalités d'accès à la subjectivité que me semblent favoriser l'un et l'autre, mon exposé portera autant sur ces modalités d'accès à la subjectivité que sur le groupe et la co-thérapie les favorisant. Ma présentation ne sera pas linéaire. C'est parfois dans la présentation des modalités d'accès à la subjectivité qu'apparaîtront les qualités du groupe et de la co-thérapie. D'ailleurs pour préparer cette présentation, je vous ferai part de certaines considérations sur la position de recherche ontologique, sur la subjectivité et sur les habiletés du groupe.

Position ontologique et subjectivité

La position de recherche ontologique est une position où rien n'est attendu, où rien n'est brusqué, où tout est mis au service du désir qui cherche à s'actualiser, on pourrait dire qui cherche à se subjectiver... Cette position de recherche n'est pas une position théorique et volontaire. Elle est d'abord position de recherche. Elle peut être volontairement recherchée, mais son projet étant de permettre à ce qui est et à ce qui cherche à être d'être, elle est rapidement amenée à échapper aux lois du volontaire et emportée par les mouvements de l'involontaire, par la subjectivité.

La subjectivité, quant à elle, serait faite de tous ces réseaux, particuliers à chacun, des chemins que trouve le désir pour s'actualiser. Progressivement, la position de recherche ontologique nous a permis de constater que la subjectivité n'attend pas d'être reconnue pour être. Elle est là d'emblée, occupant toute la place qu'on la lui fasse ou non... Nous n'avons pas à la laisser être ou faire; elle est et elle fait... Nous ne pouvons que la reconnaître comme étant, comme étant nous... Nous n'avons pas le choix des façons dont elle se manifeste, et c'est là le risque. Elle se manifeste souvent dans des lieux où nous ne la reconnaissons pas, où nous ne nous reconnaissons pas. Mais reconnue ou non, elle est là, même dans nos tentatives pour la nier. Notre subjectivité est vraiment incontournable; nous sommes vraiment incontournables.

La position de recherche ontologique, comme voie d'accès à la subjectivité, nous impose donc un continuel dépouillement, un douloureux renoncement à nos efforts pour nous faire et un long consentement à être déjà fait, à être ce que nous sommes... Nous ne pouvons que consentir à être ce que nous sommes. Paradoxalement, même si la subjectivité que nous sommes cherche constamment à être, il nous est souvent difficile d'y consentir.

La subjectivité et l'autre : la co-naissance

L'accès de chacun à sa subjectivité ne peut se faire que dans le rapport à l'autre. La rencontre de soi suppose la rencontre de l'autre... C'est d'abord en rencontrant un autre, en constatant qu'il y a cet autre, que l'on constate qu'il y a aussi un autre autre, qu'il y a soi... Et cette découverte de soi ne peut se poursuivre que comme elle a débuté, c'est-à-dire dans la rencontre continue de l'autre et de soi, dans la co-naissance.

La connaissance de soi n'est pas donnée, elle n'est jamais acquise une fois pour toutes, elle est toujours à faire. La rencontre de soi passe le plus souvent par une expérience éprouvante, une expérience d'étrangeté. Comme si se rencontrer, c'était d'abord rencontrer un autre... Et l'on craint d'abord cet autre. Mais contrairement à ce que l'on peut croire, ce n'est pas la rencontre de l'autre qui est menaçante, c'est plutôt la rencontre de l'autre se recevant dans le rapport à moi... Rencontrer l'autre, c'est rencontrer ce que ma présence éveille en lui et ce que sa présence éveille en moi.

Interdépendance et subjectivité

C'est donc à l'occasion de l'autre que j'ai accès à ce que je suis. C'est dans sa propre subjectivité que l'autre me donne accès à ma subjectivité. L'autre ne me devine pas, ne me perçoit pas objectivement pourrait-on dire; il se reçoit dans le rapport à moi, et sa réaction, subjective, me donne accès à ma propre subjectivité. Et ça se fait que nous le sentions ou non... Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que l'un ou l'autre sache que ça se fait, puisque la subjectivité de l'un et de l'autre est toujours là, active... Sue ou non.

Même si elles sont *déjà* et *toujours* là, toutes ces subjectivités ont à être reçues pour pouvoir être... pour que nous puissions être tout ce que nous sommes... « *Nous sommes des êtres devenus qui avons à devenir ce que nous sommes* » (Aimé Hamann). Mais pour que toutes ces subjectivités soient reçues, il n'est pas nécessaire, ni possible, que tous puissent se recevoir... Il suffit en effet que quelqu'un soit là, attentif à « se recevoir » dans sa propre subjectivité pour que la subjectivité de chacun puisse être... C'est là le rôle du thérapeute et du co-thérapeute; mais ce n'est pas un rôle complètement exclusif. À l'occasion, et ça se produit souvent à la faveur d'un groupe, ce rôle de « se recevoir » peut être assumé par l'un ou l'autre des participants. Dans ce genre de rapport, tous peuvent à tour de rôle être thérapeute ou co-thérapeute.

Dans un groupe, les subjectivités sont constamment sollicitées par les autres subjectivités. Étant expression intime de moi-même, ma subjectivité me lie très intimement aux autres dans leur propre subjectivité. Ma subjectivité contient toutes les subjectivités qu'elle éveille dans les autres et que les autres éveillent en moi. Consentir à sa subjectivité, c'est consentir à son interdépendance. Reconnaître comme soi sa subjectivité, c'est faire de la place à

toutes les subjectivités de tous les espaces et de tous les temps. En consentant à être le singulier que je suis, je permets à toutes les singularités d'être.

Groupe et subjectivité

Je ne peux pas présumer d'un tel consentement chez l'autre... Je ne peux que me placer dans la disposition à « me recevoir » dans ma propre subjectivité à l'occasion de celle de l'autre. Dans un groupe, cependant, il y a plus de chances pour que chacun ait accès et consente à sa subjectivité et à celle des autres. C'est d'ailleurs ce qui fait du groupe un lieu privilégié pour l'accès à la subjectivité, pour être... autant pour le ou les thérapeutes que pour les participants. « *On ne peut pas se définir seul, il faut les autres, il faut le groupe* » (Clémence Dubé). Nous sommes interdépendants, nous avons besoin des autres pour être... En partageant le consentement à la subjectivité, le groupe permet de plus en plus de place pour être de plus en plus soi-même. En nous apprivoisant à l'idée d'être *déjà fait*, à notre déterminisme, le groupe nous libère de la nécessité de changer et nous permet ainsi d'être ce que nous sommes. Il nous libère de la nécessité de porter la vérité; il semble même y être un peu allergique. Il nous libère aussi de l'urgence d'être parfait; il semble plutôt attiré par les imperfections, par les subjectivités à être.

C'est dans sa nature même que le groupe puise ses habiletés à supporter le consentement à soi. C'est fait de toutes les subjectivités qu'il rassemble et qui l'animent que le groupe fait être... En multipliant les occasions de rencontre, il favorise l'émergence de toutes les subjectivités présentes. Plus il y a de subjectivités qui peuvent être chez moi et chez les autres, plus ils sont et plus je suis.

Le groupe permet à chacun de se dire, de s'entendre dire, et d'entendre l'autre se dire et le dire... Le groupe est rigoureux dans sa démarche. Il sait qu'il ne sait pas et il continue de ne pas savoir même s'il sait de plus en plus... Il fait de la place à ce qui pourrait être, même si ce n'est pas encore. Il permet à ce qui est déjà d'être et de faire être. Il permet à ce qui est refusé d'être refusé, et ainsi d'être. Il permet d'être à ce qui n'a pas encore pu être et qui demande à être.

Le groupe se souvient... Il se souvient souvent mieux des subjectivités de chacun que les individus eux-mêmes. Comme s'il pouvait, le temps nécessaire, porter pour l'autre des choses partiellement reçues mais non complètement habitées. Comme s'il pouvait surtout porter et sauvegarder pour l'autre des choses non reçues et non recevables même partiellement. Ainsi, sont sauvées de l'oubli et ramenées à la vie, des portions importantes de nous dont nous sommes amputés.

Le groupe ne sait pas la ligne droite, ni la ligne cohérente. Il erre parfois, il prend des risques, il explore avec succès des régions apparemment peu prometteuses. Il cherche, il cherche à être, il cherche à faire être les subjectivités. Le seul consensus qui l'intéresse est l'accès de chacun à sa subjectivité.

Refus et subjectivité

C'est dans le rapport à l'autre que j'ai accès à ce que je suis. Et ça se fait, que j'y consente ou non... Or, il arrive assez souvent, que je ne peux pas y consentir. Au contraire, que l'autre se reçoive dans le rapport à moi, ça peut parfois me le faire vivre comme une menace,

comme un traître. À ce lieu, être compris peut être aussi menaçant qu'être incompris... Là où je me vis comme irrecevable, je ne peux pas me rallier à l'autre qui se reçoit dans le rapport à moi. « Se recevoir » là où je me refuse, c'est une imposture, c'est une trahison. Comme si je ne pouvais plus compter sur la connivence de l'autre pour appuyer mon refus de moi par son refus de lui.

Ceci donne à penser que l'accès à la subjectivité ne peut souvent se faire qu'en passant par le lieu du refus de soi. Là où, paradoxalement, être c'est d'abord se refuser... Il y a d'abord ce refus de soi à recevoir... Se vouloir seulement ouvert, c'est aussi se refuser... Il me semble d'ailleurs que, plus on consent à « se recevoir » dans ses refus de soi, plus on rencontre de lieux où l'on se refuse. Le refus est donc aussi incontournable que la subjectivité et est à recevoir comme une composante essentielle de celle-ci. Le refus étant subjectivité, il est là qu'on le veuille ou non. Il est à recevoir sous toutes ses formes, et il semble en avoir plusieurs qui ne demandent qu'à être reçues... Étant reçues, elles deviennent des voies d'accès très prometteuses à la subjectivité.

Refus et consentement : paradoxalité

Étant subjectivité, le refus est à recevoir comme soi tout autant que le consentement. « *Au lieu du « se recevoir », le contenu a peu d'importance: « se recevoir » dans ce qui est consenti ou dans ce qui est refusé, c'est se recevoir... Et c'est être* » (Gilles Deshaies). Le groupe offre souvent des disponibilités et des ressources très supportantes pour recevoir le refus. Comme si le refus éveillait autant de vie que le consentement et qu'ils étaient indissociables l'un de l'autre. Comme si le consentement, pour s'accomplir, devait parfois sacrifier certains éléments de l'irrecevable... Refuser pour pouvoir prendre... Refuser et prendre... Un lieu de paradoxalité... Le groupe permet donc de recevoir des portions de soi d'abord vécues comme étrangères, comme *pas soi*. Ce refus, reçu, devient un chemin pour être... Se refuser dans des aspects inusités de soi, c'est déjà se reconnaître un peu... Comme l'accusation qui serait une première forme de révélation de l'autre, et comme la culpabilité qui serait une première forme d'accès à soi; le refus serait, lui, une première forme de reconnaissance de soi, de consentement à soi... Un consentement négatif, mais un consentement quand même. On pourrait dire un consentement involontaire... Il semble d'ailleurs que le consentement ait peu à voir avec le volontaire. La disposition à « se recevoir » est volontaire; mais le consentement, lui, n'est que possible et, le plus souvent, *assisté* par le groupe. Il peut se faire, souvent de peine et de misère, et s'il se fait, nous ne pouvons qu'y consentir... À ce lieu du paradoxal, recevoir comme soi son refus de soi, c'est un consentement très intime à soi... Un consentement qui fait être, soi et les autres.

Dans un groupe, comme dans toute rencontre d'ailleurs, le consentement de l'autre n'est pas nécessaire pour que la rencontre avec soi ait lieu. Il s'agit, répétons-le, que quelqu'un, le plus souvent le thérapeute, puisse « se recevoir » dans ce qui est éveillé en lui à l'occasion de ce refus pour que celui-ci puisse être... En ce sens, celui qui nie comme celui qui consent participe à l'être, participe à faire être, autant ce qui demande à être que ce qui demande à être refusé... À ce lieu, le silence peut devenir parole comme la parole peut devenir silence; mais rien n'est rien. Reçues, même les immobilités peuvent être mouvantes, même les connivences peuvent être vivantes.

Connivences, subjectivité, et groupe

Dans un groupe, on alterne souvent entre la tentation de fixer les choses vécues dans une explication et le risque de suivre le mouvement. Quand des connivences s'installent pour ralentir le mouvement, pour protéger quelqu'un de soi, il se trouve toujours quelqu'un d'autre qui, même en voulant participer aux connivences, n'échappe pas à sa subjectivité et vient briser la connivence et relancer le mouvement. Dans son mouvement personnel pour être ou pour se protéger, il fait émerger des dimensions insoupçonnées ou exclues jusqu'alors de la vie du groupe. Ainsi, la connivence serait, elle aussi, intimement liée à la subjectivité. Comme la culpabilité encore, elle pourrait être quelque chose de beaucoup moins défensif et de beaucoup plus actif que l'on est d'abord porté à le croire... Elle peut sembler provoquer des ralentissements et même des arrêts de mouvement, mais ces ralentissements ou ces arrêts pourraient être des composantes essentielles du mouvement. À ce lieu, l'immobilité serait aussi indissociable du mouvement que le refus l'est du consentement... Refuser pour prendre, ralentir pour avancer... L'un et l'autre seraient essentiellement de l'être et participeraient à la démarche de la subjectivité pour être.

Dans un groupe, celui qui parle nous amène souvent en lui et en nous dans des lieux insoupçonnés de lui et de nous, dans des lieux de subjectivité qui cherchent à être... Quand nous pouvons habiter un peu, avec lui, ces lieux d'abord vécus comme étrangers ou menaçants, ils peuvent devenir des lieux de partage et de puissance, des lieux d'être.

Être présent à celui qui ne peut que se refuser, que déposer sa vie dans l'autre ou en dehors de lui-même, ça peut nous donner d'être : d'être son frère, d'être son fils, d'être soi. Et ça peut lui donner d'être... Pourvu toujours que quelqu'un puisse « se recevoir » dans ce qui est éveillé en lui à l'occasion de ce refus.

Groupe et paradoxalité :

Le groupe semble être vraiment un lieu de paradoxalité. D'abord appréhendé comme un lieu de révélations menaçantes, ce qu'il est parfois, le groupe s'avère finalement un support nécessaire et inusité pour les recevoir. Il permet donc d'appivoiser ce dont il semble d'abord nous menacer; il supporte ce que l'on croit qu'il va nous reprocher, et il nous permet de reconnaître comme soi et comme de l'être ce que nous croyons qu'il va nous inviter à refuser. Il nous permet enfin de consentir au refus qu'il nous fait d'abord craindre des autres, pour finalement nous le faire reconnaître comme nôtre.

Avec le temps, avec beaucoup de temps, le groupe permet d'aller de plus en plus loin dans des lieux de grande intimité, de profonde subjectivité; des lieux d'être impossibles à porter seul. Les rencontrer nécessite une alliance des subjectivités que, souvent, seul le groupe permet. À ce lieu, on pourrait dire que la présence à l'autre, ce n'est pas *le recevoir* dans sa profonde subjectivité, c'est plutôt « *se recevoir* » dans le rapport à lui approchant ces lieux d'être très particuliers :

-Le lieu où l'on ne peut croire l'autre que si l'on peut être entendu dans la certitude que l'on a qu'il ne peut que nous menacer ou nous refuser...

- Le lieu où l'on est sûr de vivre que si l'on peut être reçu dans la nécessité de côtoyer constamment la mort ou les situations limites.
- Le lieu où l'abus, même si d'abord refusé, doit être vécu comme un mode de rapport nécessaire, et parfois le seul possible, dans un sens ou dans l'autre...
- Le lieu où la réussite réside d'abord dans la possibilité d'être entendue dans de nombreuses et nécessaires expériences d'échecs ou d'éphémères réussites.
- Le lieu où le touché est tellement intolérable qu'il n'est parfois possible que dans des expériences de violence et de sadisme envers les autres et envers soi-même.
- Le lieu de la fraternité entre la victime, le bourreau et le bouc émissaire.
- Le lieu où l'on doit consentir à ce que l'absence soit souvent la première et parfois la seule forme de présence possible.

Tous ces lieux qui sont l'expression de la subjectivité incontournable de ceux qui les portent ne peuvent être reçus qu'avec la rigoureuse présence que permet le groupe, qu'avec le consentement à « se recevoir » des participants au groupe. Chacun y jouant un rôle particulier, autant celui qui refuse que celui qui consent. Paradoxalement, ces lieux de grande intimité ne sont accessibles que dans le rapport aux autres et ça ne peut se faire qu'avec beaucoup de temps. Leur découverte comme leur approche exigent de longs et risqués moments d'apprivoisement. On peut d'ailleurs observer que ces lieux de grande subjectivité, même reçus, semblent souvent faire plus facilement de la place à ceux qui participent à leur apprivoisement qu'à ceux ou celles qui les portent. Comme si ces lieux avaient à donner et à être donnés à ceux qui les reçoivent longtemps avant de pouvoir être reçus et habités par ceux qui les portent. Et ils ne peuvent être reçus qu'en conservant entièrement leur caractère irrecevable, auquel il est toujours difficile de consentir. Il n'y a, me semble-t-il, qu'en groupe que l'on peut recevoir ainsi autant le refus que le consentement éveillés par ces lieux de grande subjectivité. Peut-être que le groupe peut plus facilement prendre le temps... donner le temps... le temps d'être... Peut-être que le groupe est patient. Pierre Falardeau, un essayiste québécois a écrit : « *Les boeufs sont lents, mais la terre est patiente* ».

Thérapeute, groupe et subjectivité

Quand, dans l'approche analytique, il me semble, on dit, qu'un des rôles du thérapeute est d'offrir à l'autre, son client, un lieu de projection, on dit quelque chose d'important; mais peut-être qu'on ne dit pas assez. Peut-être qu'on reste centré sur le client. Le thérapeute offre un lieu pour déposer l'irrecevable, mais il offre beaucoup plus, et c'est là un rôle qui exige une grande rigueur, une grande ouverture à soi. Il offre plus qu'un lieu de dépôt, il offre la possibilité, en se recevant à l'occasion de l'autre, que des portions de plus en plus grandes de l'irrecevable soient reçues. Il n'offre pas de *recevoir l'autre* dans sa subjectivité, il offre de « *se recevoir* » dans sa propre subjectivité à l'occasion de la subjectivité de l'autre et, ce faisant, il permet d'être, chez lui et chez les autres, à des dimensions d'être non reçues ou non recevables, et dont nous sommes amputés. Il permet plus d'être.

Nous avons annoncé plusieurs fois, précédemment, ce rôle du thérapeute. Nous avons vu qu'il n'est pas nécessaire que l'autre se reçoive pour que la vie, la subjectivité soit reçue et

puisse être, mais qu'il faut que quelqu'un, généralement le thérapeute, soit disposé à « se recevoir » dans ce qui est éveillé en lui à l'occasion de l'autre pour que ce qui est consenti ou refusé puisse être... Nous avons vu enfin que c'est la nature même de la subjectivité de permettre cette interdépendance. Il en ressort que le rôle du thérapeute en est un qui exige, dans la disponibilité à « se recevoir » qu'il est, une délicate et rigoureuse présence à sa propre subjectivité autant et sinon plus qu'à celle des autres. Il a à « se recevoir » constamment dans ce qui est éveillé en lui à l'occasion des autres.

Être thérapeute de groupe, c'est consentir à être une subjectivité qui participe à la ronde des subjectivités; c'est consentir à recevoir comme étant soi les réactions que ces rencontres font apparaître chez soi et chez les autres.

Être thérapeute de groupe, c'est aussi consentir à être ballotté par d'innombrables mouvements subjectifs et c'est reconnaître comme étant soi tout ce qui est ainsi mobilisé, en soi, et dans les autres.

Être thérapeute de groupe, c'est enfin consentir à tout ce que sa propre subjectivité peut éveiller dans les autres. C'est consentir à être compris dans la subjectivité de l'autre. C'est consentir à être compris subjectivement dans chacun des participants, et à être ce que l'on est *dans et pour* chacun.

Le co-thérapeute

Dans un rôle qui exige une telle rigueur dans la disponibilité à se recevoir, la présence d'un co-thérapeute assure, autant aux thérapeutes qu'aux participants, une disponibilité plus constante, plus élargie et plus spécifique. Dans un groupe où la présence des participants disposés à « se recevoir » devient de plus en plus active, la présence du co-thérapeute, en plus d'ajouter à la disponibilité, permet une plus grande accessibilité à ces lieux de disponibilité offerts par l'autre thérapeute ou par les participants. Il y a à recevoir les disponibilités à « se recevoir » autant que les difficultés à « se recevoir ». Il y a beaucoup à recevoir. Et, répétons-le, plus il y a de subjectivités qui peuvent être chez moi et chez les autres, plus ils sont et plus je suis.

Avoir ou être un co-thérapeute

Avoir ou être un co-thérapeute, c'est une valeur ajoutée à sa disponibilité à « se recevoir » à l'occasion de l'autre, qu'il soit thérapeute ou participant. En plus d'inviter expressément à « se recevoir » dans ce qui est éveillé en soi par les participants, ça invite à « se recevoir » dans ce qui est éveillé *en soi* par la présence de l'autre thérapeute, et dans ce qui est éveillé *par soi* dans l'autre thérapeute.

Le co-thérapeute, c'est un autre, un autre thérapeute bien sûr, mais d'abord un autre. Un autre autant pour l'autre thérapeute que pour les participants. Et un autre, c'est un autre. C'est d'abord menaçant, ça ramène à soi et ça donne d'être. Avoir ou être un co-thérapeute, c'est porter sa différence et consentir à celle de l'autre. C'est oser un regard sur l'autre et consentir un regard sur soi. Face aux participants, c'est consentir à être comparé, à être invité à la coïncidence, à être un autre qui fait vivre des choses différentes à recevoir pour chacun.

À ce lieu, avoir ou être un co-thérapeute, c'est être convié à une solidarité bien particulière et qui exige aussi une grande rigueur. La solidarité n'est pas de se rallier à l'autre, mais de se rallier de plus en plus à soi-même. La solidarité à l'autre, c'est la solidarité à soi. La solidarité, c'est « se recevoir » dans sa différence. C'est offrir aux participants et à l'autre thérapeute toute la disponibilité à « se recevoir » dont on est capable et toute celle dont on est incapable.

Avoir des co-thérapeutes

Pour les participants à un groupe, avoir des co-thérapeutes représente, me semble-t-il, des occasions plus grandes et plus diversifiées d'accès à soi. Disons d'abord que ça peut protéger de l'idée que le thérapeute sait, et faciliter le retour continu à la position de recherche ontologique... de soi. Ça peut protéger de la tentation de s'identifier trop hâtivement, de trouver une identité en dehors de soi, et de s'enfermer dans une définition trop étroite de soi. Ça peut aussi protéger de la peur d'être identifié trop rapidement, de ne pas être reconnu, ou d'être enfermé dans une définition trop étroite de soi.

Dans la singularité du « se recevoir » disponible chez l'un et l'autre des thérapeutes, le participant risque de trouver plus facilement le chemin de l'accès à sa propre singularité. La présence de deux thérapeutes ne peut donc que faciliter l'accès à soi. La présence de deux thérapeutes étant, ce qu'ils sont peut libérer de l'idée d'être *ce qu'il faut* et faciliter le consentement à être, comme eux, la subjectivité que l'on est.

Conclusion

C'est en prenant le risque de ma propre subjectivité que j'ai voulu parler de la psychothérapie de groupe et de la co-thérapie comme lieu d'émergence de la subjectivité. Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'un et l'autre, mais mon propos était surtout de témoigner des possibilités d'accès qu'il m'a été donné d'expérimenter à ces lieux. Peut-être, finalement, que je voulais surtout m'approprier davantage les différentes modalités d'accès à la subjectivité dont j'ai tenté de parler. Peut-être que j'y recherchais un accès de plus à ma propre subjectivité. Recherché ou non, c'est ce que j'y ai trouvé. En effet, ce long et difficile processus d'écriture m'a constamment ramené à des aspects inusités de ma propre subjectivité. Ma subjectivité est vraiment incontournable. Nous sommes vraiment incontournables.

Gisèle Legault : Plusieurs d'entre nous ont vécu ces processus de groupe. Je trouve que la façon que tu en témoignes, ça met des mots et ça rend claire la démarche. Je trouve précieux ce que tu as fait car ça nous donne un outil important en abandon corporel pour clarifier ce qui se passe vraiment dans les processus de groupe. Tu as réussi à dire ce qui s'y passe. Je t'en remercie.

Monique Provencher : Hubert. Parce que je m'appelle Monique..., je vais parler. C'est ce que tu me disais hier. Hum! Je ne suis pas nécessairement bien avec le fait de parler, mais

je me sens très concernée puisque je suis dans ton groupe autant avec toi ou avec un co-thérapeute. Et il y a la notion de temps. Effectivement, c'est un processus qui est long. Mais je peux dire que je suis passée à travers le groupe d'un statut de dépendante à un statut d'interdépendante. En tout cas, c'est une réalité que je peux vraiment vivre quand je suis avec le groupe; je le sens beaucoup plus. C'est une expérience que j'ai. Et j'ai eu souvent l'occasion de te dire merci, mais là, je vais le dire devant tout le monde. Merci Hubert!

Madeleine : J'aimerais dire que j'apprécie beaucoup que soit abordée la co-thérapie. C'est quelque chose de très nouveau pour moi. Comme disait une de mes collègues, c'est un chemin très riche, mais très menaçant aussi. Ça ouvre sur des choses, ça nous donne une piste pour mieux saisir ce qu'on fait là. Je l'apprécie beaucoup.

Hubert Massé : C'est bon d'en parler aussi

Gilles Desmarais : Comme Madeleine, j'apprécie beaucoup l'ouverture dans ton texte. Il permet de commencer à parler de la co-thérapie. Je pense que plusieurs d'entre nous dans la salle, ont l'expérience d'être co-thérapeute et c'est la première fois réellement qu'on entend la réflexion de façon ouverte. Moi, ça fait vingt-cinq ans que je suis co-thérapeute et j'apprécie beaucoup la possibilité d'ouvrir cette réflexion. En tout cas, c'est très riche et j'apprécie.

Claude Larochelle : Je ne fais pas de co-thérapie. Mais ce que j'apprécie beaucoup, d'abord, c'est que ça me donne des balises si jamais je voulais en faire. Mais, surtout, ça confirme à nouveau pour moi la nécessité des autres – c'est ce que j'ai entendu – de l'autre, participant, de l'autre, thérapeute, de l'autre, co-thérapeute. C'est comme dire qu'il ne peut pas y avoir de recherche ontologique sans l'autre. Pour moi, c'est très important d'entendre ça.

QUESTIONNEMENT SUR LE RÔLE DES INÉGALITÉS DANS UN GROUPE DANS LE PROCESSUS D'ACCÈS À LA CONNAISSANCE

Lyse Latraverse

Introduction

Ma présentation porte sur l'évolution des rapports dans un groupe en abandon corporel. Tout au long de mon implication de dix-sept années comme participante dans un des groupes d' Aimé Hamann, j'ai été très mobilisée par un phénomène de division surnommé « les bouts de table ». Cette expression était notre manière de reconnaître l'existence de statuts d'inégalité entre nous, qui se manifestait plus particulièrement par le clivage de notre groupe en deux parties bien distinctes et identifiables.

Bien que je me sentais profondément reconnaissante pour tout ce que j'avais reçu de ces fortes expériences de groupe, je demeurais mal avec certains vécus d'inégalité et d'injustice, et je désirais faire la paix avec ma colère liée aux humiliations passées. J'avais besoin de trouver le sens, de mieux cerner la fonction de ce phénomène qui devait être nécessaire puisqu'il perdurait malgré la souffrance qu'il générait.

J'ai été surprise par ce que cette recherche m'a fait découvrir, c'est ce que je désire vous partager aujourd'hui. L'élément principal de ma réflexion est que l'organisation du pouvoir dans un groupe permet le nécessaire mais fragile équilibre pour accéder à la connaissance. L'institution et ses lieux de vérité encadrent l'indéfinition de chacun, offrant une sécurité en partie illusoire, mais qui permet tout de même d'avancer vers l'inconnu. Les deux « bouts de table » deviennent ainsi une unité génératrice de connaissance fertile, mais également une unité brutale et fragile, jamais loin de la dissension.

Préalables

La connaissance

Dans un premier temps, j'aimerais exposer ce que j'entends par le mot connaissance. Pour moi, c'est un accès inédit à un lieu intérieur qui suscite des sensations, un état corporel particulier, nouveau et changeant. Je pense que toute nouvelle notion ou expérience intérieure ne peut être accueillie que dans un corps en transformation, ce qui fait que l'on sent, perçoit et pense autrement.

Par exemple, lorsque j'ai pu avoir accès de l'intérieur à la notion que « tout ce que je ressens, c'est moi-même » l'effet ressenti a été très physique. De plus, mon regard sur les autres s'est soudainement transformé car ceux-ci n'étaient plus coupables de ce qu'ils me faisaient vivre.

Je crois que cette forme de connaissance ne peut naître que dans le développement des rapports d'un groupe tant sur le plan interpersonnel que dans une recherche d'une meilleure compréhension du monde et ce, sur plusieurs années. L'être précède le connaître. Rester ensemble à vivre et à revivre une intimité de groupe qui repousse constamment ses frontières affectives amène à la connaissance.

Cette forme de connaissance est beaucoup plus qu'intellectuelle, relationnelle et physique. Elle est globale et touche tout de l'être et tous les autres êtres. Elle a donc un impact sur le reste du monde. Comme elle est mouvement, les prises de conscience du moment présent contiennent et englobent déjà les prises de conscience futures.

Le phénomène des « bouts de table »

Traduire le phénomène des « bouts de table » est fort complexe. D'une part, tous les participants sont d'accord pour dire que cela a existé. D'autre part, lorsqu'on essaie de définir ce que c'est, les opinions divergent.

Voici ma façon de l'aborder. De 1985 à 2002, j'ai fait partie d'un groupe de dix-huit personnes qui se rencontraient chaque année pendant dix jours avec Aimé Hamann. Dans ce groupe, les rapports m'apparaissaient bien campés. En fait, la plupart des participants qui étaient assis à la droite d'Aimé, pendant les repas, me semblait être ceux qui avaient le plus de leadership, le plus de liens entre eux, et, pendant longtemps, ceux qui manifestaient le plus de plaisir pendant les repas et après les sessions. De fait, ces participants avaient une histoire commune d'au moins six à treize années de plus que les autres avec Aimé Hamann, et constituaient en grande partie le groupe initial de la démarche en abandon corporel. Quant aux participants assis à la gauche d'Aimé, ils faisaient parti de la démarche depuis moins de six ans et avaient donc peu d'histoire commune. Ils étaient plus effacés, moins confiants, sans liens importants entre eux, et par conséquent, prenaient beaucoup plus difficilement la parole. Devant le risque si menaçant de se laisser atteindre pour se rejoindre, tous aspiraient à une sécurité maximale. Les connivences et les alliances, jouant cette fonction de lieu de sécurité, étaient déjà installées et prêtes à se manifester chez les anciens à l'égard des nouveaux participants moins expérimentés dans cette situation si impliquée et si impliquante. Dans ces conditions, des charges affectives se sont rapidement développées dans les deux groupes.

Pendant toutes ces années, nous avons souvent discuté de cette division, de ces inégalités et de ces injustices qui perduraient malgré tout. À quoi étaient-elles dues? Cela allait-il durer toujours? Dès le début de ces groupes et en dépit de cette division, il existait une volonté de rencontre, de présence et de constance de la part de tous les participants.

L'univers des « bouts de table » se refait constamment et partout dans la vie. D'ailleurs, il m'arrive de les discerner clairement en moi. Comme ce vendredi soir, lors d'un séminaire théorique où j'ai senti les deux pôles à l'œuvre dans mes jugements sur les autres : il y avait les bons que j'enviais et les nuls dont j'avais honte et moi qui hésitais entre les deux. Le lendemain, suite au travail dans la piscine, j'étais dans un tout autre univers; chacun avait une place et m'interpellait et enfin, je me sentais à ma place. Cette expérience, plusieurs fois renouvelée, me fait dire que ce phénomène est possiblement lié à un aspect de la vie qui me menace. D'ailleurs, l'univers dichotomique qui m'envahit peut disparaître littéralement, à mesure que je m'acclimate aux aspects inédits qui se retrouvent inévitablement à chaque rencontre de groupe en abandon corporel et, aussi, à mesure que je suis emportée par la force dégagée par ce même groupe dont la synergie permet l'accès à des états nouveaux.

Le phénomène des deux « bouts de table » met en évidence la hiérarchisation du pouvoir inhérente à toute interaction humaine. Cela va de pair avec une vision dichotomique de

l'univers où l'on retrouve les bons et les méchants. Se pourrait-il que lors d'une situation menaçante, la vision reste dichotomique, le temps de l'apprivoisement?

Cheminement personnel vers la différenciation

Quand je suis arrivée dans ce groupe en 1985, j'étais sans direction et mon univers intérieur était très indéfini. Je me sentais vraiment comme un trou noir. J'étais terrifiée par les autres et j'avais besoin, de façon vitale, de références pour accéder à des lieux d'intimité. Pendant une longue période, j'ai été isolée et menacée, j'avais peu de crédibilité dans le groupe et c'était très souffrant. Au début, certains disaient de moi que j'étais comme une ombre et pourtant, je ressentais plein d'élan, de colères et de peines. Quel écart entre les deux perceptions!

J'avais besoin de modèles qui me semblaient forts, connaisseurs et heureux pour me guider, dans l'espérance de devenir comme eux. Lorsque j'étais rejointe dans des lieux d'indéfinition, ce que l'autre m'exprimait devenait la vérité car je n'avais aucun moyen pour nuancer ce qui m'était dit. S'ils me communiquaient que je n'étais pas acceptable, je les croyais. Idéalisant les autres, je m'ostracisais. Ma pleine confiance envers ces personnes cohabitait avec des vécus intenses de colère et d'humiliation. Avec le recul, je réalise que les refus et les projections négatives, tout autant que l'accueil des autres, m'ont donné des points de repère pour me trouver. C'est grâce à ce corps à corps que j'ai pu devenir. J'ai constaté qu'à l'occasion de ces échanges, souvent menés dans la bataille, je me méprisais, donnant ainsi un crédit illimité à celui qui me méprisait fortement. Puis, j'ai pris conscience que, dans les faits, celui qui me méprisait se méprisait tout autant, mais que dans l'absence à cet intolérable de lui-même, il le projetait sur moi. Dans cet affrontement, il était question pour les deux, me semble-t-il, de résoudre le refus de soi, car c'est ce qui, à notre insu, nous faisait le plus mal. De plus, quand j'ai senti que je me méprisais plus que n'importe qui pourrait le faire, j'ai cessé peu à peu de me défendre des autres.

Lorsque je repense à cette époque, peu importe ma colère, je reconnais tout ce que je dois à la persévérance de l'ensemble des participants. Cette continuité du processus a été l'élément essentiel, la condition sine qua non, pour apprivoiser une grande partie de mes malaises avec les autres et pour développer ma capacité de réflexion.

Le lieu de recherche de l'abandon corporel m'a protégée de mes angoisses et m'a aidée à supporter l'insupportable tout en me permettant de m'en approcher. Non seulement, j'ai été portée et imprégnée par la couleur locale de mon groupe, mais aussi par les balises qu'il posait. Pendant des années dans le groupe, lorsque j'intervenais à la table, peu importe pour quel motif, demander le sel par exemple, je jouais toute ma vie et je l'ai perdu des milliers de fois. Maintenant, quand je parle, je ne me sens plus en danger de mort. J'ai des rapports plus proches avec les autres, je me rejette moins et je rejette moins les autres. Que je le comprenne ou pas, j'ai été entraînée par la vague de l'abandon corporel tout au long des vingt-cinq dernières années.

Évolution de la connaissance à travers les rapports dans le groupe

En réfléchissant à tout ce temps de lutte pour trouver ma parole et pour être enfin entendue ainsi qu'à tout ce temps de cogitations à démêler, parmi tout ce qui m'était dit, ce qui m'appartenait en propre, j'ai vu que l'on pouvait retracer l'évolution de la

connaissance en abandon corporel à travers les rapports existants entre les deux « bouts de table ».

Lors de mon premier dix jours, en 1985, on s'attardait à la différence entre les participants : il y avait ceux qu'on avait le goût d'écouter et ceux qui ne retenaient pas notre attention. Les premiers étaient décrits comme ouverts, car ils donnaient la vie; les seconds étaient qualifiés de défensifs, et nous nous sentions donc légitimés de les confronter afin qu'ils s'ouvrent à leur tour. Ceux qui les dénonçaient étaient perçus comme très audacieux et ceux qui demeuraient défensifs comme sans courage et violents. À cette époque, la violence était considérée comme étant volontaire, ce qui justifiait amplement les rejets et les peurs éveillées et exprimées à l'égard des participants défensifs qui devenaient alors des boucs émissaires dans la situation. Je peux comprendre maintenant qu'à partir du moment où la violence n'est que d'un côté, tous et chacun peuvent être épargné de la nécessité de porter de telles émotions jugées irrecevables. Si la violence n'existe que chez certains, il y a aussi l'espoir de la faire disparaître. De la même façon, quand on se sent mal, on peut s'accuser d'en être la cause, mais cette culpabilité porte l'illusion que l'on pourra, si l'on fait mieux les choses arrêter cette souffrance et réhabiliter son sentiment d'humiliation face aux autres.

Ainsi à cette époque, nous écoutions aveuglément ceux qui nous touchaient et nous essayions de nommer ce qui nous énervait chez ceux qui nous dérangeaient. Tout ce qui était vécu négativement était perçu comme appartenant à la personne qui l'éveillait.

Plus tard, on a commencé à parler de connivences POSITIVES dans le groupe. Les connivences NÉGATIVES n'étaient pas encore identifiées comme telles puisque nos réactions négatives nous semblaient pertinentes. C'est l'époque où on s'est mis à parler d'absence, de mépris, de refus, de violence et de bouc émissaire. Nous disions de ceux qui étaient plus défensifs qu'ils étaient coupés de leur vie et que, par leur faute, nous étions coupés de la nôtre. On s'accusait volontiers d'avoir arrêté l'ouverture à la vie, dans le groupe.

Peu à peu, la menace diminuant, on s'est mis à parler de l'arrêt à la vie de façon plus complète et « il me coupe de ma vie » est devenu, il me donne ma vie en me donnant sa coupure » et plus tard, « il me donne ma vie en me donnant ma coupure ». Nous sommes restés longtemps et aveuglément dans la dichotomie (être violent ou touchant, refuser sa vie ou la recevoir, se couper de soi ou être ouvert) pour arriver finalement, beaucoup plus tard à ce qu'on appelle la subjectivité.

Le temps a permis d'apprivoiser la violence que l'on portait peu importe le « bout de table » où l'on se situait pour finalement arriver à l'ultime violence : la sienne. La violence dans le groupe a eu le droit d'être, en faisant fi des civilités usuelles; ainsi la rigidité des conventions sociales ne pouvait plus nous en protéger. Aimé Hamann a dit à propos des « bouts de table » que : « *La fragilité du devenir humain ne peut se poser que dans le narcissisme, fondé sur la dépréciation des autres. L'abandon corporel ne veut pas résoudre le problème des « bouts de table », ce n'est pas son but. La position de l'abandon corporel ouvre d'emblée aux deux pôles, elle fait de la place aux deux « bouts de table » comme ils sont.* »

C'est à partir de cette position qu'Aimé Hamann nous a amenés à prendre, que je peux maintenant élaborer ma réflexion. Il fallait soutenir cette position pour être dans cette

violence, l'appivoiser dans les rapports, la comprendre et, enfin, dépasser ses effets premiers.

L'accès à la connaissance

Corps à corps dans le groupe et co-naissance

De façon globale, il y a un lien à établir dans l'existence des inégalités entre les différents groupes humains, l'univers de la connaissance, la rencontre des subjectivités, le monde du pouvoir et le maintien de l'équilibre par les boucs émissaires.

Faut-il la polarisation des deux groupes pour devenir? Faire partie de l'élite qui détient la vérité rassure. Être encadré par cette même élite lors de moments d'ébranlement de soi peut aussi rassurer.

Les forts sans les faibles ne pourraient exister, ni les faibles non plus. Si un des « bouts de table » était disparu, celui qui serait resté, se serait redivisé. Ce phénomène observable et persistant porte un sens. Se pourrait-il que nous ayons besoin d'un lieu de vérité qui s'exprime dans l'organisation des lieux de pouvoir dans un groupe?

Ainsi, tant dans le mouvement d'exclusion que dans celui de l'idéalisation des autres, se trouve un accord tacite pour établir les normes et les références de vérités. Deux groupes, un seul lieu de vérité : on y tient et on le maintient. Il se dégage une forte énergie de part et d'autre pour le conserver.

Ce qui me touche le plus dans ce processus, c'est ce formidable corps à corps qui se crée entre les individus, à travers les complicités et les oppositions, dans une volonté farouche pour accéder à sa vie sans la perdre. Ce corps à corps s'exprime de multiples façons. En voici quelques-unes :

-Les deux groupes ont besoin l'un de l'autre à travers de multiples interactions : il y a superposition d'un groupe sur l'autre; chaque groupe a besoin de cette superposition où le narcissisme de l'un nourrit l'idéalisation de l'autre et vice-versa. Un groupe se soumet à la direction du groupe dominant, qui a besoin qu'on le suive, mais dans le fond, personne ne sait vraiment où il s'en va, et en même temps, tous s'engagent dans la même direction. Les forts ont besoin des faibles pour se hisser plus haut, comme on grimpe à un poteau pour voir plus loin.

-Il existe, d'autre part, une association incontournable entre les deux groupes : chaque groupe place un pôle de lui-même dans l'autre et c'est sa seule façon pour y accéder. L'espoir est alors déposé dans le groupe opposé et celui-ci devient une grille de lecture de ce qui est bien et de ce qui est mal. Les deux groupes s'éprouvent ainsi et on peut, par moments, trouver l'autre camp bien terrifiant, sans allure, et sans espoir de se rejoindre dans les rapports. Chaque « bout de table » détient une vue privilégiée sur les points aveugles de son vis-à-vis, créant une menace supplémentaire et, en même temps, une possibilité de partage très riche. C'est comme si on détenait la clé d'une partie manquante de l'autre.

-Pour clore ce vaste sujet, je dirais que dans cette dynamique complémentaire, le groupe du dessus et celui du dessous s'incorporent. Le groupe du dessous s'enracine sous le poids de celui du dessus. Le groupe du dessus se donne une stabilité en s'appuyant sur le groupe

du dessous. Dans cette interaction particulière, les forts arrivent de la sorte à se définir à partir des lieux d'absence des plus faibles. Et à leur tour, les faibles ont progressivement accès à leur corps et trouvent leur parole. Ainsi le groupe dominant a pris corps en donnant corps à l'autre. Peu à peu, le second groupe a pu prendre la parole et partager son univers de sensibilité particulière. Il est fascinant de réaliser qu'un pont ou peut-être même le seul pont possible d'accès à la connaissance naît avec et par les inégalités.

Mouvement de vie et vérités

À partir de mon expérience dans le groupe, j'ai constaté qu'une fois les normes de vérité établies, on a besoin que ces normes demeurent tout un temps et qu'on ne peut faire l'économie de cette étape du processus. Toutefois, loin d'être statique, la vérité se forge et se défait lentement. Au début, il y a un mouvement de vie, d'exploration et d'ouverture mais avec le temps, ce mouvement finit par se cristalliser dans une vérité qui se fige pour finalement se défaire et initier un nouveau mouvement de vie, qui à son tour redeviendra une autre vérité. Nous sommes toujours aveugles par rapport à nos lieux de vérité. Ce n'est qu'à l'instant où elles cessent de maintenir l'équilibre qu'on peut les remettre en question, mais elles ne sont plus des vérités alors.

Ainsi, plusieurs ont cru vraiment, à une époque pas si lointaine, que certains groupes humains ne faisaient pas partie de l'humanité, tout comme on a cru longtemps que les femmes n'avaient pas les aptitudes nécessaires pour participer à la vie politique.

Mais c'est pourtant à partir de ces fausses prémisses que s'est élaborée graduellement une compréhension qui a changé ces vérités, ce qui nous a permis de nous rapprocher davantage de la réalité humaine et de son potentiel.

Je trouve stupéfiant de réaliser, qu'en ce moment même, nous sommes certainement tous assis sur des vérités qui nous échappent. C'est pourtant à partir de ce bain d'illusions, consistant et non dépourvu de sens, que l'homme peut s'approcher de lui-même. La connaissance est mouvement; l'homme ne naît pas, il devient.

De l'utilité de l'institution

Pour survivre nous devons tous cacher à soi et aux autres nos côtés marginaux et nous avons, dans une certaine mesure, à faire « comme si ». Nous vivons dans la terreur que les autres perçoivent notre réalité intérieure. Les normes comportementales sont là pour gérer ce mensonge collectif et, en ce sens, les deux « bouts de table » partagent la même détresse. Ensemble, nous permettons qu'apparaisse de nous un tout petit peu de cette marginalité menaçante et à cet égard, le mouvement involontaire permet un accès privilégié à ce que nous nous cachons.

Les lieux de pouvoir appauvrissent les deux groupes tant par le pouvoir qui est gardé que par le pouvoir qui est cédé. Chacun, préservant ses zones d'ombre et ces points aveugles, s'assèche dans une position rigide. Les lieux de vérité nous protègent de l'involontaire et de toutes les réactions que nous arrêtons. Au-delà de notre conformisme apparent, il y a constamment en nous des affluents détournés de leur parcours, car les suivre pourrait s'avérer dangereux ou tout au moins déstabilisant.

Nous portons une infinité de sentiments et de réactions que nous refoulons constamment, mais ceux qui n'y arrivent pas deviennent les boucs émissaires de ceux qui y arrivent à

peine et qui sont dans la peur que leurs propres réactions leur échappent. Malgré la brutalité de ce processus, nous apprivoisons la vie ensemble, à petit pas.

Se pourrait-il que les assises humaines à la base des mouvements de persécutions soient les mêmes que celles à la base du processus de la connaissance?

Conclusion

Suite à un long cheminement, l'importance des inégalités dans notre groupe a perdu de sa force. L'ouverture progressive à la subjectivité, comme étant le seul lieu pour être, a, bien entendu, assoupli les rapports entre les « bouts de table ». Les deux groupes sont demeurés campés sur leurs positions, mais le regard des uns sur les autres est passé de la terreur du début à de la curiosité et, finalement, à de l'ouverture. Le groupe en retrait a pris de la consistance et a développé une plus grande cohésion. Le groupe en pouvoir a relâché sa garde et a ouvert ses frontières. Bien que le chemin soit toujours à refaire, reconnaître sa subjectivité comme le seul lieu pour être pourrait permettre un passage moins brutal pour approcher la réalité humaine.

Charlotte : Lyse, c'est un texte extrêmement donnant. Je le trouve aussi audacieux et je trouve ça important que tu parles des groupes de cette manière-là. Le concret de ça me donne énormément. Ça redonne toute une place à notre cheminement et en même temps – j'ai hâte de lire ton texte – je trouve qu'il y a beaucoup d'étoffes là-dedans.

Renée Dauphinais : Tu as dit que tu ne pensais pas qu'on rirait là. Mais, il me semble que quelque soit l'expérience qu'on a, que ce soit dans les groupes qu'on a faits ensemble, on se reconnaît tellement que le rire c'est comme une reconnaissance d'une expérience. Peut-être qu'on peut rire après coup et puis, on ne fait pas que rire.

Lorraine : J'aimerais beaucoup, dans la même ligne que les autres, te remercier de nous redonner notre histoire avec ce regard-là. Mais, je voulais aussi souligner que la profondeur de la réflexion que tu as faite sur l'expérience de groupe m'impressionne beaucoup.

Claude Hamel : Je ne peux qu'abonder dans le même sens que les autres. Ma surprise à moi – comme dit Renée... on rit après coup – c'est de réaliser à quel point je suis touché par ton exposé. J'ai ri beaucoup, mais je pourrais pleurer en même temps. Je ne sais pas. Je sens que ça me donne quelque chose d'extrêmement touchant. Tu nous redonnes toute notre histoire ensemble, notre découverte de la subjectivité, en tout cas, quelque chose à quoi je ne m'attendais pas. Je me sens encore tout rejoint.

Karine : J'aimerais te remercier. N'ayant pas participé à votre groupe, j'ai l'impression que tu nous as donné à nous, enfin à moi qui est encore fraîche en abandon corporel, la profondeur de l'expérience du groupe. Cette histoire de place, de pouvoir, ça me touche comme une histoire – je n'aime pas ce mot l'histoire de l'humanité – enfin on retrouve

toute notre histoire dans ce que tu dis et je trouve que c'est un immense enseignement pour porter un regard sur notre groupe à nous.

Anonyme : Il m'a fallu quelques lectures pour me rendre compte que j'avais à me définir dans ça et que ça posait des questions très importantes. Je te remercie pour ta détermination.

Suzanne : Je veux juste dire que ça m'a beaucoup intéressée et que je suis très animée. Ça me donne le goût de parler dans la suite de ton exposé. J'ai hâte de parler à mon groupe.

LA SPÉCIFICITÉ DE L'ABANDON CORPOREL À LA LUMIÈRE DES GROUPES D'ÉCRITURE : UNE RECHERCHE ONTOLOGIQUE

Francine Chabot et Jacqueline Comeault

Le groupe apparaît comme fondamental dans l'histoire de l'humanité. En abandon corporel, beaucoup de nos compréhensions ont émergé de ce lieu de recherche.

La position prise en abandon corporel nous a permis de sentir l'importance de la subjectivité et de la connivence, d'éprouver l'interdépendance et de découvrir la paradoxalité. Cette recherche en groupe a soulevé un questionnement et nous a permis un nouveau regard sur l'impact de cette « position » dans la compréhension de la vie et des rapports humains.

Nous puisons nos réflexions d'une expérience de 30 ans autant comme participantes dans les groupes hebdomadaires, les fins de semaine, les longues sessions et, plus récemment, dans les groupes de réflexion théorique et d'écriture qu'à titre de thérapeutes dans les groupes avec nos clients.

Le groupe : la continuité et l'histoire

L'engagement soutenu des participants dans la continuité autour d'un noyau stable est une condition essentielle de la démarche en groupe. Un noyau stable ne se construit que dans la durée et la continuité de l'engagement. De là émerge une entité propre, constituée de la vie de chacun, s'inscrivant dans une histoire toujours en mouvement.

La mise en mouvement découle de la « position » prise par le thérapeute de faire de la place à tout ce qui est éveillé en lui, comme étant lui-même, et enrichie du risque pris par chacun de faire une place semblable en eux-mêmes. La « position » a été et demeure fondamentale dans notre compréhension de l'humain.

Pendant toutes ces années, refaire l'expérience à répétition, ensemble, de prendre la position, de faire une place à la vie en soi, nous a permis d'approfondir l'extrême complexité de la vie. Avec le recul, il nous est possible de voir le cheminement, l'évolution de la place faite à la vie de chacun, en chacun, et de vivre la transformation dans ce qui devient un groupe-corps, c'est-à-dire le groupe co-devenu, habité et reçu dans l'interdépendance.

Il nous a fallu passer par l'accusation, la dénonciation, parfois violente de la vie de l'autre, à travers des méandres douloureux de connivences, avant de se réapproprier petit à petit un peu plus de nos propres vies. Nous en venons ainsi à reconnaître une fraternité dans l'interdépendance de chacun avec chacun et avec toute l'humanité.

L'appartenance

Parler de l'appartenance à un groupe revient à parler des connivences bienveillantes et hostiles. Le besoin d'appartenance est fondamental dans l'histoire de l'humanité et a

présidé à la formation des institutions humaines. Le groupe reproduit une microsociété. Dans un groupe de thérapie, on se retrouve avec plusieurs personnes qui ne partagent, au départ, que le fait d'être là avec le même thérapeute. Pourtant, plus ou moins rapidement, s'établit à l'intérieur de chacun, un réseau d'appartenances et de connivences qui se confirmera et se modifiera au fil des rencontres.

Les connivences sont incontournables, qu'elles soient bienveillantes ou hostiles. Elles nous permettent de reconnaître l'autre plus près de soi avec soi et peuvent être, au début, un facteur de sécurité dans le risque à prendre d'être soi. On serait porté à croire que les connivences bienveillantes, les liens privilégiés jouent un rôle important dans la motivation à l'engagement. Toutefois, avec le temps, l'approfondissement des liens, même hostiles, ont fait naître un sentiment d'appartenance beaucoup plus complexe et plus incarné. Les connivences semblent être un élément fondateur du rapport et ouvrent à la possibilité du passage à l'interdépendance.

Le groupe, lieu de recherche

La plupart d'entre nous avons expérimenté la richesse de la parole dans un groupe. Quand chacun à son tour s'adresse à une personne, les subjectivités exprimées amènent de nouvelles interventions enrichies de la parole des autres; ce qui permet une compréhension de plus en plus profonde des rapports impliqués.

On peut constater la créativité du groupe dans le fait que chacun éveillant la vie de l'autre, on arrive à formuler des compréhensions que personne du groupe n'aurait pu nommer ou sentir avant. Le groupe conduit à plus grand que la somme de ses membres.

Le fait de reprendre sans cesse la « position » de recherche, assumée d'abord par le thérapeute, puis, de plus en plus par les participants, nous a permis de reconnaître la subjectivité autant dans la parole que dans le travail corporel. Le fait de reconnaître et de recevoir la subjectivité constitue un point tournant de notre compréhension de la réalité humaine. C'est cette expérience qui nous permet d'accéder à l'interdépendance et à la paradoxalité.

Ce long cheminement dans la position de « se recevoir » nous a permis de reconnaître qu'au fur et à mesure de l'expérience, chacun s'habitait un peu plus, le groupe-corps en arrive alors à porter ceux qui peuvent moins s'habiter et, dans ce même mouvement, devient le groupe corps qu'il est. Le groupe-corps incarne ainsi le corps de rapport.

Les connivences

L'expérience de groupe a éclairé la compréhension des connivences et a permis de leur faire une place en tenant compte de leur ambivalence. Les connivences sont constitutives du rapport humain.

On pourrait définir les connivences comme un accord tacite, conscient ou inconscient, entre une ou plusieurs personnes, pour maintenir un certain ordre établi; une entente tacite, consciente ou pas, pour empêcher ce qu'on aurait à rejoindre réellement de nous, désorganiser, comme individu et comme humanité. C'est l'institution. Les connivences

sont indispensables pour maintenir la cohésion et assurer la survie de tout groupe et, par extension, de l'humanité tout entière.

Dès qu'on est en groupe, nos connivences bienveillantes ou hostiles entrent en jeu. Les connivences sont porteuses de vie, les unes comme les autres, car toutes les subjectivités non apprivoisées, reçues ou non reçues, existent en elles. Elles protègent de la subjectivité tout en offrant la possibilité de l'apprivoiser.

Incontournables, les connivences ne sont pas ressenties de la même façon en groupe ou en rencontre individuelle. Le groupe peut faire apparaître, aussi bien aux participants qu'au thérapeute, les connivences bienveillantes et hostiles.

Il est fréquent, en effet, qu'une rencontre de groupe avec une personne que l'on rencontre déjà individuellement depuis un certain temps, apporte une compréhension plus éclairée, élargie par l'ensemble des perceptions et des interactions des différents participants. C'est particulièrement remarquable dans une session plus longue. Voir interagir cette personne dans un groupe donne, au thérapeute, de voir des connivences jusque-là occultées.

Le monde des connivences est un monde de vérités, de pseudo objectivité. La reconnaissance des connivences permet le passage de la vérité à la subjectivité, à l'interdépendance et à la paradoxalité. Le thérapeute n'est alors plus celui qui sait, mais quelqu'un qui prend la position de « se recevoir » dans sa propre subjectivité.

La reconnaissance des connivences crée un espace plus grand en chacun pour sa propre vie, révèle comment la vie de l'autre, reçue en nous, nous donne notre vie dans l'interdépendance et nous fait accéder à l'univers paradoxal.

La subjectivité

Je ne peux percevoir les choses, les situations et les autres, qu'à partir de ce que je suis. Je ne peux pas échapper à moi-même; je ne peux ressentir qu'avec ce que je suis. Je suis subjectivité et le reconnaître, c'est reconnaître ma finitude et celle de l'autre et c'est, paradoxalement, accéder à l'infinitude.

Il est impressionnant de constater la richesse et la diversité des réactions impliquées dans le travail de groupe. Que ce soit pour se dire, dénoncer, se défendre, la prise de parole éveille en chacun des réactions qui n'appartiennent qu'à lui ou elle. Elle donne la vie dans la mesure où le thérapeute reçoit ce qui est éveillé en lui comme étant sa vie.

Dans un groupe plus habitué à la « position » de recevoir comme étant soi ce qui est éveillé à l'occasion de la parole de l'autre, le mouvement permettra à chacun d'accéder plus facilement à l'interdépendance et à la paradoxalité. Par son impact, le groupe-corps favorise l'accès à la subjectivité de chacun.

Le travail corporel témoigne aussi de l'unicité de chacun, et c'est d'abord par ce biais que nous avons entrevu la subjectivité. En faisant du travail corporel en groupe, on se rend compte que le travail diffère d'une personne à l'autre et qu'il a tendance à révéler une continuité, d'une fois à l'autre, chez une même personne dévoilant son organisation, sa subjectivité. Dans le travail corporel, la manifestation involontaire de son organisation confronte déjà chacun à son unicité et permet d'apprivoiser sa subjectivité, peut-être d'une façon plus concrète et, sans doute, moins menaçante.

La répétition de cette expérience en fait la reconnaissance de sa subjectivité, amène la différenciation. Reconnaître le relatif et l'incontournable de sa subjectivité, c'est simultanément reconnaître l'autre, l'interdépendance, une façon insoupçonnée « d'être avec », le rapport paradoxal.

L'interdépendance

Nous sommes constitutivement interdépendants, co-devenus. Chacun a un lien à la vie, tissé de tous les rapports humains antérieurs, mais dans une forme bien précise : sa subjectivité. En prenant la « position » de recevoir ce qui s'éveille en soi (sa subjectivité), à l'occasion des autres, on donne corps à cette interdépendance constitutive. Il devient possible de sentir et de recevoir tous les autres, en soi et en eux; c'est l'expérience d'interdépendance, du rapport paradoxal.

Reconnaître le relatif et l'incontournable de sa subjectivité, c'est simultanément reconnaître l'autre, l'interdépendance. L'expérience d'interdépendance n'est jamais acquise. Elle a à se faire et à se refaire en se replaçant sans cesse dans la « position ». Ainsi la « position » révèle-t-elle, dans la répétition, les lois de la vie et du rapport.

Le projet individuel et/ou collectif de l'humain pourrait être celui d'habiter cette interdépendance constitutive.

L'interdépendance ouvre sur le monde paradoxal, là où les contradictions et les dichotomies apparaissent sous un angle nouveau qui n'est accessible que par l'expérience.

Cet univers ne semble pas répondre aux lois de l'espace et du temps et pourtant, c'est en se plaçant dans le temps et l'espace présent, l'ici-maintenant, qu'on peut en faire l'expérience. L'humain, dans sa capacité unique de « se recevoir » qui mène à la rencontre, permet à l'être et même à la science, de révéler ses lois paradoxales. S'habitant, il assume toute la matière en la spiritualisant.

La paradoxalité

Le « paradoxal » réfère à un univers de connaissances intimement lié à la rencontre et à l'interdépendance. Il s'agit davantage d'un état induit par la « position » qui est paradoxale; une position d'ouverture à l'interdépendance et à la co-naissance.

C'est une expérience qu'on sent unique, un ici-maintenant qui nous unit momentanément à l'univers, un moment d'ouverture à tout soi-même et à tous les autres en soi. C'est probablement ce qu'on nomme une expérience mystique, mais c'est une expérience qui ne peut surgir que de l'humanité de chacun.

Dans cet espace, la façon de réfléchir et de comprendre change de niveau, on sort du monde causal. Momentanément, notre perception n'est plus dichotomique. Cet état d'ouverture permet des compréhensions qui s'estompent quand on quitte l'univers paradoxal. C'est un état fugace qu'on a constamment à reconquérir. On fait l'expérience que nos questions viennent habituellement du monde causal alors que les compréhensions profondes relèvent du « paradoxal ». Ce qui devient limpide dans une situation de co-naissance perd son sens dans l'univers causal et dichotomique. Comment une personne qui prend toute la place peut en même temps la donner à tous? Comment appréhender

que la mort donne la vie? Comment expliquer le fait que si une seule personne se reçoit, elle fait de la place à tous? Pourtant, on en a fait l'expérience, et cette expérience se répète souvent avec plus ou moins d'acuité.

Aller à la rencontre de « ça » exige rigueur et courage. Il y a toujours résistance. Le thérapeute porte particulièrement la responsabilité de cette rigueur, mais on constate aussi que le groupe-corps favorise ce passage du monde causal au monde paradoxal.

Toute cette réflexion nous amène à témoigner de notre expérience des groupes d'écriture¹. Il nous apparaît utile de partager la réflexion qu'ils stimulent et les interrogations qu'ils soulèvent pour la suite de notre recherche commune. Les groupes d'écriture posent des questions importantes : notamment, celle de leur viabilité et, aussi, celle de la possibilité de poursuivre la démarche sans thérapeute désigné, en dehors du lieu plus protégé de nos groupes formation-recherche. Nous soupçonnons que ces enjeux pourraient concerner ceux de toute l'humanité.

On ne peut prévoir encore jusqu'où cette démarche va nous conduire, et comment elle le fera.

La subjectivité

L'expérience d'écriture a déjà fait apparaître certains enjeux. Comme le travail corporel et verbal, l'écriture a mis en évidence l'organisation subjective de chacun. Ce fut à la fois une expérience d'ébranlement et d'enracinement.

On a pu pressentir la richesse, mais aussi le danger d'une telle démarche. Elle peut nourrir l'écriture, mais peut aussi la paralyser.

L'expérience a un impact : elle touche à l'enjeu d'être là avec comme seule assise le vulnérable de sa subjectivité. Nous constatons que l'écriture de chacun prend une autre dimension. Curieusement, le texte comme tel peut ne pas ou très peu changer et paraître quand même transformé. Il nous apparaît que c'est la subjectivité de chacun reconnue, reçue et habitée qui donne une autre dimension aux mêmes mots, au même texte qui devient rencontre avec soi et avec l'autre.

La prise de conscience du texte-corps s'est faite graduellement, et son évidence est devenue de plus en plus claire. Nous faisons l'expérience que chacun des membres du groupe, en habitant sa propre subjectivité à la lecture et/ou à l'écoute du texte lu par l'auteur, habite le texte avec celui-ci. C'est la rencontre dans le groupe-corps, l'écriture et/ou la lecture devient une expérience d'interdépendance.

Le lieu psychotique

Nous constatons que le lieu de la psychose humaine, dans ses multiples expressions, est un enjeu majeur que nous avons à rencontrer aussi dans les groupes d'écriture. Par lieu psychotique, nous entendons le lieu où il a fallu, de tout temps, placer l'irrecevable de soi - un lieu à l'extérieur de soi - pour permettre au rapport humain de progressivement se

¹ Vous trouverez en annexe le contexte de la formation des groupes d'écriture.

développer. Il ne s'agit pas de l'épisode psychotique qui en est une des manifestations limites. Ce lieu porteur de l'insoutenable peut aussi s'exprimer par d'autres formes d'absence, de somatisation ou, encore, par des comportements plus ou moins contraignants selon l'organisation de chacun : le besoin de bouc émissaire, la prise en charge, le retrait, la rupture...

La présentation d'un texte sur la dynamique de la prise en charge dans une de nos sessions d'écriture a éclairé notre réflexion sur un aspect fondamental du lieu psychotique et du lien thérapeutique. Le besoin atavique de prendre ou d'être pris en charge et, plus particulièrement, l'intensité du manque que cela crée chez certains, se posent d'une façon spécifique dans les groupes d'écriture. À la limite, pour d'aucuns, c'est vital, c'est le seul lieu possible de vie.

L'expérience répétée des groupes d'écriture nous confronte à leurs limites. L'absence d'un thérapeute désigné pour porter le lieu psychotique met aussi en lumière le côté périlleux de ces expériences.

Au début, le seul fait de vivre l'expérience du groupe d'écriture et notre désir commun de sa réussite nous a unis dans la connivence. Après une première expérience, on a senti les enjeux se préciser et on les a vus progressivement se révéler. Ces enjeux, nous semble-t-il, pourraient refléter, avec assez de justesse, ce que peut être la réalité des humains en groupe.

Nous comptons cependant, sur notre expérience commune de l'interdépendance et de la paradoxalité pour traverser ensemble les écueils de ce lieu psychotique. Il semble que, depuis toujours, les regroupements se protègent de ce lieu dans le pouvoir et/ou la prise en charge. Les regroupements s'organisent, ordinairement, autour de ceux qui rallient le plus efficacement les subjectivités de chacun. Et parfois, plus simplement encore, le groupe naît de l'appropriation du pouvoir par un seul ou un petit groupe d'individus.

Il nous semble que l'on ne puisse pas éviter la réalité du pouvoir, mais qu'il serait possible de le laisser exister, de lui faire une place comme constitutive de la subjectivité inaliénable de chacun. Nous ne pouvons occulter le fait que le pouvoir est un moteur important dans l'évolution des sociétés, des civilisations et de toute recherche-démarche, qu'elle soit philosophique, religieuse ou autre. Le pouvoir est indissociable de l'institution que l'on est et de toutes celles que l'on construit.

L'humanité est née dans l'absence d'elle-même et dans la coupure. De cet espace, se sont élaborés des rapports complexes, un co-devenu de subjectivités constitué de connivences, d'inclusions et d'exclusions, chargé de tous les besoins et de la violence engendrés par l'absence et la coupure. Grâce à sa capacité d'institutionnaliser, l'humain dépose le mal intolérable et toutes les finitudes insoutenables, son incompréhension, son impuissance, à l'extérieur de lui. L'humanité ne pouvait faire autrement que de construire sans cesse des lieux psychotiques, des mises à l'extérieur de soi, dans les autres et dans les institutions.

Les institutions, comme le lieu et lien thérapeutiques, prennent en charge la mise à l'extérieur. La mise à l'extérieur permet la possibilité d'appivoiser lentement le manque à être. Pour certains, cependant, l'appivoisement restera difficile, voire impossible. La «position» qui fait place à la subjectivité permet à la mise à l'extérieur, et à ce qui y est

déposé de devenir mouvement intérieur dans l'expérience de se recevoir, dans l'interdépendance et la paradoxalité.

Toute recherche ontologique repose sur le passage constant de l'institution au mouvement intérieur, du pouvoir à la rencontre. La reconnaissance constante de sa propre subjectivité, donnant toute sa place à l'institution et au pouvoir, engage le mouvement intérieur et ouvre à la paradoxalité.

Cette possibilité de recevoir sa subjectivité donne à l'humain, dans la rencontre, de voir l'absence et l'exclusion devenir présence et inclusion, de réaliser que la mort est aussi la vie. C'est l'accession au spirituel.

Le lieu du thérapeute désigné

L'expérience des groupes d'écriture, des rencontres sans thérapeute désigné, nous a amenées à réfléchir davantage sur la nature du lien thérapeutique. Une question s'est rapidement posée : est-il possible, dans un groupe sans thérapeute désigné, de poursuivre la démarche entreprise par chacun dans son groupe de formation-recherche?

La « position » prise par chacun dans ces rencontres, l'expérience de plusieurs années d'appropriation de ce qu'on pourrait appeler le « lieu thérapeutique » en chacun, peuvent-elles suppléer le thérapeute désigné? Le modèle qui a toujours été le nôtre, un thérapeute avec des clients, est-il le seul possible pour la poursuite de notre démarche? Le « lieu thérapeutique » peut-il être maintenu autrement? Est-il possible que la conscience aiguë de la subjectivité de chacun en chacun et une longue expérience d'interdépendance, c'est-à-dire le groupe-corps, suffisent à porter le « lieu psychotique »?

Déjà à certaines occasions, nous nous sommes butés aux rapports chargés de notre longue histoire en groupes de recherche-formation. Nous avons pu surmonter cet écueil, mais nous croyons que la possibilité d'en référer dans nos groupes respectifs avec thérapeute nous a permis d'éviter l'impasse. Cela aurait-il été possible en l'absence de ces autres lieux de parole avec thérapeute? La capacité de porter temporairement seul des vécus difficiles, une « mise en veilleuse », est-elle due à la possibilité de les partager ailleurs, plus particulièrement dans les groupes avec thérapeute?

Nous sommes, par ailleurs, conscientes du risque que nous prenons en assurant entre nous le lieu thérapeutique; le risque d'une connivence qui arrête le mouvement et nous enferme dans l'institution, sans le recul que donne la « position ». De quelle manière et jusqu'à quel point la connivence dans les groupes d'écriture se différentie-t-elle de celle d'un groupe avec thérapeute?

Ultimement, est-il vraiment possible d'assumer entièrement le lieu psychotique, même dans un groupe avec thérapeute désigné? Ce lieu psychotique serait-il le lieu de l'ambivalence radicale de la vie, le lieu humain par excellence, le lieu du corps-rapport, le lieu de la thérapie, le lieu où l'on peut déposer l'insupportable de soi-même et, pourrait-on dire, le lieu que l'on nomme Dieu? En regardant l'histoire des religions, de la relation de l'homme, d'abord aux dieux puis à un Dieu unique, on voit, en fait, l'histoire de son rapport à lui-même. L'homme nomme et témoigne de sa compréhension du spirituel à l'aune de ses manques, de ses besoins, de son absence à lui-même, mais aussi de son cheminement dans la capacité à se rencontrer.

Conclusions sur le groupe d'écriture

Chaque session d'écriture est différente dans ce qu'elle apporte à notre recherche. De sorte que le compte-rendu que nous en faisons est forcément incomplet, d'autant plus qu'il émane de notre subjectivité-connivence.

Durant chaque session, le partage de nos textes devient une occasion de rencontre extrêmement féconde. L'écriture et la présentation des textes nous servent à la fois de structure d'organisation et d'assise pour la position. Le processus d'écrire dans cette « position » de recherche ontologique pose nécessairement la reconnaissance de l'incontournable subjectivité et l'appropriation de cette réalité dans les échanges que nous avons.

Au point où nous en sommes dans notre expérience, il nous paraît possible d'envisager que le lieu du thérapeute pourrait, éventuellement, être porté par plusieurs, quelques-uns ou même par une seule personne, selon ce qui est éveillé dans une circonstance précise. L'expérience que nous avons vécue jusqu'à maintenant nous fait croire que la présence d'un thérapeute désigné dans le groupe n'est pas absolument indispensable. Ceci suppose un groupe dont les membres ont développé une certaine capacité de « se recevoir » dans leur subjectivité. On ne peut toutefois pas présumer de la suite.

Les groupes d'écriture posent aussi la question de la « position » dans différentes situations : celle d'être participant, thérapeute ou encore simple collègue à un groupe d'écriture. Dans notre longue expérience des groupes, il est apparu que ce qui est rejoint de soi est sa propre subjectivité, quelle que soit la fonction momentanée de chacun. Ce qui diffère, c'est ce qu'on fait de ce qui est éveillé en soi : assumer le rapport, mettre en veilleuse, prendre en charge, etc.

On expérimente toutefois dans nos groupes d'écriture quelque chose d'inédit pour nous. Il s'agit d'un « être avec » qui n'est ni celui que nous avons comme client ni celui que nous assumons comme thérapeute. On pourrait dire qu'il s'agit d'un amalgame des deux. L'absence de thérapeute désigné développe une qualité spécifique du rapport induite par la nécessité d'habiter davantage sa subjectivité. Ce rapport spécifique se ressent autant quand on parle à quelqu'un que lorsqu'on est interpellé.

Somme toute, même si elle n'en est qu'à ses débuts, l'expérience des groupes d'écriture nous a ouvert des voies insoupçonnées. Et nous sommes convaincues qu'il en reste plusieurs autres à explorer.

Conclusion générale

La subjectivité de plus en plus habitée ouvre-t-elle la possibilité de poursuivre la démarche en dehors du cadre traditionnel de la thérapie? Et, plus largement encore, pourrait-elle constituer un lieu d'espoir pour toute l'humanité? Il nous apparaît que cet « être avec », la « position », la subjectivité, l'interdépendance et la paradoxalité auxquelles Aimé nous a introduits, que nous expérimentons ensemble depuis plus de trente ans, et dont nous prenons le risque dans les groupes d'écriture, portent cet espoir, l'espoir du mouvement intérieur.

L'histoire de l'abandon corporel est marquée par le passage d'un regroupement autour d'un thérapeute, à une prise de parole plus partagée, à un statut de co-chercheurs qui s'est particulièrement développé dans les groupes de formation et de réflexion, dans les colloques et, plus récemment, pour nous, dans les groupes d'écritures.

Nous sommes enclines à penser que la ré-appropriation progressive de ce qui était déposé à l'extérieur de soi, autant chez le thérapeute que chez les participants d'un groupe, découle de la « position » spécifique du thérapeute en abandon corporel, la « position » radicale de co-devenir.

Cette expérience de la « position », la rencontre, peut-elle se transposer à l'humanité tout entière? Est-il possible d'envisager qu'elle pourrait ne pas avoir toujours besoin d'un lieu-dieu extérieur et que les humains, s'habitant de plus en plus, pourraient devenir eux-mêmes ces lieux-dieux? L'avenir de l'humanité passerait-il par une place plus grande faite en chacun des humains à tout ce qu'il est, lui faisant accéder ainsi au co-devenir dans l'interdépendance?

On expérimente par ailleurs, que l'accès au mouvement intérieur n'est pas une tâche facile. Compte tenu du co-devenu radicalement ambivalent construit de manques, de besoins, de violences et de profondes inégalités, il n'est pas possible de ne pas envisager l'éventualité de l'autodestruction de l'humanité.

L'accomplissement humain ne peut peut-être pas se faire dans le temps continu de l'histoire. L'espérance de l'humanité ne reposerait-elle pas plutôt sur la possibilité que l'ambivalence constitutive de la matière et des rapports humains soit reçue dans la rencontre, là où toute finitude devient infinitude, là où la mort et la vie ne font qu'un, l'univers spirituel.

ANNEXE

Contexte de la mise en place des groupes d'écriture

Les groupes d'écriture ont pris naissance dans un temps particulier sans qu'il y ait, à ce moment, d'attente ou de projet face à leur continuité. Ils se sont maintenus depuis leur début et sont devenus un lieu de recherche et de rencontre. Il s'agit présentement, de groupe sans thérapeute désigné, ayant eu un cheminement formation-recherche pendant de nombreuses années, dont les membres sont des thérapeutes et font encore partie de groupe de formation-recherche. Ils sont donc en mesure de faire un retour sur l'expérience autour de l'écriture et des vécus éveillés dans leurs groupes respectifs de supervision avec thérapeute.

Historique

L'écriture du premier livre sur l'abandon corporel portait déjà les germes d'un groupe d'écriture et marquait une prise de parole publique sur notre expérience. Une première rencontre entre les européens et les québécois, à Bois-le-roi, a permis d'élargir en favorisant la prise de parole par l'écrit, pour plusieurs d'entre nous. Vinrent ensuite les colloques: Montréal, Nantes et maintenant, celui de Québec qui contribuent à stimuler la réflexion et interpellent de plus en plus d'entre nous à l'écriture. L'expérience d'écrire, en soi, s'avère un lieu de rencontre avec soi qui nous plonge dans l'interdépendance et la paradoxalité. D'un certain point de vue, transporter l'écriture dans des groupes allait pratiquement de soi. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur l'expérience d'écrire et de co-écrire.

Plus concrètement, déjà à l'occasion du colloque de Montréal, et davantage pour le colloque de Nantes, des dyades se sont formées autour de projets d'écriture. C'est suite à notre première expérience de co-écriture et d'une prise de conscience que ces rencontres apportaient une matière nouvelle, fruit d'une réflexion nourrie de l'échange, une créativité difficile à atteindre seule et d'une qualité d'intuition particulière que sont nés les groupes d'écriture.

De cette expérience a germé l'idée d'augmenter le nombre des individus, tout en étant préoccupé à ce moment, que le lien de confiance (connivence) devait demeurer solide. S'accompagnait aussi la crainte de voir s'éteindre cette créativité si on était trop nombreux. Il nous apparaissait important, dans cette première expérimentation, de restreindre le nombre de participants du groupe. Avec l'expérience, nous avons un peu assoupli nos critères.

Le cheminement autour du choix des membres du groupe initial s'est effectué dans beaucoup de précautions prises pour que l'expérience ait le plus de chance possible de demeurer vivante, faisant nécessairement apparaître l'univers des connivences. Le premier groupe était lancé. Après cette première rencontre concluante, nous avons lancé une invitation pour qui seraient intéressés à tenter l'expérience de former des groupes d'écriture, en demeurant disponibles à y participer.

Notons que, parallèlement, nous faisons l'expérience de rencontres de groupe centrées sur la réflexion théorique. Le thérapeute y est présent, mais nous sortions déjà du cadre de la

thérapie comme tel même si, à certains moments, la frontière est mince entre les deux et la présence du thérapeute fortement ressentie.

Somme toute, c'est en s'appuyant sur notre longue expérience en groupe comme lieu de compréhension et de créativité, et grâce à la qualité des liens créés dans la répétition de l'expérience d'interdépendance que sont nés les groupes d'écriture.

Déroulement

Nous avons posé ensemble certaines balises de fonctionnement. Il nous apparaissait essentiel de réserver du temps pour du travail corporel. D'une part, cela nous manquait à tous, et d'autre part, le travail corporel permet un « être avec soi » qui favorise la position d'ouverture à l'expérience de l'interdépendance et de la paradoxalité.

Lors de ce premier groupe, plusieurs textes étaient déjà en chantier en vue du colloque de Nantes, et nous avons déterminé des plages de temps pour ceux qui désiraient les soumettre au groupe. Le groupe se voulant aussi un lieu pour favoriser l'écriture dans un contexte particulièrement créatif, nous avons réservé du temps pour écrire. Certains textes présentés au colloque ont émergé durant la fin de semaine.

À la fin d'une première session de deux jours, dans l'enthousiasme et l'ampleur de la tâche accomplie et de celle à accomplir et le désir éveillé de poursuivre, nous avons décidé non seulement de répéter l'expérience, mais d'ajouter une journée supplémentaire aux rencontres subséquentes. Nos sessions s'étendent désormais sur trois jours et s'inscrivent dans un désir de continuité à raison de deux ou trois rencontres annuelles. Il y a en ce moment deux groupes distincts qui se réunissent à cette fréquence et ce, depuis trois ans.

Le déroulement d'une session s'est sensiblement modifié au fil de ces trois années. La formule n'est pas statique. Nous avons pris conscience, par exemple, dans nos dernières rencontres, que les échanges sur les textes sont beaucoup moins centrés sur des commentaires sur le contenu, mais sont davantage des rencontres de subjectivités autour d'un texte. Nous nous laissons, d'une façon générale, rejoindre davantage par le texte de l'autre.

Ainsi, nous nous sommes rendu compte que même si nous avons déjà en mains le texte des personnes qui les présentent, il est important et fécond que l'auteur lise son texte devant les autres avant la période de commentaires. La lecture au groupe de son texte par l'auteur permet à chacun de mieux ressentir en lui l'impact des propos. Le texte est reçu différemment, qu'il soit lu chacun pour soi ou livré verbalement au groupe par son auteur. Il en est de même des commentaires qui s'enrichissent au fil de la parole de chacun. Cette expérience a d'autant plus d'impact qu'elle se fait dans un contexte de rapports longuement apprivoisés dans les groupes de formation-recherche. Il nous apparaît que le fait de nous concentrer sur un texte nous place en quelque sorte dans la « position » au même titre que le fait de faire du travail corporel sans la présence d'un thérapeute désigné.

Un autre élément s'est ajouté au travail dans les groupes d'écriture. C'est l'enregistrement des discussions; chacun pouvant conserver les commentaires et discussions qu'a provoqués son texte. L'écoute de ces échanges, avec un certain recul, semble faciliter la capacité de recevoir et de ressentir leur impact et joue, d'une certaine façon, le rôle de lieu extérieur.

Considérations pratiques dans la formation d'un groupe avec des pairs

Comme nous sortions du cadre connu des sessions de groupes avec thérapeute, il y aurait nécessairement la déstabilisation inhérente au passage d'une façon de faire à une autre. Très concrètement et très tôt, nous avons eu à discuter de procédure: la responsabilité de tenir le temps, les absences et l'engagement, l'intégration des nouveaux. Ces décisions devaient-elles venir du groupe ou encore des personnes qui avaient mis le groupe sur pied? Quoi qu'il en soit, chacun portait une responsabilité : décider de présenter ou non un texte, de prendre la parole. Sont apparus des vécus humains propres au début de tout regroupement quel qu'il soit; dans un premier temps, un sentiment de liberté, des élans de prise en charge, du retrait, de la rivalité, de la recherche de connivences.

De fait, le mandat du groupe d'écriture n'est pas celui du groupe de formation-recherche. Dans un groupe d'écriture, on va forcément vers la personne qui décide de présenter un texte, tandis que dans un groupe de formation-recherche, on suit plutôt le mouvement du groupe dans ses ouvertures et ses arrêts. Ce qui fait une différence importante. Comparativement à un groupe de formation-recherche, il y a la mise en veilleuse de certains vécus, comme par exemple, porter un peu plus la subjectivité de sa colère, de son inconfort, mise en veilleuse nécessaire dans l'appivoisement d'un groupe centré sur une tâche spécifique.

Nous sommes confrontés à un enjeu particulier : nous centrer sur cette tâche spécifique ou sur les vécus qu'elle éveille. Dans un groupe de formation-recherche, la fonction serait de faire toute la place au vécu de chacun. Dans un groupe d'écriture, il y a un équilibre à trouver entre la tâche tout en ne faisant pas abstraction de l'importance de faire place au vécu : le retrait ou la fermeture d'une personne, la nécessité de tenir compte d'un vécu difficile alors que l'on est dans la tâche. Jusqu'à présent, compte tenu de l'imminence des colloques, nous sommes restés plutôt centrés sur la tâche, sauf dans l'émergence d'une manifestation d'un besoin pressant incontournable. Dans ces moments, comment décider où porter notre attention et qui doit prendre la responsabilité de la décision? On se retrouve avec des avis partagés, moments délicats, probablement dans un vécu inévitable de connivence.

Ces moments nous ont fait réfléchir à l'incontournable de déposer, du moins momentanément, ce qu'on ne peut porter dans un lieu extérieur à soi. Cette réalité soulève la question de la nécessité d'un thérapeute désigné. Est-ce essentiel que le lieu de la thérapie soit porté par un thérapeute désigné ou peut-il être partagé par des gens qui ont fait le cheminement de la subjectivité?

Cet enjeu nous a fait ressentir de façon aiguë le lieu vulnérable de la subjectivité. Porter l'entière responsabilité de la prise de parole peut se faire assez simplement au moment de commentaires directement liés au contenu. Mais on sent davantage l'implication de sa parole lorsque la discussion du texte nous entraîne à toucher plus spécifiquement l'organisation, la subjectivité de l'auteur. Elle nous oblige à redoubler de doigté, conscients du fait que nous sommes sans filet, sans thérapeute. L'espace thérapeutique du groupe serait-il suffisant?

On a d'abord ressenti une liberté nouvelle à parler avec des pairs en dehors d'un contexte où l'on est automatiquement ramené à soi par la fonction même du genre de groupe. Par

contre, on a rapidement senti l'enjeu de la responsabilité de sa prise de parole, forts de notre longue expérience de l'incontournable de la subjectivité, longuement expérimenté dans nos groupes de formation-recherche.

Une première aventure, très vivante des groupes d'écriture, nous a motivés à poursuivre ces rencontres, appuyés sur la certitude de sa richesse et curieux de la forme qu'elles prendraient. Ces groupes, mis en place dans un but assez précis et circonscrit dans le temps, continuent à chacune des rencontres de nous confronter à des enjeux et des questionnements.

Georgette : Je vais réagir à tout le panel. J'ai réalisé, en vous écoutant, que j'avais une fébrilité excessive. Tout ce qui me passait par la tête, je l'ai mis par écrit en vous écoutant et j'ai envie de prendre le risque. Je vais vous offrir des aphorismes. Des aphorismes, ce sont différentes idées qui semblent à première vue pêle-mêle, mais qui ont un sens relié entre elles. Ça fait partie de ma déformation professionnelle. Le premier qui m'est venu après le premier exposé va peut-être vous sembler hermétique, mais je vais essayer de le lire lentement pour que ça soit compréhensible. Ce sont des mots que je voulais mettre sur une intuition qui est là depuis très longtemps. Le désir, c'est le désir de l'autre soi. Ce désir se dirige vers l'autre soi qui se connaît à travers la projection de cet autre de soi dans une rencontre à l'autre ayant une réalité corporelle qui apparaît d'abord dans la différence de soi.

Ensuite, je suis passé à une autre idée. Le seul lieu de vérité possible est la certitude d'être. La subjectivité, c'est-à-dire le je, est incontournable - je pense que c'est textuellement comme ça que ça été dit. Le moi dont on entend souvent parler dans le processus thérapeutique m'apparaît maintenant comme l'illusion du je.

Ensuite, il m'est arrivé cette autre réflexion. Le groupe n'a été possible pour moi que dans la mesure où j'ai commencé à avoir ma propre existence et, paradoxalement, ma ressemblance à la différence de l'autre.

Il m'est arrivé aussi cette autre idée. La recherche en abandon corporel est une recherche de soi, recherche de sa subjectivité. L'autre me donne sa propre subjectivité en échange de la mienne et vice-versa. Et l'image qui m'est venue c'est le flux et le reflux des vagues de l'océan, de la mer, qui sont éternels et qui, en même temps, ont un sens. Moi c'est toi, et toi c'est moi, et dans cela il y a un. Et c'est le travail de toute une vie pour y parvenir. Ensuite. L'un et le multiple, la singularité et la différence multidimensionnelle se rencontre dans le même, dans l'un de la vie d'où, pour moi, le sens de la spiritualité, c'est-à-dire la recherche du tout, de l'englobant, intimement lié à la recherche du minuscule de soi, pressenti comme englouti dans une masse. Je vois aussi le processus de recherche en abandon corporel comme la transmutation de l'individu vers l'individualité, du moi vers l'être soi de la subjectivité.

Finalement, j'ai aimé entendre ce qui s'est dit sur l'écriture et ça m'a inspirée ceci. L'écrire, c'est le désir de laisser sa trace ou, du moins, une trace de soi, le désir d'imprégner une vie, ma vie, dans la vie.

Roch : Je vais revenir au groupe d'écriture. Je voudrais partager mon expérience subjective comme participant dans un groupe d'écriture. Quand on prend la parole dans un groupe avec thérapeute, on peut toujours se dire est-ce que je vais trop loin, est-ce que c'est trop ceci ou cela. On se dit que le thérapeute va s'en occuper. Dans l'expérience comme participant dans un groupe d'écriture, il n'y a pas cet autre. Il y a une responsabilité accrue de dire : est-ce que je vais prendre le risque de dire? Je vais l'assumer des pieds à la tête; je vais avoir à rester là et à rencontrer l'avant, le pendant et l'après dans le contact avec cette personne-là. C'est là aussi dans les groupes avec thérapeute, mais il y a toujours le sentiment qu'il est là. Tandis que, dans le groupe d'écriture, il n'y a pas autant cet autre. Ce n'est pas tout à fait vrai parce que, des fois, il y a des personnes ressources ou quelqu'un dans le groupe à qui on va prêter momentanément ce rôle-là. Mais, il y a une différence dans la responsabilité de la parole.

Denis Létourneau : J'ai côtoyé longtemps et je côtoie encore nos deux co-mères, de même je crois que la plupart des gens du groupe d'écriture dont je ne suis pas. Je me dis : Quel risque! Surtout, on a déjà connu, il y a très longtemps des groupes sans thérapeute. On avait fait cette tentative quelque uns d'entre nous.

Francine Chabot : Les groupes dits parallèles.

Denis Létourneau : Oui, je cherchais le terme, les groupes parallèles. Quel risque pris par l'ensemble d'entre vous. Quel risque! Mais, aussi, quelle richesse vous nous apportez-là dans ce qui est et dans le devenir, un devenir que vous êtes en train d'explorer.

Gilles Deshaies : Je voudrais réagir à toute la table. Il me semble que vous faites ressortir, chacun et chacune à votre manière, que le groupe est un lieu d'accès infini à soi et un lieu d'accès infini à toute l'humanité. Et, dans ce sens-là, je finirais avec une phrase qui a beaucoup de sens ici au Québec : « Vous êtes une table qui n'a pas de bout ».

Michel : En fait, c'est Francine (*Chabot*) qui m'a donné l'envie de parler, mais aussi, vous tous. Ce qui m'a touché tout particulièrement, c'est quand tu parles du devenir de toute l'humanité, un espoir pour toute l'humanité et aussi un espoir extra groupe thérapeutique. Nous-mêmes à Paris avec Jean-Michel et Simone, on se donne plus d'espace avec moins de rencontres. Et ça me suggère que c'est l'occasion de vivre peut-être des rencontres, je ne sais pas si ça va être autour de l'écriture. En fait, l'écriture et la co-thérapie, ce sont des mots qui dansent dans ma tête. Je voulais dire aussi la joie d'entendre, quand on se présente aux tables, on entend dire autour des tables qu'est-ce que vous faites, moi je suis thérapeute, moi je suis thérapeute, moi je suis thérapeute. Moi, j'ai ce fantasme-là depuis que j'ai rencontré mon thérapeute. Mais je ne suis pas thérapeute. Je voulais dire que finalement, je m'en fichais d'être ou pas thérapeute. Il y a des choses qui font que la rencontre peut se faire au-delà de ce thérapeute ou pas thérapeute. Vous êtes de plus en plus à ma portée, ici près de moi.

Guylaine : Je trouve difficile de parler, mais je pense que je reconnais l'audace. Ça me touche énormément l'énergie qu'il y a à dire, à aller plus loin, à ouvrir des portes. Le groupe d'écriture, quand vous en parlez, il me vient l'image du Pont du Gard que j'ai visité

cet été. Vous savez, les romains construisaient de telle sorte que certaines pierres d'un niveau inférieur servaient d'appui pour le niveau suivant, et ça se construisait comme ça. Ça me faisait penser comment vous mettez la pierre, une pierre qui nous aide aussi à aller plus loin. Et je suis très reconnaissante même si vous disiez parler rapidement du groupe d'écriture. Votre manière de nommer cela nous donne un filet à tous.

Jacqueline Comeault : Je voudrais ajouter que les pierres qui se sont ajoutées comme tu dis, avaient un sérieux fondement avec ce qu'on a fait pendant des années. C'est quelque chose qui n'aurait pas été possible sans cette assise-là.

Francine Chabot : ...et ça, c'est vraiment très important. Ça pourrait passer inaperçu. Mais, tout le cheminement fait précédemment est présent dans le groupe d'écriture et, sans ce cheminement, je ne crois pas que cela aurait été possible. Je suis certaine que cela n'aurait pas été possible.

Martine : Vous parliez d'audace. À la suite de ces présentations, je prends le risque de dire mon vécu de la dernière année. J'ai quitté un lieu de thérapie, il y a un an, pour essayer de me trouver davantage. Ça peut sembler très bizarre, mais j'ai rencontré quelque chose que je ne connaissais pas de moi, de très difficile et de très bon. Ce que vous proposez comme groupe d'écriture, de continuer sans un groupe formel, me fait penser à l'expérience que j'ai vécue. J'ai dû me centrer sur moi, dans l'absence de mon thérapeute, pour m'appuyer, me recevoir, comme Roch (*Pelletier*) disait, pour me responsabiliser. J'ai pu toucher mon lieu de souffrance dont j'entends beaucoup parler depuis le début du colloque qui est dans le désir de mourir, mais qui a aussi ouvert sur le désir de vivre. Je suis en même temps reconnaissante de toute mon expérience en abandon corporel que j'ai eu pendant dix ans. La finitude que vous avez nommée qui touche à l'infinitude, j'ai pu la ressentir à certains moments et ça m'a amenée à la spiritualité et à la présence universelle. Je voulais vous dire que tout ce qui se dit ici, je le vis aussi intérieurement. Je ne sais pas si ce que vous comprenez de moi est exact, mais c'est ce que moi j'avais le goût de dire.

SUBJECTIVITÉ, PARADOXALITÉ ET RENCONTRE

Modératrice : Catherine Amarantini, Maniwaki

1. Introduction
2. Méthodologie
3. Résultats
4. Discussion
5. Conclusion

L'APPROCHE DE LA MORT : UN LIEU POUR RECEVOIR TOUTE LA VIE

Colette-Madeleine Casier

En préambule, je voudrais dire que ce texte est en lien avec un mémoire que j'ai à faire, que je fais pour un diplôme interuniversitaire de soins palliatifs. Ce mémoire n'est pas terminé; écrire est difficile, demande beaucoup, fait sentir le risque et la nécessité de s'arrêter. Cependant, tout au long de mon « attente à écrire » le titre s'est transformé, pour finalement se fixer dans cette forme-là : *l'approche de la mort : un lieu pour recevoir toute la vie?*

S'est alors inscrit en moi combien ce titre parle de moi à moi, du pourquoi je suis amenée là, dans cet endroit de la mort proche, dans ce mouvement du soin palliatif; mouvement comme militance pour une réintroduction de la mort dans la vie. Il est dit que la mort est un processus naturel de la vie, mais il me semble que le lien entre la vie et la mort est plus étroit que celui d'un processus : c'est la mort et la vie réunies, l'une et l'autre se recevant et se donnant beaucoup. « *La vie est une cerise, la mort un noyau, l'amour un cerisier* » disait Jacques Prévert (Histoires, 1963).

Aujourd'hui pour moi, cette question posée en titre a une double empreinte : celle bien sûr de mon travail en soins palliatifs, mes formations, mes lectures dans ce courant-là, dans cette rencontre-là, dans cette mouvance-là, et celle qui ne cesse d'interroger la première et que je reconnais nourrie de la recherche en abandon corporel; celle aussi qui me fait sentir combien recevoir toute la vie, toute ma vie est problématique. Combien il m'est difficile de recevoir ma vie telle qu'elle est, prise que je suis entre le rêve de ma vie et ma vie. Insupportable des limites.... Lieu de finitude, consentement à la limite, véritable travail d'incarnation, seul lieu possible, le corps, pour recevoir la vie et la mort.

C'est en tant que psychothérapeute que je travaille d'abord dans des unités et équipes mobiles de soins palliatifs, puis en accompagnatrice d'équipe mobile de soins palliatifs, de bénévoles, d'équipes de long séjour gériatrique; des lieux où la mort est là fréquente, permanente, en attente; des lieux où certains vont travailler, entourer, porter la vie qui s'en va, sachant qu'elle s'en va et cela change beaucoup des autres lieux du soin, des autres positions soignantes, accompagnantes.

J'ai parfois pu sentir un agacement, un refus devant l'absolue nécessité que la mort soit bonne, soit belle. « Il est parti en paix », dirait-on souvent!

Aujourd'hui, je sentirais moins cet agacement, mais bien plus une place, une position, une posture prise dans cette grande inquiétude qui fait de la mort un territoire éloigné, repoussé et parfois ignoré, ou tenté d'être apprivoisé en l'embellissant, ou en le vivant en métaphore.

Dire je suis morte... Mais pouvoir le dire n'est sûrement pas pareil que de mourir.

Mourir à une partie de soi... n'est sans doute pas pareil que de mourir à la totalité... quand bien même on pourrait penser que cela préfigure cet irréprésentable, cet impensable de la mort et peut-être même cet impensable (auquel on ne pourrait apporter de pansement).

Comment être dans cet endroit-là et tenter d'en faire un lieu pour recevoir toute la vie, voilà mon interrogation, ma réflexion, ma tentative et peut-être un souhait qui viendrait répondre à cette extrême difficulté en moi de recevoir toute la vie, toute ma vie comme elle est.

La vie, dans l'urgence de la mort, peut être un lieu pour être reçu, l'occasion d'une ouverture à sa propre vie et à celle de l'autre. Dernier lieu appelant à être reçu, à recevoir sa propre vie. Cela pourrait être la vie de la mort.

Ce mouvement d'être reçu se déploie dans le mouvement de la rencontre.

Rencontre des corps

Corps du soigné, corps du soignant, l'un comme l'autre corps portant toute la vie, lieu de subjectivité et d'intersubjectivité. Ces deux sujets, dans la rencontre des corps, dans la confrontation parfois, vont être lieux de passage, pour l'un comme pour l'autre, à la rencontre d'eux-mêmes et parfois, d'aspects ignorés d'eux-mêmes, si toutefois, il est permis de sentir ce qui se passe en soi de cette rencontre.

La proximité physique dans le soin est valorisée dans le soin palliatif, pourtant il est peu parlé de ce que ça fait dans le corps du soignant que d'être au contact, dans ce corps à corps, dont l'un s'en va ...et dans quelle condition parfois. J'ai souvent pensé que les difficultés à vivre les escarres qui ne se referment pas étaient en lien avec ce corps reçu, à soigner, ouvert et qui s'en va en morceaux.

La rencontre d'un corps bien souvent privé, amputé de ses atours, capacités, possibilités de ce que le corps permet, donne, rend possible, entraîne souvent la reconnaissance dans ce corps que l'on a, du corps que l'on est porteur d'un excès de vie. Excès dans le sens où dans ce corps-là, privé des moyens habituels de sa manifestation, la vie, le mouvement de la vie est là. De plus, parfois dans son dépouillement extérieur une grande intensité peut-être ressentie, parfois dans cette vie qui s'en va vers sa fin et sa peine à finir, dans sa longueur du mourir.

Rencontre des vécus

C'est dans son corps, lieu de son incarnation, que le soigné fait l'expérience de sa vie qui s'en va. C'est dans son corps que le soignant reçoit le soigné, qu'il lui donne soin, non pas un corps objet de la science, mais un corps portant toute sa vie, son affectivité, ses sensations, ses sentiments.

Cette réalité vécue par le soignant, et qui le dépasse, est souffrance. Souffrance d'une question permanente de l'autre dans cette vie qui s'en va, rappelant la vie qui s'en va chez chacun. Et aussi surprenant qu'il soit, dans ces lieux de la mort proche, attendue, elle est toujours effraction.

Mais la tentation de faire de la souffrance des soignants un concept, pourrait faire passer à côté de la subjectivité vécue et reconnue, dans ce rapport à l'autre, à soi et à l'histoire d'humanité rencontrée dans ce lieu précis.

En ce sens, je suis frappée lorsque dans des lieux de mort « *permanemment* » potentielle ou potentiellement permanente comme les Services de Gériatrie, l'on demande aux soignants de ne pas « *être dans l'affectif* ». Que craint-on? Comment alors leur demander de rejoindre des lieux de parole? Lieux où c'est bien le sujet qui est sollicité en tant que porteur de cette affectivité agie, donnée-reçue, interpellée, touchée et portant bien souvent à reconnaître l'ambivalence vécue dans cette rencontre.

Lieu d'une demande

Après l'éloignement de la mort, il semble possible de dire que le mouvement du soin palliatif tente de réintroduire la mort; la reconnaître comme processus naturel de la vie, et que peut-être bien c'est ce qui lui serait demandé par une médecine tentant de devenir consciente d'un insoutenable déni, ou par une société en recherche de retrouvailles avec son humanité.

Au lieu de cette difficile position, deux écueils seraient perçus et peut-être même seraient des passages obligés : d'abord le « *Nous serions d'accord pour réintroduire la mort, mais surtout dites-nous qu'elle est bonne...* » et ensuite, le « *nous serions d'accord pour réintroduire la mort, mais soyez-en les spécialistes!* ». Autrement dit, faites cela, mais sans nous et sans nous dire la réalité, l'effraction que ça fait, cette rencontre avec notre limite, notre finitude.

Et c'est peut-être bien là que les soignants auraient à être entendus dans leur souffrance. Non pas tant dans le fait qu'ils rencontrent la mort, la limite, la vie qui s'en va - car ça, de toute façon, est souffrance, effraction, violence - mais bien plus dans le fait qu'ils sont laissés souvent seuls face à cela et que parfois même la souffrance ressentie serait suspecte d'affection, d'attachement, de non professionnalisme!

Laissés seuls dans la confrontation à la limite, à l'impuissance, à l'irréversible, pour progressivement co-naître que la mort et la vie, ensemble, s'appartiennent; co-naître de l'intérieur, dans le basculement parfois que ça fait de saisir, sentir, faire l'expérience dans le corps, de la mort de l'autre reçue, et de la sienne qui serait là aussi perçue inévitable, incontournable.

La tension serait grande, car progressivement, ils peuvent de moins en moins dire que la mort est belle, ou ne serait que belle. Curieusement, là où il n'y a pas si longtemps la personne était partie, souvent en paix d'ailleurs, niant par là même l'agonie (ce combat de l'ultime séparation), et rendant la mort cachée et comme anonyme, elle peut être aujourd'hui plus souvent nommée comme telle. De moins en moins aussi, ils acceptent d'en être les spécialistes, ceux qui sauraient pour les autres. Ils tentent de plus en plus de savoir pour eux-mêmes, autant qu'il est possible. Et tout au plus nous dire que la mort est inévitable non seulement, mais indispensable à réintroduire dans notre humanité portée et partagée.

Pour moi, dans ce chemin de moi à moi à travers ce travail et cette écriture, je sens un passage. Je quitte le refus de cette complainte de la bonne mort annoncée, portée, pour aller vers la compréhension que l'on fait tout cela pour s'éviter la confrontation avec la mort, y compris en l'organisant comme « *bonne* » ou en « *euthanasie* » - ce qui d'ailleurs étymologiquement veut dire *bonne mort* - et en même temps sentir que ces mouvements-là

même sont tentatives complexes d'approcher la mort dans nos vies, y compris en lui refusant son cours.

Toute cette organisation pour tenter d'éviter l'inévitable rencontre et graduellement sentir la vie et la mort à nouveau conjointes en notre humanité, passant par nos limites rencontrées et notre finitude habitée.

Pour moi, aller travailler en ces endroits et ayant à accompagner des équipes, a fait en moi une place à reconnaître la peur, l'ambivalence, la maltraitance donnée, reçue, risquée, aussi bien que la rencontre, la proximité acceptée, l'amour souhaité, la vie voulue et ayant fait cette place un peu plus, de permettre aux équipes de porter aussi un peu plus de tout cela.

Mais aussi, ces expériences ont fait en moi une place à recevoir cette organisation, tant extérieure qu'intérieure, non plus comme mouvance dans le sens de militance, mais dans le sens de mouvement tentant de recevoir la vie et la mort portées ensemble, sans savoir où le risque serait plus grand, et sans que jamais ce soit assuré, jamais rassuré et comme étant toujours à refaire.

Ce mouvement, étrangement et conjointement à ce texte, a fait une place pour co-naître la mort dans ma vie et ma généalogie, cette part de l'humanité qui m'a portée là, portée jusqu'ici, mais portée aussi à l'endroit de cette question, dans mon rapport particulier à la vie et à la mort... et, dans ce mouvement, cette quête, de sentir en moi parfois une tendresse pour la vie que je suis, y compris dans son refus.

En guise de conclusion, je voudrais citer quelques phrases de *Rainer Maria Rilke* (1976) qui m'ont particulièrement rejointe :

« *L'affirmation de la vie et celle de la mort se révèlent ne faire qu'un.* »

« *Reconnaître l'une sans l'autre, serait une limitation qui exclurait finalement tout infini.* »

« *La mort est la face de la vie détournée de nous, non éclairée par nous : nous devons essayer de réaliser la plus grande conscience de notre existence...* »¹

Denis Létourneau : Il me semble que vous faites un lien très touchant entre l'accompagnement à la mort, mais je dirais, encore plus l'accompagnement à la vie dans ces circonstances. C'est ce que je retiens.

Clémence : J'ai été beaucoup rejointe par l'essai continu que tu fais, à l'intérieur de ton texte, de mettre ensemble une expérience paradoxale de vie et de mort. C'est une expérience réelle, mais elle n'est pas facile à reconnaître et on y consent difficilement.

¹ Rilke, R. M. (1976). *Œuvre III, correspondance* (Lettre à Melchior von Hulewicz, 13.11.25, pp. 588-589). Paris : Éditions du Seuil.

Claude St-Amand : Colette, ça va être très court. Je ne vais pas élaborer là-dessus, mais il y a deux lieux que je croyais morts en moi qui se sont éveillés à l'occasion de toi, de ta présentation. Merci beaucoup.

Louise : Je mets dans ma vie tellement d'énergie, j'en ai mis tellement à essayer d'être là, vivante, et de vivre cette vie. Je ne peux pas croire que je vais manquer ma mort. J'aimerais ça la vivre. C'est un souhait. Mais surtout, dans votre texte ce qui me touchait c'est la possibilité qu'il y ait, à ce moment-là, des gens capables d'être là avec moi. Sentir ça, c'est très bon.

Pierre : C'est plutôt un témoignage. La première fois que j'ai rencontré la mort, je ne l'ai pas vue. C'était une adolescente qui s'était tuée par accident et j'ai refusé de la voir. La deuxième fois que j'ai rencontré la mort, c'était à l'occasion du décès d'un oncle. Je suis entré dans sa chambre, je l'ai regardé et j'ai vu un homme mort. La troisième fois que j'ai rencontré la mort, c'était à l'occasion du décès de ma mère. J'étais là avec ma sœur, avec des parents et amis; j'étais présent à son agonie et il y a eu un moment miraculeux. À un moment, il me semblait que la haine m'habitait bien souvent à l'égard de ma mère. Juste au dernier instant, ma sœur était à côté de moi, de part et d'autre du lit, et au moment de l'expiration, le dernier moment, elle a ouvert les yeux et je l'ai regardée. J'étais à côté d'elle, et c'est là qu'est apparu en moi comme une force, une énergie irréprouvable, la force du lien. Je me suis rendu compte de la force du lien, de ce qui me liait à ma mère. Aujourd'hui, je suis ici parmi vous et j'ai une pensée pour elle, vraiment une grande pensée pour elle.

Jean-Michel : Ce que j'entends dans ton texte, c'est quelque chose qui dit qu'on ne peut pas faire profession d'accompagner des mourants. C'est-à-dire que l'implication, la présence auprès des personnes qui sont en train de mourir, en fait, c'est seulement une implication personnelle et subjective, ce n'est pas le rôle qu'on a ou qu'on se donne. Ça me paraît important et j'ai entendu ça dans ce que tu dis.

Luc : Ça m'a beaucoup touché d'entendre votre présentation. J'ai travaillé plusieurs années en soins palliatifs et longtemps, pendant ces années-là, j'ai cru être un soignant. Aujourd'hui, je me rends compte que c'est la vie que j'allais chercher auprès de ces gens-là.

Karine : Ce qui m'a beaucoup touchée c'est que tu as parlé du refus de la mort comme d'une façon d'appriivoiser la mort et, ensuite, tu as parlé du refus de la vie comme d'une façon d'appriivoiser la vie.

Guyline : Ton exposé m'a ramenée à la mort de ma sœur que j'ai vécu difficilement, sans aide, que j'ai vécu avec de la colère, avec beaucoup de dérangement, et qui a été suivie du suicide de son conjoint. Force m'est d'avouer aujourd'hui que ça été un grand choc de vie. Cependant, qu'elle soit morte de cette façon-là, ça m'a donné ma vie. Je te remercie de m'avoir ramenée à ça.

LA MISE EN ABYME : LE NON-LIEU DE LA RENCONTRE COMME RENCONTRE?

Du meurtre essentiel au mythe fondateur, de l'agir au consentir

Denis Matthey-Claudet

La mise en abyme?

La mise en abyme, qu'est-ce à dire? Cette formulation, émergeant d'une subjectivité aux prises avec sa propre indéfinition, véhicule le monde qu'elle cherche à nommer. Forme culturelle recherchée pour qui l'ignore et mouvement « contre-nature » au sens propre. Alors en préambule, entrer dans le vif du sujet. Je ne veux pas prendre le risque de vous perdre tout de suite, je vais donc vous donner quelques points de repère. Cette expression m'est venue comme donnée, sans réfléchir, pour rassembler des expériences apparemment contradictoires, mais qui cherchent à se rejoindre infiniment.

Il y a la mise en abyme comme mouvement involontaire de mise en danger, de mise en péril, de prise de risque presque sans limites dans la relation. Un monde qui, pour moi, se réfère à des vécus pulsionnels apparemment tordus ou à une vie sans intériorité. C'est aussi un mouvement de somatisation qui met en danger la vie. Puis, il y a la mise en abyme dans le sens de la figure de style. C'est la représentation d'une situation, qui vient s'inclure dans la situation même pour y faire représentation d'elle-même, donc intériorité. Dans les arts, c'est le roman qui s'écrit dans le roman, en peinture le tableau qui se peint dans le tableau, le film qui se tourne dans le film. C'est une figure de l'intériorisation, bien particulière, en ce que le signifiant ouvre sa scène dans le signifié.

Ce double sens contient pour moi toute une tension, un chemin paradoxal qui parle d'états limites où le mouvement de me perdre va dans le sens de me trouver. Là où la disparition de l'autre... jusqu'à la pulsion meurtrière serait espoir de « rencontre ». Cette écriture, qui témoigne de ma démarche et de mes ontologiques recherches, est pour moi aux limites du possible dans l'écrit et aux limites du possible à porter dans ma vie. C'est donc une approche encore vague et pleine d'abstractions qui se présente dans peu d'organisation et qui va prendre du temps à pouvoir se nommer et à trouver une cohérence pour être transmise. J'ai le sentiment de prendre beaucoup de risque à vous en parler en l'état, tout en estimant essentiel de commencer à le faire, là comme ça.

La menace, l'insécurité, ses formes de violence

Depuis que je me souviens être en vie, les sentiments d'insécurité, d'injustice et d'impuissance, dans la menace que représente la rencontre possible avec l'autre, ont été présents et agissants dans mon existence. J'ai vécu cette menace de l'autre entrant dans mon univers, ou moi entrant dans le sien, dans un enjeu insupportable de vie et de mort. Ce fut de la violence subie, ce fut de la violence donnée, ressenties au plus profond de moi, dans mon expérience d'être au monde, fondant un rapport, tout autant essentiel qu'insupportable. Ce fut de la violence, et c'est un rapport actuel complexe d'être en relation.

Belle victime, insupportable bouc émissaire de nobles causes, tueur sans gages, exterminateur sont autant de formes institutionnalisées que peut prendre cette violence. Découvrir être aussi tout cela et plus encore, tenter d'éprouver, de ressentir et de nommer ce mouvement qui me voit en de particulières situations, me mettre en danger, dans la vie, dans les relations. Cette mise, en abyme dans le sens de mise en danger, est la tentative la plus noble et la plus horrible, pleine d'espoir désespéré, dans l'extrême exigence, pour aller au coeur de cette menace que représente l'autre, aux origines de ce qui me fait être quelqu'un, être dans ces origines-là de la rencontre!

Cet état est une forme d'errance. Et dans ce sans feu ni lieu, l'errance a l'abyme pour seul enracinement. Dans le désordre et l'indéfinition, là où source et origine, espace et temps sont indistinction, dans cette béance du vide abyssal, le chaos contient tout du devenant-devenu. Dans ces états d'errance, l'épreuve de l'abyme, de la mise en danger, est pour moi ce qui va permettre de trouver une intériorité.

Sans intériorité, sans mouvement intérieur

Pour se représenter l'irreprésentable, on pourrait dire que c'est le mouvement originaire avant tout rapport, toute rencontre possible. C'est ce qui en soi est vital, menacé menaçant, et cherche à tout prix à le rester, en vie, et à le devenir, vivant. Difficile de parler de ça, de ce qui fonde dans l'indifférenciation et l'indéfinition, la relation à l'autre dans des enjeux de vie et de mort. C'est une exclusion, là il n'y a pas de place pour deux. C'est une possession et une dépossession, une captation et une répulsion. Ça ressemble à l'état amoureux, ça détruit comme ça vénère, c'est dans la vérité ou l'errance... C'est un mode de relation qui, dans une grande finesse peut être porté par la plus grande des vulgarités. *Je veux parler de la vie sans intériorité*, là d'où nous venons et là où nous sommes éternellement. Cet état sans intériorité, cette indéfinition, a généré massacres, morts et exclusions! Et c'est pourtant ainsi, petit à petit, que nous accédons à un dedans, à la vie en nous-mêmes comme nous-mêmes, pour nous définir et nous pacifier. Pacifier non de cette paix sans guerre, mais de celle qui creuse au-dedans par l'appivoisement, dans un mouvement d'invagination, ce réceptacle impalpable pouvant tout contenir : soi.

L'état de guerre, l'agir terroriste, la pulsion meurtrière, la psychose, la paranoïa, (peut-être l'état amoureux), etc., portent cette vie sans intériorité, cette absence à soi.

La paradoxalité

Le non-lieu, le sans lieu à être, est pour moi agissant et le reste quelle que soit notre capacité d'intériorisation. Dans la tache aveugle, dans cette impuissance à être dans l'intériorité, n'ayant que le territoire extérieur pour espace du dedans, sans carte possible pour représenter mon terroir (ce territoire de l'intime), la relation se déploie au-dehors, dans l'inaccessibilité du rapport et au rapport.

C'est dans cette absence, sans mouvement intérieur, que j'ai pourtant pu accéder à faire l'expérience de cette impuissance à avoir une vie de rapport, dans le rapport!

Comment, de l'enfermement d'où je viens, où j'étais, et dans lequel je tombe, est-il possible de comprendre, cette prémisse du « se recevoir », dans une existence si dépossédée d'elle-

même? En ces lieux de précarité, connaître mon impuissance à me situer ailleurs que dans l'« agir », c'est sortir de l'enfermement en habitant l'enfermement.

L'expérience de la paradoxalité est pour moi fondatrice. Elle origine depuis très longtemps ma persistance à être au monde, devant le désespoir qu'engendre de tout temps les impasses dans ma vie personnelle et les atrocités du devenir de l'humanité. Elle est ressource ineffable de ma présence aux autres dans une ténacité architecturée autour d'une puissante vitalité et de mon espoir de rencontre, souvent infus et osmotique... La paradoxalité est antérieure à toutes démarches. Elle est la démarche même, prémisse et accomplissement. Paradoxalité restée pour moi, si longtemps, que début sans suite. Ça attendait, sans que je le sache, que je m'y rende par les autres, avec les autres, pour pouvoir commencer à y apprivoiser ma vie de menacé menaçant.

Le mouvement d'écrire

En janvier 2004 après avoir tourné en rond autour de ma table de travail pendant de longs mois, j'ai réussi à commencer à écrire à propos de la mise en abyme. J'ai écrit, beaucoup écrit sur ce mouvement de mise en danger et de recherche de rencontre : à la recherche d'un essentiel de mon être. Écrit d'une écriture intenable, écriture morcelée, comme insulaire, qui procède par fragments, dense comme des géodes qui demandent à être brisées par les autres pour en révéler le dedans; écriture souvent ésotérique, écriture symbolique qui fait parler sans dedans le corps des choses par le dehors. Cette écriture qui procède souvent par accumulation comme refusant toute finitude, tente de préserver l'espoir que l'éternité va enfin se révéler à moi et par moi. Cette écriture accumulative, qui aligne les qualificatifs, fait des objets comme des listes sans verbe, exprime ma difficulté à me déployer dans l'horizontalité du temps.

Écriture sans intériorité. Écriture si souvent impénétrable pour les autres, faisant plus vivre qu'entendre cette violence dont je cherche le sens, qui morcelle pour comprendre et détruit pour fonder. Une pratique de l'écriture, qui prend l'enfermement pour de l'intériorité, qui rejette en demandant d'être approchée. Espoir fusionnel d'être compris sans avoir à faire le chemin, attendant de l'autre qu'il me trouve sans m'atteindre, n'ayant d'autre moyen pour signifier la coupure, que l'obscur fait poème, se déployant dans la saga fondatrice d'une société primitive, dont j'ai été l'origine et la fin. Un homme sans nombril.

Le meurtre

C'est au cœur de cette recherche que j'ai rencontré le meurtre, sous la forme de pulsion meurtrière, mais aussi dans ce que j'ai nommé « l'état de meurtre ». L'« état de meurtre » essaie de dire ce qui fait institution de n'avoir de place ni pour soi ni pour l'autre, d'être sans intériorité dans la terreur de la relation.

Ce qui est à l'origine de ce travail, ce sont mes vécus d'exclusion dans l'« agir », de les subir et de les faire subir. Dans un ébranlement insupportable, ce qui m'a poussé à m'ouvrir à parler de ces états limite, c'est la reconnaissance de mon propre désir de meurtre, de mes pulsions meurtrières, vécues comme ultime acte pour désespérément rencontrer l'autre, quitte à en perdre la vie. Ce sont aussi toutes ces expériences « paradoxales » qui m'ont ouvert à éprouver la coupure dans la coupure.

Dans l'impuissance à porter ce désir, livré à mes indéfinitions, le corps de l'écriture s'est fait béance intemporelle. J'ai écrit pour ce colloque jusqu'à la mise en abyme, dans une écriture agissante à m'effondrer sur moi-même, comme une étoile qui s'effondre dans sa propre gravité, trou noir suicidaire, dans un retrait et un isolement absolument insupportables.

Mais écrire spécifiquement pour ce colloque est devenu une expérience révélatrice.

Expérience violente d'écrire qui m'a conduit à abandonner tout ce que j'avais écrit depuis 2004 pour notre rencontre. Conduit même à prévoir le renoncement au colloque et à continuer cette recherche, avec vous. Je suis alors tombé dans un désespoir sans fond puis dans la honte innommable. Dans une honte intenable et pourtant tenue, qui a fini par faire ouverture... La honte étant premier mouvement et mouvement premier de l'intériorité. Ouverture à me risquer dans ma honte à parler, parler à Aimé. Ouverture à me rendre compte que le colloque et mon projet de communication m'avaient mis dans l'« agir » de mon sujet, dans un enfermement sans faille!

Il y a à peine trois semaines, je me suis remis devant la page blanche dans une angoisse qui ne m'a pas lâché depuis, mais qu'aujourd'hui, je porte bien.

Il devient alors possible de vous en parler, dans une mise en abyme, et donc de parler de l'écriture dans l'écriture, parler des prémisses de la subjectivité dans la contradiction la plus intenable : mon désir de meurtre, mon état de meurtre pourrait être aux origines de mon humanité et il demande à être reçu. Étrange origine qui se situe tout autant dans l'histoire d'où je viens que dans ma présence ici et maintenant.

Recevoir l'irrecevable mouvement de destruction et d'élimination de soi et de l'autre comme mouvement de rencontre est fait et reste infiniment à être.

Revenir à l'écriture autour du meurtre, de l'indifférenciation et de la honte

En fait, c'est ce qui ne sera pas vraiment possible, plus possible, dans ce texte-ci, dans ce temps-ci... Quand même vous dire.

Dans cette recherche autour de la violence comme mouvement de rencontre en rapport avec le « manque d'intériorité », j'ai beaucoup reçu de mon travail avec ma clientèle. J'ai aussi rencontré des hommes et des femmes, parlé, lu, rencontré des théories, des croyances et des vérités. J'ai tenté de rencontrer ma vie dans les affres de sa construction. J'ai alors entendu ce que d'autres appellent : « pulsion de mort, meurtre fondateur, meurtre du père, état de meurtre, suicide cellulaire, pulsion meurtrière, meurtre rituel et meurtre symbolique, etc. ».

Toutes ces manières de parler de la mort donnée et de la mort reçue, parlent toutes souvent dans l'horreur, d'une forme d'accession à l'humanité, à l'ordre, à l'organisation, à la reconnaissance, etc. Elles semblent toutes dire qu'il y a du meurtre et de la mort partout où l'homme cherche à se différencier, à se distinguer, passer à l'esprit, entrer dans la spiritualité, fonder des groupes humains, établir des civilisations, etc. De tout cela, il me reste une question : mais quelle est donc l'expérience subjective dont parlent ces hommes? Je vais y retourner dans ma subjectivité.

Et encore vous dire que cette aventure m'a ouvert à de nouvelles compréhensions à propos de la violence, de la honte, du manque, de la symbolisation, de la somatisation et de la maladie. J'espère pouvoir y revenir, continuer.

Pour finir

Qu'il est difficile d'être mortel!

Pour pouvoir consulter un livre : il m'a souvent fallu abattre un arbre, faire les planches, construire la bibliothèque, la vernir, pour y poser le livre que je lirai... J'ai dû à chaque pas reconstruire le monde venant de si loin que je n'arrivai souvent pas avant ma mort, pour être avec les autres! Ma richesse et mon désespoir, c'est de l'avoir véritablement fait, pour arriver à écrire, à vous parler ainsi de l'absence dans l'absence. Et pourtant je suis vraiment là.

Avec ce qui se fait jour de ténébreux, je me rends compte que je mets les pieds dans une réalité humaine dans laquelle je me sens dans bien peu de contenance pour porter toute l'envergure de ce qui me rejoint dans une si grande complexité. J'espère juste pouvoir introduire un travail à suivre, à continuer, avec d'autres, surtout pas seul...

La difficulté initiale est de porter la violence destructrice comme étant soi, se résoudre à ne rien pardonner, ne rien expliquer, ne rien justifier, ou tout faire tout ça en co-naissant de l'irrecevable qui le fonde, tenir dans la honte avec les autres.

J'ai mis très très longtemps pour arriver à m'asseoir à ma table de travail et à y rester pour écrire... Je serais resté à me demander jusqu'au dernier moment si j'allais pouvoir être là à cette table dans le mouvement si immobile et contenu à écrire, à vous écrire, à vous écrire vous écrire... En ce moment, sans pouvoir vraiment m'arrêter, mais que se passe-t-il, il est déjà demain...et il reste combien de temps avant la résurrection...?

Du texte mis en « Actes »

Écrit pour vous être dit, j'ai fait le choix de le laisser ainsi construit, sans l'écrire pour être lu, sauf quelques retouches.

Dans la complexité du sujet, vous dire que je suis conscient d'avoir utilisé et usé des différentes acceptions des expressions théorisantes. En particulier, le « meurtre » que je déploie dans plusieurs sens : meurtre corporel ou énergétique comme un corps qui en éclate un autre (ou une cellule qui se suicide) ; meurtre exécuté pour tuer ; meurtre dans le sens « d'agir » dans la coupure et le manque; meurtre reçu dans toutes ses manifestations, rejetés ou consentis; meurtre, dans la paradoxalité de la rencontre, lorsqu'il donne vie...

Catherine Amarantini : Merci d'avoir pu, dans ces vingt minutes d'éternité, nous faire partager cette expérience de vie, de rencontre, si émouvante.

Monique Bernier : Merci pour votre texte. Je l'ai reçu comme un éloge à la poésie. J'écris de la poésie depuis un an ou deux et ça me rejoint là.

Karine : Ce qui m'a percutée, c'est lorsque tu as dit que pour lire un livre, il faut abattre un arbre. Ça m'a fait beaucoup d'effet. Tout à coup, j'ai eu l'image de tous ces hommes pour qu'on arrive ici tous ensemble. Ça me fait penser au meurtre et à la nécessité, à tout ce mouvement qui est là et qui est toute la vie.

Gilles Desmarais : Denis, hier, on a parlé à plusieurs reprises de la terreur du contact, la terreur du contact à l'autre, la terreur du contact à soi. Trois mots, dans ce que tu as écrit, me restent très brillants et très forts : surtout pas ça!

Claire : Je veux juste dire que je viens de découvrir que j'avais un frère inconnu de l'autre côté de l'océan.

Claude Hamel : Denis, merci. J'ai l'impression que ce matin, c'est comme le matin des audaces. Des bouts de table, on est passé au bout de vie, de la vie à la mort, du meurtre au suicide. Tu disais parler de l'absence de l'absence et je me dis que non, ce dont tu parles, c'est de la présence de l'absence. Tu dis parler sans intériorité et je me dis que non, tu parles de l'intériorité du sans intériorité. Et je retrouve quelque chose de toi qui me rejoint sans savoir vraiment où ça me rejoint. Je suis content de retrouver un petit quelque chose du dernier groupe d'écriture qu'on a fait ensemble où j'avais dit que quelque chose de Denis venait me rejoindre et, ce matin, ça va un peu plus loin là-dedans encore. Je suis content.

Monique Bernier : Je reviens. Il me semble que je n'ai pas fini ce que j'ai commencé à dire. C'est comme l'œuvre de la destruction, de l'autodestruction. Pour moi, pour faire le passage à l'écriture, c'est devenu l'œuvre de création et de vie. Et c'est là que je suis rejointe, de faire de la destruction, la vie, de faire de l'absence, la vie, de faire de l'écriture, la vie. Et être là-dedans, présence, c'est comme des lieux complets de vie en dedans, une vie qui est bonne à recevoir quand je l'entends de vous et, de mon côté, qui est bonne à donner quand je peux la donner. Merci.

CHAOS ET APOCALYPSE

L'abandon corporel, démarche ontologique et position ontologique

(Carnet de terrain II)

Simone Fiorini-Atlani¹

*À mon père et à ma mère
Qui m'ont invitée au co-naître de la filiation réciproque
À mes enfants que j'y invite
À ceux qui doucement m'ont apprivoisée au chemin d'incertitude
À ceux qui violemment m'y ont contrainte
Près de vous que j'appelle Vous.
Pour Aimé Hamann*

Il y a de longs mois, quelques mots jetés à la hâte sur l'écran de mon ordinateur sont venus me lier à l'écriture. Durant des semaines et des semaines, j'ai porté le projet de communication à ce colloque comme une question.

Allais-je vraiment écrire?

Écrire, tout autant que lire pose une exigence ontologique : celle du rapport. Et au premier abord, lire les mots d'un autre souligne son absence et me plonge dans un vécu d'abandon, voire de dépossession. L'infime saut de puce nécessaire pour passer du silence de mon intimité à la parole d'un autre chuchotée au regard ouvre un espace où je ne me reconnais pas d'emblée. L'interlocuteur absent, c'est aussi moi-même, et il n'y a plus personne. Il en va de même pour l'écriture, car écrire, c'est écrire pour quelqu'un, ne serait-ce que pour soi-même.

J'ai finalement traversé cette soudaine dérobade de l'altérité. Je me suis mise à écrire.

Peu à peu, je me suis sentie portée par l'écriture. Des mots sont venus de je ne sais où. Surprise, je les ai accueillis et j'ai plongé en eux : subjectivité et rencontre bien sûr... Mais aussi in-forme, in-humain, in-fini, in-carné, des « in » à n'en plus finir. La particularité de ce petit préfixe in-nocent m'a poursuivie tout au long de l'écriture et me poursuit encore. Car il recèle une dynamique in-trinsèque ambivalente, et même polyvalente. In veut dire : dans, pris dedans, hors de, mis dedans, fait dedans, mis dehors...

À vrai dire, tout avait commencé avec le surgissement d'un mot qui n'existe pas, d'un mot chargé de tous mes vécus et de toutes mes interrogations d'alors, d'un mot fou peut-être, qui soudain explosait face à celui de « subjectivité » : l'insubjectif.

¹ Mes mots sont issus de ma culture et de mon origine qui sont, comme toute autre, subjectives donc relatives. Ils tentent seulement de témoigner d'une expérience et de la mettre en vie.

La version intégrale dont ce texte est un abrégé se retrouvera à www.abandoncorporel.ca

Comme je l'ai porté ce mot, comme j'en ai écrit des pages autour de lui! Il me réveillait dès l'aube, il m'habitait tout le jour et s'enrageait à troubler mes nuits. Son contenu s'enrichissait au fil de mes inquiétudes et de mes fugitives révélations. Pourtant, dès lors qu'il m'a fallu réduire ma présentation de vingt-huit à huit pages seulement, c'est lui que, d'un clic déterminé sur le clavier de mon ordinateur, j'ai tout simplement effacé. Pour autant, il m'habite encore aujourd'hui, il existe et s'est inscrit dans mon vocabulaire intérieur. Il jouit en quelque sorte d'un droit coutumier. Mais je ne pouvais manquer d'observer qu'il détournait l'attention du sujet du colloque. Il était une d'une certaine façon, un sujet dans le sujet et plaçait ma réflexion « hors sujet ».

Il en a été de même pour un autre mot, qui existe bien dans le vocabulaire scientifique, mais qui faisait l'objet d'une bien trop longue digression: le mot « exaptation ». L'exaptation désigne une mutation totalement inutile pendant des centaines de millions d'années qui, rencontrant un nouvel environnement, trouve enfin son usage et devient essentielle à la spécificité d'un nouvel organisme. Nos jambes humaines en sont un exemple frappant; appendices si longtemps inertes traînés par les créatures marines des origines, elles ont pris vie en rencontrant la terre, se sont adaptées et ont fait de nous les bipèdes que nous sommes.

Enfin, le mot « ontagogique » qui manifeste simplement mon penchant pour une certaine précision, pour une certaine tentation de l'absolu du sens posé sur les mots...

Je reviendrai sans nul doute sur ces termes, mais ils feront l'objet d'un travail spécifique.

Quoi qu'il en soit, entourée des douze volumes de mon Grand Robert, j'ai fouillé les étymologies. J'ai découvert que les mots sont comme nous. Ils deviennent. Ils sont devenus. Même fixés dans une forme depuis des siècles, ils continuent à se déployer de l'intérieur. Leur contenu change et suit pas à pas le co-devenu-devenant humain, sans rien perdre de ce qui l'a originé. Seule se perd la mémoire du chemin. Si nous laissons être ce qu'ils nous donnent à vivre, nous retrouvons leur sens premier, sans même avoir besoin de dictionnaire étymologique!

Mon Grand Robert en bandoulière, les yeux et le cœur au présent, je me suis agrippée à une seule boussole, celle de l'abandon corporel et de la position qu'elle indique sur notre chemin de peine et de misère. De peine et de misère, certes, mais aussi de joies ineffables.

Alors, subjectivité, rencontre... Que peuvent bien vouloir dire ces mots? Trop entendus, trop lus, trop prononcés, ils ne me parlent plus en cet instant. Ils sont devenus en moi des coquilles vides, comme des églises sans prières.

La subjectivité est une réalité complexe. Elle implique un double mouvement simultané qui négocie inconsciemment l'opposition entre le mode actif et le mode passif : la rencontre entre une donnée extérieure et la subjectivité d'un individu donne lieu à un étroit tissage du « donner » et du « recevoir », tissage dépossédé de lui-même, qui ne résout pas la contradiction posée entre « donner » et « recevoir ». Cette contradiction est inhérente au besoin de discernement de notre subjectivité, inscrite dans la causalité. Tisser, c'est *emmêler* des fils de façon organisée et efficace, voire harmonieuse. C'est aussi une façon d'utiliser la contradiction subjective entre le vertical et l'horizontal, entre le vide et le plein. L'information extérieure, ce qui *informe*, (c'est-à-dire étymologiquement qui « donne forme »), ne *prend*

forme et n'émerge partiellement de l'informe (de ce qui n'a pas de forme) que par la grâce du singulier tisserand niché dans la subjectivité de chacun.

Aimé Hamann est venu dégager le concept de subjectivité de son abstraction et l'a revivifié de concrétude. Il est venu le sortir de son universalité immobile et consensuelle en insistant sur le fait que ce qui est déterminé et organisé par la subjectivité, c'est précisément le vécu de *chaque* humain, du premier jusqu'au dernier et que c'est le particulier qui est l'universel. Il nous invite ainsi à faire le chemin de notre propre subjectivité pour faire place à l'autre, à chaque autre, à tous les autres, et pour accéder à soi.

La ténacité et l'exigence de cette invitation, sa tendresse aussi, nous conduit à chercher notre vie telle qu'elle a à être dans l'habitation de notre subjectivité singulière: « C'est ce qu'il y a qui a à être, pas autre chose! » dit-il si souvent en souriant... Le sourire apprivoise, mais l'invitation est claire. Il ne dit pas « c'est ce qu'il y a qui est »; il dit « c'est ce qu'il y a qui a *à être* ». Il n'est donc nullement question d'une résignation, mais bien au contraire d'une prise en charge individuelle du projet humain, celui de hisser à l'esprit tout ce qui est là, inerte, et qui nous attend pour être mis en mouvement et pour que puisse s'opérer la transfiguration ontologique qui l'intègre au corps spécifique de l'humanité, à l'être.

Le petit sourire apaisant d'Aimé indique qu'il n'ignore pas l'énormité de sa proposition; *car de fait, il nous convoque impérieusement à rencontrer tout ce qui attend chacun de nous pour être hissé à l'humanité et à la possibilité de devenir soi par soi en soi, esprit.*

Répondre à cette invite n'est pas une mince affaire! Comment le nier? Si la subjectivité est une donnée incontournable de l'humain, la rencontre, elle, est aussi hasardeuse qu'un coup de dés; elle implique bien des combats à l'issue incertaine. Mon Grand Robert, page 228, Tome 8, est d'ailleurs tout à fait explicite sur la question. Rencontre..., mot du XIIe siècle signifiant « coup de dé » et « combat », ou encore « opposition répétée ».

La subjectivité organise un mode de rapport posant comme vitale la mise en absolu de l'opposition, de la comparaison, de la séparation, pour assurer à l'individu le discernement qui lui permet d'ouvrir un espace précaire, mais essentiel, à son chemin d'homme. Elle le soumet ainsi à des combats, intérieurs comme extérieurs, aussi violents qu'incertains. Et l'ambivalence, si souvent menaçante, est en fait ce qui nous relie le plus à l'origine, à la séparation originelle en deux... Les chinois disent que « Le Un engendre le Deux, le Deux engendre le Trois, et le Trois engendre les dix mille êtres ». Le Trois engendre la multitude dont procède l'oubli du co-devenu-devenant que nous sommes.

En ce sens, la subjectivité parle déjà de l'impératif de la rencontre en chacun d'entre nous et nous implique dans le devenir de l'humanité toute entière. Car de l'issue de la rencontre dépend notre vie même, notre vie humaine. La seule issue qui porte l'espérance de l'homme est de permettre que se rejoignent les termes de ce qu'il a opposé, séparé et peu à peu oublié de lui-même.

Ni la matière dont nous sommes constitués, ni la nature qui nous a offert de naître ne viendra à notre rencontre. Le chemin de la rencontre incombe à l'homme et à l'homme seul. Seule, l'humanité cherche à se rejoindre, à « se recevoir » et à devenir corps humain. Elle porte seule en soi la possibilité du passage à l'ontologique. Pourtant, cette quête est bien à l'état de « projet » dans la matière elle-même, dans la matière inaugurale « en vie », dans ce qui a mis des milliards d'années pour « terra former » la terre jusqu'à ce qu'elle

donne lieu au corps humain et en soit le berceau. Le corps humain, singulier pétrissage de matière, d'espace et de temps, partage avec le minéral, le végétal et l'animal un même héritage; mais à leur différence, il est mystérieusement capable de porter le « projet » de la matière jusqu'à en être la quête, celle d'un lieu où se joue le rapport qui ouvre sur la rencontre, sur la réciprocité de l'engendrement, là où le père se retourne sur lui-même et devient fils unique.

Il s'agit donc de « *se recevoir* ». Et « se » recevoir n'est pas « me » recevoir. Il ne s'agit pas de savoir et d'accepter quelque chose de moi, il s'agit d'en faire l'expérience. Jour après jour, heure après heure, minute après minute, il s'agit d'en vivre toute la douleur, il s'agit d'ouvrir cette douleur au rapport, et il s'agit d'être ainsi inexorablement conduit à relativiser le contenu même de cette douleur. Cette irruption du relatif dans l'individu le fait émerger du mélange originel en l'instaurant dans sa singularité. Et c'est alors seulement qu'émerge du même coup un autre singulier. Et c'est alors seulement que la rencontre et l'engendrement mutuel deviennent possibles.

L'accès à la subjectivité individuelle incarnée par chacun d'entre nous fait simultanément la place à toutes les subjectivités de toute l'humanité. Et je ne parle pas ici d'une place à priori, d'une place théorique; *je parle d'une place vécue comme son corps même, si particulièrement humaine qu'elle en devient universelle, universellement humaine, c'est-à-dire ontologique*. L'accès à la relativité de l'expérience individuelle et unique fait place à la relativité du temps, du temps des hommes, car il donne accès au « temps accumulé » que nous sommes, comme le dit Aimé. De fait, ce bref accès à la relativité nous relie à l'éternité.

Mais comment se rejoindre? Comment « *se recevoir* »?

Comment aborder l'insoupçonné qui hante l'humanité comme un fantôme errant dans une maison désespérément vide?

Comment approcher ce qui ne peut prendre corps sans nous, ni sans nous accéder à l'être?

Comment rencontrer ce que recouvre en moi « l'insubjectif », c'est-à-dire l'inhumain en attente d'humanité?

L'inhumain? Le deuxième « in » que j'ai rencontré sur mon chemin. Je m'y arrête un instant pour illustrer la particularité du petit préfixe « in ».

L'inhumain désigne ce qui, par nature, *n'est pas* humain. Étrangement, il n'est appliqué *qu'aux* humains et, de fait, les relègue au rang d'animal... Parle-t-on d'un loup en le qualifiant d'inhumain? En revanche, dire que l'homme est un loup pour l'homme est une constatation bien banale. On découvre alors que notre petit préfixe « in » recouvre en réalité une dynamique, un mouvement: celui du déni et de l'exclusion, celui d'une condamnation sans appel et d'un rejet hors de l'humanité qui exile dans l'animalité. Cet exil dans l'animalité, posé comme défensif, est en fait bien offensif. Il ouvre sur un droit de tuer.

Car la chasse n'est pas interdite.

Car la chasse est ouverte.

Désigner et nommer l'inhumain convie au meurtre et l'absout dans un même mouvement.

L'accès au mouvement, à la dynamique interne du petit préfixe « in » restaure celui qui parle dans sa qualité d'acteur de ce qu'il désigne en l'autre. Il ne peut plus ignorer *qu'il fait être et qu'il agit* l'inhumanité qu'il dénonce. Il ne peut ignorer qu'il en porte la responsabilité, la paternité.

Cet accès au mouvement inclus dans le mot, de fait, *donne l'impulsion au mouvement intérieur.*

Ce qui demeurait immobilisé par les forces contraires opposant le « dedans » au « dehors » tourbillonne vertigineusement et déloge de l'enfermement le passif-actif de la dépossession. Ce qui était mis dehors se retrouve dedans. Ce qui était dedans n'est pas mis dehors. Il n'y a plus ni dehors, ni dedans. Le passif-actif de la dépossession explose et les conjugaisons temporelles morcelantes (passé, présent, futur) se résolvent dans le gérondif infini du co-devenant subjectif. La matière et la vie que nous sommes fait alors l'expérience du « sens et direction qu'elle est » dont nous parle Aimé Hamann. La subjectivité constitutive peut se recevoir et se vivre dans son mouvement gérondif, donc intemporel.

L'origine du mot gérondif sort de l'oubli : du latin gerere = faire... gerundivum = faisant...

Être, c'est être étant, *faisant être*. Notre corps humain « s'ouvrant à la possibilité du rapport jusqu'à la rencontre », est de *l'être-étant-faisant-être*.

Aimé Hamann nous dit que « le co-devenu humain est ce long processus posé à l'origine dans des rapports d'absence et d'exclusion tout autant de soi que des autres ». *Mais quelle inimaginable lenteur, quelle insondable gradualité pour que ne coulent les premières larmes humaines ou pour que montrer les dents ne devienne un premier sourire!*

Il a fallu des milliers d'années d'un « *ce n'est pas moi* » sauvage et obstiné, pour qu'advienne le Je suis des hommes. Et il en a fallu des milliers d'autres pour que puisse se dire une parole énigmatique qui pose l'humanité comme une à travers chaque humain, du premier jusqu'au dernier « *Depuis avant Abraham, je suis étant* ».

L'abandon corporel nous prend par la main comme le maître le plus attentif et exigeant et nous conduit à vivre dans l'expérience paradoxale, que depuis avant Abraham, *je suis étant-faisant-être...*

« *Je* » suis étant faisant être...

Les limites imposées à chaque homme par la linéarité du temps et par la finitude de sa chair, se trouvent soudainement aspirées à l'intérieur de lui-même au lieu de l'y enfermer et de l'y confiner. La position de l'abandon corporel nous conduit encore et encore à ce renversement, à cette révolution. Elle se pose comme contenant les limites et non inscrite dans les limites; elle est l'habitation du sans limite, de l'infini, de l'éternité... L'abandon corporel, c'est l'habitation de la mort, la mort, ce Tout Autre à rencontrer depuis toujours.

La mort de l'homme n'est pas n'importe quelle mort, pas plus que son rêve, pas plus que son corps. Le corps humain n'est pas celui de l'oiseau, il n'est pas celui du tigre. Il ne peut ni s'envoler ni s'enfuir bien loin; il n'a ni griffes, ni crocs, ni puissance musculaire. C'est le plus démuné des corps. Comme il a dû rencontrer encore et encore sa propre finitude ce corps-là, ce corps d'homme! Avait-il vraiment d'autre issue pour préserver son devenir que de s'enraciner au plus profond de sa vulnérabilité et d'en arriver à faire de la mort de *chacun* l'ennemie de tous, la peur de tous, *l'affaire de tous?*

Pour espérer accomplir le singulier projet de la matière dont il est porteur, l'homme n'était-il pas contraint à consentir à lui-même, à être ce corps-là? De fait, l'homme, en prenant conscience de la mort, l'a rendue humaine. Il a hissé la finitude de la matière à la dimension humaine. Il l'a même spiritualisée dans une certaine mesure. En la posant comme le lieu incontournable de l'unicité humaine et de sa spécificité. Mais pris dans le filet de la finitude de la matière, il a rejeté la mort comme si elle était « inhumaine ». Il l'a gardée inhumaine et ne cesse de tenter de se séparer d'elle pour en éviter la rencontre.

Est-ce cette rencontre indéfiniment différée avec la mort qui inscrit en l'homme son vécu de honte et d'indignité? Cette fuite le fait-elle forligner, déchoir de sa lignée humaine? Aux tréfonds de lui-même, se sent-il obscurément matricide? Reste-t-il néanmoins habité par la nostalgie de la mort, matrice de son corps co-devenu-devenant? Et ce tremblement tout fait de crainte et de désir qui si souvent émerge dans le travail corporel, serai-il le singulier accouchement de la mort, grosse de je ne sais quelle rencontre, rencontre qui aurait donné lieu à des milliers de lendemains... qui aurait donné lieu au temps devenu que nous sommes?

Mon inséparable Grand Robert indique que *Mortuus* signifie « là où rien ne se passe ».

Aimé nous dit : « La mort n'est plus alors la limite... elle devient passage à la rencontre, accomplissement de tout espace et de tout temps ». Plus rien n'arrêtant le mouvement intérieur, je peux lire ses mots sans que l'altérité ne se dérobe, je peux m'ouvrir à la rencontre : rencontre avec lui et avec chaque autre, rencontre avec la mort qui nous attend pour être ontologisée.

Et je peux entendre sa voix; sa voix et son sourire : « Moi, je voudrais mourir avant de mourir... », dit-il. Moi, je voudrais mettre l'immobile en mouvement avant que le mouvement ne s'arrête, afin que la mort, le « mortuus », « là où rien ne se passe », donne la vie plus que jamais, *soit la vie à tout jamais*.

Prendre la position de l'abandon corporel, c'est se situer dans l'axe ténu et impérieux du passage à l'ontologique, au fait homme. Cette transfiguration nous fait revisiter toutes les douleurs et toutes les horreurs humaines, mais aussi toutes les quêtes humaines : religions, sciences, philosophies, idéologies, psychologies... Elle nous fait aussi comprendre, dans le sens de « prendre en soi », toutes les institutions que l'homme s'est donné et a mises à son service pour lentement apprivoiser le rapport, pour l'habiter peu à peu et enfin devenir le rapport qu'il est.

Tout trouve une place et se rencontre dans le réceptacle de la position. Tout « ce qu'il y a à être » est reçu en soi comme soi, « se reçoit ». Et les flammes de tous les enfers, le feu de toutes nos batailles humaines brûle sans relâche sous ce creuset; ainsi se rejoignent les contraires peu à peu contraints au décloisonnement. Ne pouvant faire autrement que d'y consentir, ils se laissent enfin co-naître, dans le rapport de filiation ontologique qui fait qu'un homme, *un seul homme*, s'habitant fils unique, pose du même coup l'unicité du père qu'il est. Le morcellement hétérogène de la dépossession qui rendait la rencontre impossible vient se résoudre dans l'expérience paradoxale.

Les vapeurs subtiles qui libèrent la matière de ses contraintes et de ses dichotomies s'élevant du creuset en fusion, il y a transmutation de la matière en esprit qui devient corps

tout humain, spécifiquement humain, dans un processus aussi simple, aussi simplement essentiel que celui de respirer.

L'essentiel spécifiquement humain, l'essence même de l'humanité se révèle alors pour ce qu'elle est : le passage à l'esprit, l'ontologique.

Le chaos de la dépossession enfin habité devient apocalypse.

Et je n'ai pas besoin d'ouvrir mon Grand Robert pour vivre et vivre toujours le sens premier du mot apocalypse : révélation.

Pour terminer, je dirai que le thème proposé par Clémence et Gilles pour ce colloque, « subjectivité et rencontre », m'a ouverte à un voyage infini : *celui qui me fait plonger sans relâche dans le chaos de ma propre subjectivité et, le soumettant au feu de toutes mes batailles humaines, m'ouvre parfois à l'apocalypse de l'expérience paradoxale, celle de la rencontre.*

Clémence : Je ne m'attendais pas à ce mouvement à l'intérieur de moi. En t'écoutant, ce qui m'est venu c'est, quand tu rappelles la longue histoire de l'humanité à partir de la matière, en passant par Abraham pour aller jusqu'à nous, je me suis dit que cette lenteur du mouvement de l'humanité, quand on y réfléchit, ça nous fait mieux accepter que pour nous aussi, cette lenteur, elle est incontournable et elle est très importante, et ça me donne beaucoup de patience .

Simone Fiorini-Atlani : C'est drôle que ça soit moi qui te donne ça tout de même.

Jacqueline Comeault : Ça va être très court. J'ai bien aimé l'image du fils unique comme décrivant la subjectivité.

Suzanne : Parlons de mots. Il y en a un qui me reste suite au partage que vous avez fait tous les trois qui rejoint la dimension de la mort et qui m'est venu en particulier quand Denis a parlé. Je me suis sentie dans un lieu de survivance, comme si j'avais survécu plusieurs morts déjà. Je ne sais pas ce que cela va ajouter à la grande question de la mort que tu as abordée au début. Je suis touchée, rejointe. Merci.

Rémy : Pour moi, Simone, ça fait beaucoup de sens ce que j'ai entendu. J'ai noté quelques phrases qui ont du sens pour moi et peut-être des choses auxquelles je n'avais jamais pensé, en fait. En particulier, tu dis que la mort de l'homme n'est pas n'importe quelle mort et, aussi, que l'issue de la rencontre dépend notre vie même. Pour moi, ça, c'est très éclairant.

SUBJECTIVITÉS MENAÇANTES ET MENACÉES

Modérateur : Pierre Cantin, Québec

L'EXPÉRIENCE DE LA RENCONTRE DE SOI, DE L'AUTRE FAISANT PARTIE DE SOI

Murielle Plamondon-Ataman

Ce qu'est la rencontre

Lorsque nous parlons de rencontre, nous pensons à des personnes qui se trouvent en présence l'une de l'autre, qui entrent en relation l'une avec l'autre ou les unes avec les autres. La rencontre peut se faire à différents niveaux : les personnes peuvent simplement se saluer, elles peuvent échanger sans être beaucoup touchées, comme elles peuvent être atteintes profondément dans leur vie. La rencontre dont il est question ici se situe à ce dernier niveau. Bien que tout le texte traite de ce qu'est la rencontre, il en sera plus spécifiquement question dans cette première partie.

La rencontre nécessite qu'au moins l'une des personnes en présence puisse recevoir en elle ce qui de sa vie est éveillé dans le rapport. Cela permet à l'autre individu d'exister en elle comme elle le reçoit, comme elle le ressent, avec tout ce que cette présence fait apparaître d'émotions, de sentiments, de ressentis. Quelque chose se passe alors qui fait que l'autre, même s'il ne reçoit pas sa vie, existe là où il est reçu et, à son insu même, ne vit pas ce rapport de la même manière qu'il le vivrait en présence d'une personne qui ne recevrait pas sa vie. Pensons ici à la différence que cela fait de parler dans un groupe de thérapie, dans un lieu où les autres sont là pour tenter de recevoir leur vie, comparativement à parler dans un lieu où personne ne tente d'en arriver à une telle présence. C'est que nous sentons, plus ou moins à notre insu, que nous pouvons dire ou que nous ne pouvons pas dire certaines choses, que, rendus à un certain point, l'autre peut ou ne peut plus nous entendre. La réaction, l'écoute réelle de l'autre, l'autre qui va plus loin en lui, tout cela rend possible aussi d'aller plus loin en soi, d'exprimer des choses qui autrement seraient restées dans l'ombre. Ainsi, souvent, des personnes sont surprises d'en dire autant sur elles-mêmes, alors que généralement, elles ne font pas cela. Lors, par exemple, d'une première rencontre de psychothérapie : se trouver en présence de quelqu'un qui les écoute, qui tente de les recevoir vraiment, fait pour elles toute une différence.

Il me semble que l'on peut mentionner trois situations différentes de rencontre : il y aurait la rencontre d'une personne très absente d'elle-même, la rencontre d'un pair, c'est-à-dire de quelqu'un qui essaie aussi de se rencontrer, et la rencontre dans un lieu où l'une des personnes prend la position du psychothérapeute.

Dans la première situation, une personne peut être touchée dans sa vie par une autre personne, à la limite, complètement absente d'elle-même. Recevoir tout ce qu'une telle personne éveille en soi c'est la rencontrer. Même si pour l'autre, recevoir sa vie est tout à fait impossible, cela lui permet d'exister, cela permet à sa vie d'être reçue dans ce qu'elle éveille en quelqu'un. Cela lui permet d'être. Ainsi, à la limite, cet être complètement coupé de lui-même, en existant en l'autre, en permettant à l'autre de recevoir sa vie, devient un donneur de vie, un père, faisant de l'autre son fils, et comme celui qui le reçoit le fait vivre

en lui, il en fait son fils, devenant ainsi lui-même père de cette personne incapable de recevoir elle-même sa propre vie.

Dans la deuxième situation, il s'agirait de la rencontre de deux ou de plusieurs personnes qui essaient de recevoir leur vie. Fondamentalement, ce qui est dit précédemment reste vrai et la rencontre se passe de la même manière. Ce qui diffère, et cela constitue quand même une différence importante, c'est que le fait d'être en présence de quelqu'un qui essaie de recevoir sa vie crée des conditions qui favorisent le fait de recevoir aussi la sienne. Le groupe, tel que nous en faisons l'expérience en abandon corporel, offre un lieu favorisant vraiment la prise du risque de soi, du rapport; être reçu par d'autres qui tentent aussi de recevoir leur vie crée un espace où tout ce qui est soi, tout ce qui est l'autre, peut possiblement, progressivement, devenir de la vie, être reçu, habité.

Dans le rapport entre pairs, chacun exprime plus librement ce qui se passe en soi, car aucun n'assume la position du psychothérapeute. Les conditions diffèrent cependant pour ce dernier. Pour lui, il y a l'exigence d'essayer de recevoir tout ce qui s'éveille à l'occasion de l'autre, mais aussi celle de tenter éventuellement de parler à l'autre et ce d'une manière qui lui soit recevable. Le psychothérapeute laisse à l'autre tout l'espace pour sa vie et cela crée des conditions qui permettent à la personne cliente de se sentir libre d'être qui elle est, le psychothérapeute essayant de ne rien empêcher de ce qui lui arrive. Cette troisième situation de rencontre est extrêmement importante : en chacun de nous se trouvent des lieux très souffrants, très vulnérables, des lieux où nous ne pouvons aller seuls, des lieux qui nécessitent la présence d'une personne qui assume la position du psychothérapeute.

Peut-on se rencontrer soi-même en dehors de l'autre? Cette question m'habite depuis que je réfléchis à ce texte. Il est certain que nous ne pouvons y arriver seul dans le sens où il a fallu que les autres nous donnent notre vie, que les autres aient fait du chemin aussi pour que nous puissions en faire. Nous faisons partie de l'humanité et nous sommes devenus ce que l'humanité a fait comme route avant nous. Par contre, la présence de l'autre ne nous est pas toujours évidente de la même manière. Je pense ici au rêve qui parfois éclaire notre vécu, nos émotions, nos réactions. Souvent, pour moi, la nuit permet de me rencontrer, d'avoir accès à des dimensions de moi, à des réactions que j'aurais ignorées autrement. Je sais au matin à quel point j'ai été atteinte par telle rencontre, tel événement de la veille. Dans cela, je dirais que l'on peut se rencontrer soi-même sans la présence de l'autre, mais en écrivant ces mots, je réalise que ce qui est rendu plus présent par le rêve, c'est bien ce que l'autre a éveillé la veille...

Dans notre vie, nous sommes en contact non seulement avec des personnes, mais aussi avec la nature, les animaux, les choses... Nous vivons là aussi des formes de rencontre de soi. Nous sommes atteints, bouleversés, touchés de toutes sortes de manières par tout ce qui nous entoure. Dans des moments où j'essayais de faire silence en moi, j'ai été frappée par tout ce qui me venait : les autres sont là, mais aussi les objets, la nature... Tout cela éveille ma vie et est à rencontrer dans ma subjectivité.

Le lieu de la rencontre : en soi, dans la subjectivité...

Spontanément, nous pensons que la rencontre de l'autre se fait quelque part entre les deux personnes en relation. Nous pensons aussi que l'autre que nous rencontrons correspond à

l'autre que nous percevons devant nous, que nous le connaissons ou pouvons le connaître tel qu'il est réellement. Au fond, nous nous situons dans un univers d'objectivité : il y a devant nous une personne, objet de connaissance, et si nous sommes bon observateur, bon chercheur, nous arriverons à l'appréhender de manière objective, presque mesurable, et nous aurons accès à la vérité, à Sa vérité. Dans cet univers de pensée, il existe Une vérité qui peut être appréhendée si nous l'abordons de façon suffisamment objective.

L'expérience que nous avons acquise au cours de ces années de recherche en abandon corporel nous amène à voir les choses autrement. Nous en arrivons à comprendre que l'autre avec qui nous sommes en relation, en rapport, n'est pas l'autre qui se trouve devant nous, un être que nous pouvons connaître objectivement, mais plutôt l'autre en nous, un autre que nous ne pouvons rencontrer qu'à partir de notre propre subjectivité. Si nous y pensons bien, quand nous sommes en rapport avec quelqu'un, c'est à partir de nos propres perceptions, de nos sensations, de tout ce qui se passe en nous, que nous sommes en rapport. Nous percevons l'autre à partir de nos propres « lunettes ». Même en ce qui concerne les couleurs, il n'est pas certain que celles que nous voyons soient exactement les mêmes que celles que voit une autre personne. D'un œil à l'autre, les couleurs peuvent varier. Cela n'est qu'un petit exemple illustrant jusqu'à quel point notre perception ne correspond pas exactement à ce que nous nommons la réalité. S'il en est ainsi pour une simple perception visuelle, qu'en est-il pour une perception aussi complexe que celle d'une autre personne que nous tentons de connaître non seulement dans ce que nous voyons d'elle mais aussi dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle vit, dans ce qu'elle ressent?

C'est donc à partir de nous, de nos perceptions, de nos sensations, de ce qui s'éveille de notre vie que nous sommes en rapport avec l'autre. Dans ce sens, l'autre avec qui nous sommes en rapport, c'est l'autre en nous et non l'autre à l'extérieur de nous. Cet autre en nous, il est fait de lui et de nous. Par exemple, nous pouvons nous sentir abandonnés parce que l'autre a négligé de nous donner de ses nouvelles depuis un certain temps. Il se peut qu'il nous abandonne. Cependant, tout le ressenti que nous avons, qui s'éveille, cela concerne notre vie, nous appartient. Cela parle de l'autre : il nous abandonne, mais le vécu concernant l'abandon, c'est bien le nôtre. Il n'est pas nouveau, il n'est pas créé lors de l'événement en question, il est simplement « réveillé » par le fait que l'autre néglige de nous donner de ses nouvelles.

Le lieu de la rencontre : en soi, dans notre subjectivité, le mouvement premier est de faire porter notre vécu par l'autre...

Notre tendance première est de faire porter par l'autre ce qui s'éveille en nous. C'est parce que l'autre est fin, gentil, que nous nous sentons bien, ou c'est parce qu'il n'est pas correct, qu'il abandonne ses amis, que nous vivons ce pénible sentiment d'abandon. Nous lui faisons porter un vécu qui, il nous semble, ne serait pas là si l'autre était autrement. Nous voulons le changer afin que nous n'ayons plus à vivre les émotions qu'il éveille en nous. Dans cette manière de sentir, nous nous plaçons en relation avec un autre extérieur à nous, un autre qui, du dehors, nous atteint et nous fait mal, un autre qui, s'il changeait, nous éviterait de souffrir. Nous oublions que c'est de notre vie qu'il s'agit et qu'elle n'est « qu'éveillée » à l'occasion de l'autre. Nous oublions que tout se passe en nous, dans notre subjectivité.

Le lieu de la rencontre : en soi, dans notre subjectivité, nous avons à recevoir notre vie...

Dans nos rapports aux autres, il y a donc à recevoir comme étant de nous tout ce qui s'éveille. La douleur, la souffrance, ou le bien-être, la joie, tout cela c'est nous, c'est notre vie, ce n'est qu'éveillé par l'autre. Ce vécu est à recevoir, à habiter, à laisser exister, vivre en nous; il est important d'essayer de ne pas le fuir, le couper, l'ignorer. Et si nous le fuyons, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, il y aurait à recevoir cela, notre incapacité à ressentir, pour l'instant du moins, ces espaces de vie qui nous habitent.

L'autre, à cause de tout ce qu'il éveille de nous, en nous, devient un donneur de vie. En effet, si nous recevons, si nous habitons ce qui s'éveille dans le rapport à l'autre, nous avons accès à des dimensions de nous qui autrement seraient restées mortes, non vivantes, des dimensions non reçues, non habitées, mortes en ce sens-là, car de fait, ces dimensions ont une certaine vie puisque souvent les autres les perçoivent alors que nous-mêmes les ignorons. Quand ces espaces de vie sont habités, reçus, cela fait toute une différence et pour nous et pour l'autre avec qui nous sommes en rapport. Ces espaces, ces dimensions, deviennent de la vie alors qu'avant nous tentions par tous les moyens, à notre insu, de les garder morts, inexistantes, ignorés de nous et de l'autre. L'autre que nous rencontrons, par ce qu'il est, peut éveiller ainsi vraiment toute une vie en nous. S'il est impossible pour nous de recevoir cette vie éveillée comme étant nôtre, s'il est impossible même de recevoir notre fermeture, notre refus de nous-mêmes, nous risquons fort ou de quitter l'autre qui éveille tout cela ou de le charger, de l'accuser de notre propre vécu. Parfois, nous ne pouvons faire autrement tellement ce qui est éveillé est menaçant. Cependant, nous ne pouvons pas dire dans ce cas que nous ne sommes pas en rapport avec l'autre : c'est tout un rapport que d'être atteints à ce point... Mais c'est un rapport qui n'arrive pas d'emblée à nous donner la vie, notre vie. Il n'y a donc pas rencontre à moins que quelqu'un puisse recevoir en lui tout ce qui s'éveille à l'occasion de nous.

Tout ce qui précède semble donc signifier que l'autre ne crée pas de vie en nous; il ne fait qu'éveiller ce qui se trouve là, ce qui est en un sens créer de la vie, mais pas à partir de rien... Mais ce qui se trouve là, d'où cela vient-il? De nos parents, de nos lignées d'appartenance? De ce que nous sommes fondamentalement? Il s'agit ici d'une question presque philosophique... et il serait compliqué de tenter d'y répondre complètement... mais il semblerait, de fait, que tout ce qui se trouve là, c'est soi, soi constitué de nos parents, de nos lignées d'appartenance, mais autre chose aussi, soi dans ce que nous avons de spécifique, d'unique. Dans les groupes d'abandon corporel, nous avons l'expérience que la même personne peut, par exemple, éveiller beaucoup de colère chez certains et peu ou pas chez d'autres. Nous avons aussi l'expérience que tous portent de la colère : cela semble faire partie du vécu de l'humanité. En cela, et c'est paradoxal, nous nous retrouvons à la fois très spécifiques et très semblables. Nous avons aussi, chacun, si nous observons bien ce que nous vivons, comme des lieux différents en nous éveillés par des personnes différentes. Par exemple, quand nous pensons à telle personne, nous pouvons devenir inquiets, angoissés, alors que quand nous pensons à une autre nous sommes pacifiés, calmes... nous pensons à un événement donné et nous recevons autre chose de nous... comme si dans chaque lieu éveillé se trouvait une constellation d'émotions, de

ressentis, de vécus...différents d'un lieu à l'autre, tous soi, éveillés par certaines personnes et pas par d'autres...

Le lieu de la rencontre : en soi, dans notre subjectivité, nous avons à essayer de démêler ce qui vient de nous et ce qui vient de l'autre.

La rencontre de l'autre se fait donc en soi, dans la subjectivité reçue et habitée. Tout ce qui nous arrive est à recevoir comme étant soi, comme étant notre vie. Cependant, il est nécessaire d'en arriver à démêler un peu ce qui vient de nous et ce qui vient de l'autre, ce qui est nous et ce qui est l'autre. Cela n'est pas simple : déjà, recevoir ce qui s'éveille comme étant notre vie n'est pas simple, alors démêler ce qui vient de l'autre...

Par exemple, si nous avons une réaction corporelle forte dans le rapport à quelqu'un, que nous prenons conscience de cette réaction, que nous essayons de recevoir notre vie dans cela, il reste ensuite à tenter de démêler ce qu'il en est de l'autre, de sa vie, de ce qui lui est arrivé à lui et ce qu'il en est de nous qui réagissons autant. Comment y arriver? Par exemple, l'autre est à parler de certaines difficultés vécues dans sa famille et je me mets à ressentir une douleur violente à l'estomac. Cela persiste. Je prends conscience de ce que l'autre dit, je pense aux difficultés semblables qui existent dans ma propre famille, je ressens la souffrance vécue en regard de ces difficultés, et je continue à écouter l'autre. Je peux sentir à quel point l'autre a possiblement mal aussi. Mais il est souhaitable de démêler sa souffrance de la mienne. J'ai donc besoin, à ce point, non seulement d'écouter l'autre mais aussi de l'inviter à en dire plus, de poser des questions au besoin pour m'assurer que je comprends bien, de vérifier si ce que je comprends correspond bien à ce que l'autre dit.

Sachant que tout ce qui s'éveille en moi parle de moi, je n'ai plus besoin de demander à l'autre d'être autrement qu'il est ou si je ressens ce besoin, j'ai à me recevoir dans ce vécu. Sachant que la souffrance éveillée en moi est ma propre souffrance, je n'ai pas à demander à l'autre, par exemple, de me dire que tout va bien dans sa famille, qu'au fond, ce n'est pas aussi difficile que cela, que les gens s'aiment bien... Je peux entendre la peine, la colère, le refus de la vie. Je ne dirai pas : « Mais au fond, tes parents, ils t'aimaient » alors que l'autre est à me dire combien il ne s'est pas senti important. Son expérience subjective peut être là, peut être entendue, peut être reçue en moi. Je ne le ferai pas taire, ou si j'en ressens l'envie, je pourrai me recevoir et m'habiter dans ce besoin. L'autre peut exister dans sa subjectivité tout comme je peux le recevoir à partir de ma propre subjectivité. C'est d'ailleurs le seul endroit où je peux le recevoir...

Perdre l'illusion que nous sommes en contact de façon objective avec l'autre : tout un choc!

Nous ne connaissons l'autre qu'à partir de notre subjectivité. L'autre avec qui nous sommes en rapport est donc formé et de lui et de nous. Cependant, notre expérience première, et cela constitue une illusion importante, est que l'autre à qui nous avons accès correspond en tous points à celui qui vit devant nous, en dehors de nous, et que si nous nous en donnons la peine, nous arriverons à le connaître assez bien. Cependant, tôt ou tard, quelque chose nous saisit dans ses réactions, ses réponses, ses paroles ou ses gestes, et nous force à réaliser que cet autre ne correspond pas à l'autre que nous nous étions forgés,

à l'autre tel que nous pensions le connaître. Pour un moment, nous nous retrouvons devant un étranger et nous avons une sensation un peu bizarre : l'autre devant nous ne correspond plus à l'autre que nous connaissions.

La relation amoureuse est un lieu particulièrement propice pour ressentir cette expérience bouleversante. C'est que la relation amoureuse constitue un lieu où nous sommes portés à charger l'autre de tous nos espoirs, nos désirs, nos rêves, nos attentes... Avec cet autre, nous espérons que la vie sera plus douce, plus facile. Au fond, nous espérons que l'autre nous aidera à échapper à une bonne partie de nous. Nous le façonnons donc, en nous, comme nous l'espérons. Nous imaginons la relation comme nous la souhaitons. Par moments, nous pouvons nous vivre unis à l'autre dans une relation idyllique, puis, à d'autres moments, prendre une distance plus ou moins grande afin de nous protéger d'une fusion à la fois désirée et redoutée. Plusieurs crises que vit le couple se situent, il me semble, dans ce lieu. Lorsque l'un des partenaires change de comportement, a une liaison, parle de quitter le couple, une crise majeure peut se vivre, particulièrement pour l'autre partenaire qui s'affole, a la sensation effrayante de se trouver soudain devant une personne étrangère, inconnue, la sensation que tout s'effondre. La blessure est parfois très grande et la personne se sent abandonnée. Elle l'est, de fait, mais elle est surtout projetée brusquement hors de la fusion, ramenée à elle comme un être séparé, seul. La détresse peut être très grande : c'est la détresse d'avoir à porter sa vie, d'un début d'expérience de la subjectivité, de perte de l'illusion de la connaissance objective de l'autre. Ces éléments, il me semble, peuvent se trouver dans la détresse vécue lors de l'éclatement d'un couple.

Je parle d'une expérience généralement plus évidente dans la relation de couple. Cependant, ce mouvement fusion versus séparation, cette tendance à charger l'autre de nos désirs, de nos attentes, cette tendance à façonner l'autre à notre manière, est toujours là, dans toutes nos relations. Le rapport à l'autre comporte beaucoup d'aveuglement. Commencer à sentir cela est affolant : c'est tout à coup sentir à quel point nous pouvons vivre dans un monde subjectif et qui nous apparaît tout à coup comme un monde d'illusion, d'irréalité, un monde que nous forgeons et qui correspond plus ou moins à la réalité. Je dis « plus ou moins » car il me semble que tous, nous vivons cette expérience, mais que l'illusion ou que le contact au réel peuvent occuper plus ou moins d'espace selon qui nous sommes. Je dirais, par exemple, que pour les personnes très souffrantes et qui sont reconnues comme vivant en dehors de la réalité, l'autre est construit de toutes pièces et ne correspond probablement à peu près pas à l'autre qui existe en dehors d'elles. Cela doit faire partie de l'expérience de ces gens que nous qualifions de schizophrènes. Pour la majorité des gens, cependant, l'autre perçu correspond suffisamment à l'autre réel pour maintenir l'illusion qu'il s'agit complètement de la même personne.

Entrevoir soudainement l'autre comme extérieur à nous est une expérience un peu bizarre : c'est comme si tout à coup se déchirait une partie du voile de l'illusion et que nous apercevions là-bas, en dehors, au loin, un être que nous avons imaginé très près de nous, que nous pensions connaître réellement alors que soudain, nous réalisons que nous avons à franchir un espace pour arriver peut-être à être en rapport avec l'autre tel qu'il existe réellement. Je dis peut-être car rien n'assure d'y arriver tellement est forte la tendance à percevoir l'autre à travers nos propres lunettes, à travers l'illusion qui protège du rapport réel affolant.

Mais pourquoi le rapport réel est-il aussi affolant? Pourquoi l'illusion est-elle aussi désirable?

La pensée du rapport réel éveille la sensation d'être dans l'inconnu, d'ignorer ce qui peut arriver; nous pouvons nous sentir vulnérables, à découvert... Certaines questions se posent : Qui est cet autre et surtout qui suis-je? Qu'est-ce que je peux me mettre à vivre, à ressentir? Qui vais-je découvrir en moi, qui est cette personne que je suis? Voilà il me semble une part de l'affolement, une part de ce qui est protégé en restant dans l'illusion, en dehors du rapport réel.

Sortir de l'illusion peut être une expérience très douloureuse. Le ressenti est souvent presque insupportable : désespoir, envie de mourir, désorganisation, tristesse, pleurs, sentiment de profonde solitude... voilà quelques-unes des émotions éprouvées. Le déchirement du voile de l'illusion est un vécu corporel. Le corps est soudain ravagé, souffrant, inondé de tristesse. L'appétit diminue, le sommeil se fait rare. Les larmes ne sont jamais loin. Sortir de l'illusion renvoie à la solitude : l'autre est bien à l'extérieur, différent, autre. Quelque chose est imprenable et comporte des enjeux de vie et de mort : c'est la mort d'une manière d'être, d'un rapport fusionnel, mais c'est l'accouchement d'une vie séparée, unique, une vie qui soudain prend le risque d'apparaître.

Comment l'autre et soi sont-ils impliqués, engagés, touchés, dans ou par la rencontre?

La rencontre rejoint la personne dans tout son être : elle est atteinte, bouleversée, remuée dans sa vie par la présence de l'autre. On pourrait dire qu'après, rien ne sera plus jamais tout à fait comme avant. Quelque chose a été modifié : la personne n'est plus tout à fait la même. La rencontre atteint corporellement : le corps se détend, se stresse, s'ouvre, se ferme... toutes sortes de réactions sont possibles, mais quoi qu'il en soit, le corps réagit, sa chimie se modifie. La façon de percevoir la vie, les autres, soi-même, d'entrer en rapport, tout cela change tout au long des rencontres.

En ce sens, la rencontre réelle, celle qui atteint l'être, est thérapeutique. Ainsi, la psychothérapie, par l'occasion de rencontres qu'elle fournit, est thérapeutique non seulement pour le client mais aussi pour le psychothérapeute. En effet, les deux risquent à tout moment d'être atteints dans leur vie.

Le changement est partie intégrante de la vie. Quoi que nous fassions, nous changeons. Nous sommes faits de ce que nous mangeons, buvons, de ce que nous vivons, de nos rencontres avec les autres. Tout cela devient nous, l'autre en nous, c'est nous. La rencontre nous rejoint à ce point : nous sommes faits des autres, les autres nous donnent notre vie, vivent en nous comme nous vivons en eux. Nous sommes constitués les uns des autres. Nous sommes très interdépendants. Toucher cela, écrire cela, n'est pas facile. Nous ne pouvons exister complètement coupés : si nous vivions seuls sur une île, nous aurions quand même besoin des éléments nous entourant pour vivre. Nous sommes des êtres d'échange : nous recevons de la nature et nous rendons à la nature. Ce qui est vrai de notre corps est aussi vrai de notre vécu : nous échangeons continuellement avec les autres, ils sont en nous et nous sommes en eux.

Nous sommes donc interdépendants dans notre constitution même. Ce qu'est l'autre, quand nous le rencontrons, nous fait différent, nous atteint, et ce que nous sommes rejoint l'autre et le change aussi. Quand quelqu'un reçoit sa vie, il nous permet de vivre en lui et quand nous recevons notre vie, nous permettons à l'autre de vivre en nous. Cette fluidité des échanges modifie quelque chose dans le vécu de l'humanité : nous sommes faits les uns des autres et tenter de recevoir notre vie n'est pas sans conséquences.

Puisque nous sommes constitués des autres, nous comprenons que ceux que nous avons connus et qui sont morts continuent à vivre en nous par ce qu'ils ont apporté de changement à ce que nous sommes. Nous serions différents si ces personnes n'avaient pas habité notre vie. De la même manière, tous nos ancêtres, par ce qu'ils ont apporté à ceux qui leur succédaient et donc à nous aussi, continuent ainsi à exister. Serait-ce cela la vie éternelle?

Certaines expériences humaines fondamentales à recevoir

Pour que la rencontre puisse avoir lieu, il est nécessaire que quelqu'un quelque part se reçoive dans tout ce qui est éveillé en lui. Tout vécu humain demande à être reçu. Toutefois, certains ressentis semblent particuliers en ce sens où l'on pourrait penser qu'il faille en sortir pour que la rencontre puisse avoir lieu, alors qu'en fait, ils demandent simplement à être reçus. Cependant, si la personne qui les vit n'arrive pas à les recevoir, pour elle, l'expérience de la rencontre s'avère impossible. Je pense ici plus particulièrement à se vivre indéfini, fusionné, en connivence.

Vivre en n'étant pas défini, en ne se situant pas, vivre dans une espèce de brouillard, semble une expérience humaine archaïque en ce sens où l'humanité a probablement commencé un peu dans cet état, ou du moins, il semble que chacun de nous connaisse plus ou moins cette expérience. C'est vivre dans un univers brumeux, éthéré, ne pas savoir ce qui nous plaît, ce que nous désirons... Dans cet univers, ni soi ni l'autre n'existe vraiment. Le soi n'a pas de frontière. Il peut se confondre, s'ajuster, prendre la couleur de l'autre n'importe quand. Il disparaît dans le rapport, il est perdu autant pour lui que pour l'autre. Le premier pas pour se situer, se définir, peut paraître très coûteux : le risque d'un affrontement s'éveille. En effet, même s'il n'y a pas conflit, le simple fait de se définir, de se dire, est perçu comme agressant et jusqu'à un certain point, il y a un genre d'agression puisqu'une coupure se fait, puisqu'une déchirure se produit dans le voile du brouillard. Se situer est lourd de conséquences : c'est prendre le risque de soi, de qui l'on est, de ses désirs propres; c'est risquer d'apparaître, autant pour soi que pour l'autre. Cependant, la rencontre est possible, que la personne se situe ou pas, du moment où elle ou quelqu'un d'autre reçoit en soi ce vécu de n'être pas défini tout comme ce vécu de se définir ou d'essayer de le faire.

Cet univers n'est pas loin de l'univers fusionnel : en effet, dans la fusion, l'autre n'existe pas non plus. Je lisais l'exemple d'une mère qui pose des questions à sa fille et qui apporte elle-même les réponses : elle est tellement certaine que ce qu'elle pense est identique à ce que sa fille pense! Dans cet univers, il n'y a pas de différence entre soi et l'autre. Ce vécu aussi semble primitif dans l'histoire de l'humanité.

Il faudrait maintenant parler de la connivence qui est, elle aussi, une expérience à recevoir. Être de connivence avec une autre personne, c'est s'entendre, à son insu, pour éviter de la rencontrer et de se rencontrer. On ne décide pas à deux d'être de connivence : cela se fait. Qu'il s'agisse de connivence positive ou négative, quelque chose de soi est évité. Par exemple, dans la connivence positive, nous pouvons tout faire, à notre insu, pour ne pas ressentir tout ce que nous vivons dans la relation : nous ne conservons que le beau, le reste étant évité. Ce faisant, l'autre n'est pas rencontré dans ce qu'il fait vivre de plus difficile, ni soi dans ce qui est vécu. Ce peut être aussi dans la connivence positive que deux personnes tombent en amour. Quand ce qui est vécu est trop pénible, tomber en amour peut devenir un moyen de flotter, en quelque sorte, et de ne plus sentir le difficile de la situation. Certaines personnes passent ainsi leur vie à tomber en amour. La connivence négative n'est que l'envers de la même médaille : en chargeant l'autre de ce que nous n'aimons pas, nous évitons de le rencontrer tel qu'il est et nous évitons de nous rencontrer dans ce besoin que nous avons de lui faire porter une partie notre vie. Paradoxalement, si une personne se reçoit dans sa connivence, dans l'évitement de la rencontre qu'elle vit, cela devient de la rencontre. Se laisser habiter par son incapacité à rencontrer l'autre, à se rencontrer, c'est se rencontrer beaucoup. La présence d'un psychothérapeute qui consent à recevoir en lui tout ce qu'éveille cette connivence entre des personnes est souvent nécessaire pour que ce vécu puisse être reçu et habité.

Les conditions pour que la rencontre réelle puisse se faire

Comme la rencontre se fait en soi, dans la subjectivité, et non quelque part dans l'espace entre les personnes, la première condition pour qu'elle puisse avoir lieu est que l'une des personnes, au moins, essaie de recevoir sa vie, de faire place à tout ce qui est éveillé en elle à l'occasion de l'autre. Par contre, certains vécus sont tellement menaçants qu'ils ne peuvent être reçus sans la présence d'un psychothérapeute. Ce dernier, qui prend la position de laisser exister en lui tout ce qui est éveillé, assure parfois que la rencontre ait lieu, qu'un vécu menaçant puisse commencer à vivre, en lui, pour possiblement pouvoir ensuite être reçu par les autres, bien qu'il arrive que ceux qui l'éveillent ne puissent jamais le recevoir. Cependant, comme ce vécu est reçu chez le psychothérapeute, la rencontre a lieu, quelque chose de l'humanité est reçu et devient de la vie

Ceci amène à parler de la présence. La rencontre ne peut se faire dans l'absence totale : il faut qu'au moins « une » personne soit présente à elle-même et à ce qui s'éveille en elle. Il n'est pas simple de parler de présence, comme il n'est pas simple de parler de rencontre. Être présent signifie être là, bien sûr, être là avec tout son corps, un corps habité, c'est-à-dire un corps, une personne, qui tente de recevoir tout ce qui est éveillé de sa vie. C'est la seule présence possible : être présent à soi, avec tout ce qui est éveillé par l'autre, écouter l'autre, le recevoir à partir de ce lieu en soi qui s'éveille, qui est concerné. On pourrait penser spontanément qu'être présent à l'autre c'est se centrer sur l'autre, c'est s'oublier, mais c'est l'inverse : la seule façon d'être présent à l'autre, c'est, paradoxalement, d'être présent à soi. Sinon, si on n'est pas avec soi, si l'on est absent de soi, comment peut-on être présent à l'autre?

Pour que la rencontre ait lieu, il n'est pas nécessaire que tout ce qui est éveillé soit communiqué à l'autre. On pourrait penser le contraire... L'important, c'est que cela puisse

être reçu en soi. Il arrive souvent que des choses éveillées doivent être portées pour un temps sans être communiquées à l'autre. Ceci est particulièrement vrai dans le rôle du psychothérapeute. Il se peut aussi que certains vécus ne puissent jamais être « redonnés » à la personne qui consulte, qu'elle ne puisse jamais les recevoir, mais cela n'empêche pas la rencontre d'avoir lieu si le psychothérapeute reçoit cette vie en lui.

Conclusion.

À partir de tout ce qui est dit précédemment, il s'avère essentiel, pour qu'il y ait rencontre, que quelqu'un se reçoive dans tout ce qui est éveillé à l'occasion de la personne rencontrée. Même si celle-ci ne se reçoit pas, le fait qu'elle soit reçue en quelqu'un d'autre, rencontrée, permet à son vécu d'exister, de devenir de la vie. En ce sens, dès que quelqu'un reçoit sa vie, et plus il reçoit sa vie, plus l'humanité, avec tout ce qui la constitue, existe en lui. Des expériences aussi fondamentales que la fusion, la connivence, la mort, peuvent exister et deviennent de la vie, un vécu humain expérimenté, reconnu, existant, dès qu'une personne peut les recevoir en elle, c'est-à-dire recevoir et habiter tout ce qui s'éveille concernant ces ressentis. La rencontre, qui se fait dans la subjectivité et qui nécessite que quelqu'un se reçoive, permet donc à des dimensions de l'humanité, autrement inexistantes, inhabitées, comme mortes, de prendre existence, de devenir de la vie.

Ariane : Je suis très impressionnée d'entendre parler, si clairement, de notions aussi complexes. C'est vraiment très clair.

Monique St-Amour : Il me semble que c'est la première fois que j'entends aussi clairement parler de ce que notre lignée, de ce que nos ancêtres nous ont apporté. C'est quelque chose que j'essayais de comprendre, mais qui m'échappait tout le temps. Je l'ai entendu de façon hyper simple et hyper claire, et c'est présent beaucoup pour moi.

Gilles Deshaies : Même si nous avons eu l'occasion d'en parler souvent ensemble, je trouve très importantes la facilité et la clarté avec lesquelles tu arrives à situer la rencontre en soi, à l'intérieur de quelqu'un, plutôt qu'entre deux personnes. Ça me semble très ouvrant et très lourd de conséquence que de concevoir la rencontre ainsi. Tu as une façon de le faire, comme disait quelqu'un tantôt. C'est très complexe comme expérience, mais tu arrives à en parler d'une façon simple et claire.

Claude St-Armand : J'étais habité tout au long par ta présence physique avec nous. À Nantes, tu étais présente avec nous par vidéo. J'ai été touché que tu sois ici avec nous. C'est comme ça que tu existes en moi en ce moment, je pense que tu en parles un peu à la fin de ton texte.

SUBJECTIVITÉ ET RENCONTRE : SEUL ET AVEC D'AUTRES

Hervé Bélanger¹

Après un certain temps à me demander ce que j'allais vous dire, j'ai réalisé que ma subjectivité et mon attitude face à la rencontre s'étaient déjà exprimées dès que j'ai appris que je pouvais présenter une réflexion sur ces thèmes.

J'y voyais d'abord, plus ou moins consciemment l'occasion de prendre le risque de me faire valoir un peu auprès de psychologues, sans en avoir la formation académique, de présenter une analyse, la plus intéressante possible, pour avoir en retour, je suppose, une certaine valorisation. Mais, il y avait aussi une intuition, un sentiment que d'écrire, et de communiquer, correspondaient à une étape de ma démarche où je sens de plus en plus le besoin de chercher, de me chercher, avec les autres; de situer mon cheminement dans une marche collective.

Puis, la peur de votre réaction s'est faite de plus en plus insistante. Le sentiment de mes nombreuses limites et inconsciences est remonté. M'est aussi revenu en mémoire le peu d'effet qu'avaient fait dans mon groupe d'abandon corporel certaines de mes analyses d'une logique qui m'apparaissait pourtant convenable. On m'attendait derrière les mots; on me demandait dans quoi, dans quel ressenti, je faisais ces réflexions.

C'est pourquoi, après avoir écrit la première partie du texte en des images plutôt métaphoriques, j'ai décidé ensuite de prendre le risque de parler un peu de moi et de mon expérience disons plus subjective. Alors, j'ai ressenti une solitude voire même une sorte d'isolement.

Je me voyais buter encore sur l'incapacité de trouver des mots pour ce que je ressens et, vous autres, m'êtes apparus menaçants... Mais, me disant que ce colloque, comme la démarche d'abandon corporel, était un lieu choisi même pour avoir peur, même pour se tromper, même pour arriver à ne pas se dire, j'ai accouché de quelques réflexions.

Les mots, subjectivité et rencontre, évoquaient donc pour moi dans un premier temps des images métaphoriques, presque euphoriques. Ma subjectivité, je la voyais comme une vague dans son interdépendance avec la mer, comme lieu d'origine et de rencontre avec les autres vagues. Bien qu'inter reliées, les vagues qui sont passées et les autres qui viendront n'ont jamais été et ne seront jamais ma vague à moi. Et la vague, même quand elle disparaît, n'est jamais plus loin que son lieu d'origine, la mer, confondant « l'origine » et la « fin », la vie et la mort... et la vie... des formes que prend l'onde.

C'est peut être intéressant comme image, mais, pour moi, ce n'est pas si simple à vivre car j'ai une peur des vagues, de la mienne surtout quand je la sens mue par des forces ou des vents plus ou moins inconnus, menaçants et non contrôlés et je crains alors de sortir de la mer... (Ici le mot mer pourrait peut-être se dire au sens de mère, mais ça, ce serait en soi le sujet d'un colloque). Ainsi, je crains la vague que je suis, mais je crains aussi d'être

¹ Merci aux organisateurs de ce colloque de me donner la chance de vous rencontrer et d'explorer à ma manière, forcément subjective, la subjectivité et la rencontre.

confronté aux autres vagues; leur intimité me fait peur. On peut alors parler de subjectivité menacée et menaçante.

M'est venu que tout ça n'était pas très original, que d'autres l'avaient sans doute dit avant moi. Mais je me suis dit que justement, ça avait été dit par d'autres jamais par moi, jamais «à travers» moi jamais ici maintenant et, je ne sais pourquoi, j'ai pensé au timbre de voix que j'aurais en vous parlant... Ce timbre de voix est aussi la voie, v-o-i-e, de ma subjectivité dans un effort de rencontre et aussi dans une retenue. Ce timbre de voix je le voudrais parfois autre. J'ai l'impression qu'il est un peu étouffé et un peu étouffant. J'ai même peur qu'il endorme mes auditeurs... Je dois aussi, à l'inverse, le surveiller pour ne pas qu'il devienne trop dur, trop volontaire ou même agressant.

J'ai parfois l'impression que dans cette voix j'entends des accents de toute mon histoire personnelle singulière. Cette histoire qui a façonné ma subjectivité, à partir de mon héritage génétique et parental spécifique. Je vous en donne quelques traits concrets en vrac : Je suis un modèle 1942, une cuvée du temps de la guerre. Je suis d'origine rurale, le douzième d'une famille de seize enfants. La maladie et la mort se sont attardées un bon moment dans ma famille qui fut aussi, par ailleurs, un milieu de vie intense avec des moments d'une qualité singulière... Très jeune, j'ai été marqué par un univers de travaux physiques exigeants, de valeurs catholiques conservatrices que j'ai vécues comme culpabilisantes et contrôlantes (l'enfer attendait les délinquants et les concupiscent), en même temps que communautaires et rassurantes quelque part. J'ai fait un séjour dans un petit séminaire beauceron, un autre dans un collège de Jésuites, etc. En somme... je suis un bon garçon!

Ensuite, comme pour plusieurs de ma génération, mes valeurs catholiques romaines ont été, en bonne partie du moins, larguées dans ses aspects doctrinaires, autour des années 1970, laissant à la fois une sorte de liberté et de vide, doublés d'une recherche parfois douloureuse d'identité personnelle, sociale et même nationale. Enfin, j'ai aussi été façonné par quelques institutions gouvernementales, syndicales et, évidemment, j'ai été - comment dire - « exposé » à l'abandon corporel.

On a tous vécu dans des contextes particuliers et chacun, avec sa sensibilité propre, a réagi de façon subjective au même contexte. Imaginez quand même les tensions spécifiques que ça peut créer dans un organisme? Un cocktail physique et psychique avec des désirs, des peurs, des plaisirs, des contradictions, des paradoxes, des refus radicaux - conscients et inconscients - qui confinent parfois à des sensations d'errance, d'isolement, d'irréalité même, dans lesquelles la rencontre de soi et des autres fut, et est encore parfois pour moi, vécue comme difficile.

Dans cette voix encore, je perçois des accents qui m'apparaissent ceux d'un homme à la fois timoré et téméraire. Je prends le risque d'essayer de me dire, d'apparaître et, en même temps, je crains de ne pas savoir le faire, de ne pas ressentir assez clairement ce que je porte, de ne pas trouver les mots pour dire, ou d'être submergé par l'émotion et même d'être confronté à une perte de contrôle. Et, évidemment, la peur viscérale de la réaction de l'autre, des autres. Oser montrer sa différence encore mal habitée, au risque d'être parfaitement incompris, d'être évalué, classé, critiqué... Par ailleurs, et paradoxalement, il y a peut-être la peur d'être « trop » apprécié, d'avoir à vivre une trop grande proximité ou intimité avec les autres, de me sentir redevable envers les autres dès qu'ils manifestent de

la bienveillance pour moi, de me sentir obligé de répondre aux attentes des autres pour ne pas me sentir coupable, d'avoir à cultiver une belle image... Mais tout ça est en changement...

Seul

Plus concrètement, mon expérience de l'isolement ce fut, par exemple, vers 12 ans, d'être mis en contact d'une façon plus ou moins problématique avec des réalités puissantes comme la peur de la maladie, de la mort (la mienne et celle de mes proches), de la sexualité, de l'injustice, de l'humiliation et de l'abus... J'en étais parfois troublé et j'avais la conviction que l'expression de mon désarroi, et peut-être de mon refus viscéral de certaines réalités, ne pouvait être accueillie par ceux qui devaient normalement m'accompagner et me rassurer. Ils en avaient déjà plein les bras...

Je pressentais au fond de moi que l'expression de ma souffrance pourrait provoquer une réaction qui complèterait plutôt ma perte, comme le recours à la médecine qui confirmait l'incompréhension, l'incommunicabilité, par une médication que je sentais profondément étrangère à ma souffrance. En même temps, je préférais qu'un alibi de maladie physique détourne l'attention de ce que je vivais intérieurement parce que ça m'apparaissait comme moins confus, moins inquiétant pour les autres... Je me demandais si ce que je vivais était normal, si je n'étais pas habité par des forces étranges ou étrangères. C'était l'isolement d'une partie de moi-même et l'isolement des autres. Une organisation s'est construite à la fois intérieure à moi et hors de moi, une sorte d'organisation de survie... Mais, en un lieu essentiel de moi, je n'attendais plus personne et je sentais que personne ne m'attendait.

L'isolement, je crois que je l'ai connu dans un instinct de survie quand mon bagage subjectif était ressenti comme insupportable, importable... Comment accueillir ce qu'on a cru devoir tenir pour étranger pour survivre? (...) Alors, ma subjectivité et mes émotions fortes ont été vécues en partie comme une maladie à guérir, un objet de peur, voire de panique, et sa rencontre à l'intérieur de moi comme la rencontre de l'autre se sont avérées, un travail de longue haleine et non terminé.

Dans cet isolement et paradoxalement peut être grâce à celui-ci (...), l'élan de vie a été plus fort, mais sur fond d'épisodes d'angoisse et de tristesse, de mal être, de malaises ou de peurs exagérées de la maladie et de la mort. On dira qu'il s'agissait peut-être aussi d'une peur de la vie, de l'intensité des émotions qui bouillonnaient, mais le résultat était le même.

Ce sentiment d'isolement n'est pas encore bien loin, malgré toutes les apparences et les appartenances : famille biologique; paternité; vie conjugale, familiale, sociale, culturelle, professionnelle, *groupale* et *psychothérapeutique*. La conquête du contact avec soi et avec l'autre est décidément pour moi un long chemin.

Et avec d'autres

Après des années de démarche en abandon corporel, avec un thérapeute et dans un groupe, je commence cependant à sentir que ma subjectivité, avec ce quelle comporte d'inconnu, n'est pas nécessairement mortelle puisque d'autres s'occupent à habiter la leur

et peuvent t'aider à l'appriivoiser en y voyant même une source de richesse personnelle et collective. C'est le début de la rencontre à travers ma propre subjectivité.

L'approche de l'abandon corporel a été - et est encore - précieuse pour moi parce qu'elle essaie de faire de la place non seulement à ce que je me permets d'être, mais aussi à ce que je ne peux pas encore être, à tout ce que je porte d'unique, issu des conditions qui m'ont façonné et que j'évoquais plus tôt. C'est pour moi une approche qui peut être déculpabilisante... Par exemple, quand j'ai envie de me sentir trop coupable, pour relaxer un peu, je me dis que je suis le résultat des autres et que, s'ils ne sont pas contents de moi, ils n'ont donc qu'à s'en prendre à eux... Mais plus sérieusement, je crois que l'abandon corporel est aussi une approche de responsabilisation qui se vit dans une dynamique avec les autres.

Enfin, avec un thérapeute qui se situe non pas comme un évaluateur de ma subjectivité, mais comme en *résonance* - Est-ce bien le bon mot? Il faudrait en reparler! - avec la sienne propre, ça me fait une place un peu comme avec un frère partageant, en mode thérapeute, la même tâche que moi, la fameuse tâche de se recevoir dans son rapport avec moi. Cela induit chez-moi une aptitude à recevoir davantage ma propre subjectivité, avec les problèmes et les forces qui viennent avec. Ça m'invite à pointer le nez en dehors de l'enfermement de fonds marins parfois perçus comme cauchemardesques et, sans nier ma peur, à me regarder moi-même et les autres autrement qu'avec un périscope (pour rester dans le langage maritime) et de ne pas trop suffoquer dans mon sous-marin.

Donc, pratiquer le « se recevoir » *inspiré* par l'aptitude d'une personne, d'un thérapeute à le faire pour lui-même, apparaît pour moi une piste à la fois pour l'actualisation de ma subjectivité, ma version personnelle de la vie, et pour la rencontre avec l'autre, avec les autres. Ai-je besoin de dire que j'ai encore beaucoup à apprendre, à vivre, à être, à créer, en rapport avec la subjectivité et la rencontre? C'est pour cela que je suis ici.

En terminant, j'ajouterais qu'en écrivant ce texte, j'ai aussi eu une bonne pensée pour la sensibilité de Georges Brassens. J'entendais, par exemple, la chanson du « *Pauvre Martin* » dont on pourrait dire qu'il avait une subjectivité menacée, sa vie étant pratiquement consacrée à ne pas exister... En particulier ces mots : « *Il creusa lui-même sa tombe en faisant vite en se cachant et s'y étendit sans rien dire pour ne pas déranger les gens* »... Et cette autre chanson intitulée « *La mauvaise réputation* » qui révèle cette fois une subjectivité menaçante pour les gens, par exemple dans ces mots : « *Au village sans prétention, j'ai mauvaise réputation, que je me démène ou que je reste coi, on me traite de je ne sais quoi. Je ne fais pourtant de tort à personne en prenant des chemins qui ne mènent pas à Rome... mais les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux* ».

Pourtant, cette autre route pour moi, qui s'est avérée et qui s'avère parfois encore difficile (ce n'est pas une plainte, mais un partage, une recherche), la route de sa subjectivité, c'est la seule sans doute qui permet la rencontre. Il faut être vraiment deux pour se rencontrer et pour se faire être réciproquement.

Claude Larochelle : Hervé, ça me touche beaucoup. Comme compagnon de démarche, je suis très touché par la générosité avec laquelle tu t'amènes ici et que tu te révèles. Ça m'éveille à moi beaucoup. Ma première réaction a été de me dire mon Dieu, il se donne beaucoup à nous. Puis j'ai eu l'impression que tu parlais de moi beaucoup.

Guy : Hervé, nous nous connaissons depuis 1974 et ce qui me touche dans ta présentation, c'est ton courage. Tu as parlé de timidité et de témérité. Ce que je ressens, c'est le courage d'être toi-même et tout toi-même, dans toutes tes dimensions et cela, ça me touche infiniment. C'est beaucoup de courage, de bonté et de générosité de m'avoir invité à être présent à ce colloque en abandon corporel, d'autant plus que tu savais l'amitié qui me lie à Aimé depuis longtemps. Je t'en remercie beaucoup.

Pierre-Paul : Je viens moi aussi d'une cuvée 41 rurale et je me retrouve beaucoup dans l'expérience souffrante de se découvrir.

DE LA MENACE D'ÊTRE SOI

Marie-Josée Guimont

*« Le non-poème
C'est ma tristesse
Ontologique
La souffrance d'être un autre »
Gaston Miron*

Du plus loin de moi et du plus profond de moi, j'ai pensé que la vie que je portais n'était pas normale ou n'était presque pas de la vie. Alors a commencé le long chemin de l'exil, de la dépossession de moi-même et la tentative désespérée pour devenir quelqu'un d'acceptable pour moi et pour les autres. Cela voulait dire, correspondre à des critères établis en dehors de moi, des critères qui font consensus, qui rallient la majorité du monde. Il y avait une norme à suivre, une vérité à reconnaître. Être objectif était le but à atteindre et je n'avais jamais pensé qu'entre l'objectivité et la subjectivité il y eût tout un monde et qu'être subjectif pouvait être aussi dérangeant, voire subversif, pour soi et pour l'autre.

On a beaucoup décrié et l'on décrie encore la subjectivité. « Tu es subjectif » est un anathème qui n'est pas facile à entendre, comme si d'être subjectif était une faute grave. Le moindre froncement de sourcil, soupir, rictus, mouvement devient suspect dans la rencontre et est vécu comme une menace à l'intégrité de l'autre qui vit cela comme l'invalidation de sa propre expérience, voire une condamnation qui, parfois, en est une. Lorsqu'on aborde la subjectivité, on parle de lieux extrêmement sensibles et au cœur même de la vie, car il y va de l'existence même de l'un ou de l'autre, voire des deux en relation. Mais de quoi parle-t-on au juste lorsqu'on parle de subjectivité? Qu'y a-t-il d'aussi menaçant, tant pour soi que pour l'autre, et qui fait que l'on établit des connivences avec l'autre ou encore que l'on se terre, que l'on disparaît?

Aborder la subjectivité, c'est s'aborder, souvent là où soi-même on se rejette. Alors, comment faire de la place à sa subjectivité sans disparaître ou tuer l'autre? Est-ce possible de continuer en étant deux, se reconnaître, reconnaître la vie que l'on porte, sa violence par exemple qui apparaît souvent comme inacceptable, sans que cela conduise à la rupture ou sans se rejeter soi-même? Voilà autant de questions soulevées par le sujet et je tenterai d'en parler en m'appuyant sur mon expérience personnelle et mon expérience de la situation groupale qui m'apparaît un lieu privilégié pour prendre le risque de la rencontre avec soi et avec l'autre, tant pour le client que pour le thérapeute.

Pour moi, les rêves ont été un fil conducteur sur le chemin de la rencontre avec soi. D'abord énigmatiques, parfois troublants, ils étaient les riches dépositaires d'une vie qui m'échappait. Autrement dit, mes rêves me devançaient. Il y avait donc une vie qui m'habitait à laquelle j'étais étrangère ou qui m'était plutôt étrangère. Cela m'intéressait malgré tout. Je n'avais pas accès à moi. Aussi, lorsque je rêvais, même si je n'avais pas le sens de mon rêve, j'avais le sentiment que celui-ci possédait une clé.

Et puis, j'ai fait ce rêve. C'était au début de ma thérapie. Dans une cathédrale du Moyen Âge, il y avait une crypte autour de laquelle reposaient des sarcophages de femmes. Alors que je tentais de les réveiller, je m'aperçus que l'une d'entre elles avait un œil ouvert, signalant ainsi qu'il y avait là une vie minimale dont j'avais perdu la mémoire. C'est beaucoup plus tard que cette compréhension m'est venue. Que s'était-il donc passé? Qu'était-il arrivé à ces femmes pétrifiées? J'ai parlé plus haut de la tentative désespérée pour devenir quelqu'un, harnacher la vie que l'on porte, la civiliser à outrance, parce que celle que l'on porte nous apparaît inacceptable, voire pas normale, la vie dont on cherche tout le temps à se débarrasser, la vie qu'on a fait taire et dont on finit par perdre la trace, la sienne et celles des autres qui nous ont précédés. Et alors qu'on a le sentiment d'avoir tout fait pour se donner une certaine forme, réussir, se bâtir des cathédrales, la rencontre du vide, du non-sens, le sentiment, malgré tous ces efforts, de n'être rien qu'un fantôme sans consistance qu'on veut toujours cacher, sans contour, étranger à soi-même, dépossédé.

Il y avait la douleur aussi. Cet effort désespéré pour harnacher la vie ne s'était pas fait sans laisser de traces. La douleur que ça fait dans le corps, le corps qui se tord ou se détord, c'était parfois incompréhensible, de même que les soubresauts, les mouvements saccadés, la vie sauvage à l'état brut qui tente de se frayer un chemin, sinueux, raboteux, aride, décourageant, parfois désespérant. La peur, la honte aussi d'être habitée par une vie qui m'était étrangère et pour laquelle je n'avais pas de mot. Apparaître ainsi aux yeux des autres m'humiliait, mais je sentais que c'était le seul chemin pour me rejoindre. Avoir mal était tout ce qui m'était donné et je défendais cela farouchement. Là où moi je ne sentais rien, la douleur signalait quelque chose et me l'enlever, c'était m'enlever tout ce qui me restait. Il y avait l'effort désespéré pour qu'il n'y ait pas de vie, pour faire taire, il y avait l'effort désespéré pour me rejoindre, sans mot, sans compréhension a priori, deux mouvements entrelacés dans le corps.

Entre le désespoir et l'espoir, un long chemin qui sinue entre le refuge et le confort de l'indéfinition et aussi la douleur et la colère de ne pas « s'avoir ». L'effort pour réussir avait été important pour placer l'irrecevable de soi quelque part et permettre de se construire une certaine estime de soi, mais il gardait dans une absence à soi qui devenait de plus en plus insoutenable. Comment rencontrer l'autre quand il n'y a pas quelqu'un pour soi parce que les repères ont été mis à l'extérieur. Et pourtant, ces repères devaient garantir un certain bonheur. Dans la société, on entend souvent dire : « Tu as tout pour être heureux, une bonne santé, un travail intéressant, une bonne maison, une famille. Comment peux-tu être malheureux? » Et tout est là. Apparemment les conditions de réussite sont réunies, mais le bonheur n'est pas au rendez-vous, qui plus est, il y a un sentiment d'absurdité qui s'installe. Ça ressemble de plus en plus à la mort, à un corps sans vie, à une vie enfermée dans un sarcophage, à l'ennui.

Bien que paradoxale, l'absence à moi-même a été, d'une certaine manière, la première prise de contact sur le chemin de la rencontre avec soi. La rencontre a été brutale. J'étais pleine de connaissances, mais je ne me savais pas. Cela n'a pas été facile à rencontrer, mais c'était incontournable. Il a fallu et il faut beaucoup de patience et d'humilité pour consentir à être vu par les autres, comme ne sachant pas, consentir aussi à ce que la vie nous soit donnée par les autres. Et cela m'amène à parler de l'importance du groupe sur le chemin de la rencontre avec soi. Voir, être vu. L'horreur d'être vu et entendu là où on se rejette, d'être devancé par les autres dans la connaissance de soi. La tentative d'abord de parler en

essayant de dire ce qu'on pense qui est attendu, pour réaliser que ça ne nous dit pas vraiment. Je parlerais des groupes dans cette recherche pour se rencontrer, comme une sorte de banc d'essai pour apprivoiser la vie qu'on a dû garder en dehors de soi, pour aborder les lieux de la vie profonde où ça n'a jamais été possible d'aller parce que trop menaçants, et parce que souvent, on ne sait même pas qu'on est porteur de cette vie-là. Le groupe, c'est aussi un lieu pour prendre le risque du lien, de la rencontre, un lieu pour s'apprendre dans le rapport aux autres, sortir de la solitude, un lieu pour être.

J'aimerais m'attarder ici à la rencontre justement et c'est là, pour moi, que la subjectivité prend tout son sens. Il y a d'abord l'effort pour s'ajuster à ce qu'on pense en fait qui est attendu, et puis, il y a les frottements avec les autres, les réactions vives, voire le choc des subjectivités qui s'affrontent, et l'espoir qu'il y ait une vérité, quelque part, qui va faire régner la paix et que le thérapeute serait porteur de cette ligne directrice. Apparaître avec l'inavouable de soi, le non-su de soi aussi, sentir qu'on éveille colère, dégoût, mépris, la peur aussi d'être rejeté ou pire encore, la peur de toucher l'autre ou d'être touché soi-même. Et c'est là, pour moi, que se situe le risque et que sont éveillées les menaces les plus fortes. Le risque d'apparaître aux yeux des autres avec cette vie-là dont on ne veut pas. Il y a tout un risque à apparaître avec sa vie, rencontrer l'autre avec l'envie de disparaître ou de l'éliminer, la peur aussi d'être éliminé, l'impossibilité qu'il y ait deux existences, la présence de l'un éveillant en soi toutes sortes de réactions dont on ne veut pas, et qui parfois nous échappent.

Mais pourquoi la menace est-elle aussi grande? Il n'est pas facile de rencontrer l'autre quand on n'est pas là pour soi, qu'on est dépossédé de soi, que ce que l'on ne voulait pas de soi ou qu'on ne pouvait recevoir a été mis à l'extérieur, qu'on est sans corps ou qu'on est un corps pratiquement sans vie, que d'une certaine manière, il n'y a personne. Rencontrer l'autre ainsi est menaçant, les fondements de soi étant quasi inexistantes, et le passage en soi pour la rencontre très étroit, un filet. La menace est d'autant plus grande qu'on apprend qu'elle ne vient pas juste de l'extérieur, mais de nous, la menace de s'abandonner, là où il y a à « se recevoir » dans ces lieux de soi que l'on trouve justement irrecevables, inacceptables, ne correspondant pas aux normes attendues et à l'idéal qu'on s'était fixés pour soi.

La reconnaissance de la différence a marqué une sorte de point tournant pour moi et a été une expérience fondatrice. Il était menaçant d'être autre, mais paradoxalement, y consentir devenait libérateur. Être différente me constituait d'une certaine façon et me sortait de l'étroitesse de la normalité dans laquelle j'étais enfermée. Ça me faisait de la place intérieurement, et m'en faisait une parmi les autres pour la rencontre. J'avais été touchée un après-midi d'automne, alors que je marchais dans un champ, de voir à l'orée du bois, des arbres de différentes grosseurs, de différentes hauteurs, de différentes formes et dont pas un n'avait la même couleur. Chétif, majestueux, dépouillé, feuillu, chacun à sa façon singulière d'être là, me donnait cette image automnale et me faisait un chemin pour reconnaître ma propre singularité parmi celle des autres.

Être différente me donne un point de départ, une base pour me reconnaître. Même si ce n'est pas celle que j'avais espérée, c'est la mienne.

Gisèle Moisan : Marie-Josée, tu sais déjà à quel point ton texte me touche. Je suis toujours autant atteinte d'entendre dire que la menace de rencontrer l'autre quand on est pas là pour soi, c'est très menaçant. Cela me fait réfléchir beaucoup depuis que je l'ai lu dans ton texte. Merci!

Guylaine : Je t'entendais parler, te nommer, te dire et, en même temps, j'ai pensé à lui, à elle, à lui, à elle, à cette fois-là, à ceci, à cela, etc. Je voyais que nos vécus ne t'étaient pas étrangers. Je comprends comment tu pouvais être présente. Je me dis aussi comment ça pouvait être souffrant pour toi de nous entendre et de nous voir souffrir. Alors, je te remercie de nous permettre de te connaître comme ça, mais aussi, de ta présence auprès de nous, ta présence auprès de toi et auprès de nous.

Clémence : Tu dis, Marie-Josée, quelque chose de très éclairant. Avoir mal était tout ce qui m'était donné et je défendais cela farouchement; là, où moi, je ne sentais rien, la douleur signalait quelque chose. Me l'enlever, c'était m'enlever tout ce qui me restait. Il me semble que ça réhabilite le sens de la douleur.

Claire : Je voudrais dire que risquer sa différence, c'est risquer d'avoir sa vie.

LA RÉACTION PARANOÏDE : UNE EXPÉRIENCE SUBJECTIVE ÉVOQUANT LA MENACE DE LA RENCONTRE OU DE LA CO-NAISSANCE

Jean-Yves Levasseur

Dans le cadre de ce séminaire de recherche en abandon corporel, le présent sujet s'est imposé à ma réflexion. Je suis en démarche et j'accompagne des gens dans leur propre démarche depuis plusieurs années et, progressivement, je me suis apprivoisé à moi et aux autres dans cette dimension traitée injustement en psychologie. Pour ma part, je n'ai jamais rejeté cette organisation de la personnalité, mais elle m'imposait désespoir, découragement et impuissance. Je le vois tout autre maintenant, c'est pourquoi je prends le risque d'écrire ce qui me vient spontanément sur ce sujet, espérant trouver des chemins donnant justice et espoir pour les gens qui vivent dans cette organisation. Elle n'existe pas dans l'absurde, c'est une souffrance qui a un sens et j'espère y accéder du moins minimalement.

Chair de la chair

Naître de chair en chair. Être un morceau de chair à vif. Je suis né comme tel. Mes parents ne m'ont pas rendu comme je suis. J'étais comme ça à ma naissance. Je suis né hypersensible, le moindre mouvement extérieur à moi me fait mal, m'insécurise, me fait peur et crée l'affolement. Je réagis souvent avec de la violence, de l'agression, de la projection, de l'accusation sinon je tombe dans un état dépressif. J'attaque l'autre instinctivement. L'autre est le plus souvent vécu comme un agresseur : survie oblige.

En restant seul ou du moins distant des autres, je suis moins à risque d'être éveillé dans ce lieu d'hypersensibilité, mais il n'est pas pour le moins existant. Une autre façon, mais que j'arrive difficilement à appliquer, du moins de ce temps, c'est d'ignorer cette réalité, autrement dit, faire comme si ce n'était pas là. Il m'est plus difficile de réagir comme autrefois en me racontant des histoires pour ne pas faire face et porter cette réalité de moi. J'arrangeais les choses souvent en ma faveur ou, à l'inverse, je devenais à mes yeux un monstre. Finalement, je réagissais au mieux sans savoir ce qui était moi dans tout cela. Maintenant, je sais qu'à partir du moment où un lien commence à se faire, cette hypersensibilité se manifeste et la bataille commence.

Il m'apparaît nécessaire que je vous parle de cet état ou de cette position dans la vie pour que je puisse élaborer mon sujet sur les réactions paranoïdes. Je crois que c'est de ce lieu que les réactions paranoïdes apparaissent. C'est de là que naît ce mécanisme. Lorsqu'il est reçu, il devient alors un lieu de rencontre plutôt qu'un lieu d'isolement et de guerre. Mais attention, ce lieu de sensibilité ne porte pas seulement de l'agressivité, de la violence, il porte autant de tendresse, de sensualité, de compassion... ce qui est tout aussi éprouvant.

Perception, projection et accusation

L'hypersensibilité est donc au fondement de ce que je suis, elle définit ou structure ma personnalité et mon mode de rapport aux autres. J'étais à peine conscient de cela auparavant, mais plus je pénètre les mystères de ma vie, plus elle prend de la place pour ne pas dire toute la place. Il n'y a rien qui passe sans m'atteindre, et ce, parfois violemment. Tant que je suis dans un monde que je contrôle, que je suis en accord avec ma perception de moi et des autres, j'arrive à porter cela.

Mais lorsque tout événement extérieur à moi ou qui ne fait pas partie de ma perception ou qui ne constitue pas en moi une réalité de mon monde, c'est alors que surgit la bataille. Tout devient une menace, souvent y compris, ce qui ne l'était pas. Tout ce qui vit en dehors de moi et qui n'est pas moi me trouble et me rend défensif, créatif voir agressif. L'autre (tout ce qui n'est pas moi) est vécu comme dangereux, le danger que ce qui est autre détruit l'organisation que je suis. Je me sens attaqué et je dois me défendre pour éviter ma propre disparition, voir ma destruction, ma désorganisation. C'est alors que la projection et l'accusation se développent et tentent de détruire tout ce qui est en dehors de moi. La projection et l'accusation deviennent la justification de mon désir de mourir ou de tuer.

Ce désir est implacable, il ne donne aucune chance de survie, tant à celui qui le porte qu'à celui qui l'éveille. À moins, bien sûr, qu'il soit porté par l'un ou l'autre des protagonistes. Autrement, un risque de mort est éveillé et il doit y avoir « un mort » pour que l'un des deux survive. L'intolérable, l'insupportable, la menace de disparaître, d'être rien ou monstrueux sont en place et il n'y a rien d'autre de possible que de mourir ou de tuer pour éviter ce lieu. Tout est détruit et doit être détruit, c'est l'autre ou moi. Tout devient acier, métal, froid, plus aucune vie ne peut exister. C'est la mort à tout prix de toute forme de ressenti. Il n'y a que le froid, le durcissement et rien de vivant n'est toléré. Il n'y a à ce moment rien d'autre à considérer que l'impasse, le désert, l'absurde, la solitude, l'isolement, la fermeture totale et à tout prix.

Ce lieu menacé est muni d'armes fatales, de rages froides qui n'ont qu'un but : tuer ou être tué. Pour moi, ce lieu est sans doute celui qui est éveillé dans toutes les guerres : la peur de la disparition, la peur du meurtre. Cette peur est aussi grande d'un côté comme de l'autre. J'irais même jusqu'à dire qu'il est nécessaire que le sang coule pour que cette violence se pose.

Tout cela est vécu sous le mode de la projection-accusation, c'est-à-dire que ce qui est vécu ne concerne pas celui qui l'agit, il n'est que la victime de l'autre. Il n'y a rien qui est porté donc, c'est l'autre le méchant, le responsable de toutes ces réactions. Je n'ai rien fait, c'est l'autre le responsable. Celui qui agit cette violence n'a aucune conscience d'être menacé dans sa propre existence, il n'est que le résultat de l'existence de l'autre.

La souffrance

Pour moi, au-delà de toutes les joies, de toutes les peines et de toutes les douleurs, il y a la *souffrance*. Elle est là, qu'on le veuille ou non, qu'on la sente ou non, qu'on la sache ou non. Elle est toujours là en attente d'être reçue et portée. Elle est là toute prête à nous révéler à nous-mêmes. Elle est là s'offrant pour nous signaler qui nous sommes. Plus je m'investis

dans ma démarche de thérapie, plus je souffre et plus ma vie a du sens et plus la Vie a un sens. Je n'en perçois qu'une infime partie, mais c'est suffisant pour en pressentir la densité, la portée et sa finalité. J'ai passé une grande partie de ma vie à chercher, parce que je trouvais la vie absurde. Je réalise finalement que là où il y a de l'absurdité, là se cache le sens. Par exemple, je trouvais absurde la religion. Ma méfiance à l'endroit de l'autre n'y voyait qu'exploitation, humiliation et mépris du genre humain. Maintenant, je réalise que le devenir humain ne prend ses racines que dans le religieux, les croyances et toutes formes d'institution. Elle est un lieu de dépôt pour le pèlerin qui chemine dans le temps.

Par ailleurs, je trouve que le sens n'est pas toujours aussi glorieux que je l'aurais souhaité. Il est beaucoup plus dépouillé et plus désolant qu'heureux, mais tout de même, il peut être aussi apaisant. Je trouve qu'au départ, c'est une triste réalité que de se découvrir mortel, et cela, pour toujours, que la vie continue sans nous, que nous n'en vivons qu'un bref instant, et que chacun de nous n'est qu'une petite parcelle de conscience. *Paradoxalement, je dirais que de se sentir lié à un tout me sort de l'impuissance à vouloir être tout.* Consentir à mourir devient ainsi possible.

Je vous parlerais ici d'un rêve que j'ai fait, il y a un certain temps. Ce rêve, à mon avis, nous montre cette souffrance de ne pouvoir être en lien avec les autres, dans ce désir de vouloir être tout et de vivre toujours l'autre comme une menace de faire échec à cette totalité. Il ne reste que le désert comme chemin et son armure pour éloigner toute forme de vie qui n'est pas soi.

Ce rêve se passe dans un groupe de thérapie. Je vous en présente l'essentiel. Une personne du groupe se plaint qu'on ne parle pas d'amour dans ce groupe. Je me moque un peu d'elle et je chante pour couvrir ses propos. Je m'arrête pressentant le ridicule. Progressivement dans le rêve, je me retrouve de plus en plus isolé, les autres parlent entre eux et je vois bien que je suis seul. Je deviens de plus en plus mal et je pressens un besoin urgent de parler. J'ai tout le corps qui veut se tordre. J'essaie de parler et il ne vient rien. Je pleure abondamment. Tout ce qu'il me vient de dire c'est : « *Je n'ai jamais aimé personne, je n'ai aimé que moi-même. J'ai désiré plusieurs fois, mais je n'ai jamais aimé personne!* ».

Je me réveille dans l'étouffement. Qu'il est difficile d'entendre parler d'amour lorsqu'on est pris dans une position narcissique où il n'y a que soi, qu'il ne peut y avoir personne d'autre que soi. J'ajouterais que cet amour narcissique dépasse le simple amour de soi, mais comprend l'amour de ce qui est comme soi, c'est-à-dire qui correspond à sa manière de percevoir, à sa manière d'être au monde et à ce qu'on pense comme la Vérité. L'amour de la différence, c'est tout nouveau pour moi et ça passe le plus souvent, d'abord, par une rage projective et accusatrice. La différence nourrit et le pareil ou le semblable garde dans la privation de soi et de l'autre, dans le narcissisme. Mais il y a d'abord à ressentir le manque pour que le plein prenne place. Il doit d'abord y avoir connivence pour que la différenciation devienne possible. Je dirais que, bien avant l'hétérosexualité, il y a l'homosexualité. Pour moi, tout est corporel, tout s'exprime dans le corps et rien de ce que l'on vit vraiment n'échappe au corps. Tuer l'un, c'est se priver de l'autre. Je parle ici dans le rapport et non dans les comportements.

Je considère que ma souffrance et la souffrance est fondamentale. Si je n'avais pas autant souffert dans ma position narcissique, je n'aurais jamais pu faire ce chemin pour la recevoir

et prendre le risque de m'ouvrir au monde. D'une certaine manière, c'est elle qui m'a mis au monde. Je ne vois pas, pour moi, comment ça aurait pu se faire autrement.

La réaction dite « paranoïde »

L'être de chair que je suis, l'hypersensibilité dont je me protège par la projection et l'accusation, la souffrance qui me ronge de l'intérieur dans une mer de solitude et de désespoir infini s'insère dans un mécanisme de survie instinctif et animal, pour ne pas dire fondamental, que j'appelle la réaction paranoïde, d'où le titre « une expérience subjective évoquant la menace de la rencontre ou de la co-naissance ».

« Je n'ai rien fait... je n'ai rien à me reprocher, ce sont les autres qui me font qui me font mal ou me rejette. »

« Il ou elle essaie de me détruire aux yeux des autres. »

« C'est de sa faute et pas la mienne, je ne lui ai rien fait ou dit. »

« C'est lui qui m'a mis dans cet état, j'étais bien avant qu'il arrive et m'attaque. »

« Mon patron est jamais content de ce que je fais pourtant je fais tout ce qu'il me demande. »

« Je le considérais comme un ami avant que je me rende compte qu'il n'était pas honnête avec moi. »

« Il est méchant, il est contre moi. »

« Il profite de moi. »

« Depuis qu'il a eu une promotion, il ne me regarde plus. »

« Il les a tous montés contre moi. »

« Quand ils rient, je suis sûr qu'ils rient de moi. »

« Quand je rentre dans la pièce, ils s'en vont. »

« Je ne sais plus trop à qui j'ai affaire. »

« Je suis sûr que je ne peux lui faire confiance. »

« Je n'ai jamais fait de mal à personne. »

« Il se pense mieux que moi. »

« Je suis comme tout le monde. »

« Il m'exploite dans ma naïveté. »

« Il ou elle veut me posséder. »

« Je suis sous influence. »

« Ce sont les peurs de l'autre qui me détruisent. »

« Je suis pris à mon insu dans une secte. »

« Il me réduit dans ses perceptions. »

« Il est jaloux de ma vie. »

Toutes ces réactions bien qu'elles ont sûrement des fondements réels laissent supposer que les autres sont méchants et que celui qui perçoit ces réactions en est la victime, il est irréfutable. Toute réaction qui *enferme* l'autre dans un rôle de méchant, d'agresseur, de démolisseur, de dangereux et qui ne laisse pas de place à l'autre dans sa totalité, dans sa complexité, dans sa subjectivité, m'apparaît comme réaction paranoïde. Toutes ces réactions de projection et d'accusation seraient donc une expérience subjective qui va bien delà de ce premier niveau. *L'enfermement* s'y ajoute et devient nécessaire, voire vital. Le sujet au prise avec de telles réactions n'a d'autre choix que de prendre le contrôle de tout ce qui l'entoure. Sa perception devient la seule véritable, la Seule. Elle implique, du moins dans mon expérience, une mise en scène souvent théâtrale où la personne concernée devient le scénariste, le réalisateur, le metteur en scène, et à la fois, tous les comédiens où se déploie, dans un débordement d'imagination, une tragédie souvent shakespearienne, voire kafkaïenne. L'imagination est souvent stupéfiante et épuisante selon l'intensité que représente la menace. Mais de quelle menace s'agit-il? Qu'est-ce qui se produit pour que soudainement l'imagination s'exalte autant?

Ces réactions neutralisent l'effet de l'autre sur soi et évitent ainsi la rencontre de l'autre et de soi. L'imaginaire fait tout en son pouvoir pour créer un monde où l'autre ne peut pas exister dans sa réalité différenciée. Tout est mis en œuvre afin que sa propre réalité ait toute la place, même si elle est totalement subjective, et est perçue par l'auteur comme la réalité la plus objective qui soit, au risque de passer pour un menteur, pour un fou ou tout autre qualificatif de ce genre. Un cercle infernal s'installe où l'un alimente l'autre. La différence n'existe pas et ne doit pas exister autrement que comment elle est imaginée afin de préserver *l'enfermement*.

Effectivement, ces réactions *enferment* son sujet dans une solitude et une privation du rapport aux autres et à soi. Une frustration est vécue et elle s'alourdit tout au long d'une vie et conduit à une mort dans la rage d'être au monde et de ne pas avoir bien vécu, d'être insatisfait et le mot est faible. C'est mourir dans le non-sens, une vie ratée, une perte de sa dignité et l'impossibilité de vivre l'humilité. C'est mourir en pensant que la vie n'a pas été bonne pour soi. C'est mourir en pensant aussi que c'est nous qui savons ce qui est bon pour soi alors que la vie nous donne ce qu'elle a à nous donner et c'est à nous d'apprendre à vivre avec elle. Nous avons tellement peu de pouvoir sur la vie, c'est tellement plus vaste que soi. C'est mourir avec la révolte que notre vie aurait pu être autrement, que la vie n'a pas été bonne pour nous. Rien de ce qui nous a été donné ne sait être apprécié. Le narcissisme en nous ne veut pas mourir, quelque chose en nous ne veut pas mourir.

Tout le rapport à la vie est ainsi organisé. Dans les extrêmes de cette position, la vie est toujours perçue comme une menace, un danger. Il n'y a rien qui nourrit vraiment. C'est aussi la position du tout ou rien. Si je n'ai pas tout, je n'ai rien. C'est aussi la position que la vie nous doit tout, que tout effort est vécu comme une injustice. C'est aussi la position où l'envie, la jalousie de ce que les autres ont et qu'on n'a pas, est vécue comme une injustice. Le rapport à soi est toujours évité en restant dans le regard qu'on imagine de l'autre pour

éviter son propre regard sur soi. Ces positions, à mon avis, sont fondamentales à toutes vies humaines sauf que certaines personnes en souffrent plus que d'autres. Certains sont tellement structurés dans cette organisation qu'il ne leur reste aucun espace pour l'auto critique ou la démarche.

Qui est l'autre?

À ce stade-ci, il m'apparaît important de développer ce que je comprends de : qui est l'autre. L'autre est beaucoup plus que ce que j'en perçois, c'est de l'ordre d'un autre monde. Je crois que l'autre ce n'est pas l'autre qu'on voit devant soi. Celui-là, c'est d'une certaine manière nous-mêmes, un ensemble de perceptions qui nous caractérisent, c'est ce qu'on imagine qu'il est, pour que ce soit supportable de le laisser vivre. Mais l'autre dans sa réalité, autre que nous-mêmes, c'est cet autre qui est insupportable. C'est le différent de soi, c'est cette entité qui existe en-dehors de nous. L'autre, c'est toute la vie devant soi, cette vie dont on a une conscience si partielle et dont chacun de nous en représente des parties. Dans la réaction paranoïde, c'est cet autre qu'il faut à tout prix éliminer, et ce bon gré malgré sous peine de se désorganiser. C'est la peur que si l'autre existe, sa propre existence soit invalidée.

Pour rendre plus concret cette pensée, référez-vous à une expérience que vous avez sûrement fait de vous retrouver dans un pays de langue étrangère que vous ne connaissez pas ou très peu. Quelqu'un vous parle et vous ne comprenez pas. Vous voulez parler et vous n'avez pas les mots ou il ne vous comprend pas. Deux réalités différentes se rencontrent avec une incapacité de se parler. Bien sûr, il y a le langage gestuel, mais ça prend un certain temps avant de les déchiffrer. Pour ma part, mes repères deviennent très restreints. Je me retrouve devant une tout autre réalité. Des sons arrivent à nos oreilles, mais n'évoquent rien. Me voilà devant une réalité tout à fait inconnue, cela peut être paniquant ou effrayant. Il y a des lieux insupportables d'éveiller qui dépassent la situation. De plus, l'envie de prêter des intentions malfaisantes font surfaces et une extrême vigilance s'impose. La bataille s'éveille, l'imagination devient débordante. Se retrouver avec le différent de soi n'est pas chose facile.

Cet autre, c'est plus que nous-mêmes, c'est tout l'indéfini de soi, des autres et de l'univers, c'est toute l'incompréhension de notre existence. D'où vient-on? Où va-t-on? Et que faisons-nous là? Il y a tant et tant de manières d'exister, tant de formes de vie qui, à mon avis, vont dans une direction dont nous n'avons pas le contrôle bien qu'en pensent autrement certains. Cet autre, pourrait-on dire, éveille en moi l'infini et l'indéfini de mon existence et de l'existence. Ses habitudes, sa génétique, son environnement, son éducation, ses croyances, ses habiletés, etc. m'ouvrent sur un monde qui me dit que le monde ne s'arrête pas au Québec ou à moi-même. Tout ce que l'autre éveille en nous est menaçant dans la mesure où c'est de l'inconnu de soi qui est éveillé. Il nous révèle que nous sommes bien peu de chose et que le narcissisme qui nous habite fait tous les efforts pour ne pas s'éteindre. Devenir une réalité bien modeste n'est pas donnée à tout le monde.

Qui suis-je?

Qui suis-je? Une autre question, bien que reliée à ce qui précède, ouvre sur une perspective dépassant mon imagination. Je suis une organisation qui porte une vie intrinsèque à sa

matière. J'ai une vie infiniment plus vaste de ce que j'ai conscience d'être. Elle est pourtant réelle et bien inscrite dans la matière que je suis, donc le corps que je suis. La pensée dont je suis capable et que j'utilise bien savamment, et ce, bien malgré moi, pour me maintenir à peu près respectable ou prenable parmi ma communauté humaine ne représente qu'une infime partie de ma réalité.

Cette pensée tente de concilier la réalité que je suis avec les exigences de survie de mon milieu. *Elle est tellement agissante qu'elle en arrive à croire que je ne suis que ce qu'elle en perçoit.* Cette rigueur ou raideur à contenir ma réalité dans une perception arrêtée devient le commencement de mon angoisse. Elle devient un enfermement qui, soi-disant pour me protéger, refuse tout ce qui l'en dépasse et cherche à ne pas être atteint par ce qu'il ne connaît pas de moi ou des autres. De l'anxiété à l'angoisse, elle s'exprime, pour certains et entre autres moi, en réactions paranoïdes. Être différent de comment je me perçois ou de comment les autres sont différents de ce que je perçois, constitue une menace, un danger, de l'anxiété à l'angoisse, selon l'interprétation subjective que j'en fais.

Je suis donc une entité totalement subjective en mal d'objectivité ou de vérité souhaitant le soulagement de « l'insoutenable ». Mais la vérité ne serait-elle pas totalement subjective, pleine de sens, une ouverture à l'infini, au jamais fini. La vie ne serait-elle qu'un mouvement à suivre à travers ses éléments constitutifs de fermeture et d'ouverture. L'indéfini que je suis, ne serait que le chemin vers l'infini. Et mon organisation dans la « fermeture ouverture », la charrette à deux roues qui porte cette vie, le pèlerin qui cherche son chemin, sa subsistance et sa substance.

Lorsque je relie certains de ces paragraphes, je suis surpris que ce soit moi qui a écrit cela. Cette réaction illustre-t-elle pas ce que je viens d'avancer? C'est-à-dire, être plus vaste que ce que j'ai conscience d'être.

La rencontre et la co-naissance

Pendant que j'écrivais ce texte une pensée a surgi sans que je sache où je devais la placer. Elle s'est imposée comme par hasard avant même que je sache que j'avais cela à dire. Je l'ai laissé entre parenthèse en attendant de lui trouver une place. Je crois que c'est ici qu'elle va le mieux : *« De chair en chair, de souffle en souffle, de terre en terre, nous transportons la vie en nous, elle nous conduit à notre mort et se perpétue dans les autres. Elle évolue en nous de façon parallèle d'individu en individu, de clan en clan, de société en société, de culture en culture. Parfois elle (la vie) se rencontre par le biais des êtres qui la portent. Elle ne peut se tolérer et s'affole et tente le meurtre de l'autre pour ne pas se voir. Et pourtant, elle se cherche désespérément. »*

Je ne sais pas exactement la portée ou la véracité de cet énoncé, mais je sens qu'il me parle profondément sans que j'en comprenne vraiment le sens ou que je craigne de le comprendre. L'ignorance, parfois, est un choix involontaire. La rencontre serait-elle la rencontre de la vie elle-même? Pourquoi est-ce que ce serait si intolérable? Chaque organisation que nous sommes, serait peut-être un vide où la vie peut prendre place. Je ne sais pas, je me sens ou bien sur une fausse piste ou dans un monde inconnu pour moi. Je ne sais pas.

Pour le moment, si je me garde sur la thématique de ce texte, évoquant la menace de la rencontre, je dirais que la réaction paranoïde se place à la croisée de la non-existence et de

l'existence, à la croisée de la non-vie à la naissance. Par la rencontre, l'un évoque l'existence de l'autre, et vice-versa. Recevoir ses réactions comme étant siennes dans ce contexte donne naissance à l'un et par le fait même à l'autre. Une fois reçue, cette menace de la différenciation ou de rencontre de soi et de l'autre devient de la vie qui naît en chacun et qui donne une existence aux deux personnes. La menace de ressentir le vide à l'intérieur de soi éveille le désir du meurtre ou du suicide. Lorsque ce désir est reçu, la menace tombe et la peur du vide se transforme dans une réalité corporelle bien vivante et nourrissante, c'est-à-dire que le sens peut émerger et exister. La grande nécessité de tuer l'autre ou de se tuer me semble donc autour de la peur du vide que contient notre organisation. Celle-ci devient donc solidifiée par cette rencontre et ouvre sur la possibilité d'aller de plus en plus loin dans la rencontre de soi et du vide qui s'y cache.

La peur d'être rien, je crois que ça vient de loin, d'encore bien plus loin que je pensais et probablement du plus loin que je le pense actuellement. La réaction paranoïde dépasse ainsi le sens pathologique qu'on lui a donné jusqu'à maintenant. Elle est peut-être bien plus à l'origine de la vie que je le pensais. La réaction paranoïde serait donc un cri dans un vide effrayant, dans une absence de soi intolérable. J'ai remarqué chez moi, ou je devrais dire qu'on m'a fait remarquer, l'importance de la construction, de l'acting out. J'ai aussi remarqué chez des personnes ayant une structure paranoïde plus prononcée, l'importance de se donner une image, de se faire un personnage ou de se raconter des histoires. Il s'agit bien, à mon avis, d'un besoin de se donner une organisation pour contenir le vide qui les habite. Plus le vide est grand plus la construction de personnage est nécessaire ou pourrait-on aussi dire que moins le vide est apprivoisé plus il est menaçant.

Je n'avais pas du tout prévu parler du vide en écrivant ce texte. Tout ça m'est venu au fur et à mesure de cette rédaction. J'en suis encore surpris et même à me demander si je suis tombé à côté de mon texte. Mais non, je crois que c'est plus l'inconnu dans lequel je viens d'arriver qui me fait douter. Sûrement que tout n'est pas dit ou encore mal dit, mais je suis certain que j'entre dans une compréhension de moi et de nous qui m'était inaccessible auparavant.

Réaction paranoïde et devenir humain

Ce qui, il n'y a pas si longtemps, m'apparaissait pathologique, devient de plus en plus, pour moi, une voie au devenir humain. Les réactions paranoïdes peuvent prendre des formes diverses et plus ou moins apparentes chez les uns ou chez les autres. Il y a des moyens plus sophistiqués selon la personnalité des uns et des autres. Par exemple, une personne scolarisée trouvera des moyens plus détournés ou élégants pour éviter l'autre de la menace que représente la différence. Mais à mon avis, la réaction paranoïde peut-être tout aussi présente pour l'universitaire qui croirait y échapper par son savoir. La violence du savoir sur la connaissance s'exprime et le plus souvent à notre insu. Nous connaissons tous les dictons qui affirment que le savoir ou l'information est source de pouvoir. Pouvoir peut-être, mais de connaissance, j'en doute. Les guerres sont justifiées par toutes sortes de raisonnements qui cachent la peur de l'autre, la peur qu'il nous rapproche du vide et du manque de soi. Je rêve, éveillé cette fois, que l'humanité s'ouvre à ces dimensions et que le chemin de la guerre prenne le chemin de l'ouverture à soi. Se recevoir dans ces lieux si difficiles devient apaisant, une fois reçus, et ce même si c'est à refaire sans cesse. Mais je

sais ce n'est qu'un rêve et qu'il ne peut en être autrement. Le tissu humain se brode par le sang ou à même la souffrance.

Paranoïa : connivence et institution

Lors du colloque de Nantes, je vous avais fait part de mon cheminement comme thérapeute en abandon corporel dans une institution. Ce texte me fit prendre conscience de l'importance des institutions dans le devenir humain. Je n'élaborerai pas sur ce chapitre pour l'instant parce que cela pourra faire l'objet d'une autre présentation. J'aimerais tout de même avancer l'hypothèse que les institutions sont construites sur des bases paranoïdes. La menace que représentent les rapports humains oblige à créer des institutions pour arriver à se donner des bases de fonctionnement qui permettent de créer et de mettre en place des moyens d'assurer notre survie sur terre. Vous me direz que ce n'est pas toujours pour des bons sentiments que cela se fait et je vous donnerai raison, mais je crois qu'à la base ce n'est jamais pour des bons sentiments, c'est surtout par méfiance que les règles s'établissent, et pourquoi pas. Ces règles créent l'espace pour prendre conscience de qui nous sommes et apprendre à se porter dans la différenciation et le respect de soi et de l'autre.

Conclusion

Plus je m'avance dans cette réflexion, plus je constate la complexité de ce phénomène. Il ouvre sur des dimensions intra personnelles et d'interdépendance qui dépassent ce que j'anticipais. Ce sujet est donc loin d'être épuisé. Je vous ai fait part de ce que j'en comprends à partir de moi et de mon rapport aux autres. J'espère tout simplement que cette réflexion apporte une contribution à ce colloque en abandon corporel portant sur la « subjectivité » et la « rencontre ».

Pour ma part, le fait d'écrire ce texte me donne le sentiment de tenir vraiment compte d'une réalité qui m'habite et qui nous habite peut-être tous, bien qu'elle s'exprime différemment pour chacun d'entre nous et pour chacune des personnes que nous côtoyons. Cette réflexion me conduit à faire sortir la paranoïa de la pathologie, elle me la fait comprendre comme une réaction profondément humaine de survie et d'équilibre dans un univers d'une complexité infinie. Il n'est pas facile d'être humain et tous les moyens pour essayer de survivre sont respectables. Je comprends aussi que, de faire de la place à toutes les réactions qualifiées de paranoïde, est peut-être un chemin de découvertes infinies de nos univers intérieurs. D'ailleurs, Dali en avaient fait le centre de sa recherche artistique et il n'est peut-être pas le seul.

Je suis touché particulièrement par la fin de cette réflexion qui ouvre sur le chemin du vide, le vide autour duquel nous semblons tous structuré. Je n'avais pas du tout prévu ce chemin. Je croyais demeurer dans le désespoir et la rage liés aux manques, à la condition de mortel, etc., mais voilà que j'arrive dans un lieu qui m'apparaît au premier abord dangereux et en même temps apaisant. J'aurais presque envie d'y consentir...

Avant de terminer, je souhaite aussi que, cet enfant terrible de la psychologie, la paranoïa trouve une place respectable et même honorable pour tous ceux qui sont intéressés au devenir humain.

Claude Larochelle : J'ai compris que les réactions paranoïdes peuvent conduire au meurtre ou au suicide. C'est comme l'attaque ou le retrait. Je me sens plus interpellé par le retrait. Je me suis senti proche de ce dont tu parlais. Quand on sent que l'autre est dangereux, ça peut conduire autant au meurtre de l'autre qu'au meurtre de soi. Tu as parlé aussi de l'histoire de l'humanité, comment le meurtre paranoïde qui a dû être castré pour faire place à la civilisation. On a l'histoire de l'humanité en chacun de soi. On a dû partir de là, ça a commencé là et, tout à coup, la rencontre peut finalement arriver.

Madeleine : Jean-Yves, la deuxième fois que nous avons eu une activité de groupe ensemble, je t'ai dit que je me sentais parente avec toi,, dans quelque chose de très précis. Je viens de découvrir que je suis parente dans beaucoup plus large que ce que je pensais au départ. Je ne suis pas certaine de toute la parenté, mais le chapitre sur le vide était pour moi important et fondamental. Il fait beaucoup de sens. Je voudrais aussi réagir à tout ce qui s'est dit depuis le début car je suis aussi habitée par une phrase qui ne me lâche pas depuis la première intervention et elle m'a suivie tout le long du colloque. Pour moi, apparaître, c'est mourir. C'est là en ce moment et ça prend toute la place.

Gilles Deshaies : Jean-Yves, tu nous parles de la paranoïa - j'ai envie de parler d'expériences paranoïdes - et à t'écouter, je me mets à ressentir un malaise à parler de l'expérience paranoïde... Tu en parles avec tendresse et tu nous invites à regarder cette expérience-là avec beaucoup de tendresse. Il me semble très juste de dire que c'est un lieu d'humanité qui a besoin d'être approché avec beaucoup de tendresse. Il me semble qu'il sera possible d'en parler encore et encore et encore, peut-être dans d'autres colloques ou séminaires. Mais c'est une audace d'oser envisager la paranoïa en dehors de la pathologie, en la situant dans l'expérience humaine telle que vécue. Ce que tu apportes nous ouvre des possibilités de réflexion.

Marcelle : Ce que j'ai envie de te dire c'est que c'était long, mais j'en ai pas perdu une miette. Je ne sais pas pourquoi - enfin je peux chercher mais - je n'ai pas perdu une miette et j'aurais même continué. Ce qui me frappe aussi, c'est le flot d'énergie qu'il y avait là-dedans. Je ne sais pas comment mettre ça ensemble, mais ça m'a beaucoup intéressée.


Philippe : En passant, je te dis cher collègue en paranoïa.

Claude Langlois : J'ai le sentiment que vous avez su, vous quatre, évoquer en moi la vie, je dirais une nouvelle vie. Je ne sais pas tout ce que cela veut dire, mais je suis certain de ce que je dis. Merci!

Luc : Je voudrais juste faire un commentaire global sur les présentations. La manière dont on parle de la subjectivité menacée et menaçante, me laisse, entre autres, avec ce que Marie-Josée dit : le corps qui se tord et se détord. Je ne peux pas m'empêcher de sentir comment, depuis le début, je suis habité par l'envie parfois de vous faire taire avec tout ce que ça éveille en moi et en même temps, je ne peux pas m'imaginer de ne pas être ici.

AU RISQUE DE TOUTES LES SUBJECTIVITÉS

Modératrice : Jacqueline Fayaud, Paris

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

SUBJECTIVITÉ ET INSTITUTION

Gérard Quintin

« On est de son enfance,
comme on est d'un pays. »
Antoine de St-Exupéry.

Lien entre subjectivité et institution

Subjectivité et institution : deux réalités qui semblent à première vue aux antipodes l'une de l'autre. La subjectivité qui met l'accent sur l'*individu* alors que les institutions de leur côté fournissent des directives de comportements à l'ensemble d'une *collectivité*.

Subjectivité qui se réfère à la façon dont la vie est organisée à l'*intérieur* d'un individu, à la manière dont les événements sont vécus en dedans par l'individu; institutions qui donnent des directives *extérieures* déduites d'expériences accumulées qui deviennent des vérités plus ou moins acceptées dans une civilisation¹ donnée.

Y a-t-il un lien à faire entre subjectivité et institution? Si oui, lequel? Et comment cela se vit-il dans le concret de notre vie quotidienne?

Ce que je voudrais faire aujourd'hui, c'est vous parler de ma démarche en abandon corporel.

J'insisterai surtout sur la façon dont « mon organisation d'être », « ma subjectivité », a favorisé mon intégration dans les institutions de mon époque. Puis, je parlerai de la manière dont j'ai progressivement pris conscience de ma subjectivité au cours de mes années de démarche en abandon corporel. Je terminerai par quelques considérations pratiques qui me permettent de me situer par rapport aux institutions qui m'entourent.

Fonction des institutions ²

La subjectivité, c'est le fait que chacun des êtres humains *est* « une organisation d'être » unique. Cette « organisation d'être » est transmise principalement par la lignée d'appartenance, par les géniteurs (le père et la mère), par la culture et l'environnement. C'est à partir de l'élan intérieur de la matière en chacun de nous que nous allons choisir les institutions qui vont nous entourer dans notre histoire personnelle et que nous allons nous adapter à celles qui nous sont imposées.

¹ Le concept de « civilisation » utilisé ici est abondamment décrit dans HUNTINGTON, surtout pages 37 et suivantes (voir la Bibliographie).

² Le chapitre de Fernande Richard sur le processus d'institutionnalisation est toujours à relire lorsqu'il s'agit d'institution. (Voir la Bibliographie), surtout pages 74 à 78.

En ce qui me concerne, je dirais que les trente premières années de ma vie ont été principalement définies par l'institution religieuse. Ma subjectivité me permettait de me mouler à ce genre de directives institutionnelles à « ces cadres de conduites clairement établis »³.

Dans mon enfance, j'ai baigné dans un milieu religieux qui définissait et organisait ma vie. Si je prends une journée type de la période de mes dix-douze ans, elle se déroulait ainsi : lever vers six heures le matin, une demi-heure de marche pour me rendre à l'église paroissiale et servir la messe de sept heures. Puis, à l'école : la prière au début des cours. En soirée, le chapelet en famille après le souper. Confessions et communions planifiées autour du premier vendredi du mois ont aussi fait partie des pratiques religieuses de mon enfance.

J'ai fréquenté l'école primaire dirigée par les religieuses et les Frères des Écoles Chrétiennes pour enfin aboutir au pensionnat dans un collège privé tenu par le clergé diocésain. Tout cela pour dire qu'à la fin de mon cours classique, tout avait contribué à ce que l'option qui correspondait le mieux à ma subjectivité et à mon implication dans la culture religieuse de l'époque, fût de devenir missionnaire en Afrique.

Mes quatre années d'études en théologie m'ont fourni une structure intellectuelle et rationnelle qui est venue renforcer ma propre organisation d'être, ma propre *subjectivité*.

J'étais devenu un bon « fonctionnaire de Dieu⁴ » selon les termes du titre du livre du théologien allemand Eugen Drewermann. J'étais tellement endoctriné et convaincu que le christianisme possédait *La vérité* que je me suis impliqué comme missionnaire en Afrique pour faire connaître cette *vérité* aux africains.

Lorsqu'on parle d'institution, on parle de possession de la *vérité*. Toute institution croit posséder la vérité ou du moins propose une vérité à laquelle elle demande une adhésion. Lorsque cette vérité proposée correspond à notre subjectivité, à la façon dont la vie est organisée en nous, nous pouvons y adhérer plus facilement. Nous faisons partie de cette institution.

Dans mon milieu de vie, c'était la religion catholique qui proposait à tous, la possibilité d'être dans la *vérité*. Dans son Évangile, Saint-Jean nous dit que Jésus se présentait lui-même comme la *vérité* :

« Je suis le Chemin, la vérité et la vie.

Nul ne vient au Père que par moi. » (Jn.14, 6)

Selon les Évangélistes, Jésus proposait l'adhésion. Il dit à Simon (Pierre) et André :

« Venez à ma suite et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes »⁵(Mc.1, 17)

³ Fernande Richard. p. 70

⁴ Voir la bibliographie.

⁵ Pour conclure la parabole du bon samaritain, Jésus dit au légiste qui lui avait demandé : « Qui est mon prochain? » : « Va, et toi aussi, fais de même. » (Lc.10,37) Il lui propose une démarche plutôt que de lui demander une adhésion.

Je dis bien selon Saint-Jean et selon les Évangélistes car Jésus n'a pas écrit lui-même. Je me demande aujourd'hui si Jésus n'a pas tout simplement proposé une démarche à ses disciples, comme l'avaient fait Confucius, Lao Tseu, et Bouddha, quatre à cinq cents ans avant lui.

Le fait d'adhérer, d'être ensemble à partager la même vision des choses, exprime les connivences entre nous, chrétiens occidentaux. Pour vivre et organiser notre vie, nous avons besoin de croire que ce que nous pensons, c'est *la vérité*. On est dans la Vérité, on est du côté des bons. Dans les années 1960-70, les autres, en l'occurrence les africains dans mon cas, étaient les païens à convertir et à baptiser pour qu'ils aient eux aussi accès à la vérité. Le monde des connivences qui permet le maintien des institutions fait davantage ressortir le pôle positif de l'ambivalence fondamentale de l'humain. Nous, les bons, versus les autres, les païens à convertir.⁶

Puis, ce fut le questionnement des africains par rapport à la prétention de possession de la vérité de la part des catholiques. Des questions aussi concrètes que : « Comment se fait-il que vous nous demandez de ne plus porter nos amulettes (parce que c'est païen) alors que vous, vous vous promenez avec un chapelet autour du cou, des scapulaires et des médailles de Saint-Christophe dans vos voitures? » Questionnement qui m'amène à cette époque à me dire : « Qu'est-ce que je fais ici en Afrique? Pour qui je me prends pour imposer à des gens d'une culture et d'une civilisation très différentes de la mienne, les "prétendues" vérités de la civilisation occidentale, qui, à ce moment-là, correspondaient à ma vérité. »

Quand je regarde ces années en rétrospective, de 1960 à 1975, ce sont des années qui m'ont aidé à expérimenter les mécanismes de l'institution :

- 1) la présentation de la vérité;
- 2) la demande d'adhésion;
- 3) la polarisation autour de l'aspect positif de l'ambivalence. Nous sommes les bons, les autres sont à convertir.

En partant du cadre de conduite proposé par une institution, cette dernière peut déduire qui sont les bons, ce qui a pour effet d'éviter à ses membres de vivre l'ambivalence fondamentale de la vie humaine puisque la vérité est définie par cette institution. La même chose vaut pour les fondamentalistes radicaux qui, eux, se perçoivent comme les bons.

⁶ C'est ce genre de raisonnement qui amenait le Président américain Georges W. Bush, il y a quelques années, à sa célèbre phrase : « Vous êtes avec nous dans la guerre en Irak ou vous êtes contre nous. » Évidemment nous, c'est le bien; les autres, c'est le mal. Et ça réintroduit, au niveau international, les guerres de religions du Moyen-âge : croisade des chrétiens contre les musulmans. Par chance que l'ONU, la France, l'Allemagne et aussi le Canada, le Mexique le Brésil, la Turquie et le Pakistan n'ont pas suivi là-dedans. Voir l'État du Monde en 2005. Annuaire économique géopolitique mondial. (2004) Ed. du Boréal. page 31. L'état des relations internationales.

La subjectivité et ma démarche en abandon corporel

« La vérité que l'on veut exprimer
N'est pas la vérité absolue.
Le nom qu'on lui donne,
N'est pas le nom immuable. »

Lao Tseu ⁷

Ma démarche en abandon corporel va questionner directement les fondements qu'avaient renforcés et inculqués en moi les institutions religieuses. On peut parler à juste titre d'une entrée progressive et dérangeante dans ce qu'on pourrait appeler la position ontologique, « la possibilité de la rencontre dans l'interdépendance et la paradoxalité. »⁸

Aimé Hamann nous expliquait dernièrement que nous pouvions voir trois phases dans le devenir de l'humanité. ⁹

La première phase relèverait de la vie instinctive (de la nature, de l'animalité).

La deuxième phase se référerait plus à la vie institutionnelle, la conscience de soi, le langage, le rapport aux autres, le monde des connivences qui fait ressortir un monde de division, nous, les autres, les bons, les méchants, les chrétiens, les païens, etc.

Puis une troisième phase qui consisterait à se recevoir, à recevoir la vie comme elle est organisée à l'intérieur de chacun de nous, ce qui nous place dans la possibilité de la rencontre dans l'interdépendance et la paradoxalité.

Il ne s'agit pas d'une progression linéaire ou séquentielle, mais bien d'une prise de conscience continue de la vie telle qu'elle est inscrite depuis toujours dans la matière, donc, dans notre corps aussi. La conscience de soi, le langage, la connaissance¹⁰ et le rapport aux autres permettent à la vie de devenir humaine en rendant la rencontre possible. La matière, la nature, et l'animalité portent depuis toujours cette capacité de spiritualité des humains.

Ma démarche en abandon corporel se situe dans cette troisième phase. Elle a donc consisté à m'ébranler dans mes convictions, dans le besoin que j'avais de faire partie d'une institution qui possédait *la vérité*.

Il va sans dire qu'à cette époque, je vivais mon adhésion à l'abandon corporel comme une

⁷ Début du Tao Te King (la « bible » du taoïsme) (voir la Bibliographie)

⁸ Parlant des premiers rapports de connivences organisés autour d'une institution minimale, Aimé Hamann disait : « ...c'était poser les prémices de ce qui deviendra plus tard la possibilité de la rencontre dans l'interdépendance et la paradoxalité » (voir la Bibliographie) HAMANN, « Subjectivité », page 3

⁹ Hamann, Aimé (2004) « La subjectivité » page 8, 9 et 10 (mise à jour de juillet 05)

¹⁰ Voir à ce sujet, la préface de l'édition originale de « L'arbre de la connaissance ». Francisco Varela écrit : « En effet, nous allons proposer une manière de considérer la cognition non comme une représentation du monde extérieur, mais plutôt comme une émergence continue d'un monde au travers du processus de la vie lui-même. » Page V (voir Bibliographie).

adhésion à une institution qui possédait la vérité. Les autres approches thérapeutiques, pour moi à cette période-là, possédaient bien, ici et là, quelques parcelles de vérité, alors que j'espérais que nous, nous la possédions totalement. Dans mon besoin d'avoir une autre institution qui prenne la relève, le titre du deuxième livre d'Aimé Hamann faisait mon affaire : « *Au-delà des psychothérapies : l'abandon corporel* ». Aujourd'hui, je comprends ce titre d'une façon très différente. L'abandon corporel peut donc se situer au-delà des psychothérapies : « au-delà » non dans le sens d'une vérité qui constituerait, à nouveau, une autre institution mais dans le sens où l'unique adhésion serait une adhésion à soi-même comme institution, une prise de position à prendre et à reprendre dans une conquête continue et sans fin.

Revenons à ma démarche concernant l'appriovissement de ma subjectivité.

Je me souviens, en juin 1981, après les douze jours de groupe à St-Adèle, de ne pas avoir dormi pendant trois jours. Pendant longtemps, en repensant à cette période, j'étais porté à considérer ce moment comme si quelque chose m'était arrivé de l'extérieur, quelque chose que j'avais de la difficulté à m'expliquer. Je réalise aujourd'hui qu'il s'agissait d'un bouleversement intérieur intense. Les institutions avaient été tellement centrales pour tenir ma vie ensemble et y donner un sens que le questionnement et l'ébranlement de mes certitudes ne pouvaient se faire sans que je sois désesparé, n'ayant plus mes balises et mes repères habituels.

Dernièrement, je perçois plus cette période comme une expérience qui consistait à m'accrocher à quoi que ce soit, à n'importe quelle bouée de sauvetage. N'arrivant pas à dormir, je passais mon temps à ressasser dans ma tête ce qu'on m'avait dit. Je reprenais chacune des interventions et je cherchais à les intégrer à une compréhension du monde qui ne tenait plus ensemble. Je n'avais plus de *vérité* qui pouvait ressembler aux vérités établies par la religion de mon enfance et plus tard par mes études théologiques.

Au cours des dernières décennies, les diverses formes de thérapies (psychanalyse, analyse transactionnelle, gestalt, bioénergie, approches systémiques, approches corporelles, etc.) avaient pris, dans une certaine mesure, la relève, en moi, des vérités religieuses puisque ces dernières avaient progressivement perdu leur pouvoir de définir ma vie. Mais toutes ces définitions ne me satisfaisaient pas : elles ne recréaient pas en moi les certitudes de mon enfance et de mes 20-30 ans. L'intériorisation de ma démarche en abandon corporel m'amenait plus souvent qu'autrement à un vide intérieur, à un passage à vide que je ne connaissais pas, qui me dérangeait, qui me menaçait, qui me gardait dans une fragilité et une précarité qui me faisait régulièrement perdre pied. C'est ce vide même qui, apprivoisé et reçu, peut se révéler être un espace d'où surgira la vie organisée en moi d'une façon unique et subjective.

Graduellement, je me suis mis à faire confiance à ce qui me paraissait, au début, être un vide intérieur qui ne s'appuyait pas sur la vérité à laquelle j'étais habitué. Puis, peu à peu, un calme intérieur s'est installé.

Diverses réflexions ont alors émergé de mon expérience dont voici les principales.

Est-ce à dire que désormais, dans une démarche comme celle que l'on fait, il faudra peut-être prévoir que le fardeau de la vie, la difficulté de vivre va être de plus en plus placée sur l'individu plutôt que sur les institutions?

Chaque individu sera de plus en plus questionné par les événements de sa vie personnelle : maladie, épuisement professionnel, perte d'un être cher, séparation, divorce, perte d'emploi. Il le sera aussi par les événements sociaux. Impliqué dans des catastrophes naturelles, tsunami, tremblement de terre, inondation, ouragan, victime d'actes terroristes, de génocide, de guerre, d'accidents, l'individu ne trouvera pas nécessairement les réponses à ses questions sur le sens de la vie, dans les institutions existantes, mais dans une démarche intérieure qui le rendra plus conscient de *sa propre subjectivité*, de *sa vérité*, ce qui lui permettra de trouver le sens que ces événements prendront dans la globalité de sa vie à lui.

Depuis toujours, l'être humain cherche à perfectionner les institutions qui l'entourent et, en même temps, cherche aussi à s'en affranchir. Ce processus d'ajustement continu conduit les humains à une possibilité de se réapproprier ce qui est longtemps, longtemps porté par les institutions. Nous dépendons tellement des institutions que nous avons construites dans notre civilisation que ce n'est pas le fait de mettre les institutions actuelles de côté qui fait que nous sommes moins influencés par celles qui nous entourent. En ce sens, nous sommes chacun, subjectivement, institution. L'institution n'est pas en dehors de nous, elle est en nous. C'est nous. L'élan de vie comme il est fait en nous, c'est nous, institutions.

Ce qui se passe souvent, c'est que nous adhérons à une institution qui exprime notre institution intérieure. Cette institution dit avoir, ou nous supposons, que cette institution a les réponses à nos questions. Ça va pour un bout de temps. Puis nous nous mettons à questionner cette institution et ça ne va plus. Alors nous cherchons à nous affranchir de cette institution, mais, pour tout un temps, nous sommes un peu perdus avant de nous enligner sur la possibilité de trouver pour nous-mêmes une réponse à notre questionnement de trouver en nous *une vérité, notre vérité*, qui sera le fondement de notre sécurité et de notre confiance en nous-mêmes.

Confucius, cinq cents ans avant Jésus-Christ, ne disait-il pas à son disciple préféré :

«Zilu, je vais t'enseigner ce qu'est le savoir! Le vrai savoir, c'est de reconnaître qu'on sait ce que l'on sait, et qu'on ne sait pas ce qu'on ne sait pas.»¹¹

Je termine en vous laissant avec une citation d'Aimé Hamann qui nous disait dernièrement dans un groupe de réflexion :

«L'être humain, ce n'est pas un être de vérité et heureusement. Dans la vie comme elle est, c'est très peu facile de consentir à ce que je n'aie jamais la vérité. Je ne suis pas un être de vérité, je suis un être de subjectivité.»¹²

Bibliographie et références

Confucius Kongzi (551-479 av.J.C). (1987). *Les entretiens de Confucius*, Gallimard.

Drewermann, Eugen. (1993). *Fonctionnaires de Dieu*. Albin Michel.

¹¹ Confucius (II,17) p.15 (voir la Bibliographie)

¹² Hamann, Aimé (2004) "La subjectivité" page 12 (mise à jour de juillet 2005)

- Hamann, Aimé et coll. (1993). *L'abandon corporel : au risque d'être soi*. Stanké.
- Hamann, Aimé. (1996). *Au-delà des psychothérapies : l'abandon corporel*. Stanké.
- Hamann, Aimé. (2003). *La responsabilité*. Texte inédit, 12 pages. (Version mise à jour de février 2003)
- Hamann, Aimé. (2003). *Recherche ontologique en psychothérapie*. Colloque 2003, Nantes, 30 pages.
- Hamann, Aimé. (2005). *La subjectivité*. Texte en lecture pré-colloque, 23 pages. (Version mise à jour de juillet 2005)
- Huntington, Samuel P. *Le choc des civilisations*. Édition Odile Jacob, France.
- Lao Tseu. (1993). *Tao te king*. Édition Albin Michel.
- Maturana, Humberto R. et Francisco Varela. (1994). *L'arbre de la connaissance*. Éditions Addison-Wesley, France. Titre original : *The Tree of Knowledge, The Biological Roots of Human Understanding*, 1992.
- Richard, Fernande. (1993). « Le processus d'institutionnalisation dans l'humanité, à la lumière de l'abandon corporel » pp.67-93. dans Hamann, Aimé et coll. (1993). *L'abandon corporel: au risque d'être soi*.

Jimmy : Gérard, ça m'amène beaucoup dans l'ambivalence. Quand tu parles de l'institution en soi, je serais toujours en ambivalence entre des moments où j'ai l'impression d'avoir la vérité et à d'autres moments, je me sens complètement perdu. Il me semble que, ce que tu nous dis, c'est que les moments où on est perdu, ce sont des moments où l'on peut être à l'intérieur de soi, se dé-institutionnaliser. C'est peut-être un espoir, être davantage en soi. Peut-être que de s'apercevoir qu'on est institution, c'est aussi être en soi.

Madeleine : Ma remarque n'est qu'une ébauche. Tu parles d'un monde où il y aurait de moins en moins d'institutions. Je pense que c'est, en même temps, quelque chose qui me fait peur. Je me dis aussi qu'il y a des moments où on a l'impression que la vérité qu'on pourrait rencontrer en soi, elle n'est pas forcément contraire à l'institution et je trouve que, dans ces moments-là, c'est difficile de discerner ce qui est vérité en soi et ce qui pourrait être une institution. J'ai l'impression que, parfois, il faudrait se débarrasser des institutions ou qu'on nous envoie un message de ce type-là. Mais si je prends l'exemple de la spiritualité, puisque tu as parlé de ça, je me rends bien compte que tout le religieux est une institution et en même temps, pour moi, il y a quelque chose d'une vérité. Je dirais que je ne sais pas forcément comment désem mêler les deux choses. Ça me fait trembler.

Gérard Quintin : Je suis étonné que, ce qui ressort de mon intervention, c'est qu'il y aurait de moins en moins d'institutions. Je pense plutôt qu'il y en a de plus en plus d'institutions. J'essayais plus de dire ma position face aux institutions qui sont autour de nous, mais je ne pense pas avoir dit qu'il y en aurait de moins en moins.

Gilles Deshaies : C'est très complexe ce que tu abordes Gérard. On se met à entendre que,

si on prend le risque de soi, ça rend les institutions obsolètes. Mais c'est complexe car, se mettre à penser comme ça, c'est aussi une institution. Et puis, il me semble que ça aussi, c'est un sujet dont il faudrait prendre le temps de parler, longuement, amplement, pour s'entremêler complètement dans l'institution. Je veux dire qu'il n'y a pas d'institution sans subjectivité et il n'y a pas de subjectivité sans institution non plus. Ce n'est pas facile de parler de ça et pas facile à entendre. Il me semble que ton intervention ouvre un champ de discussions, de clarifications infinies.

Renée : Ça m'a touchée l'intervention de Madeleine. Ça m'a rejointe dans quelque chose qui m'avait aussi questionnée... Ça me ramenait à la conclusion du texte de Francine, en rapport avec les perspectives pour l'humanité et ça fait une angoisse, une espérance, un impossible. Gérard, tu dis: « est-ce à dire que, dans une démarche comme l'on fait, il faudra prévoir que le fardeau de la vie, la difficulté de vivre, va être de plus en plus placé sur l'individu plutôt que dans les institutions ». On peut sentir que les institutions portent beaucoup moins les individus qu'elles ne les portaient auparavant. Je pense que c'est dans ça que Madeleine avait pu entendre que tu avais dit. C'est un lieu de devenir et, en même temps, une angoisse terrible. Comment peut-on penser que les individus pourraient porter ce fardeau-là, sans les institutions?

LA SALUTAIRE INTERDÉPENDANCE : S'ACCOMPLIR PAR L'AUTRE

Monique Saint-Jules

*« J'ai pour toi ce lac
quelque part au monde
dans un coin de pays
où tout porte en puissance
l'espoir de la rencontre. »*

Introduction

J'ai voulu écrire sur la salutaire interdépendance, celle qui permet de cheminer vers l'accomplissement quelles que soient les impasses de nos vies. Plusieurs lieux de douleurs et de violences demeurent des lieux inhabitables. Chez certains êtres, leurs fondements s'enracinent dans l'horreur. Comment alors passer de l'exclusion à l'appartenance? Où se trouve l'espoir de rencontre?

Ce texte veut mettre en lumière la nécessité de l'autre. C'est le seul lieu d'espoir pour nos impasses. Ce lieu permet à ceux qui ne peuvent cheminer de participer à l'élan de matière conduisant à l'accomplissement de l'être humain. C'est une participation réelle qui se fait à la place où ils sont, mais portée entièrement par quelqu'un.

Les lieux d'impasse

Que ce soient la rupture, la haine, la dévastation, l'enfermement, la mort, ces lieux de nos impasses sont des états d'existence. Ils ont une fonction importante à connaître. Malgré tout le déni social qu'ils entraînent, ces lieux déchirants du contact révèlent souvent notre vie toute intime.

La rupture

La rupture est une organisation d'être et elle est présente en chacun à des degrés divers. C'est une adaptation pour survivre à des états de vie qui se situent au-delà de la capacité corporelle à les porter. Évidemment, une telle adaptation porte la signature d'impuissances profondes. Son ampleur révèle la gravité de l'atteinte.

Cette humanité douloureuse est aussi un lieu d'enracinement et de connaissance.

« La rupture nécessaire dans mon rapport révèle autant ma fragilité absolue que la brisure mortelle de mon être. La douleur est parfois si grande qu'y toucher désarticule toutes mes fonctions corporelles. Quand je m'approche de ces états, j'apprécie le rapport de rupture qui préserve ma vie, diminue la souffrance et permet un fonctionnement élémentaire. Mes états de rupture assurent une barrière de sécurité contre l'impulsion dangereuse de mes désirs meurtriers et contre l'effondrement de mon organisation corporelle.

Étrangement, habiter cette distance me relie à l'humanité. Toute aride qu'elle soit, cette subjectivité me pose dans l'existence. Elle contient tous les risques de mon rapport. C'est mon déterminisme. C'est en habitant cette rupture que je peux donner la vie. »

Le lien de rupture donne la vie différemment s'il est habité ou non. Reçu en soi, il conduit à la compassion pour la douleur humaine. Non habité, son impact est plus amer. Pourtant dans ses élans destructeurs, l'intimité de l'être cherche tout de même à se dire.

Les agirs horribles sont propulsés par une recherche de soi incapable de se connaître. Le courant du désir est coincé dans un immense refus de la douleur. Apprivoiser ses lieux personnels d'horreur amène à ressentir une grande fraternité pour les êtres égarés. Ils trouvent en quelqu'un leur dignité d'existence même si leur vie est marquée par l'horreur, le meurtre ou le suicide.

La haine

La haine est une autre forme de nos impasses. Elle existe en chacun de nous et dans l'humanité. Il est essentiel de la reconnaître et chercher le sens du drame humain qu'elle révèle. Peut-être alors sera-t-il possible d'accéder à une compassion réelle pour cette forme de vie. Cette compassion n'est pas acquise. La rejoindre n'est possible que si l'on connaît ses formes personnelles de violence. Cela n'est possible que si la violence éveillée par la haine d'un autre est reçue en soi comme étant sa vie. Retenir les agirs de haine est fondamental mais en reconnaître son sens dans la parole l'est tout autant.

Cependant accéder à cette connaissance exige une rigueur d'accueil que nous sommes peu capables de vivre. Cela exige de se recevoir dans ses propres lieux de haine, de sadisme et de froide cruauté. C'est pouvoir en traverser la noirceur, en porter la honte et rejoindre la dévastation des douleurs refusées. Cela n'est jamais acquis et demeure un chemin marqué d'ambivalence.

La connaissance de la haine

La conscience de soi dans ses lieux les plus violents permet d'habiter sa propre haine et d'apprivoiser ainsi cette expérience. La haine est un cri de révolte et de refus. Cette force veut faire aussi mal que le fond de la blessure. L'atrocité des horreurs n'a d'égal que la violence de la douleur. L'acuité des refus laisse soupçonner un gouffre de carence. À différents degrés, nous sommes tous des tortionnaires lorsque nos lieux de douleur font éclater nos capacités d'accueil. La férocité peut parfois atteindre des intensités qui marquent la vie dramatiquement.

Cette haine est un refuge contre l'indicible douleur. C'est un radeau pour ne pas s'y noyer. De là, elle hurle ses désirs de vengeance. Elle peut y commettre des horreurs. Cette haine agrippe l'autre et l'inquiète. Elle l'accuse et l'accable. Elle change le mal de place. Elle crée d'autres maux essayant d'échapper au drame impuissant qui ferait ressentir une dévastation profonde. Elle est une forteresse contre l'amour pour l'empêcher de se rendre là où la sensibilité de l'être blessé gît à l'agonie. Elle est dangereuse, laisse dans l'isolement et augmente la souffrance.

Sans égard pour l'autre, elle réclame cependant une étreinte. Elle passe par l'horreur pour se faire entendre ne pouvant supporter la douloureuse et directe rencontre. Cette contradiction apparente qui amène vers l'autre une demande irrecevable ne peut se comprendre que dans la connaissance des drames humains sous-jacents. La carence et la violence sont toujours très proches. Il faut beaucoup de temps et de lien pour habiter sa douleur sans agir sa fureur.

La haine est souvent sa vie toute intime, le courant le plus fort de son désir encore incapable de traverser à la compassion pour sa souffrance. Parfois, pendant de nombreuses années, elle est le seul lien qui relie à l'autre. Cette existence intime de soi reçue à l'intérieur, proche du cœur, ne détruit rien. Elle peut être attendant que la présence ne donne au désir une autre dimension. Nous n'avons aucun contrôle sur la présence de cette force à l'intérieur de sa vie.

L'accueil de la haine

Habiter sa propre haine permet d'ouvrir les bras aux êtres meurtris et aveuglés jusqu'à la démence. Incluant dans sa vie l'horreur qu'ils font vivre, on peut les reconnaître. Ils sont nos frères. Ils appartiennent à la même humanité. Cela ne justifie en rien le drame de l'agir, mais lorsqu'on découvre la douleur et l'humiliation que cette haine cherche à cacher et à venger, on peut la considérer avec compassion. Si on ne peut pas soi-même, il faut chercher celui dans l'humanité qui le peut. Recevoir cette haine de la vie, ces tendances à tuer, en retrouver le lien avec la douleur permet de redonner une valeur d'existence aux êtres égarés et à soi-même, dans ces lieux-là.

Dans la psychose, les états de haine peuvent atteindre des proportions démentielles. Il s'agit d'êtres incapables de se reconnaître. Consentir à intervenir pour empêcher l'agir des violences est un soin à l'autre et une compréhension profonde des forces dangereuses en présence. L'intervention thérapeutique, l'encadrement direct et la médication sont souvent nécessaires pour éviter les répercussions néfastes des passages à l'acte.

Cependant, contenir les agirs sans se relier au sens même de cette haine n'ouvrira pas de chemin vers la tendresse. Il y a risque de nouveaux éclatements. D'où la nécessité d'un thérapeute pouvant consentir à se recevoir jusque dans ces lieux là. Entendre cette haine permet de faire émerger l'humanité qui s'y perd. De cette manière, elle peut donner la vie et permettre une rencontre de fraternité.

Les éclats du drame humain imposent souvent un questionnement. Ils obligent à regarder vers une conscience nouvelle, à la recherche d'un sens à la perturbation. Cet accident, ce cancer, cette crise, cet agir suicidaire amènent tout proche d'une existence à reconnaître. Le désir de trouver un chemin pour s'accomplir passe alors par ces dangers-là. Une présence attentionnée qui accueille ce que ces événements font vivre permet de connaître le sens de ces douleurs. Il faut quelqu'un pouvant les amener à la compassion. Cela ne se fait pas par volonté ou raison. Cela se fait seulement quand le corps peut supporter ses fractures sans en mourir et parfois, cela ne se traverse pas. Il y a à consentir à cette impuissance et garder un regard qui reconnaît l'être de quelqu'un même s'il s'est chronicisé dans sa psychose, son isolement ou son refus. Nous avons tous en nous nos lieux de chronicité et

d'enfermement. En chacun, il y a de ces terres déracinées, de ces lieux d'errances et de ces zones psychotiques.

L'extrême difficulté du rapport aux psychotiques est réelle. Les recevoir ne peut se faire que dans le consentement à l'impuissance qu'ils font vivre. Cela implique faire une place en soi aux réactions difficiles qu'ils éveillent. Cela ne peut se faire qu'en acceptant d'explorer ses zones personnelles de fraternité à eux. C'est d'une terrible exigence. Apprivoiser ces lieux là de l'humanité et avoir sur eux un regard de valeur ne se fait que progressivement. À chaque fois c'est une conquête pour y consentir.

La mort

Ces lieux là ne sont pas les plus terribles de nos impasses. La mort en est un autre et elle est souvent effroyable à approcher. La mort en nous-même, la mort de nos proches, la mort des rapports, la mort organique, toutes ces facettes de la mort m'apparaissent intimement reliées. En apprivoiser une, apprivoise l'autre.

Que ce soit dans nos vies ou dans sa fin biologique, la mort implique beaucoup de douleurs sous toutes sortes de formes. C'est l'ébranlement du corps, un terrible ébranlement. C'est la dissolution des fonctions corporelles, l'anéantissement de tous les repères connus.

La mort est la séparation de tout, la plus radicale des ruptures.

À sa mort, l'être humain est totalement impuissant à maintenir l'organisation qui lui a fait traverser la vie. La mort fait éclater l'institution qui l'a civilisé. Elle révèle au grand jour le rapport d'être agissant dans les voies souterraines. La mort révèle la nudité de soi, celle qui trop souvent est marquée par l'humiliation, les déchirements, le meurtre et les tourments du rapport qui n'ont pu s'apaiser dans un lieu de rencontre.

La mort révèle cette intimité secrète. Elle exprime la rencontre plus ou moins inaccomplie de son existence. Elle traduit le rapport de chacun. À l'intérieur de cette réalité frontière, tout le cheminement de son histoire est présent. Cette mort personnelle laisse voir la douleur, la terreur, la haine ou les retrouvailles. Par le bien ou le mal, tout être cherche le regard de quelqu'un. Qu'il hurle un désir inachevé, qu'il revendique un sens n'ayant pas été rejoint ou qu'il s'abandonne à la rencontre, il est digne d'être reconnu là où il meurt.

La mort, c'est donc un achèvement. C'est la fin des lois de la matière perceptible. La recherche personnelle de chacun dans l'espace et le temps connu se termine là. Le rapport réel appelle alors à habiter uniquement un autre lieu, celui de la rencontre et du temps présence. Ce lieu d'éternité existe au fond de chacun, mais en cours de vie, le chemin pour s'y rendre est tellement ardu que l'accès en est la plupart du temps occulté. La mort nous y amène en achevant nos vies. Elle est, peut-être aussi, la propulsion vers un plus grand achèvement, celui qui accomplit le désir. Elle amène peut-être inexorablement aux autres lois de la matière donnant la rencontre. Les lois dépassent nos capacités de connaissance. Elles ne se laissent percevoir que par des moments privilégiés et brefs de contact profond.

La mort dans son processus de fin organique est irréductible. Elle est un ébranlement absolu du corps. Rendu à cette étape de vie, elle entraîne inexorablement vers l'inconnu. C'est une radicalité incontournable. Peut-être nous réserve-t-elle des plongées

surprenantes vers l'autre. Cependant, nous ne le savons pas. Alors, du lieu de notre connaissance, comment l'adoucir et la rendre à la rencontre?

« Cela demeure une question pour moi. Tant que je vivrai, j'en chercherai une issue vers la lumière et la tendresse de l'autre. Cela m'est nécessaire pour habiter ce lieu terriblement souffrant de toute existence et particulièrement de la mienne.

À mon sens, la pire facette de la mort est cette expérience d'être anéantie sans l'espoir de la rencontre. C'est la plus terrifiante agonie. Je veux croire qu'au fin fond de ce lieu-là, en chacun, l'existence de l'autre puisse faire émerger un lien qui donne la vie. Je souhaite qu'au cœur même de cet état, la présence de quelqu'un permette la compassion pour cette terrible souffrance.

Si la mort de quelqu'un s'inscrit dans l'horreur des manques à la rencontre, je veux chercher, pour lui et pour moi, un regard qui lui reconnaît toute sa dignité d'être. Ce lieu est un lien donné afin que profondément personne ne puisse vivre et mourir seul quelle que soit sa douleur, sa haine ou son isolement. »

En soi, en quelqu'un ou dans une position prise, il y a ce chemin d'espoir. La connaissance profonde du drame humain et l'accueil de sa propre histoire permettent alors l'émergence de cette compassion.

Vivre tous ces états d'impasse au quotidien éveille souvent une immense désolation et une grande lassitude. Il y a des jours où ces lieux sont vécus sans aucune espérance à moins qu'une étincelle ne survienne par le regard de quelqu'un connaissant ses noirceurs personnelles et pouvant ainsi approcher celles de l'autre. Ainsi, là où la vie se tord de douleur, on y trouve la présence accueillante de quelqu'un. De ce lieu même jaillit l'espoir. Cet accueil de quelqu'un implique qu'il reçoive en lui ses réactions à l'autre et qu'il puisse rester là donnant le lien là où il est.

LA RENCONTRE DANS L'IMPASSE

Au cœur de nos défenses : une sagesse corporelle

Reçus, ces états sombres de notre humanité deviennent des fondements. Ils rapprochent d'une fraternité à tous les humains incluant ceux qui survivent aux places frontières. Ces fermetures de soi sont nécessaires à la survie. Les ruptures du contact sont liées à des urgences de vivre loin des états irrecevables. Nos défenses sont des états protecteurs de ce que l'on ne peut supporter. Elles proviennent d'une sagesse inhérente au désir d'être.

Même si l'adaptation obtenue sous-tend une pauvreté de contact, elle assure malgré tout l'intégrité plaçant à distance les états de vie insupportables. Ces états appellent aussi le respect.

Les rapides dans une rivière n'en font pas une mauvaise rivière. Ce sont les zones dangereuses de la rivière. Il en est ainsi pour nos lieux d'impasse. Ce sont des zones difficiles mais valables de l'existence. Elles sont à apprivoiser lentement avec un guide ou une position sécuritaire. Seules les lois de l'interdépendance permettent de traverser les zones dangereuses sans s'y noyer. Seule l'immense rigueur d'accueil de quelqu'un peut transformer ces lieux de rupture, de haine et de mort en chemin de rencontre.

Les impuissances du psychothérapeute : une exploration de soi

Être thérapeute en abandon corporel inclut toutes ces zones sombres de soi. Le thérapeute qui pressent l'ampleur de ses incapacités se questionne souvent sur sa place en psychothérapie. Il en a une : celle-là même. Son existence, inachevée mais réelle, est tout à fait valable et peut donner la vie. S'il habite ses impuissances au dedans de lui, son lieu d'extrême difficulté ouvrira un espace très grand pour l'état inachevé de l'autre. Leurs deux vies se connaîtront en cheminant ensemble vers une plus profonde humanité.

Être thérapeute en abandon corporel implique d'être sur ce chemin d'accueil et non d'être capable d'avancer. Si le chemin est bloqué, cela implique recevoir cette impasse. Cela inclut toutes les limites extrêmes.

« Quand j'ai ressenti cette inclusion véritable, je me suis apaisée face aux lieux de souffrance inhabités qui voilaient mes capacités d'écoute. Cet apaisement n'enlève pas la responsabilité de faire le chemin possible mais inclut dans l'espérance tous les lieux de totale impuissance. »

Connaître ses zones fragiles à l'accueil peut rendre le thérapeute vigilant à retenir en lui ses interventions douteuses. Cela peut l'amener à se taire davantage et privilégier les interventions qui permettent d'être. S'il en est incapable, peut-être a-t-il à réfléchir sur ses impulsivités à réagir. Cela devient alors un espace de connaissance. Consentir à sa pauvreté thérapeutique et être là dans la présence possible donnera le lien à son client et pourra malgré tout assurer une certaine rencontre qui soit don de vie.

Habiter son propre espace : une façon de donner la vie

Se recevoir est un processus infini. Tendre à habiter son être inachevé conduit à la présence et permet de donner la vie à la place où l'on est. Dans les ruisseaux de montagne, il y a de petits filets d'eau qui coulent à l'ombre des pierres. Il y a des sources cachées sous terre ne laissant entendre qu'un ruissellement. Il y a aussi des torrents. Il y a des cascades aux chutes bouillonnantes. À la seule mesure de ses limites, chacun donne son eau suivant la force du courant et l'arrêt des barrages. Le cours d'eau petit ou grand participe au mouvement du ruisseau. Tout y a sa place. Tout est à sa place. Chaque courant limité ou puissant communique la vie dans son élan de passage. Jaillit alors le mouvement global du ruisseau. Il en est de même pour chacun. Tout être a son impact dans le milieu où il vit. Même dans les lieux psychotiques la vie sert à la vie. Chacun à sa manière influence son environnement. Chacun l'imprègne de son existence. Tout est relié avec une intelligence du désir d'être qui suit les lois de son évolution. Ces lois nous échappent car nous sommes incapables de descendre suffisamment dans nos profondeurs pour les découvrir. Pourtant, ce sont ces lois qui dirigent nos vies et cherchent à nous amener vers le temps présence et l'espace d'être.

L'humanité a besoin de chacun pour s'orienter vers le plaisir de son achèvement. Il n'y a pas à être autrement. À la seule mesure de ses impuissances, il y a à garder le cap vers une plus grande capacité d'accueil. Capable ou non, le désir d'être est en chacun. Il s'occupera de suivre le chemin possible. Ce désir d'être est un allié incontournable. L'appui sur cette puissance d'accomplissement peut consolider toute vie, même la plus fragile. C'est un appui indéfectible provenant de la matière elle-même qui donne sens à tout être.

Quels que soient ses lieux d'obscurité, chacun appartient à l'univers qui mène à l'autre. La noirceur d'un être n'est pas un obstacle. Par la présence de quelqu'un, cet état de noirceur devient un passage vers l'humanité profonde. Le désir d'être joint à la force d'un lien peut traverser toutes les zones obscures. L'être qui s'y trouve isolé retrouve sa dignité et son espoir de rencontre.

De la honte à la compassion : une transition salutaire

Cependant, consentir à ses limites et à sa subjectivité comme étant uniquement la sienne est d'une terrible rigueur et parfois cela n'est pas possible. La honte, l'humiliation, la culpabilité peuvent en voiler la connaissance. Il est extrêmement difficile de faire une place aux éclats d'existence qui touchent le côté sombre de la vie. Nous considérons encore moins les états d'impasse et d'incapacités totales au contact. Plus l'atteinte est sévère, plus le chemin est périlleux. L'appriivoisement de ces états ne peut se faire que lentement. S'il se fait, peu à peu, la honte et l'humiliation cesseront de tout cacher. Elles céderont le pas à la responsabilité d'endosser son être. Il y aura passage de la honte à la compassion.

L'impasse reçue devient alors un fondement de son humanité. Elle est sa subjectivité singulière révélant le mal d'amour qui est l'une des plus grandes détresses de l'humanité. Cette connaissance intime du mal de vivre donne l'autre. Il n'est plus possible de se dissocier de la misère humaine. Malgré le fait que nous voulons tous échapper à cette appartenance, cela conduit à une appartenance incontournable.

Les psychotiques vivent la plupart du temps à des frontières inaccessibles. Leurs vies sont tout aussi valables. Ils veulent éviter le contact mais ils veulent aussi rencontrer, comme chacun de nous. À un certain niveau, chacun veut éviter la rencontre tout en la désirant. L'ambivalence est elle aussi incontournable.

Que faire alors lorsque les murailles construites sont impossibles à franchir? Il n'y a plus qu'une seule direction à prendre : reconnaître son ambivalence, sa terrible impuissance et s'appuyer sur quelqu'un. C'est la nécessité de l'autre. Il ne reste qu'à se reposer sur un lien personnel capable de faire alliance avec la vie enfermée qui cherche malgré tout son chemin de passage. Dans les lieux les plus reculés, il n'y a que cette présence pour sauver la vie. Si le chemin ne se fait pas pour l'un des deux, l'autre le fait à sa place. La force du lien s'étend jusque là. Nous ne sommes pas seuls.

Au fond de chacun, il y a cette interdépendance profonde qui relie tous les êtres. C'est l'interdépendance fondamentale des humains.

S'ACCOMPLIR PAR L'AUTRE

La nécessité de l'autre

La détresse humaine dans tous ses lieux incluant les frontières extrêmes, impose radicalement la nécessité d'un autre pour se réaliser. Chacun a besoin d'un accueil personnel, direct et tangible. Les psychotiques en ont besoin encore davantage. Ils ont besoin qu'un autre prenne le risque de lui-même dans le rapport à eux. Il leur faut la présence de quelqu'un pouvant recevoir en lui ce qu'éveillent les formes hermétiques de leur vie. Il leur faut pouvoir eux aussi donner la vie à cet autre, même si tout le poids de

l'accueil repose sur le consentement de cet autre à sa vie. Il faut sur eux un regard qui les reconnaît dans leur entièreté avec leurs brisures.

« Il m'a fallu cette présence là pour approcher mes lieux d'appartenance. Même encore, je ne peux vivre calmement que si je suis dans le cœur d'un autre capable de recevoir l'humanité davantage que moi. Ma douleur est trop profonde. Mon enfermement est trop grand. J'ai nécessairement besoin d'être porté par un lien personnel. De cette seule manière, mon rapport perturbé peut se relier.

À l'intérieur de mes ruptures, il existe quelqu'un capable de me tendre les bras quand moi, je suis trop tourmentée pour le faire. Je me réfugie alors dans ce lien intériorisé qui dissout mes désespérances. Ce lien permet l'exploration de mes zones dangereuses et m'inclut dans la dignité d'être là où je suis.

Je me découvre ainsi une appartenance avec toute l'humanité. Cette rencontre avec quelqu'un au cœur de mes impasses me rend fraternelle à tout autre. Elle révèle la salutaire interdépendance qui mène à l'esprit. »

L'interdépendance qui mène à l'esprit

L'interdépendance entraîne avec elle tous les humains. Au fond de soi, chaque être a sa place. Il faut cependant aller très loin dans ses profondeurs pour ne pas abandonner ceux qui nous mettent en contact avec nos zones d'horreur. Et parfois, il n'est pas possible de se rejoindre là. L'apprivoisement des tourments ne se fait alors que par celui qui les accueille en lui. C'est de cette manière que le lien se donne. Par cet accueil, la rencontre émerge de ces lieux inhabitables. C'est uniquement l'autre qui amène à l'existence et rend digne d'humanité tous ces lieux d'obscurité.

« Quand je réalise le sens profond de cette interdépendance, je ne m'inquiète plus pour ma vie inachevée. Je suis reliée et réalisée par quelqu'un. Cette résonance viscérale me rassure. Cela m'apaise et m'enlève le poids d'être autrement. La rencontre se fait au cœur même de mes enfermements. C'est de là que je participe au mouvement du désir qui conduit l'univers à ses lieux de rencontre.

À la place où je suis, la vie devient alors une source de co-naissance. Même si je dérive sur elle, son mouvement m'entraîne par l'élan d'accomplissement qui se fait chez certains. En moi, je me tiens tout proche de celui qui fait émerger l'existence par l'accueil de sa vie. Il me donne le lien. Il me donne toute ma dignité d'être là où je suis. Par lui, je chemine moi aussi vers l'esprit et ce serait tout aussi vrai même si je n'en faisais pas l'expérience. C'est la force de l'esprit. »

La spiritualisation par l'autre inclut chacun sans exception. Elle conduit à la compassion pour tout être humain. Elle actualise le désir de la matière en chaque être là où il est. Cette espérance qui vient de l'autre renverse les valeurs connues et ouvre de grands horizons. Elle permet d'accéder à des niveaux de connaissance jusque-là insoupçonnés. Elle fait descendre dans des lieux où le temps est présence. Elle donne toute l'humanité là où la vie n'était qu'étrangeté. Elle rencontre la mort et lui permet d'être. Elle lui fait donner la vie. Elle remet tout en mouvement et oriente ce mouvement vers son accomplissement. Peu importe que ce mouvement soit arrêté ou comprimé, il demeure mû par une force du désir qui cherche inlassablement le lien. Là où l'accomplissement est impossible, chacun se

retrouve réalisé uniquement par cette présence de l'autre au fond de sa vie. C'est cette salutaire interdépendance qui conduit à l'étonnante paradoxalité.

L'étonnante paradoxalité

Elle est renversante cette paradoxalité. Elle permet à toute prison de s'ouvrir par la rencontre. Connues et reliées, les zones d'impasses cessent d'être dramatiques.

« Mes zones d'enfermement ont une ampleur extrême. Les apprivoiser implique constamment la nécessité d'un autre et le ré-enlignement du gouvernail vers une position d'accueil. C'est un chemin lent et rigoureux. Ce long chemin pour passer de l'exclusion à l'inclusion fraternelle est celui de toute une vie. Il est éclairé par l'espoir que donne la présence.

Habiter ces états de noyades donne un fondement réel à ma vie. L'anéantissement devient ma consistance et ouvre un pont vers l'autre. Étonnamment, plus je descends dans mes profondeurs noyées, plus je découvre que la vie s'y trouve. L'espace y fleurit. La vie rencontre la vie. De ce lieu-là, émergent par moment des étincelles de lumière. Là où je croyais m'enraciner dans l'horreur, je découvre des lieux où la vie est magnanime.

D'ici à ce que je meure, peut-être pourrais-je apprivoiser suffisamment les dangers de ma brisure, les bas-fonds de mes noyades pour découvrir paradoxalement que toute la mort de ma vie conduit à la rencontre. Et si je ne le peux pas, si je meurs fermée et inatteignable, je suis quand même portée par l'élan d'amour de certains êtres capables de se recevoir.

Je n'ai pas la vie que j'ai voulu. Je n'ai pas la vie facile mais la place où je suis est bien la terre de mes racines. C'est de cette terre là que je peux donner la vie. Et pour tout ce que je ne peux recevoir de moi, je suis portée par celui qui se reçoit. »

Conclusion

L'espérance que donne la présence d'un autre n'enlève pas la détresse de vivre ni l'aridité du chemin à parcourir ni la responsabilité de faire le chemin possible, mais reçu, le lien se redonne là où il n'y en avait plus. Le courant passe. L'eau souterraine remonte à la surface et toute l'eau de mes larmes peut se transformer en lac.

Denis Létourneau : J'ai le sentiment que tu nous donnes tellement Monique, à partir de ta propre expérience de vie, de ta propre expérience d'être et, aussi, de ta propre expérience thérapeutique d'accompagnement auprès d'êtres particuliers, touchés de façon particulière. Et c'est dans ce sens-là que ça me touche beaucoup ce que tu nous donnes de toi. Je t'en remercie beaucoup et c'est peu dire.

Denis Matthey-Claudet : Ta communication m'a fait vivre une ambivalence d'une puissance extrême, et cela n'est pas dans le contenu de ce que tu as dit. Ce qui m'apparaît, c'est une ambivalence entre la puissance du souffle de ta parole et la fragilité et la sensibilité qu'il porte à chaque instant. Tout est là dans ce souffle... la puissance et la fragilité.

Gilles Deshaies : Monique, ce qui me frappe, c'est comment tu arrives à nous parler des psychotiques, du rapport aux psychotiques, du rapport à nous-mêmes, et qu'on peut tous être là, liés, sans se dissocier les uns des autres. Ça me touche beaucoup.

Denis Létourneau : Si vous le permettez, j'aimerais ajouter que... je me suis permis d'écrire en t'écoutant et j'ai écrit simplement que c'est un lieu et c'est devenu en toi un lieu et, aussi, un moment d'espoir et d'espérance.

JUSTICE ET SUBJECTIVITÉ

Marcelle Maugin

Convaincue qu'il faut bien admettre l'incontournable subjectivité du thérapeute dans le cadre de la relation thérapeutique, et celle de tout être humain en général, je voudrais parler de mon malaise à tenir cette position lorsque je me suis trouvée confrontée aux institutions et, plus particulièrement, à l'institution judiciaire.

En septembre 2001, Gilles sonne à ma porte pour entreprendre une psychothérapie. Il a obtenu mon adresse par son frère de Montréal qui connaissait quelqu'un qui me connaît. Il a quarante ans, il sort de deux mois de prison, il veut mourir. Sa vieille maman l'a recueilli en Bretagne; il n'a plus le droit de quitter la région ni de voir ses enfants et il a perdu son travail (17 ans comme cadre dans une entreprise).

En juin, la police avait fait irruption sans préavis dans son appartement : son ex-femme venait de l'accuser d'attouchements sur ses enfants de cinq et sept ans. Il me dit que c'est faux, mais qu'il a effectivement signé des aveux pendant sa garde à vue, uniquement dans l'espoir de récupérer chez lui des cassettes à thème homosexuel dont il a honte, car tout le monde et surtout sa famille ignore cet aspect de sa personnalité. Il est issu d'une famille nombreuse et chrétienne de l'ouest de la France. Il s'était installé dans le sud. Il est timide. Il bégaie et il est désespéré.

Pendant trois ans, je vais l'accompagner, l'écouter et le croire dans ce qu'il croit et dit, hors du registre de la vérité ou du mensonge. Il répétera à plusieurs reprises : « sans vous, je serais mort ». Il va s'ouvrir progressivement à ses penchants homosexuels (on dirait ici « se recevoir »), jusqu'à installer une relation durable avec un ami. Nous attendrons ensemble avec anxiété la date de son procès.

En 2004, le tribunal délègue une « experte psychologue » : entretien, tests projectifs, etc. Avec une série d'arguments que je qualifierai de pseudo-scientifiques, dans un jargon typiquement lacanien (jeux de mots sur « Gilles » et « fra-gile ») et des jugements de valeur à l'emporte-pièce (elle détecte ce qu'elle appelle des « failles » parmi les sept frères et sœurs de Gilles : une des sœurs est célibataire, l'autre a un époux alcoolique, la troisième a un enfant hors mariage!!!), l'« experte » conclut avec assurance qu'il s'agit d'une personnalité « perverse » et dangereuse, inévitablement récidiviste, qu'il faut impérativement éloigner de ses enfants et pour longtemps, afin que ceux-ci se « reconstruisent », je la cite.

À la lecture de ce rapport, je ne reconnais pas mon client. Après quelques nuits d'insomnie colérique, estimant ma subjectivité au moins aussi crédible que la sienne, je décide de produire un contre-rapport contestant le sien, d'abord pour me calmer, mais aussi dans l'espoir de fournir des arguments à son avocat. Lorsque ce dernier me proposera par la suite de témoigner en faveur de Gilles au procès, j'accepterai sans hésiter.

Voilà comment je me suis retrouvée tremblante à la barre d'un tribunal en novembre dernier pour la première fois de ma vie.

Je passerai sur les émotions diverses et variées que m'a fait vivre ce procès : me sentir adoptée par la famille de Gilles venue le soutenir de toute la France et du Québec; comprendre les tourments de sa vieille mère, confrontée à l'ami de son fils venu y faire son « coming out »; percevoir le trouble des enfants revoyant leur père après trois ans de silence...; porter la responsabilité d'une intervention dont la vie de Gilles pouvait être l'enjeu : il affirmait qu'il se tuerait si on le renvoyait en prison ...

Mais la principale difficulté fut de parler à partir d'un cadre de référence où les notions de coupable et de victime n'ont plus de sens, d'évoquer l'ambivalence des sentiments et l'ambiguïté des conduites, le mélange... Comment faire admettre publiquement l'existence de zones troubles, de celles qui n'apparaissent souvent que dans nos rêves, de nos « dessous », nos « cours des miracles » intimes, indéfinitions sexuelles, désirs confus... Ces lieux intérieurs qui s'éveillent immanquablement – et dont nous nous défendons si farouchement – à l'épreuve du travail en groupe.

Ces lieux dont les relents, cependant, éclaboussent notre quotidien – affaires d'Outreau, d'Angers en France ... – et que la société tente à coup de procès de circonscrire en incriminant les « réseaux de notables », en fantasmant sur les « fermes en Belgique » et autres porcheries et animaleries diverses; faits divers où les agirs sont révélés, interrogatoires où les enfants en rajoutent (malgré l'insistance des psychologues sur leur crédibilité), prétoires où les adultes indignés et les professionnels du barreau réclament des peines exemplaires...

J'ai tenté de le faire de mon mieux, tout en tenant compte du contexte.

Comment, surtout, en parler sans que se trouve interpellé (ici on dirait « rejoint ») un tribunal dont la charge est d'y voir « clair », d'identifier les coupables, de caractériser la « faute », de juger, de punir, de séparer le bon grain de l'ivraie. Jamais je n'avais autant senti le choc frontal de nos deux univers que durant mon plaidoyer : j'ai cru le percevoir à l'agacement du procureur, aux échanges de regards complices des trois juges (deux jeunes femmes et un homme âgé), aux soupirs lassés de la cour...

À mes nuances et mes complexités, visiblement, on préférait le diagnostic sans appel de l'experte, et ses références « scientifiques » aux tests psychologiques, que l'on m'opposait sans cesse. À la fin, on ne m'écoutait plus...

La justice réclame des faits et des intentions claires. Le juge insistait auprès de Gilles : « reconnaissez-vous que vos comportements étaient malsains? ». Plus il insistait, plus Gilles paniquait et bégayait, incapable de répondre à une question qui n'avait pas de sens pour lui; il perdait pied et s'enfonçait davantage.

Je reste convaincue que sa personnalité (ici on dirait son « organisation »), son expression confuse, ont eu le don d'éveiller des attitudes défensives. Je penserai même que c'est surtout cela qui lui a valu un rapport aussi hostile de la part d'une psychologue particulièrement réactive à son indéfinition.

Au final, le procureur visiblement irrité par mes compréhensions nuancées, tout en reconnaissant qu'il ne s'agissait pas d'un vulgaire pédophile, a tout de même conclu que sa psychothérapie « ne lui avait servi à rien » (je cite) et qu'il ferait bien désormais d'être suivi par un authentique « psychiatre-psychanalyste » (je cite également).

Le verdict final a pris l'allure d'un compromis incompréhensible : six mois de prison ferme, dix ans de suivi socio-judiciaire avec interdiction de fréquenter des enfants.

L'institution judiciaire réclame de se prononcer à partir d'une position de certitude - faute ou pas faute, sain ou malsain - qui la rassurerait et nous rassurerait tous sur la séparation du bien et du mal, qui désigne les victimes et les coupables, et que ceux-ci se reconnaissent comme tels. La tâche est particulièrement ardue et risquée en matière de sexualité! J'avais peu de chance d'être entendue dans un monde construit presque entièrement sur la dichotomie; ma position de thérapeute s'efforçant de faire place à l'ambivalence des comportements, à la subjectivité des discours, voire aux paradoxes de la vie, ne convenait sans doute pas bien dans ce lieu où je m'étais imprudemment aventurée.

Je ne regrette rien... J'aime penser que, sans mon intervention, Gilles aurait été encore plus sévèrement jugé (il risquait quatre ans de prison) et que j'ai tout de même un peu ébranlé les convictions d'un tribunal, plus enclin à adopter dès le départ le jugement sans appel d'une experte qui voyait dans mon client un « dangereux pervers ».

Ai-je au contraire aggravé son cas en voulant amener la cour à se questionner? Je ne le saurai jamais et je reste de toutes façons en suspens quant à *ma part de subjectivité* dans le désir de « défendre » Gilles. Sur ce point, je ne suis pas inquiète : les occasions ne manqueront pas d'y être confrontée de nouveau, et pour cela, je vous fait confiance à tous! Je la reconnais déjà dans mon intense mobilisation pour vivre cette aventure, dans la colère éprouvée à la lecture du rapport de la psychologue, et dans l'irrépressible élan de m'impliquer dans cette histoire. Je crois que mon prochain sujet de réflexion va porter sur l'« indignation »...

Claude Larochelle : Je suis allé souvent au tribunal lorsque je travaillais avec des jeunes contrevenants.. J'ai des palpitations en me souvenant de tout cela. C'est ma subjectivité qui est éveillée. Ce que j'ai beaucoup entendu dans tout ce que tu as dit, c'est l'accompagnement que tu as donné à cet homme-là.. J'étais frappé davantage par cela que par le fait que tu aurais réussi à faire passer quelque chose au tribunal.

Karine : Ce qui me touche beaucoup, ce n'est pas le plus ou le moins de la peine, mais *plutôt*, le fait qu'il y avait quelqu'un pour Gilles ce jour-là. Quelqu'un était là pour lui.

Marcelle Maugin : C'est vrai, mais c'était aussi difficile à porter. Il me lançait tout le temps des regards lorsqu'il parlait, comme si il comptait sur moi et, en même temps, je ne pouvais pas grand-chose pour lui. Mais peut-être, seulement être là comme tu dis!

Guylaine : J'ai déjà accompagné un ami... J'essayais d'expliquer au commissaire qu'il était très honnête dans sa démarche, malgré les récidives passées et ses problèmes de consommation, et j'ai passé pour être complètement folle car ce n'est pas quelqu'un qui est reconnu comme étant honnête. J'ai essayé d'expliquer qu'il était engagé dans quelque chose, mais ça ne passait pas et cela a éveillé une rage très grande en moi. Mais j'ai eu la chance de côtoyer cette personne-là à travers tout le processus, et la richesse que ça donne d'avoir quelqu'un, c'est énorme. C'est une reconnaissance pour lui. Ça va chercher en lui

son désir de vivre. Ça lui donne ça. Alors, je me dis que ça doit avoir donné beaucoup aussi à Gilles.

Rémy : Je voudrais te remercier Marcelle puisque tu nous rappelles que les institutions ce n'est pas qu'un concept, c'est une réalité. Et là, j'en ai éprouvé toute l'horreur pour moi.

Monique Provencher : Je voudrais parler du système judiciaire. Je le connais assez intimement puisque je l'ai marié. Je veux revenir sur ce que vous avez dit. Le système judiciaire a besoin de certitudes, des certitudes absolues. Le système judiciaire ne peut pas fonctionner dans ce qui est flou, dans ce qu'il ne sait pas. Le système judiciaire laisse seul. Dans ce sens-là, qu'on souligne que Gilles n'était pas seul, ça fait beaucoup de sens. Gilles a été bien chanceux.

Luc : J'ai travaillé et je travaille toujours en Centre Jeunesse. J'ai été amené à être l'institution pour certains de ces enfants-là, à demander des placements pour eux. Je trouve très troublant d'avoir été l'institution pour ces enfants-là, en n'ayant pas d'autre choix. J'ai eu, parfois, l'impression de me retrouver institution dans des lieux où je ne savais pas que je l'étais et où j'étais dénoncé comme institution. C'est troublant.

Lyse : J'ai l'image de Jeanne D'Arc devant le système judiciaire. Il y aurait aussi à dire du système scolaire, de nos enfants qui y étouffent, disons l'un des miens qui y a goûté de près. J'avais le goût d'ajouter ça. Je n'en parlerai pas beaucoup parce que cela prendrait trop de temps. Ça me touche ces lieux-là où il y a des vies qui sont étouffées pour qu'il y en ait d'autres qui puissent vivre. De toute façon, notre système scolaire est en train de vivre une épreuve et nos jeunes sont en train d'exprimer quelque chose de très important. Il y a beaucoup de colère qui passe en moi, mais je prends cette occasion-là pour ajouter : et le système scolaire.

Pierre Poupart : Quand je t'écoute, je pense aussi au texte de Gérard sur l'institution. Tu parles beaucoup de l'institution. Je travaille aussi dans une institution où, il n'y a pas si longtemps, quand on engageait un psychologue, on demandait qu'il soit d'orientation psychanalytique – même une fois, j'ai fait partie du comité de sélection des candidats. Ça m'envoie au malaise, à la difficulté à prendre une parole dans une institution, comme dans d'autres institutions que ça soit les écoles par exemple. Comment prendre une parole en restant crédible pour moi-même et crédible pour l'autre. Je dirais que ce n'est jamais fait, les rages d'être regardé de haut, les impuissances. Je me dis qu'il y a quelque chose de difficile. Bien sûr, j'étais sensible lorsque tu parlais de ton rapport à Gilles, mais ça me faisait vivre tous ces lieux difficiles pour prendre une parole, une parole où je ne me prostitue pas pour être entendu et où je dis quelque chose qui peut, aussi, atteindre. Je ne trouve pas ça simple encore. Alors, dis-moi comment faire?

Marcelle Maugin : Je n'ai pas beaucoup d'entraînement. C'était la première fois.

Louise : J'ai eu l'expérience d'aller en cour; l'avocat qui te parle et, toi, qui doit parler au juge; le contre-interrogatoire. Ah! Le sentiment que j'avais. C'était comme si je naviguais sur un bateau pneumatique devant un paquebot et que je risquais à chaque moment de me noyer. Je n'ai pas encore de réponse, mais je commence à saisir que ce n'est pas possible pour un canot pneumatique d'aller à l'encontre d'un paquebot. Alors, comment aider mon client? La seule chose que je me dis, c'est : jouer à mon tour avec leurs règles, tout en étant ce que moi je crois. Je ne sais pas trop comment expliquer. J'imagine que c'est

comme en me mettant sur le côté du paquebot, la vague est forte, je l'admets, mais il me semble que c'est la seule façon. Sinon, je vais mourir noyée et c'est ça que j'ai eu comme impression une des fois où je suis allée à la cour. Surtout, l'avocat de l'autre partie qui te fait dire des choses...; c'est aberrant; il faut dire oui ou non; il n'y a aucune nuance possible. Ah! Je le porte encore. Merci de m'avoir donné l'occasion de le dire.

Gilles Deshaies : Marcelle, l'histoire tragique que tu racontes, ça me fait réfléchir beaucoup. Ça m'amène à prendre conscience de la radicalité de la position en abandon corporel, la radicalité de la position de recherche ontologique, et ce que le vécu de tout ça nous oblige à vivre dans le rapport à l'institution. Je n'ai jamais été confronté au système judiciaire, mais je sais que c'est une grande institution de la société qui essaie, quand même, de résoudre des lieux humains extrêmement menaçants pour tout le monde. Je n'ai pas d'expérience avec ce milieu-là, mais j'en ai beaucoup avec le milieu universitaire. J'ai vécu pendant plusieurs années en me demandant comment je pourrais être en abandon corporel tout en restant à l'université, sans me faire congédier. Ça me fait réfléchir à la radicalité de la position qu'on prend en abandon corporel et qui nous fait entrevoir la vie à partir d'un angle qu'aucune institution ne peut adopter, sinon, elle ne serait plus une institution. On a à se recevoir dans la rage que cela nous fait vivre, dans le désir de révolution que ça peut éveiller, et ce n'est pas facile. Je pourrais parler longuement, mais il me semble que c'est une histoire tragique qui pourrait nous amener à spécifier ou à être plus conscient de la radicalité de la position en abandon corporel.

À PROPOS DU RÊVE ET DE LA SUBJECTIVITÉ

Jean-Michel Atlani

Qu'est-ce que le rêve?

Qu'avons-nous à en dire dans et à partir de l'expérience de l'abandon corporel?

En abandon corporel, les rêves ont une place importante dans les groupes aussi bien qu'individuellement. Il semble qu'au long des années, le travail sur les rêves en abandon corporel s'est fait de manière intuitive, comme un accès privilégié à la subjectivité du rêveur et à l'organisation en lui, de son rapport à soi, au monde et aux autres. En groupe, à l'occasion d'un rêve, laisser s'éveiller la présence de chacun est une expérience que nous avons tous faite. Quand, dans un groupe, nous sommes amenés à travailler à partir du rêve de quelqu'un, le chemin se fait dans un mouvement où chacun exprime sa façon, nécessairement subjective, d'appréhender le rêve de la personne autour de laquelle on se trouve. Dans ce mouvement, peu à peu, la subjectivité des uns et des autres apparaît, dont celle du rêveur à partir de son rêve. Ce qui est remarquable dans cette approche des rêves, c'est que le rêve lui-même, comme subjectivité en puissance du rêveur, pour peu que l'on crée les conditions de la recevoir, donne d'être à toutes les subjectivités présentes dans le groupe. L'être du rêveur éveillant chacun à lui-même, peu à peu, chaque subjectivité en mouvement d'être reçue, donne d'être à toutes les autres.

Malgré l'importance et la consistance du travail sur les rêves en abandon corporel, on en entend peu parler au niveau de la recherche et de l'élaboration. Il reste un élément qui existe, mais il n'est pas inscrit dans toute la connaissance et la compréhension qui petit à petit s'est élaborée autour de ce qu'est un être humain.

Approches actuelles du rêve

Les recherches récentes sur le rêve ont montré que, dans l'évolution de la matière et de la vie, le rêve apparaissait avec les animaux à sang chaud, dits homéothermes, c'est-à-dire les mammifères et les oiseaux. Ce point a retenu mon attention du fait qu'il implique que, dans l'évolution, *le rêve apparaît avant l'humain*, et il précède et est indépendant du langage.

Les recherches récentes sur le sommeil et le rêve ont montré que le rêve se produit à un moment du sommeil, dit sommeil paradoxal, pendant lequel le corps est en état de paralysie et d'isolement sensoriel, et dans le même temps, il y a une hyperactivité cérébrale. L'appellation « sommeil paradoxal » est liée à la simultanéité de l'hyperactivité cérébrale, sans lien avec quelconque activité extérieure, et de l'inertie complète du corps.

Avec le rêve et l'homéothermie, apparaît également le néocortex qui ouvre à des capacités nouvelles et une possibilité d'adaptation inexistante auparavant au milieu extérieur, en même temps qu'une indépendance plus grande par rapport à lui.

Au niveau du néocortex, on constate, à l'inverse des autres cellules de l'organisme, que les cellules cérébrales ne se reproduisent pas. Cela veut dire que les circuits nerveux sont constitués une fois pour toutes dans la petite enfance. Cela implique qu'au-delà de notre

support corporel, ce qui constitue notre spécificité individuelle, psychologique, affective, spirituelle, sa permanence, sa stabilité n'est pas inscrite dans notre forme physique, mais est un processus actif, dynamique, entretenu tout au long de notre vie et le rêve a quelque chose à voir avec cela.

En effet, les rêves seraient le reflet, ou peut-être la manifestation, de ce travail intérieur qui adapte le fondement génétique de l'organisme aux circonstances multiples d'interactions de celui-ci avec le milieu extérieur, les événements et les autres. Il s'agirait chez les humains d'une programmation itérative permettant que soit entretenue, au-delà de sa forme physique, la permanence de la particularité individuelle de chaque humain, son caractère, sa façon spécifique de vivre son rapport à soi, au monde et aux autres. On pourrait à ce titre dire que le rêve, c'est l'apparition du rapport comme expérience intérieure. L'intériorité dont il est question ici est celle de l'apparition d'un espace intérieur dont la fonction est d'être une interface qui ne cesse d'ajuster le déterminisme qui nous constitue et la variabilité des circonstances multiples qui fait le milieu dans lequel nous vivons. Au regard de l'évolution, le rêve est l'émergence d'un lieu interne d'expérience qui concentre et déploie l'espace et le temps dans une personne particulière, un individu, *qui recentre l'expérience vécue comme lieu intérieur détaché de la réalité extérieure*. Il m'apparaît comme central dans la constitution de l'homme.

Le rêve témoigne d'un espace indépendant de l'espace et du temps physiques, et qui n'est accessible que dans et par l'expérience de le vivre. Cet espace d'expérience est à la fois coupé du monde extérieur au moment de son actualisation et l'englobant car il est aussi lieu de convergence de tous les espaces et de tous les temps, de tous les possibles dans une forme donnée. Notre corps physique est tout à la fois émergeant du rêve et support de celui-ci, il est l'espace matière actuel, contenant le rêve, le permettant, mais aussi contenu dans l'expérience qu'est le rêve.

Les rêves seraient donc à la fois la manifestation de ce travail intérieur nécessitant pour se faire que soit momentanément interrompue la connexion entre le milieu intérieur et l'extérieur, mais aussi les scories de ce travail. Cela permettrait d'entrevoir par exemple que les rêves récurrents témoignent d'une résolution qui n'arrive pas à se trouver dans cet ajustement, qui se cherche en permanence, du rapport entre la subjectivité que je suis de tout temps et mon rapport à l'extérieur et aux autres qui me révèle et me cache. Cela expliquerait également l'expression « faire un rêve » qui dirait sans le dire que certains rêves sont une forme de déjection, et qu'en tant que tel il n'est pas bien important de s'en souvenir.

Avec le rêve, c'est l'affleurement en nous, dans l'intimité de nos organisations spécifiques, de toute la matière et la vie d'où nous venons. Expression et manifestation de l'ancestral en nous, raccordement vivant et vécu du passé et du temps qui fait de chacun de nous des lieux dans lesquels la vie s'expérimente.

Le rêve est le lieu de la co-devenance au sens où, par lui, le rapport, vécu en interne, peut s'expérimenter, s'élaborer, se complexifier, se problématiser indépendamment des nécessités et des risques de la survie dans le milieu extérieur. Il serait intéressant à ce propos d'envisager les cauchemars comme lieux d'expérimentation et d'appropriation de la peur, de la terreur, du mourir, du souffrir, du tuer, dans un vécu grandeur nature, mais sans la nécessité de l'agir dans la réalité extérieure. Le rêve est, au cœur de nous, le

témoignage et la présence vivante de la subjectivité devenue et inédite que nous sommes, à recevoir, jusque dans ses extrémités.

L'apparition du rêve humain indique l'existence d'un espace intérieur d'expression et d'expérience de la subjectivité co-devenue et co-devenante que nous sommes chacun, capable d'activer, d'entretenir, de moduler ce qui fait notre spécificité et de contribuer à son devenir et à son accomplissement.

Le rêve n'est-il pas l'expérience intrinsèque de la vie devenue que nous sommes, vivant en nous, nous habitant à notre insu, que nous contenons et qui nous contient, indépendante de notre volonté, de nos agirs et de ce que nous pouvons en dire quand nous y avons un peu accès.

L'état de rêve, le corps vécu

Notre corps, fondamentalement, est le lieu où nous vivons l'expérience d'être qui nous sommes, c'est ce que je nomme, le corps vécu. Le corps vécu est lieu d'expérience selon ce que j'appellerai trois modalités : *l'état de veille, le sommeil et l'état de rêve*. Le plus connu et expérimenté au quotidien est l'état de veille; il est le référentiel dominant.

La notion d'un *état de rêve* me paraît intéressante car elle désigne non pas une circonstance ou un moment d'expérience, mais plus une qualité particulière d'expérience vécue dont la spécificité est d'être l'expérience de quelqu'un en lui-même. D'autre part, dans l'état de rêve, la référence courante au temps et à l'espace disparaît. Le temps, et l'espace, n'existent que par l'appartenance de notre corps physique à la réalité extérieure.

On peut dire cependant que *le temps*, dans ces expériences, c'est l'immédiateté du maintenant, le récit d'un rêve peut se faire au présent : « je suis en train de... », ou à l'imparfait et dans ce cas, la référence au temps passé réfère au moment où le rêveur, dans son temps chronologique, a fait ce rêve, la circonstance particulière vécue dans le rêve n'appartenant, elle, à aucun temps. Par le rêve, nous avons accès, d'une certaine manière, à tous les temps. Le rêve est expérience du temps à la fois accumulé et devenu. L'expérience vécue en rêve ressemble à un moment d'un temps qui, en fait, n'appartient pas à la durée du temps chronologique. Par exemple, il ne semble pas incongru que, dans un rêve, nous puissions avoir la visite de quelqu'un dont nous savons par ailleurs qu'il est mort depuis longtemps, ni que nous soyons en train de vivre au présent un moment de notre histoire, ou encore qu'un enfant, personnage du rêve soit nous. *Quoi qu'il en soit le rêve est au présent de l'expérience que je vis.*

L'espace dans le rêve, c'est un ici référé au vécu lui-même plutôt qu'à une localisation extérieure. Comme par exemple dans « je me trouve dans telle situation... », la circonstance particulière vécue-là n'appartient pas à l'espace extérieur. Le rêve nous donne à vivre une modalité d'expérience indépendante des contraintes de la pesanteur et de l'immobilité de l'espace et de la matière. On peut cependant noter que cette qualité d'expérience vécue, dominante dans les rêves, est aussi présente dans toute expérience.

Dans la plupart de nos expériences en état de veille, une grande part de notre attention est décalée vers la réalité extérieure. Pourtant, au fond, rien ne distingue dans mon vécu, l'expérience que je vis en rêve de celle que je vis dans ma vie diurne. Quand je vis un rêve, je ne sais pas que c'est un rêve, ce n'est qu'après coup que je le sais.

Dans les situations de ma vie habituelle de veille, aurais-je à ne pas oublier que ce que je vis est aussi un rêve? N'y a-t-il pas une telle dominance de l'expérience de veille que cette dernière sert constamment de référence et que tout est mesuré à son aune. Est-ce qu'en fait le vécu de rêve ne serait pas le fond et la base de notre expérience de nous-mêmes, en nous-mêmes? N'y a-t-il pas constamment un double centrage de notre attention qui peut se faire de manière variable entre deux centres possibles, l'un étant l'expérience vécue comme lieu de soi dans l'immédiateté du présent, l'autre étant l'espace et le temps de la réalité extérieure? La dominance globale de l'état de veille avec son centrage sur la réalité extérieure fait ainsi apparaître combien nous nous appartenons peu, combien il y a peu de place en nous pour nous, que ce soit dans notre vie diurne extériorisée comme dans nos rêves. Quand nos repères habituels de temps, d'espace et de causalité basculent, ces mêmes repères qui nous rendent notre environnement familier, logique et relativement stable, apparaissent alors comme entretenant un centrage sur le manque et l'absence de soi. Il apparaît également, par l'énigme qu'ils sont à nous-mêmes, combien nos rêves nous sont peu accessibles dans toute leur profondeur, combien nous nous y reconnaissons peu. Je pourrais dire, à partir de là, que le rêve est l'émergence de la subjectivité méconnue que je suis et que ce que l'on désigne par état de rêve, c'est le fond, le fondement de notre expérience de nous-mêmes comme organisation spécifique devenue, et si peu habitée.

Il est tout à fait possible et habituel de limiter l'état de rêve à ces expériences que nous faisons pendant le sommeil et dont nous nous souvenons plus ou moins au réveil. Pourtant, au fur et à mesure que j'avance dans cette réflexion à propos du rêve en abandon corporel, cela me chuchote à l'oreille que le rêve c'est bien plus que ce que l'on croit, que ce n'est pas limité à la seule expérience de rêver quand on dort. En fait, je dirais que le corps vécu en tant que lieu de la subjectivité plus ou moins habitée, c'est l'état de rêve, tout en précisant alors, *que l'état de veille est une des modalités de l'état de rêve*. Le rêve serait alors l'expérience du corps humain devenu que nous sommes chacun, et il y aurait en fait équivalence des termes corps humain, rêve et subjectivité, dans une seule et même expérience.

C'est par le corps vécu que nous arrivons au monde et aux autres. In utero et dans nos premiers mois, notre vie commence dans une expérience parente du rêve, expérience directe du rapport, dès le départ subjective et intérieure, globale, très peu différenciée, très peu appropriée. Non encore constitué, le moi ne peut en être le témoin, le rapporteur.

Cette expérience initiale, va peu à peu s'enfouir, être recouverte par l'apprentissage et la dominance de la réalité extérieure existant comme en dehors de l'expérience que l'on en a. Elle n'en demeure pas moins comme fond de notre expérience de nous-mêmes, nous accompagnant la plupart du temps à notre insu, notre état de veille, nos perceptions, nos croyances, nos constructions, nos actions venant comme en surimpression sur l'écran de nos rêves.

À l'inverse de cet enfouissement, ne pourrait-on entrevoir le rêve, comme la présence en nous d'une *intériorité première* qui, dans le moment du rêve, se refonde chaque fois en elle-même, en se coupant de ce monde extérieur qui lui est postérieur. Pourtant, dans cette coupure par rapport au monde extérieur, le rêve se révèle aussi comme lieu autistique, comme dedans sans dehors, dépossédé, radicalement coupé, qui a à être reçu en quelqu'un, fut-ce soi-même, pour se révéler comme involontaire et mouvement intérieur.

Dans le travail non verbal en abandon corporel, ne créons-nous pas un dispositif proche de celui du rêve en suspendant tout vouloir, en vivant et en faisant peu à peu place à ce qui est là, en n'induisant rien, en n'empêchant rien? N'est-ce pas ce que nous explorons, cette ouverture à soi et à l'autre qui va de l'autisme à la coïncidence avec soi-même?

Quelques caractéristiques du rêve

De l'expérience du rêve, on peut dire qu'elle est en elle-même. Même s'il y a des éléments de notre vie diurne qui apparaissent dans nos rêves, le fait de les vivre en rêve ne situe pas les choses pour autant dans la réalité extérieure.

Quand, dans nos rêves, des personnages apparaissent, connus ou inconnus, déjà morts ou vivants, adultes ou enfants, monstres ou enchanteurs, personnes publiques ou de notre sphère privée, cela témoigne de la façon dont, à notre insu, nous sommes habités de l'expérience d'humanité. Cela parle aussi de la façon dont nous sommes pétris de toute l'histoire de l'humanité, de ses merveilles et de ses ignominies, de ses mythes et de ses légendes, de ses découvertes et de ses ignorances, et en nous, nous continuons sans cesse de la produire. Cela témoigne aussi de la façon toute subjective dont les autres, présents, passés, voire à venir, réels ou fictifs nous éveillent, nous révèlent à nous-mêmes en venant nous chercher dans nos réactions, nos peurs, nos ambivalences, nos timidités, notre agressivité et notre violence.

Le rêve à travers les personnes et personnages qui s'y trouvent, révèle également notre mode de rapport aux autres, la façon inévitablement subjective dont nous vivons le fait d'être en rapport, en relation avec la vie, la mort, les autres, avec nos origines, nos mythes personnels, nos croyances... Dans l'état de veille, la plupart du temps, nous ne savons pas ou peu que notre vécu subjectif est éveillé à l'occasion des autres. Nous vivons les choses dans l'espace de nos certitudes quant à nous-mêmes, avec l'idée que nous avons une expérience objective, en dehors de nous de ce que sont les autres, à partir de la perception que nous en avons qui passe pour être vérité. Le rêve nous permet d'approcher cette dimension et cette compréhension dans laquelle, de fait, tous les autres de l'humanité passée et future, qu'ils soient réels ou fictifs nous constituent intrinsèquement.

Le rêve est holographique, chacune de ses parties contient la totalité de nous-mêmes, chacune de ses parties contient la totalité du rêve, sous la forme d'une expérience tout à la fois mouvante et suffisamment fixée pour qu'on puisse en saisir des bribes. Chacune des bribes n'existe qu'en tant que notre expérience, expression de nous-mêmes. Dans chaque bribe, la totalité du rêve s'y trouve.

Le rêve est une matière, un matériau bien particulier; c'est une expérience à part qui ne se laisse pas réduire ni capturer. Quand on dit « rêve », cela parle à chacun dans son expérience. Le rêve serait le lieu de tous les possibles, en même temps que quelque chose qu'on ne peut saisir de manière définitive. Le rêve n'est vraiment pas un objet, on ne peut pas l'avoir. « J'ai fait un rêve » dit-on, paradoxe de cette expression qui utilise le verbe « faire » pour dire une expérience qui échappe totalement à notre vouloir, à notre agir. L'expression : « j'ai vécu un rêve » serait plus proche de la réalité d'expérience du rêve; vivre un rêve est une expérience multiple, profonde, imprévisible, incomparable. Nous sommes riches du rien de nos rêves. Le rêve n'est jamais quelque chose qu'on peut

appréhender, saisir, fixer. Il n'existe que le temps, le moment, l'instant où l'on en fait l'expérience. Par nature, il n'est pas fini, peut être n'a-t-il pas de commencement. Chaque fois qu'on essaie de le fixer dans un récit, une écriture, on le réduit, on perd une partie de sa substance, de sa qualité, on le met en quelque sorte « en conserve ». L'expérience de rêver est complexe, mouvementée, à la fois en expansion et condensée, comme si en un point sans dimension il y avait tout un univers et que cet univers rassemblé là pouvait se déployer, s'ouvrir, se ramifier. Dans le monde du rêve, son surgissement n'est pas défini à l'avance, n'est pas prévisible. Le phénomène du rêve est en lui-même universel. Cet universel du rêve fait de tous les rêves un rêve, il fait également que tous les rêves de toutes les personnes, de tous les temps, de toutes les cultures, de tous les pays du monde sont « le rêve ». Le rêve c'est chaque fois le rêve de quelqu'un, toujours centré sur la personne qui le vit. Pourtant on pourrait aussi bien dire que chaque rêve n'est le rêve de personne. Il y a en quelque sorte une fraternité du rêve, quelque chose, dans le rêve, par le rêve qui tend vers la rencontre, qui parle de l'humanité de chacun ou encore qui reflète que chacun est l'humanité tout entière.

Le rêve et le chemin de la subjectivité

Dans les rêves, le centrage de l'attention sur l'intériorité, comme lieu d'expérience de l'être que nous sommes, se fait par défaut, du fait que tous les liens avec la réalité extérieure sont momentanément interrompus. Il est remarquable de constater combien l'expérience du rêve est labile, fugace, qu'on en perd facilement la mémoire et que se souvenir d'un rêve, la plupart du temps, n'est pas le résultat d'un acte volontaire. Nos rêves ne cessent de nous échapper. L'expérience vécue dans les rêves donne un accès privilégié à notre subjectivité, mais cela ne veut pas dire que nous sommes en mesure de la recevoir, ni que vivre en rêve la révélation de certains aspects de nous-mêmes c'est automatiquement leur faire place. À partir d'un rêve, tout le chemin de sa propre subjectivité reste à faire.

En abandon corporel, le chemin de la subjectivité a à se faire dans le thérapeute lui-même, celui-ci a à habiter l'expérience de lui-même, comme subjective et relative, quelle que soit la forme de cette expérience, qu'elle soit éveillée à l'occasion d'un autre, qu'elle arrive sous la forme d'un rêve, etc. Ne dit-on pas que l'abandon corporel est une thérapie centrée sur le thérapeute? Ce qu'on désigne par « la position qu'on prend en abandon corporel » est à mon sens le retournement du centrage de l'attention de la réalité extérieure à l'expérience de soi en soi-même. Ce recentrage de l'attention sur l'expérience nécessairement subjective et relative du thérapeute n'est pas comme dans les rêves liée à un retrait par rapport à la réalité extérieure. Néanmoins, elle s'en approche au sens où c'est en lui que le thérapeute fait l'expérience de l'autre à partir de ce que cet autre éveille. Les réactions que l'autre suscite en lui, il a à les reconnaître comme faisant partie de son expérience de lui-même et non comme lui permettant de savoir la vérité de l'autre, de le qualifier, de l'évaluer. Ce qui se rapproche du rêve dans cette expérience, c'est que l'inconnu que j'ai à découvrir, à apprendre et à laisser être ce n'est pas l'autre mais moi-même emmené dans un vécu que je ne choisis pas d'avoir, que je découvre en le vivant, dans lequel je n'ai aucun repère, aucune certitude. Dans le même temps, mon agir est suspendu dans la mesure où il est bien question de laisser être ce qui est là, autour et en soi, sans chercher à induire, à orienter ni modifier le cours des choses.

Sans relâche, il est question de laisser l'autre être à lui-même, en n'intervenant pas dans ce qui, de lui, vient nous décaler, nous bouger, nous bousculer, nous déranger, voire nous malmenner, mais aussi nous solliciter dans nos adhésions, nos connivences et ainsi, le laisser nous amener à notre solitude d'être comme seul lieu réel de la rencontre. C'est délibérément se mettre dans le mouvement de l'interdépendance par lequel, si tout ce qui est peut être, cela même qui était arrêt du mouvement nous donne notre vie. Nous donnant notre vie, ça ne peut faire autrement que de donner vie.

Le rêve est l'expérience de quelqu'un, c'est mon expérience en tant qu'elle m'apparaît tout en même temps familière et inconnue, dans la mesure où, jusque dans les rêves récurrents, on peut être surpris par les rêves qui nous arrivent. Cela nous donne accès à l'inconnu de nous-mêmes.

Ce qui est remarquable dans le rêve, ce sont les liens qui se font par la coexistence d'éléments disparates, associant les personnes, les temps, les espaces, les niveaux, les échelles, sans se préoccuper de logique, de causalité, de plausibilité, de rationalité; et c'est cela même qui peut donner accès à des sens inédits. À ce titre, on pourrait voir le rêve comme l'expérience vécue du lien intérieur qui fait tout à la fois notre cohésion subjective et notre indéfinition. Le monde du rêve, en *défocalisant* l'attention de l'espace, du temps et de la causalité, nous invite possiblement à être et à recevoir notre organisation d'être, dans sa profondeur, sa complexité, son intensité. On pourrait dire qu'articulé à la position de se recevoir, le rêve devient l'instrument de la recherche que nous sommes chacun, pour peu que nous puissions habiter et recevoir la révélation et le masque qu'il est de nous-mêmes. L'expérience du rêve serait ainsi un intermédiaire et une voie d'accès privilégiée à la rencontre, à l'expérience paradoxale, à l'interdépendance.

Le dynamisme global du rêve est à l'opposé de celui de l'institution. Entre ce qui tend vers l'arrêt et ce qui tend vers le mouvement, la dominance est dans le sens de l'arrêt pour les institutions; elles favorisent ainsi les dichotomies, les séparations, les fixations. Pour le rêve, de par la coupure radicale de toute expérience en rapport avec le milieu extérieur, tout l'arrêt est gardé dehors; la dominance s'inverse et va dans le sens du mouvement, le rêve apparaît alors comme une intériorité qui inclue, intègre et décroïssonne, étant la tendance du mouvement à relier plutôt qu'à séparer. Il favorise ainsi ce qui, malgré nous, ne peut s'empêcher d'être, d'aller vers être, et qui, dans le consentement à être soi est au fondement de l'interdépendance.

En manière de conclusion

Arrivé là, à l'approche de la fin de cet exposé à propos du rêve, je me rends compte que je n'ai pas parlé de la façon concrète dont j'aborde les rêves. Je serais bien incapable d'en dire quelque chose dans la mesure où, à l'image du rêve, il n'y a aucune technique, aucune stratégie hors le fait d'être là au plus près de soi. Cela veut dire une disposition défocalisée qui ne se soucie pas de comprendre, ni surtout d'interpréter, qui se laisse toucher par les mouvements et les moments du rêve, qui laisse se faire des liens qui peuvent mélanger toutes sortes de niveaux, chez soi, chez l'autre, chez les autres.

De la même façon, cet exposé s'est peu à peu organisé malgré moi, de bric et de broc, morceau par morceau plutôt que par chapitres et argumentation. Il y a des redites et, en

même temps, en fonction du contexte, elles font apparaître des nuances, des compréhensions. Ce texte ne peut pas être fini, il ne peut pas être exhaustif, il se présente plus comme un questionnement qui est le mien et vient à votre rencontre par tous les moyens possibles dont celui du rêve. Il est forcément incomplet, relatif, subjectif, habité de mes limites et de mes enthousiasmes. J'espère qu'il vous rencontrera là où vous êtes, et que je serai là où je suis.

Il me semble néanmoins que la recherche sur les rêves en abandon corporel aurait à se poursuivre et à s'approfondir, peut-être pourrions nous mettre quelques-uns de nos rêves en travail parmi nous et trouver des modalités qui nous permettent d'approfondir dans l'expérience elle-même notre compréhension des rêves, leur place, leur fonction dans le devenir que nous sommes.

Karine : C'est très particulier. J'ai l'expérience de quelque chose de très dense et, en même temps, j'ai l'impression que tu nous parles d'une dentelle... enfin, de quelque chose de très fin. C'est l'expérience que j'ai de ton texte, c'est deux choses-là à la fois.

Murielle : Je suis restée avec ce que vous disiez à la fin, à propos d'une avenue pour explorer les rêves... J'ai été intéressée à entendre votre conférence. Mais tout ce que je peux dire, c'est que moi aussi, j'ai beaucoup d'intérêts pour les rêves. Depuis plusieurs années, j'écris mes rêves. Même que, pendant un certain temps, je dormais près du magnétophone pour dicter mes rêves et pour les transcrire ensuite. Je ne sais pas ce que je vais faire avec tout ça. J'ai essayé de les regrouper sur l'ordinateur, à partir de certains thèmes comme père, mère, bataille, eau, etc., pour voir si, avec le temps, il y avait des changements dans mes rêves. J'ai réalisé qu'il y a des rêves que j'ai cessé de faire... que quelque chose a changé, mais je n'en sais pas davantage. Je trouve que c'est un univers fascinant; c'est vrai que c'est l'univers de notre subjectivité. J'en parle un peu dans mon texte. C'est un univers qui me questionne beaucoup.

Geneviève : Ce qui m'a frappée très fort dans ton texte c'est que l'état d'éveil pourrait être éventuellement une modalité de l'état de rêve. En fait, c'est venu me chercher dans deux lieux très précis. Le premier, c'est quelque chose qui me concerne de moi à moi. Mes rêves, je m'en souviens peu. Mais il y a toujours quelque chose qui est vraiment là, c'est l'épaisseur qui m'empêche de bouger, d'avancer, comme si l'air était épais et que je ne pouvais jamais avancer. Pendant longtemps, j'ai dit que je me sentais morte car je n'avais pas d'autres mots. Mais c'est exactement la même sensation, comme une épaisseur qui ne pouvait pas se franchir pour approcher la vie. Maintenant, je ne dis plus que je suis morte, mais je dis que je suis endormie. Je suis différemment endormie, mais il y a cette même idée de ne pas pouvoir par moment mettre un pied devant l'autre et, à d'autres moments, je cours, mais je suis endormie. Il y a cette même sensation que dans mes rêves, de cette épaisseur qui ne me permet pas de bouger. Le deuxième endroit, c'est que depuis deux mois, je vis cette expérience avec ma mère qui, d'un jour sur l'autre, elle a basculé dans un état... qui ressemble à la maladie l'Alzheimer. Je suis confrontée à cette personne qui est ma mère et qui, à la fois, me reconnaît, me parle, et qui en même temps est dans un monde

où l'espace, le temps, ne sont pas pareils à ce que je connais. À la fois, elle dit des choses hyper pertinentes et, puis, des choses qui sont... Ce que ça me fait, c'est qu'elle est dans un état qui n'est ni de rêve ni de veille, un véritable état qui n'a pas les mêmes référentiels. Devant elle, ça me réveille, je suis obligée d'être là. Pour m'endormir, il faut que je quitte l'hôpital. Tant que je suis devant elle, ça me provoque au réveil. Il y a comme un espèce d'écho entre être endormie et être éveillée.

Charlotte : Le sujet, pour moi, est extrêmement important. J'ai eu pendant longtemps beaucoup de difficulté à rêver, c'est-à-dire que je ne me souvenais pas du tout de mes rêves. Je me suis longtemps fait la réflexion que nos rêves nous donnent accès – tu dis quelque chose comme ça aussi – à l'irrecevable de nous. Lorsqu'on n'en garde aucun souvenir, est-ce possible que toute notre structure soit irrecevable? Je me suis posée cette question-là. Je commence à m'en souvenir alors, il y a un peu d'espoir .

Philippe : J'étais très intéressé par ton exposé. J'aimerais dire que cela me donne toutes sortes de pistes de réflexion à partir de l'article que je vous ai distribué récemment. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Catherine : Tu as abordé une notion que je n'ai pas tout à fait comprise. Quand tu parles de cette notion d'intériorité, tu parles aussi du monde extérieur. Cela me ramène au fait que, quand les enfants naissent, la moitié de leur nuit est consacrée au rêve, en terme de temps. Puis, dès la naissance, ce temps-là diminue progressivement. Je me disais que cela pourrait être une piste extrêmement intéressante à explorer.

Jean-Michel Atlani : Ce processus-là a quelque chose à voir avec le câblage des circuits cérébraux, c'est-à-dire que le travail du rêve à ce moment-là, c'est aussi la constitution de tous les circuits cérébraux nécessaires pour la vie. Par rapport à l'intériorité, il y a deux niveaux. D'une part, dans le moment du rêve, il y a une coupure totale avec l'extérieur, aussi bien sensoriellement qu'avec toute la motricité volontaire. C'est une forme d'intériorité puisque l'extérieur est aboli. C'est ce que Freud disait, à ce titre, que le rêve était le protecteur du sommeil, mais en fait, c'est exactement le contraire qui se passe. C'est-à-dire que dans le moment du rêve, on est complètement vulnérable au monde extérieur, que de ce qui peut surgir de l'extérieur, on n'en a aucune protection. Ça suppose, en fait, qu'on a besoin d'une sécurité minimale pour rêver. Le deuxième niveau par rapport à l'intériorité, c'est que réellement le rêve est une expérience de soi en soi-même. Dans ce sens-là, c'est une vraie intériorité. Je pense qu'à ce niveau-là, cela a vraiment à voir avec ce que l'on fait en abandon corporel.

Brigitte : Je n'ai pas de question par rapport au rêve. Ce que j'aimerais dire, c'est qu'avant, je rêvais tellement que c'en était terrible. J'avais le sentiment d'être débordée par mes rêves en permanence et puis, quand j'ai commencé cette démarche, petit à petit, je me suis mise à moins rêver. Dernièrement, j'ai le sentiment très fort – je ne sais pas le dire bien – que ça passe par le corps. C'est que mes rêves, ils se sont comme incorporés. J'étais surprise le matin de me réveiller avec mon corps, dans mon corps et mon rêve était passé par mon corps. Le rêve passait dans le corps, tout simplement je crois. J'ai eu l'impression de vivre ça aussi à l'occasion d'une cliente. Je la regardais et j'ai eu un sentiment très archaïque, le sentiment que ça venait de l'extérieur. Et puis, je me suis dit : ça vient vraiment du corps, d'abord et avant tout. C'est vraiment un moment du corps.

Madeleine : Je suis très touchée par cette notion que le rêve est une expérience de notre propre intériorité. J'ai une foi absolue dans les rêves même si je ne les comprends pas. Quand je rêve, j'ai l'impression de recevoir un cadeau. Si je rêve, j'ai l'impression d'être reliée à moi. Même si je ne les comprends pas, j'ai une confiance absolue dans mes rêves. J'ai plus confiance dans ces expériences-là qu'à ce que je peux appréhender par ma conscience.

Marcelle : Je suis une grande rêveuse, une professionnelle presque. J'ai fait un rêve très court pendant le colloque. Dans un rêve je disais : « ne me touchez pas ». Je crois que ce rêve est venu dans l'expérience du colloque.

Gilles Desmarais : Pour faire suite à Madeleine qui dit avoir une confiance absolue dans ses rêves, je parlerai de l'expérience d'un couple que je recevais pour la première fois et qui se chicanait dans la salle d'attente; la chicane a continué dans le bureau; madame accusant son mari et lui se défendant jusqu'au moment où madame dit avoir rêvé que son mari avait fait quelque chose et qu'elle avait une confiance absolue dans ses rêves.

Lyse : Je suis très contente que tu nous introduises au rêve. C'est fascinant, il y a toutes sortes de choses à dire. Quand je lisais ton texte, il y a des rêves qui me revenaient ; quand tu parlais, il y a encore des rêves qui me revenaient. On peut dire à quelqu'un rappelle-toi de tes rêves. On va dire à un client : rappelle-toi de tes rêves. Qu'est-ce que cette chose que l'on peut appeler qui peut se cacher, qui peut venir? Il y a un mouvement là-dedans. Il y a le rêve la nuit, la réalité le jour et l'entre-deux où on se promène et on se parle ; je trouve cela merveilleux.

Claude Langlois : Comment arriver à saisir de moi ce que le rêve essaie de me dire. Nous avons parlé de nos rêves dans les groupes et les autres réagissaient. Je peux me dire quelque chose de mes rêves, mais je pourrais l'aborder d'une manière qui fait mon affaire. Je me dis que j'ai besoin de l'autre et des autres pour en saisir le sens; peut-être qu'on pourrait faire des groupes sur les rêves comme on fait des groupes d'écriture.

Jean-Michel Atlani : Je ne pense pas que les rêves veillent nous dire quelque chose. A partir du moment où l'on considère que le rêve est une expression de notre organisation propre, c'est l'expérience même de la subjectivité et cette subjectivité est à recevoir et non pas à comprendre. On pourrait faire un discours des rêves. La psychanalyse a beaucoup orienté les choses dans ce sens-là, et c'est dommage. C'est quelque chose à la fois à respecter, à recevoir et à faire place à l'expérience comme elle arrive dans le rêve et que c'est cela qui, par moment, peut donner un sens, et non pas qu'ils ont quelque chose à nous dire.

Denis Matthey-Claudet : J'ai entendu de toi, Jean-Michel, que l'on peut accueillir les rêves comme faisant partie de la vie. Et que ça évite de séparer la vie de nuit de la vie de jour. D'accueillir peut faire partie de l'expérience qu'on a de sa propre vie. Dans ce sens, les rêves n'ont rien à dire et à nous dire ; ils font partie de notre propre vie.

LE CHOC DES SUBJECTIVITÉS

Modérateur : Claude St-Amand, Québec

QUÉBEC 2005



COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

L'INDÉFINITION : UNE VOIE D'ACCÈS À SOI-MÊME

Claire Fréchette

Préambule

L'idée d'écrire m'habitait depuis fort longtemps, mais c'est au retour d'une fin de semaine de groupe en abandon corporel, comme participante, que le mouvement d'écrire a pris de la consistance en moi. Il y avait eu beaucoup d'espace et de présence durant cette fin de semaine et j'étais touchée au-delà de ce que je pouvais en dire. Quelques jours plus tard, dans mon groupe hebdomadaire, je me suis entendue affirmer avec une conviction qui me venait de l'intérieur que dans l'expérience de sentir sa propre coupure, il fallait que l'arrêt puisse exister.

C'est le lendemain, lors d'une marche matinale, que ce projet d'écriture s'est brusquement imposé à moi. C'est venu pêle-mêle, avec des morceaux d'expérience de la fin de semaine, mais cela m'apparut sérieux : l'indéfinition, le morcelé, la division de soi, le « ne pas savoir » sont des expériences de vie à accueillir et, peut-être, le seul espace de soi possible par moments. Comme le dit Aimé : « L'obstacle, c'est le chemin. » Et si, tout d'un coup, le seul mouvement possible c'était de consentir à ce qui ressemble à un arrêt?

Dans mon travail de thérapeute, mais aussi dans ma vie personnelle, je suis très questionnée par cet espace en soi pour recevoir sa vie et celle de l'autre. Cet espace me paraît une expérience à re-contacter constamment, jamais acquise, jamais ressentable au moment où je le souhaite. C'est souvent vécu comme une disponibilité désirée, complètement involontaire, qui, lorsqu'elle peut exister, ne fut-ce qu'en de brefs instants, me fait sentir une grande proximité avec moi et avec l'autre, quelle que soit l'expérience en cause.

Aussi, le présent texte n'a pas d'autre prétention que d'avoir été le témoin et l'accompagnateur de mes réflexions, intuitions, hypothèses, questionnements, depuis quelques mois. Je souhaite que cela puisse avoir un écho pour vous aujourd'hui, quel qu'il soit.

De l'expérience de ne pas savoir à celle de l'indéfinition

Peut-être serait-il plus approprié de revenir, dans un premier temps, à l'expérience de ne pas savoir. Cette expérience m'apparaît vraiment être une expérience d'ouverture à soi et à l'autre. Écouter l'autre en habitant l'expérience en soi de ne pas savoir, se laisser sentir l'incompréhension, l'envie irrésistible de dormir, l'envie de partir, l'angoisse, entrer dans une expérience qui peut nous paraître illogique, y consentir ou même la refuser et de nouveau l'accueillir, tout cela fait partie du chemin pour avoir accès à soi-même.

J'ai parfois la sensation d'être très présente à moi en écoutant l'autre et pourtant, il n'y a pas nécessairement de mots, d'images ou d'émotions. Juste le ressenti de la présence en un lieu de moi consistant, mais difficile à mettre en mots.

Partant de mon expérience, ce que je nomme l'indéfinition peut prendre plusieurs visages : le « ne pas savoir », l'envahissement, la confusion, la consistance du vide, le « rien » habité ou, encore, l'inertie accueillie par exemple dans des expériences de travail corporel. Je dirais même que c'est dans l'accueil de ces expériences, si diverses, si floues, si fugaces soient-elles, que la forme de l'indéfinition apparaît. Sinon, elle reste sans forme, sans conscience, dans le néant de soi, dans l'inconnu de soi. C'est là le paradoxe de l'accueil de soi qui permet la naissance à soi-même dans des lieux de soi qui jusqu'alors n'avaient pas d'existence. C'est le début de s'habiter dans l'indéfinition. C'est une ouverture sur une expérience de soi qui peut sembler vertigineuse par moments jusqu'à faire sentir l'angoisse de mourir ou d'être tuée.

L'indéfinition comme rencontre de soi et de l'humanité en soi

Il est reconnu que le développement de l'identité s'effectue à travers le rapport aux parents, à la famille, à l'environnement. Nous pourrions mettre en parallèle l'identité et la définition de soi en contrepoids à l'indéfinition. Comme l'indéfinition est un lieu de soi d'avant la définition, cela peut être un espace pour tous les possibles de soi. Il m'apparaît pensable que l'indéfinition puisse contenir les zones d'ombre de soi et celles de l'humanité. Les zones d'ombre de soi, c'est tout ce qui n'est pas senti et nommé de soi, tout l'irrecevable qui reste enfoui sous la coupure de soi et qui peut être donné et reçu dans le rapport aux autres.

Il me semble que de consentir à l'indéfinition dans le rapport à soi et aux autres, c'est s'ouvrir à une expérience qui n'aurait de fin que la durée de sa vie.

L'indéfinition, c'est une expérience de soi qui vient du silence, qui se situe dans l'avant des mots. C'est peut-être une expérience qui témoigne d'un ressenti vécu réellement à un moment de notre existence où il n'y avait pas de mots. C'est peut-être aussi un espace de soi ouvert à tous les possibles dans l'ici et maintenant du rapport à soi et à l'autre. Ce peut être le lieu d'où surgit la vie ou la mort. Ça rejoint, je crois, la force du désir de vivre, d'accueillir la forme de soi si informe soit-elle. Quelque chose de puissant et de très fragile à la fois. Une expérience qui peut être comblante ou complètement inexistante en soi. S'y arrêter, accueillir cette expérience de soi, c'est parfois l'impression de plonger dans un vide qui n'est pas vide. C'est angoissant, mais très enracinant.

L'avant les mots est un contenu de soi inscrit dans le corps, mais non reconnu, inexploré. Il peut surgir du silence, mais aussi des mots. Des mots qui témoignent de la recherche de la vie en soi et dans les autres. Des mots qui, bien que parfois par-dessus l'expérience réelle de l'indéfinition, tentent maladroitement, mais légitimement de trouver le chemin pour aller à la rencontre de soi et de l'autre. Cette rencontre de soi, surgie de l'indéfinition dans le rapport à l'autre, possède un caractère instantané, brusque, inattendu, immédiat, voire violent. La consistance de ce ressenti subit est empreinte de certitude; c'est vraiment quelque chose de soi; c'est une révélation de soi. Je réalise qu'en écrivant ce texte, je demeure toujours préoccupée de ne pas enfermer l'*indéfinition* dans une définition qui arrêterait le mouvement d'exploration de cette expérience.

Ce qui est exigeant avec cette forme d'expérience, c'est de consentir à ressentir quelque chose de soi qui n'a pas de contour, qui n'a pas de repère, qui n'a souvent pas de forme

précise comme une émotion, une image, une idée, un fantasme. Ça demande de la patience. C'est souvent accompagné de la conscience que ça n'existe que parce que soi-même ou l'autre y portons attention. C'est très fragile et très porteur d'espoir en même temps. J'ai la conviction, mais surtout l'expérience que de considérer et d'accueillir cette forme de vie donne la vie, la vie telle qu'elle est vraiment et non comme elle serait désirée socialement. C'est une vie valable et signifiante et, parfois même, la seule voie d'accès à soi pour certains. Et cette vie ne peut nous être donnée que dans le rapport aux autres.

Plus ma réflexion progresse, plus j'ai l'intuition que l'indéfinition dont j'essaie de parler peut prendre plusieurs formes en soi et qu'elle ne peut être réduite à une seule manifestation qui témoignerait de son essence même. Le « pas de repères », le « pas de limites » s'appréhende parfois plus concrètement dans les rêves sous formes d'images, de sensations percutantes, comme par exemple, une maison qui n'a pas de murs ni de plafonds, la séparation des différentes pièces apparaissant dans une ligne de démarcation peinte à même le sol; ou encore, un dortoir avec des matelas côte à côte, sans espace ou armoire pour ranger ses affaires; ou encore, une maison où les univers de la thérapie et de la vie personnelle se côtoient; un brouillard obscur et épais à traverser; dans un paysage montagneux digne des Alpes, l'image de glisser inexorablement vers le vide en ayant la sensation qu'on risque de mourir.

L'énergie d'éteindre : une expérience incontournable à laquelle consentir

Ce chemin, comme on peut le voir, très difficile à emprunter ne peut se prendre que dans l'ambivalence. Nous souhaitons avoir accès à nous, mais pas de manière constante et cela même à notre insu.

Dans le rapport à soi, dans les formes qu'elle revêt, l'indéfinition est un lieu très intime et très bien défendu. Consentir à cette vie s'accompagne inévitablement, je crois, de guerres et d'accusations réciproques.

Ainsi, l'énergie d'éteindre la vie chez l'autre pour ne pas avoir à sentir la vie éveillée en soi, est une énergie puissante particulièrement lorsque la parole de l'autre éveille en soi des contenus indéfinis. Cela peut prendre la forme de questions qui ralentissent ou déroutent l'autre plutôt que de l'accompagner; ou encore, d'expressions de mépris, de sarcasmes ou de jugements à peine déguisés, pour n'en nommer que quelques-unes. Peut-être que dans ces moments-là, l'énergie d'éteindre est au service de l'indéfinition et que, de « se recevoir », c'est accueillir que cette énergie-là puisse faire partie de nous, qu'elle soit ressentie directement ou qu'elle soit donnée à sentir dans le rapport aux autres.

Cette dernière éventualité fait apparaître la nécessité du rapport à l'autre dans l'expérience d'avoir accès à soi et l'interdépendance comme un lieu de rencontre avec soi. En effet, il me semble que la rencontre ou l'expérience de l'interdépendance se situe aux confins de ce que l'on consent à sentir de soi pour se rejoindre.

Depuis plusieurs mois, je vis un rapport difficile avec quelqu'un de mon entourage immédiat, ce rapport étant marqué de part et d'autre par la dureté, l'hostilité par moments, le non-dit, la fermeture, la colère. Jusqu'à tout récemment, je n'avais qu'une seule envie : ouvrir sur ce vécu, en parler. Sauf que l'autre personne impliquée était et demeure fermée à l'idée d'un échange. Pas d'issue possible, me dis-je. Mais surprise de sentir qu'après en

avoir parlé avec ma thérapeute un espace se créait en moi pour recevoir ma dureté, ma colère, etc., et que ce faisant, je pouvais dire mon désir de communiquer. Même en l'absence d'une réponse de l'autre, l'espace en moi demeurerait. Un espace pour me sentir avec mes réactions et un espace pour l'autre avec ses réactions, incluant la possibilité de l'absence de réaction, si ce n'est qu'une non-réponse à mon offre.

Cet espace, ouvert en moi, me permet de comprendre de l'intérieur que l'interdépendance en abandon corporel est une expérience qui se situe à l'intérieur du thérapeute. Ça peut se passer à l'intérieur de soi, sans que l'autre ne le sache, mais il y a interdépendance dans tout ce qui nous est donné de sentir, en soi, de soi et de l'autre. Cela peut également se vivre dans les rapports interpersonnels, dans un contexte autre que celui de la thérapie.

Faire cette expérience à l'intérieur de soi permet de sortir de l'impasse parfois vécue dans le relationnel et ouvre un nouvel espace pour continuer d'être éveillée dans les rapports aux autres, pour continuer de rester engagée, même dans les rapports qui nous font sentir des lieux plus difficiles de soi.

Conclusion

Partir de l'indéfinition pour arriver à l'interdépendance m'apparaît avoir du sens. Il me semble que l'indéfinition habitée est une expérience d'ouverture à soi d'abord, mais à l'autre également. Dans un premier temps, l'autre est vécu comme nécessaire pour avoir accès à soi. Dans un deuxième temps, l'autre en soi dans ce que nous consentons à sentir de nous apparaît comme le lieu privilégié de l'interdépendance, un lieu qui transcende les impossibilités relationnelles qui sont inhérentes à la vie. Cela devient un lieu d'existence pour soi et pour l'autre, même s'il ne le sait pas.

Au terme de cet écrit, je reste par ailleurs, avec l'impression d'un défrichement, la sensation de commencer à nommer une expérience de moi difficile à cerner. Curieusement, en écrivant ces mots me revient un souvenir à propos du mot défrichement. Je repère où trouver le lien perdu dans ma bibliothèque et ça donne, tiré de Lebel, Gérard. Nos Ancêtres, vol. 10, 1985 : « François Fréchette. L'ancêtre portait le nom de famille Frichet. Ce mot fait allusion à un propriétaire d'une terre en friche, inculte. Le notaire Rageot écrivait plutôt Freschet ou Frechet. Aujourd'hui, les descendants se reconnaissent tous sous le patronyme *Fréchette*. »

Claude St-Amand: Alors on peut prendre... je suis dans une énergie de... je ne veux pas agir comme un éteignoir (...), il y avait un thème beaucoup pour moi là-dedans... Alors je vous propose une ou deux réactions... si quelqu'un veut prendre la parole?

Noëlla : Oui, je me suis dit... Claire... ça t'habitait beaucoup de... tout ce que ça pouvait faire vivre de présenter un texte et je trouve que t'as eu le courage, t'es la seule de mon groupe qui a décidé de présenter quelque chose puis c'est l'indéfinition, moi ça me plaît beaucoup parce que je me sens chez nous là-dedans et je trouve que ça inclut tout l'indéfinition, y'a de la place pour tout, en tout cas, je dirais : dans le désir de vivre, c'est

vrai, ça peut tellement être fort des fois que c'est aveuglant et ça nous conduit partout... ça me touche beaucoup, je me suis dit : je vais te parler devant tout le monde, je vais pas te dire ça toute seule, c'est cela que je voulais dire, merci beaucoup Claire.

Brigitte : J'aurais plus envie de pleurer qu'autre chose, mais il y a pas longtemps... j'ai fait un rêve et ce mot de l'indéfinition est arrivé, j'avais déjà écrit ce texte-là que j'ai lu et depuis... j'sais pas comment dire... ce que je mettais sur l'autre dans des rapports très personnels, je pensais que jamais ça pourrait se faire, que je pourrais être entendue, que c'était l'autre, et à partir de ce moment de l'indéfinition, il s'est passé, il se passe des choses, beaucoup de choses et que dans ce mouvement de consentir à l'indéfinition, bien moi, ça m'ouvre beaucoup à plein de choses très inattendues, très surprenantes, que je ne pensais pas comme cela du tout, voilà, et c'est important de l'entendre comme tu l'as dit, je te remercie.

Martine : Claire, t'as commencé ta présentation en parlant de Jean-Michel Atlani, en disant que tu étais dans une énergie puis que tu n'étais pas capable de parler, j'étais comme ça hier, puis quand Jean-Michel parlait j'avais peur, je savais pas de quoi, il parlait du rêve, du rêve, j'avais peur, je ne voulais pas qu'il continue et ce que tu apportes, ce matin, complète ma perception, j'ai eu l'impression que ça m'amènerait à une place de moi que je voulais pas voir et dont tu parles depuis tout à l'heure : l'indéfinition, puis tout ce que ça comporte avant les mots, et je me retrouve beaucoup dans ce que tu as dit puis, je te remercie infiniment.

CHEMINEMENT

Rémy Bonnevey

La responsabilité d'être humain, la responsabilité d'être thérapeute

En tant qu'être humain, la responsabilité de « *recevoir tout de soi, à être, non à agir ou à changer* » (Aimé Hamann) m'incombe autant qu'au thérapeute. Autant que lui, j'ai à porter – comme je peux et parfois comme je ne peux pas - l'humanité que je suis, et autant que lui, je suis co-responsable du devenir de cette humanité. D'une certaine manière, je ne peux dépendre du thérapeute à ce niveau car, si c'était le cas, cela signifierait précisément que je ne serais pas un être responsable. Cette responsabilité, à la fois solitude absolue et condition de toute rencontre, m'incombe fondamentalement, c'est-à-dire indépendamment des circonstances ou des conditions particulières de la vie, c'est-à-dire encore, autant pendant les séminaires et le travail d'abandon corporel qu'en dehors, dans la vie de tous les jours. Je crois que c'est de cette responsabilité assumée, de cet engagement tenu par chacun autant que possible, que le sens de notre existence peut émerger peu à peu. C'est ainsi que je comprends la parole d'Aimé « *la position qu'est l'abandon corporel, c'est le maître de chacun de nous* ».

Pourtant, lors du travail d'abandon corporel proprement dit, pendant les séminaires, il y a un processus qui s'enclenche, s'actualise, et qui est à l'œuvre. Processus non écrit à l'avance, fait de la multiplicité et de la singularité de ce que vit chacun en présence des autres. Lors du séminaire de juillet, j'ai mieux perçu, senti, que ce qui conduit ce processus vers quelque part, ce qui fait que cela va quelque part pour chacun en relation avec les autres, c'est bien cette sorte de « *contrat* » qu'il y a entre les participants (chacun et tous) et le(s) thérapeute(s). *Contrat* pas forcément tout à fait explicite car se renouvelant et s'inventant en permanence, mais suffisamment clair cependant pour fonctionner. *Contrat* proposé par le thérapeute, et qui place celui-ci dans la situation particulière où les participants s'en remettent à lui – lui s'engageant à tenir la position d'abandon corporel - comme lieu intérieur où se conduit le processus - mais non pas, de mon point de vue, comme lieu exclusif où se passe le processus ni où se fait le passage à l'ontologique. Et en effet, j'ai senti de manière très concrète, pratique, que tout en tentant d'assumer la responsabilité de moi-même et de tenir la position d'abandon corporel, je pouvais m'en remettre à Jean-Michel et Simone de la question du processus lui-même, du moins pendant le temps du séminaire – et que m'en remettant ainsi à eux, cela faisait de la place.

Devenir présent ou le passage de l'institution à l'ontologique

Je comprends qu'en abandon corporel, il s'agit d'être *présent*... de *devenir* présent à soi. A soi : c'est-à-dire à tout ce qui se passe en soi comme étant soi, dans le rapport à autrui comme dans la solitude. C'est-à-dire qu'il s'agit de devenir présent à soi en tant que processus en devenir. Et devenir présent à soi en tant que processus en devenir, cela participe justement du devenir de ce processus d'être soi. Devenir présent : c'est-à-dire passer de l'absence à la présence. C'est ainsi que je comprends l'expression « *passage à l'ontologique* ».

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

Ainsi, l'abandon corporel m'apparaît être une recherche, une découverte et une proposition selon laquelle être et devenir présent à soi, tout à la fois :

- Favorise le devenir l'humanité comme projet et est le sens même de ce projet
- Est l'unique moyen et principe mis en œuvre. Ainsi, le travail d'abandon corporel n'est rien d'autre que de se donner momentanément les moyens d'être présent à soi et aux autres, de le rester, et de ne rien faire d'autre, quoi qu'il advienne. Et être et rester présent à soi, c'est le devenir. Le devenant, c'est le passage à l'ontologique qui se fait.
- Est la seule psychothérapie réellement possible : car toute autre stratégie thérapeutique visant à « guérir le malade » ne peut être qu'un compromis visant à le soustraire aux parts les plus problématiques de lui-même, c'est-à-dire à l'empêcher d'être lui-même - ce qui est fondamentalement impossible - même si de tels compromis peuvent être valides et apparaître plus ou moins durablement comme une « moins mauvaise solution ».

Le travail d'abandon corporel n'est rien d'autre qu'être (soi) : ni plus ni moins que dans la vie de tous les jours, *mais dans des conditions différentes de celles de la vie de tous les jours*. Le processus à l'œuvre pendant le travail d'abandon corporel n'est pas autre que celui à l'œuvre dans la vie de tous les jours : c'est le processus d'humanisation – tel que nommé par l'abandon corporel, mais préexistant à ce dernier - processus à l'œuvre comme projet d'humanité depuis l'origine des temps, de la matière et de la vie. Mais l'abandon corporel est une recherche et une tentative pour *permettre à ce processus de s'actualiser et devenir dans un cadre et une situation bien particuliers, qui seraient nouveaux, inédits dans l'histoire de l'humanité* : une situation mise temporairement en place, où le rapport, n'étant plus régi, limité, contraint, ni protégé par quelque institution que ce soit, n'étant plus *enfermé à l'extérieur* dans quelque prédéfinition de l'humanité que ce soit, peut librement être, s'actualiser et devenir tel qu'il est, c'est-à-dire tel qu'il est déterminé, constitué et co-devenu en chacun – et rien de ceci ne peut se passer en dehors de la subjectivité, de l'individu, du sujet, prenant le risque d'être tout soi, consentant progressivement à soi, devenant peu à peu présent à soi, portant la responsabilité de soi, répondant de soi dans le rapport à autrui.

Autrement dit, toute l'histoire de l'humanité se serait faite dans et à travers les institutions, lieux transitoires, extérieurs et inévitables de gestion du rapport et d'aménagement de l'absence, en attendant que l'être humain, originellement absent de lui-même, puisse peu à peu devenir présent à lui-même, vivre comme soi-même et en son nom toutes les possibilités de rapport qu'implique l'humanité en devenir à travers lui. C'est-à-dire que l'institution, les institutions sous toutes leurs formes auraient été créées et se seraient imposées comme absolument nécessaires à l'humanité pour pouvoir survivre dans l'absence d'elle-même et seraient ainsi parties prenantes du processus d'humanisation, au cœur de celui-ci, comme le moyen et en quelque sorte la matrice par laquelle l'humanité a pu devenir ce qu'elle est, dans le manque d'elle-même. Ainsi l'institution serait factrice, constitutrice, constitutive, constituante d'humanité et notre subjectivité en serait elle-même le produit, serait elle-même institution, constituée en particulier de l'institution qu'est notre identité. Mais l'institution, aménageant l'absence de l'être humain à lui-même pour lui permettre de peu à peu s'approprier à l'humanité en lui, entérine par là même cette absence et l'entretient : elle organise, contraint et fige cette non coïncidence originelle de l'être humain à lui-même. Autrement dit, l'institution à la fois permettrait et empêcherait

l'humanité de devenir, de s'accomplir comme projet de présence à soi et au monde. Tout le sens du travail d'abandon corporel, tel que je le perçois, est de tenter de créer des conditions pour favoriser et permettre ce vers quoi tend le processus d'humanisation en chemin à travers les institutions : c'est-à-dire le passage à l'ontologique, la présence à soi. Aussi, l'abandon corporel n'est pas une tentative de suppression des institutions, de destitution.

En effet, il suppose l'institution puisqu'il est tentative d'habiter ce qui est, c'est-à-dire tentative d'habiter l'institution. Le passage à l'ontologique, la subjectivité habitée, la présence à soi sont le lieu de la liberté, c'est-à-dire du choix et de la responsabilité. Mais il s'agit là d'un choix particulier en ce sens que c'est un choix à possibilité unique. La possibilité unique de ce choix est le oui, c'est-à-dire le consentement. Le consentement à ce qui est, comme c'est, comme c'est devenu à travers les institutions. Nous n'avons que le choix de consentir à nous-mêmes, aux autres. A l'inverse, nous n'avons pas le choix du non : impossible de ne pas être soi. Aussi, le non consentement ne peut être un choix : le non consentement ne peut être que subi, agi, dans l'absence et à l'insu de soi ou du moins dans un refus subi qui n'est pas un choix. Dans un deuxième temps, refuser expressément, explicitement et volontairement d'être soi, c'est déjà consentir à soi puisque c'est déjà se reconnaître en tant que tel pour pouvoir vouloir se refuser. Etant à possibilité unique, le consentement est pourtant réellement choix, prise de responsabilité, assomption de soi : dès lors que je consens à ce qui se passe en moi comme étant moi cela change tout. Car il y a alors quelqu'un, moi, un sujet qui est là et qui peut choisir, qui peut apprécier, être touché, décider. Ainsi même l'absence de liberté devient liberté dès lors qu'elle est consentie. Le consentement reconnaît et relativise l'institution tout en permettant d'en laisser émerger le sens.

La relation thérapeutique d'abandon corporel : une intervention non intervenante

Pour moi, rejoindre ou être rejoint par la position d'abandon corporel, c'est bien ce que propose Aimé Hamann : c'est recevoir ou tenter de recevoir sans relâche tout ce qui se passe et est éveillé en moi dans le rapport à autrui, comme étant moi, *à être, non à agir ou à changer*. C'est arrivé, par miracle souvent, à me reconnaître quand *je me fais parler par un autre*, c'est-à-dire quand un autre me rencontre. Reconnaître dans le même mouvement que c'est cela, plus que tout, qui peut me ramener à moi et qui m'y ramène effectivement (je me rappelle d'un échange avec Annie cet été au séminaire de juillet), et qui fait alors cette coïncidence à moi-même. Autrement dit, « *tout recevoir de moi* », ne peut être une position de maîtrise, mais d'abandon, et cet événement si intime et si fondamental en moi dépend fondamentalement d'autrui. Et ce, indépendamment du fait que je sois client, ou thérapeute, ou quoi que ce soit.

Mais alors est-ce à dire que la position du client que je suis est la même que celle du thérapeute?

Oui et non :

-Oui, puisque dans le travail d'abandon corporel, la proposition est la même pour le thérapeute comme pour le client : c'est-à-dire tout recevoir de soi, à être et non à agir ou à changer.

-Non, elle ne peut être la même, car si c'était le cas, il n'y aurait tout simplement ni thérapeute ni client, et il n'y aurait pas d'abandon corporel.

Jean-Michel Atlani dit : « *Si l'abandon corporel devient le moindre quelque chose, un objet, une technique et pas une position subjective tenue par quelqu'un...* ». Je crois que c'est cela : il ne peut y avoir rien de qualifié ni de qualifiable, de défini ni de définissable, d'objectif ni d'objectivable, il ne peut au fond y avoir quelque chose, quoi que ce soit qui différencie la position du thérapeute de celle du participant, et pourtant je comprend bien et perçois combien ces deux positions diffèrent, tout en étant la même. Ce qui, à mes yeux, fait toute la différence, c'est justement qu'il y a une relation thérapeutique entre le thérapeute et son client, et qui place le premier dans la position de s'engager à être et rester présent vis-à-vis du second.

Mais peut-être, finalement, qu'il n'y a rien à chercher là, et que tout simplement cela se trouve comme ça.

Peut-être que certaines personnes en viennent de par leur histoire, de par ce qu'elles sont, de par un désir, une nécessité, un désespoir, un mouvement intérieur ou par l'impossibilité de faire autrement, à proposer à d'autres un lieu pour se rejoindre, un lieu pour être? Peut-être aussi que cela se fait que d'autres reconnaissent en certaines personnes, une disposition particulière à s'engager relativement à eux-mêmes et aux autres, et qu'une confiance devient ainsi possible? Peut-être aussi, que pour certains, être soi donne à être aux autres plus que pour d'autres?

Je n'en sais rien, et la question est ouverte.

Ce qui me sidère là, c'est la relation elle-même. Car si la position d'abandon corporel n'est pas quelque chose, elle est loin de n'être rien non plus. Mais si à la fois, elle n'est pas quelque chose et qu'elle n'est pas non plus rien, c'est donc qu'elle est *le tout*. Je retrouve là la dimension cosmique de l'abandon corporel.

Pourtant, la position d'abandon corporel, c'est simplement être, rien de plus, mais à travers cette relation particulière. Cette relation particulière, c'est tenter de consentir à l'interdépendance – interdépendance de fait, ontologique et originelle selon moi - c'est-à-dire tenter sans relâche de ne pas entrer dans des connivences, ou du moins tenter de les vivre comme telles.

Ce qui me surprend ici, c'est que quelqu'un, le psychothérapeute chercheur ontologique, se réserve et se dédie à cette relation particulière vis-à-vis d'autres. Les « conditions particulières » dont parle Aimé Hamann, et qui font l'essence du travail d'abandon corporel, ne sont à mes yeux, rien d'autre que cela : le fait que quelqu'un, le thérapeute, s'engage dans cette relation, *à vie*. Je vois bien que c'est cela qui garantit que cette relation puisse se vivre dans une continuité, un approfondissement et que cela fasse un chemin : que quelqu'un y engage sa responsabilité. Et le meilleur moyen d'y engager sa responsabilité, c'est d'y engager sa vie.

Ainsi, la relation thérapeutique d'abandon corporel est une relation pour vivre tout et *rien* que un mode particulier de rapport. Il y a là une restriction et même une exclusion. Mais le paradoxe est que ce mode *particulier* de rapport auquel se restreint la relation thérapeutique, est tentative de vivre, sans les agir, *toutes* les possibilités de rapport

qu'implique l'humanité en devenir à travers chacun : c'est être tout soi, incluant à la fois « *soi de la vie de tous les jours* » et à la fois « *soi au-delà ou en deçà de la vie de tous les jours* ». C'est-à-dire que ce mode *particulier* de rapport est *le tout*. On pourrait dire que *la relation thérapeutique se restreint au tout et exclut le reste* : la relation thérapeutique se restreint à l'ontologique, c'est-à-dire à tout ce qui est, comme c'est.

Je ressens là que le travail d'abandon corporel, les séminaires d'abandon corporel, c'est la vie dans la vie, le processus d'hominisation dans le processus d'hominisation. En effet, que l'abandon corporel existe ou non, la vie et le processus d'hominisation sont en perpétuel devenir. Mais le travail d'abandon corporel est comme un « implant » au cœur de la vie et du processus d'hominisation. Et cet implant n'est rien d'autre qu'une parcelle - condensée et vécue dans des conditions particulières - de ce dans quoi il est implanté. A savoir que cet implant n'est rien d'autre qu'une parcelle de vie et de processus d'hominisation. Et, telle qu'un germe, cette parcelle est à la fois *une partie et le tout* de ce dont elle est parcelle. Ainsi, étant comme la greffe d'un implant au cœur du processus d'hominisation, le travail d'abandon corporel est pure intervention au sein et depuis l'intérieur de ce processus. Mais cette intervention est paradoxalement toute non intervenante : elle n'est ni manipulation, ni action, ni ne s'applique sur quelque objet que ce soit. Se donner momentanément les conditions d'être tout soi et de le devenir, et rien d'autre que cela, c'est directement intervenir au cœur du processus d'hominisation, et c'est véritablement le conduire ou du moins le co-conduire, permettre qu'une direction se trouve, qu'un changement de cap se fasse. C'est être à l'origine de ce qui est et qui devient. Mais inversement, c'est aussi être conduit, pris en charge par le processus d'hominisation qui nous traverse et qui, ce (et se) faisant, intervient directement au cœur de nos vies. En abandon corporel, être c'est intervenir, et il n'est d'autre intervention qu'être (soi).

L'involontaire

Quand c'est moi dont il est question, je tremble. Je comprends depuis quelques temps que mon tremblement est inéluctable, irréductible. Mais aussi peut-être qu'il n'est pas *que pour moi*. Qu'il est peut-être « *expérience d'être de chacun, le lieu dans lequel le devenir se cherche* » (Jean-Michel Atlani). J'aurai passé tant de temps et consacré tant d'énergie pour savoir ce qu'est ce tremblement : j'ai fait l'hypothèse que je tremblais parce que je ne maîtrisais pas les morceaux de violon que je jouais, mais finalement, ce n'est pas ça : c'est mon être le plus irréductible que de trembler, et je n'en sais rien de plus aujourd'hui.

J'ai horreur de moi : je crois que je suis très coupé de moi-même, de mon corps, très peu « *corporel* », très empêché, très contraint par mon corps vécu comme une fatalité, une force, une entité « *étrangère* » et incompréhensible qui me vient d'ailleurs et menace constamment mon rapport et mon intégration à la société, qui m'écrase, m'embarrasse et dont j'ai honte. Je sens là une différence entre mon être et ma personne. Tout consentement passe par l'individu, mais a contrario, mon être inconnu, imprévisible, ne m'apparaît pas comme moi-même, m'apparaît véritablement comme un autre menaçant dont je ne peux me défendre en rien. Je suis étranger à moi-même. Je ne suis pas moi! Je ne me connais pas!

Il y a des choses qui se passent en moi et qui sont obscures... Par exemple, lors d'une réunion dans le cadre de mon travail, j'en suis ressorti avec les joues rouges, les yeux froncés, une sorte d'agitation intérieure. C'est comme si j'étais étranger à moi-même, agi

par des forces inconnues, incontrôlables, brutes, privé de moi-même. C'est comme si j'étais dans ma vie, terrassé par mon « être » et sans connaissance de celui-ci... Je crois que je ne mesure pas à quel point je suis absent de moi. J'ai l'impression d'être tout moi-même et tout clairvoyant quand je suis à distance (cf. le médiat et l'immédiat plus loin)... Mais quand je suis en jeu, ce n'est que confusion, expressions et impressions incontrôlées... C'est un inconnu qui se manifeste... Parfois à mon corps défendant, et parfois sans même que j'en aie conscience sur le moment... et duquel pourtant je devrai répondre ultérieurement... J'ai tout le temps peur de ce qu'« il » va faire, de ce qu'« il » va être en parlant de mon corps, de la réalité qui est là. C'est comme s'il y avait une sorte de « circuit » de moi à moi mais perturbé, envahi sans cesse par quelque chose qui vient de l'intérieur et qui ne m'apparaît pourtant pas comme étant moi.

Comment peut-il en être ainsi? Je passe par des « tout va bien » à des « ma vie est foutue », sans jamais savoir ce qui est vrai. C'est comme si ma tête, c'est-à-dire mon mental, se faisait vraiment balader dans des régions très différentes, en n'y voyant que du feu. Il semble y avoir une réalité à la fois sous-jacente et toute puissante, qui vit une vie autonome, qui fait son chemin souterrain, à laquelle j'ai très peu accès, pas du tout accès en fait, mais qui, elle, a un accès immédiat à moi, et fait irruption sans cesse dans ma vie en en conditionnant le sens, la direction, le chemin... Il ne s'agit pas de faire « des efforts en chambre » pour que cela change, mais il s'agit que je prenne le risque d'être tout moi dans la vie telle qu'elle est, dans ma vie. Je crois que nous sommes dépassés par la réalité que nous sommes... En tous cas si je parle pour moi, le peu de connaissance que j'ai de ce que je suis dépasse largement mes facultés d'imagination et surtout de compréhension. On parle de s'appriivoiser... Mais de quoi parle-t-on? Je ne crois pas que l'involontaire soit apprivoisable, ni à apprivoiser... Je crois que c'est l'inverse : c'est l'involontaire qui, peut-être, peut m'appriivoiser peu à peu... Disons qu'il doit être possible que, dans et par la rencontre avec autrui, je m'appriivoise peu à peu à ce qui est inapprivoisable en moi. Abandonner l'espoir de guérir, de réparer, c'est du coup un changement radical. Le sens de ma vie n'est pas celui que je croyais, ni même ce que je crois à l'instant où je l'écris. Il est tout inconnu et à venir. Et ma vie elle-même n'est pas non plus ce que je crois. Le seul lieu fiable face à de tels bouleversements, ou en tous cas, *un lieu fiable, un repère*, c'est le rapport à autrui et, en particulier, les rapports que l'on vit en abandon corporel, la rencontre d'autrui et de soi dans le même temps.

On ne peut pas « aller à l'intérieur » de soi, car le mouvement même d'aller à l'intérieur nous situe à l'extérieur. On ne peut qu'être rencontré, rejoint, touché à l'intérieur de soi, et c'est ce qui nous y amène ou nous y ramène, parfois, voire souvent, sans ménagement aucun.

Murielle : Tu nous a parlé de ces parties inconnues en soi d'une façon qui m'a beaucoup rejointe et... je ne sais pas trop quoi dire... mais je t'écoutais et je ne perdais pas un mot, j'ai beaucoup aimé cela, la dernière partie de la présentation où tu parles de l'inconnu en toi, ça m'atteint beaucoup et ça me dit beaucoup, je dirais juste merci beaucoup!

Gilles Deshaies : Bonjour Rémy, je veux dire... quand j'ai reçu ton texte au printemps, j'ai été incapable de le lire lentement, je l'ai lu d'une claque comme on dit ici au Québec, et je trouve que t'as une façon de te dire qui dit l'abandon corporel et je trouve que tu as une façon de dire l'abandon corporel qui te dit et qui me dit et qui, j'en suis sûr, dit beaucoup de personnes, et... si t'étais au violon, je te demanderais un rappel!...

Denis Létourneau : Moi aussi... ton texte rejoint beaucoup de choses, mais c'est la première fois que j'entends quelqu'un reprendre le processus d'hominisation, qui est apparu à partir de ce que Aimé en dit, mais comme dans un processus ayant débuté, il y a très très longtemps et encore en cours, mais comme rattaché au moment de l'animalité et tout, et c'est la première fois que j'entends quelqu'un qui le situe dans ce qu'on fait comme au quotidien c'est-à-dire là où on tente de se laisser rejoindre, d'être rejoint, et il me semble que ça s'incarne ce processus-là vraiment dans le quotidien et... moi, je suis ébahi. »

Suzanne : Je suis restée avec tes dernières paroles qui nous disent que les autres ont des présences dans nos absences. Cela me permet de revenir, je disais que j'aurais beaucoup de choses à dire à mon groupe, ça a produit des bruits, je sens qu'on voulait m'écouter, mais c'est dans ce lieu-là que je dirais à mon groupe ou à mes groupes et là je me suis aperçue que le groupe s'était élargi et que c'était tout le groupe ici, de me permettre par vos voix des présences à moi-même, c'est parce que j'ai été touchée dans les lieux où je me sens si irrecevable dans toute la grande absence et que les autres peuvent représenter un pont vers moi, vers les autres, merci.

Pierre : C'était passionnant, c'était passionné, mais en même temps, je sentais cet halètement comme celui d'un coureur de fond et puis, un moment donné, je n'ai pas continué à écouter, comme si je sentais que ça pouvait s'écrouler, exténué et ça, ça me rejoint beaucoup parce que ça parle de la passion.

Georgette : Je vais dire deux mots que j'ai souvent eu l'impression qu'ils étaient complètement tabou dans les démarches que je faisais avec les gens en abandon corporel: le mot intellectuel et le mot théorique, pour vous dire que j'aime beaucoup cette façon d'être intellectuel et théorique dans ce flux et ce reflux de la multidimensionalité de l'être qui se présente à lui-même.

Claude Larochelle : Je voudrais simplement dire que j'ai été touché tout le long, mais ce avec quoi je reste c'est l'ouverture que ça fait en moi au lien entre l'involontaire et le corps, et à la validité de ce qui se passe dans le corps.

Catherine : Moi, je suis surtout sensible à l'articulation de tes mots qui sont effectivement pour moi des notes de musique et ça me fait comprendre que si on est musicien ou si on est habile dans quelque chose, cette habileté ou ce don, il est partout, je sens ta parole comme cela, c'est frappant parce que j'ai l'impression que c'est comme si il faut aller chercher ses dons en soi, tu donnes ce goût-là...

Hervé : C'est comme si je venais de comprendre qu'on pouvait parler beaucoup de la même affaire puis d'être en pleine création, merci!

DE LA FRAGILITÉ APPRIVOISÉE À L'ANGOISSE HABITÉE

Pierre-Paul Poirier

Introduction ou élément déclencheur

Lorsque j'ai choisi ce titre, je venais de vivre en moi une expérience de rencontre avec quelqu'un que je connais depuis une cinquantaine d'années, dont j'avais eu toute ma vie la mission de prendre soin vu sa grande fragilité. J'avais gardé ce lien en passant sans le savoir par-dessus moi-même pour assumer cette responsabilité. Lors de cette première rencontre, il s'était imposé en moi de dépasser ma peur de me dire et d'oser me lancer dans le vide par rapport à moi, par rapport à l'autre et par rapport à la relation. J'osai exprimer ce que je ressentais, sans restriction, dans l'involontaire.

En place de l'écoute silencieuse, d'un « prendre soin », s'est imposée en moi une identification à ce que je pense, à ce que je ressens; s'est imposée aussi son expression en direct, et l'involontaire de ma colère est apparu. Je n'acceptai pas de me laisser dévier de mon expérience intérieure par un flot de rage délirant. Ce qui a permis qu'une rencontre ait lieu avec une personne qui était manifestement absente d'elle-même.

Des tremblements corporels nouveaux et intenses ont marqué cette rencontre. Indices d'une atteinte provenant d'un moi plus habité dans un rapport à l'autre.

Cette expérience m'a fait vivre une angoisse nouvelle, associée à un sentiment de liberté, de la liberté de celui qui découvre un nouveau monde, un nouveau mode de rapport à soi.

J'ai réalisé que ce qui était fragile était le fait de ne pas apparaître, d'adopter une position figée de compréhension rationnelle de l'autre, muselé par la colère de l'autre, sa rage même, sous le couvert d'une relation soi-disant de support et d'affection.

Le présent texte décrit comment un chemin parcouru en abandon corporel mène à la rencontre.

L'absence à soi et la fragilité du rapport

Quand je parle de fragilité, je parle de manque de présence à soi dans le rapport, sorte de compromis ou de coupure avec sa propre expérience qui engendre un discours explicatif, une fabrication des liens et qui donne à l'autre l'expérience d'une absence.

La fragilité dans le rapport, c'est un rapport sans assise intérieure, où la sensibilité n'est pas assumée, coupé que l'on est de soi-même, dans un discours qui ne rejoint pas, où tout ce qui échappe de soi-même est tout de même perçu par l'autre. Cette coupure limite beaucoup le contact avec sa sensibilité et avec celle d'autrui, créant une distance dans le rapport à l'autre dont on n'est absolument pas conscient lorsqu'elle se produit. Cette coupure a survécu dans l'errance et dans l'indéfinition.

Le rapport n'étant possible qu'à travers ce prisme de l'errance et de l'indéfinition.

Si je ne suis pas en contact avec ce qui se passe en moi, je ne suis pas là, je suis dissocié sans le savoir, et dans une position de fragilité dans le rapport : ce que je dis, ce que je fais a

l'allure d'un agir, et ne rejoint pas l'autre.

L'agir de sa fragilité sans la ressentir est souvent ce qui est possible pour vivre. Cela ne va pas sans conséquence : coups donnés et coups reçus, errance, drogues, maladies.

La fragilité dans le rapport consiste dans le fait de ne pas habiter ces espaces, d'errer selon son bon vouloir ou celui de l'autre et de créer ainsi sans trop le savoir des distances, de la méfiance ou du désintérêt. Il s'agit de tergiversations, d'évitements de la colère, de la sienne et de celle de l'autre, des tentations de « régler » des problèmes, d'aller dans sa tête, de ravalier des émotions pour se plier au plus demandant ou au plus menaçant.

Ce n'est que tout dernièrement, suite à une intervention dans un groupe, que j'ai compris ainsi la notion de fragilité dans le rapport.

La débarque comme renvoi à des aspects inconnus de soi-même

Ce que je nomme « débarque » c'est la mise en évidence par autrui, dans une rencontre, de sa propre dissociation, de son absence à soi-même qui produit une expérience d'humiliation et de honte.

Position douloureuse d'avoir un trou béant à offrir en guise de présence.

La différenciation est provoquée par l'autre qui est soit présent à lui-même ou bien qui agit un sadisme désarmant.

Cette indéfinition, ce « moulage » à l'autre a été dénoncé.

Cette expérience, bien que douloureuse, est vécue comme préférable au sentiment de désarroi de celui ou de celle pour qui rien de tangible, de significatif ne se passe dans son rapport à l'autre. Malgré tout, on a besoin de l'autre pour se trouver tout en ressentant la colère d'être réduit à ce lieu pour se ressentir.

Petit à petit le trou intérieur fait place à des expériences corporelles, éveil à un lieu en soi inhabité.

Il commence à y avoir une expérience de soi dans le travail corporel et dans le verbal en groupe. Puis c'est dans la vie de tous les jours que ce rapport à soi devient peu à peu question de vie et de mort.

Découverte et exploration d'un lieu intérieur inconnu

La débarque ouvre l'accès à l'inconnu de soi et à une angoisse en direct; tout un univers intérieur ébranlé devient perceptible ouvrant à plein de possibles. Sous l'angoisse, pour peu qu'elle soit tolérable, se manifeste une vie autonome qui alimente une exploration de soi; cette angoisse est source de vie. Le rapport à l'autre commence à être expérimenté à partir de ce lieu intérieur favorisant la rencontre. Cette angoisse est un premier signe de vie bien à soi. Elle donne accès à une organisation de protection, et à une organisation de vulnérabilités, de souffrances qui n'ont pas à être niées, mais qui sont l'être même à porter. Dans ce lieu, tout de soi reçu donne la vie, et cette position devient un centre de vie, devient le désir. Ce point de référence s'élargit à plein de rencontres au quotidien.

La différenciation avec/de l'autre surgit comme un risque à prendre pour entrer en

rapport. Au lieu d'un contact incertain apparaissent la rage et la colère; au lieu de s'accommoder à l'autre, il devient vital de risquer la différence.

Monde nouveau, expérience corporelle intense où l'angoisse demeure, mais *dans le risque* de ce qui est là. Expérience d'une vie intérieure complexe surgissant peu à peu comme une nourriture de soi non plus à donner en pâture, mais à être, donnant ainsi la vie. Le désir prend sens.

La connivence perd de son intérêt et le moulage à l'autre est ressenti comme une trahison de soi. La coïncidence avec l'involontaire dans le rapport devient source de vie, établissant de fait une différenciation.

La référence à soi comme lieu de vie

C'est dans l'émoi et le chaos intérieur, l'imprévisible et l'incertitude assumés qu'il y a vie et que la connivence perd de son sens. Il ne s'agit pas d'acting-out où, dans le sadisme, l'on déverse sur l'autre son trop plein de colère; il s'agit plutôt de référer à ce qui est là en soi comme étant soi.

Faire l'expérience de ses angoisses, identifier leur source à l'occasion de conflits intimes et relationnels fait vivre une impasse. Sorte de lieu à habiter pour soi où le contact avec l'insupportable de soi est une vie à prendre, grâce à un autre ou à un groupe qui la prend en premier pour nous. Cette première rencontre prépare le terrain aux autres.

Risquer de « faire sauter la baraque », risquer la rupture, réaliser en soi la peine d'exister, apprivoiser son doute, sa douleur d'être et celles des autres créent un lieu intense de vie, un lieu pour « se vivre ».

La rencontre de soi à l'occasion de l'autre se fait dans des émotions profondes d'angoisse, de colère, de peine comme premiers éléments de soi.

Si on ne fait que projeter sur autrui ses propres émotions, on crée un « tournage en rond continu » qui ne donne pas d'espace intérieur permettant la rencontre. Et ce tournage en rond se manifeste aussi sous forme d'agirs par-dessus les vécus profonds. C'est toute la différence entre défouler sur autrui ses propres émotions et les assumer, les habiter dans le rapport, les habiter suffisamment pour que l'expression involontaire qui en découle puisse être fiable, puisse coïncider avec soi.

La répétition de ces agirs (acting-out) sans réponse, sans présence de l'autre, qui se produit dans certaines familles, rend absent, fragile et irréel dans ses rapports. L'enfant ou l'adulte se lasse et désespère, il se retire. S'implantent aussi des mécanismes d'évitement de la douleur de n'être signifiant pour personne, ainsi que la révolte et l'impuissance.

Émotionnellement, l'autre est vécu comme sadique, menaçant, étrange même. La rencontre vécue en abandon corporel permet le rapprochement de soi, qui survient dans le choc de la rencontre, comme un rendez-vous longtemps attendu et redouté.

Quelqu'un a osé une différenciation, une expression sans réserve qui a donné *la rencontre* au lieu de la rupture, *la douleur et l'humiliation* au lieu de l'absence, *la vie* au lieu de l'absence.

Le fait d'habiter l'involontaire¹ dans le rapport permet d'apprivoiser la mécanique interne qui s'était érigée comme une protection des douleurs narcissiques.

Conclusion

En conclusion, je peux dire que les conflits ou l'accusation sont incontournables dans la recherche de soi, que certains conflits créent un lieu en soi pour ÊTRE, si la peur n'est pas trop intense. Quelqu'un d'autre doit être là ou avoir été là pour permettre à la différence d'exister dans le rapport et provoquer un contact avec soi, une expérience de soi. Un début de connexion à soi est alors établi. Je suis convaincu que la réadaptation ou l'éducation des enfants ne peut se produire que dans la rencontre d'une structure corporelle habitée.

Le monde de l'indéfinition non reçue amène à un mode de rapport à haut risque, autodestructeur, qui isole l'être dans ses relations. Par exemple, les relations de type délinquance, bouc-émissaire, ou de sur-protection, sont à mes yeux des exemples où l'être profond souffrant est dissimulé derrière des apparences de présence.

La débarque semble être le mode de passage d'un rapport fragile à un rapport solide (habité) car relié à l'être profond. Le flou intérieur, lorsque assumé, devient paradoxalement point de rencontre; l'indéfinition habitée permet d'accueillir le soi : le flou, l'angoisse, la colère, les peines, les doutes, ouvrant ainsi la porte à une vie de désir.

Le pardon est souvent proposé pour rétablir le contact avec l'autre, mais il revient à de la connivence, par-dessus des vécus profonds qui sont mis de côté au nom de la relation. Au pardon je préfère la différenciation qui est un respect pour soi, sa vie, son être, et celle de l'autre, forme d'accueil à ce qui est constitutif de l'être humain; alors là il est question de rencontre de deux êtres cherchant leur vie, découvrant leur sens.

P.S.

L'ouverture à la fragilité et l'aide aux enfants de la protection de la jeunesse

Mon cheminement en abandon corporel m'a permis de percevoir la fragilité de l'enfant perturbé derrière ses crises et de chercher des moyens de favoriser que la rencontre ait lieu avec celui-ci.

La crise est souvent pour l'enfant une façon ultime d'exprimer sa souffrance, son insécurité. L'enfant dérange. Et il faut voir au-delà du dérangement.

Par ses crises ou ses gestes d'opposition, l'enfant nous annonce sa recherche d'identité, sa recherche d'une relation qui respecte cette quête d'identité. À force de bleus et de *grafignes*, nous avons appris à *La Traversée*² que la présence à l'enfant dans ses crises et dans ses

¹ L'involontaire en abandon corporel est la position prise par rapport à soi-même de consentir à tout ce qui est là en soi, sans en provoquer, sans en empêcher. Cette position est un lieu de référence fondamental à habiter constamment.

² *La Traversée* est un programme d'aide aux enfants de la DPJ expérimenté à Gatineau, Québec. Dans ce programme, nous mettons tout en œuvre pour construire ou solidifier un réseau d'ouverture à l'être de l'enfant (de type thérapeutique), autour de l'enfant en crise, rejeté ou abandonné.

oppositions est l'occasion d'entrer en relation avec lui, de lui offrir une présence qui le structure, et le rassure.

Nous devons d'abord démêler l'enchevêtrement des relations entre les adultes significatifs pour l'enfant afin de lui faire une place, de lui faire espérer une appartenance et ainsi de le sécuriser. Avec nos partenaires parents et familles d'accueil, nous recherchons la distance relationnelle (pas trop rapprochée pour ne pas faire peur et pas trop éloignée pour créer une présence) qui favorise le contact avec l'être de l'enfant, qui lui ouvre une porte, initiant ainsi l'enfant à *la rencontre* qui permet le développement de soi.

En effet, tout apprentissage se fait dans un lien et c'est cette capacité de lien que nous stimulons ou instaurons aussi bien en nous que dans nos partenaires parentaux ou intervenants ainsi que chez les enfants.

Cette Traversée est houleuse mais elle est aussi remplie d'espérance.

Georgette : J'ai envie de dire sapré Pierre-Paul, je savais que j'avais des affinités avec toi, puis je suis partie parce que je ne savais pas où, puis je reviens en sachant où. J'ai très, très hâte de lire ton texte parce que tu as mis des mots sur beaucoup, beaucoup de choses que j'ai senties et que je ne savais même pas que c'était absent, et là, ça commence à paraître et je te remercie beaucoup, je suis contente de revenir.

François : Je trouve ça très éclairant comment tu parles de ce qui est mis en place dans le rapport à l'autre quand on est dans l'absence et qu'est ce que ça fait dans le contact, j'ai trouvé ça très éclairant, je te remercie. »

Gilles Deshaies : Je voudrais juste dire que je reste très habité par le mot *débarque*, il me semble que c'est un mot qui fait exister une expérience que moi j'ai déjà appelée la *chute*, mais on dirait que *débarque* ça dit beaucoup.

Martine : Je voudrais juste dire... je ne sais pas si tu as dit cela, mais moi ce que ça me fait dire, c'est comment mon désir de rapport est enfermé dans ma peur de moi.

Gisèle Legault : C'est pas facile pour moi de parler, je veux te dire merci, ton texte m'a touchée beaucoup, je pense que je vois un aspect de toi que je ne savais pas et ça va m'aider beaucoup, je te remercie.

France : J'ose apparaître... Beaucoup de choses m'ont marquée, le mot *débarque*, moi aussi, j'ai souvent nommé ça, pas dans ces termes-là, mais... c'est la même résonance; *trou béant à offrir à l'autre*, je me suis ramassée souvent en avant de ça, avec la honte... Le mot, la phrase *rendez-vous longtemps attendu*, ça me fait écho, comme si je viendrais de la préhistoire, c'est vrai que ça fait longtemps, c'est ce que tu m'offres depuis les treize dernières années qui me donne la rencontre au lieu de la rupture. Donc, je te remercie infiniment pour tout ça, merci.

SUR LE RAPPORT DE PRISE EN CHARGE

Madeleine Azar

Depuis des années, comme psychothérapeute ou comme intervenante dans un centre de crise, je vois des hommes et des femmes qui, chacun à leur façon à travers des problématiques différentes, font des demandes de prise en charge. À chaque fois, ces êtres viennent toucher en moi une parenté qui me renvoie à mon expérience de vie.

Très tôt, il s'est défini en moi une position de connivence, une mobilisation, vis-à-vis de certains clients qui allaient chercher de fortes réactions chez d'autres de mes collègues, face à leurs demandes continues de prise en charge. Quand chez moi, ces demandes semblaient éveiller une compréhension intime, un accueil presque infini, elles semblaient générer chez certains de mes collègues, fermeture, impuissance et dureté. Ce qui, peu à peu mais implacablement, nous a plongés dans des rapports polarisés, très chargés en chacun.

Je ne pouvais passer à côté du fait que mon ouverture face à la clientèle n'avait d'égal que mon intolérance face à mes collègues. Avec le temps et lors des échanges dans mon groupe d'écriture, j'ai compris que nos connivences tant positives que négatives étaient faites de peurs aussi grandes, de défenses aussi vitales de part et d'autre. Peu à peu, j'ai senti que c'était mon histoire que je défendais ainsi, le sentiment que ma propre vie, avec ce qu'elle portait de forces et de richesses, a pu émerger à travers des rapports où la prise en charge était une question de vie ou de mort. C'est dans le même mouvement de plaidoyer que cette réflexion a pris jour.

Le rapport de prise en charge est une des trames de ma vie et je le ressens de façon trouble en moi. Je ne puis que partir de mon expérience, tenter de m'y coller avec tout ce dont elle témoigne : l'incontournable, la charge, les pièges, la complexité de ce rapport. Un cri du cœur pour témoigner de la nécessité de la prise en charge, dans ma vie intime, d'amoureuse, d'amie, de collègue et dans mes liens d'accompagnement.

Ce qui m'a menée à écrire ce texte a été un état de choc, la conscience douloureuse que je n'en suis pas sortie... Que c'est un besoin qui m'habite encore, avec des enjeux toujours aussi vitaux même si un chemin a été parcouru. Je choisis aussi, d'en parler au présent pour ne pas quitter le lieu secret et intime d'une expérience difficile à traduire et dont je suis toujours tentée de me dissocier. Car, on ne peut éprouver un besoin massif de prise en charge sans le vivre comme une tare, dans la honte et la culpabilité.

Une réalité si précaire

La demande de prise en charge apparaît d'abord chez moi dans un lien d'intimité : une dépendance au niveau de la survie financière, mais aussi du fonctionnement dans le quotidien, à des niveaux de la vie où, pourtant, il semble aller de soi qu'un adulte est censé s'assumer: repas, courses, ménage. J'ai la chance d'être dans un lien où l'autre a cette générosité, ce souci de mon bien-être et me permet non seulement de survivre, mais d'avoir accès à une qualité de vie, un confort bien au-delà de mes capacités à me les donner. Cet autre qui reconnaît mon apport dans la relation et ne sent pas encore la

lourdeur de la demande. Je ne sens pas, non plus, toute l'exigence de cette demande de prise en charge.

Toutefois, un malaise s'installe et s'accroît peu à peu, au fur et à mesure que persiste ma demande de prise en charge. C'est à travers cette relation et, lieux d'accompagnement rigoureux, ma démarche en abandon corporel que, tranquillement, une conscience émerge, difficile à m'approprier. J'ai à sentir le « prendre pour acquis », l'énergie d'utilisation de l'autre qui passe à mon insu dans le rapport. Je suis confrontée peu à peu à la lassitude et à la colère qui s'expriment chez l'autre devant mes besoins et j'ai à sentir l'ampleur de ma frustration et de mon angoisse quand l'autre n'y répond pas.

Le sentiment que je dois en sortir est toujours sous-jacent; il y a une telle honte à dépendre d'un autre, là où la vie devrait aller de soi. Dans ces moments de honte, de rage contre moi-même et contre l'autre, surgit une volonté que cela cesse: ne plus demander, ne plus dépendre, c'est assez!

Alors, dans un sursaut de colère et dans le désir de soulager l'autre de la lourdeur de la tâche, dans un mouvement volontaire, je décide de me prendre en main et de m'occuper de telle ou telle tâche. Dans une énergie fragile et avec un horaire déjà chargé, déterminée à accomplir cette tâche, je m'applique et, à bout de souffle, je tiens tant bien que mal pendant quelques jours, peut-être quelques semaines.

Puis, arrive une somatisation débilitante, une surcharge de travail ou un quelconque évènement qui gruge toute l'énergie disponible. La tâche à assumer devient impossible à rencontrer compte tenu l'échéancier prévu, selon le niveau de l'énergie, ou tombe dans l'oubli. Je me réveille quelques jours, quelques semaines plus tard, le besoin de prise en charge ayant repris son ornière jusqu'au prochain sursaut d'autonomie. En même temps, se ressentent le vertige, la peur et, plus que tout, l'incapacité réelle, l'impuissance. De cette réalité, de cette expérience, je n'ai aucun doute: chaque parcelle de vie, re-possession « à bout de bras » pour ainsi dire au cours de ses longues années, a pu s'acquérir en y mettant toute mon énergie et cela même demeure toujours fragile.

Cela peut sembler anodin, courant dans la vie, d'être dépassé par moments, mais quand cela décrit la vie « mur à mur », quand chaque tâche du quotidien échappe à une prise, quand les jours n'ont pas assez d'heures et qu'il semblerait nécessaire de vivre nuit et jour pour travailler et simplement s'occuper de soi-même, il n'y a rien d'anodin. Il n'y a qu'un sentiment d'étrangeté, de ne pas habiter la même réalité, le même espace-temps que ceux qui nous entourent. Alors, l'autre se voit obligé de prendre la relève au gré des reculs et des reprises et le rapport de se remettre sur le métier!

Peu à peu, j'intègre à ma vie certaines parties de ce quotidien; c'est mieux, bien mieux, mais la fragilité demeure et la demande de prise en charge persiste. L'ampleur de l'incapacité diminue, mais quelle que soit son étendue, elle touche l'essentiel... Quand le manque est massif, toutes les sphères de la vie sont atteintes. C'est le relationnel qui est en jeu; c'est avec tout ce monde de besoins sans limites et ma propre intolérance à ces manques que j'investis les études, le travail et mes liens personnels.

Je n'aurais pas pu m'adapter au monde du travail sans cette prise en charge dans mon quotidien. Et l'adaptation est toujours sur un fil, chaque part du réel apprivoisé apporte une satisfaction, un allègement de la dépendance, mais aussi très souvent une impression

que l'espace pour respirer s'amenuise et que l'ouverture dans une sphère d'activité se fait au détriment d'une autre.

C'est un rapport à la réalité où il y a des absences, où le corps ne répond plus, où la somatisation s'impose. Il y a ce sentiment d'être en dessous de tout, coupé de tout, de n'être pas viable. Il y a tout un monde d'exigences par rapport à moi-même que j'apprends à relativiser, mais les deuils ne cessent de s'accumuler au fur et à mesure que l'incontournable réalité me met face à mes limites.

Le besoin de « prendre en charge »

Une fois la réflexion amorcée, j'ai eu aussi à prendre conscience que tout en voulant légitimer le besoin et la demande de prise en charge, j'étais amenée à questionner le vécu de celui qui prend en charge et comment les deux pôles me définissaient terriblement.

Mes peurs, mon angoisse, ma détresse et mon désespoir ne peuvent en moi que me désorganiser, mais vécus à travers l'autre, dans une distance rassurante qui les apprivoise, deviennent lieux de rencontre. L'impuissance est alors un peu moins terrible parce que ce n'est pas ma propre déchéance qui se ressent, ni ma propre désorganisation, ni mon mouvement d'autodestruction; et ce tant que je suis à l'abri, dans le rôle de l'aidant qui compatit, supporte, encadre.

Il y a la nécessité d'être extérieure pour que, peu à peu, mes pleurs sur la détresse de l'autre se ressentent comme une peine infinie pour la mienne et que mon angoisse face à la fragilité de l'autre me parle de l'intolérable de ma propre fragilité. C'est comme si, sans m'en rendre compte, l'autre qui semble si exigeant, si demandant, à la limite du possible et surtout de l'impossible, me donne accès à ce qu'il y a au cœur de ma vie, de mon être. Je ressens cette douleur ou cette colère de l'autre comme si elle était en moi déposée, placée par l'autre. Et, petit à petit, émerge l'intuition que cette douleur parle de moi et que l'autre n'a pas à résoudre sa vie pour me permettre d'éviter la mienne. Mais cela ne dure qu'un moment.

Je ne peux pas plus quitter mon besoin d'être prise en charge que celui de prendre en charge, mais je fais l'expérience que c'est ainsi que j'existe un peu plus ainsi que l'autre en moi.

La réalité du non-viable

Si j'essaie de rendre compte du non-viable, ce n'est pas pour occulter la violence que porte la demande de prise en charge, mais c'est dans le désir de faire une place aux besoins qui la génèrent. Ils sont si souvent niés, méprisés dans le milieu de l'intervention, comme par exemple dans les services de premières lignes, tout comme dans plusieurs sphères de la vie sociale.

Je parle de vécus où la dépendance est massive et détermine le mode relationnel, les capacités d'adaptation sociale, les habiletés intellectuelles, la réalité corporelle, le rapport au temps et à l'espace, comme s'il n'y avait pas de lieu intérieur pour se porter, dans la seule nécessité de survivre. Là où la charge à porter, ne peut que se nier, tout en s'exprimant dans l'impuissance, dans la rage infinie du sentiment de n'être pas viable.

C'est le monde intérieur de « l'offusqué » devant l'injustice irréparable de la vie, du « pris pour acquis » dans l'extrême vulnérabilité, l'incapacité réelle qui confine à des enjeux de vie et de mort.

La demande de prise en charge est une des facettes du désir d'être en même temps que de l'impossibilité d'être.

La prise en charge dans le lien thérapeutique

La question de prendre en charge ou non les clients soulève bien des débats dans les milieux d'intervention. La demande de prise en charge est souvent reçue avec méfiance, avec la peur d'être envahi, manipulé. Est-ce que prendre en charge risque d'infantiliser la personne, est-ce nier ses capacités à se prendre en main? Est-ce que, prendre en charge, c'est entretenir la dépendance? Quelles sont les limites acceptables de prise en charge?

Quelle que soit la position clinique de l'intervenant face aux demandes de prise en charge, on ne peut échapper à la réalité du rapport que la demande de prise en charge installe entre deux individus (ou entre un client et son thérapeute); cela se situe bien au-delà de répondre ou non à la demande.

Les enjeux dans le rapport de prise en charge

Qu'est ce qui est si trouble, qui éveille tant de réactions et qui rend la demande de prise en charge si difficile à recevoir? Ne serait-ce pas notre rapport à la vulnérabilité qui est en jeu, notre refus de la détresse, tant celle du client que la nôtre?

Devant une demande où seule apparaît la lourdeur d'exigences bien concrètes, impossibles à satisfaire, l'intervenant, confronté à son impuissance, n'a souvent que peu accès à toute la complexité du rapport. Se pourrait-il que dans le refus de nos propres limites, nous participions à notre insu à un rapport d'exigence de part et d'autre où honte et mépris, déceptions, colères, nous emprisonnent dans le désespoir? Le rapport de prise en charge nous interpelle tous, clients et thérapeutes, dans notre refus de l'impossibilité à résoudre la vie en dehors de la vulnérabilité et des finitudes de l'existence humaine.

Le désir de changer l'autre serait en jeu et actif chez tout intervenant quelle que soit la position de chacun face à une demande de prise en charge. Qu'il prenne la forme d'une tolérance ou d'une intolérance absolue, le refus de l'impossible s'enracine avant tout dans un lieu de protection de l'irrecevable et ce, à notre insu.

Ainsi, dans l'intolérance face à la demande de prise en charge, la réalité du besoin et des limites peut être niée parce que, comme intervenant, il nous est insupportable de rencontrer une détresse sur laquelle nous n'avons pas de prise. S'installe alors un rapport de connivence avec la demande implicite du client de le « sortir » de son impuissance et de sa douleur, connivence « négative », car tant le client que le thérapeute sont dans une exigence que ce soit l'autre qui résolve l'impasse face à la dépendance. L'espoir est alors mis dans une recherche de techniques, de solutions afin de tenter de guérir ou de rendre autonome.

Par ailleurs, dans l'ouverture absolue à la prise en charge, le besoin et les limites du client sont reconnus, mais l'exigence de la demande peut être niée. Il peut y avoir alors une

connivence positive, dans une prise en charge à tout prix, une volonté de sauver l'autre qui n'est qu'un autre versant du refus de l'impossible. La frustration de l'impuissance à soulager la détresse peut alors s'exprimer, par exemple, à travers une accusation qui ne vise pas le client, mais les défaillances du système et de ses intervenants.

Dans tous les cas, il y a chez l'intervenant une peur d'être impliqué, de se laisser atteindre dans ses limites et dans ses lieux douloureux, et une demande au client de ne pas l'atteindre. Ces connivences tant négatives que positives amènent souvent à une expérience de dépossession, de frustration, de colère et de désespérance pour les deux partis. Bien que vitales pour chacun, ces positions défensives ont leur prix. Chez l'intervenant, cela peut se traduire par une démotivation profonde, un épuisement extrême, tandis qu'il n'est pas rare que l'odieux de l'échec soit mis sur le client et que finalement celui-ci se retrouve abandonné dans plus d'impuissance, d'enfermement et de désespoir.

Habiter le rapport de prise en charge

Le rapport de prise en charge est à être habité et non à être résolu ou dépassé. Ce n'est qu'en tentant de faire une place en lui-même, pour ses connivences quelles qu'elles soient, que le thérapeute peut s'approprier à ses propres peurs et détresses. Ce faisant, le rapport de prise en charge peut devenir un chemin vers soi-même pour chacun, quel que soit le pôle habité, celui de la demande de prise en charge tout comme celui de la prise en charge.

Habiter le rapport de prise en charge peut conduire à recevoir la demande comme un besoin réel, même si elle s'exprime comme un droit, comme une exigence, afin d'en saisir une dimension qui me semble souvent nous échapper comme intervenant, c'est-à-dire prendre conscience qu'elle nous implique dans nos vulnérabilités, mépris, colères et dans le refus de celles-ci ou de tout autres vécus irrecevables éveillés en nous.

Reconnaître l'incapacité chez le client n'équivaut pas à l'enfermer dans ses limites, à le cantonner à sa vulnérabilité, à nier son potentiel à vivre, ni à encourager sa dépendance. Il s'agit plutôt de reconnaître la réalité de la détresse, et la forme spécifique et incontournable qu'elle prend chez lui. Ne pas reconnaître ce besoin comme vital peut être le lieu de l'emprisonnement.

Reconnaître le besoin de prise en charge ne veut pas dire répondre au besoin à chaque fois, ni répondre à la demande comme elle est formulée, mais l'entendre et lui donner du sens. Reconnaître la valeur de la demande n'exclut pas l'impossibilité d'y répondre, mais implique que la limite puisse être portée par le thérapeute quand souvent c'est au client qu'on la fait porter. Ainsi, le thérapeute en abandon corporel se mettant en position de se recevoir dans ce qui est éveillé en lui par le client permet à celui-ci, reçu dans son incapacité à s'habiter, de s'approprier un peu plus à son être.

Pour moi, avoir été entendu dans l'incapacité réelle fut déterminant. Quand au cours de ma démarche, l'autre (d'abord Aimé puis mes pairs dans les groupes) a consenti à reconnaître la réalité de l'impossible, là où je ne pouvais le faire. Cela fait, chaque fois, dans une présence qui, tout en faisant ressentir la douleur, l'horreur de l'implacable, ouvre aussi le chemin pour une autre expérience que celle de l'impuissance, une expérience de sens et d'apaisement.

Je me permets d'insister sur cette expérience fondamentale. Comment rendre compte du ressenti presque indicible quand il nous est donné d'être entendu dans ce qui tente de se dire, depuis toujours de nous-même, sans que nous ne puissions y avoir accès, tant au niveau de notre conscience qu'au niveau de nos émotions, et quand cet insoutenable de soi, cet interdit nous est redonné dans une tendresse et une reconnaissance de notre être. Alors, nous percevons de façon tangible et immédiate que nous ne sommes pas seul, que l'autre a eu à faire le chemin, qu'il a dû consentir en lui-même à cet impossible.

Le rapport de prise en charge implique que, pour un temps, le thérapeute apprivoise et porte l'intolérable que le client ne peut encore sentir et porter. Cet apprivoisement ne peut se faire pour le thérapeute sans avoir à reconnaître ses propres lieux intérieurs refusés; sinon, comment le client peut-il porter de lui-même ce que le thérapeute refuse de recevoir?

Le client ne peut s'approprier une violence sans qu'elle soit entendue, ne peut s'approprier une demande qui se vit comme une question de vie ou de mort sans que le thérapeute puisse l'entendre. C'est dans cet apprivoisement que la prise en charge devient une expérience où le thérapeute recevant sa vie, dans le rapport à son client, peut donner à ce client d'être aussi un donneur de vie.

La prise en charge ne résout pas la fragilité de l'être humain, mais habitée, elle peut être le chemin pour passer d'un lieu à un autre. C'est dans la demande reçue que le client peut réaliser que, même si la réponse ne donnera pas la vie dont il rêve, c'est ainsi qu'il peut s'approcher de la vulnérabilité de sa vie et oser s'entrevoir, dans un regard, une présence qui tolère pour lui l'intolérable de soi. Le client, reconnu et entendu dans sa détresse, peut éventuellement s'ouvrir à un lien où notre présence comme intervenant lui signifie que son vécu en soi a une valeur, quelle que soit l'issue de sa démarche.

La nécessité pour certains de la prise en charge

La prise en charge est essentielle parce que ce n'est que dans des rapports de prise en charge que certains d'entre nous peuvent survivre, puis parfois s'approprier un peu de leur existence. Elle est « vitale » comme un rapport qui permet la vie.

Il y a différents niveaux de prise en charge, par le thérapeute dans des lieux de cheminement pour certains, par l'institution comme lieu de survie pour d'autres.

Il arrive que la nécessité de prendre en charge soit partiellement reconnue, surtout face à certains stades de maladies, certaines déficiences ou vécus psychiatriques, là où la non adaptabilité est flagrante; mais cela est fait trop souvent avec un arrière-goût de mépris, de pis-aller ou de résignation, et un désinvestissement du rapport. Je pense aux personnes psychiatisées dont la prise en charge au niveau de la médication est certainement vitale, mais devient trop souvent l'unique lieu de prise en charge au détriment de la relation.

Même quand elle est au niveau de la survie et qu'elle y demeure, la prise en charge est un lieu de rapport à respecter car, habitée par le thérapeute, elle peut être plus qu'un encadrement qui souvent nous semble entretenir la dépendance. Elle pourrait tendre à être un encadrement « avec présence » où la personne moins adaptée, demeure un être de sens qui peut nous redonner notre vie dans sa fragilité, dans ses limites qui sont alors un lieu d'expérience de la vie en nous-même.

Parfois, la prise en charge, à des niveaux très terre à terre, répondant à des besoins essentiels, permet d'avoir accès peu à peu à ce qui est beaucoup plus complexe dans la demande et à ce qui est impossible d'appréhender quand les besoins sont si primaires. Elle peut parfois ainsi permettre un chemin intérieur qui ne serait pas fait si la personne était toujours aux prises avec la survie.

En conclusion

À l'origine, ce texte se voulait un plaidoyer pour la prise en charge. J'allais défendre la réalité du besoin de prise en charge, puis défendre la nécessité et la richesse de la prise en charge. Peu à peu, j'ai réalisé que la prise en charge portait aussi ses pièges. En fait, ce qui se précisait dans ma réflexion était l'importance, avant tout pour le thérapeute, de reconnaître la demande de prise en charge comme un besoin légitime. Ceci ouvre sur une distinction à faire entre la prise en charge comme telle, et la présence du thérapeute à la demande de prise en charge. L'éclairage est mis non pas tant sur le client que sur le thérapeute, sur le ressenti de ce dernier devant la demande de prise en charge et ce, quelle que soit la réponse donnée.

À partir de ce moment, la question de « prise en charge », tout en demeurant essentielle, devient surtout une des composantes du rapport de prise en charge.

Je ne peux terminer sans amener mon questionnement sur les conditions d'intervention de crise et d'intervention des services de première et deuxième lignes. Il y a pratiquement une mission impossible à remplir pour les intervenants: « guérir », « gérer » les crises sans tenir compte de la complexité du rapport humain. N'est-il pas désolant de sentir la détresse chez les intervenants aux prises avec des mandats qui ne peuvent qu'accentuer chez eux l'expérience déjà inévitable de l'impuissance?

Est-il impensable de favoriser, même dans des services à court et moyen terme, une intervention qui, tout en étant souvent très ponctuelle, factuelle, puisse s'inscrire avant tout dans le rapport humain et le processus de devenir qu'il implique?

Il est très touchant de voir l'émergence d'un mouvement intérieur chez celui qui ne peut pas ou qui peut moins fonctionner, s'adapter. Mon expérience en centre de crise, dans ma vie personnelle et dans l'écriture de ce texte ont éveillé en moi une tendresse pour ce vécu et pour la rencontre possible dans un lieu de sens, redonnant leur dignité aux plus démunis tout en favorisant en chacun de nous l'expérience d'être.

Marcelle : J'attendais ton intervention avec beaucoup d'impatience, je trouve ça très très important et je me disais à l'instant qu'on ne peut pas être psychothérapeute sans s'interroger sur cette question-là, sur quelque chose de ça qui nous a amené là à être thérapeute aussi.

Madeleine : J'aimerais te remercier pour ton texte, j'ai l'impression qu'il faudra encore qu'il fasse du chemin en moi, mais j'ai l'impression que pour la première fois, je peux

percevoir cette demande de prise en charge comme une organisation intérieure alors que je peux la vivre comme une menace terrible, terrifiante; pas dans ma relation professionnelle, mais dans ma position de mère. Je ne sais pas si c'est deux demandes de prise en charge qui se rencontrent, j'en sais rien, mais tu m'as permis de vivre, tu m'as ouvert un espace de ce que peut être le vécu de quelqu'un qui hurle une prise en charge, et j'ai pu l'écouter et rester là et je te remercie.

France : Plusieurs choses m'ont touchée, j'ai travaillé moi-même douze ans dans un centre d'intervention de crise, donc je me suis beaucoup reconnue dans ça. Tu m'as permis de nommer des choses qui étaient demeurées innommables, que j'arrivais pas à définir, c'était de l'ordre de l'indéfinissable. Quand tu as dit *l'autre demeure un être de sens*, ça a fait beaucoup de sens en moi. Quand on parle de prise en charge l'image qui me venait, c'était de déposer momentanément en l'autre la croix qui est trop lourde à passer et de l'arrêter dans le temps du moment présent et non dans la longueur et la persistance, dans la durée dans le temps comme des fois dans le réseau on fait. On oublie que c'est momentanément qu'on est foudroyé par le poids de la croix que nous avons à porter. Pour moi, c'est important le mot tendresse, la tendresse de tout ce que j'ai entendu ici durant ce colloque me rejoint beaucoup. C'est dans cette tendresse-là, je pense, que je peux vivre l'expérience d'être et de me sentir accompagnée par d'autres êtres humains qui sont capables de porter, de sentir la lourdeur parfois, de notre humanité, merci.

Jean-Yves : Je voudrais dire qu'à l'heure des choix dans nos organisations, qu'on vit beaucoup actuellement au Québec, ton texte m'est essentiel et nous est essentiel. Je te remercie beaucoup, il va m'inspirer dans plusieurs choses que j'ai à faire à l'automne.

Johanne : Je ne parlerai pas beaucoup Madeleine, parce que je vais me mettre à pleurer, mais je n'ai pas parlé, j'ai de la misère même à parler devant la salle, mais je tenais à te dire que j'étais très touchée en moi personnellement... Je te remercie, je trouve que tu as été très audacieuse.

Claude Langlois : Il me vient plusieurs choses à dire à Madeleine, mais je ne serai pas capable de toutes les dire, je suis un retraité à la maison et le quotidien ce n'est vraiment pas anodin. Le quotidien est plein : autant en pelant une clémentine, autant en sacrant après la vaisselle, ou en préparant les repas tous les jours, je dirais je commence à comprendre cette réalité là. Autre chose aussi tu as parlé de survie, de prise en charge, moi, il me vient juste ta phrase au complet : ma prise en charge de ma survie. J'ai comme l'impression d'avoir toujours survécu et je commence à peine à comprendre, à sentir, que c'était ça ma vie.

Pierre : J'ai éprouvé le besoin d'écrire, je dis : je ne savais pas que l'état de dépendance était inévitablement à partager et comme un élément constitutif du soi, c'est peut-être recevable parce que c'était pas là.

Monique : Je pourrais parler longtemps de la nécessité absolue de la prise en charge, mais je ne vais pas m'étendre là-dessus. Mais je pense aussi au paradoxe de la société qui est la prise en charge des personnes âgées et à l'autre bout celle des enfants. À une prise en charge qui, il me semble pour les personnes âgées, qui est comme demandée de façon naturelle parce qu'on ne dit pas toujours que c'est trop lourd pour les enfants, puis il y a la prise en charge des enfants dont on ne dit jamais que c'est trop lourd pour les parents,

mais à qui on demande de s'en occuper de six heures le matin à 18 heures le soir. Dans bien des cas et c'est maintenant que ça m'apparaît comme une réalité, en tout cas, dans laquelle on est au quotidien dans la société qui me fait peur pour l'avenir et qui est comme une dimension peut-être plus sociale que la dépendance affective qui nous amène à une prise en charge, qui devient une question de vie et de mort, en tout cas, dans le sens de la psychiatrie, dans un domaine peut-être plus élargi aussi. Alors, ta conférence m'amène à faire cette réflexion-là, merci.

Roch : J'ai été touché par beaucoup de présentations tout au long du colloque, mais je dirais... je connaissais ton texte à l'avance... ta présentation est peut-être celle qui m'a rejoint le plus en profondeur dans mon rapport à mes clients et dans quelque chose qui, pour moi, est très difficile à cerner, ce rapport-là dans les besoins que ça répond pour moi dans la prise en charge. Ça a articulé quelque chose à l'intérieur de laquelle j'étais arrivé peu à mettre des mots, mais qui était présent, c'est le rapport à l'impossible et pour moi et pour mes clients, et je prends conscience plus, je le pressentais, mais je prends conscience plus que, dans ça, je leur fais une demande impossible et que je les maintiens avec toute ma compétence professionnelle dans un cul-de-sac, de leur demander quelque chose par ma propre incapacité de me soumettre à l'impuissance ou à l'inchangeable. Il me semble que cela fait juste amorcer en moi une réflexion que ton texte va m'aider à poursuivre, merci.

Gilles Desmarais : Il me revient les interventions que j'ai faites à Nantes autour des institutions, en écoutant Madeleine de nouveau... et comme thérapeute, on le sait sans nos groupes de formation, sans nos lieux de parole et d'écoute, on sait comment c'est essentiel pour avoir une présence auprès de nos clients. Je retourne dans ma conscience comment faire pour arriver à faire des lieux de parole et d'écoute pour les intervenants dans les institutions.

Claude Larochelle : J'aurais un petit commentaire... Ça me ramène beaucoup à mon travail, que j'ai quitté, et le défi de la clientèle nous amène dans des endroits au-delà de où on veut aller et nous oblige à porter ou à fuir, ou à reconnaître qu'on fuit, des places dans lesquelles on peut s'enfuir plus rapidement quand ils ne sont pas là.

Marie : Je ne sais pas si je vais réussir à dire, c'est comme important Madeleine de pouvoir te dire que tu rejoins une réalité extrêmement fondamentale pour moi, quelque chose que je vis non seulement avec mes clients, mais dans ma famille propre, où il y a de grandes folies, moi y inclus. Je pensais plus spécialement à ma sœur, à sa demande impossible et au long, long chemin... je n'ai pas de mots, mais je crois que tu as bien dit, quelque chose de tout à fait insupportable qui a été touché, je pense où elle m'a apporté et moi aussi un chemin absolument insupportable, jamais fini et puis tellement riche alors que je pense que c'est ça la vie. Puis je te remercie beaucoup Madeleine, j'ai apprécié beaucoup, je ne viens pas à bout de dire ce que je veux, on s'en reparlera...



PAROLE, ÉCRITURE ET RECHERCHE

Modératrice : Denyse Piuz-Lavallée, Genève

À PROPOS D'ÉCRITURE

André Stark

Depuis de longs mois, je ne parvenais plus à écrire. La suggestion de Ginette puis d'Aimé *d'écrire sur l'écriture*, m'a donné envie d'essayer. Qu'est-ce qui va être rejoint si je me laisse dire cette difficulté d'écrire, difficulté qui me déprime, qui me laisse sans voix, sans possible, comme si toutes les routes étaient barrées et que je ne pouvais aller ni en avant ni en arrière?

Tenter d'écrire, c'est dire quelque chose de ma finitude.

Dès que je pose quelques mots sur le papier, j'ai l'impression d'exprimer quelque chose qui serait fini, qui serait une sorte de vérité définitive. Et je deviens très mal à l'aise.

J'ai conscience que je pourrais écrire le contraire quelques minutes ou secondes plus tard et que ce serait aussi vrai. Je pourrais envisager que d'autres disent une chose différente ou opposée et que ça aurait autant de valeur ou de sens. Tout devient si relatif que rien ne serait digne d'être nommé. Écrire me donne l'impression de me duper moi-même ou de duper les autres qui vont lire ou entendre ce que j'écris.

Dès le moment où j'en prends conscience, une paralysie ou une apathie m'envahit. Un sentiment de mouvance absolue, d'indéfinition, d'inhabitable, prend corps en moi : toute possibilité de quelque chose de consistant disparaît.

Mais presque simultanément, je suis pris par un désir de saisir, d'arriver à une compréhension, à une explication des choses, à une sorte de vérité ultime qui m'expliquerait le monde, qui me donnerait accès à ce que je pourrais croire être la vie réelle. Un absolu sur lequel pourraient se fonder les pas suivants de ma propre vie et sur lequel d'autres aussi pourraient se fonder.

Et ce désir-là m'est précieux. Il n'est pas que fuite face à mon indéfinition!

Cette tension entre errance et définition engendrait jusqu'à peu, un mouvement qui allait chercher une solution à l'extérieur de moi, comme sans moi, croyant qu'il existait quelque part une vérité à découvrir et que si je la trouvais, j'aurais une compréhension de la vie. Grâce à cette compréhension, j'accéderais à une tranquillité, je ne me déprimerais plus, je ne ferais plus l'expérience de ne pas savoir, je n'aurais plus à douter.

Je la cherche toujours cette vérité, plus à partir de moi et de ma rencontre avec d'autres, c'est vrai, mais je réalise que cela demeure aussi angoissant de « trouver » des réponses que de n'en « pas trouver »! Soit me surprendre en flagrant délit d'absolu, soit perdre l'espoir d'une vérité!

Je remarque que je fais aussi cette expérience dans le « dire » mais que c'est plus fort dans l'écrit. Dans le dire, je peux croire en un mouvement qui laisserait moins de trace : tout se fait dans une circulation où, la phrase suivante, je peux corriger, réajuster, me réassocier à ce qui m'est dit en retour, moduler ce que j'exprime et garder ainsi le sentiment d'un mouvement, d'une fluidité, d'une souplesse... et d'un contrôle. Ça m'évite de vivre le pas

de l'affirmation, de faire l'expérience de quelque chose de fini, de défini, qui serait de moi et qui risquerait alors la rencontre avec l'autre.

Aujourd'hui, ce mot « défini » me frappe. C'est comme si c'était un mot qui disait pour moi, le contraire de ce qu'il porte. Ce qui est fini est fini. Ce qui est dé-fini, je l'entends là comme dé-fait, dé-cousu, quelque chose qui n'est pas cousu, pas fini : *le défini* me semble dès lors, plus vaste que *le fini*. Peut-être est-ce le cas : le dé-fini comme étape d'un mouvement continu, d'une tentative de définition progressive mais momentanée, qui se déferait sans cesse et qui ne serait pas une fin en soi? Pas un définitif! Peut-être un infini...tif?

Ouf! Ça me soulage.

Or dans l'écriture, ce que j'expérimente, c'est du fini et l'insupportable de ce fini-là. Du coup, je n'ai plus rien à dire. Comment puis-je en effet me permettre de dire et d'affirmer quelque chose en ayant fortement conscience de l'aléatoire et de l'éphémère de ce que j'exprime, que d'autres l'ont déjà dit et que d'autres ont déjà dit le contraire. Du coup, quel est le sens de mettre de l'énergie à écrire?

Aimé m'a beaucoup éclairé récemment lorsqu'il m'a dit : « *Ce que tu écris, c'est ce que tu comprends (ou sens ou perçois) et ce que tu comprends, c'est la limite que tu es, à ce moment-là, de toi-même* ».

Cela m'a donné une place : ce que j'écris, c'est la limite de moi, c'est moi « le plus possible » dans cet instant. Bien sûr, c'est défini mais partiel et incomplet et c'est peut-être même faux par rapport à une compréhension plus vaste mais il n'empêche qu'à cet instant-là, je n'ai rien d'autre à dire que ça. Je n'ai pas la possibilité de dire autre chose et le dire, c'est en prendre le risque en face de moi-même et en face des autres. C'est donner le plus intime de moi-même et c'est une façon d'y consentir.

Dire, écrire, dans une parole ou une écriture momentanément finie, c'est peut-être effectuer un passage dans le causal qui tente d'expliquer pour saisir. C'est vrai que cette tentative vise peut-être à me sauver d'un lieu d'incertitude, c'est vrai que ce geste d'écrire ou de dire aura peut-être pour conséquence de ne plus laisser autant de place à l'insaisissable qui me submerge continuellement. Mais n'est-ce pas, à la même seconde, consentir à la finitude que je suis à cet instant-là, autant que lorsque je suis dans l'errance du doute?

Mon refus d'écrire, n'est-il pas refus de cette finitude... pour une hypothétique infinitude? Je peux rester ainsi dans l'illusion d'une totalité que je pourrais agripper une fois pour toutes, et j'ajouterais, moi tout seul, sans vous. Demeurer aussi dans l'illusion que, parvenant à cette compréhension globale sans vous, je puisse vous la donner et que vous la preniez. Je serais ainsi sauvé de mon propre doute et du refus de moi qui en est la conséquence.

Dès lors, consentir à ma finitude et vous la donner, n'est-ce pas aussi consentir à ce que ce soit vous, par ce que vous vivez en face de mon fini, qui me donniez l'infini?

Je commence à réaliser comment je me piège : je voudrais en quelque sorte accéder à l'infini, être dans l'infini sans passer par la réalité de la matière finie que je suis et que vous êtes en face de moi.

En somme, refuser paradoxalité et interdépendance!

Je me quitte en cherchant à être dans l'infini de ma vie mais en refusant d'y être incarné comme je le suis, devant vous.

N'est-ce pas en consentant à mon défini en face de vous et consentant à recevoir votre défini en face de moi, que nous avons une petite chance de faire l'expérience ensemble de l'infini? Nous donner naissance réciproquement par nos finitudes, en consentant à y être!

Je peux faire ici le lien avec d'autres pôles de ma réflexion, notamment celle autour du corps. La réalité de ce corps « fini » que je suis, comme institution incontournable qui, à la fois, donne place et me protège de l'irrecevable de moi-même. Mes perceptions, mes éprouvés corporels, comme *étapes d'un corps qui ne cesse de se définir, d'un corps devenant* au fur et à mesure de ses refus et de ses consentements à se laisser toucher, au propre comme au figuré, par toute la vie qu'il contient et par toute celle qui l'entoure.

Je me sens là, à un point charnière : je réalise ma prétention à être dans l'infini, à être dans la totalité, à être dans la globalité, à pouvoir m'y rendre comme à volonté, hors de toute contingence, refusant le fini, refusant l'expérience du *passage* incessant entre matière et conscience, refusant que ma *présence* ait besoin de forme. En somme, je refuse ma condition d'incarné, cette condition qui est hors de ma volonté et de mon pouvoir de contrôle, je refuse que ma subjectivité ait corps.

J'erre ainsi dans une espèce de no man's land : je me déprime face au manque, face à l'insaisissable, au non recevable et en même temps, je m'y complais. Ou alors, je deviens actif je m'enivre dans le fini, dans les réalités matérielles quotidiennes, dans toutes les choses urgentes à faire et là, je me plains d'être happé par tant de contingences, sentant bien que j'échappe à ce qui est de l'ordre de mon vide, de mon absence, de ce qui ne peut encore être moi. Et je reste ainsi pris au piège, ne demeurant d'aucun côté, ne pouvant habiter ma réalité comme elle est, ne pouvant consentir à aucune forme de mon « défini » momentané.

Jusqu'à ce jour, j'avais l'impression que ma peur de l'insaisissable et du défini étaient opposées l'une à l'autre. Mes difficultés face à l'écriture me font réaliser que ces lieux sont peut-être proches et que leur différence n'a en soi que peu d'importance : ce qui peine à être, c'est ma *présence réelle* ou tout au moins une reconnaissance « comme elle peut se faire » de ma présence « comme elle peut être ». Être là où je suis!

Je me pose en victime de mes vécus intérieurs ou de mes agis extérieurs. Mais je n'y suis pas et n'y étant pas, c'est à la réalité finie de ce que j'éprouve à cet instant que j'échappe, que ce soit de l'errance ou de la certitude. Du coup, je ne me reconnais pas situé, pas posé dans le corps et l'être que je suis. Je me crois sans domicile fixe! Mais est-ce possible d'être SDF de l'être?

Accepter d'écrire ce que j'écris comme je l'écris, n'est-ce pas accepter que c'est moi dans ma finitude qui suis exposé dans *tout ce défini qui se présente là?* Même si c'est pour un seul instant, en face de moi d'abord puis en vous le donnant à lire. C'est donc consentir aussi à ce que cela vous donne à vivre quelque chose en vous-même, que cela rencontre la finitude de votre propre subjectivité avec vos réactions, vos sentiments, même vos sensations dans votre corps, vos émotions, les pensées que cela va laisser émerger et que peut-être, vous me donnerez en retour et qui, à mon tour, me redonneront ma propre vie, mes joies, mes déceptions, de nouvelles compréhensions, une lutte, un dialogue qui va s'instaurer ou non.

Que ce soit un texte écrit ou un texte oral, de toutes façons, cela va se passer en vous et en moi, quelle que soit la forme des retours, des échanges que nous aurons et même si nous n'en avons pas d'explicites.

Il me semble qu'une écriture qui peut se reconnaître comme lieu de finitude nous amène directement à un échange de nos finitudes, à un échange des institutions que nous sommes. Nos écritures donnent accès presque caricaturalement à ce que nous sommes. C'est peut-être pour cela qu'elles nous effraient tant et qu'il y a tant de risque à s'exposer ainsi devant tous.

C'est peut-être du même risque qu'il s'agit lorsque nous prenons la parole dans un groupe thérapeutique ou dans un groupe de recherche. Mais au travers de l'écriture s'exprime la quintessence d'une parole qui n'est plus modulable, d'une affirmation limitée de nous-mêmes qui nous manifeste ainsi, *définitivement*. C'est écrit, là!

Écrire -ou ne pas écrire- peut être le refus de mon vide mais peut être le refus de mon plein, le plein fini et limité que je suis. Non, je ne suis pas porteur de tout moi-même en cet instant!

Je peux faire un dernier lien, enfin, avec les séances de thérapies et ma position de psychothérapeute. Je crois que, là aussi, sans cesse, je désirerais être dans une position bonne, juste « où je ferais toute la place en moi pour que ce que j'éprouve à l'occasion de l'autre soit si parfaitement reçu par moi que ça ferait toute la place à l'autre en face de moi pour être ce qu'il est »...

La formule est belle, l'ambition est grande d'être cela en face de mon patient. Mais je ne suis pas cela.

Je prends de plus en plus conscience -en le regrettant, oh combien- de ma finitude en face de cet autre, de mon incapacité à ne pas lui en vouloir, à ne pas le désirer différent, à ne pas souhaiter qu'il ne me fasse pas vivre ce que je vis en face de lui, de mes tentatives effrénées pour ne pas ressentir ce que je ressens, de celles où je me voudrais plus large, plus ouvert, mieux!

Cette expérience de consentir au réel fini que je suis s'est matérialisée lors des derniers cinq jours de la formation que nous organisons avec Artcor à Genève. Nous travaillions individuellement dans la nature autour de la consigne de « marcher et faire de la place à ce que nous allions rencontrer sur notre route ». Dans mes expériences précédentes, je rencontrais soit des lieux particuliers, soit des objets, ou alors je rencontrais des personnes, des intuitions ou des événements, toutes rencontres qui étaient significatives et qui m'apportaient quelque chose de très précis. Au cours de cette exploration-là, je n'ai rien rencontré tout le long de mon chemin. Aucun signe particulier, distinct, me faisant un signe d'infini. Rien ne m'était donné de l'extérieur. Grande frustration. Finalement, je me suis retrouvé marchant sur un chemin et ce chemin reste gravé dans mon cœur. C'était simplement un chemin. Un chemin vert émeraude, éclairé par un soleil doux... sur lequel je marchais. Mon simple chemin.

Depuis, je suis aux prises avec cette aridité-là, cette « monotonie », cette finitude-là. Et revient à ma mémoire ce conte inédit!

«Un jour, un homme las et fourbu, apercevant sur la grand route trois marcheurs, se détourna de son chemin pour les rencontrer.

L'un était poète, l'autre artiste et le troisième avait la réputation d'être un saint.

Il les héla, empli d'une nostalgique envie:

- Oh! toi le Poète, tu vois à travers la dureté des choses, tu ris de nos décors limitants.

- Eh! toi l'Artiste, tu transperces de ton regard le cadre de nos certitudes. Tu te laisses envahir par la vibration reçue et elle t'élargit aux dimensions de l'Univers.

- Ah! toi le Saint, tu te laisses bousculer, tu déchires tes vêtements, tu arraches ton coeur pétrifié, afin que la vie puisse circuler à nouveau et qu'elle te révèle le secret de mondes infinis.

Mais moi qui ne suis qu'un homme, je reste derrière ma porte, à considérer ma vie à travers des huis clos. Je rêve à ce qu'elle pourrait être ou devenir. Mais j'ai un bras qui me fait mal, des chagrins de famille et des craintes au sujet de mon travail et je ne comprends pas souvent ce qui m'arrive.

Je suis un observateur poli qui contemple les images d'un monde auquel il n'a pas accès.

J'hésite à entrer dans le jeu et à y recevoir ma peau. J'ai trop peur de la perdre.

J'écoute ce que l'on dit de moi et je crois ressentir ce que les autres pensent pour moi.

Je suis enfermé hors de moi et pourtant, j'ai tellement envie de vivre. Mais je me suis si inaccessible...

Alors le poète, l'artiste et le saint se regardèrent et ils lui dirent :

- Bienvenue, l'ami. Marche avec nous, car désormais tu seras pour nous l'Homme-qui-n'est-qu'un-homme. »

Monde de la paradoxalité, le fini m'ouvrant à l'infini, l'infini prenant corps dans le fini.

Monde de la paradoxalité, comme émergeant de la causalité et de la finitude.

Monde de ma subjectivité qui me conduit à reconnaître ce que je vis comme étant moi, et ce que je reçois dans le fini des autres et de la vie, comme me donnant vie. Et ce que je suis, comme donnant vie à la vie? Pas comme je veux mais *comme c'est*.

Monde de ma limite, dans tout ce que je ne suis pas de moi. Monde de ma mort incarnée, qui grâce à la présence de l'autre en face de moi, peut avoir place, peut être et me donner l'expérience de ce que je ne peux atteindre seul parce que cela m'est réellement inaccessible. Une zone morte en moi.

Je découvre à travers cette écriture que c'est en laissant place à cette limite-là, à cette mort-là que je suis, que je reçois ma vie.

Je la reçois de vous, auditeur ou lecteur. Car votre place est active, que vous me parliez ou non. En face de moi qui risque de dire et d'écrire ce que je vous livre, votre présence et tout

ce que vous vivez à l'occasion de ce texte, expriment l'infini qui émerge du fini que je porte.

Claire : Ta présentation... en tout cas... les mots, tu prends tes mots, mais je sens cela très proche de ce dont j'ai parlé, je vais avoir le goût de le relire, *le chemin vert émeraude* m'a particulièrement émue, et j'ai envie de te dire : bienvenue dans le club des SDF de l'être.

Claude Langlois : Ton texte m'amène à un espace où je n'aime pas écrire et je le traduirais dans mon langage à moi : j'haïs écrire. Merci pour ce texte, et j'ai déjà prévu un titre pour un jour en écrire un et dans votre texte vous dites *écrire ou ne pas écrire*, mais la différence avec vous ce sera mon titre, merci.

Monique Saint-Amour : Je ne saurais pas dire vraiment, j'aurais peur de tout nommer et d'enfermer ce que cela éveille en moi, parce que pour moi l'écriture c'est un monde autant d'échappement que d'apparition, ce qui fait que j'aurais peur ou de disparaître ou d'apparaître, je ne sais pas; mais ce que je peux juste dire, c'est que cette présentation-là m'amène beaucoup d'ouverture et m'amène à un chemin que je sens très fort et qui me rend très fébrile. Pour moi, l'écriture prend beaucoup de place dans ma vie, et en a pris beaucoup, parfois à la place de la parole que je n'arrivais pas à dire, parfois en complément aussi, et l'écriture m'est toujours apparue comme étant très épeurante, là où ça nous échappe une fois que c'est distribué ou une fois que c'est remis, là où on n'a plus effectivement le contrôle, c'est fait et cela ne nous appartient plus, alors merci beaucoup de cette ouverture.

Noëlla : C'est très subjectif ce que je vais te dire... tu sais il y a plusieurs Français ici ou des Suisses, tout ça. Mais quand j'ai écouté les premiers, j'essayais de m'habiter et ça fermait, ça fermait, ça fermait; mais tantôt c'est moi qui ne pouvais pas entendre. J'ai de la misère avec les mots, moi, et vous en avez beaucoup, beaucoup, puis c'est très précis, ça fait que ou ça me fait peur, ou je ne le sais pas. Je me dis : il y a sûrement quelque chose de parent. Mais c'est la rencontre que tu as faite, l'enfant qui est le saint, le poète. Tout ça, ça m'a touchée. Puis aussi tu as parlé beaucoup du défini, puis définir ça se défait, ça laisse des traces, tu as écrit ça, ils peuvent revenir, puis ça se défait, ça j'ai aimé ça, ça se défait, à mesure que ça se fait. Ça se défait, mais moi je me suis demandée : ça tombe où donc quand ça se défait? Et pour moi, ça se défait et ça va en quelque part, ça va à la même place qu'avant de se faire, ça parle d'indéfini, et moi j'aime bien ça à l'indéfini parce que ça donne beaucoup de place. C'est comme s'ils ne peuvent plus me juger, je suis dans l'indéfini! Ils ne peuvent plus m'accuser non plus dans l'indéfini, j'ai besoin de beaucoup beaucoup de place, j'en prends! Je voulais te dire ça, c'est là-dedans que ça me rejoint beaucoup, beaucoup, et merci beaucoup.

Hélène : J'attendais avec impatience cette présentation, c'est un sujet qui me touche beaucoup, parce que l'écriture c'est un lieu, c'est l'unique place pour accueillir certaines dimensions de moi et pour m'appivoiser ou me refuser parfois aussi, et c'est un lieu où

j'ai été accueillie. J'en suis très reconnaissante parce que ça a souvent été perçu, par d'autres personnes, comme étant un lieu de fuite. Alors que pour moi, c'était essentiellement un lieu pour m'approcher de moi et j'avais un besoin immense d'être accueillie là-dedans, et c'est ce qu'a fait ma thérapeute et je l'en remercie, et merci pour le texte qui m'a beaucoup rejointe.

Catherine: André, merci beaucoup d'avoir pris le risque d'une écriture qui est faite d'un mouvement après l'autre, de larmes, de boue, de tout ce qui n'est pas disable. C'est sûr que le « sans domicile fixe de l'être » va devenir un de nos langages comme « les bouts de table », les « pas de boutte » et les « débarques ». Ici au Québec, un sans domicile fixe c'est un sans abri et il me semble que c'est à ça que tu nous donnes accès, nous ne sommes plus abrités.

Anonyme : Je retiens une phrase : « illusion d'accepter toute la totalité sans vous », et ça me rejoint.

Michel : Là, j'étouffe totalement sur mon siège... je ne vais pas le garder pour moi tout seul. Je voulais... sur le fond, je voulais dire que j'ai juste, que j'ai pris un peu refuge dans les mots puisque je corrige des livres chez moi et c'est peut-être un lieu d'enfermement, mais enfin, je ne sais pas exactement. Il y a peut-être une réflexion derrière cela, je corrige des livres, je corrige donc des mots, des phrases, des virgules, des italiques, des deux-points et depuis six mois, c'est mon univers sous mon toit, sous le toit de ma maison avec mes deux fenêtres, au nord, au sud. Je suis dans les mots et dans les dictionnaires... et ça me donne de l'espace, ce que je n'ai plus là...

LA PAROLE : LIEU DE SUBJECTIVITÉ ET TÉMOIN DE LA RENCONTRE AVEC SOI

Richard Boutet

J'aimerais dire avant la lecture de mon texte qu'il y a sept ou huit années, peut-être une dizaine, j'ai participé à un groupe de formation où Aimé nous avait beaucoup parlé... J'ai retenu à peu près une phrase ou plutôt l'idée, il me semble qu'Aimé avait dit qu'il se demandait comment on pourrait parler de la parole en abandon corporel et, à ce moment-là, je ne savais pas que cette phrase-là faisait écho en moi à toute une recherche troublante sur ma pratique. Ça m'a toujours habité et finalement, j'ai écrit, j'ai le goût de vous livrer ce texte avec toutes les émotions qui m'ont habité depuis ce temps-là et encore maintenant.

Je croyais ne rien dire.


Ni diagnostic, ni méthode, ni trucs à appliquer; quelques propos qui invitent l'autre à se raconter. Des silences. Cela me questionnait. Qui étais-je donc comme psychologue et psychothérapeute? Avec le temps, je constate que ma parole touche et éveille et, qu'en fait, elle constitue le *lieu premier* du projet de l'autre. Mais de quelle parole s'agit-il? Comment s'élabore-t-elle et à quoi est-elle utile?

Parole et subjectivité

Les mots constituent les unités de base, les outils. La langue, c'est un ensemble de mots institutionnalisés, une organisation de codes et de règles. Les mots me désespèrent : ils nous expriment autant qu'ils nous dépossèdent. J'ai souvent fait l'expérience d'échanger avec quelqu'un, de partager les mêmes mots et les mêmes expressions, mais d'être à cent lieues. Des mots qui laissent seul! Par contre, la parole est faite de mots personnalisés, dont l'usage porte le sceau de la singularité de la personne qui s'exprime. La parole, c'est d'abord une *expérience intérieure*. Elle s'élabore dans la *subjectivité consentie* et se manifeste dans des mots habités et dans le silence chargé de présence à soi.

La parole est organique. Elle constitue le produit de la présence à soi, éveillée par l'autre. Parler nécessite donc de prendre le chemin qui mène à soi, de suivre cet élan, d'oser se placer en position de quête de soi. Cela m'oblige à être attentif à ce qui m'arrive, à être là, à rester là alors qu'il n'y a pas de sens, alors que je suis confus ou perdu, ne sachant pas ce qui m'arrive. Être à l'affût de tout signe qui m'ouvre une piste vers moi-même, c'est de la *vigilance* pour être et non de la *vigilance* pour fuir. Au fait, n'est-ce pas la même *vigilance*? Celle qui me fait fuir portant aussi tout mon être pendant que je cherche désespérément un tarmac pour me poser en moi. Fuir et être ne font qu'un.

Cette attention à soi pose l'idée d'un *lieu*, l'idée d'un *espace intérieur* d'où émergerait la parole. Un lieu d'intimité qui précède la parole, qui la fonde et permet la rencontre avec soi et avec l'autre. Un lieu chargé de vie qui s'élabore, une mouvance qui s'incarne en moi. Consentir à habiter cette vie qui s'éveille, c'est une question de moments furtifs : pensées et ressentis étant évoqués vivement, comme éclairés par un puissant faisceau de lumière,

QUÉBEC 2005 

COLLOQUE DE RECHERCHE EN ABANDON CORPOREL

puis, par intermittence, s'évaporant dans un mouvement de fondu. Cela m'apparaît puis m'échappe. La subjectivité se présente à moi dans l'éphémère et le fugace, dans l'instable, le précaire et le non permanence. Il me faut du temps et de l'engagement. Je me suis demandé comment cela se passait.

Lorsque j'écoute quelqu'un, tout présent à moi-même, les sensations, les émotions, ces frissons d'abord corporels, se bousculent, les idées défilent en moi, les réactions, fines ou brutales, voudraient se dire. Les mots qui viennent voudraient s'exprimer en hypothèses, en questions, en affirmations. Accepter de me dire, sur-le-champ, à la première pression, me ferait perdre ce sens à construire. *La parole est d'abord portée par le corps* : une période de gestation! Pour parler, j'ai besoin de silence, d'un moment de solitude dans le contact avec l'autre, d'un *temps intérieur* qui permet que je puisse me situer, qui me permet de trouver où et comment je suis dans l'univers, à ce moment précis. Ce silence, cette retenue, permet d'accueillir l'expérience éveillée en moi, d'en apprécier la substance, de la laisser mûrir, d'ajouter les textures, les nuances. Ces moments avec moi-même, cette intimité consentie est à l'image de la mémoire de travail : des îlots se forment, constitués de sensations corporelles, de perceptions qui s'entremêlent, des lambeaux d'expérience diffuse auxquels se greffent des mots, des expressions et des bouts de phrases sans véritable sens, des embryons de sens, une substance trouble, sans forme, puis apparaissent des esquisses et quelques contours qui se bousculent en hypothétiques propos. Une *errance* dans les méandres de moi-même!

Comme j'aimerais parler! Je retiens mon souffle et l'entends à la fois. Je suis attentif au murmure tendre comme à la bourrasque qui se lève en moi. *Je suis recherche!* En recherche de moi. Un moment fragile et délicat. Un moment de rencontre secrète qui pourrait s'estomper, s'affaisser, comme la meringue ou le soufflé. Un moment d'intimité et d'ouverture, souple et soyeux, violent et rageur, qui menace de se dérober pour me laisser raide, insensible et dur, comme un flan qui aurait, pourrait-on dire, souffert de trop d'albumine et de trop de chaleur!

Comme j'aimerais parler! Pour soulager la tension de ne rien savoir qui implique de porter tant d'ambiguïté. Ces moments de rencontre avec moi me sont si précieux, si essentiels. Ils préparent l'émergence d'une parole qui origine de moi, parfois soudaine, qui s'exprime comme une gestalt chargée de sens. Alors, cette parole qui surgit, qui me surprend et me saisit, est plutôt économe, jusqu'à m'imposer le silence. Elle s'adresse à l'autre et peut l'attendrir jusqu'aux sanglots comme jusqu'au rire cristallin; elle peut aussi le faire apparaître dans sa fermeture, dans son objection et sa coupure, *le placer sur quelque chemin rempli d'obstacles aux allures inhumaines mais pourtant si essentiels à recevoir parce qu'ils sont les traceurs, les marqueurs, les indices ou les voies d'accès à ses expériences subjectives douloureuses.* Cette parole porte les germes et les traces de ma propre vie, dans le choix des thèmes évoqués, des mots retenus et assemblés, dans la tonalité et le souffle particuliers, dans le rythme, dans l'émotion qu'elle porte. Ma parole, ce n'est pas de me raconter dans l'événement, dans l'anecdote et le raconter; cela constituerait l'illustration de mon incapacité à me recevoir et une demande faite à l'autre de porter mon expérience. La parole à laquelle je réfère ici s'adresse à l'autre mais, si on la décortiquait, on y reconnaîtrait la fibre même de mon expérience reçue, de tout ce qui est éveillé en moi à l'occasion de l'autre. Cette parole, toujours à élaborer, est chargée de vie. Elle est organique. Elle témoigne de moi, touche l'autre et l'éveille à lui-même, à sa propre vie.

Cela me rappelle un moment intense au sommet du Mont Albert, dans le Parc de la Gaspésie. Je contemplais la Table de Moïse, ce vaste espace plat et caillouteux avec ses plaques d'herbes et de lichens. J'observais quelques caribous broutant au loin lorsque je fus saisi par un amoncellement de grosses roches, des morceaux de dalles d'un brun profond, qui n'avait rien à voir avec le couvert du sommet. Cela n'était pas un chaos mais plutôt un assemblage circulaire de petits tas de pierre ayant en apparence une certaine organisation, mais incohérente dans le paysage. On m'expliqua que ces pierres étaient venues du centre de la terre. Du magma solidifié! Je me rappelle que cette image m'avait frappé, mais je fus surpris d'avoir pendant longtemps des réminiscences de cette scène. Aujourd'hui, cette image est pour moi une figure poétique. La montagne pouvait dire. La nature avait une parole. Ainsi, de la même façon, en laissant la mienne s'élaborer, je participe à la nature, à la vie.

Parole et humanité

La parole rend humain.

Je suis d'humaine nature. Cela inclut les aspects que je nomme parfois « inhumains ». Comment parler de l'humanité? Qu'est-ce donc que l'humanité, ce projet complexe et toujours en évolution? Comment distinguer l'homme de la matière, de la machine, de l'animal? Quels sont les liens d'évolution entre ces entités? Je ne veux pas en discourir mais plutôt livrer sur le sujet quelques réflexions.

Je suis curieux et touché par le côté quasi insaisissable de l'humain. Par l'humain qui émerge soudainement d'un refuge insoupçonné pour apparaître fluide et inattendu. Parler de l'humanité, c'est parler de la complexité, c'est parler d'une réalité qui ne s'explique pas par la somme de ses parties. *L'humain* ne se résout pas en une équation. Quelque chose m'échappe, de moi et de l'autre, qui ne se découvre que difficilement, qui ne s'explique ni par la matière dont je suis fait, ni par le comportement social que j'adopte. Il y a là, sous l'apparence, sous le tempérament qui me protège, quelque chose de subtil à la limite du perceptible. C'est le monde *subjectif*, celui que certains ont nommé « les états mentaux subjectifs », c'est-à-dire non seulement les pensées, les images, les représentations, mais aussi les sentiments, les émotions, ces expériences subjectives et singulières qui nous habitent. Il m'apparaît que la subjectivité, cette expérience unique de son rapport à l'univers, représente un élément essentiel et constitutif de l'humanité. Francis Fukuyama a écrit : « *Alors que beaucoup voudraient inscrire la raison et le choix moral des hommes comme les caractéristiques humaines uniques qui donnent à notre espèce sa dignité, j'objecterais que la possession de la gamme complète des émotions humaines est au moins aussi importante, sinon plus.* » (p. 297) Cette « *gamme complète des émotions humaines* » inclut toutes celles qui ont trait à la fermeture, à la coupure ou à la dépossession. Être coupé de moi-même, être dépossédé, cela est aussi humain, même si cela a pu m'apparaître inhumain. Aujourd'hui, je conçois que pour être vivant et habiter ma vie, il est incontournable de recevoir la *mise à distance* de moi-même comme nécessaire. C'est le prélude à toucher ce dont je me tenais si loin, parfois historiquement. C'est dans l'accès à ce tissage de moi-même, fait de refus et d'ouverture, de mort et de vie, que je deviens un humain singulier, une personne d'une humanité faite de tout moi-même. *Là se fonde ma parole qui est aussi le projet de l'autre.*

Prendre la parole, c'est d'abord emprunter cet étroit passage, cet interstice par lequel on peut, pour un instant, recevoir autant la dépossession que ce dont on se dépossède. Prendre la parole c'est toucher son humanité, celle d'un être coupé qui s'habite davantage du fait de recevoir cette coupure de lui-même. Prendre la parole, c'est dire à travers soi, à travers le tamis de ses propres fibres, c'est, en filigrane, témoigner de soi. Offerte à l'autre, la parole est une *posologie d'humanité* qui soutient la présence à soi et aide à prévenir le *déficit d'attention*. La parole initie à l'étonnement, à l'éveil. Elle invite à considérer ce qui arrive, ce dont on fait l'expérience, elle invite à se rencontrer, à se faire une place, en dehors de toute demande d'être autrement. Elle entraîne dans la cale pour y flairer la fissure qui suinte. Elle invite à recevoir, à s'attribuer la vie qui germe et s'élabore jusqu'au fruit goûteux. La parole est un carton d'invitation qui convie à toucher sa propre humanité. Elle permet la rencontre de sujet à sujet. Elle rend possible le partage d'un *espace intersubjectif* : une « *rencontre humaine* ».

La parole donne à la dignité une autre perspective

La parole est une clé unique, une clé de voûte qui amène dans le si peu palpable, dans l'insaisissable de soi que n'éclairait aucune explication, fut-elle venue des neuro-sciences ou de la génétique. Elle place sur le chemin qui mène à son identité, à l'incontournable de soi-même. La parole conduit à soi, à sa vie unique qui émerge en teintes particulières, en une réalité habitée de façon singulière et symbolisée, portant un sens qu'aucun protocole n'aurait pu dévoiler. La parole fait œuvre de *porteur*. Elle ramène à son port, à ses rivages. En considérant la personne comme sujet, elle aide à apprivoiser et à recevoir l'exclusion, produit de la dépossession, et à réintégrer son humanité. La parole modifie la perspective de la dignité. Elle en change le *centre de gravité* pour le ramener à l'intérieur de soi. Elle donne accès à la dignité de l'être reçu, fondée de l'intérieur. Alors, lorsqu'une parole vivante et vibrante éveille l'autre qui, de ce fait, devient simplement ce qu'il est subjectivement, chacun peut être *singulier* et chacun touche en même temps *l'universalité qui est rencontre*.

En éducation, comme il m'apparaît crucial ce rapport humain, comme elle est riche cette relation intersubjective qui éveille à sa propre humanité, qui donne son être aux élèves, par à-coups, par petites denrées, installant le rapport à soi dans un processus sans fin, bien au-delà des contenus à maîtriser! Se situer dans un rapport éducatif, c'est reconnaître que la première « discipline » à considérer, c'est la personne humaine. C'est passer d'un objet à un sujet d'étude.

Cela est exigeant pour l'éducateur et pour l'éducatrice. Au Québec, en cette période d'intenses négociations avec l'État, les personnels du monde de l'Éducation auraient besoin que leurs représentants syndicaux exigent bien plus que des ratio, des locaux et des manuels, ces conditions extérieures, si importantes soient-elles. Ils auraient besoin de *conditions intérieures*, d'un espace-temps pour se trouver eux-mêmes, pour recevoir leur expérience d'enseigner ou d'intervenir à d'autres titres et pour *être* tout simplement. Cela permettrait de consentir à soi et favoriserait qu'une autre parole puisse s'élaborer, cette parole qui rejoint l'élève et l'éveille à lui-même, comme apprenant et comme personne. Dans ces conditions, l'intervenant devient le *lieu premier* de l'apprentissage. Il devient *éducateur*, celui qui éveille à soi. Le rapport à l'élève et à la classe se modifie : la parole de

l'enseignant n'est plus la même, elle délaisse, pourrions-nous dire, l'enseignement spectacle qui essaie de bonne foi de convaincre. La parole de l'intervenant rejoint plutôt l'autre, l'élève, dans sa réalité intime d'apprenant et fait corps avec lui. C'est là que le *sens* risque de s'élaborer, que *l'indifférenciation peut faire place à la subjectivité habitée*.

Dans le domaine de la santé, cette position de présence qui permet la rencontre humaine est aussi essentielle. Sans elle, les médecines emportent l'histoire de la douleur et de la maladie. C'est souvent le tribut de la guérison. Aujourd'hui, dans mon rapport avec la médecine, la réclame de ne pas être dépossédé et de conserver ma dignité d'être humain, je me l'adresse d'abord. Cela me permet de m'inclure dans le rapport avec les soignants et de ne renoncer ni aux soins, ni à ma vie.

Prendre ma parole : de la fragilité à la force de vivre

Parler m'est difficile. La présence à moi-même et à l'autre m'amène dans l'inconfort, dans le doute. Je côtoie le vif, je vais dans l'écorchure. Cela devient insoutenable. Comme j'aimerais quitter, couper le courant! Je le fais à mon insu, subrepticement! Je reviens. Cela est une expérience troublante. J'ai la frousse, une bonne frayeur que le fil ne se casse. Être présent me fait toucher autant à ma vie qu'à ma mort, comme une seule réalité. Côtayer la mort, c'est toucher à ma grande résistance, c'est consentir à ce que mes défenses cèdent, un peu, c'est consentir à ce que ma protection soit défaillante, sans y renoncer et avec raison. Je touche à la peur de me délester, d'être nu et sans défense, à la peur du vide, de me faire aspirer. Une prise de risques souvent silencieuse. Mais cela même est toucher à la vie, à la vie comme elle est organisée en moi, à la vie qui se pointe sous les couches de retenue, de crispation, jusqu'à en perdre le souffle; cela est toucher à la vie comme elle s'exprime, à la vie qui voit le jour avec soulagement. Cela se passe autant chez-moi que chez l'autre.

Je touche à la fragilité de ma vie. Je fais l'expérience de la présence comme une transgression, comme si je franchissais un tabou : une bousculade des règles de ma propre institution pour rejoindre un sens profond de mon humanité, un sens oublié, aux allures cryptiques mais qui n'est pas perdu et sans lequel ma vie est tenue en otage. La fragilité, c'est la terrible peur de la rencontre avec moi-même. Rencontre qui a un effet de séisme, un effet de choc de plaques tectoniques. Une rencontre qui secoue et ébranle, mais qui recentre et replace aussi. La fragilité, c'est le contact avec le profond refus de mon organisation, c'est ce combat inlassable pour *disparaître* à travers les élans pour *exister*, l'un n'allant pas sans l'autre, la vie n'étant pas possible sans les deux. Ce caractère indissociable de l'ouverture et de la fermeture, de la vie et de la mort, me fut rappelé de façon magistrale dans « *La Neuvaïne* » (2005), œuvre cinématographique du réalisateur québécois Bernard Émond. Un hymne à la présence! Une présence douce, forte et persistante, une présence qui soutient la quête de soi, une présence qui soutient la recherche de sa subjectivité, dans les couloirs de la vie et de la mort enlacées comme des amants inséparables.

Malgré ces malaises et tant de fragilité, je suis surpris de toujours oser parler. Comme si *fragilité* et *force* pouvaient se conjuguer, comme si ce mélange était constitutif de ma nature, de la nature. Cela me rappelle un moment particulier.

Il était tombé un mètre de neige folle. En raquettes, nous avons pris le sentier de la montagne. C'était mon tour comme premier de cordée et je travaillais dur pour nous frayer

un chemin. La montagne était belle, nappée d'un blanc couvert qui scintillait sous le soleil frayant son chemin dans quelques petits brouillards de neige, vestiges d'une tempête d'hiver. Je m'arrêtai enfin, haletant, appuyé sur mes bâtons. Je fus saisi d'émotion. À deux pouces de mon nez, se balançaient cinq petits flocons de neige attachés à un fil d'araignée. J'observai cette beauté singulière, de si fragiles éléments émergeant d'un tel boucan d'hiver. La vie qui fraie son chemin et s'impose. La vie qui émerge d'un moment rageur. La fragilité et la force ne faisant qu'un!

Ainsi, sans que le doute et l'incertitude ne disparaissent, heureusement, je suis souvent surpris de m'entendre parler et d'autant oser. Porter ma propre fragilité comme être humain me conduit, *avec force*, sur le chemin de prendre ma parole. Une direction s'affirme, incontournable et solidement ancrée en moi : celle de rencontrer ma vie comme elle est et, ce faisant, de rencontrer de façon réelle les autres humains. Ces moments de fragilité et de force, de fermeture et d'ouverture, de contraction et d'expansion, me rappellent les mouvements de la nature comme les marées, les saisons. Ainsi, la présence à moi-même fonde ma parole. Elle émerge d'une mouvance intérieure qui me met en mouvement. Ma vie me berce. Je suis vivant et vibrant. La parole, *ma parole*, c'est « être ».

« *Avec le temps, avec le temps, va tout s'en va!* » chante Ferré. Je dirais aussi : avec le temps, pourvu que je me sois attentif, *tout me vient*. Je m'éveille, la présence à moi-même s'installe, je suis et je touche. *Je fais l'expérience de la rencontre.*

Et moi qui croyais ne rien dire!

Références

Fukuyama, Francis. (2004). *La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnique*, Gallimard, Collection Folio actuel.

Guillebaud, Jean-Claude. (1999). *La refondation du monde*, Paris, Éditions du Seuil.

Guillebaud, Jean-Claude. (2001). *Le principe d'humanité*, Paris, Éditions du Seuil.

Hamann, Aimé. (1996). *Au-delà des psychothérapies; l'abandon corporel*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké.

Hamann, Aimé et collab. (1993). *L'abandon corporel; au risque d'être soi*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké.

Morin, Edgar. (2000). *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil.

Taylor, Charles. (2003). *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, Montréal, Les Éditions du Boréal.

Catherine : Je vais rajouter dans ma liste : « la posologie de l'être ».

Pierre Cantin : Moi, j'étais touché par la tendresse du flocon de neige sur la toile d'araignée, moi, ça me parle beaucoup, la nature me parle beaucoup, merci.

Chantal : J'ai envie de reprendre un peu ce que Noëlla disait ce matin, il y a beaucoup de mots... Dans mon univers il y a peu de mots, très peu de mots, peut-être que j'envie les mots... merci.

Monique Provencher : J'ai, moi aussi, commencé à réfléchir sur ce qu'est la parole et cette réflexion-là a commencé d'abord par celle du silence; j'ai été beaucoup, beaucoup dans le silence... et avec le sentiment d'avoir rien, rien à dire et ça, c'est difficile à porter d'avoir rien à dire. Je pense que ce que l'abandon corporel a pu m'apporter jusqu'à présent, c'est justement une prise de contact de ma parole, de celle qui m'appartient et qui, je pense, part du milieu et du silence; et l'expérience de la parole qui touche, c'est une expérience que je ne voudrais pas perdre et j'ai posé la question déjà, pourquoi je parle tant? Je suis étonnée moi-même. Je pense que j'ai à réfléchir encore à ça et le texte que je viens d'entendre, je n'en ai pas retenu tous les éléments, mais je sens que je vais le relire avec avidité, merci beaucoup.

Claude Larochelle : Je trouve que vous avez beaucoup de parenté André et Richard dans ce que vous apportez. Dans les deux ouvertures qu'on peut se donner par l'écriture, il me semble que c'est la même chose, c'est juste le véhicule qui est différent. Ça me ramène à ce que je voulais dire à André tout à l'heure : l'importance d'aller dans où c'est le chaos, où c'est rien, le risque de soi, c'est ça qui me venait.

DÉTRESSES D'ÊTRE, ÊTRE DÉTRESSE SUR UN MODE PLUS QUE SUB...JECTIF

Denis Létourneau

Être détresse ou détresses d'être, l'un et l'autre peuvent-ils être si intimement liés qu'ils en deviendraient le premier lieu d'origine d'un individu? Cette détresse est-elle le premier lien à la vie? Comment peut-elle être le Premier lien à la vie? La vie? Mais quelle vie?

Comment, dans le magma informe, premier de ce qui deviendra peut-être un individu, cette douleur peut-elle être supportable? En fait, est-elle supportable? Où sont les lieux de rupture? Comment se créent les lieux de rupture?

Quel être en voie de formation peut consentir à un tel déchirement, à une douleur telle qu'il ne peut que la repousser de lui-même, qu'il ne peut qu'intuitivement la rejeter à des fins de survie première? Ce faisant, ne se rejetterait-il pas entièrement, à son insu, lui-même et hors de lui-même?

Cette douleur incommensurable qui, déjà, module les premiers tressaillements de ses cellules, se ressent-elle? Peut-elle se ressentir? Se reconnaît-elle? Est-elle en mesure de se reconnaître à elle-même?

S'étant rejeté lui-même, hors de lui-même, n'encourt-il pas la même réponse, le même sort à l'extérieur de lui-même et provenant de l'extérieur? Où débute ce qui lui appartient? Où débute ce qui appartient aux autres? Quel autre? Y a-t-il une existence autre? Et, s'il y a Autre, quel est-il? Qui est-il? Comment apparaît-il? Quand apparaît-il?

Merci Aimé

Aimé : C'est vrai que ça me touche profondément ... Qu'est-ce qu'on peut demander de plus à la vie que cela? Vous comprenez quand je dis cela? Ce don que tu fais à nous de toi.

Denis Létourneau : J'ai peut-être oublié de mentionner que, par la suite, ce texte pour moi m'apparaissait en plein cœur de la subjectivité et la rencontre, en plein cœur de ce qui nous réunit ici à ce colloque, subjectivité et rencontre, et il est aussi en plein cœur de ce qui, certainement ou probablement, a amené chacun à l'abandon corporel ou à quelque autre forme d'approche.

Fernande Goulet : Depuis le début du colloque, je me disais : qu'est-ce qu'ils ont tous à pleurer? Pourquoi ils pleurent? J'ai écouté la détresse d'être et, en dedans de moi, j'ai crié très fort et, en dehors, j'ai beaucoup pleuré...

LA SUBJECTIVITÉ COMME LIEU DE RECHERCHE

Gilles Deshaies

L'émergence et le développement des sciences humaines sont encore tout récents à l'intérieur de l'histoire générale de la science et de la connaissance. À peine un siècle en fait! C'est très court dans l'histoire de l'humanité qui ressent, de plus en plus intensément, un urgent besoin de se connaître et de se comprendre, de connaître et de comprendre ses institutions. C'est ce qui a donné naissance aux sciences humaines et aux sciences sociales.

Les savoirs, cumulés au cours du dernier siècle par ces jeunes sciences, sont très abondants et éclairants. Ils n'arrivent toutefois pas à dissiper un malaise ressenti, de plus en plus, aussi bien par les chercheurs que par les humains en général. Le malaise semble relié, en partie du moins, à la très grande difficulté de la recherche à prendre en compte la subjectivité dans l'étude des humains et de leurs comportements. Ceci peut s'expliquer par l'adoption quasi intégrale, dans un premier temps, du modèle de recherche des sciences naturelles. D'une certaine façon, cette position de recherche a enfermé les sciences humaines et sociales à l'extérieur des humains, en tentant de les étudier en toute objectivité. Une telle position situe le fondement de la science sur la mesure et l'observation, ce qui exclut d'une manière systématique la subjectivité.

C'est ce même malaise, ressenti par plusieurs chercheurs, qui a conduit plus récemment au développement de modèles de recherche alternatifs à ceux du positivisme et de la méthode expérimentale. Actuellement, plusieurs centres de formation universitaire à la recherche dans le monde sont à développer des approches à la recherche qui tentent de prendre explicitement en compte le caractère subjectif de l'expérience humaine. Mon implication dans ces milieux de recherche m'a permis d'explorer les assises et les méthodes des recherches phénoménologique, heuristique, herméneutique, qualitative, existentielle, humaniste, personnaliste, etc. Toutes des approches à la recherche qui tentent de réhabiliter la subjectivité dans l'étude des humains et de leurs comportements. Les efforts sont nombreux et intenses, mais le malaise persiste même si tous sont d'accord pour reconnaître que « la carte n'est pas le territoire ». Tous sont conscients que l'expérience humaine, telle qu'elle est vécue, ne correspond jamais précisément aux modèles théoriques développés par la science.

Une découverte percutante

Personnellement, c'est à l'intérieur de ma démarche en abandon corporel que j'ai progressivement découvert comment la subjectivité reçue et habitée était un lieu de recherche infiniment puissant, le lieu de la recherche ontologique. J'ai le sentiment que nous sommes ensemble en voie de découvrir et d'appriivoiser un lieu intérieur que nous cherchons depuis longtemps, que les sciences humaines cherchent de plus en plus, et que l'humanité cherche depuis toujours. C'est dans l'exercice éminemment subjectif de « se recevoir » que nous accédons à notre interdépendance dans la co-naissance à nous-mêmes et à tous les autres humains de toute l'histoire passée et future. L'ouverture à se pressentir comme des êtres co-devenus dans une humanité en co-devenance ne peut se faire qu'en accédant à l'expérience paradoxale. On peut intuitionner d'emblée qu'une telle prise en

compte de la subjectivité pourrait avoir un impact majeur sur la position des chercheurs et sur le développement de la recherche à propos des humains et de l'humanité.

Cette percée constitue un virage fondamental et m'apparaît être une contribution tout-à-fait inédite aux efforts de compréhension de l'humanité, de l'expérience d'humanité, déployés non seulement par les sciences humaines et sociales, mais aussi par les grandes religions et les grandes sagesse. Elle ouvre sur une compréhension de l'humanité en tant que processus en voie de se réaliser; elle situe ce processus comme en étant un de co-devenance ancré dans une expérience d'interdépendance ouvert à la paradoxalité. C'est en « se recevant » comme une expression totalement singulière et subjective de toute l'histoire de l'humanité qu'une place est faite à l'interdépendance et à la paradoxalité. Ainsi, la position de recherche ontologique donne accès à une compréhension de l'être humain comme étant essentiellement un être co-devenu et en co-devenance.

Face à une expérience de connaissance aussi fondamentale et percutante, il devient nécessaire et urgent de mieux comprendre et de mieux décrire le processus à travers lequel la recherche ontologique s'actualise. Depuis quelques années, je suis happé, parfois obsédé, par cet appel. Le présent texte veut rendre compte des principales réflexions et intuitions qui m'habitent à ce sujet.

Une expérience d'étonnement

Mes réflexions se nourrissent, à mon étonnement qui n'a point de cesse, à propos de l'expérience de « se recevoir ». Je suis ébahi, décontenancé et parfois déconcerté par ce qui émerge chez-moi, chez l'autre, chez les autres, entre moi et les autres, lorsque je réussis à me maintenir dans une disposition à me recevoir. J'ai aussi plusieurs fois expérimenté les mêmes sensations lorsque quelqu'un d'autre ou quelques autres se placent dans cette disposition à « se recevoir ». J'ai souvent fait l'expérience d'un écart important entre l'humilité et la discrétion de la position et la profondeur, la complexité et la globalité des compréhensions et des intuitions qui en émergent. Des odeurs de paradoxalité possiblement...

Dans le flux du processus de « se recevoir », il m'est arrivé d'intuitionner des compréhensions nouvelles et éclairantes de phénomènes que j'avais appris à concevoir selon des savoirs traditionnels qui me laissaient sur mon appétit. Je pense ici à des phénomènes de créativité, de somatisation, de prise de conscience, etc. En cours de processus, j'ai aussi entendu des personnes, aussi bien en situation de psychothérapie individuelle que groupale, formuler des compréhensions très consistantes d'expériences aussi universelles et mystérieuses que celle de Dieu, de l'infini, de l'éternité, etc. Il m'est arrivé d'être présent dans des groupes où nous avons momentanément accès à des compréhensions éclairantes de quelques grands mystères du christianisme tels que la Trinité, la Résurrection, etc. Enfin, j'ai été plusieurs fois impliqué avec d'autres personnes dans l'émergence de compréhensions très significatives de plusieurs grandes problématiques de l'humanité telles que la mort, la guerre, la violence, l'inceste, la psychose, etc.

Comment une expérience aussi intérieure et silencieuse que le « se recevoir » du psychothérapeute ou du chercheur ontologique peut-elle être associée à des

compréhensions et des intuitions aussi fondamentales et percutantes? Quels sont les constituants essentiels d'un tel processus de recherche et quelle est la nature des connaissances qui en émergent? Quelles seraient les conditions à mettre en place afin que ces connaissances puissent être communiquées entre nous et avec d'autres? Il m'apparaît de plus en plus nécessaire que nous abordions ces questions ensemble. À ce niveau de la recherche, c'est comme si l'interdépendance s'imposait nécessairement.

L'expérience de « se recevoir »

Mes premiers pas dans l'appropriation de la position de recherche ontologique se sont d'abord faits à mon insu, et ensuite, beaucoup plus par nécessité qu'à partir d'un choix délibéré de ma part. Ma participation aussi bien en tant que client que psychothérapeute, à plusieurs séminaires en abandon corporel, m'avait permis d'approprier progressivement une plus grande ouverture ou présence à tout ce qui avait lieu en moi, à l'intérieur de moi, pendant que j'étais explicitement présent à l'autre ou aux autres. Cette modalité de présence, même si elle était dans un premier temps vague et indéfinie, m'est apparue progressivement d'une qualité différente de celle à laquelle ma formation institutionnelle à la psychothérapie m'avait entraîné. Contrairement à ce que j'avais appris, mon souci de créer une ouverture, la plus grande possible, à l'expérience de l'autre était d'abord constitué d'une centration sur ma propre expérience. Ce changement de perspective, qui peut apparaître presque anodin, transformait profondément la vision de la psychothérapie que je connaissais et la position du psychothérapeute que j'avais apprise. Pour être avec l'autre, j'avais d'abord à me centrer sur ce qui était éveillé en moi à l'occasion de cet autre. Rencontrer l'autre vraiment ne pouvait que s'accomplir en me plaçant dans une disposition à me rencontrer d'abord. La psychothérapie devenait ainsi un lieu de recherche, et le psychothérapeute un chercheur ontologique.

Dans un deuxième temps, séduit par cette nouvelle position pour le psychothérapeute, j'ai cru qu'il suffisait de se placer dans une disposition à « se recevoir » pour que les événements souhaités aient lieu. J'étais fortement tenté de transformer la disposition à « se recevoir » en une aptitude et à resituer la psychothérapie dans un monde causal. Rien ne s'est toutefois passé comme je l'anticipais et depuis, mon expérience de « se recevoir » ne cesse d'en être une d'apprentissage et de prise du risque de l'inattendu, de l'inconnu. Même si l'adoption de la position de recherche ontologique m'a permis d'approprier progressivement des lieux de mon être, j'ai toujours à prendre le risque de ce que je suis sans l'être déjà. Ce n'est qu'en prenant le risque de tout ce que je suis que je peux accéder à une présence de l'autre dans ma vie, dans la vie.

À ce niveau, la recherche et l'accès à la connaissance passent inexorablement par le risque de soi. Et ceci est vrai non seulement pour la connaissance des humains, mais aussi pour celle de tous les éléments de l'univers. Malgré leur très grande efficacité et l'amoncellement des savoirs qu'elles ont cumulés, les sciences naturelles et physiques sont de plus en plus confrontées elles aussi à un grave problème. Il est en effet devenu impossible à quiconque d'apprendre et d'intégrer les connaissances disponibles tellement elles sont abondantes, dépassant ainsi les capacités de tout individu. Comme si la nécessité de l'interdépendance se manifestait là aussi! Comme si la quête de la position de recherche ontologique s'y faisait aussi sentir! La position de recherche ontologique rend possible que ce qui est

éveillé chez les humains face aux développements des sciences dites objectives soit reçu par quelqu'un comme étant lui, ou par quelques-uns comme étant eux. Elle offre la possibilité que toutes les méthodes et tous les savoirs de chacune des sciences soient ontologisés, et qu'ainsi leurs auteurs deviennent des donneurs de vie lorsque quelqu'un prend le risque de recevoir ce qu'ils éveillent en lui comme étant lui, comme étant son être.

Une expérience ordinaire

Lorsque j'ai entendu parler de l'expérience de « se recevoir » la première fois, j'ai imaginé qu'il s'agissait d'une expérience constituée de sensations fortes, de mouvements puissants, d'illuminations éclairantes, etc. Plusieurs fois, en adoptant la position de recherche ontologique, je m'attendais au meilleur ou au pire des événements. Sauf en de très rares occasions, et jamais d'une façon aussi massive que dans mes attentes, ce ne fut le cas.

L'expérience de « se recevoir » prend le plus souvent la forme de petits événements intérieurs et ordinaires dont la plupart pourraient facilement passer inaperçus. L'expérience pourrait se décrire en référant à des sensations de respirer mieux ou moins bien; à des impressions vagues ou précises que ce dont l'autre me parle me serait complètement étranger ou plus ou moins familier; à de petits moments de conscience que je n'ai tout simplement pas écouté ni entendu ce que l'autre vient de dire; à une vague sensation que mon rythme cardiaque s'accélère; un ou qu'une migraine s'insinue dans mon champs de conscience; à des moments d'impatience; à des envies de pleurer; à des sensations d'être soudainement habité par des souvenirs de ma vie auxquels je n'ai pas pensé depuis des années; et parfois, mais peu souvent, à des ressentis forts et profonds qui peuvent avoir des connotations positives ou négatives. La plupart du temps, la plus grande rigueur du « se recevoir » s'associe aux difficultés à porter attention à de petits événements intérieurs. L'essence du processus de « se recevoir » ne repose pas sur l'importance des contenus qu'il y a à recevoir, mais sur l'expérience même de « se recevoir ».

« Se recevoir » pour le chercheur ontologique, c'est recevoir comme étant une expression de son être tout ce qui est éveillé en lui à l'occasion de son rapport à soi, à l'autre et à toute réalité. Ce serait ainsi que la subjectivité reçue et habitée ouvrirait sur la rencontre, l'interdépendance et la paradoxalité.

Une expérience de rencontre

C'est en prenant le risque de tout reconnaître comme étant mien ce que les autres éveillent en moi qu'ils peuvent être là avec moi sans se demander d'être autrement et sans que je leur demande d'être autrement. Possiblement un moment de rencontre et de passage ontologique. J'ai d'abord à être ou à reconnaître tout ce qu'ils éveillent de moi comme étant moi avant de les connaître, de co-naître avec eux. Je pourrais aussi dire : avant de les rencontrer. C'est dans le flux de tels processus que j'ai parfois eu accès à des intuitions personnelles et à des révélations par les autres aussi étonnantes qu'inattendues. Et ce, dans une sensation d'être engagé dans un mouvement sans limites autres que les miennes, dans un processus qui m'emporte, me dépasse.

À travers ces expériences, j'ai souvent eu une forte sensation d'être pris en charge par la position de recherche ontologique, d'y être happé de gré ou de force, comme s'il ne me restait plus qu'à consentir à un processus en voie de s'accomplir. Une expérience très subjective, comme si j'étais en voie de faire une expérience de moi en tant que sujet. Cette expérience est très différente de celles que j'ai connues à travers les autres formes de recherche où j'avais à me mobiliser explicitement dans la maîtrise de procédures et de méthodes visant à neutraliser mon implication personnelle. Dans la position de recherche ontologique, je suis plutôt appelé à m'impliquer sans réserve dans l'expérience de « se recevoir ». En effet, comme l'a si bien dit Aimé Hamann dans un récent séminaire de recherche : « L'important ce n'est pas de s'être reçu, mais de « se recevoir » ».

Cette position place l'accès à la connaissance dans une ouverture infinie. Elle place aussi cet accès à un niveau différent de ceux auxquels les autres approches à la recherche le situent et se situent. La recherche ontologique est centrée sur le chercheur et non sur les objets de recherche, quels qu'ils soient. En se plaçant dans une disposition à se recevoir, le chercheur ontologique essaie de prendre le risque de tout lui-même, de toute sa subjectivité. Il essaie aussi de prendre le risque d'une position dans laquelle il n'y a qu'à apprendre, à tout apprendre; le risque d'une position dans laquelle il consent à la nécessité d'être, de co-être avant de connaître. La mise en place de la disposition à "se recevoir" crée une ouverture à faire toute la place à la subjectivité à être.

Une recherche d'un ordre différent

Pendant plusieurs années, et ce sans m'en rendre vraiment compte, j'ai tenté de situer la recherche ontologique comme une alternative aux autres approches à la recherche, une approche qui réussissait à faire toute la place à la subjectivité. Au cours des dernières années, j'ai progressivement compris que la recherche ontologique était d'un autre ordre qui la différencie de toutes les autres recherches et ce, sans en exclure aucune. L'expérience de « se recevoir » ne conduit pas la recherche ontologique à rivaliser avec les autres recherches, ni à les remplacer. Tout au contraire, elle ouvre plutôt la possibilité que leurs méthodes et leurs savoirs puissent être situés à un autre niveau que celui de la science, c'est-à-dire à celui de l'être. Elle ouvre sur la possibilité que les positions de recherche des autres chercheurs aussi bien que les savoirs qu'elles génèrent soient ontologisés; c'est-à-dire la possibilité que quelqu'un se place dans une disposition à « se recevoir » dans le rapport à ces derniers et à leurs œuvres.

Il faut être bien conscient qu'une telle ouverture situe les fondements des autres positions de recherche dans une perspective différente de celles auxquelles elles se rattachaient en les replaçant dans la subjectivité des chercheurs. Un tel ébranlement, même s'il est majeur, ne constitue en rien une attaque pour les autres positions de recherche. Il rappelle tout simplement qu'une fois qu'une recherche dite objective a été réalisée et bien conduite, tout n'est pas terminé. Il reste une ouverture à la possibilité que quelqu'un se reçoive face à cette même recherche. Même si l'humanité arrive à se connaître et à se comprendre beaucoup à travers les efforts des sciences naturelles, sociales et humaines, elle n'arrive jamais à se dire ni s'apprendre au complet étant donné la nécessité pour les chercheurs de se protéger d'eux-mêmes. Et c'est cette limite que la position de recherche ontologique permet de transcender. C'est une grande ouverture qui s'offre ainsi.

La recherche ontologique se situe au-delà ou en deçà de toutes les autres recherches. Il reste ainsi nécessaire que toutes les recherches sur l'humanité, qu'elles soient expérimentales ou qualitatives, se poursuivent. Leurs contributions à une meilleure compréhension de l'humanité demeurent non seulement souhaitables mais nécessaires. Le seul objectif de la recherche ontologique est de faire de la place à l'être, et l'être est subjectif. Et il est tellement menaçant, fuyant et déroutant qu'il est nécessaire qu'il soit d'abord déposé dans des institutions, des croyances, des théories avant d'être reçu et habité par quelqu'un.

Cette mise en perspective de la recherche ontologique met clairement en évidence la très grande pertinence du titre qu'Aimé Hamann avait donné à son volume de 1996 : « Au-delà des psychothérapies : l'abandon corporel ». Il serait actuellement pertinent d'écrire un autre volume ou un article dont le titre serait : « Au-delà des recherches en sciences humaines et sociales : la recherche ontologique ». Cette mise en évidence de la possibilité de « se recevoir » est d'une importance capitale. Elle ouvre aussi cette même possibilité aussi bien aux chercheurs qu'aux usagers de la recherche. Elle annonce la possibilité que toutes les recherches et tous les savoirs puissent être ontologisés, mais pas nécessairement par tous. Pour qu'il y ait passage ou conversion ontologique, il n'est pas nécessaire que tous « se reçoivent », il est simplement nécessaire que quelqu'un, quelque part, « se reçoive ». C'est ainsi que la recherche ontologique est nécessaire à l'humanité, en nous rappelant que les développements les plus spectaculaires, aussi bien au plan scientifique qu'à d'autres plans, n'éliminent jamais la nécessité que l'expérience d'humanité soit reçue par quelqu'un, quelque part, à un certain moment. Et ceci est aussi vrai face aux fondements des grandes sagesse, aux croyances des grandes religions, aux systèmes des philosophies et des théologies, aux grandes œuvres de la peinture, de la musique, de la sculpture, de la littérature etc. La recherche ontologique offre la possibilité que tous les savoirs et toutes les connaissances portés par ces grandes institutions soient situés au niveau de l'être.

Des connaissances d'un ordre différent

L'expérience du « se recevoir » en recherche ontologique ouvre à la possibilité que la connaissance, incluant les savoirs et les connaissances, soit située à un niveau de conscience différent de celui auquel nous sommes habitués. Comme si la connaissance devenait un processus de conversion, de mutation ontologique. C'est ainsi que nous sentons la nécessité de fracturer et de structurer les mots autrement en parlant de connaissance, de co-devenance..., tentant de faire ressortir la nature interdépendante des processus d'accès à la connaissance en voie de se produire. Ces processus sont d'emblée situés au niveau du rapport à soi, du rapport aux autres, du rapport au soi lorsque le chercheur se place dans une disponibilité à se recevoir. À ce niveau, le chercheur n'est plus en voie de conquérir des savoirs ou de coloniser des zones inconnues de l'expérience humaine, mais il fait l'expérience de lui-même et de l'humanité en tant que sujet. Connaître ou co-naître, c'est être sujet, être co-sujet avec les autres humains et c'est appartenir à une grande humanité en voie de se recevoir. Nous pourrions possiblement parler de co-subjectivité.

On sent bien qu'à ce niveau, la recherche ontologique implique beaucoup plus que la prise en compte de la subjectivité dans l'étude des humains. Dans la disponibilité à « se recevoir » du chercheur, chercher et connaître, c'est être sujet. On pourrait aller jusqu'à dire que c'est être sujet de sa subjectivité; devenir le sujet de sa subjectivité.

Le poids de l'expérience de « se recevoir »

Même si l'expérience de « se recevoir » ouvre sur l'interdépendance et sur la paradoxalité, son poids et son épreuve pour tout individu ne peut être passé sous silence. En effet, « se recevoir » en tant qu'un être co-devenu émergeant de la co-devenance de l'humanité peut être une charge très lourde et très menaçante pour tout individu. Cette difficulté a été abordée lors du dernier séminaire de recherche de mai à St-Elie. L'idée que ce ne serait que dans des individus prenant le risque que tout leur être que l'humanité pourrait s'accomplir et aller à son terme signale la lourdeur que la charge peut prendre à certains moments. La menace d'en mourir est inévitable à certains moments. Cette charge est insupportable dans la solitude et nécessite des lieux de collaboration et de rencontre entre plusieurs chercheurs.

Cette exigence signale la nécessité, pour tout individu prenant le risque de « se recevoir », d'être engagé dans des démarches de psychothérapie ou de supervision individuelles ou groupales. Depuis quelques années, la nécessité d'appartenir à des groupes d'écritures et de recherche a aussi été ressentie par plusieurs d'entre nous. En effet, il ne semble pas que la recherche ontologique soit possible dans la solitude ou l'isolement. Elle nécessite la prise du risque de soi dans le rapport à soi, dans le rapport aux autres, à tous les autres, et à toute réalité.

Un appel à des modes inusités de communication

Les connaissances auxquelles la recherche ontologique donne accès ne peuvent se satisfaire des moyens de communication habituels: journaux et revues scientifiques, colloques, séminaires, congrès, volumes, etc. Les séminaires et les colloques des dernières années nous ont permis de réaliser clairement que, dans cette position de recherche, l'écriture, la lecture et la discussion exigent des conditions créant une disponibilité à se recevoir. C'est à partir de cette prise de conscience que les groupes d'écritures ont pris forme. C'est aussi à partir de cette même réalité que les séminaires et les colloques sont appelés, presque par nécessité, à faire de plus en plus de place à ce que les présentations de chacun éveillent pour chacun de nous. Il deviendra éventuellement nécessaire que ces activités de communication fassent de plus en plus de place au « se recevoir », à la rencontre. Possiblement à des moments de quasi-thérapie en groupe. Il serait enfin possiblement pertinent d'organiser aussi des groupes de lecture ouvrant sur la lecture des textes dans une disposition à se recevoir. En fait, la position de recherche ontologique ouvre à la possibilité que tout soit lu autrement, dans une ouverture à se recevoir, dans une ouverture à l'être: la Bible, les philosophies, les théologies, les grandes théories aussi bien des sciences physiques que des sciences sociales, humaines ou religieuses. Il serait très intéressant, pour ne pas dire nécessaire, de relire Freud, Rogers, Maslow, Skinner, Jung en adoptant la position de recherche ontologique.

La position de recherche ontologique nous invite non seulement à écrire autrement, mais aussi à lire autrement. Comme si elle nous invitait à une écriture « écrivante », une écriture à travers laquelle l'auteur a à se recevoir, à être avant d'écrire, avant de « s'écrire ». L'expérience de « se recevoir » ouvrant sur l'interdépendance, il y aurait aussi à parler de « co-écriture », c'est-à-dire d'une écriture dont l'objectif n'est pas d'amener les lecteurs à un terme, mais de les conduire à écrire ou à faire écrire encore. C'est ainsi que la connaissance devient une expérience de co-naissance et qu'elle se situe dans une interdépendance entre l'auteur et les lecteurs : une expérience de rencontre. À partir des mêmes assises, il serait pertinent de parler de lecture « lecturante » et « co-lecturante ».

Conclusion

Le matériau et la méthode de la recherche ontologique, au sens très profond des termes, seraient le processus même du « se recevoir » du chercheur ontologique. Un processus à décrire encore avec plus de minutie et de rigueur, un processus à comprendre suffisamment pour pouvoir en parler entre nous et avec d'autres; un processus qui ouvre, il me semble, une longue route et un grand espoir. Une position de recherche qui offre la possibilité d'écrire autrement et de tout lire et contempler autrement.

Jean-Yves : Il m'était difficile de rester assis en t'écoutant parler. Ça me rappelait aussi l'expérience de cet été dans le dernier groupe. Un peuple en marche; je sentais l'énergie de ton texte, ça m'a donné le goût de me lever.

Catherine : Il m'est venu un jeu de mots. Nous sommes partis du « sans domicile fixe », du « sans abri », et nous sommes les chercheurs ontologiques. Dans un colloque sur l'itinérance qui a eu lieu à l'Université du Québec à Montréal, un itinérant a dit de nous : « ils sont comme nous, c'est juste des quêteurs de sens ».

Anne : Je viens de Nantes en France, je suis jeune dans la psychologie puisque ça fait quatre ans que je suis diplômée et encore plus jeune en abandon corporel. Il y a quand même un parcours de vie. Ce que tu viens de dire me donne encore plus, ça m'intéresse encore plus de continuer la recherche en abandon corporel et peut-être plus que ce que j'avais pu pressentir parce que maintenant cela devient vraiment un objet de recherche alors qu'auparavant ce n'était pas dit, pas structuré, aussi formalisé. Il s'ouvre des perspectives; c'est un peu ça que je cherchais, j'espère avoir trouvé... Merci.

Claude St-Amand : Il y a une phrase que tu as dite qui m'a atteint profondément, c'est : ce qui est important, c'est que quelqu'un, quelque part se reçoive.

Renée : Moi aussi j'ai ressenti une communication d'énergie très grande pour le devenir et un petit peu comme à la fin de la présentation de Jacqueline et de Francine par rapport au groupe d'écriture, l'appel du chemin, dans lequel on est, va prendre toutes sortes de formes. Il y a quelque chose de toi qui as passé aussi comme appel.

Claude Larochelle : Ce que tu apportes me conduit à un sentiment de respect par rapport à l'abandon corporel, mais aussi par rapport à tout le reste. On n'est pas obligé pour être, de tuer tout le reste. C'est cela qui me touche le plus.

Gilles Deshaies : C'est même nécessaire qu'on ne tue rien, rien...

Pierre Poupart : Quand je t'écoute, il me vient cette idée de Descartes : « Je pense donc je suis ». On pourrait peut-être dire avec la recherche ontologique, « Je pense comme je suis... ».

Jean-Michel : Les chercheurs scientifiques volontarisent une recherche. J'ai l'impression qu'en faisant ce qu'on fait, on suit une recherche, on est amené à une recherche. L'articulation entre les deux, de même que la séparation, c'est la place de l'ambivalence. Il me semble que c'est le réinvestissement de l'ambivalence qui pourrait faire l'articulation entre les aspects de la recherche scientifique et la recherche ontologique.

Pierre Cantin : J'ai entendu qu'en travaillant sur une quête de l'être, on découvre le non-être. Tu parlais d'espoir et de ce qu'il y avait là-dedans; je pense qu'ici, on est tous animés par le peut-être autant en termes de possible qu'en termes d'espoir.

Rémy : Il y a de la passion dans ta manière de parler et cela me rejoint en suscitant de l'enthousiasme. Il y a cette reconnaissance que, finalement, il n'y a pas à rejeter les sciences. C'est quelque chose avec lequel je chemine depuis longtemps, en me disant : « pourquoi diabolise-t-on l'objectivité »? Je dirais presque que ma subjectivité est possible, parce qu'il y a de l'objectivité, parce que je suis un objet, je pourrais être appréhendé comme un objet. Je suis descriptible et j'ai conscience de cette descriptibilité. Je connais certaines personnes, des scientifiques purs, des physiciens, des théoriciens qui ont fait vraiment leur vie, leur carrière dans la recherche scientifique et qui sont très profondément dans la réflexion de ce que cela veut dire « chercher » et de ce que veut dire « l'objectivité ». Entre nous qui sommes en abandon corporel et eux, il y a des connexions; il y a des gens qui cherchent vraiment. Dans l'histoire des sciences, l'objectivité est apparue assez récemment. L'objectivité, c'est un concept qui n'existe pas depuis si longtemps et qui est sans doute arrivé avec Descartes, avec Newton. On a découvert que Newton avait une malle et que dans sa malle, il avait des recherches alchimiques. Et dans tout ce qu'on connaît de lui, ça c'est le caché de Newton, ce n'est pas ce qui a été communiqué. Ce que j'ai compris, c'est que nécessairement il y a la subjectivité des chercheurs.

Gisèle Legault : Gilles, j'ai beaucoup aimé tous les liens que tu as faits avec les domaines de connaissances et de recherches plus larges. Je trouve que ton texte est très mobilisant. Je suis mobilisée par toutes sortes de goûts de poursuivre, de travailler, de faire des choses. Je te remercie pour cela.

Marcelle : Pour que ce soit complet en moi, j'ajouterais en parlant « d'être peut-être », qu'en moi il s'ajoute « et peut-être pas ». C'est plus satisfaisant si j'ajoute cela; mais c'est peut-être ma subjectivité.

CAUSERIE DE CLÔTURE

Modératrice : Lorraine Lavallée-Desmarais, Ottawa

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mes collègues de l'Université de Québec pour leur accueil et leur soutien.

CAUSERIE DE CLÔTURE

Aimé Hamann

Lorraine Lavallée-Desmarais :

Dès le début, Aimé comme personne et l'Abandon corporel comme position nous ont fait une place très particulière pour que notre parole puisse émerger, qu'importe sa forme même si c'est sans mot. Pendant cette fin de semaine de rencontres, nous avons pu témoigner et profiter de l'ampleur et de la profondeur du corps de parole qui existe aujourd'hui en abandon corporel, parole qui dit la personne, sa subjectivité et qui partage, en même temps, une compréhension de plus en plus substantielle de la position de l'abandon corporel, de l'humain et de la vie. Maintenant, c'est avec grand plaisir que je passe la parole, parole dont nous avons toujours soif, à Aimé Hamann.

Aimé Hamann :

J'ai l'impression que cette heure est une heure gratuite, une heure en surplus. Je ne me sens pas d'obligation très grande; je me suis préparé bien sûr, mais je n'ai pas fait grand chose. Je pensais à cette rencontre en termes d'échanges, à savoir qu'après deux jours comme ceux-ci, je dirais: « ça m'a ébranlé, ça m'a touché, et ça m'a posé toutes sortes de questions ». Parfois, il y a des choses qui auraient peut-être besoin de précision. Il y a peut-être des choses en vous qui pourraient peut-être ne pas avoir une clarté complète. On pourrait discuter, engager un échange ensemble. C'est dans ça, que je vois l'essentiel de cette heure-là, un échange ensemble.

Une pensée inhabituelle et un langage

J'aimerais quand même dire un certain nombre de choses au départ. Je vais essayer de ne pas parler trop longtemps. J'ai trouvé ça extraordinaire cette rencontre; elle m'a apporté toutes sortes de choses. De voir que tant de gens pouvaient éclairer les bases de ce qu'on essaie de faire, en parler avec clarté et consistance, ça m'a étonné, vraiment étonné. Je me suis dit: « mon Dieu, on se bat pour ça, ça fait tant d'années, ça fait trente ans que je suis dans ça. On a travaillé, on a aussi réfléchi, puis on a nommé, on s'est donné des lieux pour nommer et tout à coup, je vois des personnes qui viennent d'ailleurs et qui nous parlent avec une concision, une précision, une consistance de quelque chose qui est difficile, qui est exigeant, qui n'est pas un mode de pensée.

Il me semble que l'abandon corporel, ce n'est pas un mode de pensée habituel. C'est une pensée qui, quelque part, ne peut surgir que d'une expérience qui nous situe, je dirais, presque dans un autre monde, le monde du « se recevoir », du « s'habiter », le monde de la rencontre, le monde de la paradoxalité, le monde de l'interdépendance. Ce langage n'est pas celui qu'on entend habituellement. Moi, je nous vois beaucoup comme une pyramide sur sa pointe. C'est comme ça que je me suis vécu longtemps en abandon corporel. Sans assise, sauf sur une pointe. C'est fragile. Puis, tout à coup, j'ai vu au cours de ces trois jours

comment ça s'est inversé. La pyramide a pris sa solidité; elle s'est élargie, la compréhension s'est précisée. Je l'entendais de toutes parts. Ça m'a beaucoup surpris et rassuré.

Depuis des années, il y a des gens qui me parlaient de la nécessité d'une relève. On se disait : il faudrait que d'autres gens, des jeunes, une relève plus abondante. Je partageais quelque chose de cela. En même temps, ça m'avait fait réfléchir au fait qu'il ne peut pas y avoir de relève en abandon corporel, que la relève, c'était nous. J'avais dit, à ce moment-là, mais la relève c'est moi. J'avais dit aussi, la relève c'est toi, ce sont les autres, ce sont les gens qui sont là, la relève. Sur le coup, peut-être que ça avait l'air un peu obscur, mais je crois que c'est vrai. Je pense qu'il ne peut pas y avoir de relève en abandon corporel. Le jour où il y aura une relève, c'est que tout sera arrêté et que l'on commencera à croire, à adhérer, à en faire une institution. Par conséquent, s'il y a à avoir une relève, c'est dans le fait que l'on continue à prendre la position de « se recevoir », de « se rencontrer » et puis, de jamais s'arrêter à la vérité, à ce qu'on a découvert. On a découvert quelque chose; on découvre quelque chose, on le fait tous les jours, mais cela, c'est toujours entrain *de* se faire, on est toujours en train de se remettre en question, sinon on devient facilement une institution. Dans cela, il y a une large relève qui élargit la compréhension de ce qu'on a, qui se rencontre, où chacun apporte des éléments de consistance à ce que chacun est... Je me suis senti comme ça dans un monde qui s'élargit, dans un monde où des compréhensions se donnent, où un sens plus profond apparaît, et où un mouvement semble vouloir se continuer. Je veux dire le mouvement intérieur, la remise en question *qui semble* vouloir se continuer, s'accélérer. Pour moi, j'ai une très grande confiance dans notre relève, dans la relève que nous sommes, la relève de nous-mêmes.

Alors, le colloque m'a beaucoup donné. Il m'a permis d'approfondir, il m'a fait comprendre des choses, puis, il m'a donné aussi ma propre vie, émergeant à l'occasion de vécus qui ont été donnés dans les textes, mais aussi dans les rencontres, dans la présence de chacun de nous. J'ai vécu beaucoup de choses qui m'ont été données, qui m'ont fait réagir, qui m'ont habitées et *qui* m'habiteront certainement au cours les prochains mois, peut-être, des prochaines années. J'espère qu'elles ne seront pas nombreuses, les années, avant qu'on ne se rencontre à *nouveau*.

La subjectivité et la rencontre

J'aimerais dire aussi certaines choses sur la position qu'est l'abandon corporel. Ce serait peut-être autour de ça que j'aimerais parler un peu. Il y aurait aussi des choses à dire autour de la subjectivité et de la rencontre qui sont, quelque part, reliées aux deux extrémités de la vie, de la matière, de la vie et de l'humanité. C'est comme le début et la fin; elles sont là reliées ensemble dans la subjectivité, la matière et la rencontre qui est pour moi, dans sa réalité profonde, ce vers quoi, me semble-t-il, tend l'humanité, ce vers quoi ça veut aller.

La subjectivité s'enracine dans la matière, dans la vie et dans l'humanité, dans toute l'humanité que chacun est et porte. Ça s'enracine dans la culture, dans les institutions, dans les lignées d'appartenance d'où nous venons et ça se différencie de toutes sortes de manières. Les cultures sont différentes et l'hérédité est différente dans l'espace et le temps. Nous arrivons à des moments différents de l'histoire *et nous venons de* lignées

d'appartenance qui prennent leurs racines depuis l'origine de l'humanité et de la matière. Le spécifique de chacun porte toutes sortes d'influences venant de partout dans l'histoire de l'humanité de même que des familles d'où nous venons immédiatement et qui sont nos histoires personnelles. Si bien que, la subjectivité, ça porte à la fois tout de l'origine de la vie, de l'humanité et du devenir de l'humanité et ça porte, en même temps, tout d'une façon spécifique jusqu'à nos naissances très personnelles et uniques. C'est dans ça, qu'on pourrait dire : on est tout de l'humanité et chacun l'est d'une façon très spécifique. Il me semble, que c'est ça pour moi, la subjectivité. Au fond, chacun de nous est organisé de tout cela, est défini de tout ça et déterminé de tout cela. Nous sommes chacun des lieux uniques d'interprétation de la vie, des lieux uniques d'interprétation et de compréhension de nous-mêmes, mais aussi des lieux uniques d'interprétation des autres, de la réalité, d'un livre, d'une lecture, des lieux uniques d'attachement à des gens.

Les connivences et la violence

On participe, tout à coup, à quelque chose qui se ressemble et nous sommes bien ensemble. Mais c'est aussi toujours dans des connivences. Ce n'est pas négatif les connivences. Vous comprenez quand je dis ça! La découverte de la subjectivité n'est pas une chose nouvelle. On sait tous, depuis toujours, que ça existe. On sait qu'il y a différentes religions, des politiques différentes, toutes sortes de choses comme cela. On sait cela. Mais comme disait Clémence, ça prend du temps, quand on s'y met, pour découvrir tout ce que ça implique d'être déterminé, d'être venant de tout, du fond des temps et portant tout ce long chemin comme soi. On est déterminé et ça nous crée des problèmes, ça nous garde dans « de » la violence, ça nous garde dans un monde de vérité dont on a eu besoin immense pour devenir. Ça fait un monde de violents. Pour moi, le problème du mal, son origine, - je ne sais pas, si c'est une formule qui vous rejoint, mais autrefois on parlait de ça, le problème du mal d'où ça vient - ça vient de ce qu'on est des êtres co-devenus et donc devenus - co-devenus mais devenus - étant chacun de nous l'humanité toute entière, mais une forme particulière et aux prises avec la vie et avec la nécessité de vivre, d'avancer, d'appartenir, de donner naissance et dans cela, se choisissant des lieux qui sont convenables; des lieux où avec certains, on s'inclut et avec d'autres, on s'exclut. Il me semble qu'il faudrait en parler plus longuement, mais pour moi, c'est dans ça que vient le problème du mal, le problème de la souffrance, le problème de la violence, le problème du sadisme.

Le devenir et les institutions

On est des êtres co-devenus, co-devenant et on n'a pu devenir que dans des rapports de connivences, dans des institutions où il y avait la vérité par opposition à d'autres institutions où il y avait le mensonge ou le pas valable.

Je pense qu'on a dû se battre beaucoup pour avancer et élargir les institutions pour qu'elles deviennent des lieux profondément humanisant *et* en même temps, des lieux qui seront toujours des lieux de limites du devenir humain. Nécessairement des lieux de limites, parce que si on adhère - une institution, ça demande des adhésions - si on adhère c'est que quelque part, on protège quelque chose de soi. Donc, je pense que les institutions ont été pour nous le chemin essentiel, nécessaire et qu'en même temps, elles ont incrusté en

chacun de nous des limites, *comme* l'ambivalence, comme les bons *et* les méchants, le vrai *et* le mensonge... L'institution ne sera jamais capable de transcender l'ambivalence. Elle nous a donné de devenir ambivalent. Ce n'est pas rien de devenir ambivalent, c'est-à-dire de sentir qu'on est les bons et que les autres sont les méchants. Ce n'était pas là au début. Ça a pris tout un temps avant que ça puisse se faire. Cependant, l'institution ne pourra jamais le transcender parce que ça ne serait plus une institution. Et donc, cette transcendance aura à se faire dans des individus faisant place à tout eux-mêmes, comme eux-mêmes, -autant la violence et le mauvais que le bon-, et de ce fait, souvent, à tous les autres. C'est dans ça qu'on parle de rencontre. C'est ça la « rencontre ».

C'est le thème du colloque : « subjectivité et rencontre ». C'est ce que ça veut dire quelque part : ne pas pouvoir apprendre à faire place à soi et de ce fait aux autres, c'est tout le processus d'institution qui est là. Mais avoir à faire place à tout de soi et donc à tout des autres, ça ne peut se faire que pièce à pièce dans des individus qui consentent à cela -on pourrait dire l'individu, pas nécessairement, on dit ça de tous les individus, mais enfin - dans l'individu qui est l'au-delà de l'institution pour moi, ne rejetant aucune institution, mais n'en choisissant aucune, n'adhérant à aucune, faisant place à lui-même, pas seulement à ce qu'il aime, mais à tout de lui-même, ne protégeant rien dans une institution et en même temps, s'ouvrant à tous les autres. Alors, ça, c'est une des choses qui me venait. C'est important pour moi.

La position que l'on prend

Il y a quelques mots que je voudrais dire sur la position qu'on prend. On a beaucoup à réfléchir sur cette position. Ce n'est que ça l'abandon corporel, la position qu'on prend de faire toute sa place à soi et faire toute sa place à soi, c'est identiquement, faire toute la place aux autres, à tous les autres, de tous les espaces et de tous les temps. Pour moi, c'est cette position que l'on prend. C'est ça qu'on a fait au départ. Il y aurait beaucoup à dire autour de cela, sur l'involontaire, sur les conditions de l'involontaire et puis, sur la position qu'on prend. Ça a pris des années avant qu'on passe de l'un à l'autre. Au départ, on était dans l'involontaire, la recherche du mouvement intérieur, du mouvement venant de lieux à l'intérieur de soi qu'on ne connaît pas, qu'on ne possède pas. L'involontaire, c'est le consentement à être placé avec tout nous-même, avec qui l'on est. C'est toujours volontaire, l'involontaire. C'est important ça pour moi. C'est volontaire de me placer dans la position de faire de la place à tout moi-même. C'est fondamental.

C'est sûr qu'il y a beaucoup de choses qui rejoignent l'organisation que l'on est, beaucoup de choses sont là. On peut dire que ça vient de l'involontaire. C'est vrai aussi cela, mais je dirais : les derviches tourneurs accédaient à ça; dans certains moments de détente on accède à cela; les guérisseurs de la jungle accèdent à cela. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Le volontaire est fondamental là-dedans, le consentement, l'ouverture. Avec le temps, on s'est bien aperçu que l'involontaire, c'est la position. Au fond, il n'y a que ça et ça peut être n'importe quoi. C'est aussi l'immobilité. L'involontaire, c'est le mouvement, mais c'est aussi l'immobilité. C'est la position que l'on prend par rapport à soi. Dans cette position-là de « se recevoir » comme on est, de ne rien empêcher de soi, on peut vivre n'importe quoi; on peut ne pas vouloir quoi que ce soit, toutes sortes choses de soi, *et* ça reçu, c'est l'involontaire. L'involontaire, c'est le non-arrêt de quoi que ce soit en soi. C'est le

mouvement, l'involontaire. C'est le lieu du mouvement. Dès que l'on est dans des réserves ou des appartenances auxquelles on adhère, nécessairement, il y a un arrêt du mouvement, il y a des choses qui ne bougent pas et ça n'ira pas où ça peut aller, où ça veut aller, où ça doit aller. Cela fait en sorte que ça protège en soi, ce qui n'est pas recevable, acceptable. Ça va choisir, c'est comme ça qu'on est devenu. C'est pas du tout un rejet de quoi que ce soit, c'est comme ça qu'on est devenu. Je parle de la position. Cette position, c'est le mouvement pour moi et à la limite, c'est le mouvement intérieur. Le mouvement intérieur, ça veut dire, me placer dans une position, me retourner sur moi-même, faire place en moi à tout ce qu'il y a là et à tout ce qui va venir, y faire place, donc ne pas m'arrêter, ni en moi ni à l'extérieur de moi, à ce qui va me protéger, à ce qui me protégerait. À ce moment-là, peu importe ce qui se passe, on est en mouvement, on est dans le mouvement. Faisant cela, on est le fils, l'élève si on veut, on est le fils de soi-même, de l'humanité; on est le fils du père qu'est l'humanité.

On est des être devenus. Tout le devenu et le co-devenu a à être. S'il peut être, s'il peut se recevoir, c'est ça le mouvement intérieur. C'est comme s'ouvrir à soi de sorte que, tout soi-même, ça soit soi, et qu'on se découvre des être reçus et des êtres donnant; reçus de l'histoire, de la vie, de la matière, reçus de l'humanité, et donnant à cette même humanité, à ce père, d'être père. C'est ça la position. C'est une position qui est pleine de mouvements dans toutes les directions, dans l'espace et dans le temps. Cette position prise, c'est l'ici et le maintenant. C'est une position paradoxale, dans ce moment où je fais place à tout moi-même. Tous les espaces et tous les temps sont tous les espaces et tous les temps de moi. Je suis tous les espaces et tous les temps venant de la matière d'origine, et me recevant, allant jusqu'à la rencontre dans l'interdépendance et la paradoxalité. C'est l'ici et le maintenant qui est la présence simultanée de tous les espaces et de tous les temps. C'est ça l'ici et le maintenant. Le mouvement, c'est comme le mouvement dans toutes les directions. Je suis dans ce lieu-là, je suis à l'origine, mais je suis au terme. Je suis dans la matière, mais je suis dans l'esprit. Il me semble que ce sont des choses importantes.

Alors, la position que l'on prend, c'est ça qu'on habite depuis trente ans. On a rien fait d'autre que d'être là, et de là ont surgi les compréhensions que l'on peut avoir maintenant sur ce qu'est le corps, le rapport, l'interdépendance, la paradoxalité, la rencontre. Ça a surgi de cette position-là. Le mot interdépendance, on pourrait dire ça aussi de la subjectivité, même si on en parlait avant. Je me souviens encore quand vraiment *c'est devenu* un peu plus conscient en moi. J'étais à Bois-le-Roi, dans un groupe, j'avais commencé à parler de cela; c'était la première fois que ça avait ce sens-là pour moi, le mot interdépendance. Ce sont des mots qui ont un sens dans le « se recevoir ». Ce sont des mots qui ont une consistance. « Se recevoir », c'est être dans la rencontre. C'est être « rencontre »; c'est être dans l'interdépendance et la paradoxalité. Chacun de ces mots a émergé de l'expérience et le sens s'est précisé. Tout à coup, comprendre! Ça m'a pris beaucoup de temps à comprendre que « se recevoir », c'était « rencontrer ». Il n'y a pas « se recevoir » et la « rencontre » : c'est « la rencontre ». Se poser dans le non-verbal, dans l'involontaire, mais véritablement se poser là, c'est « rencontrer ». La rencontre, au niveau où on en parle, c'est comme l'interdépendance, ça ne se fait pas nécessairement parce qu'on est ensemble, ça se fait aussi, mais on pourrait se rencontrer, on pourrait travailler ensemble, être là et ne pas être dans l'interdépendance, mais pas du tout et on pourrait être dans sa chambre tout seul et être dans l'interdépendance avec le monde entier et chacun des gens. C'est comme

la paradoxalité. La paradoxalité, ça ne veut pas dire extraordinaire, ça ne veut pas dire « ça n'a pas de bon sens », c'est irréconciliable, mais pourtant, c'est vrai. Dans son sens ordinaire, c'est le contradictoire; mais ça veut dire autre chose que cela. Les mots comme « se recevoir », « rencontre », « interdépendance », « paradoxalité » sont des mots qui désignent pour moi le spirituel dans l'expérience de « se recevoir ». Ce sont des mots qui permettent de comprendre que « s'habitant », « se recevant », toute réalité prend des dimensions qu'on n'a pas autrement. Ce sont des mots pour essayer de dire ça.

Les mots paradoxalité, interdépendance, rencontre, ce sont des mots pour résoudre toutes les dichotomies, tous les contraires, toutes les contradictions de la réalité qui ont commencé par être et qui étaient indéfiniment multiples, en mouvement, extérieures. Dans le fait de « se recevoir », tout de la réalité, de la matière, de la vie et de l'humanité s'articule dans la rencontre qui est interdépendance. Être, c'est faire être à ce lieu-là. « Se recevoir » globalement, c'est créer par rapport à soi un rapport, un mode de rapport qui fait place à tout ce que l'on est comme étant soi. Ce qui est éveillé en moi par n'importe quoi et n'importe qui, c'est moi et ce n'est pas à cause de l'autre. Alors, c'est tout ça qui est impliqué dans le « se recevoir », dans cette position dont on parle en abandon corporel et qui est tout de l'abandon corporel.

Ensemble, on a beaucoup à se rencontrer, à se dire ces choses et à apporter tout le bagage subjectif que chacun y met pour nous amener à comprendre mieux, à nuancer, à enrichir et à nous enrichir. Pour moi, c'est un travail sans limites. On n'y parviendra jamais, mais peut-être qu'il y en aura d'autres. Alors voilà, si vous avez des questions qui surgissent de ça, ça m'irait bien, mais si vous n'en avez pas, ça fera pareil.

Rémy : J'ai été plusieurs fois interpellé. Plusieurs personnes disent et tu dis aussi que finalement, ce n'est pas à tout le monde de « se recevoir ». Il suffirait qu'il y ait quelqu'un, un seul ou qu'il y ait quelqu'un qui puisse « se recevoir ». Enfin, je ne comprends pas bien, mais je comprends, mais en même temps, je ne comprends pas.

Aimé Hamann : C'est une question importante et ce n'est pas simple de répondre à cette question-là. Il y a moyen d'en parler, je pense, j'en suis certain. Chacun de nous les humains, on n'est pas devenu, on est co-devenu. C'est une longue conversation qu'il faudrait avoir. C'est que nous les humains, nous sommes co-devenus. Je vais essayer de dire pourquoi, mais je dois aller ailleurs avant. Je dirais ce qui m'amène à dire cela. C'est pas l'origine de l'humanité parce que je n'y étais pas; c'est pas non plus quand je parle de l'accomplissement de l'humanité dans la rencontre, là non plus, je n'y étais pas.

C'est quand on se rencontre et qu'on prend cette position de « se recevoir ». Ça implique surtout que la position soit prise quelque part, par quelqu'un que l'on peut appeler responsable de la situation, de la rencontre, quelqu'un qu'on pourrait appeler thérapeute, chercheur, n'importe quoi. Beaucoup d'entre nous, sinon tous, avons fait des expériences de ce genre. On est placé, dès le départ dans l'interdépendance, dans la rencontre, dans le fait que, quelqu'un, d'office peut-être, – mais il faut que ce soit fait, d'office ou pas, –

quelqu'un est dans la position de se recevoir lui-même. Il s'agit de créer un milieu où l'autre ou les autres peu importe ce qu'ils font, – mais enfin on comprend qu'il faut qu'il y ait des limites, reste que même là, ça pourrait se faire – il faut qu'il y ait quelqu'un qui se reçoive, qui crée un espace pour que la vie des autres en lui soit reçue, de sorte que ça puisse lentement créer les conditions pour une expérience qui parfois se produit, qui parfois ne se produit pas, mais qui se produit assez souvent. On en a souvent eu l'expérience où, tout à coup, on se retrouve. Ça été abordé, aussi je pense, dans les textes de Jean-Michel et de Gilles. Il y a des moments d'expérience et de rencontre qui sont étonnants. Je pourrais toujours revenir sur une expérience que je raconte souvent. On était cinq à six personnes. Il y avait deux femmes batailleuses qui s'affrontaient et se disaient des choses difficiles. On était là, à assister dans l'angoisse, sans savoir où ça irait et on est resté là, sans rien empêcher. À mesure que ça avançait, je pense que tous les gens respectaient ce qui se passait là. À un moment donné, ces deux femmes qui étaient en guerre ont commencé à dire l'une de l'autre ce que l'autre disait d'elle. Elles ont commencé à dire chacune pour soi, ce dont l'autre l'accusait. On s'est retrouvé dans une expérience où j'ai vécu que ces deux femmes se séparaient, que chacun de nous aussi, on prenait une distance avec chacun des autres. On était tout à coup, là, à ne s'accuser de rien, à ne pas avoir l'impression qu'on avait perdu son temps, tout au contraire, avec soi-même dans ce qu'on a de très spécifique, se recevant. On ne faisait pas ça volontairement, ça c'est fait. On n'avait pas de reproches à faire, pas d'accusations. Ces expériences-là, pour moi, elles sont porteuses de la « rencontre » où chacun et tous donnent aux autres d'être en ne faisant rien d'autre que d'être. Ces expériences-là m'ont amené à comprendre ce vers quoi on tendait. Ça m'est toujours resté et, depuis ce temps-là, j'en ai fait très souvent l'expérience, mais ça m'est toujours resté cette expérience-là parce que c'était pour moi un événement nouveau. À partir de cette expérience-là, ce qui est resté pour moi, c'est que j'aimerais ça vivre là-dedans. Il me semble que ça fait longtemps que je cherche quelque chose comme cela. Quelqu'un a dit « j'arrive chez moi » à l'occasion d'une expérience comme cela. C'est à partir de ça que je réfléchis et que j'essaie de comprendre le début de l'humanité et ce vers quoi l'humanité tend. Ça m'a amené au fait que quelqu'un « étant », il ne peut pas l'être seul, il me fait « être ». Quelqu'un étant lui-même, « se recevant », il me donne à moi de me recevoir. On ne peut pas être sans faire être. Or, pour que ce soit cela, il fallait que l'humanité dès le départ, même absente d'elle-même, pose cette réalité à « être ». Ça m'a amené à dire que l'humanité a commencé dans des rapports d'absences, d'exclusions, de manques, des rapports de besoins qui se sont développés, mais qui étaient absences au départ. C'est-à-dire, pas de lieux pour être soi, pour « se recevoir », seulement des rapports d'absences et d'exclusions. Dans ce lieu-là où tous sont exclus, mais où, dans l'exclusion tous sont inclus. Ce n'est pas clair ça! Dans l'exclusion, tous sont inclus. C'est dans l'exclusion que ça a commencé. Mais l'exclusion, ça pose quelqu'un, mais en même temps personne. - Est-ce que tu me suis, ça a du sens? Ça me touche si tu dis que c'est clair. - C'est ça qui a été le devenir de l'humanité « d'inclure », et d'inclure, ce n'est pas simple d'inclure. Tout le processus de l'humanité a été de « se recevoir », et « se recevoir » à partir de l'exclusion, recevoir qui c'était, comme c'était, dans la violence, dans l'absence, dans tout ce qu'on voudra, dans le manque, dans l'utilisation, lentement, lentement. C'est dans ça que les institutions ont été si fondamentales. Elles ont été des lieux de sens, organisant des sens, des lieux de contraintes, de valorisations, d'inclusions, mais ça faisait faire au tout début surtout, des tous petits bouts de chemins. Les humains se recevaient, ils

apprenaient quelque chose, ils portaient quelque chose. Leurs corps étaient pétris de quelque chose. Ce quelque chose, petit au départ, en progression, c'était la préfiguration, le chemin, l'existence du corps, le corps qu'il devenait possible d'habiter un peu, de plus en plus, ambivalent, entrant dans l'ambivalence, dans la violence. Encore-là, il faudrait parler plus longtemps. Finalement, co-devenant, ça ne se faisait pas cela, ça s'est fait dans le rapport d'exclusion au départ, donc d'inclusion. Je ne sais pas si vous comprenez quand je dis cela. Je veux dire que « se recevoir », ce n'est pas quelque chose qu'on a inventé. L'humanité fait ça depuis le départ. Ne se recevant pas, ne pouvant pas « se recevoir », n'ayant pas de lieux intérieurs, ce qu'on fait, après tout cela, c'est de faire place à tout ce cheminement-là incrusté *dans* le corps de chacun, devenu le corps de chacun, et ce corps reçu, inclut maintenant tous les autres, qui étaient exclus au départ. Est-ce que ça va ça? J'avoue que c'est la première fois que je le dis. Ça prend beaucoup de temps pour parler de cela, il faut se reculer.

Lorraine Lavallée-Desmarais : C'est la première fois que je comprends aussi clairement qu'exclure, c'est poser l'autre comme existant.

Marcelle : Supposons que deux personnes sont en conflit. Je trouve toujours ça difficile de ne pas tomber dans reconnaître ses torts, s'auto-accuser ou s'auto-définir. Je sais que ce n'est pas cela, mais... ce n'est pas la même chose que la rencontre.

Aimé Hamann : Ce n'est pas nécessairement la même chose. C'est qu'il n'y a plus d'accusations quand ça se passe. Si on reste dans l'accusation, ça a à être reçu par le thérapeute; dans ça le chemin continue.

Madeleine : Ce qu'Aimé a dit, ce que j'ai compris, c'est que reconnaître ses torts, c'est encore être dans l'accusation. Ça a à être reconnu par le thérapeute. J'ai compris qu'il y avait un travail à faire là.

Renée : Il me semble que ce qui est difficile à concevoir dans ce lieu-là, c'est que quelque chose va se passer qui n'impliquera pas que quelqu'un a fait des concessions et que, même si ça ne se passait pas, le fait que ça peut exister dans le thérapeute déjà, le chemin du devenir est là.

Aimé Hamann : C'est cela. Vraiment. La guerre a à donner la vie. On peut dire toutes sortes de choses. Il se passe des événements là-dedans. Il n'y a pas d'accusation, il y a le droit donné d'accuser. La position du thérapeute de recevoir ça et de recevoir ça comme lui-même, ça donne à l'autre la possibilité d'accuser en donnant d'être, en donnant la vie. Ce qui va se passer, je ne le sais pas, ils peuvent rester en chicane. Ce n'est pas ça le problème. Il y a quelque chose du mouvement qui est initié là. La personne qui a le goût d'accuser et qui accuse vraiment, ça lui donne quelque chose, autrement, il garde cela.

François : Ça permet de ne pas censurer l'autre.

Aimé Hamann : Ça permet cela, entre autres, mais plus que cela. Ça donne au thérapeute son propre être, du fait qu'il se reçoit, entendant cela, recevant ça et l'autre peut accuser sans se sentir accusé et ça devient son être comme celui du thérapeute « se recevant ».

Lorraine Lavallée-Desmarais : Est-ce que tu aimerais dire quelque chose, de plus, Aimé?

Aimé : Oui, oui, je suis content d'avoir fini. Ça me touche profondément, profondément qu'on puisse aborder ces choses. Ce sont des choses difficiles pour moi, en tout cas. Ça me

fait travailler et en même temps que ça a du sens ensemble. Ça me donne beaucoup. Il y aurait à parler du colloque, mais ça, ce n'est pas mon affaire, on va le faire. Je ne dirais pas grand chose, j'ai trouvé cela extraordinaire.

Lorraine Lavallée-Desmarais : De la part de toutes et de tous ici, merci beaucoup.

SYNTHÈSE ET REGARDS SUBJECTIFS SUR LE COLLOQUE

Modérateur : Gilles Deshaies, Québec

SYNTHÈSE ET IMPRESSIONS SUBJECTIVES

Jacqueline Comeault

Ce que je vous propose ici ne peut être qu'une brève synthèse subjective des différentes lectures qui ont été livrées lors du dernier colloque. J'aimerais mettre l'accent sur certaines notions qui m'ont interpellée en tant que personne et en tant que psychothérapeute lors de ces lectures.

Institution et ontologie

Dès l'ouverture, j'ai ressenti le colloque comme un événement important. Il s'agit d'un rendez-vous qui demande une organisation dans le temps et dans l'espace, d'une institution qui nous stimule, nous fait pression et demande un engagement qui débute longtemps avant l'événement et qui se poursuit longtemps après. Je crois qu'il s'agit de la première fois que je ressens, à ce point, l'importance des institutions dans tout cheminement humain. Elles constituent des lieux que nous créons dans l'espoir qu'ils puissent permettre la vie et la supporter.

L'implication des gens, depuis la préparation du colloque, a donné une qualité et une profondeur aux textes. Au fil des heures, on a pu en ressentir la portée ontologique. L'impact de cet univers ontologique continue de nous atteindre. Peut-on dire que l'institution reçue et habitée devient ontologique? Réfléchir à cette question m'a fait réaliser que j'aurais à prendre le temps de clarifier pour moi-même les différentes façons dont j'utilise le concept d'institution, soit dans le sens d'un événement organisé dans le temps et l'espace, soit dans le sens de l'institution sociale comme la religion, la politique et autres ou soit encore dans le sens de l'institution du corps.

Vérité et subjectivité

Ce colloque qui portait sur « la subjectivité et la rencontre » a permis de mettre en évidence le va-et-vient souvent ambivalent et douloureux de cette position de s'ouvrir sans cesse à de nouvelles dimensions de sa subjectivité et de reconnaître que nous demeurons toujours un lieu d'interprétation de la réalité. La persistance, la rigueur et l'engagement de chacun dans cette quête de soi sont des signes de la puissance du désir d'être que chacun porte.

La question de l'importance et de la complexité de la subjectivité comme lieu de recherche en psychothérapie a été soulevée. En abandon corporel, nous faisons toute la place à la subjectivité reçue du thérapeute dans le rapport thérapeutique tandis que souvent, en recherche et même en psychothérapie, on cherche à contrer la subjectivité, considérée comme peu fiable.

Certaines présentations ont fait état du cheminement, impliquant et difficile, lié à cette position qui consiste à faire place à la subjectivité dans le rapport thérapeutique. Il s'agit d'un enjeu complexe et qui mérite que nous nous y arrêtions.

Impact corporel

Pour moi, ce colloque a été ébranlant sur le plan corporel. Le corps doit ici être envisagé de la façon dont nous le conceptualisons en abandon corporel, c'est-à-dire le co-devenu de soi qui s'ouvre à se recevoir et à s'habiter. Les textes témoignaient du cheminement lié à l'appropriation de sa propre organisation et de son rapport aux autres. Ils venaient alors nous toucher dans notre propre organisation corporelle, dans notre corps de rapports. La subjectivité de l'auteur nous permettait de ressentir et d'habiter notre propre subjectivité, que ce soit par des vécus de présence, d'absence, de somatisation, d'émotions ou de souvenirs. L'unique devenait l'universel.

L'importance du groupe comme lieu de recherche

Plusieurs textes ont témoigné de l'importance du groupe comme lieu de recherche, de réflexion et de compréhension. Effectivement, l'histoire de l'abandon corporel est, entre autres, l'histoire d'un groupe qui a pris la position de s'ouvrir à tout ce qui « est » et a cheminé par tous les méandres des enjeux du co-devenu humain. Les textes témoignaient de ce co-devenu. Le point de départ subjectif du parcours de l'auteur pouvait rejoindre la subjectivité des auditeurs. Le texte de l'un pouvait alors devenir le texte de tous, le « corps du colloque ». Lorsque présentés, les textes ainsi habités font ressentir un impact corporel.

Il est également important de souligner que les mots en abandon corporel ont pris un sens et une ampleur qui découlent des nombreuses années de recherche. Notre rapport aux mots relève du même univers que notre rapport à l'institution. Par la position prise et les années d'expérience, les mots-institutions tels que corps, subjectivité, paradoxalité, interdépendance, spiritualité, etc. ont pris pour nous un sens et une densité qui relèvent de l'expérience ontologique. Au cours du colloque, nous pouvions sentir cette dimension ontologique des mots qui peut toucher l'autre d'une façon particulière et le convier à la rencontre à soi.

Les groupes d'écriture

Il a aussi été question des groupes d'écriture comme expérience importante dans le cheminement qui consiste à apprivoiser et à habiter la subjectivité des co-lecteurs d'un texte. Ces groupes ont aussi permis à leurs participants de sentir l'univers de l'interdépendance qui découle du fait que chacun peut avoir accès à sa subjectivité à l'occasion du texte de l'auteur. Ils ont contribué à faire sentir la richesse de soumettre un texte aux réactions subjectives de l'ensemble du groupe. Ils ont aussi fait réfléchir sur l'expérience de se placer dans la position de se recevoir sans la présence d'un thérapeute désigné.

L'accès à la connaissance

Au cours du colloque, il a été question de recherche et de différentes formes d'accès à la connaissance. Dans toutes recherches, que ce soit la recherche scientifique, la recherche qualitative ou même celles plus intuitives que sont la philosophie ou les démarches spirituelles, il semble possible d'arriver à des conclusions étonnantes et même des

intuitions qui devancent l'humanité, qui devancent parfois le chercheur lui-même, pour n'être comprises que beaucoup plus tard.

Il m'apparaît important de parler de la spécificité de notre recherche en abandon corporel. Quand on regarde la rigueur, l'investissement dans le temps et la douleur dont ont témoigné les gens ici dans leur démarche pour arriver à co-naître, il semble que les compréhensions auxquelles nous avons accès deviennent habitées par notre façon de tenir compte de la subjectivité. C'est une démarche qui confère à la connaissance une dimension qui implique le rapport des humains à eux-mêmes et entre eux et qui m'apparaît fondamentale dans notre devenir. C'est une connaissance qui demeure toujours relative, découlant de l'ouverture à l'être.

Personnellement, j'ai souvent fait l'expérience de constater qu'une compréhension qu'Aimé avançait avait pour moi beaucoup de sens. Pourtant, elle avait encore à traverser l'expérience du corps et du rapport. Comparativement à d'autres formes de connaissance, j'avais accès à des compréhensions qui impliquaient un bouleversement, des compréhensions que je pouvais apprivoiser, qui m'échappaient et qui pouvaient même m'apparaître étranges et sans sens, pour réapparaître plus clairs, plus vastes.

La démarche que nous poursuivons conduit souvent à des compréhensions importantes. Mis à part les compréhensions, elle prend tout son sens dans le chemin du rapport et du corps qui s'habite. La co-naissance est le chemin et non le point d'arrivée.

Des réflexions à poursuivre

Certains textes ont ouvert de nouveaux lieux de réflexion pour moi.

Plusieurs portaient sur des expériences qui révèlent beaucoup d'aspects ambivalents, contradictoires, vécus comme négatifs et étrangers à soi, qu'il s'agisse d'actes manqués, d'angles morts, de lapsus, d'impression de catastrophe, de mises en danger, etc.. Ces expériences sont abordées de moins en moins comme un inévitable qui frôle le déplorable mais plutôt comme un chemin qui sait où « ça va » même si ce sont des gestes qui nous échappent. Ils doivent même nous échapper afin que, graduellement, nous sentions qu'ils nous appartiennent. Il a aussi été question du rêve comme lieu pour faire exister ces aspects de soi difficiles à reconnaître et à recevoir. Bien que, dans un premier temps, ces chemins nous plongent souvent dans la honte, ils peuvent nous permettre d'en sortir dans le fait, justement, qu'on sente la richesse et l'ouverture sur la vie que donnent ces aspects qui nous échappent. La confiance grandissante face à l'importance de ces expériences ambivalentes, chargées de sens, mais qui nous échappent, permettra d'en poser les assises et d'éclairer nos compréhensions.

Au colloque, il m'est apparu que la honte est un aspect fondateur du rapport humain et serait donc constitutive de la subjectivité. L'animal ne vit pas la honte de ses actions. Dans ce passage de l'instinct au rapport, nous pouvons comprendre que la honte soit une composante des mythes fondateurs de l'humanité.

À l'occasion d'un texte sur la mort, j'ai ressenti de façon particulière une dimension nouvelle dans la compréhension de la place qu'occupe la mort dans la vie. À ce moment, la mort m'a semblé faire partie de la vie au même titre que ce qu'on perçoit comme étant la « vie ». La mort serait une expérience à apprivoiser, à démystifier et à envisager dans un

sens différent, plus incarné. Peut-être est-ce un espace qui sera à explorer plus en profondeur à l'occasion du prochain colloque qui, semble-t-il, pourrait porter sur la spiritualité.

Enfin, je pense aussi aux textes qui ont amorcé une réflexion importante sur la place de cette « position » de l'abandon corporel dans des secteurs de la vie comme la parentalité, le vieillissement, la justice, etc.

Un colloque en abandon corporel

On se doit de réfléchir au côté organisationnel essentiel comme support à la démarche. Nous avons fait l'expérience de la richesse et de l'impact de nous être engagés à écrire. Nous avons aussi fait l'expérience, dans notre propre écriture et dans les groupes d'écriture, de l'importance d'examiner un texte de très près, de l'entendre et de sentir le poids des mots. Comment conjuguer cette réalité à celle d'un colloque où, par le nombre de présentations, il devient difficile d'accorder une présence aussi attentive à chacun des textes, d'intégrer leur contenu et d'avoir des temps de repos? Peut-être que la réalité de nos colloques est cet impact massif qui nous atteint globalement et que nous intégrons plus tard.

REGARD SUBJECTIF SUR LE COLLOQUE DE QUÉBEC OU MON COLLOQUE

Gisèle Moisan

Je suis une cliente en abandon corporel depuis vingt-cinq ans. Sur ce long chemin, des arrêts, des refus, des révoltes se sont présentés et se présentent encore. Mais il y a eu aussi et il y a encore, puisque je persiste, des moments d'ouverture, de plénitude, de satisfaction, des rencontres profondes, des face-à-face incontournables avec les autres et avec moi-même. Maintenant, une certaine sécurité intérieure m'apporte le sentiment profond qu'un processus irréversible s'est produit... et ça, c'est mon espoir.

Participer à ce colloque m'a permis de me considérer comme co-chercheur avec les psychothérapeutes. Je me sens légitime d'être parmi vous. Je suis très touchée de savoir qu'il a été possible, après les deux colloques précédents, de nous faire de la place à nous, les clients. Pour une bonne quarantaine de personnes clientes présentes ici, c'est un premier colloque et c'est un événement important. Je me permets de dire que, dans des conditions privilégiées, le décroisement dans les rapports peut se faire au-delà des rôles ou des statuts, au-delà de l'institution. On en fait l'expérience depuis trois jours.

Et mon colloque? Comment dire, comment me dire, comment vous dire où il m'amène?

Mon colloque, je l'ai d'abord vécu dans mon corps.

J'ai eu des sensations, des élancements, des tremblements.

J'ai eu mal, des maux de tête, des maux de dos, des crampes, des nausées.

J'ai pleuré, j'ai étouffé, j'ai eu envie de dormir.

J'ai eu envie de partir....

Mais je suis restée... et j'ai ressenti... et j'ai eu des réactions.

J'ai été touchée, émue, rejointe, atteinte...

J'ai été choquée. Sous le choc, en colère...

J'ai douté, j'ai été exaspérée...

Je n'ai pas compris, j'ai ressenti le vide, la confusion...

J'ai eu peur, j'ai été affolée, j'ai été terrifiée...

J'ai eu envie de crier, j'ai eu envie de faire taire...

Je suis retenue, je me suis contenue...

J'ai entendu et je me suis recueillie...

J'ai eu de la tendresse pour moi, pour nous, souffrants...

Et tout au long du colloque, j'ai cherché le sens. Des questions ont surgi face à toutes ces réactions corporelles, révélant l'atteinte, les effets de ce qui a été présenté, de ce qui nous a été donné.

Mon corps cherche, apprend, s'imprègne. Qu'est-ce qu'il dit de moi?

Qu'est-ce qui est touché en moi?

Qu'est-ce que j'ai à rencontrer de moi?

Qu'est-ce qui est si insoutenable, si intolérable pour moi pour que ça m'atteigne autant?

Que mettons-nous dans les institutions? Pourrait-on se parler, chercher à comprendre ce qui est parfois déposé dans le couple, la famille, la justice, la médecine, l'éducation, la politique, etc.? Que signifie cette colère, cette indignation, cette envie de dénoncer à tout prix qui montent parfois en nous face à certaines pratiques? Qu'aurions-nous à porter de nous pour arriver à parler en se respectant et en respectant ces personnes qui les défendent avec autant de véhémence?

Avec toute cette détresse, issus de toute cette souffrance, imprégnés de toute cette souffrance, qu'est-ce qui nous tient en vie? Qu'est-ce qui fait que certains en meurent, souvent très jeunes? Qu'est-ce qui fait que d'autres survivent?

Et finalement, pour moi...

Comment se fait-il que je sois encore en vie?

Comment se fait-il que j'arrive maintenant à 53 ans, à sentir que, malgré moi, malgré mes manques, malgré l'univers familial très souffrant qui m'a engendrée, malgré mon envie de mourir persistant, comment se fait-il que j'ai de plus en plus le goût de vivre?

Comment se fait-il qu'il soit de plus en plus possible de me dire que je suis quelqu'un de bien, capable de regarder les autres les yeux dans les yeux, d'égal à égal?

Comment se fait-il que je sois maintenant capable de me vivre et de me regarder comme quelqu'un de bien ... pour moi?

ANNEXE

1

L'AMBIVALENCE

Michèle Gigandet¹

Je voulais écrire sur l'ambivalence. J'ai d'ailleurs choisi ce thème pour mon mémoire de fin de formation de psychothérapeute en abandon corporel², et voilà que la vie me donne à vivre cette ambivalence, de plusieurs façons différentes, mais toutes aussi intenses les unes que les autres.

J'ai donc bien commencé à écrire sur ces expériences d'ambivalence qui m'ont saisie. La première que j'ai couchée sur le papier après l'avoir traversée est trop personnelle pour convenir à une présentation lors d'un colloque. C'est une expérience vécue qui illustre de façon remarquable la richesse de l'ambivalence quand on peut la reconnaître et l'accueillir. Il s'agit de ma propre ambivalence et je ne me vois pas transmettre cette expérience intime à tant de personnes inconnues comme cela.

L'autre expérience d'ambivalence que je traverse, déjà depuis plusieurs mois, c'est au sujet de ma non-venue à ce colloque, ou plutôt de l'oscillation entre mon désir puissant de venir et mon choix final de ne pas venir. J'ai passé par toutes sortes d'états entre ma certitude première de me rendre à Québec, mon souhait d'y présenter un texte et puis le renoncement final, avec difficulté et des sentiments très mélangés aux couleurs surtout de regrets, tristesse, culpabilité et nostalgie. Je ne regrette pas mon choix final qui donne priorité à ma présence auprès de ma vie en des moments difficiles pour elle et je suis aussi soulagée financièrement d'éviter des frais importants, mais je reste profondément triste et déçue de ne pouvoir me joindre à toutes ces personnes qui cherchent dans la même direction que moi et, avec qui, j'aurais eu tant de joie de partager ces moments forts.

En écrivant sur ce thème de l'ambivalence, j'entrevois combien cette expérience précise autour du colloque me plonge au cœur de ce thème, me donnant à vivre tous ces sentiments mêlés, contradictoires, opposés et complexes à la fois. Alors je me dis que plutôt que d'envoyer un texte, comme j'en avais encore l'espoir, je vais vivre pleinement l'ambivalence qui se présente, je vais tenter de me laisser toucher le plus profondément possible par ces vécus qui m'emmènent dans des pôles opposés et je vais écrire non pas à l'avance, mais du dedans de l'expérience habitée et accueillie. En commençant déjà à mettre des mots sur ce qui se joue à l'intérieur de moi, sur les différents personnages de mon théâtre intime, je perçois que la lutte qui s'est déroulée entre mon désir et ma conviction de participer au colloque jusqu'à mon renoncement révèle pleinement ce que je suis. Cette expérience d'ambivalence vécue met sous le feu des projecteurs les facettes opposées de mon être. Elle démontre l'amplitude de l'oscillation entre mes rêves, mon besoin d'absolu et d'idéal d'un côté, et ma difficulté à accepter mes limites, à entrer dans le pas à pas du chemin et dans le poids de la matière incarnée au pôle opposé. Je réalise que tant l'expérience intime de mon ambivalence que celle qui s'est portée sur le colloque de

¹ Mme Gigandet figurait au programme préliminaire du colloque, pour des raisons personnelles elle a dû renoncer à être présente, son texte se retrouve en annexe.

² Formation accomplie à l'IFPAC de Nantes, sous la direction de Marcelle Maugin

Québec mettent en lumière les mêmes aspects de moi, sous des formes différentes. Je découvre la même difficulté à accepter la vie telle qu'elle est, là où je suis, avec ses limites et ses imperfections et le même appel impérieux au fond de moi à repartir en quête d'un ailleurs toujours plus beau, toujours meilleur. Il me semble que ça parle du même lieu d'insatisfaction perpétuelle en moi, de cette soif d'absolu qui m'anime sans trêve, de ce rêve d'idéal qui est un moteur puissant, mais qui m'empêche aussi de goûter à l'instant, de savourer le présent et les présents de la vie, imparfaits certes mais tangibles et bien vivants. Et je me dis que traverser le plus consciemment possible toute l'étendue des sentiments qui m'habitent depuis le temps de la certitude de participer au colloque et la réalité de ma non-venue à la fin août me permettra de comprendre, de reconnaître et, peut-être, de consentir mieux à cette dualité qui est mienne et qui se vit sous ces couleurs particulières à l'intérieur de moi. Je sens combien ces vécus au cœur de mon ambivalence, combien ces mouvements d'oscillation sont importants à explorer, à prendre le temps de découvrir, de traverser, pour accéder à une vie plus entière, comme unifiée, là où la paradoxalité prend tout à coup son sens.

Je vous écris donc aujourd'hui pour confirmer non seulement que je renonce à venir à Québec mais encore que je renonce à écrire à l'avance sur l'ambivalence que je vis déjà et qui va continuer de m'habiter tout au long de ce mois d'août. Mes pensées s'envolent bien souvent vers Québec et sont pleines de la présence de l'abandon corporel. C'est avec cette nourriture que je me laisse pétrir par ce que la vie me donne à expérimenter en ce moment, que je tenterai d'écrire et de transcrire tout au long de cette nouvelle traversée. Le thème de l'ambivalence qui m'est cher ne restera pas un sujet de mémoire théorique et abstrait, il s'enrichira ainsi d'un vécu habité et d'une conscience plus incarnée. Il fera bien l'objet de mon mémoire, mais il est prématuré pour moi d'en parler davantage aujourd'hui, car il me faut d'abord accepter d'être brassée par les tourbillons et les remous des flux et des reflux de ma propre ambivalence avant de pouvoir offrir à d'autres le fruit de ma démarche.

Je vous transmets néanmoins mes pensées chaleureuses et vous souhaite plein succès pour ce moment de rencontre et de partage.